HAL
open science

Partager l'espace avec une espèce protégée qui s'impose. Approches croisées des relations entre habitants et goélands (Larus michahellis) à Marseille

Savalois Nathalie

To cite this version:

Savalois Nathalie. Partager l'espace avec une espèce protégée qui s'impose. Approches croisées des relations entre habitants et goélands (Larus michahellis) à Marseille. Anthropologie sociale et ethnologie. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2012. Français. NNT : . tel-00789194

HAL Id: tel-00789194

https://theses.hal.science/tel-00789194

Submitted on 16 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES

Formation doctorale Sciences Sociales (Marseille)

Thèse de Doctorat en Anthropologie Sociale et Historique

présentée et soutenue publiquement par

Nathalie SAVALOIS

le 10 décembre 2012

PARTAGER L'ESPACE

AVEC UNE ESPECE PROTEGEE QUI S'IMPOSE

Approches croisées des relations entre habitants et goélands (Larus michahellis) à Marseille

Composition du jury :

Eric BARATAY, Professeur, Université Jean Moulin, Lyon 3
Sabine BARLES, Professeure, Ingénieure en génie civil et urbanisme, Paris 1 (rapporteure)
Suzanne DE CHEVEIGNE, Directrice de Recherche au CNRS (directrice)
Bernard HUBERT, Directeur d'Etudes, EHESS/INRA
Frédéric JOULIAN, Maître de Conférences, EHESS (co-directeur)
Louis LEFEBVRE, Professeur, Université McGill, Canada
Isabelle MAUZ, Ingénieure en chef des ponts, des eaux et des forêts, IRSTEA, HDR Sociologie (rapporteure)

Partenaires financiers

Région Provence-Alpes-Côte d'Azur
Partenaire principal
Ville de Marseille

A Martine, ma mère, et Robert, mon père.

A Nicolas, l'évidence de mon cœur.

A Raymonde, ma petite Mamie.

REMERCIEMENTS

Merci à la région PACA et à la ville de Marseille qui ont financé les quatre premières années de cette recherche. A elles deux, ces structures m'ont apporté les conditions matérielles nécessaires à la réalisation de ce travail.

Merci à tous les membres du jury, pour avoir accepté de prendre le temps d'évaluer mon travail et pour toutes les riches discussions que cela aura permis.

Merci à mes directeurs, pour m'avoir offert l'opportunité de réaliser ce travail, pour leur accueil au sein du laboratoire, et pour m'avoir appris à avancer dans l'adversité.

Je remercie aussi les différents chercheurs qui ont participé, à un moment ou à un autre de mon parcours, à la dynamique de mes travaux, notamment Florence Brunois, Jocelyne Porcher, Véronique Servais, et Nicolas Césard.

Merci à tous mes jeunes collègues, en particulier l'atelier des doctorants du Centre où il était toujours bon de venir discuter de nos travaux forts variés, et les jeunes chercheurs du collectif IPRAZ pour leur dynamisme et leur invitation à confronter nos approches des relations entre hommes et animaux. Et puis, encore merci à mes patients relecteurs de brouillons et de chapitres : Karim, Laure, Jean-Baptiste, Frédérique, Vincent, Francesca, Julien, Alexandra, et François.

Un grand merci à tous les habitants de Marseille qui m'ont donné de leur temps et prise au sérieux dans nos discussions sur les gabians et autres sujets connexes, ainsi qu'aux professionnels des déchets, et aux employés de la Ville qui m'ont aidée à trouver mon chemin dans l'administration marseillaise.

Je remercie chaleureusement Cyril et Charlotte, pour leur accueil, leur gentillesse, leur humour, et pour avoir facilité mes premiers pas dans la vie marseillaise ; Fouzia et Alexandre, Tania et Marcel, pour la découverte de la face festive de Marseille et nos agréables échanges entre voisins ; Aude et Antoine, pour leur partage généreux des plus beaux aspects de la Provence ; Laure et Karim, pour m'avoir donné de précieux repères dans les méandres de la sociologie, et surtout pour tous nos moments partagés à Marseille, dans ses restaurants, sur son Frioul ou au creux de ses collines ; Frédérique, toujours prête à discuter de tout, à blaguer et à partager, pour sa main toujours tendue, avant, pendant, et après notre belle expérience de colocation ; Vincent, avec qui nos échanges ont été trop rares malgré sa disponibilité bienveillante ; Morgane, avec sa curiosité et son enthousiasme communicatifs.

On the Norwegian side, I think about the Gunnerusbiblioteket from Trondheim University which offered me a comfortable working place; I would like to thank Heidi I met in Marseille and who showed me the enchanting atmosphere of Rondane Mountains; to Hilde, Ellen, Gunnar, Jakob, Erling, and Agnes, for their invitation to discover the best of Norwegian culture. I wish we will have a lot of other moments of sharing! To Manuela and Bram, Vincenzo, Julien, Petra and John, for all the nice moments shared in our host country during these two and a half years of writing.

Je remercie aussi profondément mes parents qui m'ont toujours soutenue pour que je puisse faire un travail que j'aime ; ma petite Mamie pour notre douce complicité et toute la force qu'elle me donne ; mes oncles, tantes et cousins du Pays Basque et de Marseille, pour leur chaleur et leur gentillesse ; les charmants parents de Nicolas ainsi que ses quatre lurons de grands frères ; et puis les amis que je ne retrouve que trop rarement (Xuxu, Marie, Alexandra, Toinette et Séb, Isabelle et João, Karim et Laure, Isabelle et Bijou, Elodie,…) pour tous nos moments précieux.

Enfin, je remercie Nicolas de tout mon cœur, non seulement pour m'avoir réconciliée avec ma thèse et aidée à m'y lancer et à la mener à son terme, pour sa patience face à tous mes « *oui mais*… », pour avoir cru en moi lors de mes nombreuses crises de confiance, pour m'avoir soutenue dans toutes les difficultés, mais aussi et surtout pour toute la poésie de notre vie à deux. A notre nouvelle vie, à nos rêves réalisés et à ceux qui pointent le bout de leur nez…

NOTE AU LECTEUR

Figures, tableaux et Annexes

En raison du nombre important de figures et du volume de certains tableaux de synthèse, ils ont été compilés dans un document séparé comprenant aussi les annexes qui devrait en permettre une consultation facilitée par sa mobilité et son sommaire détaillé.

Références des observations

Nos observations ayant été enregistrées sous forme de prise de note et de vidéo, nous y faisons référence dans le texte à l'aide d'un code qui précise dans l'ordre : le support d'enregistrement, l'année, le mois, le jour, le lieu.

Exemple 1 : [Fiche CQA 20080421], lire : observation du 21 avril 2008 enregistrée sur la fiche d'observation des couples du site des Cinq Avenues.

Exemple 2 : [Vidéo PRQ 20080417], lire : observation du 17 avril 2008 à Porquerolles, enregistrée sur vidéo.

Exemple 3 : [20080326 MRS JJ OBS : PIG], lire : observation du 26 mars 2008 à Marseille sur la place Jean-Jaurès, enregistrée sur le carnet « Pigeons ».

Citations des informateurs

Les informateurs sont cités en référence à trois documents qui contiennent l'ensemble des entretiens menés en trois phases successives (Enquêtes Professionnels et Habitants 2007 [A], Enquêtes Centres de Déchets 2009 [B], Enquêtes Habitants 2009/2010 [C]). A la suite de chaque citation d'un informateur se trouve donc l'année, le mois, le jour, la ville, le quartier, la référence au document d'enquête (A, B, ou C) et la page du document d'où est extraite la citation.

Exemple pour les habitats : [20090212 MRS CQA : C5], lire : entretien du 12 février 2009, à Marseille, dans le quartier des Cinq Avenues, document C, page 5.

Exemple pour les professionnels : [20090218 CTD AUB : B33], lire : entretien du 18 février 2009, au Centre de Transfert d'Aubagne, document B, page 33.

Citations des archives

Les archives sont citées en note de bas de page en référence au site de consultation (AM pour archives municipales, AD pour archives départementales, ALC pour Alcazar, MHM pour Musée d'Histoire de Marseille), ainsi qu'à leur côte. Une liste des archives consultées est disponible dans le document séparé contenant illustrations et annexes.

Exemple : [ADMRS 5M232], lire : archives départementales de Marseille, côte 5M232.

Sommaire

Avant-propos : historique du projet ***1***

Introduction ***3***

I. La protection de la nature : un cadre relationnel récent 7

A. L'évolution des sensibilités à la présence animale en ville 8

B. L'émergence de la protection de la nature 10

C. De nouvelles relations et de nouvelles catégories ? 14

1. La distribution des responsabilités à l'égard des espèces sauvages 14

2. La remise en cause conceptuelle des catégories sauvage/domestique 16

II. Le phénomène de nidification urbaine des goélands : un objet hybride ? 17

A. Le goéland, du modèle éthologique au problème écologique 18

B. La nidification urbaine des goélands, un objet écologique ? 24

C. Les nuisances urbaines liées aux goélands, un objet sociologique ? 28

III. Approches sociales et approches biologiques des relations entre humains et animaux 32

A. La dichotomie Nature/Culture et ses limites 32

1. Une conception du monde qui structure les sciences occidentales 32

2. Les limites du paradigme dualiste et sa remise en cause 33

3. Pour une étude des interactions 37

B. Nouvelles approches des relations entre hommes et animaux 38

1. Accéder aux relations à travers les savoirs et l'observation 38

2. Sonder la perspective animale à travers l'histoire 41

3. Symétriser l'étude des relations entre hommes et animaux en ville 43

IV. Les relations entre habitants et goélands à Marseille : pourquoi et comment ? 45

A. Goélands et habitants, entre espaces insulaires et espaces urbains 45

1. Les goélands : des oiseaux protégés, proliférants, et nouvellement urbains 45

2. Les habitants : un point de vue depuis la relation 47

3. Marseille : une grande ville portuaire entourée de nature et de déchets 48

B. Une démarche interdisciplinaire centrée sur la dynamique de la relation 50

1. L'utilisation des goélands comme informateurs 51

2. L'analyse contextualisée des discours 53

3. La mise en perspective historique des relations entre hommes et goélands 55

C. Présentation du plan de la thèse 56

Terrains et méthodes ***59***

I. Observer les goélands en ville et sur les îles 61

A. Délimitation des aires d'observation 61

1. Considérations préalables à l'observation des goélands 61

2. Aires d'observation urbaines 62

3. Aire d'observation insulaire 69

B. Qualification et quantification de la présence des goélands 73

1. Estimation de l'importance et de la distribution des effectifs urbains 73

2. Définitions des types d'activités enregistrées 76
II. Recueillir et analyser les discours 78
A. Sites et méthode d'enquête auprès des habitants 79
1. Choix des sites d'enquêtes 79
2. Étapes d'enquêtes 82
3. Sur le choix du qualitatif et le corpus d'entretiens 86
B. Processus d'analyse des entretiens 91
1. L'étape première de la retranscription 91
2. La mise en visibilité du contenu des documents d'enquête 92
3. Le questionnement thématique des documents d'enquête et l'écriture 93
C. Contextes particuliers de recueil et d'analyse de discours 94
1. Entretiens avec des experts 94
2. Analyse d'articles de presse locale 95
3. Structures pédagogiques 97
III. Questionner l'histoire des relations entre hommes et goélands 99
A. Chercher des traces et des explications 99
1. Les goélands, entre chasse et ornithologie 99
2. Les activités humaines entre ports et îles 101
3. Animaux et déchets dans la vie urbaine 103
B. Bornes spatiales, temporelles et matérielles 104
1. Le littoral marseillais 105
2. L'époque contemporaine : à partir de la Révolution française 105
3. Fonds municipaux et départementaux 106

Qui sont les goélands et que font-ils en ville ? 109

Chapitre 1. Présentation du Goéland leucophée 111

I. Portrait ancien des goélands : vagabonds entre terre et mer 114
A. Des oiseaux de rivage 114
B. Les vautours des mers 115
C. Des transporteurs d'âmes 118
II. Phylogénie et géographie : d'où vient le goéland leucophée ? 120
A. Le goéland leucophée, une espèce à part entière au sein de la famille des Laridés 121
B. Le goéland leucophée, une géographie méditerranéenne 121
III. Ecologie : les besoins, les milieux de vie, les comportements du goéland leucophée 122
A. Biologie et habitats de reproduction 122
1. Un oiseau colonial 122
2. La sélection de l'habitat de reproduction (localisation de la colonie) 124
3. La sélection du site de reproduction (localisation dans la colonie) 125
B. Régime alimentaire et habitats d'alimentation 127
1. Des oiseaux omnivores et opportunistes 127

2. Des techniques de prédation variées 128
3. Le régime alimentaire des goélands leucophée à Marseille 129
C. Statut démographique et légal de l'espèce 130

Chapitre 2. Les goélands préfèrent-ils la ville aux îles ? 135

I. Les goélands dans l'espace marseillais 138
A. Géographie d'ensemble 138
1. La structure urbaine de Marseille 138
2. Zones d'activités connues des goélands 141
3. A Porquerolles, une colonie insulaire témoin 149
B. Densités et histoire démographique des colonies insulaires marseillaises 150
1. Premiers indices de reproduction au 19ème siècle 150
2. Courbe de croissance démographique du 20ème siècle 152
3. Inversion de la tendance au 21ème siècle 155
II. Des sources alimentaires éparses 157
A. Les recherches alimentaires stables 157
1. La quête du nourrissage 157
2. Le pâturage 159
3. La prospection des marchés 162
B. Les recherches alimentaires aléatoires 165
1. Prises alimentaires dérobées chez l'habitant 165
2. Prises alimentaires sur résidus et poubelles 165
3. La prédation des goélands sur les pigeons 166
C. Importance des sources et comportements remarquables 169
III. Des territoires de reproduction sécurisés 170
A. Fonctions des structures du bâti 170
1. Situation des couples observés 171
2. Le territoire du couple sur toit pentu 171
3. Le territoire du couple sur toit plat 172
B. Les intrus et les comportements de défense 173
1. Se protéger contre les prédateurs potentiels 173
2. Expulser les maraudeurs 176
3. Défendre son territoire contre les concurrents 179
C. Importance des toits et comportements remarquables 180
IV. Synthèse : le couvert mais surtout le gîte 183
A. Une fréquentation récente de la ville 183
B. Hypothèse des toits refuges 183
C. Comportements observables et comportements remarquables 185

Des discours sur les goélands 189

Chapitre 3. Les goélands selon les habitants : récits d'une forme nouvelle de cohabitation 191

I. Le goéland : un oiseau singulier du littoral marseillais 194
A. Un oiseau qui attire l'œil et suscite l'intérêt 194
1. Un bel oiseau, blanc et majestueux 194
2. Un oiseau à la vie sociale intrigante 196
3. Un oiseau remarqué pour son intelligence 200
4. Un oiseau qui s'apprivoise facilement 203
B. Un oiseau marin 204
1. Un oiseau visible en bord de mer 205
2. Un oiseau dont les cris rappellent la mer 207
C. Un oiseau local 208
1. Un oiseau qui fait partie de Marseille 208
2. Le gabian ou le marseillais : vorace et opportuniste 210
3. Qui représente Marseille 211
II. Un voisin envahissant : sale, bruyant, agressif 213
A. Le goéland, un oiseau sale ? 213
1. Un animal qui fait des saletés 213
2. Un oiseau qui s'est mis à faire les poubelles 215
3. Le goéland comme révélateur de la saleté urbaine 219
B. Le goéland, un oiseau bruyant 222
1. Des hurlements de jour comme de nuit 222
2. Des pollutions sonores contrôlables ? 223
C. Le goéland, un oiseau agressif 224
1. Un oiseau volumineux à l'œil et au bec perçants 224
2. Un oiseau qui se révèle prédateur 226
3. Un oiseau qui ne tient pas ses distances 230
4. Un oiseau qui attaque 232
III. Synthèse : le goéland, un sauvage dans la ville 238
A. Un oiseau ambivalent 238
B. Un sauvage en trois dimensions 240
C. Un oiseau avec lequel on souhaite interagir 243

Chapitre 4. Les goélands dans la presse écrite locale : la définition d'un problème dans l'espace public 245

I. Goélands des îles, goélands des villes : une fable ? 248
A. Entre les îles et la ville, quels problèmes ? 248
1. Les goélands parmi la faune et la biodiversité urbaine 248
2. La définition de la problématique urbaine 253
3. La définition de la problématique insulaire 254
B. Un registre anthropomorphique satirique 256
1. L'anthropomorphisme 256
2. La satire 258

3. Le « non-nommé » du goéland, norme idéale du vivant ? 261
II. Les décharges : une cause sociale au problème écologique 263
A. Les décharges : la cause sociale de l'expansion des goélands 263
1. Le lien démographie-déchets normalisé 263
2. Seules les décharges sont remises en question 265
B. La mise en visibilité d'un problème écologique par la désignation d'un problème de société 266
1. L'alerte à l'invasion urbaine 266
2. L'ascendance des nuisances écologiques sur les nuisances urbaines 269
III. La protection, un paramètre négocié ? 272
A. Le rejet des moyens d'action hors protection 272
B. S'adapter ou contourner le statut de protection ? 274
IV. Synthèse : Un problème social et un problème écologique imbriqués 277

Gestion des déchets et gestion de l'espèce 283

Chapitre 5. Les goélands et les déchets urbains : utilisation d'une ressource qui évolue 285
I. Déchets et premières nidifications urbaines 288
A. Les déchets comme cause d'expansion des populations 288
B. Les déchets comme soutien à l'expansion 291
C. De quels déchets parle-t-on ? 292
II. Les centres de transfert des déchets : une source éteinte 293
A. Des dépotoirs dispersés aux pôles de transfert 294
1. Des dépotoirs aux CTD en passant par les rejets en mer 294
2. Dernières relocalisations des CTD 295
B. Les goélands face à l'herméticité des centres de transfert 296
1. Le centre de transfert Nord : un hangar grillagé 296
2. Le centre de transfert Sud : les dernières brèches ? 297
3. Le centre de transfert d'Aubagne : la compaction 300
III. Les installations de stockage : une source en voie de réduction ? 301
A. De l'évacuation des immondices à la valorisation des déchets 302
1. Enjeux sanitaires, éloignement et centralisation des déchets 302
2. Années 1970 : ouverture des ISDND péri-marseillaises 305
B. Evolution des enjeux et disponibilité alimentaire pour les goélands 308
1. Evolution des techniques de stockage avec les exigences économiques et environnementales 308
2. Nature des déchets stockés utilisables par les goélands 312
3. Devenir des déchets utilisables par les goélands 317
IV. Synthèse : les déchets urbains, une ressource trophique majeure sous conditions 320

Chapitre 6. De la prédation à la gestion en passant par la protection des goélands 323
I. Les pratiques de prédation sur les goélands à Marseille 326
A. Les pratiques de chasse sur le goéland : quel type de gibier ? 326
1. Les goélands dans l'histoire de la chasse en Provence 326

2. Les goélands et les « chasses de mer » sur la côte atlantique 330
3. Une chair inintéressante voire repoussante 332
B. La discrétion de la collecte des œufs de goélands à Marseille 334
1. La collecte des œufs de Laridés dans le monde 334
2. Une pratique ancienne peu connue dans la région de Marseille 335
3. Une pratique actuelle raréfiée mais existante 340
II. La compétition pour l'espace sur les îles : de l'utilisation à la gestion des archipels 344
A. De la désertion des archipels à leur protection, ou la libération de l'espace pour les goélands 345
1. Utilisation des archipels marseillais et compétition pour l'espace 345
2. Exode rural et début de la protection des archipels 350
3. L'acquisition et la gestion publique des espaces naturels marseillais 351
B. La stérilisation des œufs de goélands sur les îles marseillaises 354
1. Le procédé : une action directe non agonistique 354
2. Objectif : préserver la flore et la faune patrimoniales 356
3. Résultats : une technique et une organisation très efficaces 358
III. Naissance et abandon de la gestion des nuisances urbaines 361
A. L'arrivée des goélands dans l'administration marseillaise (1970-1990) 362
B. Les blocages de la gestion des nuisances urbaines 365
C. La prise en compte actuelle des plaintes 372
IV. Synthèse : De la pression territoriale à la competition pour l'espace 378

CONCLUSION GENERALE. Le partage de l'espace entre hommes et goélands : une histoire d'influences réciproques 381

I. Des relations entre habitants et goélands complexes et inscrites dans l'histoire 383
II. Limites du cadre d'analyse 387
III. Vers un nouveau regard sur les liens entre hommes et animaux ? 388
A. Un sauvage en recomposition ? 388
B. Une relation dynamique faite d'interactions directes et indirectes ? 391
C. Vivre avec les animaux : partager, c'est aussi s'imposer 395

Bibliographie 401

Avant-propos : historique du projet

L'objectif général de la présente recherche est de comprendre l'évolution des relations entre notre société et les espèces animales qu'elle côtoie, à travers l'identification des influences réciproques entre des hommes (les habitants de Marseille) et une espèce d'oiseaux (le goéland leucophée *Larus michaellis*). Aborder les relations entre hommes et animaux dans ces termes implique selon nous de s'intéresser à la fois aux animaux et aux humains en tant qu'acteurs de la relation. C'est-à-dire que cela exige à la fois une approche pluridisciplinaire, la reconnaissance d'une possible importance des influences réciproques entre hommes et animaux et donc un positionnement théorique critique vis-à-vis du paradigme dichotomique Nature/Culture.

Nous avons commencé à étudier les relations entre hommes et animaux dans cette perspective relationnelle lors d'un terrain ethnographique de Master portant sur la dynamique interactive des relations entre des éleveurs de bétail et des chiens de conduite des troupeaux. Dans ce contexte d'interactions entre l'homme et l'animal au travail, il s'agissait de dégager le rôle du chien au sein de la relation entre homme, chien et troupeau. Nous avons montré que, loin d'être considéré et traité comme un objet, le chien endossait le statut de partenaire de travail. En effet, il aidait l'éleveur à se faire meneur de son troupeau en ajustant ses comportements à ceux des animaux afin que la relation triadique soit la moins contraignante possible pour chaque protagoniste (Savalois 2006; Savalois et al., à paraître).

Alors que le contexte domestique paraît particulièrement propice à la mise en lumière des influences réciproques entre hommes et animaux, cela est beaucoup moins évident au niveau des espèces sauvages qui sont souvent considérées par définition à l'écart des influences humaines et donc sans influences sur l'homme. Qu'en est-il dans un contexte fortement anthropisé tel que le contexte urbain où des oiseaux se mettent à nicher sur les toits ? Il nous a semblé que l'étude des relations entre hommes et goélands à Marseille pouvait être propice à la description et à la compréhension d'influences réciproques entre des hommes et des animaux sauvages.

Notre recherche sur ces relations s'inscrit dans un contexte institutionnel particulier. En effet, le projet de thèse a vu le jour dans le cadre des recherches menées au sein du Programme de Recherche Interdisciplinaire « *Evolution, natures et cultures* » dirigé par Fréféric Joulian (2002-2009). Initialement concentrée sur l'étude des phénomènes culturels chez les anthropoïdes et de la distinction humaine en France et dans différents pays africains, l'équipe a élargi ses questionnements en construisant deux nouveaux projets. Le premier, intitulé « *Interfaces hommes/animaux dans l'histoire et les cultures, Afrique/Europe* », vise à étudier les interactions entre hommes et animaux dans le temps et dans l'espace en mobilisant les champs disciplinaires habituellement séparés des Sciences de l'Homme, des Sciences de la Nature, et de l'Histoire.

C'est dans le cadre de ce projet que la thèse devait pouvoir bénéficier d'un financement intégral. Le partenariat financier initié avec l'ancienne Direction de la Qualité de Vie

Partagée[1] de la ville de Marseille, désireuse d'acquérir des connaissances sur les comportements des goélands en ville et la façon dont les habitants les perçoivent, ne pouvait suffire à la réalisation de la thèse (30 000 euros en tout). Aussi, un premier contrat a été signé en 2005 entre le CNRS (à travers ce qui est depuis peu le Centre Norbert Elias de Marseille) et la Mairie de Marseille qui participait ainsi au « *projet goélands* ». Malheureusement, le projet « *Interfaces* » n'a pas obtenu de fonds et n'a donc pas pu assurer le financement total de la thèse. Après avoir passé plusieurs mois non rémunérés à élaborer son projet de thèse en essayant à la fois de répondre aux attentes d'éventuels financeurs publics ou privés et de conserver son originalité scientifique, Virginie Séguy a fini par choisir une autre voie professionnelle. Hormis le fait qu'il s'agit là d'un exemple parmi tant d'autres des problèmes de financement que la recherche connaît aujourd'hui, il est important de souligner l'ancrage technique et social du projet de thèse.

Ainsi, ce projet visait non seulement à comprendre les déterminants socio-culturels de l'acceptation et/ou du rejet des goélands, mais plus généralement à contribuer à la réflexion menée par les sciences humaines depuis les dernières décennies sur le Grand Partage entre nature et culture. Enfin, il souhaitait participer à l'acquisition de nouvelles connaissances sur les goélands eux-mêmes, en tant qu'êtres vivants dotés de capacités d'adaptation notoires, cela ayant été peu réalisé en France et jamais au sein de la ville de Marseille. Il insistait fortement sur l'anticipation des risques sanitaires liés aux déchets et à la grippe aviaire.

Suite au renoncement de la première doctorante, le projet a été soumis à candidature en tant que projet de thèse défini et partiellement financé. Notre candidature ayant été retenue, il nous a été proposé de personnaliser le premier projet écrit, afin de le déposer de nouveau au fichier central des thèses en décembre 2006. Notre contribution à la dernière version déposée consistait essentiellement en l'ajout d'un volet historique aux volets éthologiques et anthropologiques. Au bout d'un an, l'obtention d'une bourse doctorale de recherche (BDR) de la région PACA nous assurait par la suite à la fois un financement intégral pour trois années supplémentaires, et une relative indépendance scientifique vis-à-vis des financeurs. Bien sûr, ce travail reste ancré dans les questionnements élaborés dans le cadre du partenariat avec la Mairie et espère y répondre.

[1] Nouvellement « Direction de l'Environnement et de l'Ecologie Urbaine » à la Délégation Générale Ville Durable et Expansion.

Introduction

> « *Le gabian s'est rendu compte qu'il existe désormais un immense "restaurant" à ciel ouvert où des camions livrent des repas à heures fixes : les décharges. Celles de Septèmes et La Ciotat notamment. Alors, aujourd'hui, ils adorent la terre ferme, avec ses décharges et nos poubelles.* »[2]

Des hommes et des goélands à Marseille : 850 000 habitants sur un territoire communal de 24 000 ha (AGAM 2010) dont 9 000 ha d'espaces naturels non bâtis (Bayle 2006), 45 000 goélands sur les îles de la rade jusqu'en 2005 (CEEP 2010c) et on ne sait combien sur les toits de la ville depuis 1990 (Bayle 2006). Comment se partagent-ils le territoire ? Qu'est-ce qui lie ces hommes et ces oiseaux, les rapproche ou les éloigne les uns des autres ? Quels avantages et inconvénients rencontrent-ils à ce partage ? En somme, quelles relations entretiennent-ils entre eux ?

L'accroissement des populations de différentes espèces de goélands dans le monde depuis le début du 20ème siècle a suscité de nombreuses études écologiques et de multiples réactions de différents acteurs aux diverses nuisances alors apparues. En effet, cette croissance démographique s'est accompagnée d'une expansion territoriale des populations d'oiseaux, non seulement sur leurs espaces de nidification originels (îles, falaises, dunes), mais aussi sur des espaces fortement anthropisés (sites industriels, villes). Cette occupation nouvelle de territoires humains par les goélands a généré des conflits d'intérêts qualifiés de nuisances. Mais quels sont les groupes en conflits ?

A Marseille, l'augmentation exponentielle de la population de goélands leucophée enregistrée au cours du 20ème siècle préoccupe d'un côté les gestionnaires de la nature et de l'autre les élus municipaux (Gramaglia 2002). Alors que les premiers évoquent un déséquilibre écologique menaçant la flore et la faune patrimoniales des îles marseillaises, les seconds doivent répondre aux habitants qui se plaignent des nuisances causées par la nidification urbaine des goélands. Ainsi, la présence des goélands leucophée, espèce protégée au titre de la Directive Européenne relative à la préservation des espèces sauvages (Parlement-Européen 2010), est source de conflit tant en milieu insulaire qu'en milieu urbain. Or, les recensements quinquennaux réalisés par les gestionnaires des îles depuis 1990 montrent une première chute

---

2 Extrait de l'article « *Gabians à Marseille, l'invasion continue-t-elle ?* », paru dans *La Provence* du 28/04/2010.

des effectifs reproducteurs de goélands insulaires entre 2005 et 2010 (CEEP 2010a). Si cela suppose que les nuisances écologiques sont en passe d'être réduites, il n'est pas évident qu'il en soit de même pour les effectifs et les nuisances urbains. Comprendre cette situation paradoxale et l'histoire dont elle est le fruit est important dans la mesure où le problème soulevé autour d'une espèce protégée jugée invasive n'est pas isolé, et de nombreuses questions théoriques et pratiques ne sont pas résolues (Knight 2000).

Les relations entre hommes et goélands sont un objet propice à l'étude des influences réciproques entre des hommes et des animaux sauvages dont les territoires se chevauchent. Pourtant, la sempiternelle évocation du rôle des déchets dans l'expansion démographique des goélands et les nuisances qui en découlent fige une représentation des relations entre hommes et goélands où la société humaine influence un groupe animal, entraînant un déséquilibre écologique parmi d'autres. Elle clôt la réflexion sur la nature et l'évolution des relations entre les hommes et ces oiseaux. C'est précisément ce que nous avons souhaité dépasser dans cette thèse, en prenant le parti de questionner à la fois le versant humain et le versant animal des relations en question.

Pour ce faire, il nous a fallu adopter une approche interdisciplinaire qui vise à rendre compte de la complexité des liens interspécifiques analysés, et donc de donner une nouvelle place analytique à l'animal. La première partie de la thèse s'attache à présenter les goélands, leur monde propre, et leurs comportements observables à Marseille. Nous y discutons les avantages et inconvénients que ces oiseaux rencontrent dans cet habitat nouvellement choisi au regard du milieu insulaire. Les liens entre les comportements des goélands et les discours qui les concernent sont analysés dans la seconde partie, qui traite tout d'abord des discours des habitants puis de ceux de la presse écrite locale. Munie de l'identification de ces liens, nous abordons en troisième partie les questions clés de l'évolution de la gestion des déchets et de celle de la nature, afin de rendre compte de l'historicité de notre cas d'étude.

Il existe une littérature naturaliste et écologique très abondante sur les goélands au niveau international. Depuis leurs débuts, ces productions scientifiques ont changé d'objets et de méthodes mais elles concernent toutes principalement les comportements alimentaires, les comportements reproducteurs, et la démographie des différentes espèces de goélands. Elles constituent une base de données conséquente sur ces oiseaux dont il reste encore beaucoup à découvrir, notamment en écologie du mouvement (Holyoak et al. 2008; Patenaude-Monette 2011). En revanche, il existe à notre connaissance très peu d'études en sciences humaines et

sociales portant sur les goélands, alors que plusieurs espèces sauvages font couler l'encre de nombreux anthropologues, sociologues, géographes et historiens, notamment parmi les grands prédateurs et les espèces chassables (e.g. Benhammou 2007; Bobbé 1993; Doré 2011; Lescureux 2007; Mauz 2002; Moriceau 2007; Mounet 2006; Pastoureau 2007). Ces travaux sont essentiellement basés sur des textes anciens pour les uns, sur l'observation et le recueil de discours pour les autres, même lorsque les chercheurs tentent de symétriser leurs approches des relations. A ce jour, quelques géographes, ethnologues et sociologues innovent en observant les animaux ou du moins en mobilisant les données écologiques acquises sur les espèces qui les concernent (e.g. Fabre et Alleau 2009; Hinchliffe et al. 2005; Lescureux 2007).

C'est dans cette perspective relativement récente que nous avons abordé cette thèse, où il n'est plus seulement question du rapport à l'animal et de l'appropriation symbolique dont il est l'objet, mais aussi et surtout de la relation avec l'animal et des modes relationnels dans lesquels il est considéré comme un acteur avec des intérêts et des capacités d'initiative, en somme des propriétés interactives (cf. notamment Brunois 2005b; Descola 2005; Ingold 2000c).

Avant d'introduire plus précisément les données relatives au phénomène de nidification des goélands, de questionner le contexte scientifique de l'étude des relations entre hommes et animaux ayant produit ces données, et de situer notre propre démarche de recherche, il nous paraît utile de commencer par présenter le contexte particulier de l'étude des relations entre des hommes et une espèce soumise à des lois de protection de la nature.

I. LA PROTECTION DE LA NATURE : UN CADRE RELATIONNEL RECENT

Les espèces qui s'adaptent et se cantonnent aux milieux anthropisés sont définies dans des termes écologiques comme des espèces « *synanthropiques* » (Johnston 2001), c'est-à-dire qui vivent *avec* l'humain, généralement dans des relations de mutualisme ou de commensalisme. La relation de commensalisme, où une espèce profite des activités d'une autre sans lui nuire, peut parfois se transformer en parasitisme. Alors des conflits d'intérêt émergent entre les espèces, et la question du contrôle apparaît. Aujourd'hui, cette question se pose dans le contexte de la protection de la nature, contexte nouveau du rapport de nos sociétés au vivant

et à l'animal. Pour comprendre les questions liées à l'expansion des goélands, et ainsi l'évolution des relations entre hommes et goélands, il nous faut tout d'abord présenter l'histoire, les caractéristiques et les implications de la protection de la nature.

A. L'EVOLUTION DES SENSIBILITES A LA PRESENCE ANIMALE EN VILLE

Les historiens nous apprennent que les animaux domestiques n'ont jamais été aussi nombreux en France qu'après la Révolution, et cela même en ville. En effet, l'historien français Eric Baratay, spécialiste de l'histoire des relations entre hommes et animaux, indique que la hausse démographique du 18ème siècle, associée à une forte croissance économique, permet de nourrir davantage d'animaux et d'utiliser leurs forces dans l'agriculture, l'industrie, les transports, où ils concurrencent fortement la nouvelle diversité de machines (y compris le cheval en Amérique, voir : Rawson 2011; Tarr 1999) en tant que moteur essentiel du développement économique : « *Ainsi les animaux sont-ils présents partout, au travail et dans la vie quotidienne, d'une manière inconnue avant 1780, disparue après 1950* » (Baratay 2011 : 13).

Durant cette période d'apogée de la présence des animaux, l'administration de l'animal en ville concernait surtout les conditions d'abattage jusqu'à ce que les abattoirs soient renvoyés en périphérie des villes[3] :

> « Le déménagement des abattoirs est contemporain de l'émergence du souci de protection de l'animal, de la présence de plus en plus grande des chiens dans les villes – chien familier, sédentaire et non plus chien divaguant – et du fossé qui se creuse dans les esprits entre l'animal familier et les autres. Le dispositif législatif accompagne cette mutation de sensibilité urbaine. » (Ferrières 2002 : 354)

C'est dans ce contexte historique que la loi interdit les combats d'animaux dans Paris (1833) et que la loi Grammont apparait (1850), visant à protéger les animaux domestiques des violences de leurs maîtres, certes par souci de la souffrance animale, mais avant tout avec l'espoir « *qu'en réfrénant cette violence mineure on aiderait à réfréner la violence majeure des humains entre eux* » (Agulhon 1981 : 81). Cet abaissement du seuil de tolérance à la violence exhibée est concomitant de l'abaissement des seuils de tolérance aux odeurs (Corbin

[3] Si les premières évocations d'un problème esthétique et sanitaire lié à l'abattage des animaux à l'entrée des boucheries date au moins de 1416 par Charles VI (Ferrières 2002 : 348), ce n'est qu'en 1809 que Paris sera dotée de locaux spécialisés dits « *abattoirs* » situés en dehors de la ville (Agulhon 1981 : 85). A Marseille, les abattoirs privés sont interdits dans l'enceinte de la ville à partir de 1833, et un nouvel abattoir public est ouvert en 1851 [AD 5M240].

2008 [1982]) et aux déchets urbains (Barles 2005), ainsi que du développement de l'hygiénisme (Vigarello 1999).

Vers la fin du 19ème et tout au long de la première moitié du 20ème, par l'action simultanée de l'industrialisation, de la motorisation et de l'hygiénisme, les animaux de consommation et de travail disparaissent peu à peu des villes (Baratay 2011). En quelques décennies, on observe la disparition des élevages particuliers avec l'augmentation du niveau de vie. Les chevaux de transport se raréfient avec l'électrification des transports urbains puis la vulgarisation de l'automobile. Les porcheries et vacheries urbaines perdent leur rentabilité et disparaissent avec le développement des transports frigorifiques, de la pasteurisation et de la stérilisation. Avec les nouvelles préoccupations sanitaires et les modes de présentation de la viande nouvellement impulsés par la grande distribution, les carcasses ne sont plus exposées devant les boucheries mais dissimulées à l'arrière du magasin puis dans les frigos. Ces changements se produisent plus ou moins tôt, plus ou moins vite selon les villes, et s'accompagnent de l'expansion des animaux de compagnie (chats, chiens, NAC) qui participent nouvellement et différemment à la structure familiale et aux relations de voisinage. Il se produit ainsi un « *changement de cheptel urbain* » (*ibid.* : 114).

Avec la loi Grammont et le développement de l'hygiénisme, l'administration de l'animal en ville se porte de plus en plus sur les mauvais traitements faits aux animaux domestiques ainsi que sur le contrôle des animaux potentiellement nuisibles à la santé humaine tels que les rats et les insectes (Frioux 2009a). Tout cela semble avoir abouti aujourd'hui à une déshabituation à la présence animale en ville autre que celle de l'animal de compagnie, une importance majeure des questions liées à la santé humaine, et une sensibilité généralisée au traitement des animaux tant domestiques que sauvages.

Comme le souligne Agulhon, il est important de connaître ce climat général des sensibilités, les modes de présence de l'animal dans la vie quotidienne, l'importance de la chasse, le folklore, la vie intellectuelle et plus généralement « *l'arrière-plan idéologique* » pour situer l'attention portée à l'animal (Agulhon 1981 : 107). Il insiste sur la différence fondamentale entre la protection des animaux au 19ème siècle qui était fortement liée à la violence entre humains et celle qui était développée à l'époque de son article, majoritairement portée sur les animaux sauvages et la nature. Peut-être est-il aussi important de souligner les différences d'origines et de structures des mouvements sociaux qui se sont succédés à partir du 19ème siècle, témoignant d'une généralisation de la sensibilité sociale à l'égard de l'animal, de

compagnie d'abord, puis sauvage, puis de nouveau de rente (cf. Jeangène Vilmer 2011; Tester 1991; Traïni 2011). En effet, les différences d'origines et de motivations entre ces mouvements aboutissent à des contradictions fondamentales et à des conflits entre protecteurs des animaux et protecteurs de la nature, les premiers donnant priorité à la survie des individus, les seconds à la survie des populations et des espèces (Callicott 2010).

B. L'EMERGENCE DE LA PROTECTION DE LA NATURE

Il semble évident et généralement admis que l'homme s'est toujours préoccupé d'une façon ou d'une autre de son milieu de vie, de son environnement, de ce qui l'environne (Larrère et Larrère 2009 [1997]). Cet intérêt s'est manifesté et organisé sous différentes formes (Raffin et Ricou 1985), notamment autour de son exploitation, autour de l'acquisition de connaissances, et enfin autour de la préservation d'un patrimoine universel au 20ème siècle avec le développement d'« *une politique de "protection de la nature" codifiée par des décisions législatives* » (Larrère et Larrère 2009 [1997] : 167) peu à peu coordonnées au niveau international.

Alors que les mouvements de protection des animaux de compagnie furent initiés par des notables britanniques et soutenus par la noblesse, la bourgeoisie, le clergé et le Parlement dans la première moitié du 19ème siècle, les espèces sauvages ont tout d'abord été défendues par les sociétés zoologiques contre les impacts de leurs propres pratiques de collection, à une époque où les espèces représentent des richesses considérables pour les colons et leurs naturalistes (Traïni 2011). Ainsi, sous la pression de naturalistes britanniques, une série de lois et de traités sont votés à partir des années 1860, visant à la conservation des espèces menacées. La protection des animaux sauvages va rapidement s'étendre à celle des milieux naturels, « *substituant à l'image d'une nature féroce devant être domptée celle d'une nature fragile nécessitant une précautionneuse retenue* » (*ibid.* : 189).

L'idée de protection de la nature a donc une histoire, et peut être considérée comme « *un enjeu social concret car elle s'inscrit dans l'espace par un certain type d'aménagement dont chaque génération hérite et se trouve tributaire* » (Kalaora et Savoye 1985 : 6). Cela dit, elle n'est pas univoque, et fait l'objet de différentes conceptions (qui doit protéger quoi ?) (*ibid.* : 21). Il a également été souligné qu'elle n'est ni seulement écologiste, ni seulement scientifique, mais aussi idéologique et même religieuse (Viard 1985). Plusieurs composantes de l'évolution des modes de vie occidentaux ont contribué à cette élaboration hétéroclite du

concept de protection de la nature. Comment la protection de la faune sauvage est-elle expliquée dans ce contexte historique ?

Le développement et la généralisation de la sensibilité sociale à l'égard de l'animal est expliquée par certains sociologues et anthropologues en termes de condition postmoderne de nos sociétés occidentales, au sens de Giddens (1994), c'est-à-dire comme une phase de radicalisation et d'universalisation des conséquences déstabilisatrices de la modernité sur les modes de vie.

Ainsi, dans son essai sur les bases sociales expliquant les changements au sein des relations entre hommes et animaux au 20ème siècle, le sociologue australien Adrian Franklin (1999) suggère qu'il ne s'agit pas d'une simple conséquence de l'urbanisation. Celle-ci a bien contribué, dit-il en reprenant le sociologue Tester (1991), à la dissolution de certaines formes de relations « *nécessaires* » aux animaux, telles que le besoin de tuer pour manger, celui de protéger les récoltes ou de défendre le bétail contre les prédateurs, chez les urbains. Cela aurait permis le développement de relations plus « *esthétiques* » avec les animaux, devenus des créatures inoffensives voire vulnérables pour cette catégorie de la population. Selon Franklin, l'urbanisation est bien dans ce sens une condition nécessaire au développement des mouvements de protection des animaux au cours du 20ème siècle, mais reste une explication insuffisante étant donné que la culture urbaine existe depuis bien plus longtemps que ces mouvements. Il propose donc l'influence supplémentaire de trois processus pour expliquer la période à laquelle ces mouvements sont apparus (seconde moitié du 20ème siècle) qui définissent selon les théories de la modernisation et de la post-modernisation, la condition postmoderne : le déclin de la sécurité ontologique, la misanthropie et la naissance de l'écologisme, ainsi que le développement de la réflexivité sur le risque.

L'insécurité ontologique est décrite comme une caractéristique propre à nos sociétés postmodernes dont les impacts déstructurants se font sentir à différents niveaux :

> « Le déclin de la sécurité ontologique est une tendance endémique et chronique des sociétés post-modernes, le résultat d'un effondrement ou d'une fragmentation des composants clefs de l'ordre social et culturel, de la régulation et de l'identité. Les changements au sein des relations intimes et familiales, au sein de la communauté

> locale ou dans l'identité régionale et nationale apparaissent comme pertinents pour expliquer les changements des relations homme-animal »[4] (Franklin 1999 : 194)

Dans cet essai, Franklin interprète ainsi dans la même logique l'attachement des personnes à leurs animaux de compagnie « *substituts* » d'autres relations humaines, et celui des pêcheurs, chasseurs et ornithologues à la faune locale du fait de la dissolution des identités nationales et régionales avec la globalisation. Dans ce contexte, la patrimonialisation de la nature aurait donc pour origine une déstabilisation identitaire, et les cas d'espèces autochtones menacées par des espèces invasives sont définis par l'auteur comme de « *puissants récits métaphoriques de l'identité sociale* » (*idem*).

Les animaux nous apporteraient ainsi ce que nous avons perdu de nous-mêmes. Dans ce sens, les intimités homme-animal seraient imbibées de relations de dépendance similaires à celles qui caractérisent les relations communautaires et familiales traditionnelles. Il s'agirait plutôt d'interdépendances entremêlées d'autant que nous dépendons de nos animaux de compagnie et que nous sommes devenus sensibles à la dépendance des animaux sauvages à l'égard de notre bienveillance, au point de ne pouvoir nous considérer comme faisant partie d'une communauté différente (*ibid.* : 196).

L'analyse des discours des activistes de la protection des animaux amène Franklin à les qualifier de misanthropes :

> « Le droit moral des animaux n'est pas simplement lié à la raison éthique irréductible du fait qu'ils peuvent souffrir (comme nous), comme le suppose l'argumentaire du droit animal, mais tient au fait que dans la vulnérabilité et l'oppression non méritée que leur fait subir le dit progrès humain, ils nous rappellent notre propre état moral. Nous nous reflétons dans nos réflexions sur les animaux dans la fin de la modernité. Ce reflet s'exprime de plus en plus en des termes misanthropiques : les humains sont devenus une espèce malade et vulnérable, destructrice, hors de contrôle, et un danger pour eux-mêmes et pour les autres. »[5] (Franklin 1999 : 196)

---

[4] « *The decline in ontological security is an endemic and chronic tendency in postmodern societies, the result of a breakdown or fragmentation of key sources of social and cultural order, regulation and identity. We have identified changes in domestic and familial relations, local community, regional and national identity as particularly relevant to changing human-animal relations.* »

[5] « *The moral claim made by animals is not simply for the irreducible ethical reason that they can feel pain (like us), as the animal rights argument would have it, but that in their vulnerability and undeserved oppression in the face of so-called*

Le sociologue avance que ce discours est répandu au-delà de la sphère des activistes et ne fait pas de distinction entre protection des animaux et protection de l'environnement. Il associe la misanthropie aux préoccupations écologiques où l'homme est désigné comme le principal responsable, et la présente comme une attitude explicitement liée à une crise perçue de la moralité et du désordre de la fin de la Modernité. La destruction de l'environnement et les menaces pesant sur les animaux ont toujours été acceptées, quoique regrettées, dans la mesure où un impératif humain tel que l'évitement de la famine, le besoin de se loger, etc. pouvait être identifié. Toujours d'après l'auteur, avec l'amélioration générale des conditions de vie au 20ème siècle, ce bien a perdu son évidence et son rôle moteur pour une partie de la population. Alors que différents cas de destructions environnementales apparaissaient liés à la liberté des lois du marché, les conditions d'apparition d'un discours misanthrope ont été réunies. Alors :

> « Le discours misanthropique était une polémique souvent portée par ceux admirés pour leur engagement envers les animaux […]. Plus l'humanité devenait le destructeur maléfique des animaux, plus les manifestations simples de bienveillance et de protection des animaux atteignaient une évidence morale claire. »[6] (*ibid.* : 197)

Ce discours dit misanthropique semble donc être celui qui désigne l'homme comme responsable des dangers qui pèsent sur l'environnement. C'est aussi ce que Digard appelle les « *sensibilités écologistes* » développées entre 1950 et 2000 et qui perçoivent une « *nature intrinsèquement bonne et harmonieuse vis-à-vis de laquelle l'Homme se montre irresponsable et menaçant* » (Digard 1999 : 72) sans en évoquer les fondements pour sa part. L'on peut redouter l'aspect caricatural de cette interprétation, et s'interroger sur cet amalgame entre misanthropie et écologisme. En effet, la misanthropie est définie comme la « *haine à l'égard du genre humain* » (tlfi). Or, la haine est un sentiment très fort : « *Sentiment de profonde antipathie à l'égard de quelqu'un, conduisant parfois à souhaiter l'abaissement ou la mort de celui-ci*. » (tlfi). S'il est avéré qu'une partie des activistes ont pu et peuvent encore tenir des discours de cette nature (Murphy 1997), n'est-il pas douteux de placer cette motivation

---

human progress, they remind us of our own moral standing. In our reflexions about animals in late modernity we reflect on ourselves; the issue is not the ethical consideration of the 'other' but the moral consideration of 'ourselves'. That reflection is increasingly couched in misanthropic terms: humans have become a sick and endangered species, destructive, out of control and a danger to themselves and others. »

[6] « *The misanthropic discourse was a polemic championed often by those admired for their commitment to the care of animals […]. The more humanity became the evil destroyer of animals, the more simple demonstrations of care and protection of animals attained a clear moral certainty*. »

haineuse au cœur de la logique de la défense de l'environnement ? Catherine et Raphaël Larrère soulignent le caractère réducteur de cette interprétation :

> « Dans le procès fait aux environnementalistes, on ne s'est jamais demandé s'ils avaient un intérêt sérieux pour la nature, s'ils appuyaient cet intérêt sur un savoir. On a considéré d'emblée qu'ils en voulaient aux hommes ; que leur façon de parler de la nature n'était qu'une façon d'attaquer l'humanité. » (Larrère et Larrère 2009 [1997] : 13)

Quoi qu'il en soit, l'évolution rapide et massive des modes de vie de nos sociétés s'est accompagnée de changements dans les modes de relation avec la nature en général et les animaux en particulier. Ces changements de modes relationnels semblent, pour certains auteurs, aller de pair avec l'apparition de nouvelles catégories légales et populaires du vivant.

C. DE NOUVELLES RELATIONS ET DE NOUVELLES CATEGORIES ?

La protection de la nature ou des milieux telle que nous la connaissons aujourd'hui est postérieure à celle des espèces sauvages, qui est postérieure à celle des animaux domestiques. Elle s'est développée dans le contexte de la mise en lumière de la crise environnementale mondiale (Cadoret 1985) et se trouve enracinée dans une démarche d'exclusion de l'humain de certains espaces pour sauver ce qu'il reste des espèces sauvages puis de leurs milieux et étudier les équilibres naturels (McDonnell 2011). En France, elle a évolué au point d'en venir à s'attacher à la conservation d'écosystèmes anthropisés (ex. bocages, prairies pâturées), désormais souvent considérés comme au moins aussi riches que certains écosystèmes plus « sauvages » (Larrère 2000). La loi française de 1976 relative à la protection de la nature marque un tournant pour les relations entre hommes et animaux. Ce changement pose d'une part la question du statut et de la distribution des responsabilités envers la faune sauvage, et d'autre part la question des attentes du citoyen selon ses catégories propres.

1. La distribution des responsabilités à l'égard des espèces sauvages

Les activités humaines comme l'exploitation intensive et l'urbanisation sont considérées comme des facteurs d'extinction d'un grand nombre d'espèces et de dégradation des habitats qui causent des pertes irrémédiables. De la préservation de ressources utiles à l'homme, l'on en vient à la considération éthique des autres êtres vivants puis des écosystèmes. Alors :

> « Ce n'est pas aux protecteurs de la nature de légitimer la protection d'espèces ou de populations menacées, mais à ceux dont l'activité nuit à leur survie d'en rendre les raisons » (Larrère 2000 : 129)

L'« *effervescence sociale* » produite par la question de la protection de la faune sauvage dans les années 1960-1970 semble avoir débouché sur une redéfinition sociale du rapport à l'animal où la notion d'animal nuisible à exterminer a perdu de sa légitimité. En effet, il devenait de plus critiquable de vouloir éliminer complètement les espèces dites nuisibles tout d'abord du fait qu'il est impossible de prévoir le devenir de l'utilité d'une espèce pour l'homme avec l'évolution des conditions de vie, puis du fait d'une éthique « *biocentrique* » donnant une valeur intrinsèque à toute forme de vie, et enfin au regard d'une éthique « *écocentrique* » prônant le respect pour la biodiversité (Larrère 2000 : 128-129).

D'un point de vue légal/pratique, la faune sauvage est depuis longtemps *res nullius* (Landelle 2005), c'est-à-dire qu'elle n'appartient à personne et n'est pas dépendante de la propriété (i.e. posséder la terre ne veut pas dire posséder les animaux qui y habitent). Elle le demeure avec la loi de 1976 qui la place cependant sous la responsabilité des instances dirigeantes qui s'occupent du sol où les espèces évoluent, à savoir la Communauté Européenne pour ce qui nous concerne. Elle est considérée comme patrimoine national ou européen.

Dans ce cadre, les espèces classées protégées sont désignées par une liste européenne et/ou nationale et/ou régionale et/ou locale, avec des possibilités de dérogation. Les espèces classées chassables sont toutes celles qui ne sont pas désignées par les listes précédentes. Les espèces nuisibles sont encore désignées par arrêté préfectoral à partir d'une liste nationale ne contenant aucune des espèces classées protégées, et peuvent seulement faire l'objet de régulations. Les espèces classées invasives sont pour la plupart destinées à être éradiquées, tout comme les animaux sans statut qui sont essentiellement des individus d'espèces domestiques n'ayant pas de propriétaire.

En somme, la *protection* de la nature qui suivait une logique *d'exclusion* de toute influence humaine au sein d'écosystèmes naturels menacés a évolué en *conservation* de la nature dont la logique est celle de la *gestion* des espaces et des espèces par l'intermédiaire de gestionnaires, agents naturalistes dont le rôle est d'assurer un certain équilibre entre la préservation de la nature et les besoins humains. Cette évolution a conduit certains auteurs à questionner l'influence des nouvelles formes de gestion sur les catégories sauvage/domestique (e.g.Bobbé 2004a; Digard 1993; Micoud 2010).

2. La remise en cause conceptuelle des catégories sauvage/domestique

La protection et la gestion de la nature apparaissent ainsi aux yeux de certains ethnologues comme la preuve d'interdépendance accrue entre l'humain et les espèces sauvages, brouillant les frontières des catégories sauvage/domestique voire atomisant ces catégories.

Ainsi, le sociologue André Micoud pose l'hypothèse selon laquelle la dichotomie « *sauvage* »/« *domestique* » est devenue « *d'une utilité pratique quasi nulle* » car ces catégories sont potentiellement vides (Micoud 2010 : 102). Selon cet auteur, les animaux sauvages au sens strict du terme n'existent presque plus dans les pays développés car ils font l'objet d'une gestion très poussée. De ce fait, bien qu'ils évoluent à l'état de liberté naturelle, ils sont surveillés, comptabilisés, gérés, régulés, prélevés, et ne sont donc plus associés aux notions de danger, de comportement sans règle, d'ignorance de tous les usages. Il nous semble discutable d'une part, que ce sauvage n'existe plus (ex. loups et cormorans devenus difficilement contrôlables, et les espèces qui disparaissent ne sont-elles pas des animaux devenus incontrôlables ?), et d'autre part, que ce type de relations de gestion n'existaient pas avant la mise en place de la protection de la nature (gestion du gibier et des nuisibles). Par ailleurs, ce raisonnement semble révéler une vision très réductrice de la catégorie *sauvage* : que fait-on de toutes les espèces animales qui ne sont pas gérées ? En quoi et pour qui les catégories *sauvage* et *domestique* sont-elles obsolètes ?

Dressant une opposition entre écologistes et chasseurs, Digard déclare : « *La faune sauvage n'est, dans la plupart des cas, ni aussi « naturelle » que voudraient le croire les écologistes, ni aussi « sauvage » que le souhaiteraient les chasseurs* » (*ibid.* : 82). Il évoque les plans de chasse d'un côté, et les mesures de protection voire de soin, de repeuplement et de réintroduction de l'autre, pour montrer que des interventions sont pratiquées par les deux groupes (dans le cadre de lois nationales, de traités européens et de conventions internationales). Digard en déduit que, « *dans les pays industrialisés et notamment en France, la nature sauvage ou vierge est une utopie que partagent chasseurs et écologistes* » (*ibid.* : 86). Enfin, il en vient à souligner – unilatéralement – « *la contradiction des protecteurs de la nature qui veulent une nature vierge de l'action humaine tout en agissant sur elle en la transformant* ». Il les accuse de laisser des espèces dominantes prendre le dessus sur d'autres alors qu'elles « *tuent toute diversité », car « même s'ils sont réputés sauvages, les animaux restent dans une large mesure des produits d'une activité sociale et culturelle* » (*ibid.* : 87). Selon lui, une fracture se creuse entre la législation et les pratiques relatives aux animaux car

le droit français repose sur une distinction obsolète sauvage/domestique (*ibid.* : 221). Au regard de la classification légale évoquée ci-dessus, il semble que l'obsolescence de ces catégories concerne davantage les ethnologues qui en découvrent les nuances que les juristes.

La pertinence de ces catégories pour les citoyens français semble avoir été peu étudiée en dehors des travaux de la géographe Nathalie Blanc (2000) qui a enquêté auprès des habitants de trois grands villes françaises. Les animaux sur lesquels elle a enquêté par entretiens sont divers, de la blatte au chat en passant par le moineau, le pigeon et le loir. Il ressort que les discours peuvent varier, non seulement selon les logiques des habitants, mais également selon les espèces en question. De ce fait, il semble que la catégorie « *animal* » n'est pertinente que pour le scientifique qui enquête ou observe, tandis qu'elle est atomisée dans le discours des habitants. Cela invite le chercheur à identifier d'autres catégories que ces discours font surgir, telles les espèces « *désirées* » et les espèces « *non désirées* » de Blanc (2000) ou même la catégorie des espèces « *urbaines* » révélée par ses enquêtes (pour le pigeon, le chat, les blattes) et qui s'ajoute à celle des espèces « *sauvages* » et « *domestiques* » (*ibid.* : 112) qui semblent donc toujours d'actualité. Elle parle d'« *un lent renouveau des représentations de l'animal en ville* », de par son nouveau rôle dans la biodiversité urbaine, en tant qu'« *indicateur de l'équilibre de l'écosystème urbain* » (Blanc 2000 : 214). Ce renouveau lui semble « *inscrit dans le contexte d'un changement profond et visible à partir des années 1970 des sensibilités à l'égard du cadre de vie* » (*ibid.* : 215). Alors que les goélands habitent les villes depuis récemment, qu'en est-il des relations entre hommes et goélands dans ce cadre ?

II. LE PHENOMENE DE NIDIFICATION URBAINE DES GOELANDS : UN OBJET HYBRIDE ?

Comme l'on peut s'y attendre dans une société où l'étude de la nature et donc des animaux relève depuis longtemps des sciences de la vie (Latour 1997), ce sont les ornithologues puis les écologues qui ont étudié le phénomène de nidification urbaine des goélands. En tant que savoirs, c'est-à-dire ensemble de connaissances produites dans un contexte socio-culturel non négligeable (Latour 1989), leurs écrits sont pour nous à la fois une source de données scientifiques et un matériau à analyser. C'est dire qu'ils nous en apprennent à la fois sur les goélands et sur la façon dont la part experte, scientifique et gestionnaire de notre société, qui parle au nom des oiseaux, les appréhende.

A. LE GOELAND, DU MODELE ETHOLOGIQUE AU PROBLEME ECOLOGIQUE

Dans la classification scientifique actuelle de l'avifaune, les goélands font partie de la famille des Laridés, au sein de l'ordre des Charadriiformes. Les Laridés sont une grande famille d'oiseaux marins et littoraux (dont les mouettes, goélands et sternes sont les plus connus), connus et distingués comme l'un des groupes des plus difficiles à séparer au niveau de l'espèce (Pons et al. 2005). En effet, le contraste est frappant entre l'importance de leur aire de distribution, la diversité des milieux dans lesquels ils vivent, et la similarité de leurs formes (Tinbergen 1975).

Au sein de cette famille, les goélands font partie du genre *Larus* qui était considéré comme monophylétique (groupe d'espèces constitué par un ancêtre et ses descendants) jusqu'à la fin du 20ème siècle et s'est révélé paraphylétique (groupe constitué par une espèce ancestrale et une partie seulement de ses descendants) grâce à la biologie moléculaire, le dissociant ainsi en six genres dont le genre *Larus* ne comprend plus que les « grands goélands à tête blanche » (Pons et al. 2005). Ils sont caractérisés par les spécialistes comme intelligents, flexibles, opportunistes et écologiquement généralistes (Tinbergen 1975). C'est-à-dire qu'ils exploitent une grande variété d'habitats, à la fois côtiers et terrestres, un large éventail de ressources alimentaires, et sont souvent présents en grands nombres. Ils sont aussi qualifiés de grands voyageurs, dans la mesure où plusieurs espèces américaines apparaissent régulièrement en Europe et vice-versa (Olsen et Larsson 2004).

Les savoirs constitués sur les goélands s'inscrivent dans l'histoire ornithologique, elle-même étroitement liée à l'histoire naturelle (Chansigaud 2007). En effet, comme pour beaucoup d'autres espèces, nous verrons que les premières descriptions qui les concernent font partie d'ouvrages naturalistes dans un premier temps, puis d'ouvrages ornithologiques qui visent la classification, l'identification, et la localisation des espèces décrites, et ce jusqu'à « *l'âge d'or de l'ornithologie* », au 19ème siècle (*ibid.* : 97). A cette époque, des sociétés savantes s'organisent, les capacités de voyages et de collections d'espèces s'agrandissent, une réflexion au sujet des impacts de l'industrialisation sur la nature émerge (*idem*). C'est à la toute fin de ce siècle que les premières sociétés et revues d'ornithologie voient le jour. Puis, au début du 20ème siècle, la multiplication des universités dans le monde, l'amélioration de l'optique des instruments d'observation, le développement des techniques de marquage des oiseaux (bagage notamment), et la dénonciation des problèmes environnementaux par les

ornithologues professionnels et amateurs contribuent à l'accumulation de nouvelles formes de connaissances par l'ornithologie qui acquiert alors une place institutionnelle importante (Coulson 2003).

Ainsi, à travers l'étude des mœurs et des exigences écologiques des espèces, l'ornithologie a contribué au développement de l'écologie aviaire, de l'écologie générale, et de l'éthologie naturaliste (*ibid.* : 165). C'est dans ce contexte historique que deux pionniers de l'éthologie naturaliste, Konrad Lorenz et Niko Tinbergen, développent leurs recherches et reçoivent en 1973 avec Karl von Frisch le Prix Nobel pour leur contribution à la compréhension du comportement animal (*ibid.* : 167). Ainsi, parmi d'autres espèces, les goélands se sont trouvés au cœur des débuts de l'éthologie naturaliste, en devenant le modèle majeur des observations de Niko Tinbergen. A travers l'observation et l'expérimentation *in situ*, ce chercheur tentait de percer les mystères de leurs comportements sociaux. A partir de ses travaux et de ceux de ses étudiants et collègues professeurs, il publia en 1953 une monographie qui deviendra un ouvrage pédagogique de référence en éthologie, intitulé *The Herring Gull's World*, et traduit en français en 1975. Comme le soulignait l'auteur lui-même, l'observation éthologique des goélands permet d'entrevoir les liens *a priori* invisibles qui existent au sein d'un groupe d'oiseaux :

> « Quand on entreprend pareille étude de la vie sociale d'un oiseau, on se rend rapidement compte qu'on sait en fait très peu de choses. Il suffit de passer une heure à observer l'activité d'une colonie de goélands dans leur territoire de nidification pour se trouver confronté avec un grand nombre de problèmes, plus qu'il n'est possible d'en résoudre au cours d'une vie. […] Malgré notre ignorance, il devient rapidement clair qu'une colonie de goélands n'est pas seulement un attroupement disparate d'oiseaux, mais qu'elle doit avoir une structure sociale complexe organisée suivant l'un ou l'autre schéma. Les innombrables liens existant entre les individus et invisibles au départ n'en sont pas moins bien réels et puissants. » (Tinbergen 1975 : 12)

En parallèle et suite à ces recherches sur l'organisation sociale des goélands et sur leur territorialité (Burger 1980; Burger 1984; Tinbergen 1955; Tinbergen 1959), de nombreuses autres études ont été effectuées sur les comportements des Laridés. Certaines se sont concentrées sur les régimes alimentaires (Par ex. : Davis 1974; Harris 1965; McCleery et Sibly 1986; Spaans 1971), d'autres sur la démographie et la sélection de l'habitat chez différentes espèces de ce groupe (Par ex. : Burger et Gochfeld 1981; Burger et Gochfeld 1987; Burger et Shisler 1978; Harris 1970; Jehl 1989; Schoen et Morris 1984; Spear et

Anderson 1989). Avec l'intensification des préoccupations environnementales et des mesures de protection, ainsi que la croissance démographique spectaculaire de nombreuses espèces de Laridés dans le monde, d'autres études ont été multipliées après-guerre sur les dynamiques de leurs populations, les relations de compétition interspécifique, et l'importance des ressources alimentaires dans le devenir des espèces. Dans la postface de l'édition française de sa monographie, Tinbergen évoque déjà brièvement le changement de statut des goélands argentés :

> « Le présent ouvrage paru pour la première fois en anglais en 1953. Depuis lors, les goélands argentés ont connu une véritable explosion démographique suivant en cela les populations humaines. En écrivant *Le monde du goéland argenté*, j'ai simplement tenté de faire partager à mes lecteurs la joie que j'ai toujours ressentie en visitant les colonies de goélands situées dans les dunes entre La Haye et Leyde. Je ne pouvais pas prévoir que goélands et mouettes rejoindraient les oies, les canards et les épinoches au firmament de cette jeune science qu'est l'éthologie. Je suis évidemment heureux que ce livre ait frappé l'imagination de nombreux lecteurs et les ait amenés à considérer les goélands sous un jour différent ; il faut déplorer que nous devions actuellement contrôler le développement des populations de goélands et de mouettes parce que ces oiseaux sont maintenant nuisibles. » (Tinbergen 1975 : 207)

Le parallèle est donc fait entre la croissance démographique humaine et celle des Laridés, sans que les raisons du caractère nuisible de ces oiseaux ne soient précisées. Elles seront désignées par la suite sous l'aspect écologique du problème : la compétition interspécifique.

Au sein du monde ornithologique français, un article précurseur pose les termes du problème écologique lié à l'expansion des goélands :

> « Depuis une vingtaine d'années, on assiste un peu partout dans le monde et surtout en Europe à une augmentation massive des populations de Goélands et notamment du Goéland argenté. Cette augmentation, loin d'être naturelle, est une conséquence plus ou moins directe des activités humaines dont la pression grandissante apporte des bouleversements dans les populations animales qui favorisent certaines espèces au détriment d'autres. La poussée démographique particulièrement sensible en Europe a offert aux animaux facilement omnivores ou détritivores, et plus particulièrement au Goéland argenté, des possibilités nouvelles de nourriture purement artificielle sous forme de déchets de toute sorte que les oiseaux trouvent partout où l'action humaine se fait sentir d'une façon ou d'une autre : dépôts d'ordures, déversements d'égouts, ports de pêche, abords des conserveries de poisson, plages souvent constellées de détritus divers, etc… » (Blondel 1963 : 301)

Nous comprenons bien ce qui inquiète l'ornithologue et légitime son alerte : sont soulignées l'expansion des goélands au détriment d'autres espèces et la responsabilité humaine dans ce problème. Cet article représente bien la logique argumentaire qui fût développée par les ornithologues, biologistes et écologues français face au problème écologique posé par l'expansion des populations de goélands. « *Nuisibles* » dans les années 1960 (Blondel 1963 : 308), « *momentanément proliférantes* » dans les années 1980 (Gramaglia 2002 : 8) une fois protégées par la loi dans les années 1970, certaines espèces de goélands, dont le leucophée, se sont vues attribuer le statut d'espèce « *surabondante* » dans les années 1990 :

> « Les problèmes environnementaux causés par des espèces animales surabondantes, notamment les « oiseaux nuisibles », se sont aggravés ces dernières décennies […]. Les goélands sont souvent reconnus comme surabondant du fait de leur adaptabilité, de leur opportunisme et de leur grégarité qui les rendent particulièrement adaptés à la vie au sein d'habitats anthropisés […]. Plusieurs espèces de Laridés ont récemment connu une importante expansion démographique, surtout en Europe […] et en Amérique du Nord […]. Six espèces sont connues depuis longtemps pour être devenues surabondantes : le goéland à ailes grises, *Larus glaucescens*, le goéland à bec cerclé, *L. delawarensis*, la mouette rieuse, *L. ridibundus*, le goéland argenté, *L. argentatus*, et le goéland brun, *L. fuscus*. »[7] (Vidal et al. 1998 : 1013)

Dans cet article, les dommages causés par ces oiseaux du fait de leur explosion démographique sont désignés par ces écologues comme étant principalement : la colonisation de nouveaux milieux dont les villes (bruits, salissures, dégâts matériels), la prédation sur d'autres espèces, les déprédations sur les terres agricoles, les collisions avec les engins de l'aviation, et enfin la transmission de maladies à l'homme.

Dans le cadre plus général des débats scientifiques et éthiques existant autour de la gestion des espèces (Livezey 2010), il existe une controverse scientifique autour des questions écologiques liées aux goélands. En effet, le statut d'espèce surabondante attribué à plusieurs goélands a récemment été remis en question par d'autres écologues en raison du manque de

---

[7] « *The environmental problems caused by superabondant animal species, particularly 'bird pests' have become increasingly acute during the past decades […]. Gulls are often found to be superabondant due to their adaptable, opportunistic and gregarious nature which makes them highly adapted to living in man-modified habitats […]. Several gull species have recently undergone a widespread demographic increase, particularly in Europe […] and in North America […]. Six gull species are known for a long time to have become superabondant : the glaucous-winged gull, Larus glaucescens, the ring-billed gulls, L. delawarensis, the silver gull, L. novaehollandiae, the black-headed gull, L. ridibundus, the herring gull, L. argentatus, and the lesser black-backed gull, L. fuscus.* »

données suffisantes (Oro et Martínez-Abraín 2007). Par ailleurs, les populations de grands goélands peuvent aussi être victimes d'épidémies qui les amènent à des chutes démographiques préoccupantes dans certains pays comme l'Irlande (Mitchell et al. 2004). Elles sont donc soumises à des mécanismes de régulation densité-dépendants dans le temps et dans l'espace, ce qui signifie que la pérennité de ces espèces dépend aussi des capacités d'échanges entre des « *colonies sources* » plus denses et des « *colonies puits* » peu denses. Or, selon Oro et Martínez-Abraín, cela n'est pas suffisamment pris en compte par les organismes de conservation et, finalement : « *les programmes de régulation massive des goélands leucophée (et probablement d'autres grands goélands) ne sont pas justifiés par les données acquises jusqu'à ce jour, du moins pour ce qui est de la protection d'autres espèces d'oiseaux* »[8] (Oro et Martínez-Abraín 2007 : 122). Dans ce sens, cette équipe propose d'adopter une méthode plus parcimonieuse de protection des espèces menacées qui subissent le comportement de prédation des goélands : abattre les individus qui ont développé ce comportement sur l'espèce en question, car ce comportement semble bien relever de quelques individus spécialisés (Sanz-Aguilar et al. 2009). Une synthèse sur les questions liées à la compétition interspécifique pour les ressources trophiques montre que la diversité des contextes et la complexité des liens qui existent entre les espèces nécessitent l'évaluation de facteurs multiples pour choisir la meilleure stratégie de conservation (DeCesare et al. 2010).

Ainsi, l'absence de preuve quant à l'impact du comportement de prédation des goélands leucophée sur des espèces sympatriques a été montrée par Oro et Martínez-Abraín. Cependant, la dégradation de la végétation insulaire du fait de la forte densité de couples de goélands reproducteurs a également été démontrée et la végétation ne semble pas pouvoir y être restaurée. En effet, l'étude de Baumberger et al. (2012) réalisée sur les archipels de Marseille, l'un alors protégé par le statut de Réserve Naturelle (Riou), l'autre par le statut de Parc Maritime (Frioul)[9], apporte les données scientifiques attendues pour justifier des opérations de stérilisation des œufs qui ont lieu sur ces espaces depuis 1993 (Defos du Rau et al. 1997; Vidal et al. 1998).

---

[8] « *massive culling programs of yellow-legged gulls (and probably of other large gulls) are not justified on the basis of the knowledge cumulated so far, at least for protecting other birds species* »

[9] Les deux archipels font désormais partie du Parc National des Calanques crée en avril 2012.

Nous voyons bien que l'expansion démographique des goélands pose plusieurs types de problèmes, qu'ils soient scientifiques avec la question des dynamiques de population de ces oiseaux coloniaux, techniques avec la réflexion autour moyens de réduction des impacts, ou bien éthiques avec les questions liées aux raisons et aux modes d'intervention sur les oiseaux pour la régulation de leurs effectifs. Dans l'idée de réduire fortement le succès reproducteur, les écologues et gestionnaires travaillant sur les espaces insulaires marseillais préconisent la diminution de la disponibilité alimentaire offerte par les déchets d'origine anthropique comme solution à privilégier. Ainsi, dans la conclusion de leur étude sur l'impact des installations de stockage sur la taille des colonies de goélands marseillaises, Duhem et al. annoncent :

> « […] sans réduction de l'activité d'enfouissement ou de l'accessibilité des déchets pour les goélands sur les décharges […], on peut s'attendre à ce que la région favorise la future expansion d'une espèce parfois considérée comme surabondante […] » (Duhem et al. 2008 : 98)[10]

De même, Baumberger et al (2012) terminent leur analyse de l'impact des goélands sur la végétation des îles de Marseille en soulignant l'importance des politiques de gestion des déchets :

> « Finalement, dans le contexte du changement global et de l'érosion de la biodiversité, les modes de gestion des déchets peuvent avoir un impact profond sur des écosystèmes isolés présentant une haute valeur écologique en termes de biodiversité. »[11] (Baumberger et al. 2012 : 82)

Il est important de noter que ces études récentes mettent en avant une solution majeure (voire unique) au problème : la fermeture des décharges ou du moins l'amélioration des techniques de stockage. Or, hormis le régime alimentaire et l'adaptabilité des goélands qui sont des facteurs favorisant grandement leur propension à exploiter les déchets d'origine anthropique, une autre cause a été identifiée depuis plusieurs décennies pour expliquer l'expansion des goélands : les mesures de protection des espaces et des espèces. Afin de préciser le rôle joué par les déchets et par la protection, Spaans se réfère aux données historiques et à celles qu'il a rassemblées sur l'écologie alimentaire des goélands argentés aux Pays Bas, et conclut :

---

[10] « […] *given no reduction in landfill activity or in refuse accessibility for gulls in landfills […], one can expect the region to sustain the future expansion of a species sometimes considered as superabundant* […] » (Duhem et al. 2008 : 98)

[11] « *Finally, in the context of global change and biodiversity erosion, garbage management policy can have a profound impact on remote ecosystems presenting high ecological value in terms of biodiversity.* » (Baumberger et al. 2012 : 82)

> « Il n'y a aucun doute sur le fait que les mesures de protection prises au début de ce siècle sont responsables de l'augmentation récente de la population. Je suggère cependant que la quantité de nourriture rendue indirectement disponible par les activités humaines a déterminé le niveau que la croissance des effectifs pouvait atteindre. »[12] (Spaans 1971 : 179)

Cet auteur désigne ainsi les mesures de protection comme le facteur déclencheur de la croissance démographique des goélands, et la disponibilité alimentaire offerte par les installations de stockage des déchets et/ou la pêcherie industrielle comme le facteur déterminant l'ampleur de cette croissance. Ce point nous semble crucial pour comprendre la dynamique des relations entre hommes et goélands ainsi que les discours actuels sur le phénomène d'expansion démographique de ces oiseaux.

Dans ce cadre, le phénomène de nidification urbaine est considéré par les ornithologues professionnels comme une autre conséquence de l'expansion des goélands, et un contexte particulier de nuisances à appréhender dont l'importance est minorée par rapport à la problématique écologique. Ainsi, lorsque des ornithologues et biologistes s'expriment sur la question de la nidification, on peut lire :

> « Depuis quelques années, il est de plus en plus souvent question en France des problèmes posés par les goélands qui colonisent les milieux urbains. Il ne faut toutefois pas oublier les interactions avec d'autres espèces sauvages, animales comme les sternes, les flamants roses, les limicoles, les océanites, et végétales avec les dégradations sur les sites de nidification. » (Cadiou et al. 1997 : 69)

Malgré la préoccupation principale des ornithologues pour les impacts écologiques des goélands, ces auteurs concernés par la côte atlantique française ne sont pas les seuls à avoir alerté à l'invasion urbaine tout en s'investissant dans l'étude de la reproduction des goélands en milieu urbain et en encourageant au développement de recherches coordonnées pour le moins au niveau national. Comment ce phénomène a-t-il été étudié et expliqué ?

B. LA NIDIFICATION URBAINE DES GOELANDS, UN OBJET ECOLOGIQUE ?

Le phénomène de nidification urbaine des goélands est aujourd'hui connu dans une grande diversité de régions du monde et majoritairement dans l'hémisphère Nord. Il est généralement

---

[12] « *It is beyond doubt that the protective measures taken in the beginning of the present century are responsible for the population increase seen in recent times. I suggest, however, that the amount of food made indirectly available by human activities has determined the level to which the numbers could increase.* » (Spaans 1971 : 179)

décrit comme une conséquence de l'expansion de leurs populations, elle-même désignée en tant que corollaire des activités humaines (Olsen et Larsson 2004).

D'après les données existantes, les premières nidifications sur toitures ont tout d'abord été enregistrées en Bulgarie à la fin du 19ème siècle (Nankinov 1992), puis en Angleterre et dans le reste de l'Europe au début du 20ème siècle (Rock 2005), en Amérique du Nord (Belant 1997) et en Australie (Auman et al. 2009). Bien que les observations bulgares aient été reportées dans un ouvrage ornithologique allemand dès 1894 (Reiser 1894, cité dans Nankinov 1992), c'est en Angleterre que la nidification urbaine a commencé à être étudiée en tant qu'objet de recherche en écologie. Son étude a été précédée de quelques notes publiées dans des revues ornithologiques pour attester des premières observations de nidification sur des bâtiments (Par ex. : Boswall 1947; Griffiths 1967; Owen 1967; Salmon 1958; Stevens 1960; Took 1955), et de mentions de telles observations dans des articles plus généraux sur l'évolution des populations de goélands des îles britanniques (Par ex. : Parslow 1967). Les premiers à avoir entrepris l'étude du phénomène en lui-même (causes et mécanismes) sont des ornithologues et zoologues anglais (Cramp 1971; Monaghan 1979; Monaghan et Coulson 1977). Dès les années 1970, ils se sont attelés à étudier la démographie, le régime alimentaire et les structures des « *colonies urbaines* ».

En France, faisant suite aux études ornithologiques (Blondel 1963; Isenmann 1976; Isenmann 1978; Isenmann 1980), quatre thèses en écologie ont été réalisées dont deux portent sur les fluctuations démographiques des goélands argentés (Migot 1987; Pons 1992), une sur l'écologie des goélands argentés nichant en milieu urbain (Vincent 1994), et la dernière également en écologie étudiant le rôle des centres de stockage des déchets sur les paramètres démographiques de colonies insulaires de goélands leucophées (Duhem 2004). Autrement dit, les écologues français ont surtout exploré le phénomène d'expansion des goélands en fonction de la disponibilité alimentaire offerte par les déchets d'origine anthropique, et la nidification urbaine des goélands a été très peu étudiée en France en dehors des travaux de Vincent sur la ville du Havre et de Cadiou à Brest. Vincent a étudié la localisation des sites de nidification sur les toits de la ville, les paramètres reproducteurs des couples de goélands argentés (taille des couvées, des œufs, nombre de jeunes à l'envol), leur régime alimentaire à travers le prélèvement de contenus stomacaux, et le calendrier d'activités de dix adultes et immatures par radiotracking. Tout cela lui a permis de discuter des stratégies comportementales des

goélands dans le temps et dans l'espace, et des liens entre les populations installées sur les espaces naturels et celles nouvellement installées en ville.

Deux synthèses ornithologiques, l'une française (Cadiou 1997) et l'autre anglaise (Rock 2005), font le point sur les connaissances acquises au sujet du phénomène de nidification urbaine des goélands (causes et mécanismes), en faisant appel aux résultats obtenus dans les deux pays.

Cadiou explique le « *net accroissement numérique* » des populations de Goélands argentés, leucophée, brun et marin, en France et dans d'autres pays, comme « *en partie lié à l'augmentation considérable des ressources alimentaires d'origine humaine (ordures ménagères, rejets de pêche, etc.)* » (Cadiou 1997 : 209). Notons que les autres facteurs ne sont pas mentionnés dans cet article, ce qui amène ces ressources à être désignées comme la cause principale du mécanisme ainsi enclenché : la croissance démographique des goélands est « *accompagnée d'une saturation progressive des sites d'origine, d'une extension de l'ère de reproduction, et d'une colonisation de nouveaux milieux, dont les milieux urbains (zones d'habitations ou sites industriels)* » (Cadiou 1997 : 209). L'expansion des goélands en France se voit donc attribuer une origine humaine bien précise – les déchets produits par l'homme – qui semble confirmée par la localisation des sites de nidification choisis par les premiers couples de goélands enregistrés : le front de mer, les centres-villes, les alentours de places de marchés (*ibid.* : 212). De plus, sur la base des recensements réalisés des deux côtés de la Manche, il apparaît que cette évolution suit vingt ans après « *un parallélisme presque parfait* » avec les populations britanniques. Ce constat a amené les auteurs français à utiliser le modèle britannique pour prédire l'avenir des populations françaises, et ainsi à annoncer que de plus en plus de villes de nos littoraux finiraient par héberger davantage de goélands reproducteurs que les sites naturels d'origine (*ibid.* : 217). Ce modèle représente un moyen de lancer l'alerte au-delà de la sphère scientifique (Gramaglia 2005 : 14). Cela-dit, les recensements urbains étant très compliqués à mettre en œuvre et à coordonner, l'évolution nationale des effectifs de goélands reproducteurs urbains est à ce jour difficilement suivie en Angleterre et pas du tout en France.

La synthèse anglaise de Peter Rock discute à la fois les causes et les mécanismes du phénomène de nidification urbaine des goélands ainsi que les problèmes que le phénomène soulève et les solutions envisageables. Concernant son explication, cet auteur met également en avant le facteur de la disponibilité alimentaire :

> « Bien que favorisée par la réduction de la persécution après la guerre, la croissance était essentiellement due à l'expansion massive de disponibilité alimentaire, surtout au niveau des nouvelles décharges créées pour stocker une quantité de déchets croissante produite par les humains dans l'explosion consumériste d'après-guerre. »[13] (Rock 2005 : 338)

Ainsi, bien que le facteur « *persécution* » soit mentionné, son importance est minorée devant celle de la disponibilité alimentaire fournie par les déchets d'origine anthropique. Nous voyons donc que l'accent est mis sur les déchets pour expliquer les causes de l'expansion démographique des goélands, de même que lorsqu'il s'agit de les désigner en tant que solution pour l'enrayer, comme nous l'avons vu plus haut. Cela confère aux déchets une place centrale à la fois dans l'explication et dans les propositions de régulation de la croissance démographique des goélands.

L'auteur détaille ce facteur en faisant la distinction dans la nature des déchets qui arrivent dans les décharges avant et après la seconde guerre : les matières organiques n'ont plus été recyclées ni brûlées mais ensevelies dans des installations de stockage que l'essor de la « *société du gaspillage* » (« *throw-away society* ») a fait fleurir au début des années 1950 (*ibid.* : 339). Les populations de goélands ont alors montré une croissance spectaculaire, entre 1950 et 1970, avant de connaître une inversion de tendance entre 1970 et 1990, hypothétiquement imputée au botulisme, intoxication bactérienne par ingestion de matières en putréfaction, paralysante et causant la mort de l'oiseau (Gourreau et al. 1998), favorisée par la mise en place de l'utilisation des sacs poubelles en plastique (Rock 2005). En revanche, pour ce que l'on en sait, les populations urbaines ont été moins touchées par cette maladie et ont continué leur croissance démographique de façon ininterrompue pendant cette période, suggérant qu'elles n'utilisent peut-être pas la même source trophique ou le même plan d'eau, points d'intoxications (Ganière et Belloc 2008). Une telle inversion de tendance

---

[13] « *Although helped by a post war reduction in persecution, the increase was due mainly to a massive expansion in food availability, mostly from new landfill sites created to dispose of the increasing waste produced by humans in the post-war consumer boom* »

démographique a été observée pour les goélands argentés du littoral atlantique français dans les années 1990, pour laquelle non seulement le botulisme mais aussi la fermeture d'un certain nombre de décharges et la forte compétition intraspécifique ont été mentionnés en tant que facteurs d'explication (Cadiou 1997). Ce sont les mêmes explications qui sont provisoirement données concernant la réduction des effectifs de goélands leucophée sur les îles d'Hyères depuis 1982 (PNPC 2010) et la chute de moitié de la population des îles de Marseille entre 2005 et 2010 (CEEP 2010c).

Il faut noter que la hiérarchie d'importance des facteurs expliquant la nidification urbaine des goélands demeure discutée. Des auteurs ayant travaillé sur les fonctions du territoire chez les goélands avancent que la tranquillité offerte par les toits vis-à-vis des prédateurs (intra et interspécifiques, dont l'humain) représente un avantage largement suffisant pour expliquer la sélection de cet habitat par les goélands (Coulson et Coulson 2009; Monaghan 1979) ; c'est ce que nous pouvons appeler l'hypothèse des toits refuges. Alors pourquoi les goélands n'ont-ils donc pas niché plus tôt sur les toits des villes ? Leur distance de fuite par rapport à l'homme ne se serait-elle pas considérablement réduite notamment en raison de l'arrêt de leur persécution, de leur protection et des nouvelles pratiques adoptées à leur égard (nourrissage, stérilisation, évitement) ? Nous tenterons d'expliquer ce rapprochement qui, couplé à la croissance démographique des oiseaux qui en tirent bénéfices, induit notamment des nuisances qui font l'objet d'études et d'actions depuis plusieurs décennies en France.

C. Les nuisances urbaines liees aux goelands, un objet sociologique ?

Les dommages occasionnés par certaines espèces qui investissent en nombre conséquent le milieu urbain amènent à des conflits entre la protection des espèces et la résolution des problèmes qu'elles causent. De ce fait, écologues et ornithologues se trouvent plus ou moins directement concernés par les débats sur les mesures de gestion des populations d'oiseaux en ville.

Ainsi, les sondages d'opinion menés par Thierry Vincent au cours de sa thèse d'écologie comportementale au Havre en 1986 et 1989 étaient destinés à « *connaître la position des habitants vis-à-vis de la stratégie de lutte* » (Vincent 1994 : 236) développée contre les nuisances causées par les goélands, c'est-à-dire à tester l'acceptation sociale des méthodes de contrôle de populations animales. Les conclusions tirées par Vincent suggèrent que

l'élimination d'individus adultes par empoisonnement est un moyen qui est très largement soutenu par les habitants du Havre à l'époque du sondage et qui devrait être poursuivi, mais devrait s'accompagner d'efforts municipaux quant à la gestion des déchets et à la verbalisation du nourrissage (*ibid.* : 245). Il s'agit donc ici d'une étude menée par un ornithologue et chercheur en écologie comportementale, qui intègre une enquête d'opinion par questionnaire à visée de gestion[14].

Deux autres études françaises, menées par des sociologues, se sont penchées sur les goélands urbains. La plus ancienne concerne les goélands argentés à Rennes et s'inscrit dans un programme de recherche pluridisciplinaire qui cherche à la fois à améliorer les connaissances sur l'écologie des « *oiseaux à risques* » et à évaluer la faisabilité des méthodes d'intervention. Deux sociologues (Lemoine et Sauvage 1997) ont mené une enquête à la fois qualitative (entretiens approfondis d'abord) et quantitative (questionnaires ensuite) auprès d'un échantillon d'habitants de certains sites de Rennes, choisis pour faire varier la morphologie urbaine et notamment la densité de bâti. C'est donc par l'entrée spatiale que cette étude devait permettre d'identifier « *les modes de confrontation aux oiseaux* ». En interrogeant les habitants sur leur quartier, la nature en ville, et les oiseaux, l'objectif n'était pas d'analyser des situations conflictuelles, mais « *d'examiner la manière dont se construisent dans la quotidienneté les représentations à l'égard des oiseaux et de comprendre le sens des rapports entretenus avec eux* » (*ibid.* : 185).

Il ressort de cette étude que « *l'oiseau* », tout comme « *la nature* », sont porteurs de discours ambivalents. Ils peuvent être sources de bienfaits et de nuisances. Dans ce sens, l'oiseau qui choisit de vivre en ville peut être évoqué comme un indicateur de nature et de qualité du milieu d'un côté, ou bien comme un être corrompu par la ville de l'autre. Il « *participe à l'environnement habité* » (*ibid.* : 186), que ce soit en aidant à l'appropriation de l'habitat, ou en devenant une source d'inconfort. Nous constatons que la catégorie générale *oiseau* pose problème car il existe d'importantes différences entre les espèces. En effet, les auteurs illustrent ce point en évoquant les différences de discours à l'égard des goélands et des pigeons. Si le nombre élevé de pigeons est souvent déploré par les habitants interrogés, ces

[14] Le biologiste a mené deux sondages à l'aide de questionnaires distribués au hasard dans les quartiers colonisés par les goélands (1000 questionnaires en 1986, 1200 en 1989 avec des taux de réponse de 43 et 44% respectivement). Le questionnaire comprenait deux volets dont l'un portait sur les caractéristiques socio-professionnelles de l'habitant, l'autre sur sa perception du phénomène d'invasion des goélands et de l'opération de régulation menée (Vincent 1994 : 236).

oiseaux ne semblent pas représenter une source d'angoisse, contrairement aux goélands qui, de par le caractère récent de leur installation en ville, leur morphologie, leur utilisation des poubelles comme ressource alimentaire et leur comportement insistant vis-à-vis de l'humain en vue d'un nourrissage, semblent plus inquiétants que d'autres espèces d'oiseaux.

Les auteurs suggèrent que, si une relation d'échange est généralement recherchée avec l'oiseau lors de nourrissages systématiques ou ponctuels, et réalisée avec des espèces comme le rouge-gorge, la mésange, la tourterelle, le moineau, et même le pigeon, elle concerne beaucoup moins le goéland et la pie, et pas du tout l'étourneau. Certaines espèces sont largement préférées à d'autres, et si « *la présence de l'oiseau en ville apparaît bien placée sous conditions* » (*ibid.* :188) – que ce soit par l'acceptation majoritaire des opérations de régulation ou par l'évitement du nourrissage – nous pouvons nous attendre à ce que ces conditions varient non seulement selon les habitants interrogés, mais aussi selon les espèces. Lemoine et Sauvage concluent par des « *suggestions émergentes pour l'action* » dans lesquelles ils proposent aux architectes de concevoir « *les espaces urbains en termes moins déterministes que probabilistes* » afin de penser les opportunités offertes par le milieu urbain à différentes espèces animales et de projeter un aménagement qui réinstaure des instruments de dissuasion de l'animal et de protection du confort du citadin (*ibid.* : 196). L'intervention des sociologues dans ce projet interdisciplinaire aboutit donc à la fois à la mise en évidence de l'ambivalence des discours à l'égard de la nature et des oiseaux, et à des recommandations en termes de gestion des nuisances centrée sur la dissuasion de l'animal.

La seconde étude, plus récente, concerne les conflits de proximité entre hommes et goélands leucophée en Languedoc-Roussillon et dans les Bouches-du-Rhône. Christelle Gramaglia, sociologue de l'environnement, a entre autre analysé les plaintes d'habitants de Marseille adressées à la Mairie dans les années 1990 (Gramaglia 2005). Elle a montré que le rejet des goélands en ville relève pour les plaignants d'un conflit territorial inédit : « *Les citadins vivent mal les intimidations dont ils sont victimes et qui leur font penser qu'ils font les frais de conflits d'espèces et de territoires d'un type nouveau* » (*ibid.* : 23). Les goélands apparaissent dans cette analyse des lettres de plaintes comme des oiseaux « *dénaturés* » par le milieu urbain, notamment du fait qu'ils se nourrissent dans les poubelles et se montrent agressifs (*ibid.* : 24). En ce sens, ils ne seraient ni sauvages, ni domestiques, ni nuisibles, mais « *condamnés […] parce qu'ils se sont largement approprié la ville, au détriment de ses autres résidents, et qu'ils ne respectent aucune des règles de civilité qui y prévalent* » (*ibid.* : 25). Si

cette analyse laisse penser que les goélands n'ont donc aucun statut, elle révèle, à l'instar de l'analyse de Lemoine et Sauvage, l'influence de leurs capacités d'initiatives sur l'expérience que certains habitants en font. Cela amène justement Gramaglia à proposer une approche plus symétrique de ces conflits car « *la proximité des animaux avec les humains a changé les animaux, mais les humains aussi se sont trouvés transformés par ces contacts de plus en plus fréquents* » (*ibid*. : 31). Ainsi, une « *nouvelle science des communautés hybrides* » (*ibid*. : 33) aurait intérêt à se développer, pour remédier au partage des tâches entre sciences de la nature d'un côté et sciences humaines de l'autre. La question de la prolifération des goélands s'est révélée être un « *problème hybride* » (*ibid*. : 35) qui montre la nécessité de repenser les cadres scientifiques mobilisés.

En effet, il apparaît qu'à ce jour, les nuisances urbaines ont été abordées en tant qu'objet sociologique séparément de l'étude des populations de goélands en tant qu'objets écologiques. Or, nous avons constaté que l'étude du phénomène de nidification urbaine des goélands implique entre autre l'analyse de mécanismes biologiques, écologiques et socio-culturels. Composé à la fois de dimensions « *naturelles* » et « *culturelles* », il fait partie de la multitude d'« *objets hybrides* » que nos sociétés voient jaillir au travers de leur « *Grand Partage interne* » entre objets et sujets, entre nature et culture où l'humain est le seul être social entouré d'existants traités comme des objets (Latour 1997). De plus, si les activités humaines telles que la protection des espaces et des espèces sauvages, les rejets de pêche industrielle et le stockage des déchets ménagers influencent les activités et les dynamiques des populations de Laridés (mouettes et goélands), ces dernières ont également des impacts sur les activités humaines, souvent qualifiés de nuisances mais pas seulement. Des influences s'exercent donc apparemment dans les deux sens, influences qui méritent toute l'attention d'une étude des relations entre hommes et goélands qui souhaite rendre compte de leur complexité interactive pour définir leur nature. Cependant, rendre compte de cette complexité oblige à dépasser le paradigme dualiste séparant le monde des humains du monde des animaux, la nature de la culture, et donc les sciences de la nature des sciences humaines, paradigme déjà fragilisé et largement remis en cause depuis la seconde moitié du 20ème siècle, ainsi que nous allons le voir.

III. APPROCHES SOCIALES ET APPROCHES BIOLOGIQUES DES RELATIONS ENTRE HUMAINS ET ANIMAUX

Les relations entre humains et animaux en ville ne sont pas forcément étudiées en tant que telles. Il existe d'un côté des études posant la question de la place de l'animal en ville du point de vue des institutions et des habitants, et de l'autre les études posant la question de l'influence de l'urbanisation sur l'écologie des espèces animales. Ces questionnements s'inscrivent dans l'évolution de nos relations aux animaux tant domestiques que sauvages, de notre rapport à l'urbanisation et ses impacts sur le vivant qui nous entoure, et de notre appréhension du bien être dans notre environnement. La question des relations entre hommes et animaux en ville s'inscrit dans le cadre plus large des relations entre hommes et animaux et des relations entre hommes et autres existants non-humains.

A. La dichotomie Nature/Culture et ses limites

1. Une conception du monde qui structure les sciences occidentales

La cosmologie moderne est le fruit d'une longue histoire qui a donné naissance aux concepts de nature et de culture (Descola 2005). Dans cette conception du monde ancrée dans la culture judéo-chrétienne et dite « *naturaliste* », la nature est « *un domaine d'objets régis par des lois autonomes sur le fond duquel l'arbitraire des activités humaines* [peut] *déployer son séduisant chatoiement* » (*ibid.* : 9). Ainsi, la nature et la culture sont des concepts opposés, l'humain n'interagit qu'*avec* ses semblables et agit *sur* les éléments qui l'entourent (la terre, les végétaux, les animaux, etc.). Parmi eux, il est le seul à donner un sens à son existence, à transformer son milieu, à influencer ces éléments qui ont le statut d'*objets* soumis aux usages des *sujets* humains. Entre les hommes et les animaux, on concède une continuité des physicalités mais on brandit une discontinuité des intériorités. C'est le Grand Partage interne entre le pôle naturel et le pôle social, qui explique le Grand Partage externe entre nos sociétés occidentales dotées de sciences leur permettant de saisir les choses de la nature et les « *autres* » sociétés qui en sont dépourvues (Latour 1997) (Figure 1).

La séparation de deux grands domaines scientifiques, les sciences de la vie d'un côté et les sciences humaines et sociales de l'autre, est l'une des conséquences de l'émergence de la cosmologie moderne. Dans ce cadre, l'homme est conçu en tant qu'être dual, dont l'étude de la part biologique revient aux sciences naturelles en quête des lois universelles de la nature, et

l'étude de la part spirituelle puis culturelle revient aux sciences humaines dans leurs études d'histoires communautaires, de réalités culturelles (Descola 2005 : 116-118) (Figure 2).

Du côté des sciences humaines, les autres êtres vivants sont des objets passifs convoqués sur la scène sociale pour étudier l'humain dans un « *monologue anthropocentrique* » (Brunois 2007 : 5). Du côté des sciences de la vie, ce sont des organismes, des populations, des espèces soumises aux pressions environnementales dont l'humain fait partie. L'un étudie l'homme *culturel* en évoquant parfois son rapport à l'animal qui est bon à penser l'organisation de la société, et l'autre étudie l'homme *biologique* d'une part et l'animal d'autre part en tenant compte de l'homme comme une variable écologique parmi d'autres. L'un et l'autre s'interdisent de déborder de la sphère sociale ou biologique, alors même que ces sphères analytiques s'interpénètrent, à des degrés divers et à travers des modalités diverses selon les cultures humaines et les espèces animales en question. Si ces deux domaines de recherche apportent de précieuses connaissances, ils apparaissent tous deux incapables de rendre compte indépendamment de la complexité des relations interspécifiques impliquant l'humain (Lescureux 2006). En somme, ils ne tiennent pas compte des comportements et des intérêts de chacun avec la même profondeur.

2. Les limites du paradigme dualiste et sa remise en cause

C'est dans la seconde moitié du 20ème siècle que cet enfermement des sciences a été fortement remis en cause par des historiens (Cronon 1995; White 1967), des sociologues (Latour 1989; Murphy 1995) et des anthropologues (Descola et Pàlsson 1996; Ingold 1988).

Ainsi, certains anthropologues ont récemment démontré que le paradigme dualiste Nature/Culture n'est nullement universel, au travers de la reconnaissance de l'existence d'une multitude d'autres formes de rapport au vivant dans d'autres sociétés où l'opposition Nature/Culture n'est pas pertinente pour comprendre leur mode de relation à l'environnement (Descola et Pàlsson 1996; Ellen et Fukui 1996). Par l'observation des rapports aux autres êtres vivants parmi les scientifiques au sein de nos propres sociétés occidentales, la sociologie des sciences a révélé quant à elle de fortes contradictions entre les discours scientifiques très dichotomiques et les pratiques des scientifiques, à travers l'hybridation (*versus* séparation) constante des dimensions naturelles et culturelles de leurs quasi-objets (Latour 1989), ce qui remettait fortement en cause la prétendue modernité de nos sociétés : « *les modernes ne font pas ce qu'ils disent* » (Latour 2004a : non paginé). Enfin, la conception de l'humain comme

un être dual composé d'une part biologique et d'une part culturelle ayant longuement fait office de dogme central en anthropologie dans sa quête de la distinction humaine s'est trouvée mise à mal par les recherches récentes en éthologie et en cognition. En effet, Philippe Descola souligne que certaines études avancent aujourd'hui que les animaux pourraient être pourvus de langages, de cultures, voire d'intentionnalité, et qu'en même temps les humains apparaissent davantage soumis aux mécanismes biologiques qui les habitent chez les défenseurs de la théorie de la cognition comme action incorporée (Descola 2005 : 251-261).

L'anthropocentrisme scientifique a donc ainsi été mis au jour par la sociologie des sciences, et dénoncé au sein même des sciences humaines dans la seconde moitié du 20ème siècle, comme un aveuglement menant à une compréhension bien trop partielle de l'humain. Raymond Murphy illustre particulièrement bien cette cécité en comparant le sociologue à un charpentier pour qui le monde est fait de bois, et en conclut : « *Tenir compte des effets de la nature sur l'activité humaine étendrait la sociologie au-delà de son actuelle conception partielle, comme si la nature n'importait pas, à une conception plus complète de ce que les humains vivent* »[15] (Murphy 1997 : 702-703). Ainsi, cette révolution paradigmatique concerne plus largement les relations entre les humains et leurs environnements, comme en témoigne l'émergence de la sociologie environnementale et de l'histoire environnementale, également développées dans la seconde moitié du 20ème siècle. La première a notamment été confrontée aux limites de son approche constructionniste à ses débuts, lors de l'apparition de la problématique du réchauffement climatique, comme le montrent Dunlap et Catton en soulignant que l'étude de « *l'attention sociale à* » plutôt que « *des interactions avec* » mène au danger d'« *analyser les constructions et d'ignorer les réalités* » : « *Il est temps pour notre discipline de reconnaître que le bien être humain est inextricablement interrelié avec la condition de notre habitat premier, et que la nature toujours plus problématique de cette interrelation ne peut pas être simplement déconstruite* »[16] (Dunlap et Catton 1994 : 24). Ces sociologues plaident pour une revitalisation de la sociologie environnementale qui repousse la perspective « *exemptionaliste* » selon laquelle nos sociétés modernes sont devenues indépendantes de leurs écosystèmes et des contraintes écologiques. Il s'agit désormais d'étudier les influences réciproques entre les sociétés et leur environnement et de prendre la mesure des impacts du

---

[15] « *Taking into account the effects of the natural world on human activity would extend sociology beyond its present partial conception, as if nature did not matter, to a more complete conception of what humans are experiencing.* »

[16] « *It is time for our discipline to acknowledge that the welfare of human being is inextricably interrelated with the condition of our early habitat, and that the increasingly problematic nature of this interrelationship cannot simply be deconstructed.* »

pouvoir de l'homme à transformer son milieu de vie. L'histoire environnementale est elle aussi née dans ce contexte et a évolué, notamment avec l'acceptation récente par certains historiens que l'histoire ne concerne pas que l'humain : « *La redécouverte de l'historicité de la nature est donc récente* » (Delort et Walter 2001 : 18), et la proposition forte de considérer tous les types d'environnements (des villes aux espaces les moins peuplés) comme faisant partie de la « *maison* » dont nous héritons de nos ancêtres, que nous habitons, transformons, et que nous lèguerons à nos descendants (Cronon 1995 : 89).

Du côté des sciences de la vie, bien que l'existence d'une nature sauvage et vierge (*wilderness*) soit toujours défendue par certains biologistes de la conservation, notamment en Amérique du Nord, nombreux sont ceux qui, en Europe ou ailleurs, ont accepté le fait qu'il n'existe plus de milieu qui ne soit pas en connexion plus ou moins directe avec les activités humaines, voire considèrent – plus rarement – l'espèce humaine comme une espèce parmi d'autres qui modifie son milieu (Adams 2005). Dans ce cadre, l'urbanisation est évidemment le processus de transformation le plus marquant (McDonnell 2011). La fissuration du paradigme dualiste Nature / Culture se retrouve ici puisque le milieu urbain est nouvellement exploré par les écologues qui ne le considèrent plus comme un contexte ne relevant pas de l'écologie car trop influencé par l'homme – c'est l'idée selon laquelle les villes sont dépourvues de nature, « *Cities as anti-life* » (*ibid.* : 6-7) – mais comme une niche écologique nouvellement investie par différentes espèces qui innovent pour s'y adapter voire s'y émanciper. Il est cependant encore majoritairement question d'écologie « *dans* » la ville, et moins d'écologie « *de* » la ville. La seconde, encouragée par certains écologues, intègre davantage la dimension humaine dans l'analyse interdisciplinaire des écosystèmes urbains (*ibid.* : 11). Sociologues, anthropologues et économistes interviennent alors avec leurs propres analyses des questions de bien-être humain, de justice environnementale, etc. (Marzluff et al. 2008). L'écologie urbaine est donc aujourd'hui un domaine de recherche qui se veut interdisciplinaire et qui a désormais pour objectif de « *comprendre comment les processus humains et écologiques peuvent coexister au sein de systèmes dominés par l'homme, et d'aider les sociétés dans leur effort de développement durable* »[17] (Marzluff et al. 2008 : vii). Depuis les pionniers de l'écologie urbaine jusqu'aux spécialistes actuels, le statut conceptuel

[17] « *understand how human and ecological processes can coexist in human-dominated systems and help societies with their efforts to become more sustainable* »

de la ville a donc changé, et avec lui celui des interactions entre l'humain et les autres composants de l'écosystème urbain.

Par ailleurs, dans un objectif clairement militant, les géographes se réclamant de la nouvelle géographie animale déplorent que les théories et pratiques urbaines occidentales aient été construites en des termes anthropocentriques qui éludent les questions liées au vivant (Wolch 1998 : 119). Les questions d'environnement urbain ont été traditionnellement centrées sur les pollutions de la ville conçue comme un habitat humain, non pas comme un habitat également animal (*ibid.* : 120). Leur projet vise explicitement à encourager la réflexion urbaniste à prendre en compte les expériences de cohabitation des habitants avec la nature en général et les animaux en particulier. Dans une perspective critique à la fois du paradigme Nature / Culture qui exclut la nature de la ville et de la distinction homme / animal qui fait de l'animal un objet, ils cherchent à établir un traitement plus symétrique de la question des souffrances générées par le milieu urbain pour trouver de nouvelles façons de vivre ensemble (Johnston 2008; Wolch 1998 : 135).

Enfin, de manière quelque peu transversale, le développement des Human Dimension of Wildlife Management aux États-Unis dans les années 1980, puis son expansion récente en Europe montre également les limites du dualisme entre sciences de la nature et sciences de l'homme dès que l'on rentre dans le domaine plus appliqué de la gestion de la faune sauvage. Confrontés aux conflits générés par une faune sauvage considérée comme un bien public, les organismes américains chargés de sa gestion (U.S. Fish and Wildlife Service, National Park Service, etc.) ont commencé à explorer les différents aspects humains (perceptions, attitudes, connaissances, pratiques) liés à ces conflits afin d'optimiser leurs mode de gestion et de l'adapter aux changements de la société (cf. Manfredo et al. 1998). En d'autres termes, même si les disciplines scientifiques maintenaient les animaux dans un rôle d'objet, ceux-ci se révélaient bien être des acteurs en relation avec les humains lorsqu'ils posaient des problèmes à la société et devaient être gérés. Ce champ s'est développé de manière parallèle aux disciplines classiques en intégrant des chercheurs de différents horizons ainsi que des éléments d'écologie, de sociologie, d'économie et surtout de psychologie environnementale sous l'impulsion de Kellert (1984) notamment en milieu urbain alors considéré par les biologistes de la conservation comme un contexte favorisant une distanciation croissante entre le citoyen et les interactions directes avec la faune sauvage, un accroissement de la diversité des valeurs et des conflits sociaux potentiels (Decker et al. 2001).

Toutes ces remises en causes du paradigme dualiste semblent fortement liées à la collectivisation des préoccupations environnementales (Latour 2004b) et aux désillusions sur la Modernité (Beck 2008 [1986]) avec lesquelles l'homme est nouvellement considéré non plus comme le centre du système, mais comme un élément intégré au sein d'un écosystème parmi d'autres éléments auxquels il est relié par des liens d'interdépendance. Il interagit avec eux, au lieu de simplement les utiliser ou les ignorer.

3. Pour une étude des interactions

Dans ce sens, Godelier a souligné que « *la nature ne cesse jamais d'agir sur l'homme, même si ce n'est pas de manière identique selon qu'il la connaît ou non, ou qu'il la maîtrise ou non* » (Godelier 1984 : 14), et Bird a proposé de considérer que les réalités matérielles et leur interprétation « *ne sont pas seulement des constructions sociales mais à tout niveau des négociations avec la nature* » (Bird 1987). Plus précisément au sujet des relations entre hommes et animaux, Ingold a suggéré que « *les personnes humaines et animales se constituent réciproquement avec leurs identités et leurs finalités particulières* » (Ingold 1996). Haudricourt est sans doute parmi les premiers ethnologues français à avoir proposé de prendre au sérieux l'importance de l'étude des comportements des animaux pour comprendre le fonctionnement des sociétés humaines. Dans son essai sur la domestication des animaux, la culture des plantes et le traitement d'autrui, il s'intéresse à la révolution néolithique en tant que « *changement dans les rapports entre l'homme et la nature* [ayant des] *conséquences quant aux relations interhumaines* » (Haudricourt 1962 : 40). Cela l'amènera plus tard à proposer que l'ethnozoologie se dégage enfin « *de la zootechnie où elle est née pour s'intéresser vraiment aux relations réciproques de l'homme et de l'animal* » (Dibie et Haudricourt 1987 : 169). C'est également dans cette perspective que Randa fût l'un des premiers à intégrer les connaissances écologiques sur l'animal à son étude des relations entre ours et Inuits, estimant qu'« *il est tout à fait évident que réciproquement l'homme présente pour les animaux un « sujet à réflexion », au sens propre comme au sens figuré* » (Randa 1986 : 3). Basée sur son analyse ethnographique des relations entre hommes et animaux dans la ville de Toronto, Annabelle Sabloff fait la proposition de considérer que les animaux ne font pas que satisfaire nos besoins vitaux, nos intérêts économiques, et n'ont pas que des significations symboliques, mais que « *de nombreuses interactions dans lesquelles les Occidentaux urbains s'engagent avec les autres animaux sont significativement sociales dans leur nature, dans le sens ancien du terme, c'est-à-dire le "compagnonage" impliquant de la*

camaraderie, des liens étroits, ou de l'intersubjectivité »[18] (Sabloff 2001 : 7). Enfin, l'historien Eric Baratay propose aussi d'« *arracher l'histoire à une vision anthropocentrée* » pour tenter de saisir le point de vue des animaux, « *leurs manières de vivre, de sentir, de réagir* » à l'histoire humaine, c'est-à-dire faire une histoire animale, car le versant animal de l'histoire est également fait de sensations et d'émotions qui structurent aussi l'histoire humaine (Baratay 2012 : 11-12).

Ainsi, de nouvelles perspectives concernent tant les espèces animales domestiques que sauvages, dont la séparation est l'un des avatars du paradigme Nature/Culture (Descola 2004). Afin d'explorer les zones d'ombre, des recherches se développent qui tentent de décrire différemment les relations entre hommes et animaux, en s'intéressant à leur dimension interactive, c'est-à-dire aux influences qu'ils exercent les uns sur les autres.

B. Nouvelles approches des relations entre hommes et animaux

1. Accéder aux relations à travers les savoirs et l'observation

Le caractère intersubjectif des relations entre hommes et animaux domestiques a été fortement argumenté, notamment à travers des enquêtes de type ethnographique dans différents contextes. Comme l'on peut s'y attendre étant donnée la grande proximité avec cette espèce, l'interactivité entre sujets a notamment été étudiée au sein des relations avec les chiens de compagnie, que ce soit dans les foyers américains (Irvine 2004; Sanders 1994), australiens (Franklin 2006; Power 2008), ou français (Vicart 2010), où les propriétaires décrivent les personnalités de leurs chiens et s'y adaptent. Des influences réciproques ont également été mises en lumière dans des contextes pourtant formellement contraints tels que l'élevage des rennes chez les lapons où hommes et animaux apparaissent comme des groupes interagissant en fonction des intérêts et des caractéristiques des uns et des autres (Ingold 1974). C'est également le cas au sein des productions animales industrielles où les animaux et les travailleurs expriment une souffrance partagée qui se communique des uns aux autres (Porcher 2001; Porcher 2011; Wilkie 2010). Dans la recherche en laboratoire, il apparaît aussi que certains chercheurs développent des relations d'attachement individuelles avec certains animaux (Herzog 1993). Dans le contexte du travail avec les chiens policiers, une confiance

[18] « […] *a number of the interactions in which urban Westerners engage with other animals are significantly social in nature, in the earliest English sense of that word as 'companionate', implying fellowship, relationship, or intersubjectivity*. »

mutuelle semble nécessaire au fonctionnement du duo homme-chien au point que les officiers ont des difficultés à considérer leur chien comme un outil et non une personne dans les situations dangereuses (Sanders 2007). En outre, l'étude du travail avec les chiens de conduite des troupeaux montre que les chiens sont capables d'anticiper les difficultés rencontrées par l'éleveur et de travailler seuls dans des situations constamment nouvelles, et que les éleveurs s'adaptent aux personnalités et aux progrès de leurs chiens lors du dressage puis du travail quotidien (Savalois et al., à paraître).

Ainsi, malgré la probable asymétrie de pouvoir d'influence entre l'humain et l'animal domestique, ce terrain apparaît propice à l'identification de certaines influences réciproques entre hommes et animaux du fait de la grande proximité de leurs relations. Les animaux domestiques ne peuvent donc plus être considérés simplement comme « *des produits de l'action de l'Homme* » (Digard 1999 : 219), car cela reviendrait à négliger l'influence des animaux sur l'humain, à ne saisir qu'une partie de ce qui se joue, à manquer de saisir les ajustements mutuels de comportements entre l'homme et l'animal (Coy 1988; Guillo 2009). Si les relations avec les espèces domestiques se prêtent particulièrement bien à l'exercice du fait de l'imbrication de leurs vies avec celles des humains et de l'observabilité des animaux, qu'en est-il des espèces sauvages ?

Dans le cadre du paradigme Nature/Culture, les relations avec les espèces sauvages semblent *a priori* être un objet moins propice à l'étude des influences réciproques entre hommes et animaux car les animaux vivent dans un monde souvent considéré comme étant séparé de celui de l'humain. Pourtant, ces espèces étant supposément moins contraintes par l'homme, plus autonomes, n'est-il pas envisageable qu'elles fassent preuve d'initiatives et exercent des influences sur l'humain qu'il est possible d'identifier, du moins pour certaines espèces (notamment les espèces synanthropiques) et dans certains contextes (interactions relativement fréquentes) ? Dans la perspective d'identifier les modes d'influence réciproques entre espèces sauvages et humains, des ethnologues se sont récemment attachés à décrire des interactions entre certains groupes humains et certains animaux sauvages dans différents contextes. Après tout, comme le dit Ingold, n'est-il pas nécessaire d'interroger les expériences de ceux qui sont engagés dans des relations avec les animaux pour mieux les comprendre (Ingold 1996 : 121) ?

Ainsi, les pratiques de chasse offrent aux ethnologues des contextes interactifs intéressants, d'autant que nombre de chasseurs, de l'Amazonie à la Sibérie en passant par l'Europe et la Papouasie, s'attachent à adopter le point de vue de l'animal pour mieux le comprendre, le

séduire et parvenir à l'abattre (Viveiros de Castro 1998; Willerslev 2004). Ce perspectivisme est source de savoirs et savoir-faire riche d'enseignements pour comprendre les relations entre l'homme et l'animal. Florence Brunois a montré l'importance de la mise en contexte de l'étude de ces savoirs pour saisir le rôle des êtres de la forêt sur l'élaboration et la transmission des savoirs des Papous de Nouvelle Guinée au sujet des plantes, des animaux, et des esprits. Il apparaît alors que les êtres de la forêt sont des êtres relationnels, c'est-à-dire qu'ils ont des propriétés interactives susceptibles d'intervenir dans la constitution des savoirs. C'est en ce sens qu'il est important d'intégrer à l'étude des sociétés humaines non seulement l'ensemble des existants liés à l'homme (dont les animaux) mais encore leurs caractéristiques comportementales et leurs propriétés interactives. C'est pourquoi Florence Brunois propose l'approche ethno-éthologique pour révéler les capacités des animaux à agir sur les schèmes de comportements humains, c'est-à-dire leurs pratiques, leurs savoir-faire et leur conception du monde (Brunois 2005a; Brunois 2005b; Brunois 2007). Une telle démarche promeut une approche critique des savoirs des autres visant à restituer localement les liens qui unissent certaines populations humaines et certaines populations animales, et replacer ainsi les comportements humains et leur construction dans un contexte écologique plus authentique « *où l'animal, au même titre que l'humain agirait sur l'autre, fort de sa personnalité spécifique et écologique* » (Brunois 2005a : 380).

Adoptant cette même perspective pour ses recherches centrées sur les savoirs locaux des éleveurs et chasseurs kirghiz sur les comportements des loups, Nicolas Lescureux a montré que les Kirghiz considèrent le loup comme un animal intelligent et doué de conscience, avec lequel ils sont engagés dans une relation de réciprocité où l'un et l'autre s'observent et ajustent mutuellement leurs comportements. Ainsi, non seulement les bergers tiennent compte des comportements des loups dans leurs activités de chasse et d'élevage, mais ils prévoient aussi l'impact de ces activités sur les comportements des loups. Par ailleurs, les bouleversements apportés par la chute de l'URSS ayant modifié les pratiques de chasse et d'élevage, les Kirghiz ont également noté de nombreux changements dans les comportements des loups, changements auxquels ils doivent eux-mêmes répondre. Ainsi le caractère dynamique de la relation entre les Kirghiz et les loups vient confirmer sa nature réciproque (Lescureux 2007). Ainsi, les loups sont considérés par les Kirghiz comme des êtres relationnels avec lesquels des ajustements comportementaux mutuels sont en jeu. De ce fait et face aux limites des disciplines fondées sur une dichotomie nature / culture à rendre compte de la complexité des relations entre les Kirghiz et les loups, Nicolas Lescureux propose de

développer une approche centrée sur les relations (Lescureux 2006) qui lui a permis de démontrer par la suite et sur d'autres terrains l'influence notoire des interactions avec les animaux sur les perceptions et les savoirs qui y sont associés (Lescureux et Linnell 2010; Lescureux et al. 2011a; Lescureux et al. 2011b).

Ces auteurs ont choisi d'intégrer l'animal comme un acteur agissant sur les sociétés humaines et de prendre en compte l'existence de possibles influences réciproques entre l'homme et l'animal. A l'instar des études portant sur les espèces domestiques, celles-ci montrent l'importance des comportements animaux en contexte et l'établissement de relations intersubjectives. De manière plus large encore, la théorie de l'acteur-réseau développée notamment par Callon et Latour (Callon 1986; Latour 1989) intègre humains et objets dans son analyse, lesquels sont considérés comme des acteurs ou des êtres actants, ce qui suscite des débats notamment sur la prise en compte des propriétés spécifiques des humains, des animaux et des autres existants non humains en tant qu'acteurs (Lee et Brown 1994; Vandenberghe 2001)

2. Sonder la perspective animale à travers l'histoire

De nouvelles recherches historiques centrées sur le point de vue de l'animal saisi à travers les documents historiques suggèrent que, si les animaux de travail ont toujours été fortement contraints par les pratiques humaines, les vécus quotidiens d'animaux comme les vaches laitières et les chiens ont eu de fortes répercutions sur l'histoire humaine (Baratay 2012).

Dans le domaine de l'histoire rurale et de l'histoire environnementale, quelques auteurs s'intéressent également à l'animal sauvage en tant que sujet acteur dans la société humaine. Ainsi, Jean-Marc Moriceau s'est-il intéressé à la perspective du loup sur les paysages et les pratiques rurales françaises du Moyen-Âge pour tenter d'élucider la question des attaques sur l'homme (Moriceau 2007). Sa synthèse d'analyses statistiques des documents rapportant des attaques et leur mise en contexte suggèrent que les attaques étaient portées par des individus spécialisés, majoritairement sur des enfants, en été, en pleine journée et dans un contexte paysager et socio-économique qui favorisaient à la fois la présence des loups et la vulnérabilité des paysans. Autrement dit, certains loups sont devenus un temps anthropophages, faisant preuve d'une adaptation fortement liée à « *l'organisation des sociétés humaines et des modes de gestion du territoire* » (*ibid*. : 499).

Dans un autre contexte, des géographes et biologistes finlandais ont interrogé la perspective animale dans l'histoire pour étudier le processus d'urbanisation des corneilles mantelées (*Corvus corone cornix*) (Vuorisalo et al. 2003). Ces chercheurs se sont interrogés sur l'évolution des conditions de vie urbaine au sein de deux villes finlandaises du point de vue des oiseaux. Pour ce faire, ils ont questionné l'évolution de la gestion des déchets, des interactions entre habitants et corneilles, et des comportements reproducteurs et alimentaires des oiseaux aux 19ème et 20ème siècles. L'installation des corneilles en ville est généralement mise sur le compte de leur régime alimentaire, de leur plasticité comportementale et du développement de conditions qui leur sont favorables (protection contre les prédateurs et la persécution, plus grande disponibilité de ressources alimentaires d'origine anthropique après la seconde guerre) dans les villes européennes. En reconstituant l'histoire de l'installation des corneilles à Turku et Helsinki, cette équipe a discuté plusieurs facteurs explicatifs. Tout d'abord, les chercheurs ont suggéré que la présence de parcs urbains – importants espaces de nidification pour l'espèce – ne suffisait pas à expliquer la chronologie du phénomène, puisqu'ils étaient disponibles dans les deux villes plusieurs décennies avant les premières tentatives de nidification observées. Ensuite, ils ont observé que les effectifs de couples reproducteurs ont augmenté simultanément avec l'amélioration des conditions sanitaires, suggérant ainsi que les ressources alimentaires les plus importantes pour ces corvidés se trouvaient sur les décharges plutôt qu'en ville. Enfin, à la question de savoir pourquoi les corneilles n'ont pas niché en ville plus tôt, les auteurs répondent qu'elles ont fait l'objet de différents types de persécution humaine (tirs urbains et péri-urbains, destruction des nids et des œufs) qui ont contribué à tenir les corneilles à distance jusqu'à ce que ces pratiques disparaissent et que n'existe plus que la gestion municipale favorisant l'habituation des oiseaux à l'humain et leur propension à défendre leurs nouveaux territoires, problème actuel majeur. Cette étude fait donc également apparaître l'importance des modes d'interactions entre hommes et animaux dans l'évolution de leurs comportements respectifs, et par là-même le potentiel d'adaptation de certaines espèces en fonction de leurs propriétés interactives.

3. Symétriser l'étude des relations entre hommes et animaux en ville

L'urbanisation, en tant que phénomène majeur de transformation des milieux, est aujourd'hui au cœur des questions environnementales en termes de conservation de la biodiversité et de qualité de l'habitat (Barbault 2000; Fleury et Prévot-Julliard 2012; Marty et al. 2005; Marzluff et al. 2001; Marzluff et al. 2008).

A travers l'étude du rôle des animaux dans les modes d'habiter, la nouvelle géographie animale développe l'étude des relations entre hommes et animaux sauvages en ville en considérant celle-ci comme un habitat partagé à repenser en symétrisant les problèmes urbains qui se posent aux hommes et aux animaux. Ainsi, la géographe Jennifer Wolch (1998) propose une théorie urbaine trans-spécifique qui prenne sérieusement en compte les non-humains, en développant un cadre théorique qui réunit l'écologie et les sciences sociale sur quatre axes de recherche principaux : 1/ les impacts de l'urbanisation sur les animaux dans la ville capitaliste ; 2/ les représentations et les pratiques des habitants vis-à-vis des animaux ; 3/ les adaptations écologiques des animaux aux conditions urbaines ; 4/ les politiques et pratiques actuelles qui se développent envers les animaux urbains.

Cette auteure souligne l'importance des animaux communs et propose de considérer l'animal comme un sujet plutôt qu'un objet, mais aussi de concevoir les animaux non plus en termes d'espèces sauvages et domestiques mais comme une matrice d'animaux qui varient selon les modifications comportementales ou physiques induites par l'intervention humaine et les différents types d'interaction avec les gens. L'objectif principal de cette démarche est militant, puisqu'il s'agit de « *ré-enchanter la ville* », en réintégrant l'animal aux programmes d'urbanisme, et ce faisant de tendre vers un habitat partagé, source de bien-être pour chacun, qui lutte contre toute forme d'oppression ou d'exclusion (*ibid.* : 123-124). C'est ainsi que dans une étude sur les relations entre habitants et pumas dans les zones nouvellement urbanisées de Californie, Gullo et al examinent à la fois le rôle des facteurs politiques, médiatiques et interactionnels qui ont amené les habitants et les pumas à cohabiter sans se connaître. Partant de ce constat, ces auteurs proposent de centrer les efforts d'analyse et d'action sur l'apprentissage mutuel des comportements de l'homme et de l'animal pour qu'ils puissent coexister dans des conditions plus sécurisantes pour chacun (Gullo et al. 1998). Il est donc question ici d'adopter une approche englobante qui permette de comprendre les différents aspects des relations entre hommes et animaux dont la perspective des animaux

eux-mêmes sur les interactions avec les hommes au sein d'un écosystème dominé par ces derniers mais au sein duquel on souhaite laisser une place aux premiers.

En somme, les nouvelles approches que nous venons de présenter témoignent de l'intérêt d'aborder les relations entre hommes et animaux non seulement sous de nouveaux regards scientifiques mais également en apportant d'autres regards extérieurs à la science occidentale, et ce afin de mieux saisir les deux versants de ces relations. Du côté des sciences humaines, l'animal est alors considéré comme un sujet dont les propriétés interactives entrent en jeu de façon variable selon les contextes. Nous observons qu'un déplacement du regard jusqu'ici anthropocentré est possible pour qu'il devienne centré sur les relations, tant avec les espèces domestiques qu'avec les espèces sauvages.

A l'heure où l'on déplore les effets néfastes des modes d'urbanisation sur la santé humaine, la crise environnementale et la déconnection d'une part importante de citadins vis-à-vis des processus naturels, la ville apparaît comme un terrain propice à repenser le partage des habitats dans la mesure où elle est nouvellement considérée comme un écosystème participant de la biodiversité (faisant partie de la nature), où on lui attribue un potentiel de reconnexion avec la nature, et où l'on tient compte à la fois des intérêts humains et des intérêts non-humains. Elle est pour nous un contexte singulier dans lequel l'étude des relations entre hommes et goélands nous a amenée, en tant qu'analyse de la dynamique des liens entre les comportements des oiseaux et les discours et les pratiques des habitants.

IV. LES RELATIONS ENTRE HABITANTS ET GOELANDS A MARSEILLE : POURQUOI ET COMMENT ?

Faire le pari de rendre compte des influences réciproques entre des citadins et une espèce animale sauvage implique de considérer l'interspécificité de leurs relations, et donc de sortir des cadres disciplinaires. Après avoir expliqué le choix du cas d'étude particulier des relations entre habitants et goélands à Marseille ainsi que notre démarche de recherche, nous présenterons l'organisation de la thèse.

A. GOELANDS ET HABITANTS, ENTRE ESPACES INSULAIRES ET ESPACES URBAINS

1. Les goélands : des oiseaux protégés, proliférants, et nouvellement urbains

Nous venons de le voir, les naturalistes et les scientifiques ont constaté que de nombreuses espèces animales se sont installées en ville, et notamment les oiseaux (Marzluff et al. 2001). Ces derniers sont souvent les animaux les plus visibles et les plus audibles, et donc les plus susceptibles d'être observés par les habitants. Parmi les oiseaux, les goélands sont les plus volumineux et probablement les plus bruyants que l'on puisse rencontrer dans nos villes. Ajouté au fait qu'ils font partie des quelques espèces abondamment présentes dans les centres urbains, nommées « *urban exploiters* » (McKinney 2002), et des animaux qui tolèrent le mieux le contact avec les humains aujourd'hui, cela fait d'eux des animaux communs visibles et audibles quotidiennement et leur confère ainsi un fort potentiel pour attirer l'attention des habitants et entrer en interaction directe avec eux, contrairement à des espèces plus discrètes ou plus rares sur lesquelles les efforts scientifiques sont plus souvent centrés (Wolch 1998).

Par ailleurs, fortement associés à la mer jusqu'à notre époque (de Planhol 2004), le lien entre la présence des goélands et celle des déchets liés aux activités humaines semble se renforcer dans les esprits tant des gestionnaires d'espaces naturels que des élus et des habitants. Non seulement ils profitent des déchets d'origine anthropique, mais ils sont également considérés comme localement surabondants par les gestionnaires des îles et parfois comme nuisibles par les habitants. De ce fait, en dépit de leur statut de protection, des moyens ont été mis en place qui traduisent à la fois « *une lutte anthropocentrique* » destinée à protéger les activités

humaines contre l'espèce et « *une lutte biocentrique* » (ou plus précisément *éco*centrique) destinée à protéger un écosystème contre cette même espèce (Claeys 2010 : 110). Ainsi, nous pouvons nous attendre à ce que les goélands qui se nourrissent et/ou se reproduisent à la fois sur les îles marseillaises et en ville soient porteurs d'ambiguïté quant à leur statut d'espèce sauvage protégée surabondante ou proliférante. Sont-ils toujours considérés comme des oiseaux sauvages ou font-ils désormais partie des « *espèces urbaines* » (Blanc 2000), « *ni sauvages ni domestiques* » (Gramaglia 2002), « *entre nuisance et patrimoine* » (Frioux et Pépy 2009) ? Ils pourraient être d'autant plus dissociés de l'idée de nature qu'ils nichent sur les toits et fréquentent moins les arbres et les espaces verts, alors que l'idée de nature chez les citadins semble surtout végétalisée (Blanc 2000), à l'instar des théories hygiénistes du 19ème siècle prônant les bienfaits pour la santé humaine de la nature en ville sous forme de verdure (parcs et allées d'arbres) (Barles 2005; Vigarello 1999).

Enfin, l'étude des comportements des goélands en ville représente une belle opportunité éco-éthologique. Comme Erz l'écrivait en 1966, au début de de la reconnaissance de l'intérêt scientifique de l'étude des animaux en ville et des capacités d'adaptation des animaux à de nouveaux milieux colonisés supposés leur être hostiles :

> « Avec l'urbanisation des oiseaux à travers le monde, nous avons la possibilité d'observer une « expérience écologique » à grande échelle. Elle révèle de nombreux problèmes d'adaptation chez les oiseaux, la formation de nouvelles structures populationnelles, la compétition entre oiseaux qui colonisent un nouvel habitat avec de nouvelles niches écologiques. Nous pouvons étudier des problèmes d'extension de domaine écologique et des changements de patterns comportementaux, les derniers notamment en relation avec les interférences humaines. »[19] (Erz 1966 : 357)

Les écologues s'accordent à dire que la plupart des espèces d'oiseaux sont en difficulté avec l'urbanisation car elle crée des environnements perturbés par les activités humaines, sauf pour les espèces généralistes qui tolèrent une grande variété d'habitats (Bonier et al. 2007). Comme nous l'avons vu à travers les analyses du phénomène de nidification urbaine des goélands, il semble que ces oiseaux font partie de ceux qui « tolèrent » désormais très bien la ville qui représente pour eux davantage un habitat enrichi qu'un habitat perturbé.

---

[19] « *With the urbanization of birds going all over the world, we are able to watch an « ecological experiment » on a large scale. It reveals many problems of adaptation in birds, the forming of new population structures, the competition among birds colonizing a new habitat with new ecological niches. We can study problems of ecological range extension and changes in behaviour pattern, the latter especially in relation to man and human interferences.* »

La flexibilité comportementale du goéland, ses nouvelles habitudes face à l'humain susceptibles de bousculer les frontières établies entre objet et sujet, entre nature et culture, les représentations et pratiques dont il a fait l'objet jusqu'ici ainsi que les contradictions entre son statut d'espèce protégée et celui d'espèce proliférante, sont autant d'éléments qui font de cet oiseau un protagoniste stimulant pour l'étude des relations entre hommes et animaux.

2. Les habitants : un point de vue depuis la relation

Comme nous avons pu le voir dans la partie précédente, les questions liées à la nature en ville sont posées par des géographes, des urbanistes et des écologues depuis plusieurs décennies maintenant. Cependant, elles n'en sont qu'à leurs débuts (Arnould et al. 2011) et peu d'études approfondies se sont intéressées aux représentations et aux pratiques des habitants des villes pour comprendre ce que signifie la nature pour eux (Berque 2010), identifier leurs expériences avec les animaux qui fréquentent plus ou moins la ville ainsi que leurs pratiques. Or, ces dernières, en plus des politiques urbaines et environnementales à une échelle plus large, rendent les villes plus ou moins attractives pour les animaux et dépendent des valeurs des habitants et des comportements des animaux eux-mêmes (Wolch 1998 : 128). S'intéresser aux habitants, c'est donc s'intéresser à la façon dont le cadre socio-urbanistique et environnemental est vécu par les occupants de la ville. C'est également prendre en compte le regard qu'ils portent sur leurs modes de cohabitation avec les espèces animales et sur les mesures qui sont prises ou non par les différentes instances et organisations (Wolch 1998 : 131), pour leur part plus souvent étudiées jusqu'à récemment. Les points de vue des habitants sont ceux d'individus qui occupent l'habitat urbain, qui sont exposés aux goélands et susceptibles de se sentir directement concernés par leur présence, autrement dit qui sont engagés au quotidien dans des relations avec un environnement dont les goélands sont partie intégrante. Comment considérer ces points de vue ?

En vivant à Marseille, une ville investie par les goélands, les habitants sont exposés de diverses façons à différents types de contact avec ces oiseaux. Avec toute la diversité d'individus et de classes sociales que regroupe la catégorie « *habitant* », nous proposons de considérer la définition fondamentale de l'action d'habiter utilisée par Ingold dans sa critique

de la perspective constructiviste[20]. Selon cette définition, nous n'importons pas nos idées, plans ou représentations mentales dans le monde que nous habitons, puisque ce monde est la maison de nos pensées. C'est parce que nous l'habitons que nous pouvons penser ce que nous pensons (Ingold 2000a : 186). Dans ce sens, un habitant peut être considéré comme un individu engagé (selon diverses modalités) dans la ville qu'il habite, et cela peut en faire un informateur privilégié sur les modes de cohabitation entre hommes et animaux en milieu urbain.

L'habitant peut vivre cette cohabitation différemment selon sa propre histoire de vie, sa classe socio-professionnelle, le quartier qu'il habite, son temps de résidence, etc., mais il n'en reste pas moins que le fait d'« *habiter* » Marseille – au sens d'Ingold – lui donne la possibilité d'avoir un point de vue non seulement *sur* la relation avec les goélands mais aussi et peut-être surtout un point de vue *depuis* la relation. À partir du moment où la relation a une quelconque signification pour l'habitant, il est un acteur potentiel du partage de l'habitat urbain avec les goélands et il est susceptible de produire un récit de cette relation. Le recueil de ces récits concernant les goélands peut donc nous aider à accéder aux relations que les habitants entretiennent avec eux car : « *Pour construire un récit, il faut déjà habiter dans le monde et, dans cet habitat, entrer en relation avec ses constituants, à la fois humains et non-humains* »[21] (Ingold 2000b : 76). Ce récit doit cependant être mis en contexte, et ce contexte est celui d'une grande ville méditerranéenne : Marseille.

3. Marseille : une grande ville portuaire entourée de nature et de déchets

L'étude de ces relations au sein de la ville de Marseille paraît pertinente, non seulement du point de vue de la grande taille de cette ville et de l'hétérogénéité de ses habitats, mais aussi de celui de sa configuration géographique, et enfin du point de vue de l'histoire de l'expansion des goélands sur ses îles.

---

[20] Définition qu'il emprunte à Heidegger et qualifie de sens fondamental de l'action d'habiter, où ce verbe pourrait être remplacé par le verbe être : « *Nous n'habitons pas parce que nous avons construit, mais nous construisons et avons construit parce que nous habitons, c'est-à-dire parce que nous sommes habitants… Construire est en soi déjà habiter… c'est seulement si nous sommes capables d'habiter que nous pouvons construire* » (Heidegger 1971 : 148, 146, 160 ; cité dans Ingold 2000 :186).

[21] « […] *to construct a narrative, one must already dwell in the world and, in the dwelling,, enter into relationships with its constituents, both human and non-human.* »

Ville portuaire de plus de 800 000 habitants qui s'étend sur 15 000 ha bâtis, Marseille fait partie de la Communauté Urbaine Marseille Provence Métropole qui regroupe 18 communes et comptabilise plus d'un million d'habitants (http://www.marseille-provence.com/). Au vu du Grand Partage discuté plus haut, une telle métropole pourrait être considérée comme un milieu hyper-anthropisé, ou encore hyper-social, et dépourvu de nature (McDonnell 2011). Malgré l'importance de son expansion (Roncayolo 1996), la proximité d'espaces dits « *naturels* » tels que la mer, les Calanques, les archipels et les collines alentour est fréquemment évoquée par les habitants, les élus et les professionnels du tourisme pour mettre la ville en valeur, ce qui s'inscrit dans la tendance nouvelle à l'utilisation de la nature dans les stratégies de communication des villes (Rosembert 2000).

Avec le développement général du tourisme balnéaire en France (Corbin 1990 [1988]) Marseille s'est peu à peu tournée vers l'usage récréatif et la mise en valeur de ses espaces naturels, où la mer occupe une place centrale (Masséna-Gourc 1994). Ainsi, tout au long du 20ème siècle, les Calanques et les îles marseillaises ont acquis le statut de joyaux patrimoniaux chez les naturalistes (C.A.F. 1980; Hiély et Crès 1992; Teisseire 1997), et fait l'objet de plusieurs projets d'aménagement lors des crises socio-économiques (la dernière dans les années 1990) chez les personnalités politiques (Masséna-Gourc 1994). Suite à de nombreux conflits tant autour des questions d'aménagement urbain qu'en ce qui concerne le contrôle des usages de ces espaces naturels patrimoniaux, ils sont désormais placés sous la responsabilité du Parc National des Calanques (Claeys et al. 2011). Avec le décret de ce dixième Parc National français, le plus proche d'une telle zone urbaine, de nombreuses questions liées aux usages et à la gestion de la nature restent en jeu. Ceci est susceptible d'accroître les contacts entre la municipalité, les habitants et les gestionnaires de la nature, et donc de confronter davantage les habitants aux discours et aux actions des gestionnaires, qui sont en charge – entre autre – de la gestion des problèmes écologiques posés par les goélands sur les archipels.

Par ailleurs, la ville est confrontée à des remises en cause régulières de son mode de gestion des déchets. Marseille, grande ville portuaire entourée de nature et souffrant d'une mauvaise réputation pour la gestion de ses déchets ménagers et de la propreté de ses rues (Peraldi et Samson 2006), semble ainsi être porteuse d'ambivalences. La question se pose de savoir si les habitants relient davantage les goélands à ses déchets qu'à la nature qui environne Marseille, et ce que cela implique pour leurs modes de cohabitation dans ce contexte.

Enfin, les mutations que Marseille a connu dans les usages de certains de ses espaces, et notamment les îles, paraissent fort intéressantes à mettre en regard avec l'évolution de leur occupation par les goélands, étant donné leur expansion sur les îles tout au long du 20ème siècle et le caractère récent – relativement à d'autres villes européennes – de leur installation en ville (Cadiou 1997; Vincent 1994). Bien que la municipalité se soit récemment préoccupée de la présence des goélands en ville, elle a très peu agi et ne développe actuellement aucune action pour les contrôler, alors que de nombreuses autres villes littorales l'ont déjà fait depuis plusieurs années. Apporter des éléments d'explication de cette situation contribuera à définir la place qu'occupe le goéland à Marseille, grande métropole fortement liée aux espaces naturels alentours.

Les particularités du goéland, le point de vue de l'habitant, ainsi que l'histoire de Marseille et de la gestion de ses espaces naturels et de ses déchets, sont autant d'éléments qui, réunis, semblent propices au questionnement de la nature des relations entre hommes et animaux sauvages dans un contexte urbain.

B. UNE DEMARCHE INTERDISCIPLINAIRE CENTREE SUR LA DYNAMIQUE DE LA RELATION

Nous avons évoqué les limites des différentes disciplines potentiellement concernées par l'étude des relations entre homme et animaux (éthologie, écologie, sociologie, ethnologie) lorsqu'il s'agit de rendre compte – chacune de leur côté – de la complexité de ces relations interspécifiques. S'il est apparu nécessaire pour les sciences humaines de faire une nouvelle place à l'animal dans leurs analyses, cela ne va pas sans difficultés méthodologiques. De nouveaux cadres analytiques ont été proposés, notamment l'ethno-écologie centrée sur les savoirs (Brunois 2005b), la nouvelle géographie animale (Johnston 2008; Wolch 1998), et l'histoire environnementale (Cronon 1993) dont nous nous sommes inspirée pour élaborer notre approche. Cette approche implique un questionnement du traitement des relations par l'anthropologie et la sociologie, afin de passer de l'analyse des *rapports à* l'animal expliqués par les systèmes de pensée humains à l'analyse des *relations avec* l'animal expliquées par la nature du lien entre l'homme et l'animal au travers de leurs influences réciproques. Cela impose une désobjectivation de l'animal, une approche critique des savoirs humains, et une description aussi fine que possible de leurs modes d'interaction dans la synchronie, ainsi qu'une analyse diachronique permettant le questionnement de la dynamique de la relation.

1. L'utilisation des goélands comme informateurs

Chercher à utiliser les goélands comme informateurs sur la relation découle du postulat selon lequel les animaux peuvent jouer un rôle actif dans les relations entre hommes et animaux, dont il est possible de rendre compte en intégrant à l'analyse leurs caractéristiques comportementales et leurs propriétés interactives. Il s'agit de considérer que les comportements des animaux peuvent nous donner des informations sur leurs besoins, leurs modes de perception, leurs modes d'action, et leurs interactions avec les humains. Il est aussi question de confronter nos observations aux discours des habitants pour comprendre les liens entre les comportements des goélands et les discours, et identifier leurs influences réciproques.

Les éthologues et écologues ont développé de multiples méthodes pour recueillir des informations sur les animaux, c'est-à-dire pour comprendre leurs comportements, leurs fonctionnements, leur écologie. L'un des fondateurs de l'éthologie contemporaine a montré la nécessité de connaître les mondes vécus des différentes espèces. Pour Jacob von Uexküll, il faut partir du principe que l'univers n'a pas de signification absolue, mais uniquement au travers des moyens de perception et d'action qui servent le sujet animal :

> « Celui qui conçoit encore nos organes sensoriels comme servant à notre perception et nos organes de mouvement à notre action, ne regardera pas non plus les animaux comme de simples ensembles mécaniques, mais découvrira aussi le *mécanicien* qui existe dans les organes comme nous dans notre propre corps. Alors, il ne verra pas dans les animaux des *choses* mais des *sujets*, dont l'activité essentielle réside dans l'action et la perception. C'est alors que s'ouvre la porte qui conduit aux mondes vécus, car tout ce qu'un sujet perçoit devient son monde de la perception, et tout ce qu'il fait, son monde de l'action. Monde d'action et monde de perception forment ensemble une totalité close, le *milieu*, le *monde vécu* [Umwelt]. » (Uexküll 1956 : 14)

Ainsi, chaque organisme a son monde propre auquel il est possible d'accéder au moins partiellement en améliorant la compréhension des règles de perception et d'action qui président à la constitution des liens qu'il tisse avec ce qui l'entoure.

S'attacher à connaître et comprendre l'animal apparaît donc comme une condition nécessaire pour une étude des relations entre hommes et animaux qui s'intéresse non seulement au versant humain mais aussi au versant animal de ces relations. Dans ce sens, certains géographes postulent que « *les animaux tout comme les gens construisent socialement leurs*

mondes et influencent les mondes des uns et des autres » (Wolch 1998 : 121), ils habitent leur corps et leur monde au sens ingoldien du terme (Johnston 2008) même s'ils le font différemment des humains. Ils ont leurs propres réalités, leurs propres points de vue qui peuvent varier selon les espèces et même selon les individus, que le chercheur se doit de comprendre le mieux possible, que ce soit par l'intermédiaire des connaissances acquises en écologie, et/ou par ses propres expériences et observations et/ou par les savoirs humains locaux découlant d'interactions multiples avec l'animal en question.

A la question de savoir ce qu'est un goéland, ce dont il a besoin, ce que sont ses relations sociales, l'éthologue NikoTinbergen a apporté de nombreuses réponses (Tinbergen 1975). Ces connaissances constituent la base de la compréhension des comportements du goéland, car si les comportements des goélands peuvent varier selon les individus et selon les contextes, il n'en reste pas moins que certains patterns comportementaux (mode de communication, cycle de vie, reproduction, territorialité, etc.) sont plus ou moins des invariants en ce qu'ils peuvent être liés à des phénomènes morphologiques, physiologiques ou autres. L'observation des goélands leucophée à Marseille est pour nous une source d'information supplémentaire et contextualisée qui nous ouvre une porte sur leur expérience du milieu urbain et notamment leurs modes d'interaction avec les habitants.

Pas plus qu'aux humains on ne peut faire tout dire aux animaux, et toutes les espèces ne sont pas aussi observables les unes que les autres. De ce fait, dans certaines études récentes sur les relations entre hommes et animaux, les comportements des animaux sont étudiés par traces, comme pour l'occupation de l'espace urbain par le campagnol terrestre (*Arvicola terrestris*) au Royaume-Uni (Hinchliffe et al. 2005) ou l'adaptation spatiale des chimpanzés (*Pan troglodytes*) aux pratiques rurales humaines en Guinée (Leblan 2008). Les comportements des loups au Kirghiztan sont saisis au travers d'une analyse complémentaire des savoirs occidentaux et des savoirs locaux de ceux qui sont engagés dans une relation étroite avec eux, les chasseurs et les éleveurs kirghiz (Lescureux 2007). Dans une analyse dynamique des relations entre les corneilles mantelées (*Corvus corone corvix*) et les habitants de deux villes finlandaises, les auteurs cherchent des indices comportementaux et démographiques pour saisir le point de vue des oiseaux sur l'évolution des conditions de vie que leur offre le milieu urbain (Vuorisalo et al. 2003). Si les goélands posent des difficultés d'observation (nous les évoquerons dans la partie Terrains et Méthodes), nombre de leurs comportements restent tout de même observables, ce qui constitue une belle opportunité de recherche.

En somme, nos questionnements sur le rôle des goélands dans leurs relations avec les habitants nous ont amenée à la description des comportements des goélands, de leur utilisation de la ville et des interactions engagées avec les habitants, d'une part en tant qu'activités de sujets actants capables d'initiatives voire de relations intersubjectives, et d'autre part en tant que faits observables sur lesquels baser l'interprétation des discours et pratiques des habitants.

2. L'analyse contextualisée des discours

« *Je suggère de réécrire l'histoire des relations entre hommes et animaux en prenant cette condition de l'engagement actif, d'être-dans-le-monde, comme notre point de départ* »[22] (Ingold 2000a : 76).

Nous avons vu les raisons pour lesquelles nous avons choisi d'enquêter auprès des habitants. Il nous faut maintenant préciser le statut des discours que nous avons recueillis, afin de définir ce que nous pouvons attendre de ce matériau et comment le traiter.

Les discours des habitants interrogés et des habitants plaignants sont ici considérés comme des récits qui mobilisent des savoirs. Ces derniers font partie de ce que Maurice Godelier appelle l'Imaginaire. Invitant à ne pas confondre les deux domaines intimement liés et complémentaires que sont l'Imaginaire et le Symbolique, il distingue le premier qui relève de la pensée du second qui est constitué de moyens et de processus. Il définit ainsi l'Imaginaire comme un monde idéel fait d'idées, d'images et de représentations qui ont leur source dans la pensée tout en admettant qu'une représentation est aussi le produit d'une interprétation de ce qu'elle représente. L'Imaginaire est donc « *l'ensemble des interprétations (religieuses, scientifiques, littéraires) que l'Humanité a inventées pour s'expliquer l'ordre ou le désordre dans l'univers ou dans la société* » (2010 : 42). L'Imaginaire n'en est pas moins un monde réel, composé de réalités mentales (images, idées, raisonnements, jugements, intentions) plus ou moins liées aux réalités matérielles qui constituent le monde de l'individu. Ce sont ces liens qui nous intéressent ici.

Avec l'observation des goélands, les récits des habitants sont pour nous un autre moyen d'accéder à la relation et d'en écrire l'histoire. Cependant, comme le souligne Lescureux au

---

[22] « *I am suggesting that we rewrite the history of human-animal relations, taking this condition of active engagement, of being-in-the-world, as our starting point*. »

terme de son analyse du récit Kirghiz, il est important de questionner la nature des connaissances que ces récits nous apportent :

> « Considérer que le récit des êtres engagés dans la relation avec l'animal est le seul capable de nous permettre d'écrire l'histoire de cette relation ne nous empêche nullement d'adopter une approche critique de ce récit en analysant ses différentes composantes, les liens qui existent entre elles, et les part idéelles et matérielles qui le sous-tendent. Autrement dit, en cherchant le lien qui existe entre *leur* histoire des relations et l'histoire de *leurs* relations. Cette condition semble indispensable pour que ce récit ne reste pas que le point de vue des Kirghiz mais puisse être considéré comme une véritable approche complémentaire de celle de la science occidentale permettant de mieux comprendre ce qu'est la relation entre les hommes et les loups » (Lescureux 2007 : 317)

Ainsi, à travers une analyse critique des discours et des savoirs qu'ils mobilisent, en tant qu'ensembles organisés de connaissances, nous tentons d'identifier les expériences des habitants avec les goélands, les interactions qui les marquent et les informations dont ils disposent au sujet de ces oiseaux. La mise en relation des propos des habitants avec les éléments contextuels concernant les goélands, dont ceux apportés par les études éco-éthologiques et par nos propres observations, n'a donc pas pour objectif d'évaluer leurs savoirs. Il est avant tout question de comparer les discours aux réalités observées pour comprendre les phénomènes (idéels et matériels) qui ont participé à la construction de ces discours, entre la part du comportement du goéland et la part de que l'on veut lui faire dire au travers du discours.

Dans notre cas, l'animal n'est pas, *a priori*, une ressource (gibier, force de travail, animal de compagnie), mais une source potentielle de conflit. Nous nous attendons donc à ce que ses comportements influencent plus ou moins les discours des habitants selon les situations. C'est ce que nous discuterons à travers l'analyse des discours recueillis auprès des habitants. Notons d'ores et déjà que le contexte urbain impose des méthodes d'approche des habitants particulières que nous évoquerons dans la partie méthodologique, ainsi qu'une investigation complémentaire auprès de différents acteurs (employés municipaux, gestionnaires de la nature, professionnels du traitement des déchets). En effet, la cohabitation entre hommes et goélands à Marseille déborde du cadre des interactions actuelles entre les habitants et ces oiseaux, ce qui nous a amenée à élargir l'observation, notamment au niveau historique.

3. La mise en perspective historique des relations entre hommes et goélands

« *La plupart des historiens de l'environnement ajouteraient que les êtres humains ne sont pas les seuls acteurs qui font l'histoire. D'autres créatures la font aussi, de même que les processus naturels, et toute histoire qui ignore leurs effets est à même d'être malheureusement incomplète*. »[23] (Cronon 1993 : 13)

Le caractère relativement récent de la nidification urbaine des goélands à Marseille et la question du devenir des effectifs insulaires et urbains constituaient déjà au départ de notre recherche deux raisons de nous interroger sur la dynamique des relations entre hommes et goélands. Pourquoi les effectifs insulaires ont-ils commencé à augmenter avant la cause supposée de leur croissance, la mise en place des décharges ? Pourquoi les goélands ne sont-ils pas venus nicher sur les toits plus tôt ? Ce faisant, ont-ils changé de statut et suscité différents types de pratiques ? En quoi l'évolution des activités humaines sur les espaces marseillais a-t-elle pu influencer les comportements des goélands et ainsi la relation ?

Il était évident qu'il nous fallait rendre compte de l'historicité de notre objet de recherche en cherchant à identifier les influences des hommes et des goélands sur les relations observées, lesquelles apparaissaient comme des liens dynamiques, un processus en cours analysé à un temps « t » (Becker 2002), le fruit d'interactions accumulées lors d'une histoire commune aux deux espèces (Lescureux 2006). Partant du principe que « *même dans un monde très anthropisé, les animaux gardent des marges de manœuvre, recréent leur milieu* » (Baratay 2012 : 24), nous suivons la démarche innovante de l'historien Eric Baratay qui pose la question de l'expérience vécue des animaux en insistant sur leur influence dans leurs relations avec les hommes et sur leur « *véritable rôle d'acteurs* » (*ibid*. : 29). Il propose ainsi d'élargir l'histoire aux non-humains, et de faire « *une histoire débordant l'homme pour s'intéresser aux évolutions des vivants et de la nature, au minimum celles qu'il influence plus ou moins en intervenant ou celle pour lesquelles il existe des documents historiques de diverses sortes, permettant à l'historien d'exercer son métier et d'apporter ses compétences* » (*ibid*. : 48-49). Toutefois, notre objet de recherche nous distingue quelque peu de cette approche, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, dans le cadre interdisciplinaire de la thèse, nous n'avons pas pu

---

[23] « […] *most environmental historians would add that human beings are not the only actors who make history. Other creatures do too, as do large natural processes, and any history that ignores their effects is likely to be woefully incomplete.* »

engager une recherche historique à proprement parler, mais plutôt développer une réflexion historique sur notre objet de recherche en utilisant des sources de nature hétérogène. Deuxièmement, l'historien a choisi de travailler sur des espèces domestiques pour pouvoir partir de l'histoire humaine et tenter de saisir comment les animaux l'ont vécue, en tant qu'espèces les plus impliquées dans le quotidien de la vie humaine en France. Or, nous avons travaillé sur une espèce d'oiseaux sauvages, ce qui nous amène à poser les questions quelque peu différemment.

Les travaux de biologistes et géographes finlandais sur l'urbanisation des corneilles mantelées (*Corvus corone cornix* L.) nous ont montré l'intérêt de questionner l'évolution historique de certains paramètres (effectifs nicheurs en ville, modes de gestion des déchets, modes de persécution envers l'espèce) pour tenter de saisir le point de vue de l'oiseau dans le processus de son investissement du milieu urbain (Vuorisalo et al. 2003). Nous avons donc porté notre attention sur l'histoire de l'expansion des goélands sur les îles puis sur la ville de Marseille, en tentant de la mettre en rapport avec l'histoire de l'occupation humaine du littoral marseillais, des pratiques humaines envers les goélands, et de la gestion des déchets de l'agglomération.

C. PRESENTATION DU PLAN DE LA THESE

Prenant le parti de faire une nouvelle place à l'animal dans l'étude des relations entre hommes et animaux, notre thèse débute par la présentation de l'animal dont il est question dans la relation étudiée, en tant que co-acteur de cette relation. Ainsi, il s'agit tout d'abord de présenter les données scientifiques qui permettent de décrire le « *monde* » des goélands au sens donné par Uexküll (1956), leurs besoins/intérêts, leurs capacités d'initiative, d'adaptation, ainsi que l'état de leurs populations. Suite à cette familiarisation avec les caractéristiques des goélands, l'analyse de nos observations parallèles de leurs comportements en ville et sur une île soutient l'hypothèse selon laquelle la ville est au moins aussi intéressante pour ces oiseaux en termes de sites de nidification sécurisés qu'en termes de proximité alimentaire, et identifie à la fois les types d'interactions dans lesquelles ils s'engagent avec les habitants et les comportements observables par ces derniers.

L'acquisition de ces connaissances sur les goélands nous permet alors de confronter les propos des habitants interrogés aux modes de présence des goélands. L'analyse des récits recueillis laisse ainsi transparaître l'ambivalence des discours (dans leur ensemble surtout

mais aussi pris individuellement) quant aux caractéristiques du goéland, oiseau impressionnant qui peut aussi bien s'avérer être un voisin envahissant qu'un marqueur du paysage littoral marseillais. Dans tous les cas, le goéland traverse des frontières de façon inattendue. C'est également ce que traduit l'analyse du discours médiatique, faisant état d'un lien fort entre une problématique dite « *écologique* » (la gestion de la nature) et une problématique définie comme « *sociale* » (la gestion des déchets). Il apparaît que l'ensemble de ces discours focalisent sur les déchets urbains comme facteur d'explication à la présence des goélands en ville, ce qui entre en contradiction avec le constat de l'importance des toits comme sites de nidification sécurisés mais s'explique probablement en partie par le fait que les comportements alimentaires des goélands sont les plus remarquables en ville et la gestion des déchets un problème de société à l'agenda des médias marseillais.

Nous tentons d'expliquer cette focalisation, notamment en interrogeant l'évolution de deux facteurs majeurs dans la dynamique des relations entre hommes et goélands : la gestion des déchets et celle des goélands. L'histoire des déchets urbains et de leur gestion à Marseille permet de comprendre et de discuter l'évolution de leur importance pour les goélands. L'histoire des pratiques humaines à l'égard de ces oiseaux impose de prendre en compte l'évolution des activités humaines sur les espaces insulaires pour expliquer la situation actuelle, où il semble que les humains ont invité malgré eux certains animaux comme les goélands à partager leur territoire. Cette mise en perspective historique précise le rôle de la protection dans l'évolution des relations entre hommes et goélands et vient appuyer l'hypothèse de l'interactivité de ces relations.

Ces différents axes de recherche ayant nécessité la réalisation d'enquêtes et d'observations dans différents contextes, nous dédions tout d'abord une place importante à la présentation de nos terrains et méthodes d'investigation.

Terrains et méthodes

I. OBSERVER LES GOELANDS EN VILLE ET SUR LES ILES

Dans l'objectif 1) de caractériser les modes d'occupation des espaces que les goélands partagent avec les hommes et 2) d'identifier les types d'interactions existant entre eux au sein de ces différents espaces, nous avons mené des observations à la fois en ville et sur les îles. En dehors de l'alimentation sur des ressources abondantes, les rassemblements de goélands les plus importants ont lieu pendant la période de nidification. C'est alors qu'ils sont installés et occupent le plus intensément un espace. Nous avons donc choisi de concentrer nos observations sur cette période. Il s'agit ici d'expliquer nos choix et de présenter nos sites et notre méthode d'observation.

A. DELIMITATION DES AIRES D'OBSERVATION

L'ensemble de notre démarche d'observation résulte d'un compromis entre trois objectifs principaux : premièrement, caractériser les modes d'occupation de l'espace par les goélands ; deuxièmement, identifier d'éventuelles variantes comportementales dans ou hors de l'interaction avec l'humain ; enfin, identifier en situation les types d'interaction existant entre hommes et goélands.

1. Considérations préalables à l'observation des goélands

Les goélands leucophées sont des oiseaux relativement grands. D'une part, ils mesurent 52-58 cm de longueur et 120-140 cm d'envergure (Olsen et Larsson 2004) pour un poids de 750 à 1200 grammes. D'autre part, ils sont bien plus grands que la plupart des autres oiseaux observables en ville, que ce soit leurs parentes les mouettes rieuses (35-39 cm L, 86-99 cm E, 230-250 g), ou bien les choucas (30-34 cm L, 64-73 cm E, 220-270 g), les pies (40-51 cm L, 52-60 cm E, 200-250 g), le pigeon biset (29-35 cm L, 60-68 cm E, 250-350 g), et les moineaux (14-16 cm L, E ; 20-22 cm, 19-25 g). Par ailleurs, leur mode de communication vocale, lié à leur mode de vie sociale, permet de les entendre facilement en ville malgré le champ sonore généralement assourdissant qui caractérise ce milieu (Torgue 2005). Cela pourrait constituer un avantage non négligeable pour l'adaptation des goélands à la ville, étant donné que la modulation de l'intensité du chant dans des environnements bruyants peut représenter un avantage adaptatif pour plusieurs espèces d'oiseaux « *chanteurs* » (mésanges, merles) qui vocalisent à de plus fortes intensités lorsqu'elles vivent en milieu urbain que

lorsqu'elles vivent en milieu forestier (Brumm 2006). Ajouté à leur propension à se percher sur des supports dégagés, cette caractéristique favorise la possibilité de les observer.

Cependant, des difficultés importantes se présentent à l'observateur, comme le faible dimorphisme sexuel qui rend difficile la distinction entre mâles et femelles (Ingolfsson 1969; Tinbergen 1975), la ressemblance des individus qui rend leur identification très aléatoire, ainsi que la grande mobilité des goélands qui les rend impossibles à suivre sur de grandes distances sans collier émetteur. Ces caractéristiques inhérentes à l'oiseau, ajoutées à la topographie du bâti urbain, sont des problèmes considérables qui se posent à l'observateur qui souhaite suivre le comportement des goélands dans ce milieu. Nous avons pu nous en rendre compte en effectuant une exploration du vaste territoire de Marseille[24] pour repérer les espaces fréquentés par les goélands, en février et mars 2007. Nous avons commencé par effectuer des trajets en bus dans chaque arrondissement, en nous arrêtant aux terminus surplombants afin d'avoir la vue la plus dégagée possible sur la ville, ou bien en nous arrêtant dans les quartiers où des groupes de goélands posés ou en vol étaient repérés. Sans couvrir la totalité du réseau, cela nous a permis d'enregistrer les zones repérées comme occupées par les oiseaux.

2. Aires d'observation urbaines

Le choix de nos sites d'observation en milieu urbain relève de trois objectifs. Tout d'abord, les goélands nichent sur les toits, qu'ils occupent donc de façon intense pendant environ cinq mois. Etant donné que nous souhaitons contribuer à la description de leurs modes d'occupation de la ville, il nous faut donc les observer depuis les toits. De plus, discuter l'hypothèse des toits comme refuges privilégiés pour les goélands reproducteurs implique d'y observer les intrusions auxquelles ils doivent faire face. Ensuite, nous cherchons à mettre en regard les discours et les pratiques des habitants avec les comportements des goélands. Pour cela, il paraît intéressant de faire correspondre les sites d'enquête avec les sites d'observation des oiseaux. Ceci comporte un double avantage ; pratique et scientifique. En effet, d'une part le temps gagné à coupler observations et entretiens permettait de travailler sur plusieurs sites. D'autre part, il était possible d'obtenir des données concernant les goélands du quartier étudié sur lesquels nous allions interroger les habitants.

---

[24] Marseille s'étend sur une superficie de 24 000 ha dont 9 000 ha de massifs calcaires inhabités. La superficie habitée de Marseille est donc d'environ 15 000 ha (Bayle 2006 : 41).

Enfin, certains espaces publics de la ville sont également fréquentés par les goélands, et représentent pour nous des scènes potentielles d'interactions entre les habitants et les oiseaux. Nous avons donc décidé de mener également des observations dans les rues, sur les places, ainsi que sur les plages marseillaises pour enregistrer les contacts probables/courants (ou communs) entre hommes et goélands dans différents espaces publics.

Ainsi, lors d'une première phase de terrain (2007), nous avons commencé par choisir cinq sites sur lesquels des goélands reproducteurs avaient été repérés lors des observations exploratoires, en prenant soin de faire varier les caractéristiques socio-urbanistiques (topographies de bâti, les types d'habitations,…). Nos choix se sont portés sur le quartier Sainte-Anne (STA 8ème arr.), le quartier Endoume (END 7ème arr.), le Vieux Port (VXP 1er arr.), le quartier des Cinq Avenues (CQA 4ème arr.), et le quartier Saint-Barthélémy (STB 15ème arr.) (Figure 3).

a. Le site d'observation à Saint-Anne

Ce site a été repéré fin mars 2007 lors de la phase exploratoire, depuis le toit de la « *Cité radieuse* », au n°280 du boulevard Michelet, dans le 8ème arrondissement. Pendant environ 30 minutes, munie de jumelles, nous avons prospecté les toits. Ainsi, nous avons repéré un vol de goélands adultes qui se cantonnait au-dessus d'un îlot de résidences. Après avoir localisé cet îlot sur une carte détaillée de Marseille, nous nous sommes rendue sur les lieux afin d'observer et d'identifier les activités des goélands.

Il s'agit d'un ensemble de petits bâtiments du quartier résidentiel de Saint-Anne, dans la zone sud-ouest de Marseille. Ce sont des résidences à toits plats de trois étages, situées non loin du centre des impôts, certaines faisant partie de l'îlot du Clos des Treilles (Bd Jean-Baptiste Bonnet), d'autres étant voisines (Figures 4&5). Plusieurs goélands adultes étaient posés sur des rebords de toits, criaient, s'envolaient, se poursuivaient. Autant d'indices qui suggéraient la présence d'un groupe familier des lieux, possiblement installés en tant que reproducteurs. Rapidement ces résidences nous paraissent un bon site d'observation des oiseaux (moyennant une autorisation d'accès à l'un des toits), et un site favorable à la prise de contact avec les habitants. Nous le retenons donc pour notre étude.

Aussi, à la mi-avril, nous passons une première journée (de 6h à 20h) à observer les activités des lieux et à enregistrer les mouvements des goélands (vols moyens, hauts, individus posés, cris…). Pour cela, nous nous postons sur un banc dans un petit square situé face à l'entrée du

Clos des Treilles. Ainsi, nous ne tardons pas à attiser la curiosité des piétons et des habitants du Clos. Nous rencontrons même le président du Syndic de copropriété, lequel nous aidera à obtenir l'autorisation d'accès au toit ainsi que les clés, moyennant trois lettres d'explication de notre projet : l'une pour le Syndic, les deux autres pour le Commissariat de Police et le Centre des Impôts. Par la suite, nous avons donc mené une série d'observations sur le toit plat de l'une des résidences, et interrogé plusieurs habitants des différents bâtiments du Clos.

Le Clos des Treilles est un ensemble de cinq résidences à trois étages, entouré d'une clôture fermée par un portail à code. Entre les cinq bâtiments d'habitation et les garages pour voitures, des allées permettent de circuler à pieds au milieu de fleurs, de buissons et d'arbres, ou de s'asseoir sur quelques bancs. Les voies qui entourent cet îlot sont peu fréquentées par les véhicules motorisés et l'atmosphère est relativement calme toute la journée. Les habitants peuvent accéder facilement à quelques petits commerces (boulangerie, primeur, supérette, bar) aux alentours de la place de l'église, qui se situe à cinq minutes de marche. Ils peuvent également accéder au Parc Borély et aux plages du Prado en empruntant successivement l'avenue de Mazargues, d'Haïfa, de Hambourg puis de Bonneveine, pour un trajet de 2.5km. Nous verrons cependant qu'il ne faut pas se fier à l'apparente proximité des sites pour connaître leurs usages par les habitants.

b. Le site d'observation à Endoume

Nous avons exploré ce quartier en tant que l'un de ceux réputés pour être les plus proches de la mer. On parle en effet de « *La pointe d'Endoume* », pour désigner son unité topographique : une petite avancée de la terre sur la mer, en forme de butte, ce qui permet de surcroît à certaines habitations de bénéficier d'une vue sur le large (Figures 6&7).

Pour cette exploration, nous avons choisi de parcourir la rue d'Endoume jusqu'à atteindre la place de l'église. Nous souhaitions ainsi découvrir la structure du quartier, ses centralités avec ses commerces et ses espaces collectifs, ainsi que les zones fréquentées par les goélands. Il se trouve que ce quartier est un véritable dédale où il est difficile d'identifier des noyaux d'activités commerciales ou sociales. La place de l'église n'en fait pas partie, c'est une place entourée d'habitations individuelles. Cependant, cette place a attiré notre attention : non seulement elle se situe topographiquement en hauteur par rapport à d'autres zones du quartier, mais son église était en réparation et habillée d'un échafaudage. Ainsi, lors de la journée du samedi 14/04/2007, entre 7h30 et 20h, nous sommes restée postée sur le clocher de l'église d'Endoume. Nous avons alors repéré quelques couples de goélands nicheurs, un toit de repos

collectif, ainsi que certaines activités humaines du quartier pour ce jour de la semaine. Cependant, bien que le curé ait consenti à nous autoriser à nous poster dans le clocher pour observer, l'accès à l'échafaudage nous a été interdit et la situation était devenue trop compliquée pour finalement bénéficier de peu de visibilité sur les couples de goélands repérés. Après quelques interviews d'habitants dans les rues et à domicile, nous avons donc abandonné les observations dans ce quartier.

c. Le site d'observation au Vieux Port

Le Vieux Port, et plus précisément le Quai des Belges, a été choisi pour la présence quasiment quotidienne de son marché au poisson et des goélands qui s'en approchent et bénéficient des résidus de ce marché, ainsi que pour sa centralité au sein de la ville (Figures 8&9). Ce quai est un espace piéton très fréquenté, sur lequel débouche la Canebière, s'ouvre une bouche de métro, se situe le départ des navettes pour l'archipel du Frioul, et amarrent les pointus des pêcheurs qui viennent approvisionner le marché. Il est entouré de bars et restaurants également très fréquentés.

L'objectif sur ce site n'était pas d'observer les goélands sur les toits, mais d'observer les comportements des oiseaux et des humains (habitants, poissonniers et pêcheurs) pendant le marché, ainsi que d'interroger des habitants. Au vu de sa fréquentation, le quai présentait l'avantage d'offrir un grand nombre de possibilités pour prendre contact avec les habitants, mais aussi l'inconvénient de devoir partager ces possibilités avec d'autres organismes tels que différentes ONG dont les agents sollicitaient eux-aussi les passants.

d. Le site d'observation aux Cinq Avenues

Le quartier des Cinq Avenues, dans le 4ème arrondissement, est celui où nous avons habité pendant toute notre étude. Il a donc été plus facile sur ce site que sur n'importe quel autre d'identifier les espaces occupés par les goélands. Grâce à un membre du Syndic de copropriété habitant l'étage au-dessus de notre appartement (le 8ème et dernier), nous avons pu obtenir très facilement les clés du toit-terrasse de notre immeuble. C'est donc sur le toit du 4 bd Sakakini que nous nous sommes postée pour notre première série d'observations (2007) dans ce quartier (Figures 10&11). Par la suite, en 2008, d'autres membres du Syndic se sont opposés à cette autorisation, et nous avons dû contacter le syndic de l'immeuble voisin pour pouvoir poursuivre nos observations. Une lettre, avec l'en-tête de notre laboratoire de

recherche, contenant l'explication du projet et le partenariat avec la municipalité, ainsi que notre engagement à respecter certaines règles a suffi pour obtenir cette autorisation.

Nous avons commencé par réaliser une journée d'observations (le 10/04/2007) sur la Place Sébastopol, l'un des noyaux commerciaux du quartier, sur laquelle se tient un marché alimentaire et vestimentaire quasiment quotidien, avec deux poissonniers dont l'un nourrit de temps en temps un goéland pour amuser les clients. Par la suite, nous avons pris quelques contacts avec les habitants sur cette place, et réalisé les observations sur le toit de l'immeuble mentionné plus haut.

Ce poste d'observation nous offrait un accès visuel sur le stade Vallier, de l'autre côté du boulevard Sakakini, régulièrement occupé par plusieurs dizaines de goélands qui picorent, se lavent dans des flaques, se reposent et se disputent. Il nous offrait également une vue intéressante sur les toits plats et pentus situés entre le boulevard Sakakini et la place Sébastopol, toits sur lesquels sont installés des couples reproducteurs, et dont certains peuvent être également identifiés comme reposoirs collectifs.

Le quartier des Cinq Avenues est un quartier très fourni en commerces et services de toutes sortes (médicaux, sociaux…). Il comprend une piscine et un stade de foot (Vallier), un espace vert très apprécié (Le jardin du Palais Longchamp), et il est traversé par le Tramway, le métro et de nombreuses lignes de bus. Il est situé légèrement en périphérie du centre-ville, tout en étant très connecté et très animé. Par contre, que ce soit en transports en commun ou en voiture, l'accès aux plages dans le Sud de la ville demande au minimum 30min. Comme pour les autres, nous nous sommes interrogée sur la manière dont les habitants de ce quartier parlent de cette distance à la mer.

e. Le site d'observation à Saint-Barthélemy

La cité « *La Marine* », dans le quartier Saint-Barthélemy (14ème arrondissement), a été identifiée en tant que site fréquenté par les goélands grâce à notre exploration de départ et à la liste de plaintes fournies par la Mairie. Il y en avait une, à proximité de cette cité, dans la rue D'Artagnan (Figures 12&13). Ce quartier est située dans la partie Nord de la ville, industrielle et parsemée de cités HLM destinées aux classes les plus pauvres, souvent issues de l'immigration.

Suspectant la présence de couples reproducteurs sur les toits plats des immeubles de cette cité, nous avons commencé par nous poster dans la cours pendant la matinée du mois d'avril, de 7h

à 15h, pour enregistrer les va-et-vient des goélands et les activités humaines observables. Par la suite, nous avons pris contact avec les gardiens de la cité pour connaître les conditions d'accès aux toits. Malheureusement, malgré les tentatives de leur responsable pour obtenir une autorisation, nous avons seulement pu y monter une fois avec lui. Ses supérieurs ont refusé de nous délivrer une autorisation d'accès régulier et autonome par manque d'équipement de sécurité sur les toits de ses immeubles à 12 étages dont les murets de protection ne dépassent pas quelques dizaines de centimètres. Finalement, les gardiens nous ont mis en contact avec un habitant du 11ème étage d'un immeuble, chez lequel nous avons pu à la fois discuter des oiseaux et du quartier, et observer quelques toits alentours.

C'est sur ces cinq sites que nous avons mené les premières observations postées sur les places de quartiers puis sur des toits précis (sauf VXP sur le quai), ainsi que les enquêtes exploratoires auprès d'habitants abordés dans l'espace public (place de marché, rue principale du quartier, petits commerces,…). Dans la seconde phase d'observation, en 2008, nous nous sommes concentrée sur le site des Cinq Avenues et le site insulaire que nous présenterons plus loin.

Avant cela, il semble important de présenter quelques caractéristiques géographiques et socio-urbanistiques des sites urbains d'observation et d'enquête afin de contextualiser nos données (Tableau 1, Annexe 1).

L'arrondissement est une indication sur la géographie administrative du quartier. La distance à la mer est importante à noter essentiellement du point de vue des habitants, puisqu'il est apparu qu'ils attribuent parfois la présence des goélands à la proximité de la mer et qu'il est intéressant de questionner les perceptions de la distance de cet élément. Celle-ci est calculée entre le centre du quartier et le rivage le plus proche (vol d'oiseau), ainsi que entre le centre du quartier et la plage la plus proche.

La distance moyenne aux trois Installations de Stockage de Déchets Non Dangereux (ISDND) est précisée comme critère important pour les goélands, en partant de l'hypothèse que même ceux qui nichent en ville vont se nourrir sur ces installations. La distance à des points d'eau douce signale l'éloignement d'une ressource pour les goélands, surtout les deux grandes réserves d'eau (Vallon Dol, Sainte Marguerite) et l'étang du parc Borély.

La distance au Vieux Port (VXP) est à prendre en compte pour les goélands, étant donné qu'il s'agit du marché de la ville sur lequel ils viennent se nourrir en plus grand nombre, et pour les

habitants qui se réfèrent souvent à cet endroit comme un espace « normalisé » pour les goélands, de même que la corniche.

La place et la rue centrales sont indiquées comme repères pour situer les points de départ des enquêtes. La densité de bâti et la densité d'habitants nous renseignent sur la densité du tissu urbain et l'importance numérique du voisinage. Le taux d'activité et la classe d'âge la plus représentée sont précisés pour indiquer les niveaux de vie des personnes habitant les quartiers concernés. La présence de marchés alimentaires (liste fournie par l'office du tourisme) et d'espaces verts (localisés sur une carte et/ou sur place) sont mentionnées en tant que ressources potentielles pour les goélands et espaces à forte probabilité de rencontre avec les habitants.

Dans la seconde phase d'observation, en 2008, nous nous sommes concentrée sur le site des Cinq Avenues et le site insulaire que nous présenterons plus loin. Pour l'instant, nous restons en ville pour expliquer le choix du parcours urbain.

f. Le choix du parcours urbain

L'objectif de ce parcours est d'identifier et de quantifier les types de contact que l'habitant peut avoir avec les goélands dans les rues de la ville, ainsi que les interactions qui ont lieu entre les oiseaux et les habitants. Il s'agit d'adopter le point de vue du piéton. Ainsi, dans le souci de pouvoir effectuer ce trajet régulièrement, nous avons choisi un point de départ situé dans notre quartier d'habitation et les locaux du laboratoire pour point d'arrivée. Le parcours a été réalisé à pied afin d'évoluer à une vitesse adéquate pour l'observation, la prise de notes, de photos et/ou de vidéos.

Afin de maximiser les possibilités de rencontre avec l'oiseau, le principe adopté pour le choix du tracé entre ces deux points était de passer par des lieux que nous savions régulièrement utilisés par les goélands, par des voies plus ou moins importantes et plus ou moins fréquentées, et par des endroits sur lesquels nous n'avions pas d'information particulière selon les nécessités de jonction (Figure 18).

Ainsi, nous commençons par le stade Vallier, pour enregistrer la présence ou l'absence des goélands sur la surface herbeuse. Puis nous traversons la place Sébastopol et son marché (Cinq Avenues), et nous rejoignons ensuite le boulevard Baille avant de descendre sur la Place Castellane à l'entrée du marché (connu pour sa fréquentation par les goélands, d'après nos enquêtes exploratoires). De là, en remontant tout droit vers la rue Breteuil, la rue de

Vauban , nous nous rapprochons des falaises de Notre Dame de la Garde où des couples de goélands nicheraient (toujours d'après nos enquêtes), et nous atteignons le Cours Puget et la rue Sainte (dont une habitante a témoigné de la présence des goélands sur les toits) en revenant vers le Centre-Ville. Ensuite, nous faisons remonter le tracé vers la place Jean-Jaurès et son grand marché hebdomadaire souvent fréquenté par quelques goélands. Pour l'atteindre, nous passons par le Cours Julien où nous avons entendu et noté à plusieurs reprises la présence de quelques individus (couples supposés) sur les rebords des toits. Depuis ces noyaux commerciaux potentiellement attractifs pour les goélands, nous pouvons descendre sur celui de la Canebière, du marché de Noailles et du Cours Belsunce, zones noires des équipes de ramassage des résidus urbains (d'après nos enquêtes auprès de la Direction de la Propreté Urbaine). Nous y avons souvent repéré des goélands en recherche alimentaire sur des bennes à ordures, sur la devanture du poissonnier ou encore aux fenêtres de certaines habitations. De là, nous finissons le parcours par un crochet qui traverse le quartier du Panier depuis la Grand rue, en passant par la montée des Accoules et la rue du Refuge, nous permettant ainsi d'observer plusieurs points de nourrissage que nous avons repérés auparavant.

L'enregistrement des observations a été réalisé à l'aide d'une grille nous permettant de systématiser le comptage des contacts pris avec les goélands. Elle est basée sur les noms des rues (lignes), et les types de contacts (colonnes). Une colonne restait libre pour les commentaires divers (Grille 1 en Annexe). En outre, nous prenions des photos et filmions quand la situation nous semblait intéressante.

Maintenant que nous avons décrit les aires d'observation urbaines, nous présentons l'aire d'observation insulaire, laquelle a également fait l'objet de quelques entretiens auprès des visiteurs et des habitants.

3. Aire d'observation insulaire

Afin de répondre à notre objectif d'identifier d'éventuelles variantes comportementales chez des goélands reproducteurs entre milieu urbain et milieu insulaire, nous avons observé les goélands pendant la saison de nidification 2008, en parallèle sur le site des Cinq Avenues à Marseille (décrit précédemment), et sur la pointe des Mèdes sur l'île de Porquerolles (Hyères, Var).

a. L'île de Porquerolles

L'île de Porquerolles fait partie de l'archipel des îles d'Hyères, situé au large des côtes du département du Var (83) (Figure19). Les îles hyéroises se distinguent des îles marseillaises par leur substrat siliceux, leurs plus grandes superficies, ainsi que leur importante couverture végétale, notamment la forêt de Pins d'Alep pour Porquerolles (Duhem 2004 : 19) (Figure 20).

L'île de Porquerolles est acquise par l'Etat en 1971, et se trouve depuis lors protégée de nouvelles constructions. Depuis 1979, le Parc National gère 1000 ha de sa superficie ainsi que le Conservatoire botanique national méditerranéen de Porquerolles. Cette île mesure 7km de long et 3km de large pour une surface de 1257 ha. Son paysage est composé de collines boisées, de plaines cultivées (vergers, oliveraies, vignes), de plages (côte Nord) et de falaises abruptes (côtes Sud et Est).

Son accès est ouvert, mais soumis à la règlementation du Parc. Hormis pour les visiteurs plaisanciers, l'arrivée se fait au port du village, en bateau depuis la Presqu'île de Giens. Au port, les visiteurs rencontrent en premier lieu un point tourisme/information, des restaurants, des magasins de location de VTT, et quelques hôtels. Le village héberge 250 à 300 habitants permanents. Il s'étend vers l'intérieur de l'île avec la place de l'église, différents petits commerces et restaurants alentours, une poste et une école primaire. A ¼ d'heure à pieds se trouve le hameau du Parc National, ses locaux de travail, d'accueil et d'hébergement, ainsi que le conservatoire de botanique. Cinq ou six circuits de balades sont suggérés, pour visiter l'île, entre le fort Saint-Agathe (monument historique du 16ème siècle), le Moulin du Bonheur (restauré, témoignant de la tradition agricole de l'île), les alentours du village, les ruines de fortification, le circuit de gestion de l'eau, ainsi que les sites de plongée et de baignade. Les chiens doivent être tenus en laisse et sont interdits sur les plages et hors des sentiers.

D'après les chiffres fournis par l'une des deux compagnies assurant le service des navettes pour 2009, le pic mensuel de passagers débarqués sur l'île a lieu au mois d'août et s'élève à 94 606 personnes par mois (Brigand 2009). Avec environ trois fois moins de passagers, le mois d'avril – qui correspond au début de la saison de nidification – ouvre tout de même la saison touristique. Le comptage des embarcations montre que la plaisance est fortement dépendante de la météo, tout en étant plus intense au mois d'août elle aussi. Les mouillages de la côte Nord de l'île sont de loin les plus utilisés, jusqu'à la plage de Notre Dame, la plus

proche de la Pointe des Mèdes. Cette dernière est très peu fréquentée par rapport aux autres sites.

Entre 1982 et 2000, la surface de l'île utilisée par les goélands pour la nidification n'aurait pratiquement pas évolué : elle reste à 18 ha, pour un total de 1 239 couples en 2000 contre 1 495 en 1982 (Duhem 2004 : 97), soit une densité de 65.11 couples/ha en 2000 (Duhem 2004 : 103). Au Cap des Mèdes, cette densité s'élève à 86.7 couples/ha : 198 couples sur 2.3 ha, ce qui représente une densité relativement faible par rapport aux îles de Riou (entre 104 et 264 couples/ha) mais relativement élevée par rapport aux îles du Frioul (de 22 à 56 couples/ha) (Duhem 2004 : 122).

b. La pointe de Mèdes

La Pointe des Mèdes se situe à l'extrémité Nord-Est de l'île. C'est l'une des trois portions de l'île appartenant encore au Ministère de la Défense. Il est possible d'y accéder par une piste qui longe les plages sur la côte Nord de l'île (Figure 21). Ce chemin d'accès daterait au moins du début du 19ème siècle, sous Napoléon. Ce dernier, souhaitant vivement renforcer les défenses de l'île, a fait dresser une carte de l'île vers 1812 qui indique que les falaises des côtes Sud et Est étaient alors déjà déboisées.

Une série de batteries sont construites dont celle des Mèdes. Les historiens supposent que « *cette utilisation intermittente par les navires qui viennent s'exercer contre des batteries factices est l'un des divers facteurs qui contribueront à en détruire la végétation* » (Brun 1997 : 110). La batterie haute des Mèdes quant à elle, a été construite dans l'entre-deux guerres pour défendre la base navale de Toulon. C'est sur les ruines des fortifications que nous avons choisi de nous poster. En effet, après avoir repéré les lieux et leur occupation par les goélands, il est apparu que ce poste d'observation offrait une vue sur les divers espaces utilisés par les goélands : la piste d'accès à la Pointe, une « *Zone de Repos Collective* » ou « *Club* » (pour reprendre le terme de Tinbergen (1975)) en contrebas de cette piste et au bord de l'eau, une « *Zone de nidification* » en contrehaut de la piste sur une couverture de griffes de sorcières (*Carpobrotus edulis*) ponctuée d'arbustes (*Pistacia lentiscus, Arbutus unedo* ou *Erica arborea*), et une autre zone de nidification nous entourant : les falaises et leurs bosquets (Figure 22). Notons que, non loin de là se trouve une ancienne décharge, probablement utilisée depuis 20 ans et peut-être encore pour le stockage des boues de dragage de la station

d'épuration, le brûlage de déchets verts et le stockage de déchets de bâtiment[25]. Nous pouvons y voir alentours de nombreux goélands se reposer et se reproduire mais pas s'y nourrir à notre connaissance.

Ce découpage des espaces n'était pas sans nous rappeler celui de notre site d'observation des Cinq Avenues dans leurs fonctions. Ainsi, nous nous sommes interrogée sur l'équivalence des distinctions de sites de nidification entre toit pentu/plat et falaise/pelouse[26], l'équivalence de fonction des toits de repos collectifs et de la zone de repos collective, et le rôle de la présence de l'ancienne décharge possiblement encore utilisée. De plus, lors des premières semaines d'observation, nous avons découvert l'intérêt d'avoir une vue sur la piste d'accès à la Pointe. En effet, nous avons rapidement constaté d'une part que ce site n'est pas si isolé qu'il pouvait le paraître en tant qu'extrémité d'une grande île protégée, et d'autre part que la piste offrait un point de rencontres intéressant entre visiteurs et goélands. Toutefois, afin de ne pas être dérangée nous-même dans nos observations, nous avons dû faire réaliser un panneau plastifié portant le logo du Parc pour informer les visiteurs de notre étude et leur demander de ne pas s'engager sur le sentier qui mène à notre poste. Ce sentier traverse une partie de la zone de nidification sur pelouse et l'emprunter implique de faire fuir une partie des oiseaux reproducteurs. Nous avons donc influencé la fréquentation du site de nidification par les visiteurs lors de nos périodes d'observation.

Il est évident que notre arrivée et notre départ du poste d'observation créait le même effet que les intrusions des visiteurs. Aussi nous avons pris quelques mesures en conséquence :

- à notre arrivée sur le site, nous avons attendu que les oiseaux se calment et retournent sur leur territoire pour commencer les enregistrements ;
- à notre départ, nous avons fait en sorte de rester discrète et de traverser le plus calmement et rapidement possible ;
- lors des traversées, nous avons essayé de tirer parti du dérangement que nous occasionnions en observant les comportements des quelques couples alertés ;

25 http://laciotat.over-blog.fr/article-le-parc-national-a-porquerolles-59706243.html

26 Le terme « *pelouse* » est utilisé ici pour désigner une surface relativement plane couverte par une végétation basse, même s'il s'agit de griffes de sorcières, plantes grasses fort différentes des plantes herbacées qui constituent une pelouse au sens écologique du terme.

- nous avons sélectionné des couples à observer qui ne semblaient pas les plus perturbés par notre présence.

c. Enregistrements

Afin de décrire et quantifier les modes de présence des couples de goélands, c'est-à-dire leurs modes d'occupation des différents espaces sur le site choisi, nous avons combiné un relevé de leurs activités par intervalles de dix minutes à l'aide d'une grille d'observation (Grille 2, Annexe2), avec la prise de notes, de photos et de vidéos. Nous avons ainsi enregistré les comportements de nidification des oiseaux ainsi que les interactions avec les visiteurs pour Porquerolles, et avec les habitants pour Marseille. Ces observations ont duré toute la saison de nidification 2008 (de fin mars à début juillet), à raison de 24h d'observation par semaine sur chaque site. Pour finir, en juillet, août, septembre et octobre, nous avons réalisé une ½ journée d'observation mensuelle sur chaque site couplée à ½ journée d'observation sur les plages à la fois de Porquerolles et de Marseille. Ceci nous a permis de constater la présence/absence des jeunes de l'année qui quittent le territoire de nidification à cette époque et sont susceptibles de se rassembler sur des espaces tels que les plages. A ce moment-là, nous avons couplé nos observations avec des interviews de visiteurs de l'île sur Porquerolles et de plagistes à Marseille.

B. QUALIFICATION ET QUANTIFICATION DE LA PRESENCE DES GOELANDS

Qu'entendons-nous par « modes de présence » ? Il s'agit à la fois de qualifier et de quantifier l'occupation physique des sites par les goélands, c'est-à-dire d'identifier et de mesurer leurs activités dans le temps sur l'espace étudié. Notre questionnement porte donc à la fois sur l'oiseau et sur l'espace qu'il occupe. Combien de temps un site de reproduction est-il occupé par les goélands au cours d'une journée ? Quelles sont les activités des deux adultes au cours d'une journée ? Comment ces temps et les ratios de ces activités évoluent-ils semaine après semaine, pendant et en dehors de la saison de reproduction ? Quelles sont les conséquences de ces modalités de présence sur les types d'interaction observables entre goélands et habitants ?

1. Estimation de l'importance et de la distribution des effectifs urbains

En région PACA, des recensements des populations insulaires de goélands leucophées ont eu lieu en 1982 et 1983 (Duhem 2004 : 77), puis tous les cinq ans à partir de 1995. Cependant, comme nous l'avons vu précédemment, aucun recensement des effectifs reproducteurs sur la

ville de Marseille n'a été réalisé jusqu'à ce jour. Sur les îles, les recensements se font généralement par les gestionnaires des espaces naturels, à l'aide de nombreux bénévoles, à pied et en bateau.

Ces opérations, déjà lourdes en milieu insulaire, sont très difficilement applicables à un recensement des effectifs sur la ville de Marseille qui pose de nombreux problèmes. Des recensements urbains exhaustifs ont été réalisés sur des sites industriels en Amérique du Nord (Belant et al. 1998), tandis que des recensements non exhaustifs ont eu lieu dans de grandes villes en Grande Bretagne (Cramp 1971; Monaghan 1979), et au sein de plus petites villes en France (Cadiou 1997; Vincent 1994). Excepté les recensements sur les sites industriels qui couvrent une surface réduite et pour lesquels les compagnies sont souvent demandeuses, les recensements urbains requièrent, selon l'étendue de la ville, soit un certain nombre d'observateurs, soit une autorisation et des moyens de survol aérien. La première solution est une méthode connue pour sous-estimer considérablement les effectifs (Cramp 1971), de parfois plus de la moitié (Cadiou 1997). La seconde solution est la plus fiable du fait de la perspective des observations qui permet un accès visuel à des nids parfois invisibles depuis un toit parce que situés entre des infrastructures.

Ainsi, pour un recensement des couples reproducteurs de goélands sur une ville de la taille de Marseille, le moyen le plus intéressant, si ce n'est le seul, serait d'utiliser des photographies aériennes. Nos échanges avec l'aviation civile montrent qu'il est très compliqué d'obtenir une autorisation de survol à moins de 300 mètres d'altitude au-dessus d'une telle métropole, alors que cela serait nécessaire pour obtenir des images dont la résolution est suffisante pour permettre le comptage des nids. Par ailleurs, si l'on peut se résoudre à un recensement classique (de toits en toits) non exhaustif, il est toutefois nécessaire de mobiliser une importante équipe de compteurs sur un temps long, après être parvenu à obtenir de multiples autorisations pour accéder à des toits stratégiquement intéressants pour la visibilité qu'ils offrent, comme cela a été fait sur la ville du Havre (Vincent 1994 : 29). Les gestionnaires des espaces naturels, conscients de ces grandes difficultés, n'ont encore trouvé personne qui souhaite s'attaquer à une telle entreprise (CEEP, Comm. Pers.).

N'ayant disposé d'aucun des moyens nécessaires pour prendre en charge ce recensement, nous avons néanmoins tenté d'estimer les effectifs et leur distribution, à partir de nos observations et des recensements effectués dans d'autres villes – plus petites – du littoral. Pour cela, nous avons procédé à un recoupement de corpus de données entre :

- une liste de nids localisés aléatoirement par un agent municipal et le CEEP entre 1990 et 2004 ;
- une liste non exhaustive de plaintes enregistrées par la municipalité depuis 1993 ;
- et la liste des sites sur lesquels nous avons constaté différentes activités réalisées par les goélands.

a. Les corpus d'enregistrements municipaux entre 1990 et 2004

Cette liste de nids localisés aléatoirement par un agent municipal et le CEEP réunit des informations obtenues essentiellement par les plaintes des habitants et secondairement par la transmission de quelques observations aléatoires faites par des professionnels et/ou des amateurs. Elle se présente sous la forme d'un tableau Excel qui fournit la date de la plainte ou de l'observation, l'arrondissement et l'adresse plus ou moins exacte (le numéro de rue n'y figure pas toujours), le nom de l'informateur, celui de l'éventuel confirmateur, et un commentaire sur l'observation. Ce commentaire permet de savoir quels éléments ont été observés (nid, œufs, poussin, adulte, blessé, etc), parfois le type de toit sur lequel les goélands sont installés (toit plat, toit pentu), et le type d'intervention dont ils ont fait l'objet (destruction de nid, d'adulte, de poussin). Nous avons fait le choix de ne compter que les sites sur lesquels l'observation attestait bien d'une activité reproductrice (attaque, nid, œuf, poussins), et nous avons pris garde de ne pas compter deux fois le même site quand suffisamment de précisions indiquaient que c'était le cas. Nous avons considéré que la fidélité des goélands à leur site de nidification suffisait pour postuler de la relative pérennité des nids comptés.

b. Les plaintes centralisées par la Division Interventions Logistiques depuis 2006

Depuis 2005, la Division Interventions Logistiques (DIL depuis 2011, anciennement Direction Générale de la Prévention et de la Protection, DGPP) est en charge de la *Cellule Animal dans la ville*. La réception des plaintes à l'encontre des goélands n'a été attribuée à ce service qu'à compter de 2006. C'est le seul suivi des observations de cas de reproduction qui existe actuellement sur la ville de Marseille. Il s'agit donc de plaintes centralisées par ce service à travers l'accueil téléphonique Allô Mairie[27], et d'autres services (Hygiène, Espaces

27 Allô Mairie est un service téléphonique d'information mis en place par la Mairie en 1998 « *dans une volonté d'écoute, de proximité et d'amélioration du service public, permet aux habitants de s'informer sur des démarches administratives*

Verts) et mairies de secteurs recevant des courriers postaux et mails. Toutefois, la plupart de ces plaintes sont transmises par le service d'Allô Mairie sous forme de fiches dans lesquelles les standardistes donnent des précisions, dont nous avons retenu : la date, la nomination de l'oiseau, le motif de l'appel, l'attente exprimée envers la municipalité, l'adresse de l'appelant, et la réponse donnée par la DIL. Nous avons pris soin de repérer les fiches et/ou lettres doublons afin de ne pas compter deux fois un même site. De même que pour le corpus précédent, nous n'avons retenu que les cas où la présence de nid, de jeune, ou d'attaque sont relatés, car ce sont des éléments attestant de la présence de couples nicheurs[28].

c. Sites enregistrés lors de nos observations

Nous avons également rassemblé tous les éléments de nos enregistrements (notes, photos, vidéos, entretiens) qui indiquent la présence de couples nicheurs. Ainsi, ce sont la phase exploratoire de la ville à l'aide du réseau de bus, le recueil de divers témoignages éparpillés, ainsi que nos déplacements aléatoires qui nous ont permis de découvrir des sites de nidification dans d'autres quartiers que ceux sur lesquels nous avons concentré nos observations et enquêtes. Les effectifs que nous avançons pour ces sites sont donc indicatifs du nombre de couples que l'on peut observer sur un certain nombre de toits environnants. Etant donné le caractère non systématique et donc non exhaustif de tous ces types de relevés, il est évident que nous sommes en sous-estimation.

2. Définitions des types d'activités enregistrées

Décrire l'occupation de l'espace par les goélands impose de définir leurs activités et les espaces qu'ils utilisent. Cela doit nous amener à réaliser un découpage de l'espace en fonction des comportements des oiseaux.

Pour qualifier les activités observées, nous avons utilisé l'éthogramme du goéland argenté dressé par Tinbergen il y a 35 ans (Tinbergen 1975). Il s'agit d'un éthogramme de référence, réalisé par l'un des premiers éthologues à avoir mené des observations fines et des expériences sur les comportements des goélands argentés en milieu naturel. Il nous a permis de nommer et de comprendre la fonction de la plupart des comportements des goélands

---

municipales et sur les grands évènements organisés par la ville » (Tel : 0810813813, http://www.marseille.fr/sitevdm/mairie/services-de-proximite/allo-mairie, consulté le 31/01/2012).

[28] Malheureusement, la DIL ayant déménagé en 2009, une partie des plaintes archivées (2008-2009) n'ont pas pu être retrouvées et nous être transmises.

leucophées observés. Lorsque nous avons observé un comportement qui ne semblait pas répertorié par Tinbergen, nous l'avons signalé, nommé et défini selon notre interprétation (Tableau 2, Annexe 1).

a. Zonation de la ville en fonction des activités repérées

Ainsi, à l'échelle de la ville, suite au repérage et à la cartographie des activités des goélands dans certaines zones, nous avons vu se dessiner des noyaux de sites de reproduction comprenant des points d'alimentation et des zones de repos collectives. Par ailleurs, nous avons identifié d'autres sites de rassemblement (plages, pelouses), ou de ressources alimentaires (marchés, parcs, nourrissages).

b. Découpage spatial d'un territoire de reproduction en fonction des activités observées

A l'échelle d'un site de reproduction, l'observation des comportements des goélands et l'identification des activités des couples reproducteurs et des petits groupes d'adultes et subadultes nous a permis de délimiter des zones territoriales aux fonctions diverses. Ainsi, à partir des activités identifiées, nous avons repéré les contours des territoires de nidification des couples, et nommé les espaces utilisés par les individus parents, puis par leurs poussins (0-2semaines), puis par leurs jeunes (> 2 semaines) : le nid, les postes de guet, les refuges des poussins, les postes de nourrissage des poussins/des jeunes, les points d'abreuvement, etc.

Nos grilles d'observation sont basées sur ce découpage spatial afin de nous permettre d'enregistrer de façon systématisée les comportements des goélands dans le temps et dans l'espace. Ainsi, pour chaque couple, l'entrée verticale gauche signale l'heure par tranches de 10 minutes, l'entrée supérieure horizontale signale la zone du territoire dont il est question (du nid à gauche vers le poste le plus éloigné à droite), et l'entrée inférieure horizontale signale les types d'activités principaux des oiseaux présents sur la zone en question (sommeil, couché, debout, cri, toilette) (Grille 2, Annexe 2). Le remplissage des cases de la grille se fait en notant le nombre d'individus sur la(les) zone(s) occupées dans chaque tranche de 10 minutes, tout en notant des commentaires sur un carnet quand nécessaire. Il faut dire que les goélands passent beaucoup de temps à ne faire que se reposer ou se toiletter, voire même à dormir, peut-être davantage le jour que la nuit (Tinbergen 1975 : 46) !

c. Interactions au sein des espaces insulaires et urbains

La saison de reproduction avançant, dès le mois d'avril, nous avons constaté une augmentation de la fréquentation de la Pointe des Mèdes par les visiteurs. Ceci nous a incitée à élaborer une nouvelle grille pour enregistrer les interactions entre les couples reproducteurs, les visiteurs et tout autre type d'intrus. Ainsi, non seulement nous suivions les couples reproducteurs choisis, mais nous relevions tous les types de contacts observés. La seconde grille se composait d'une colonne pour les horaires, et d'autres colonnes pour préciser (autant que possible) le type d'alerte donnée, le type d'intrus, et le contexte de l'interaction. Cela implique d'identifier par quel type d'attitude ou de cri l'alerte a été donnée, l'activité de l'alerteur avant l'intrusion, son comportement suite à l'alerte (surveillance, menace, poursuite, fuite) la réaction de ses congénères alentours, l'espèce et le nombre d'intrus, le comportement du (des) intrus, le lieu de l'interaction (piste, zone collective, zone de nidification) (Grille 3, Annexe 2). Ayant remarqué que l'intrusion de choucas sur la zone de nidification ne déclenchait pas toujours d'alerte, nous avons aussi enregistré ce type de cas d'intrusion sans alerte. Nous avons utilisé le même type de grille pour les observations sur le site des Cinq Avenues, mais nous verrons que les cas d'intrusion étaient si peu nombreux que leur enregistrement ne nécessitait pas un tel tableau d'observation. Dans les deux contextes, nous avons photographié ou filmé les contacts autant que possible.

La présentation des sites d'observation laisse apparaître l'utilisation de certains d'entre eux en tant que sites d'enquête également. Rappelons que cette double utilisation de certains sites est liée à la recherche des liens entre les comportements des goélands et les discours des habitants. Nous allons donc maintenant présenter notre approche des sites utilisés en tant que sites d'enquête et notre méthode de recueil et d'analyse des discours des habitants, ainsi que celles adoptées pour le recueil et l'analyse des discours de la presse écrite locale et de certains experts.

II. RECUEILLIR ET ANALYSER LES DISCOURS

Enquêter auprès des habitants d'une métropole comme Marseille a nécessité des choix de sites et de méthodes d'enquête particuliers. Malgré l'étendue de la ville et la diversité socio-culturelle de ses administrés, nous avons pris le parti de l'enquête qualitative pour trouver des éléments d'explication aux modes de relations actuels entre habitants et goélands. Il s'agit de

questionner la façon dont les habitants surtout, mais aussi les professionnels (de la gestion des déchets, des animaux en ville, de la nature), certains médias d'information et structures éducatives, parlent des goélands. Nous présentons ici les contextes d'enquête, ainsi que nos méthodes de recueil et d'analyse des discours.

A. SITES ET METHODE D'ENQUETE AUPRES DES HABITANTS

Le choix des sites et de la méthode d'enquête tient à une recherche d'observation de la diversité des contextes de cohabitation entre habitants et goélands, ainsi qu'à l'objectif d'une analyse approfondie des discours.

1. Choix des sites d'enquêtes

Suite aux observations et entretiens préliminaires, les sites d'enquêtes ont été choisis selon plusieurs critères répondant à deux principaux objectifs. Le premier étant de recueillir le discours d'habitants vivant à proximité de couples nicheurs de goélands, nous avons favorisé les quartiers où la nidification était avérée. Le second objectif étant d'observer différents contextes urbanistiques de cohabitation entre hommes et goélands, nous avons sélectionné une diversité socio-urbanistique d'habitats urbains (densité du bâti, prix d'achat au m^2, proximité de services, d'espaces verts, et de la mer). En effet, le type d'habitat est susceptible d'influencer les relations que les habitants entretiennent avec leur environnement et les êtres vivants qui les entourent (Blanc 2000; Griffiths et al. 2000).

Nous avons ainsi travaillé sur une totalité de sept sites de façon plus ou moins soutenue selon les moyens d'accès et l'intérêt qu'ils ont réellement présenté au cours de notre étude : Saint-Barthélemy (STB), La Rose (LAR), Cinq Avenues (CQA), Vieux Port (VXP), Saint-Anne (STA), Endoume (END), Frioul (FRI) (Figure 3).

Marseille est une ville de plus de 850 000 habitants, d'une surface de 24 000 ha, qui comprend 16 arrondissements et 111 quartiers[29]. Malgré le phénomène de périurbanisation que cette ville a connu depuis 1975, une particularité de Marseille serait d'avoir englobé ses cités au sein de son grand territoire, absorbant ainsi une population que d'autres villes comme Lyon ou Paris ont vu s'installer à l'extérieur de leurs limites administratives (Pillet 1999 :

[29] Données statistiques sur Marseille et la CUM disponibles sur le site internet de l'AGAM : http://www.agam.org/fr/ressources-et-donnees/donnees-urbaines/marseille-par-arrondissement.html

4)[30]. C'est une ville qui est essentiellement divisée entre sa partie Nord plutôt industrielle et constituée d'anciens villages entourés de grands ensembles d'immeubles appelés « cités », et sa partie Sud résidentielle et peuplée des classes sociales les plus aisées (Roncayolo 1996; Temime 1999). Ces deux grandes zones se rejoignent sur l'axe Ouest – Est représenté par la rue de la Canebière qui traverse le centre-ville jusqu'au Vieux Port.

Deux des sites d'enquête sont situés dans la partie Nord de la ville, l'un au sein du quartier de Saint-Barthélemy (14ème arrondissement), l'autre au sein du quartier de la Rose (13ème arrondissement). Tous deux sont caractérisés par les grands ensembles d'immeubles HLM qui les composent, et par un éloignement à la mer supérieur à celui des autres sites, que l'on calcule cette distance comme le plus court trajet à vol d'oiseau au premier rivage ou comme le plus court trajet à effectuer en transport pour atteindre les plages au sud (Tableau 1, Annexe 1). Le site du quartier de Saint-Barthélemy a été choisi suite à l'observation de la présence de nombreux goélands en vol lors de la phase exploratoire de la ville. Il s'agit d'une zone comprise entre la rue d'Artagnan et la Cité de « La Marine » (Figures 12&13).

Le site du quartier de La Rose a été choisi plus tardivement pour son éloignement maximal à la mer, et sa structure d'ancien village transformé par de grands ensembles de cités. La zone d'enquête se situe plus précisément entre le Terminus de la ligne de Métro, la cité du « Clos de la Rose » et celle de « Val Plan » (Figures 14&15).

Deux autres sites sont situés dans la zone du centre-ville, l'un au sein du quartier des Cinq Avenues (4ème arrondissement), l'autre sur le Quai des Belges au Vieux Port (1er arrondissement). Le premier a été choisi pour la présence de l'un des plus importants marchés de la ville, sur la place Sébastopol, et l'observation de la présence de goélands reproducteurs sur les toits de plusieurs immeubles. Nous nous sommes particulièrement concentrée sur l'espace compris entre le stade Vallier, la place Sébastopol et le Palais Longchamp. Ce quartier porte son nom du fait du carrefour de cinq voies importantes : le boulevard Longchamp, le boulevard de la Libération, l'avenue du Maréchal Foch, et l'avenue des Chartreux. Il est bordé par l'une des plus grosses artères de la ville construite sur une rivière

[30] Nous pouvons nous interroger sur la fonction de cette remarque que l'on retrouve dans différents écrits au sujet des rapports des grandes villes à leurs « banlieues ». Il semble qu'elle vise à attester de l'acceptation d'une mixité des classes sociales et des origines ethniques qui serait propre à la ville de Marseille. Or, les analyses de Marcel Roncayolo montrent d'importantes ségrégations spatiales au sein du territoire de la commune, que ce soit au niveau des zones du centre-ville ou au niveau de la commune entière, avec une distinction nette entre la zone sud résidentielle et la zone nord industrielle regroupant la majorité des cités HLM (Roncayolo 1996). De ce fait, cette remarque ne peut attester que de la dépendance administrative de ces dernières vis-à-vis de la commune.

enfouie – le Jarret, desservi par le Métro et le Tramway, et possède des espaces de loisirs, une multitude de commerces ainsi que de nombreux services médicaux. C'est dans ce quartier que se trouvent le Muséum d'Histoire Naturelle de Marseille et le Musée des Beaux-Arts au sein du Palais Longchamp et de son parc (Figures 10&11).

Le second site, au Vieux Port, a été choisi pour le marché au poisson quotidien qui prend place sur le Quai des Belges et attire de nombreux goélands et de nombreux clients. Lieu de passage et de promenade, il s'est avéré intéressant pour prendre contact et discuter avec plusieurs habitants des rues environnantes. Encerclé par le quartier de la Préfecture au Sud, le quartier du Panier au Nord et la Canebière à l'Est, ce Port est devenu un port de plaisance et un point d'attraction touristique. Les bateaux qui accostent régulièrement au Quai des belges sont les navettes qui amènent les visiteurs sur l'archipel du Frioul et les cinq ou six pointus des pêcheurs qui viennent vendre leurs prises du jour (Figures 8&9). C'est l'un des points d'affluence du centre-ville.

Les deux derniers sites « continentaux » se trouvent dans la partie Sud de la ville, l'un au sein du quartier de Saint Anne (8ème arrondissement), l'autre au sein du quartier d'Endoume (7ème arrondissement). Lors des observations exploratoires de la ville, nous avons utilisé des points parmi les plus hauts pour repérer à la jumelle les zones les plus fréquentées par les goélands. C'est ainsi qu'en montant sur le toit de la cité du Corbusier, ouvert au public, nous avons pu détecter une occupation d'un secteur du quartier de Saint Anne par les goélands. En effet, une fois sur place, il a été facile de préciser les toits occupés par les goélands en suivant leurs vols. Il s'agissait des toits de la résidence du Clos des Treilles et des toits alentours (Figures 4&5).

La tâche a été plus difficile au quartier d'Endoume qui est situé sur une butte et où la plupart des habitations sont des maisons à un ou plusieurs étages et à toits pentus. Le seul point haut nous permettant d'identifier l'occupation des toits par les goélands était le clocher de l'église, dont l'accès nous était interdit Nous avons choisi de concentrer nos enquêtes autour de la rue principale : la rue d'Endoume (Figures 6&7).

Enfin, le dernier site est insulaire et se trouve sur l'archipel du Frioul, dont le quartier dit « Port Frioul » est régi par l'administration du 7ème arrondissement. Ce quartier/ village se situe au Nord du Port du Frioul, sur l'île de Ratonneau. Ses toits sont peu utilisés par les couples de goélands. Ils nichent essentiellement sur l'île de Pomègues, reliée à l'île de Ratonneau par la digue de Berry, et sur les pointes de Ratonneau (Figures 16&17).

Ce quartier atypique parce que isolé de la ville et situé sur l'un des espaces insulaires occupés par les goélands avant l'installation des habitations nous a permis d'analyser les discours des habitants sur les goélands dans un contexte susceptible à la fois de favoriser les interactions entre habitants et goélands, et de représenter un renversement de situation d'occupation du territoire : les habitants se sont installés après les goélands sur ces espaces.

Notons que des plaintes ont été enregistrées par la Mairie pour chacun des sites choisis, et que des nids de goélands ont été repérés par la Mairie et par nous-même (Tableaux 1&2 ci-dessous). Nous n'avons pas les moyens de vérifier qu'elles reflètent ou non la réalité de l'opinion d'une part, des effectifs de nidification d'autre part.

Tableau 1 : Nombre de plaintes dans l'arrondissement du quartier d'enquête (1995-2010)

Sites	FRI*	VXP*	END*	STA*	CQA*	STB*	LAR*
N plaintes	1	16	19	38	19	1	1

Tableau 2 : Nombre de nids comptés par site d'enquête (2007-2008)

Sites	FRI*	VXP*	END*	STA*	CQA*	STB*	LAR*
N nids	0	0	3	4	7	3	0

* FRI (7ème arr.) ; VXP (1er, 2ème et 3ème arr.) ; END (7ème arr.) ; STA (8ème et 9ème arr.) ; CQA (4ème et 5ème arr.) ; STB (14ème arr.) ; LAR (13ème arr.).

Pour chacun de ces sites, il a fallu trouver des moyens de rentrer en contact avec les habitants. Etant donné que nous ne souhaitions pas entrer par la porte des plaignants, ce qui nous aurait amenée à focaliser sur cette catégorie, l'approche a été plus ou moins facile selon les sites et nous avons dû nous adapter au contexte de façon opportuniste. Les enquêtes se sont déroulées en plusieurs étapes afin de pouvoir questionner des habitants contactés « au hasard » (informateurs « généraux ») et d'autres identifiés comme vivant sous des toits occupés par des couples de goélands (informateurs ciblés).

2. Étapes d'enquêtes

Pour enquêter dans ces différents quartiers, nous avons procédé en trois étapes principales qui devaient nous permettre dans un premier temps de nous familiariser avec le quartier et de prendre des premiers contacts « aléatoires » avec les habitants (rues), puis d'attirer ceux qui

souhaitaient vivement s'exprimer (affiches), et enfin de cibler ceux que nous souhaitions interviewer (domiciles).

a. Entrer en contact avec des habitants dans la rue

Démarrer une enquête qualitative dans la rue n'est pas une option de facilité. En effet, la rue est un espace particulier (Cefaï 2003; Stébé et Marchal 2007) offrant un contexte d'approche fragile des habitants qui peuvent s'y sentir sur-sollicités, inquiets, ou tout simplement pressés et non disponibles. De ce fait notamment, l'introduction du sujet d'enquête auprès des habitants contactés a longtemps été une question non résolue. Elle reste encore ouverte, malgré le choix opéré pour la dernière série d'enquêtes auprès des habitants, au premier semestre 2009.

En effet, il a tout d'abord été question de se présenter en tant qu'étudiante en thèse travaillant sur la perception des goélands par les habitants. Cette première forme d'engagement de la discussion avait l'avantage de lancer directement l'interlocuteur sur le sujet – les goélands, mais elle semblait comporter deux défauts principaux. D'une part, elle enclenchait une discussion qui prenait la tournure d'un sondage d'opinion, c'est-à-dire que cette discussion se trouvait très ciblée, avait du mal à s'ouvrir sur d'autres sujets connexes et ne semblait mobiliser que des propos répétitifs et succincts. D'autre part, elle empêchait de situer l'apparition du goéland dans les discours, relativement aux autres animaux, c'est-à-dire de repérer un bestiaire des espèces animales présentes dans l'esprit des habitants interrogés.

Par la suite, il a été envisagé de se présenter en tant qu'étudiante travaillant sur les perceptions des habitants concernant les animaux en ville, idée non testée et abandonnée par crainte de ne recueillir que des discours sur les animaux domestiques (chats et chiens notamment)[31]. Nous avons aussi pensé nous présenter comme étudiant les oiseaux en ville, et les goélands en particulier. Là, il est vite apparu qu'il ne fallait pas laisser penser que nous étions une spécialiste des oiseaux ou des goélands. Les habitants avaient souvent tendance à être persuadés qu'ils ne pouvaient rien nous dire, rien nous apprendre, et l'enjeu principal demeurait en ce point : leur faire comprendre et sentir que nous nous intéressions à leurs expériences, aussi minces pouvaient-elles être, à leurs perceptions, leurs idées et leurs visions des choses. Pour nous, le principe méthodologique « *Mieux vaut écouter qu'interroger* »

[31] Soucieuse de ne pas introduire le dualisme domestique/sauvage pour remédier à ce problème, nous avons évité de préciser que notre propos concernait les « animaux sauvages ».

(Blanchet 1993 : 33) prend ici tout son sens[32]. Il n'en reste pas moins que notre position de jeune femme étudiante-chercheure munie d'un carnet, d'un crayon, d'un enregistreur numérique et d'un appareil photo donnait forcément le ton quant au différentiel de connaissances entre nous et nos interlocuteurs « non spécialistes », et influençait le déroulement de la rencontre[33]. Ainsi, dans certains cas, les techniques de mise en confiance peuvent être vaines (Maugier 1991 : 134).

Finalement, en nous efforçant de faire un compromis entre rapidité, simplicité/clarté et mise en confiance lors de l'initiation de la discussion, nous avons opté pour nous présenter en tant qu'étudiante en thèse travaillant sur les relations entre les habitants et les animaux en ville, en particulier les oiseaux, et notamment les goélands. Nous ajoutions à cette première série d'informations, qui nous est parfois apparue trop longue, la précision qu'il s'agissait d'une étude réalisée dans différents quartiers de Marseille. Cette dernière précision semblait davantage attiser la curiosité et favoriser la confiance des habitants. En outre, nous avons opté pour commencer les entretiens en interrogeant nos interlocuteurs sur leurs rencontres avec les animaux, leurs observations, leurs pratiques, l'anecdote pouvant être en ce sens considérée comme « *un des leviers les plus puissants de l'entretien ethnographique* » (Beaud 1996 : 242). Nous avons ainsi été confrontée à différents types de réactions, chacune témoignant du contexte particulier dans lequel ces enquêtes urbaines sur les goélands se sont déroulées.

La diversité des personnes interrogées était plus importante pour nous que l'interconnaissance entre ces personnes, ou que l'orientation de l'échantillon vers des plaignants. Nous avons donc opté pour une première prise de contact avec les habitants dans la rue, c'est-à-dire sur une place ou sur un trottoir en arrêtant les passants. Ceux-ci étaient choisis de sorte à interroger des personnes de tous âges, des deux sexes, et domiciliés dans le quartier. Ce dernier critère nécessitait une attention aux indices suggérant que ces personnes habitaient le quartier, comme le fait de marcher avec une baguette à la main le soir ou le midi par exemple. Comme nous pouvions nous y attendre avec une telle démarche (l'habitant est interpelé par

---

[32] S'est aussi posée la question de l'utilisation ou non d'un guide d'entretien. Car si celui-ci peut changer la relation d'enquête en « [conférant] notamment un caractère officiel et presque scolaire à la situation d'entretien qui la fait ainsi se rapprocher de la passation d'un examen » (Beaud 1996 : 239), nous avons constaté que ce caractère officiel donné à la rencontre rassurait également la plupart de nos interlocuteurs sur le sérieux du travail réalisé. Finalement, nous avons opté pour l'utilisation d'un guide d'entretien « léger », nous rappelant les sujets considérés par nous comme incontournables. Outre le fait que notre guide a pu évoluer, il nous a tout de même permis d'aborder les mêmes points essentiels dans la majorité de nos entretiens les plus riches.

[33] « On peut dire, sans exagérer, que les premiers moments de la rencontre sont stratégiques : ils marquent un climat, une atmosphère dans laquelle se déroulera ensuite l'entretien » (Beaud 1996 : 238).

une inconnue) dans un tel contexte (la rue : espace public caractérisé par une hyper-sollicitation de l'individu (Simmel 2007 (1983)), de nombreuses personnes ont refusé ou abrégé la conversation. Toutefois, il a été possible de prendre rendez-vous avec certaines d'entre elles pour une discussion ultérieure plus approfondie, chez elles ou à la terrasse d'un café. Cette approche s'est montrée intéressante, mais nous en avons adopté d'autres en complément.

b. Enclencher des discussions collectives avec des appels à témoignages

En affichant des « Appels à témoignage », nous avions pour objectif de prendre contact avec des habitants suffisamment intéressés par le sujet pour prendre la peine de nous contacter. Ces affiches ont été mises en place à des points stratégiques de chaque quartier choisi : dans les pharmacies, boulangeries, boucheries et postes des rues principales. En affichant ainsi une quinzaine d'appels dans 3 quartiers différents (CQA, END, STB), nous n'avons été contactée que par 3 habitants de deux quartiers différents (END, VXP). Finalement, l'action d'affichage a été aussi intéressante que les retours de ces quelques personnes, car elle nous a parfois permis de déclencher des discussions collectives et de repérer ainsi certains habitants intéressants à re-contacter pour un entretien approfondi en dehors de ce contexte d'émulation.

c. Utiliser les retours des appels à témoignages

Parmi les 3 personnes ayant répondu à l'appel à témoignage, deux l'ont fait par téléphone, l'une par mail. L'une des deux personnes ayant téléphoné a souhaité s'en tenir à notre conversation téléphonique d'une douzaine de minutes. Les deux autres personnes, l'une habitant au Vieux Port et l'autre à Endoume, ont accepté une rencontre et une discussion prolongée : l'une dans un bar du Vieux Port, l'autre à son lieu de travail, la Capitainerie du Frioul.

d. Frapper aux portes d'habitants ciblés

Sélectionner des bâtisses et des portes auxquelles frapper n'a été possible que dans trois quartiers : CQA, END, STA. Cette démarche a été testée en 2007. Aux Cinq Avenues, nous avons sonné à 3 portes de maisons à toit pentu de la rue Juramy, ainsi qu'aux appartements de la résidence à toit plat située à l'angle de la rue du Bosquet de la rue Emile Bourges. Des couples de goélands nicheurs avaient été observés sur chacun de ces toits. Ainsi, 3 habitants ont accepté un entretien prolongé. A Endoume, cette même démarche nous a permis d'obtenir un entretien long avec un seul couple d'habitants. A Saint-Anne, nous avons pu en mener cinq

au sein des résidences du Clos des Treilles. C'était notre principale méthode dans ce quartier. Les configurations des autres quartiers ne s'y prêtaient pas. A La Rose et à Saint-Barthélemy, les gardiens des grands ensembles d'immeubles nous conseillaient vivement de ne pas sonner à n'importe quel domicile, ce pour des motifs de sécurité. Nous avons donc favorisé leurs pistes pour contacter certains habitants. Au Frioul, les toits ne semblaient pas occupés par les goélands. C'est en commençant par discuter avec le gérant du bar apparemment le plus fréquenté par les locaux, puis par le biais du CIQ et des associations que nous avons pu interroger plusieurs habitants. Dans ce contexte de petit quartier isolé, les prises de contacts en réseau ont été rapides et multiples, contrairement au contexte des quartiers internes à Marseille, où les habitants étaient plus méfiants et moins disponibles.

e. Solliciter les CIQ et associations pour les quartiers difficiles à aborder

Cette difficulté d'approche des habitants s'est essentiellement présentée au sein des quartiers de La Rose et de Saint Barthélémy. C'est la première raison pour laquelle nous nous sommes tournée vers les Comités d'Intérêt de Quartier (CIQ), les gardiens des cités et quelques associations de quartier. A cet objectif s'est ajouté celui de mieux connaître les quartiers en question, leurs évolutions, leurs préoccupations.

3. Sur le choix du qualitatif et le corpus d'entretiens

Nous avons évoqué l'apparente stéréotypie du discours des habitants au sujet des goélands perçue lors des enquêtes exploratoires. Ceci, ajouté à la taille de la ville et de sa population, aurait pu nous inciter à renoncer aux entretiens au profit d'une enquête quantitative (statistiquement représentative) de la population marseillaise. Si une telle enquête nous semble pouvoir apporter d'importantes informations sur le degré de généralisation des discours au sein des différentes classes sociales et culturelles, elle ne peut, à notre sens, qu'être éclairée par les résultats d'une enquête qualitative. C'est ainsi que Lemoine et Sauvage ont procédé pour leur enquête sur les relations entre hommes et oiseaux à Rennes (Lemoine et Sauvage 1997), et c'est également ce qui est proposé dans l'objectif de saisir en priorité les catégories des enquêtés et la complexité des contextes relationnels entre les hommes et les autres êtres vivants (Drury et al. 2011).

Nous considérons que l'analyse qualitative permet de traiter de liens discursifs complexes dans un nombre restreint de cas, alors que l'analyse quantitative permet de traiter de liens discursifs simples dans un très grand nombre de cas. Autrement dit, la première gagne en

contextualisation des données alors que la seconde gagne en généralisation des données. L'une et l'autre portent des intérêts sur des unités heuristiques différentes, leurs résultats peuvent être complémentaires (Drury et al. 2011), et même contrôler les biais méthodologiques comme le propose le concept méthodologique de « *triangulation* » (Jick 1979). Dans le cadre de notre recherche, nous avons choisi d'étudier plusieurs dimensions de l'objet de recherche. De ce fait, il aurait été trop ambitieux d'utiliser plusieurs méthodes pour étudier une seule dimension de l'objet. Nous nous sommes donc concentrée sur la complexité des liens discursifs et la diversité de leurs contextes d'expression.

Nous avons donc opté pour persévérer sur la voie de l'entretien « *semi-directif* » (Blanchet 1993), « *ethnographique* » (Beaud 1996), ou encore « *compréhensif* » (Kaufmann 2011), en cherchant à tirer profit de l'observation de la situation de l'entretien pour mieux interpréter les discours des habitants. Nous avons procédé à une même analyse qualitative pour tous les types de discours obtenus par interviews, que ce soit ceux des habitants, ceux de la municipalité, ou ceux des gestionnaires des déchets ; lors de discussions comme ceux des gestionnaires d'espace protégés ; ou encore ceux recueillis au travers des articles de presse.

a. Réflexion sur le corpus d'entretiens avec les « habitants »

Nous avons vu que nos enquêtes privilégient les habitants, tout en incluant d'autres catégories d'interlocuteurs dits « *professionnels* » qui sont aussi souvent des habitants mais que nous avons interrogés en tant qu'experts sur leur profession et les pratiques qui leur sont propres, qu'elles soient directement liées aux goélands ou non. Nous discutons ici des caractéristiques du corpus d'entretiens réalisés avec les habitants (Tableaux 3, 4, 5, 6, 7 ci-après).

Caractéristiques du corpus d'entretiens avec les habitants

Tableau 3 : Qualité des interlocuteurs

Habitants	Professionnels
95	15

Tableau 4 : Nombre d'habitants interrogés par quartier (n=95)

FRI	END	VXP	STA	STB	CQA	LAR	Autre	Total
13	12	14	7	10	21	9	9	95

Tableau 5 : Nombre d'habitants interrogés par contexte d'entretien (sur n=95)

Aléatoire (rues)	Rendez-vous	Téléphone	Total
45	43	2	95

Tableau 6 : Nombre d'habitants interrogés par sexe (sur n=95)

Femme	Homme	Couple ou groupe	Total
41	50	4	95

Tableau 7 : Nombre d'habitants interrogés par classe d'âge (sur n=95)

Moins de 30 ans	Entre 30 et 59 ans	60 ans et plus	Total
14	48	33	95

Les 95 entretiens avec les habitants ont été réalisés essentiellement dans deux contextes différents. Il s'agit d'un côté des entretiens réalisés instantanément dans la rue après avoir présenté notre enquête, de l'autre des entretiens réalisés après avoir pris rendez-vous (dans un café, au domicile de l'habitant, dans un local d'association de quartier). Nous ne comptons pas les discussions furtives qui ont pu avoir lieu au quotidien, et qui ont pourtant contribué à notre réflexion, comme cela se produit dans toute enquête ethnographique à laquelle notre emménagement pour plus de trois ans dans le quartier des Cinq Avenues a fortement contribué. Ainsi, nous avons réalisé 45 entretiens spontanément dans la rue, 43 sur rendez-vous, et deux par téléphone. Chacun de ces entretiens dure de quelques minutes à deux

heures, qu'ils aient été réalisés dans un contexte ou dans l'autre. Nous notons une sous-représentation des moins de 30 ans à laquelle il faudrait être attentive pour améliorer notre tentative d'interroger une grande diversité de catégories d'habitants.

b. Faire varier les cas

Nous nous sommes attachées à éviter autant que possible d'interroger des personnes appartenant à la même catégorie d'âge, de sexe, d'habitat. Faire varier cette dernière variable nous permettait indirectement de faire varier la catégorie socio-professionnelle. Cela-dit, en « *faisant varier les cas* » (Becker 2002 : 184), nous n'avons pas cherché à rendre notre échantillon représentatif des caractéristiques de la population marseillaise, mais plus simplement à éviter de nous concentrer sur une catégorie plutôt qu'une autre.

c. Peser les bénéfices du retour vers les personnes interviewées

Précisons encore une fois que notre objectif est de comprendre ce qui se passe entre hommes et goélands à Marseille, et que les enquêtes exploratoires montrent que beaucoup d'habitants considèrent ne pas avoir grand-chose à dire sur les oiseaux. Ceci ne signifie pas qu'il nous faut prendre leurs discours au premier degré et nous en tenir là. Au contraire, cela amène à s'interroger sur la méthode d'enquête et son aptitude à faire jouer à l'habitant son rôle d'informateur (Gold 2003 : 349; Kaufmann 2011 : 53). De plus, il était souvent difficile d'obtenir la confiance de nos interlocuteurs au point de disposer de leurs coordonnées et leur consentement à une éventuelle nouvelle rencontre[34]. Pour toutes ces raisons, nous avons rarement été amenée à revoir les personnes interviewées. Nous l'avons fait lorsque le contexte semblait favorable et/ou lorsque nous savions que l'interlocuteur avait encore des éléments de compréhension à nous apporter. Cela-dit, il convient de noter encore une fois l'influence des spécificités de l'objet et du contexte de recherche sur notre méthode. En effet :

> « La transposition des méthodes ethnographiques en ville pose certains problèmes spécifiques. Le retrait des gens sur leur vie privée, l'anonymat de la plupart des pratiques, la médiatisation des relations sociales par les télécommunications, le compartimentage des différentes sphères d'activités rendent difficile l'usage de l'observation directe. » (Cefaï 2003 : 483)

Par contre, dans le cadre d'une enquête auprès d'interlocuteurs dont les activités sont directement ou indirectement impliquées avec les animaux en question, nous pensons qu'il

[34] Précisons qu'aucun des habitants à qui nous avons laissé nos coordonnées ne nous a contactée

peut être plus pratique et plus approprié de multiplier les rencontres, et surtout les contextes de rencontre, avec les mêmes personnes. Il s'agirait donc, à notre sens, d'un problème plus lié à la centralité/marginalité du sujet de recherche dans la vie quotidienne des enquêtés qu'aux spécificités urbaines.

En effet, du point de vue de ces spécificités méthodologiques urbaines, il pourrait sembler que nous avons pris le rôle de « *l'observateur-comme-participant* » et accessoirement de « *pur-observateur* » plutôt que celui de « *participant-comme-observateur* », c'est-à-dire que notre démarche a davantage impliqué de l'« *observation formelle que toute autre sorte d'implication par participation sur le terrain* » (Gold 2003 : 346). Or, le simple fait d'habiter Marseille, d'être exposé au quotidien à la présence des goélands dans le contexte marseillais, était une façon pour nous de participer à la principale activité que nous considérions comme nécessaire pour faire partie de notre corpus « habitants ». Nous avons donc successivement endossé ces trois rôles selon les situations.

Rencontrer une grande diversité de personnes sur des temps relativement brefs et observer des habitants que nous n'interrogeons pas entraînent des limites d'interprétation des données, notamment pour cerner la complexité des rapports entre dire, faire et penser. C'est pourquoi, consciente des difficultés posées par une enquête portant essentiellement sur les discours, notamment en terme de rapport des discours aux pratiques, nous avons essayé de multiplier les occasions d'observer et d'écouter au sens large, c'est-à-dire de conduire un travail de type ethnographique.

Ainsi, si nous n'avons pas procédé à un « *accompagnement* » de nos interlocuteurs dans leurs différentes activités (extrêmement peu liées aux goélands), nous avons utilisé nos propres observations en tant qu'habitante (« *éclairée* » sur la question) de Marseille et quelques discussions plus ou moins développées avec différents usagers des marchés, plages et parcs de la ville. Nous n'avons pas pu observer les comportements des mêmes habitants que nous avons interrogés, mais nous avons enregistré tous les types de comportements plus ou moins liés aux goélands que nous avons pu observer au sein des différents espaces urbains, ainsi que tous ceux dont nous avons constaté la narration par ailleurs (presse, employés de la ville…) – en les prenant pour ce qu'ils sont, des récits. Tous ces éléments étaient susceptibles d'affiner notre interprétation.

B. PROCESSUS D'ANALYSE DES ENTRETIENS

Les discours obtenus à travers les entretiens ont été, à de rares exceptions près, enregistrés avec un enregistreur numérique. Le processus d'analyse commence dès l'entretien, mais l'investigation du matériau lui-même est initié par la retranscription[35], et poursuivi au travers de l'analyse de la structure et des thèmes développés dans les discours.

1. L'étape première de la retranscription

Autant que faire se peut, nous avons retranscrit des entretiens pendant les périodes d'enquête. Cependant, faute de temps, cela n'a pas toujours été possible. Nous avons alors réécouté certains entretiens, que ce soit pour se rappeler d'une information, ou pour reprendre au calme l'écoute d'un entretien riche. Ce faisant, non seulement nous prenions du recul vis-à-vis de notre rôle d'acteur dans l'entretien (Gold 2003), mais nous constations aussi nos erreurs d'interprétation dans l'instant, les occasions perdues de rebondir sur certains propos, etc… Pour autant, nous n'avons écarté aucun entretien, nous les avons traités en fonction de ces problèmes, nous rappelant que des entretiens maladroitement ou difficilement menés peuvent être toutefois hautement informatifs (Beaud 1996; Kaufmann 2011).

En tant que situation d'écoute et de réécoute solitaire, l'étape de la retranscription est favorable à une réflexion sur la méthode, comme à l'analyse du contenu de l'entretien lui-même. En effet, il s'agit d'une opération souvent considérée comme purement technique, qui semble pourtant essentielle à l'analyse du contexte de l'échange, et donc au contrôle de son contenu : elle est « *la condition nécessaire pour percevoir et analyser la « dynamique » de l'entretien* » (Beaud 1996 : 250).

Cependant, le passage d'un support oral à un support écrit représente aussi une perte d'information pour un matériau qui devient « *plus concentré sur le langage* » (Kaufmann 2011 : 77), que ce soit celle apportée par des silences, des tons ou des rythmes de voix révélant malaises et/ou hésitations, etc. C'est pourquoi il nous a paru important de réaliser des retranscriptions intégrales en prenant soin non seulement de présenter le contexte de l'entretien (prise de contact, lieu, et entrée en relation avec l'enquêté, etc.) accompagné de

[35] Nous utilisons le terme « retranscription » plutôt que celui de « transcription » car il semble que le premier soit plus approprié pour signifier le passage d'un type de support à un autre. En effet, « *retranscrire* » est définit par « *Exprimer sous une autre forme* », et « *transcrire* » par « *Reproduire exactement un document écrit* » (tlfi).

quelques commentaires, mais également de signaler tous les éléments non verbaux que nous percevions et/ou qui nous semblaient importants à remarquer.

Nous avons ainsi constitué trois documents d'enquête en fonction de l'année concernée : le premier (A) contient les retranscriptions des entretiens réalisés auprès des professionnels et des habitants en 2007 ; le second (B) contient les retranscriptions des entretiens réalisés auprès des plagistes de Marseille et Porquerolles ainsi qu'auprès des habitants de Porquerolles en 2008 ; le troisième (C) comprend les retranscriptions des entretiens réalisés auprès des habitants de Marseille en 2009 et 2010. Ces documents d'enquête constituent donc une production issue de la transformation d'enregistrements bruts qui est destinée aux étapes suivantes de l'analyse. Un tel processus de transformation est donc primordial dans la mesure où il « *usine le matériau dans sa forme la plus vierge, « brute », celle à partir de laquelle on travaille* » (Guéranger 2006 : 1; voir aussi Mondada 2008). Lorsque des temps trop longs séparaient l'écriture de la réalisation et de la transcription d'un entretien, nous n'avons pas hésité à le réécouter, afin de bénéficier d'un maximum d'indices d'interprétation.

2. La mise en visibilité du contenu des documents d'enquête

Une fois les documents d'enquête imprimés, nous voilà face à une masse d'informations retranscrites au plus près du déroulement des entretiens. Il nous faut alors rendre ce matériau analysable tout en minimisant son « *altération* ». Pour cela, nous avons commencé par lire les entretiens en les annotant et en inventoriant nos pistes de réflexion, nos hypothèses, nos nouveaux questionnements, et les thèmes abordés qui paraissaient récurrents et/ou importants.

Afin d'organiser et de rendre toutes ces informations plus visuelles, nous avons dressé des tableaux regroupant certaines caractéristiques des interlocuteurs (âge, sexe, profession, adresse), de l'entretien (lieu, durée), et le contenu de leurs discours sur des thèmes clefs (qualification des goélands, leur régime alimentaire, les raisons de leur présence, etc.). A ce stade, nous avons évité de créer des colonnes en fonction de nos propres catégories d'analyse, en portant une attention particulière aux mots appartenant à nos interlocuteurs (Beaud 1996 : 252) et aux enchaînements d'idées opérés par eux au cours de l'entretien (lectures verticales). Dans cet objectif d'identifier des schèmes de discours, nous avons réalisé un « squelette chronologique » de ces enchaînements d'idées pour chaque entretien.

A la fin de la dernière période d'enquête (2009), soucieuse d'avoir abordé les sujets les plus importants lors des entretiens les plus riches, nous avons dressé des tableaux récapitulatifs des thèmes abordés dans chacun de ces entretiens. Ceci marquait le début de l'analyse thématique.

3. Le questionnement thématique des documents d'enquête et l'écriture

Comme le suppose la réalisation d'entretiens semi-directifs, leur contenu thématique est en partie déterminé par l'enquêteur et en partie par les interlocuteurs. En général, nous avons introduit la discussion en demandant aux habitants quels animaux ils voient chez eux ou près de chez eux. Puis, tout au long de l'entretien, nous avons cherché à ce que nos interlocuteurs :

- racontent leurs rencontres avec différents animaux (dont surtout les goélands),
- expriment leurs préférences et les raisons de leurs préférences pour les animaux évoqués,
- expliquent les raisons pour lesquelles selon eux certains animaux (et en particulier les goélands) sont présents ou non dans tel ou tel espace (rues, toits, marchés…) et s'ils ont perçu une évolution de ces présences/absences,
- livrent leurs attentes envers la municipalité quant à la gestion des animaux (surtout des goélands) et à l'amélioration de la qualité de vie urbaine en général (en parlant des spécificités marseillaises supposées par eux),
- parlent de leurs déplacements dans Marseille et en dehors, que ce soit pour des activités professionnelles ou de loisir, ainsi que de leurs parcours de vie.

L'analyse de ces thèmes (plus ou moins larges) et de ceux abordés spontanément par les habitants (le voisinage, la pêche, les déchets, les pollutions urbaines, etc.) a consisté non seulement en une lecture verticale des entretiens (évoquée ci-dessus) permettant de dégager les liens entre les différents thèmes au sein d'un même entretien, mais également en une lecture horizontale permettant d'approfondir la réflexion sur chaque thème de façon transversale au sein du corpus. Nous avons procédé de même pour l'analyse des discours experts et médiatiques.

C. CONTEXTES PARTICULIERS DE RECUEIL ET D'ANALYSE DE DISCOURS

Bien que nos enquêtes se soient concentrées sur les discours des habitants de la ville, notre approche globale des relations entre hommes et goélands nécessitait de s'intéresser également aux discours de certains groupes professionnels, à ceux des médias d'information locale, ainsi qu'à ceux de structures éducatives fournissant un accès aux connaissances naturalistes sur la faune et la flore marseillaises.

1. Entretiens avec des experts

Les professionnels vers lesquels nous avons eu besoin de nous tourner pour mieux comprendre les relations entre hommes et goélands à l'échelle du territoire de la communauté urbaine sont :

- des employés municipaux directement concernés par la gestion des animaux en ville ;
- de responsables de différents services à la Direction de la Propreté Urbaine et à la Direction du Transfert des Déchets (Directions de la CUM),
- des responsables de gestion des ISDND (Installation de Stockage de Déchets Non Dangereux) ;
- des gestionnaires des îles de Marseille (Réserve Naturelle de Riou et Parc Maritime du Frioul).

Nous attendions des premiers des informations pour saisir les rapports entre animaux, gouvernance municipale, et habitants. Interroger les seconds devait nous permettre de saisir le mécanisme d'évacuation des déchets de l'espace urbain et ses interactions avec les habitants et les goélands. L'enquête auprès des responsables des ISDND visait quant à elle à connaître les caractéristiques actuelles du système d'enfouissement des déchets de la communauté urbaine et leur impact sur la disponibilité alimentaire majeure des goélands marseillais. Enfin, nos discussions, essentiellement informelles, avec les gestionnaires des îles de Marseille pouvaient nous renseigner sur leurs perceptions des rapports entre habitants, goélands, et conservation de la nature, ainsi que sur les comportements des goélands et l'histoire de la protection des îles.

2. Analyse d'articles de presse locale

Dans l'objectif d'analyser une partie de la diversité des discours médiatiques sur les goélands à Marseille, nous avons rassemblé autant d'articles de presse écrite locale que possible, et particulièrement porté notre attention sur les articles parus dans *La Provence*, quotidien le plus édité dans la région (http://www.ojd.com).

a. Un double corpus

Notre corpus d'articles de presse est composite dans le sens où il contient des articles qui ont été recueillis dans des contextes différents : l'établissement d'un dossier de presse « *Goélands* » par le responsable du Service des Parcs et Jardins de la Ville de Marseille (dossier municipal), notre propre recensement d'articles de presse écrite concernant les goélands à Marseille, en France et à l'étranger, tout au long de la thèse (dossier personnel), l'élaboration à notre demande d'un dossier de presse « *goélands/gabians* » par le service de documentation du quotidien *La Provence* (dossier *La Provence*)[36].

Le corpus municipal a été recueilli par un responsable des espaces verts (DGPJ, ville de Marseille), ornithologue de passion et employé à la ville de Marseille qui fut un temps chargé (entre autre) par un élu à l'Environnement de répondre aux habitants qui se plaignaient des nuisances causées par les goélands. Il est aujourd'hui responsable de la gestion des espaces verts et la gestion des nuisances causées par les goélands ne relève pas de son service. Il a déclaré ne pas avoir fait d'usage particulier de ses dossiers de presses concernant différentes espèces animales (également les sangliers, les perruches à collier) sinon de les communiquer « *aux rares personnes qui en ont fait la demande* ». Nous supposons que sa curiosité et son souci professionnel d'archiver les communications médiatiques évoquant des actions menées de près ou de loin par la Mairie peuvent expliquer l'élaboration de ces dossiers de presse. Le dossier « *Goélands* » comprend ainsi 39 articles de presse découpés et/ou photocopiés, datés de 1985 à 2006, dont 24 sont issus du Provençal et du Méridional, quotidiens fusionnés en 1997 pour devenir La Provence. Les autres sont parus dans Nice Matin, Le Soir, Le Havre Presse, Libération, Le Point, Marseille Infos, Marseille Plus, Marseille L'Hebdo, La Marseillaise, ou encore Vivre en Provence.

---

[36] Les archives du quotidien La Provence ne sont numérisées que depuis 2000, ce qui implique que leur service ne peut réaliser de recherche exhaustive sur un thème antérieurement à cette date.

Notre propre corpus comprend neuf articles concernant les goélands à Marseille, datés de 2007 à 2011, dont sept sont issus de *La Provence*. Précisons encore une fois que notre recueil n'a pas été systématique. De plus, ces sept articles ont été téléchargés sur le site Internet de *La Provence* lors de recherches annuelles par mots-clés (goéland, gabian, oiseau).

D'après le contenu du dossier de presse établi par le service de documentation du quotidien (2000-2010), il semble que les articles téléchargeables sur Internet ont tous été également publiés dans le format papier. Le dossier de presse de *La Provence* recouvre donc entièrement le nôtre concernant les articles de ce quotidien qui mentionnent les goélands à Marseille. Il comprend 27 articles dont quatre sont parus dans d'autres éditions que celle de Marseille (Martigues, Istres…) qui parlent aussi des goélands et/ou de la décharge d'Entressen.

Ainsi, notre corpus est caractérisé par l'ascendance numérique du dossier municipal sur la période qui s'étend de 1985 à 2000, et celle du dossier de *La Provence* sur la période qui s'étend de 2000 (année de numérisation du quotidien) à 2010.

Par ailleurs, notre dossier contient des articles parus dans d'autres journaux locaux, nationaux et internationaux. Nous nous sommes concentrée sur les 38 articles de *La Provence/Le Provençal/Le Méridional*, en tant que quotidien le plus distribué dans la région, sans pour autant nous priver de l'analyse d'articles d'autres journaux lorsqu'elle s'avérait éclairante (Tableau 3, Annexe 1 pour la liste des articles analysés).

b. Processus d'analyse

Les articles de presse sont à la fois des textes et des dispositions graphiques soumis à une réception collective. Nous avons commencé par procéder à une première lecture des 38 articles de presse portant sur les goélands à Marseille et parus dans La Provence (ou *Le Provençal* et *Le Méridional* selon l'époque). Cela nous a permis de poser un premier regard sur les titres et les structures des articles, ainsi que de noter nos premières réflexions et hypothèses, et dégager des motifs/thèmes. Lors de cette première lecture, nous sommes partie du principe que, en tant que médias d'information, la fonction théorique des articles de presse est de traiter un sujet pour apporter des informations au lecteur. Ainsi, nous nous sommes constamment questionnées sur la pertinence de l'information pour le sujet traité et sur la nécessité de la forme employée. Cela nous a permis d'identifier les jugements de valeurs que contiennent les articles. En effet, dans son analyse du système de saisie de la différence, au travers de textes « *anciens* » et « *modernes* », Colette Guillaumin distingue ces deux

catégories de documents en ce que les premiers ont pour objet (déclaré) « *l'autre* » et les seconds pour objet l'information. Ceci implique pour elle une primauté de l'analyse de la forme sur les seconds car « *les valeurs et les intérêts n'y sont pas […] exprimés directement* » (Guillaumin 2002 [1972] : 201-202). Dans notre cas, il nous semble intéressant de distinguer de manière analogue les textes (anciens ou modernes) qui traitent des goélands pour eux-mêmes (textes souvent naturalistes ou ornithologiques) des textes (modernes, nos articles de presse) qui ont pour fonction d'informer sur un évènement ou une situation. C'est pourquoi, dans l'objectif de comprendre la catégorisation de l'animal, nous nous interrogeons non seulement sur le contenu mais sur la forme des articles recueillis.

Dans une seconde phase, nous avons procédé à l'analyse de l'articulation des motifs identifiés au sein de chaque article, en schématisant le squelette de l'article et en essayant d'identifier la récurrence de structures argumentaires dans le corpus (lectures verticales). Ensuite, afin d'analyser précisément les inflexions argumentaires repérées, nous avons réalisé une description chronologique du corpus sur la base des motifs et des structures identifiés. Enfin, pour identifier les liens entre les discours des habitants, des journalistes et des médias, nous avons analysé les usages de la parole des habitants et des gestionnaires par les journalistes (citations dans les articles), et de celle des journalistes et des gestionnaires par les habitants (référence aux articles de presse dans les lettres de plainte ou lors des entretiens). Nos questionnements sur l'articulation et l'évolution des argumentaires, ainsi que la nature de notre corpus ne nous orientent évidemment pas vers une analyse quantitative des articles et de leurs contenus.

En somme, nous avons analysé les articles de presse dans la même perspective que les discours des habitants (analyse thématique de documents), tout en tenant compte des spécificités de leurs conditions de production et de réception.

3. Structures pédagogiques

Enfin, nous nous sommes intéressée aux structures pédagogiques spécifiques portant sur la faune et la flore du territoire marseillais, et destinées tant aux adultes qu'aux enfants scolarisés à Marseille. C'est pourquoi nous avons réalisé quelques journées d'enquête dans deux contextes supplémentaires et quelque peu marginaux mais non moins précieux pour notre recherche. Il s'agit de l'exposition « *Marseille ville sauvage* », et des classes de mer du Centre Léo Lagrange au Frioul. L'exposition a été réalisée et présentée au Muséum d'Histoire

Naturelle de Marseille entre juin et décembre 2009. Elle portait sur les espèces animales présentes sur tout le territoire marseillais (îles, collines, ville). Ainsi, nous avons observé la structure de l'exposition, interrogé la responsable scientifique sur son élaboration, enregistré les discours des animateurs de visite d'écoles et questionné quelques habitants sur le rapport entre les informations présentées et leurs observations quotidiennes.

Dans le cadre des classes de mer organisées par le Centre de Vacances Léo Lagrange au Frioul, nous avons également réalisé trois demi-journées d'observation participante. Le centre collabore avec le CEEP[37], l'une (sinon la) structure directement concernée par les goélands à Marseille et dont l'une des fonctions majeures est l'éducation à l'environnement.

La thèse comprenant déjà de nombreux aspects et terrains à traiter, nous n'avons pas mené une analyse muséologique, ni étudié les discours et les pratiques des enfants. Toutefois, nous considérons ces deux situations en guise de complément nous permettant de saisir quelques aspects de deux systèmes spécifiques de transmission des connaissances sur la faune et la flore marseillaises à ses habitants.

Après avoir présenté nos méthodes de recueil et d'analyse des discours, nous abordons la façon dont nous avons interrogé l'histoire des relations entre hommes et goélands à Marseille.

[37] CEEP : Conservatoire-Etudes des Ecosystèmes de Provence.

III. QUESTIONNER L'HISTOIRE DES RELATIONS ENTRE HOMMES ET GOELANDS

L'explosion des populations de goélands et le début de leur nidification urbaine étant décrits comme des phénomènes relativement récents notamment liés à l'abondance des déchets urbains consommés par les goélands sur les centres d'enfouissement (CEEP 2010a; Duhem 2004; Guyot et al. 1985), nous avons voulu interroger le contexte de leur apparition (et non-apparition auparavant) en tâchant d'explorer via les archives et les documents anciens l'évolution des contextes écologiques et sociaux qui ont pu empêcher puis favoriser ces phénomènes. Comment les espaces littoraux et insulaires étaient-ils occupés et perçus ? Quels changements la Révolution Industrielle a-t-elle pu induire qui auraient joué sur les usages de ces espaces par les hommes et par les goélands ? Quels facteurs ont favorisé le lien entre goélands et déchets ? Depuis quand existe-t-il et sous quelles formes ? Nous nous intéressons tant aux caractéristiques des goélands qu'à celles des humains qui ont pu participer à la mise en place et au renforcement de ce lien.

A. CHERCHER DES TRACES ET DES EXPLICATIONS

Nos questionnements historiques concernant le cas marseillais sont doubles : d'une part, nous cherchons à connaître l'origine et la nature du lien établi entre goélands et déchets ; d'autre part, nous cherchons à saisir l'évolution de l'occupation des espaces littoraux par les hommes et les goélands. Pour répondre à notre premier objectif, nous avons cherché d'un côté à accéder aux discours anciens sur les goélands (ouvrages de pêche, de chasse, d'ornithologie), de l'autre à situer l'apparition des goélands dans l'histoire de la gestion des déchets urbains (archives administratives municipales et départementales). Pour répondre à notre second objectif, nous avons tenté de retracer l'histoire des activités humaines sur les îles et dans les ports marseillais (ouvrages historiques amateurs et académiques), et d'accéder à des témoignages locaux sur la présence des goélands (récits de voyages, gazettes, poésie, etc.).

1. Les goélands, entre chasse et ornithologie

Au contraire du loup, du renard, ou du corbeau, les goélands n'ont pas laissé de traces dans les archives municipales et départementales qui concernent les espèces « nuisibles ». Nous

avons donc cherché un oiseau commun évoqué dans des descriptions poétiques de paysages, des récits de voyage, de chasse, de pêche, de pratiques populaires, et dans des ouvrages naturalistes généraux et régionaux.

a. Classifications et nominations des goélands

Les ouvrages naturalistes et ornithologiques anciens sont les premiers documents dans lesquels nous pouvions nous attendre à rencontrer les goélands. Les grands classiques nationaux sont disponibles en consultation libre et recherche dans le texte au niveau de la base informatisée de la BNF (Gallica : http://gallica.bnf.fr/). Le problème se posait plutôt de trouver des ouvrages régionaux. En effet, nous pouvions espérer de ces derniers qu'ils soient écrits par des auteurs qui observent les espèces au sein de leurs environnements, et pas seulement des spécimens ramenés en cabinet. Nous avons donc orienté nos recherches vers les fonds patrimoniaux de la Bibliothèque municipale de l'Alcazar et celle du Musée d'Histoire de Marseille.

Un autre problème était celui d'identifier la classification des espèces locales, car en France, le goéland leucophée était *gabian* et/ou *argenté* (selon l'auteur du texte) avant d'être *leucophée*. Il n'est *leucophée* que depuis les années 1980 (Isenmann 1980). Il est donc difficile d'avoir la certitude de l'espèce dont il est question avant cette époque, mais la distinction entre goélands argenté et goéland leucophée n'est pas essentielle pour comprendre la relation. Il est plus important de s'assurer de la distinction entre les goélands et d'autres oiseaux aquatiques. Aussi, nous avons cherché à apporter des éléments qui permettent d'ébaucher une identification des nominations et classifications locales des goélands. Etaient-ils mentionnés parmi les espèces communes ou rares ? Comment étaient-ils nommés ? Où se situaient-ils dans la classification proposée par rapport aux autres oiseaux ? Est-ce que leurs comportements étaient décrits ? Et bien sûr, quels étaient les auteurs de ces descriptions ?

Ce sont essentiellement des ouvrages naturalistes et historiques, ainsi que quelques récits de voyages et dictionnaires de provençal/langue d'Oc qui nous ont permis d'apporter des éléments de réponse à ces questions. Nous les avons consultés au sein des fonds patrimoniaux de la bibliothèque municipale de l'Alcazar (Marseille), par l'intermédiaire de la bibliothèque numérique Gallica (BNF), ainsi qu'à la bibliothèque du Musée d'Histoire de Marseille (MHM). Nos recherches sur les pratiques de chasse au sein d'ouvrages de chasse et de pêche nous ont également permis de compléter les informations apportées par les premiers ouvrages.

b. Les pratiques de prélèvements humains sur les goélands

L'histoire des pratiques de chasse en France a fait l'objet de plusieurs publications académiques qui permettent de se faire une idée de leurs caractéristiques et des contextes dans lesquels elles s'inséraient (Corvol 2010; Hell 1997). Ensuite, les livres de chasse anciens offrent des informations précises sur l'intérêt porté à différentes espèces à Marseille (Méry 1847; Moreau 1872) et plus généralement en France (Baudrillart 1834; Diguet 1881; Reignac 1928). Par ailleurs, les arrêtés préfectoraux consultés aux archives départementales de Marseille nous renseignent sur l'évolution des espèces considérées comme nuisibles, ainsi que sur l'évolution de la mise sous protection des espèces d'oiseaux considérées comme utiles à l'agriculture. Les documents qui se rapportent à la chasse doivent donc nous permettre d'obtenir des informations sur la nomination des goélands, leur catégorisation au sein des autres espèces de gibiers, et sur l'histoire de la chasse en Provence. Ce sont des indications sur les pressions de prédation humaine qui ont pu être exercées sur les goélands.

Un autre type de prédation est connu sur les goélands dans le monde et même en France, et pourrait avoir également existé en Provence : il s'agit de la collecte et de la consommation des œufs de goélands. Nous avons donc cherché des traces écrites de cette pratique dans les bases de données des archives départementales et municipales, tout en supposant qu'il pourrait s'agir d'une pratique cachée ou très locale, n'impliquant pas de marché ni de cours des prix, à l'image des « *nourritures canailles* » que l'on ne peut saisir directement (Ferrières 2007 : 20). Nous avons également interrogé les documents mentionnant les pratiques de prélèvement des couvées en France, et plus généralement l'histoire des modes de prélèvement des ressources naturelles en milieu rural. Par ailleurs, afin d'éclairer notre réflexion à ce sujet, nous avons pris en compte les pratiques de consommation des œufs de Laridés dans le monde, ainsi que les témoignages actuels de ces pratiques passées et/ou présentes dans l'espace marseillais.

Enfin, nos recherches historiques se sont décentrées des goélands pour s'intéresser aux facteurs qui ont pu jouer dans la dynamique des relations entre hommes et goélands : l'évolution du contexte socio-économique au sein des ports et des îles marseillaises.

2. Les activités humaines entre ports et îles

Les ports et les îles marseillais sont des espaces aujourd'hui encore privilégiés pour l'observation des interactions entre hommes et goélands. Avant que ces derniers ne viennent nicher en ville, c'était même *a priori* leurs espaces majeurs de coexistence.

a. Economie et ports marseillais

Au niveau français, il semble que l'histoire des activités littorales est davantage documentée pour les côtes Atlantiques et Nord, notamment en ce qui concerne les économies portuaires. Toutefois, nous avons trouvé et utilisé quelques ouvrages historiques qui concernent également les activités humaines littorales sur la côte méditerranéenne (Notamment : Cabantous 1987; Cabantous et al. 2005). De plus, les activités marines n'étant pas dissociables des activités terrestres (Cabantous et al. 2005), les ouvrages généraux sur l'histoire de Marseille fournissent bien sûr également de précieuses informations sur l'évolution de ses ports et de son économie (Roncayolo 1996; Temime 1999).

b. Evolution des usages humains des îles marseillaises

Les îles de Marseille étant actuellement des espaces de première importance pour les goélands leucophées (elles hébergent les plus importants effectifs reproducteurs français), nous avons cherché à connaître l'évolution de ces espaces et surtout de leurs usages par les humains. Pour cela, nous avons abordé l'histoire des îles de Riou et du Frioul par l'intermédiaire d'ouvrages et articles historiques locaux (Aillaud 2005; Blanchard 1986; Bouillon-Landais 1859; Bourry 1991; Masséna-Gourc 1994; Richard 2009). S'ils n'ont pas répondu à toutes nos questions, et si les sources des informations qu'ils contiennent ne nous sont pas toutes identifiables, ces ouvrages nous ont offert un accès aux modes d'occupation passés d'espaces clés pour nos questionnements : les îles de Marseille, ses calanques et petits ports de pêche situés au plus proche de l'archipel de Riou, le premier colonisé par les goélands (Vidal et al. 2001).

Enfin, toujours dans un souci de contextualisation des sources mobilisées et des questionnements que nous leur avons adressés, nous nous sommes intéressée de près à la naissance générale du « *désir de rivage* » à partir du 18ème siècle (Corbin 1990 [1988]), tout en essayant de percevoir les particularités marseillaises populaires (Masséna-Gourc 1994).

Avec la catégorisation des goélands, les types de prélèvements humains dont ils ont fait l'objet, et les usages des espaces portuaires et insulaires de Marseille, un autre espace et contexte de rapport à l'animal nous intéresse : celui du milieu urbain.

3. Animaux et déchets dans la vie urbaine

En particulier, nous nous sommes questionnée sur l'histoire des présences animales en ville et la gestion des résidus urbains, sur l'évolution des sensibilités à chacun de ces objets, afin d'éclairer l'origine du lien aujourd'hui établi entre goélands et déchets urbains.

a. L'histoire des présences animales en ville

Les historiens s'accordent sur le fait que l'évolution de l'organisation des villes, l'avènement de l'hygiénisme, mêlés aux changements de valeurs et de sensibilités, ont amené les citadins à côtoyer davantage certains animaux et d'autres moins (Agulhon 1981; Baratay 2008). Nous n'avons pas investi ces anciens et nouveaux bestiaires urbains, mais nous avons tenu compte des documents administratifs municipaux et départementaux qui pouvaient nous donner quelques indices à ce sujet. Il s'agit notamment des courriers administratifs concernant la fermeture d'anciens abattoirs et l'ouverture de nouveaux, ainsi que les plaintes concernant la présence des dernières porcheries dans certains quartiers. En outre, nous avons inséré à notre base de données tout ce que nous avons pu trouver dans la série W (Hygiène) des archives municipales sur les pigeons et les rats, animaux « *res nullius* »[38] les plus administrés et liés à la salubrité de la ville actuellement.

b. L'histoire des résidus urbains

Afin de trouver des données sur l'évolution des mesures de gestion des résidus urbains à Marseille, nous avons cherché des documents dans la série M des archives départementales, et dans la série W des archives municipales.

Dans le cadre de classement des archives départementales, la série M contient ce qui tient de l'« *Administration générale de 1800 à 1940* ». En plus de documents administratifs sur les espèces nuisibles, l'exploitation des terres agricoles et la chasse, nous avons utilisé les dossiers « *Santé, ordures, assainissement de Marseille* » (AD 5M232) et « *Abattoirs* » (AD 5M240).

Selon le cadre de classement des archives municipales, la seconde fait partie des séries contemporaines (à partir de 1940) et contient « *Tous les versements effectués, par ordre*

[38] *Res nullius* est une expression latine utilise en droit civil pour désigner une chose qui n'appartient à personne. Elle a notamment été utilisée pour désigner le statut des pigeons à Marseille, et justifier de la non-responsabilité de la municipalité quant à leur présence en ville.

d'arrivée ». Ce sont les dossiers « *Incinérateur* » (AM 478W602), « *Modernisation de la collecte des ordures ménagères* » (AM 483W236), « *Contrôle du nettoiement* » (AM 483W188), « *Nettoiement des marchés* » (AM 483W188), « *Nettoiement des voieries* » (AM 483W188), « *Ordures ménagères. Dépôt d'Entressen. Usine d'Ensuès* » (AM 753W78) qui nous ont été les plus utiles.

Nos premières interrogations ont porté sur la période de création des décharges à ciel ouvert du pourtour marseillais dans la seconde moitié du 20ème siècle. Les documents administratifs portant sur leur construction et leurs premières années de fonctionnement (1970-1990) étant pour beaucoup trop récents pour être archivés ou bien consultables, nous avons utilisé autant que possible les témoignages des professionnels susceptibles d'avoir connu cette époque ou d'en avoir une bonne connaissance. Puis nous nous sommes questionnée sur la destination des résidus urbains marseillais dans la première moitié du 20ème siècle, avant que ces décharges ne soient créées, et alors que les préoccupations hygiénistes étaient bien installées. Plusieurs dossiers des séries O et W des archives municipales nous ont apporté un certain nombre de réponses concernant l'évolution de la structuration de la collecte et de l'éloignement des résidus. Certains dossiers de la série M des archives départementales nous ont permis d'accéder à des informations antérieures et sur une échelle plus large concernant la gestion des « *gadoues* » de Marseille. Enfin, aidée par l'ouvrage de l'urbaniste Sabine Barles sur l'« *invention des déchets urbains* » au 19ème siècle (Barles 2005), nous avons tenté de comprendre les débouchés des résidus urbains marseillais à l'aune de ceux de Paris, la ville essentiellement concernée par le travail de cette auteure.

B. Bornes spatiales, temporelles et materielles

Pour toutes ces questions, réflexions et démarches de recherche historique, nous nous sommes concentrée sur l'espace marseillais et la période qui part de la Révolution française jusqu'à nos jours (soit l'époque « *contemporaine* » des historiens français ou l'époque « *moderne* » selon la terminologie internationale des historiens). Bien sûr, établir ces bornes ne nous a pas empêchée de prendre en compte des informations pertinentes trouvées concernant un espace et un temps plus larges. Par ailleurs, nous avons tenté de régulièrement situer cette époque qui suit la Révolution et nous préoccupe particulièrement au sein du déroulement de l'histoire générale.

1. Le littoral marseillais

L'espace marseillais est un espace qui recoupe un domaine marin (la mer), un domaine insulaire (des îles), un domaine côtier (bord de mer ou trait de côte, bâti ou non), et un domaine terrestre (la ville, ses massifs et campagnes alentour) plus ou moins influencé par la proximité de la mer. Etant donnée cette composition, et même s'il reste difficile d'en définir les contours théoriques exacts, nous avons considéré l'espace marseillais comme un espace « *littoral* » :

> « […] jusqu'à quelle distance en mer et jusqu'à quelle profondeur à terre les influences concrètes et réciproques de la terre et de la mer sont dominantes et comment nommer cette zone ? Au cours des temps, les expressions se sont succédées. Après le terme latin d'origine : *litus, litoris,* la « rive », on a parlé de « bord » puis de « rivage de la mer » en faisant référence à l'ordonnance de la marine en 1681. Le mot « littoral » n'est apparu qu'à la fin du XVIIIe siècle. Aujourd'hui, la profondeur de l'interface prise en compte a tendance à s'épaissir avec les expressions de « zones côtières » ou de « régions côtières » qui restent floues également. Ce faisant, le besoin créant l'usage, une expression officielle apparaît dans la loi « Littoral » de 1986 fondée sur la naissance du « littoral » comme unité géographique spécifique (à l'image d'autres entités géographiques reconnues comme telles la « Montagne », la « Ville », la « Campagne »…). Mais si la loi « Littoral » prend en compte les communes littorales, elle introduit la notion d'espaces rétrolittoraux. Ce qui, à nouveau, complique les choses et laisse toute latitude à la jurisprudence pour définir, au cas par cas le « littoral ». » (Cabantous et al. 2005 : 21)

Le littoral marseillais, en tant qu'unité géographique appartenant à la commune de Marseille, nous intéresse particulièrement car il englobe les différents espaces mentionnés plus haut où se sont jouées les relations entre les hommes et les goélands sur lesquels porte notre étude. Cela dit, nous ne pouvions nous priver d'informations concernant un espace plus large (la Provence, le littoral méditerranéen français, les littoraux français, d'autres villes françaises) lorsqu'elles se présentaient ou lorsque des questions plus larges se posaient pour éclairer les singularités du contexte local.

2. L'époque contemporaine : à partir de la Révolution française

Nous l'avons dit, nos questionnements historiques sont ancrés dans la nécessité de comprendre comment les relations entre hommes et goélands ont évolué pour en arriver à ce

qu'elles sont aujourd'hui à Marseille. Plus précisément, notre intérêt pour l'influence réciproque des comportements humains et animaux nous incite à questionner leurs modifications dans une période suffisamment ancienne pour couvrir les grands changements de rapport à l'environnement et aux ressources naturelles, mais suffisamment récente pour pouvoir accéder à des informations par le biais de sources écrites et/ou orales. Il paraît donc raisonnable de se concentrer sur l'histoire récente, à partir de la Révolution, pour couvrir l'ère industrielle et les changements urbains et sanitaires des derniers siècles, sans pour autant oublier de les situer au sein d'une histoire plus ancienne. D'autant que, plus nous remontons dans le temps, plus les documents susceptibles de nous intéresser sont difficiles à identifier. Cela nécessiterait un investissement qui dépasse le cadre de notre thèse.

3. Fonds municipaux et départementaux

Pour des raisons d'accessibilité des documents, nous avons également concentré nos recherches dans les bibliothèques municipale et historique de Marseille, aux archives municipales de la ville de Marseille et aux archives départementales des Bouches du Rhône.

Ainsi, c'est au sein des archives départementales que nous avons pu accéder à des documents nous informant sur l'évolution de la gestion régionale des déchets de Marseille pour la période moderne (Série M : Administration principale de 1800 à 1940, contenant le thème des déchets et celui de l'agriculture). C'est également dans ces archives que nous avons pu trouver les arrêtés préfectoraux relatifs à la règlementation de la chasse sur la même période (série W : Chasse), et consulter plusieurs dossiers contenant des témoignages et des articles de presse divers sur la chasse et la pêche à Marseille (Série F : Dons de particuliers).

Les archives municipales nous ont permis de trouver des documents officiels nous informant sur l'évolution des techniques de collecte des ordures ménagères et sur les pratiques de « *dératisation* », « *désinsectisation* », « *dépigeonnisation* », « *nettoiement* » (série W : Administration municipale), pour la période dite « *contemporaine* » (1940 à nos jours).

Les fonds patrimoniaux de l'Alcazar, la principale bibliothèque municipale de Marseille, offrent une source considérable de documents régionaux anciens que nous avons très largement sous-exploitée par manque de temps disponibles pour des résultats incertains. Toutefois, nous avons pu y consulter quelques ouvrages anciens ainsi que des ouvrages du rayon régional, qui nous ont apporté de précieuses informations complémentaires à celles

trouvées dans les ouvrages naturalistes et ornithologiques consultés via la bibliothèque numérique Gallica (BNF).

Les ouvrages (roman, guides de découverte, essais folkloriques, etc.) consultés à la bibliothèque du musée d'histoire de Marseille nous ont fourni quelques informations complémentaires sur les calanques, les îles, la vie des pêcheurs de Marseille et des habitants des rivages sur la période contemporaine.

Enfin, espérant trouver des données officielles sur l'évolution de l'importance numérique des troupeaux de chèvres longtemps mis en pacage sur l'archipel de Riou, nous avons investis les fonds du Ministère de l'Agriculture qui se trouvent désormais au pôle rural de l'Université de Caen. Les données statistiques archivées n'étaient pas assez précises pour distinguer les troupeaux présents sur Riou de ceux présents sur la commune de Marseille. Toutefois, nous avons trouvé et utilisé plusieurs ouvrages très pertinents relatifs à la chasse et à la pêche en France. Evidemment, nous avons par ailleurs utilisé de nombreuses sources (ouvrages et articles) historiques pour situer le cas français dans le contexte international concernant les différents thèmes abordés.

La mise en perspective historique de nos résultats viendra en fin de thèse pour éclairer notre analyse de la situation de cohabitation actuelle entre hommes et goélands et souligner son caractère dynamique. Pour l'heure, il nous faut décrire et définir ces relations actuelles, tout d'abord en rentrant dans le monde des goélands, puis dans celui du goéland marseillais, et dans celui des habitants rencontrés.

Partie 1 :

Qui sont les goélands et que font-ils en ville ?

CHAPITRE 1. PRESENTATION DU GOELAND LEUCOPHEE

Considérant que chaque espèce animale est dotée de capacités de percevoir et d'agir sur son monde vécu (Uexküll 1956), il est essentiel pour l'étude de ses relations avec l'homme de les connaître le mieux possible. Ce chapitre de présentation du goéland leucophée (Figures 23&24) vise à synthétiser les connaissances acquises par les ornithologues et les écologues depuis les débuts de l'ornithologie, en contextualisant ces savoirs et en posant les acquis et les lacunes.

I. PORTRAIT ANCIEN DES GOELANDS : VAGABONDS ENTRE TERRE ET MER

Les goélands apparaissent très tôt dans les sommes naturalistes puis les ouvrages ornithologiques. Les appellations des « *variétés* », des « *races* » varient selon les époques et les modes d'observation des auteurs qui récupèrent souvent des spécimens par des intermédiaires et les étudient dans leurs cabinets (Chansigaud 2007). Parmi les ouvrages anciens que nous avons consultés, les textes régionaux évoquent les goélands leucophée en termes d'oiseaux de rivages charognards et sédentaires. Chacun des documents anciens décrivant les goélands cantonnent ces oiseaux au bord de mer, au « *rivage* », tout en précisant qu'ils peuvent s'avancer vers le large ou à l'intérieur des terres. En somme, ils naviguent entre terre et mer.

A. DES OISEAUX DE RIVAGE

Les goélands sont considérés comme des oiseaux de rivage du fait de leur omniprésence en mer à proximité des côtes et de leurs incursions à l'intérieur des terres. La mer est leur milieu de vie, mais ces incursions sont évoquées en tant qu'explorations aisées pour les goélands (Brongniard 1892; Dy 1882).

Dans sa Faune Méridionale, Crespon décrit les habitudes de la « *Mouette à pieds jaunes* ». Celle-ci correspond très probablement au goéland leucophée, dans la mesure où l'auteur met en regard les espèces de « *mouettes* » de la région avec celles des « *goêlands* » décrits dans Buffon. Il la mentionne comme un oiseau sédentaire :

> « Les Mouettes vivent en bandes sur toutes les limites des mers. […] La Mouette à pieds jaunes ne quitte pas notre pays, elle vit sur les plages de la mer et vole au-dessus de nos étangs, sur les bords desquels elle niche ainsi que dans les dunes. » (Crespon 1844 : 124)

Cette description suggère que l'oiseau établit son domaine (« *elle vit* ») principalement sur des espaces terrestres abrités de la mer (plages, limites de la mer, étangs, dunes) : les rivages. D'autres auteurs régionaux emploient directement le terme de rivage pour évoquer les espaces occupés par l'ensemble des « *Larinés* » (mouettes et goélands) :

> « [Les Larinés] se tiennent sur les rivages, dans les marais salants et même sur les lacs et les rivières : ils ne plongent pas mais ils se posent sur les flots où ils s'endorment souvent, la tête sous l'aile. […] » (Jaubert et Barthélémy-Lapommeray 1859 : 48)

Dans *Les hommes et les animaux : histoire naturelle populaire*, un entomologiste et paléontologiste du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris parle également des mouettes et goélands en ces termes :

> « Les genres les plus communs [parmi les Palmipèdes] sont les mouettes et les goélands, au plumage blanc et gris. Leur tête est arrondie et leur bec est crochu à l'extrémité. Ce sont des oiseaux de rivage qui ne s'aventurent jamais loin en pleine mer ; quelques fois ils gagnent l'intérieur des terres, s'ils rencontrent un grand étang ou quelque rivière. » (Brongniard 1892 : 731)

Les incursions « *dans les terres* » sont rapportées et désignées comme l'un des comportements propres à ces oiseaux. S'il s'agit d'incursions, c'est qu'il n'est pas considéré qu'ils y vivent. Notons la limite de l'éloignement en mer également. Ce sont des oiseaux de rivages, des oiseaux littoraux qui se dessinent, toujours près à la fois de l'eau et des terres (bord de mer, étangs, lacs, rivières). En outre, ils sont ici considérés comme les plus représentatifs du groupe des Palmipèdes. Qu'en est-il des propos concernant leur régime alimentaire ?

B. Les vautours des mers

Plusieurs documents mentionnent la « *voracité* » des goélands et leur régime alimentaire détritivore et charognard (Diguet 1881; Jaubert et Barthélémy-Lapommeray 1859; Juge et Guien 1879; Michelet 1861).

Dans la présentation générale du « *genre Mouette* », au sein de l'ouvrage du fondateur du cabinet de zoologie de Nîmes, non seulement ils (les goélands et mouettes sont réunis sous l'appellation globale « *mouettes* ») sont décrits comme insatiables, mais aussi comme consommateurs de proies mortes, à l'instar d'autres oiseaux charognards bien connus :

> « [Les mouettes] sont gourmandes et lâches, toujours affamées, on les voit sans cesse en mouvement pour chercher une nourriture quelquefois dégoûtante, criardes à l'aspect d'une proie dont elles s'emparent, à la surface des eaux, elles se réjouissent dès que la tempête se déclare, et c'est avec raison qu'on les a quelquefois nommées Vautours de mer. » (Crespon 1844 : 122)

Cette comparaison avec d'autres oiseaux charognards se retrouve dans l'ouvrage ornithologique de Jaubert et Lapommeray. Elle suggère une intention pédagogique d'expliquer les mœurs alimentaires d'une sorte d'oiseaux moins connue que celles auxquelles elle est comparée. Là encore, la grande capacité d'ingurgitation des « *Larinés* » est soulignée :

> « Les Larinés ont le vol élevé et soutenu ; ils cherchent, en plein jour, leur nourriture à la surface des flots et tout semble bon à leur robuste appétit. Ils représentent les corbeaux de la mer, comme les Albatros et les Pétrels en sont les Vautours. » (Jaubert et Barthélémy-Lapommeray 1859 : 48)

Le point de vue est ici plus large dans la mesure où l'appellation des Larinés en tant que corbeaux plutôt que vautours est liée à leur taille relativement inférieure à celle du groupe d'oiseaux pélagiques dont les albatros et les pétrels font partie.

Dans un petit traité sur les oiseaux destiné à la société d'agriculture, horticulture et acclimatation de Nice, les auteurs mentionnent les « *débris* » consommés par les goélands. Ils insistent sur leur nécrophagie après avoir mentionné leur milieu rocheux de nidification et le dégoût de la consommation de leur chair :

> « Sur l'utilité et la nuisibilité des oiseaux [p.19]. Palmipèdes = 6ème et dernière classe. Goéland : Se nourrit de poisson et de débris qu'il trouve sur l'eau, des arêtes, écailles poissons et des ossements des quadrupèdes. Niche dans les roches, détestable à manger, dépèce les cadavres. » (Juge et Guien 1879 : 34)

Dans le *Livre du chasseur* de Diguet, le goéland est décrit comme un oiseau dont l'anatomie est adaptée à la pêche, qui saisit le poisson avec ses griffes (alors qu'il saisit ses proies avec son bec). En somme, il est considéré comme un prédateur. Pour autant, le comportement de prospection du vautour est encore une fois utilisé pour exprimer sa tendance à se repaître de débris ou déchets de bateaux naufragés :

> « Le Goëland. On l'appelle aussi grisard, à cause de sa livrée d'un gris blanc. La tête est grosse, le bec fort et crochu, d'un beau noir : cet oiseau est palmipède ; quant aux ongles, ils sont longs, acérés, propres à saisir le poisson, sur lequel il fond avec une extrême rapidité. Son envergure qui dépasse le mètre, lui permet un vol long et soutenu. Intrépide voilier, il se joue au milieu de la tempête, plonge entre deux vagues et remonte avec sa proie. […] La mer est son domaine. Il est inséparable des tourmentes et des violentes tempêtes. Ainsi qu'un vautour, on le voit surveiller les barques et les bateaux en péril. » (Diguet 1881 : 185)

Le goéland apparaît ici à la fois comme un pêcheur (il plonge et remonte avec sa proie) et un vautour, dont on ne sait pas bien s'il cherche des proies mortes ou affaiblies. Afin de mieux saisir la comparaison, il faudrait analyser ce qui est dit du vautour à l'époque. Peut-être était-il considéré comme un prédateur ? Comme un oiseau ambigu lui aussi ?

Dans *L'oiseau* de Michelet, leur proie peut être morte ou vivante, ce qui suppose qu'ils peuvent être charognards ou prédateurs selon l'opportunité. Cependant, c'est leur comportement nécrophage qui prend le dessus avec l'évocation de leur prospection des flots jusqu'à la localisation d'un cadavre qu'ils engloutiront en groupe, « *en famille* » :

> « LE TRIOMPHE DE L'AILE. LA FRÉGATE.
>
> N'essayons pas d'énumérer tous les intermédiaires. Passons à l'oiseau blanc que je vois là-haut dans les nues, oiseau qu'on voit partout, sur l'eau, sur terre, sur les écueils couverts et découverts des flots, oiseau qu'on aime à voir, familier et glouton, et qu'on peut appeler petit vautour des mers. Je parle de ces myriades de goelands ou de mouettes, dont toute côte répète les cris. Trouvez- moi des êtres plus libres. Jour et nuit, midi ou nord, mer ou plage, proie morte ou vivante, tout leur est un. Usant de tout, chez eux partout, ils promènent vaguement des flots au ciel leur blanche voile ; le vent nouveau qui tourne et change ; c'est toujours le bon vent qui va où ils voulaient aller.
>
> Sont-ils autre chose que l'air, la mer, les éléments qui ont pris aile et volent ? Je n'en sais rien : à voir leur œil gris, terne et froid (qu'on n'imite nullement dans nos musées), on croit voir la mer grise, l'indifférente mer du Nord, dans sa glaciale impersonnalité. Que dis-je ? Cette mer est plus émue. Parfois phosphorescente, électrique, il lui arrive de s'animer bien plus. Le vieux père Océan, sournois, colère, souvent sous sa face pâle roule bien des pensées. Ses fils, les goelands, semblent moins animaux que lui. Ils voguent, de leurs yeux morts cherchant quelque proie morte, s'attroupant, hâtant en famille la destruction des grands cadavres qui pour eux flottent sur la mer. Point féroces d'aspect, égayant le navigateur par leurs jeux, par l'apparition fréquente de leurs blanches ailes, ils lui parlent des terres lointaines, des rives qu'il quitte ou qu'il va voir, des amis absents, espérés. Et ils le servent aussi à l'approche des orages, qu'ils annoncent et prédisent. Souvent leur voile déployée lui conseille de serrer les siennes. […] » (Michelet 1861 : 46)

Ce texte exprime clairement l'ambiguïté des sentiments inspirés par les goélands dans la littérature qui sont décrits comme à la fois en des termes négatifs – « *œil gris, terne et froid* », comparés à la mer du Nord « *indifférente et glaciale* » - et positifs – « *oiseau qu'on aime à voir, familier et glouton* », « *égayant* » et conseillant au navigateur de serrer ses voiles.

Leurs comportements de prédation sur d'autres espèces sont également rapportés, par exemple dans ce *Répertoire des travaux de la Société Statistique de Marseille* de 1846, au sein d'un chapitre sur l'ornithologie avec des tableaux de classement des oiseaux en Ordres, Noms français et Noms vulgaires & Observations :

> « Ces oiseaux font une guerre cruelle aux foulques dont ils se nourrissent durant une grande partie de l'hiver. Quand le goëland approche, les foulques se renversent sur le dos, et envoient leurs pattes crochues, avec lesquelles elles cherchent à atteindre leur ennemi. Le goëland saisit le moment favorable pour frapper de son bec la tête de la foulque qui, étourdie du coup, se laisse emporter par le vainqueur dont elle est la proie. L'individu de l'homme pourrait tirer un grand parti de cet instinct des goëlands, en en élevant pour la chasse aux foulques, comme l'on élevait jadis les faucons, etc., pour la chasse au vol. » (Marseille 1846 : 288-289)[39]

La description de ce comportement est très précise et rappelle les comportements de prédation observés aujourd'hui par de nombreux ornithologues (Beuget 2009; Forlot 1992; Gory et André 1997; Guiter et Aleman 1992; Iborra 2005; Jeanmonod 2000; Jourde 2004; Peignot 2007; Sueur 1990). Elle montre une observation fine des oiseaux par une personne intéressée pour en tirer quelque avantage, allant jusqu'à proposer d'utiliser les goélands pour la chasse à l'instar de rapaces tels les faucons. Nous n'avons pas connaissance de la réalisation d'une telle expérience, mais l'expression de cette idée témoigne elle aussi du rapprochement des comportements des goélands avec ceux des rapaces dans les discours, ainsi que de la possibilité envisagée d'un apprivoisement de ces oiseaux.

C. Des transporteurs d'ames

Le comportement alimentaire des goélands et/ou des mouettes semble les avoir également amenés à être liés à la mort, dans la mesure où ils transportent les âmes vers le ciel :

> « Se prémunir contre le danger, protéger son corps c'est repousser aussi loin que l'on peut le spectre de la mort en mer. C'est une terrible incertitude pour tous ceux qui naviguent. Car mourir au large c'est non seulement quitter le monde en étant loin des siens et bien souvent sans sacrements, mais encore abandonner son corps, privé de sépulture, et son esprit aux mystérieuses et maléfiques obscurités des profondeurs

[39] Société statistique de Marseille, 1846, Répertoire des travaux de la SSM. Tome neuvième, Imprimerie Carnaud, Marseille, 600 p. [http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5734758c]

> marines. Les mouettes ne reçoivent-elles pas les âmes des noyés, voués à l'errance ? » (Cabantous 1987 : 231)

Est-ce à dire que les « *mouettes* » appartiennent aux « *mystérieuses et maléfiques obscurités* » ? Sont-elles salvatrices malgré le lien sombre que l'on constate entre le comportement charognard de ces oiseaux et l'inquiétude liée aux dangers du milieu marin. D'après cet auteur, historien des mondes maritimes, les goélands participaient aux signes évoqués par les femmes de la côte atlantique Nord-Ouest comme présageant le péril des marins :

> « […] bien souvent elles se disaient sensibles aux intersignes annonciateurs d'une catastrophe et s'en faisaient les interprètes. Quelques gouttes de sang sur le sol, une aile de goëland frappant la vitre d'une fenêtre, un rêve peuplé d'eau, le bruit anormal d'un clapotis constituait pour ces femmes inquiètes un mauvais présage quant au destin de leurs hommes partis en mer. » (Cabantous 1987 : 233)

L'auteur, traitant essentiellement du rôle des femmes dans les communautés de pêcheurs, semble généraliser ce type de discours à tous les littoraux français, mais il ne donne aucune précision ou nuance concernant ces présages.

Dans ses recueils de contes et légendes de France concernant la mer, Paul Sébillot rapporte également un lien entre les goélands, les mouettes et « *les âmes en peine* ». Il évoque des îlots et rochers fréquentés par des morts qui se présentent alors sous une forme animale. Parmi divers animaux dont un âne rouge, des corbeaux et des marsouins, les goélands apparaissent :

> « Le plus habituellement ces âmes de l'autre monde ont l'apparence d'oiseaux : à la fin du 18ème siècle, on croyait aux environs de Brest que les goélands qui volaient autour des écueils étaient des trépassés qui y avait fait naufrage. Ils indiquaient par leurs cris le voisinage des brisants et l'approche de la tempête, et leurs présages étaient plus sûrs que ceux des meilleurs marins ; aussi étaient-ils placés sous la sauvegarde de la vénération publique ; ceux qui les tuaient étaient maudits par les oiseaux expirants et les effets de la malédiction ne se faisaient pas attendre. Il est avéré, disait-on, que le matin de la terrible catastrophe du Républicain, le capitaine de ce vaisseau avait tiré des goélands du haut de sa dunette. » (Sébillot 1983 : 106)

Il mentionne également la signification de la présence de mouettes sur un phare :

> « Les oiseaux fatidique du Phare du Jardin, dans la baie de Saint-Malo, semblent aussi représenter des âmes, et la croyance qui s'y rattache est probablement plus ancienne que cet édifice, construit seulement vers le milieu du 19ème siècle. Lorsqu'on voit les mouettes se percher sur sa tour, on est sûr d'apprendre qu'un

> bateau malouin s'est perdu, et le nombre de celles qui viennent s'y reposer indique le chiffre des victimes du naufrage. » (Sébillot 1983 : 106-107)

Ici, elles sont porteuses d'un message prédicateur ou annonciateur pour les vivants et des médiateurs entre les morts et les vivants.

Bien qu'ils soient susceptibles d'avoir évolué avec les changements de ressources disponibles, les comportements alimentaires à la fois charognards et prédateurs des goélands sont évoqués dans la littérature depuis au moins le début du 19ème siècle, et semblent susciter une ambivalence des perceptions : ils valent aux goélands – chez plusieurs auteurs – une analogie avec les inquiétants vautours, et une poétisation de leur vol, de leur plumage, et de leur milieu de vie – la mer. Avant tout, et en lien avec le vautour, cet animal est lié à la mort, et en ce sens craint, abhorré, mais également respecté car il peut être (ou transporter) l'âme d'un défunt. Ce rôle de psychopompe, c'est-à-dire de médiateur entre le ciel et la terre, entre les morts et les vivants, entre les conditions humaines et animales, est également assigné à différents oiseaux, tels les aigles dans la culture romaine (Hubaux et Leroy 1939), les corbeaux chez les peuples du Grand Nord Sibérien (Charrins 1983), ou encore le Phénix rouge au Japon dès l'âge de Bronze (Berthier 2001).

Avec le développement de l'éthologie, de l'écologie et de la génétique, les goélands font l'objet de nouvelles observations et de nouvelles connaissances sont accumulées. Que sait-on de la place du goéland leucophée dans l'évolution des populations de goélands ? Que connaît-on aujourd'hui de son écologie et en quoi cela influence-t-il le statut légal de l'espèce ?

II. PHYLOGENIE ET GEOGRAPHIE : D'OU VIENT LE GOELAND LEUCOPHEE ?

Dans la classification phylogénétique des espèces, l'empire eucaryote (organismes cellulaires) comprend entre autres le règne animal (*Animalia*) au sein duquel figurent l'embranchement des Cordés (*Chordata*), le sous-embranchement des Vertébrés (*Vertebrata*), la classe des oiseaux (*Aves*), l'ordre des Charadrriformes, et la famille des Laridés (*Laridae*) dont les goélands font partie.

A. Le goeland leucophee, une espece a part entiere au sein de la famille des Larides

Les Laridés sont une grande famille d'oiseaux marins et littoraux, connus et distingués comme l'un des groupes des plus difficiles à séparer au niveau de l'espèce (Pons et al. 2005). Tinbergen soulignait d'ailleurs le contraste frappant entre l'importance de leur aire de distribution, la diversité des milieux dans lesquels ils vivent, et la similarité de leurs formes (Tinbergen 1975 : 17).

Au sein de cette famille, les goélands font partie du genre *Larus* qui était considéré comme monophylétique jusqu'à la fin du 20ème siècle et a été révélé paraphylétique par la biologie moléculaire, le dissociant ainsi en six genres dont le genre *Larus* ne comprend plus que les « *grands goélands à tête blanche* » (Pons et al. 2005). Ils sont caractérisés par les spécialistes comme intelligents, flexibles, opportunistes et écologiquement généralistes. C'est-à-dire qu'ils exploitent une grande variété d'habitats, à la fois côtiers et terrestres, un large éventail de ressources alimentaires, et sont souvent présents en grands nombres. Ceci amène plusieurs espèces à être considérées comme surabondantes à travers le monde (Vidal et al. 1998), considération qui ont été récemment critiquées (Oro et Martínez-Abraín 2007). Ils sont aussi qualifiés de grands voyageurs, comme plusieurs espèces américaines apparaissent régulièrement en Europe et vice-versa (Olsen et Larsson 2004).

Le goéland leucophée (*Larus michahellis*) est l'une des vingt espèces du genre *Larus*. C'est un goéland de taille moyenne, à manteau gris et à pattes jaunes. Adulte, il mesure de 58 à 68cm de l'extrémité de la queue à celle du bec, possède une envergure de 130 à 158cm, et pèse entre 750 et 1250g (Svensson et al. 2000). Initialement considéré comme une sous-espèce du goéland argenté du fait d'une spéciation relativement récente (Liebers et al. 2001), des études génétiques récentes lui ont conféré le statut d'espèce à part entière (Pons et al. 2004).

B. Le goeland leucophee, une geographie mediterraneenne

Il a été montré que les goélands à pattes jaunes vivant dans le sud-ouest de la région Paléarctique (Figure 25) comprennent deux espèces (Pons et al. 2004 : 245), chacune distincte des formes vivant en Europe du Nord. Le goéland pontique (Caspian gull, *Larus cachinnans*, Pallas, 1811) occupe la partie Est de cette région, depuis le bassin de la Mer Noire en

direction de l'Est. Le goéland leucophée (Yellow-legged gull, *Larus michahellis*, Naumann 1840) occupe le bassin méditerranéen, les côtes atlantiques de Morocco et de la péninsule ibérique ainsi que les îles atlantiques de l'ouest (Pons et al. 2004 : 245) (Figure 26). Cependant, l'on observe une scission au sein des goélands à pattes jaunes de la partie ouest de la région : les goélands à pattes jaunes ibériques (*michahellis atlantis*) seraient phénotypiquement plus proches des goélands argentés (*argentatus*) que des goélands leucophée (*michahellis michahellis*), par un phénomène de convergence (Pons et al. 2004).

Retenons que les goélands à pattes jaunes occupant le littoral méditerranéen sont des goélands leucophée (*Larus michahellis michahellis*) qui semblent être génétiquement plus proches des populations de goéland pontique occupant la mer Noire (Pons et al. 2004). Selon une distinction établie chez les Laridés entre espèces insulaires et espèces continentales, le goéland leucophée semble être considéré comme une espèce continentale, dans la mesure où son habitat de reproduction ne se limite pas strictement aux milieux insulaires (Gaston 2004).

III. ECOLOGIE : LES BESOINS, LES MILIEUX DE VIE, LES COMPORTEMENTS DU GOELAND LEUCOPHEE

Les travaux de l'éthologue Niko Tinbergen sur les goélands argentés puis des écologues européens sur différentes espèces de goélands ont apporté beaucoup d'éléments de compréhension des comportements individuels, populationnels, et spécifiques de ces oiseaux. Ces connaissances ne concernent pas toujours les goélands leucophée, mais la similarité des différentes espèces de grands goélands permet de baser la compréhension de la biologie de la reproduction des goélands leucophée sur celle bien développée des goélands argentés. De plus, la distribution et le régime alimentaire des colonies reproductrices de goélands leucophée ont été récemment étudiées, que ce soit sur les îles d'Hyères (Parc National de Port-Cros), sur les îles de Marseille, ou sur celles du Nord-Est de l'Espagne.

A. BIOLOGIE ET HABITATS DE REPRODUCTION

1. Un oiseau colonial

Espèce longévive, le goéland peut atteindre l'âge d'une trentaine d'années (Perrins et Cuisin 1987). Un individu traverse quatre classes d'âge : immature de 1ère année, immature de 2ème

année, immature de 3ème année, adulte nuptial ou internuptial. Il devient sexuellement mâture à l'âge de quatre ans, après plusieurs mues de plumage successives, qui lui font quitter son manteau gris pommelé et uniforme sur tout le corps pour un manteau blanc au niveau de la tête et du poitrail, et gris sur les ailes. Les goélands sont des oiseaux plus ou moins grégaires selon les espèces et sont réputés pour leur fidélité à leur site de naissance bien qu'ils soient aussi enclins à se disperser (Tinbergen 1975). Ils se reproduisent donc généralement en groupes, ce qui d'un côté leur apporte une défense passive et active contre les prédateurs potentiels, et d'un autre côté leur occasionne beaucoup de dépenses énergétiques pour défendre leur territoire et leur progéniture contre leurs propres congénères (*idem*).

A l'instar de la plupart des oiseaux marins et littoraux, étant des oiseaux coloniaux, ces groupes de goélands sont généralement étudiées en termes de colonies (Bosch et Sol 1998; Burger 1979; Burger et Gochfeld 1980), dont les contours sont rarement définis. Ce terme se détache bien sûr de la signification de son origine latine lorsqu'il est utilisé pour parler de la biologie d'une espèce (Gaston 2004). En zoologie, la colonie possède une définition large : « *Un groupe d'animaux qui se rassemblent lors de la reproduction* » (Perrins 2004 : 636). En ornithologie, une colonie est un groupe d'oiseaux reproducteurs pour lesquels il n'est pas question de dire qu'ils colonisent un site, mais qu'ils le réoccupent à chaque saison de reproduction (Gaston 2004 : 144).

Dans les articles publiés par les écologues qui étudient les comportements des goélands, le terme de colonie est souvent associé à la sélection de l'habitat de reproduction. Ainsi, il semble que le terme désigne à la fois le groupe d'oiseaux et l'espace qu'il occupe pour la reproduction : « *[…] la sélection de l'habitat a été étudiée uniquement dans une colonie, rendant impossible l'isolement des indices généraux ou spécifiques utilisés par les goélands pour choisir une colonie et un site de nidification* »[40] (Burger et Gochfeld 1980 : 298). Les questions concernent donc à la fois le choix des oiseaux entre différentes colonies (différents groupes d'oiseaux installés sur différents espaces) et leur choix de site de nidification à l'intérieur du groupe adopté, comme l'expriment différemment ces auteurs : « *Chez les goélands, les colonies reproductrices sont séparées des sources alimentaires. […] la sélection*

[40] « *[…] habitat selection was studied in only one colony, making it impossible to isolate the general or specific cues gulls use to select colony and nest site* ».

de l'habitat de reproduction au sein d'une colonie doit maximiser le succès reproducteur des individus tout en assurant leur survie »[41] (Bosch et Sol 1998 : 415).

Une colonie, en tant que rassemblement d'oiseaux reproducteurs, est « *hébergée* » par un site : « *Parmi ces îles, nous avons plus particulièrement réalisé nos études sur celles hébergeant les colonies de goélands leucophées les plus importantes et les plus accessibles* » (Duhem 2004 : 19). Dans le contexte des archipels, les colonies sont donc délimitées en fonction des unités insulaires qui les hébergent : « *Nous avons étudié six importantes colonies de Goélands leucophées installées sur les îles de Ratonneau, Pomègues, Plane, Riou (archipels de Marseille), Porquerolles et Bagaud (archipel des îles d'Hyères)* » (Duhem 2004 : 32). Les positionnements géographiques, les paramètres démographiques, le succès reproducteur, ainsi que le régime alimentaire de ces colonies sont donc les objets les plus étudiés.

S'il ressort de ces exemples que le terme de colonie est indissociable de l'espace occupé par le groupe, notons toutefois que la taille d'une colonie est souvent exprimée en nombre de couples regroupés, non pas en surface occupée : « *Dans les plaines de Camargue et du Languedoc-Roussillon, les goélands établissent leurs colonies sur les îlots du milieu lagunaire et sur des digues de marais salants. […] De petites colonies sont connues au Cap Canaille : 20-30 c. […]* » (Launay 1985 : 77). La densité de couples reproducteurs est utilisée pour caractériser le site (île, îlot, ville) hébergeant la colonie, non pas la colonie elle-même. En général, il est question de densité de couples reproducteurs pour discuter des stratégies de défense contre les prédateurs ainsi que de la saturation de certains espaces protégés. Dans ce dernier cas, ce sont les densités maximales connues et les surfaces d'habitats de reproduction potentiels qui sont pris en compte pour évaluer la saturation (Duhem 2004 : 101). A l'extrême, il peut ne plus y avoir d'espace libre entre deux nids.

2. La sélection de l'habitat de reproduction (localisation de la colonie)

Les goélands leucophées font partie des espèces de Laridés qui défendent leurs territoires de nidification plusieurs semaines voire plusieurs mois avant d'y construire le nid (Burger et Gochfeld 1981 : 243). Ils nichent généralement sur les îles et îlots, mais également sur les

---

[41] « *In gulls, breeding colonies are separated from the food sources. […] the selection of a breeding habitat within a colony must maximize the current breeding success of individuals while assuring their survival.* »

toits des bâtiments, que ce soient en Algérie (Moulai et al. 2005), en Espagne (Garcia Petit et al. 1986), en Grèce (Goutner 1992), en Italie (Scarton et Valle 1996), en Bulgarie (Nankinov 1992), en Belgique (Devillers et Potvliege 1981), et même en Pologne, la limite Nord de leur répartition (Skorka et al. 2005). Plus rarement, ils ont été observés nichant sur des frênes têtards émondés en bord de Loire (Noël 2006).

De nombreuses études ayant analysé l'importance des facteurs topographiques et végétaux favorisant l'installation de colonies, Duhem a entrepris d'étudier les liens entre la géographie des ressources alimentaires et la distribution spatiale et numérique des colonies provençales de goélands leucophée. Partant de l'idée qu'il est difficile d'établir ces liens pour les oiseaux marins pélagiques qui vont se nourrir très loin de la colonie, l'auteure a postulé que la localisation des ressources alimentaires est peut-être plus importante pour les oiseaux marins côtiers qui ne se déplacent que dans un rayon de 40km (Duhem 2004 : 71-72). Il ressort de son analyse statistique des corrélations entre les variables concernant les décharges, celles concernant la topographie des îles utilisées pour la reproduction, et celles relative à l'évolution de la densité des couples sur les sites étudiés que « *la distribution spatiale des Goélands leucophée semble répondre aux exigences topographiques connues pour les sites de nidification chez cette espèce* [isolement des îles, espace dégagé à l'abri des flots et pourvu de buissons servant d'abris] *tout en cherchant à minimiser la distance avec les sites d'alimentation préférentiellement utilisés que sont les décharges* » (*ibid.* : 92). Cela permet aux oiseaux d'éviter de trop importantes dépenses énergétiques et de trop longues absences pendant l'élevage des jeunes, ces derniers étant particulièrement vulnérables aux agressions intraspécifiques (Tinbergen 1975). L'emplacement du nid au sein de la colonie a également son rôle à jouer dans le succès reproducteur.

3. La sélection du site de reproduction (localisation dans la colonie)

Les caractéristiques des sites de nidification choisis et des comportements parentaux peuvent varier entre espèces chez les Laridés, comme le montrent différentes études. Notamment, une étude comparative des comportements reproducteurs des goélands argentés et des goélands bruns (Calladine 1997) révèle une différence dans leurs stratégies de défense, qui semble relever de la nécessité d'un compromis dans le choix du site de nidification. En effet, les facteurs sécurisants pour l'adulte couveur (possibilité de détection rapide du prédateur pour pouvoir fuir le nid) semblent antagonistes des facteurs sécurisants pour le poussin seul

(possibilité de se cacher) selon la phase du cycle reproducteur. Les goélands bruns adoptent des stratégies de défense quelque peu différentes de celles des goélands argentés : ils préfèrent généralement des sites de nidification pourvus d'une végétation modérément haute, où ils comptent sur une protection individuelle (surveillance de l'adulte couveur) pendant la couvaison et sur les abris pour les poussins pendant l'élevage car ils se nourrissent plus loin et sont donc plus souvent absents que les goélands argentés qui eux choisissent des sites rocheux dégagés et bénéficient de la surveillance du congénère plus souvent présent depuis un poste de guet (« *vantage point* ») car cette espèce se nourrit dans la zone intertidale, et donc moins loin que les goélands bruns qui vont plus au large.

Les études portant sur leur écologie et leur comportement sont essentiellement réalisées en milieu insulaire. Sur les îles Medes, au nord-est de l'Espagne, il a été montré que les premiers couples nicheurs s'installent préférentiellement sur les sites buissonneux, les suivants sur les sites herbeux, et les derniers sur les sites dénudés. Malgré de grandes différences entre les caractéristiques physiques de ces sites, les auteurs de cette étude ont constaté une forte similarité du succès reproducteur, si ce n'est que les plus tardifs avaient de plus petites couvées. Etant donné que l'habitat préféré n'était pas occupé par une plus forte densité de couples, et que ces oiseaux se montrent hautement territoriaux, les auteurs ont qualifié leur mode de distribution de « *despotique* » (Bosch et Sol 1998), c'est-à-dire qui relève d'une exclusion territoriale plutôt que d'un effet de densité : les premiers arrivants s'installent sur les sites préférés et semblent défendre de plus grands territoires (*idem*), ce qui semble limiter les pressions intraspécifiques (Butler et Trivelpiece 1981). Chaque année, les couples se retrouvent sur leur territoire de nidification bien avant le début de la saison de reproduction. Ces retours commencent au cours du mois d'octobre à Marseille. Les premiers accouplements ont lieu au mois de janvier, la construction des nids en février, et les pontes à la fin du mois de mars. Les pontes pouvant s'étaler sur plusieurs jours, les femelles passent presque tout leur temps sur les nids et ce sont les mâles qui font des allers et retours et les nourrissent par régurgitation, comportement appelé le « *nourrissage de cour* » (Tinbergen 1975 : 101). Les œufs sont couvés pendant trois semaines par alternance entre le mâle et la femelle. Les adultes réalisent ces relèves à partir de l'éclosion vers la mi-avril, jusqu'à l'envol des jeunes vers la fin juin. Alors les jeunes se rassemblent généralement entre eux, puis se dispersent pendant l'été.

B. REGIME ALIMENTAIRE ET HABITATS D'ALIMENTATION

1. Des oiseaux omnivores et opportunistes

Le régime alimentaire des goélands est varié, ce qui leur vaut la qualification d'espèces généralistes (Olsen et Larsson 2004). Ils sont omnivores et opportunistes : à la fois chasseurs, pêcheurs, charognards et détritivores. Les premières sommes d'observations de leurs comportements alimentaires datent du début du 20ème siècle, à commencer par les observations de Niko Tinbergen qui soulignait la diversité de ces comportements (Tinbergen 1975). L'éthologue donne une série d'exemples montrant que les comportements alimentaires des goélands peuvent varier en fonction des proies, des conditions de capture, des populations de goélands, et de la saison. Ainsi, dans certaines conditions, les goélands plongent en grand nombre à la façon des sternes pour pêcher des poissons en surface. Certaines populations consomment beaucoup de vers de terre, d'autres très peu. La consommation des œufs et des poussins d'autres espèces d'oiseaux s'observe fréquemment au sein de certaines populations et rarement dans d'autres. Tinbergen rapporte aussi de fréquentes observations de goélands s'attaquant à d'autres oiseaux morts ou mourants tels des canards, des huîtriers, et des courlis lors d'hivers exceptionnellement froids. Il note également la variété des proies apportées par les parents à leurs jeunes ou à leur partenaire sur le territoire de nidification avec, pour les colonies qu'il a observées aux Pays-Bas (Wassenaar, Terschelling), une plus forte proportion de poissons en été et de crabes par mauvais temps.

Bien qu'opportunistes, il arrive donc que ces oiseaux se spécialisent sur une ressource alimentaire provisoirement abondante à l'échelle courte de la saison. Une telle spécialisation alimentaire peut également se maintenir sur un temps long de plusieurs générations, comme par exemple lorsqu'une population de goélands exploite majoritairement les rejets de pêche industrielle ou certaines décharges à ciel ouvert. Dans ces cas, leurs effectifs augmentent rapidement et dépendent fortement du devenir de la ressource en question, comme en témoignent par exemple l'évolution des populations de goélands argentés dans le Golfe de Saint Lawrence au Québec en fonction de l'ouverture et de la fermeture des décharges (Chapdelaine et Rail 1997), et celle des populations de goélands leucophée dans le Delta de l'Ebre en Espagne suite à un moratorium sur les rejets de pêche industrielle (Oro et al. 1995).

2. Des techniques de prédation variées

Divers comportements de prédation ont été décrits comme ceux des goélands argentés et des goélands marins sur les limules, *Limulus polyphemus*, grands arthropodes dont la carapace mesure entre 20 et 30cm, et qui s'échouent sur les plages de l'estuaires de la rivière Delaware au Nord-Est des Etats-Unis (Botton 1993). Les goélands s'attaquent aux limules vivants retournés sur le sable, souvent en arrachant d'abord leurs branchies sans les consommer, ce qui affaiblit les limules, puis les pattes qui protègent la partie ventrale relativement souple et facile à ouvrir avec leur bec. Tinbergen évoque de nombreux comportements relatifs à la proie ciblée, comme la pêche plongée évoquée plus haut, la chasse au lapin poursuivi de buisson en buisson, ou encore le lâcher de corps durs (crustacés, mollusques, œufs) dont il a relevé de nombreux rapports, en notant que ces lâchers n'aboutissent pas toujours efficacement au brisement de la proie, certains individus la lâchant à maintes reprises au-dessus de l'eau ou du sable mou plutôt qu'au-dessus de cailloux (Tinbergen 1975 : 36-37). Ce type de comportement est aujourd'hui analysé par les spécialistes de l'innovation et de l'utilisation d'outils chez les oiseaux en termes de cas limite d'utilisation d'outil car le substrat n'est pas manipulé en tant qu'outil comme peuvent l'être un caillou, une sonde ou une enclume (Lefebvre et al. 2002). Par contre, l'utilisation active d'appât dans la capture de poissons, qui a été observée chez le goéland brun en captivité (Sinclair 1984) et chez le goéland argenté en liberté (Henry et Aznar 2006), est désormais considérée comme un cas réel d'utilisation d'outil dans la mesure où l'appât est manipulé. C'est le comportement d'utilisation d'outil le plus complexe qui ait été observé chez les Laridés, oiseaux peu utilisateurs d'outils en comparaison avec les Corvidés et les Ciconidés notamment (*idem*).

Le pillage des couvées (œufs, poussins) d'autres espèces (Vanneaux, Huîtriers Pie, Eiders, Tadornes, Avocettes, etc.) ou de congénères (cannibalisme) est également un comportement alimentaire fréquent chez les goélands. De tels prélèvements semblent plus souvent réalisés sur les couvées d'autres espèces en cas de pénurie alimentaire ou lorsque la population a rapidement augmenté, ou sur les couvées d'autres goélands dont les œufs sont plus petits et les parents moins présents, donc sur les couples les moins expérimentés et dans un contexte de forte densité (Brouwer et Spaans 1994). Toutefois, la persistance de ces comportements de pillage des couvées même lorsque la colonie retrouve des conditions trophiques et démographiques normales, amènent Tinbergen à évoquer la notion de tradition développée au

sein d'une colonie où les jeunes de la colonie semblent avoir appris ces comportements en observant leurs parents (Tinbergen 1975 : 149).

3. Le régime alimentaire des goélands leucophée à Marseille

Les comportements alimentaires des colonies de goélands leucophée nichant sur les îles de Marseille, ont été étudiés essentiellement au travers de l'analyse de bols alimentaires, de régurgitas des poussins et de marquage des adultes pour identifier la provenance des goélands observables sur les décharges. Duhem (2004) a constaté que les poissons et invertébrés obtenus en habitats terrestre et marin se retrouvent en plus grande proportion dans le régime alimentaire des poussins, alors que les aliments divers obtenus sur les décharges à ciel ouvert prédominent lorsque les jeunes grandissent. Cela fait échos aux observations de Tinbergen et renforce l'hypothèse selon laquelle les stratégies alimentaires des goélands sont moins aléatoires en période de reproduction qu'en dehors, car les dépenses énergétiques sont très élevées et les déplacements doivent être efficaces pour leur alimentation comme pour celle de leurs jeunes. Dans ce contexte, le nouvel habitat alimentaire que représentent les décharges à ciel ouvert depuis les années 1960 (Blondel 1963) est considéré comme l'un des facteurs principaux ayant favorisé l'explosion démographique des goélands avec, secondairement, la protection de l'espèce et celle de leurs habitats de reproduction (Duhem et al. 2007; Vidal et al. 1998; Vidal et al. 2001). Les problèmes posés par la croissance démographique des goélands aux conservateurs de la nature sont soulevés dans différents contextes dans le monde en posant la question de la légitimité de l'intervention humaine pour réparer les impacts négatifs de ses activités productrices de déchets. Ainsi, la consommation par les goélands marins de la graisse sous-cutanée des baleines au large de l'Argentine depuis 1971, est mise sur le compte de l'augmentation de leurs effectifs sous l'effet des déchets d'origine anthropique (Sironi et al. 1998). S'agit-il en effet d'un comportement nouveau imputable à une croissance démographique, ou bien d'un glissement du mutualisme (nettoyage de la peau des baleines) au parasitisme (entretien et exploitation d'une plaie) comme cela s'observe chez de nombreuses espèces animales mais se remarque d'autant plus que les effectifs de l'espèce parasite augmentent ?

C. STATUT DEMOGRAPHIQUE ET LEGAL DE L'ESPECE

Le goéland leucophée (*Larus cachinnans michahellis*) est une espèce protégée par la Directive Européenne relative à la conservation des Oiseaux Sauvages (Annexe 3). Il y figure en Annexe II.B. (*Larus cachinnans*), c'est-à-dire qu'il peut être chassé dans certains pays (Espagne et Hongrie), et régulé dans les autres sous des conditions particulières qui ne vont pas à l'encontre de sa conservation. L'organisme chargé de centraliser les données sur les effectifs des espèces d'oiseaux européennes est l'Union Internationale de Conservation de la Nature. La totalité des effectifs de goélands leucophée n'est pas connue, mais leur tendance à l'augmentation semble reconnue[42]. De ce fait, le goéland leucophée est classé parmi les espèces de préoccupation mineure (*Least concern*). Dans ce cadre, la directive oiseau CEE transcrite en droit français suivant la liste des oiseaux protégés en France énonce qu'il est interdit :

> « a) de les tuer ou de les capturer intentionnellement, quelle que soit la méthode employée;
>
> b) de détruire ou d'endommager intentionnellement leurs nids et leurs œufs et d'enlever leurs nids;
>
> c) de ramasser leurs œufs dans la nature et de les détenir, même vides;
>
> d) de les perturber intentionnellement, notamment durant la période de reproduction et de dépendance, pour autant que la perturbation ait un effet significatif eu égard aux objectifs de la présente directive;
>
> e) de détenir les oiseaux des espèces dont la chasse et la capture ne sont pas permises. » (Parlement-Européen 2010 : Article 5)

De par son statut, la régulation locale des effectifs de goéland leucophée est donc professionnalisée sur le territoire européen concerné par cette directive. Que ce soit par empoisonnement, par tirs sélectifs ou par stérilisation des œufs, ses populations font l'objet de mesures de régulation officielles dans de plusieurs pays dont notamment le Portugal, l'Espagne et la France (Oro et Martínez-Abraín 2007), à l'instar de plusieurs autres espèces de goélands dans le monde (Blokpoel et Spaans 1991). A Marseille, des écologues ont posé la question de la nécessité de prendre des mesures de régulation des effectifs pour protéger la

---

[42] BirdLife International 2012. *Larus michahellis*. In: IUCN 2012. IUCN Red List of Threatened Species. Version 2012.1. <www.iucnredlist.org>. Downloaded on 13 July 2012.

flore insulaire. Souhaitant déterminer si le goéland leucophée peut être désigné comme une espèce surabondante, ils commencent par préciser la subjectivité de ce type de statut :

> « La surabondance d'une espèce animale est un concept subjectif […] qui dépend de l'importance donnée aux différentes interactions entre la population animale et les intérêts humains. »[43] (Vidal et al. 1998 : 1014)

D'après les critères énoncés au 20ème Congrès Ornithologique de Nouvelle Zélande, les auteurs annoncent que, pour décréter une espèce surabondante, il faut pouvoir montrer 1) qu'elle connaît une expansion démographique forte, soutenue, et souvent géographique ; 2) que son importance démographique n'a jamais été atteinte précédemment ; et 3) qu'elle interfère avec l'intérêt des personnes. Les auteurs déclarent ainsi que les données historiques connues sur les populations de goélands leucophée montrent que l'espèce remplit les deux premières conditions. Ils présentent alors l'intérêt de quantifier l'impact de l'espèce sur l'environnement naturel et ses interférences avec les programmes de conservation. Leur synthèse des données écologiques acquises au sujet de l'impact des goélands leucophée sur les populations animales et végétales les amène à répondre par l'affirmative :

> « L'expansion du goéland leucophée génère des perturbations qui semblent affecter tous les processus écosystémiques (compétition interspécifique, dynamique des sols, processus de colonisation-extinction). […] Ainsi, du point de vue des perturbations sur les plantes et animaux « désirables », cette revue montre que le goéland leucophée possède localement les trois caractéristiques d'une espèce surabondante. »[44] (Vidal et al. 1998 : 1019-1021)

Le goéland leucophée est donc considéré comme une espèce surabondante sur laquelle doivent être menées des opérations de régulation des effectifs, opérations qui somme toute, ont débuté bien avant l'octroi de ce statut, grâce à un arrêté ministériel le décrétant nuisible pendant sa période de reproduction à partir de 1959 (Blondel 1963; Sadoul et al. 1996). Les protestations contre ce type de mesures sont soulignées par Vidal et al (1998), et ont également été soulevées par Christelle Gramaglia, sociologue ayant enquêté auprès des

---

[43] « *Superabondance of animal species is a subjective concept […] which depends on the importance attached to the different interactions between the animal population and human interests.* »

[44] « *The expansion of the yellow-legged gull creates disturbances which seem to affect all the ecosystem processes (interspecific competition, soil dynamics, colonization-extinction processes). […] Thus, from the point of view of disturbances on 'desirable' plants and animals, this review shows that the yellow-legged gull locally fulfils the third requirement for consideration as a superabondant species.* »

professionnels directement impliqués dans l'exploitation des milieux littoraux du Languedoc Roussillon, dont les ornithologues de Camargue :

> « Notons que les promeneurs ont pris violemment à parti un ornithologue chargé d'écraser des œufs de goélands dans le cadre d'un plan de limitation des colonies. Ainsi, beaucoup de scientifiques semblent craindre l'incompréhension du public. » (Gramaglia 2002 : 9)

Il semble que les acteurs régionaux de la conservation de la nature tentent non seulement d'alerter les pouvoirs publics pour obtenir des fonds et réaliser des études et des opérations de gestion (Gramaglia 2005 : 14), mais aussi de justifier leurs actions auprès du grand public. En ce sens, l'étude de Vidal et al (1998) pouvait peut-être contribuer à démontrer la légitimité scientifique du statut d'espèce surabondante pour le goéland leucophée. Les enquêtes menées par la Human Dimension of Wildlife Management évoquées en introduction et portant sur l'acceptation des moyens de contrôle de la faune sauvage témoignent de l'ampleur de cette problématique, débattue au sein même du domaine de la conservation de la nature.

En effet, d'autres écologues regrettent que le statut d'espèce surabondante ait été conféré à différentes espèces de goélands, dont le leucophée, sans avoir mené d'analyse comparative des dynamiques spatio-temporelles de populations des espèces sympatriques (dont les aires de reproduction se recoupent) considérées, afin d'évaluer précisément le rôle des goélands jugés surabondants sur les populations d'espèces vulnérables (Oro et Martínez-Abraín 2007). Ils proposaient ainsi une synthèse sur l'évolution des populations de plusieurs espèces d'oiseaux d'eau et des goélands leucophée pour l'ensemble du bassin méditerranéen sur la base des données accumulées lors des dernières décennies. Ils ont également testé l'incidence des mesures de régulation des populations de goélands sur l'évolution des populations de ces différentes espèces. Enfin, ils ont analysé la littérature scientifique pour évaluer les preuves de l'influence des goélands leucophée sur les espèces sympatriques vulnérables, et la pertinence et l'efficacité des mesures de régulation des populations de goélands à long-terme. Leurs résultats confirment que l'aire de reproduction du goéland leucophée s'est étendue et qu'il peut exclure localement certaines espèces d'un site de nidification du fait de son comportement de prédation. Ils montrent également les limites des opérations de régulation massive sur le long terme, d'autant que les couples de goélands se dispersent sur d'autres sites où l'on ne peut prévoir leur impact. Quant aux ressources alimentaires d'origine anthropique, les auteurs soulignent qu'elles représentent le moyen le plus efficace aujourd'hui pour contrôler la démographie des populations de goélands, mais ces derniers peuvent alors avoir

tendance à se reporter sur d'autres ressources, dont des espèces menacées. De plus, des espèces vulnérables de goélands bénéficient parfois également de l'abondance des déchets – tel le Goéland d'Audouin par exemple (Oro et Ruiz 1997).

Dans ce contexte, le goéland leucophée n'est pas considéré par les gestionnaires ni par les instances administratives comme une espèce exotique ou allochtone, mais comme une espèce autochtone momentanément proliférante ou surabondante. Sa récente installation sur les toits de la ville est essentiellement mise sur le compte de l'effet combiné de la saturation des espaces naturels et de l'attractivité des villes du point de vue trophique (Duhem 2004 ; CEEP Comm. pers.). Dans le chapitre qui suit, nous proposons une incursion dans l'observation des comportements des goélands au sein de la ville de Marseille pour discuter ces hypothèses et identifier leurs modes d'interactions avec les habitants.

CHAPITRE 2. LES GOELANDS PREFERENT-ILS LA VILLE AUX ILES ?

Les goélands fréquentent de nombreuses villes dans le monde. Depuis au moins la fin du 19ème siècle, plusieurs espèces se reproduisent sur les toits de bâtiments divers (ruines, villages, ports, usines, immeubles, villas). Il est communément admis que les goélands viennent à la ville et non l'inverse où les territoires de ces oiseaux seraient rongés par l'urbanisation. A priori, ils choisissent donc la ville plus qu'ils ne la subissent.

Nous avons vu en introduction que l'explication du phénomène de nidification urbaine est multifactorielle et que l'importance des facteurs identifiés peut varier selon le contexte. A Marseille, il manque des données historiques et démographiques quantitatives concernant la dynamique, la structure et les comportements des colonies urbaines. Il est donc difficile de discuter le rôle des différents facteurs expliquant l'installation des goélands sur les toits de cette ville. Toutefois, nous avons tenté d'apporter des éléments de réponse au travers de nos observations. Est-ce différent pour un goéland de nicher sur un toit au sein d'une métropole ou sur une île protégée, ou bien, comme le disent Coulson et Coulson, « *les bâtiments des villes* [sont-ils], *en effet, des îles construites par l'homme au sein d'une « mer » de béton, et possèdent beaucoup des caractéristiques des sites de reproduction naturels* »[45] (2009 : 2) ? A quelles interactions avec les habitants les goélands qui évoluent en ville sont-ils confrontés ?

Dans ce chapitre, nous décrivons les comportements des goélands dans l'espace marseillais, et en particulier au sein même de la ville, afin de comprendre les avantages et inconvénients que ces oiseaux peuvent rencontrer en fréquentant le milieu urbain et d'identifier les contextes dans lesquels ils entrent en interaction directe avec les habitants. Pour cela, nous commençons par retracer l'histoire des connaissances acquises sur la population marseillaise de goélands, sa démographie et les différentes zones du territoire communal utilisées par ces oiseaux. Puis nous décrivons leurs comportements observables dans les espaces piétons de la ville à l'aide de nos données enregistrées sur les parcours urbains et lors de nos observations sur les plages et les marchés. Enfin, nous décrivons leurs modes d'occupation des toits sur le site privilégié pour ces observations. Tout cela en prenant soin de mettre en lumière les contextes dans lesquels les comportements humains entrent aussi en jeu.

---

[45] « *Buildings in towns are, in effect, man-made islands within a 'sea' of concrete, and have many of the attributes afforded by natural breeding sites.* »

I. LES GOELANDS DANS L'ESPACE MARSEILLAIS

Depuis le 19ème siècle et jusqu'à aujourd'hui, les goélands ont fait l'objet de différents types d'observations et de suivi qui permettent de connaître plus ou moins précisément l'évolution de leur occupation de l'espace. Quels ont été et quels sont les espaces utilisés par les goélands au sein du territoire communal et intercommunal ?

A. GEOGRAPHIE D'ENSEMBLE

Marseille est une ville de 851 420 habitants (2008) qui s'étend sur 240.62 km^2, ce qui en fait la ville la plus étendue et la moins densément peuplée des trois principales villes françaises (Paris, Lyon, Marseille) avec une densité de 3 538 habs/km^2 (5676 habs/km^2 si l'on retire la surface des calanques et des collines inhabitées contre 21 196 à Paris et 10 023 à Lyon). Elle fait partie de la Communauté Urbaine Marseille Provence Métropole qui regroupe 18 communes et comptabilise plus d'un million d'habitants (http://www.marseille-provence.com/). Le territoire marseillais s'étale le long de la côte, du Nord au Sud, et vers l'Est. Il est ainsi entouré par la mer à l'ouest et les collines des massifs de l'Etoile, du Garlaban et des calanques du nord-est au sud (Figures 28-30).

1. La structure urbaine de Marseille

L'étalement centrifuge de la ville, dont le point de départ se situe au niveau de la butte de l'actuel quartier du Panier au nord du Vieux Port, a commencé en 1660, après plusieurs siècles de démographie fluctuante (Pillet 1999). A cette époque, les actuels quartiers de Marseille étaient encore des villages épars dans les campagnes alentours (Temime 1999). En 1660, c'est Louis XIV qui cède à la nécessité de détruire les remparts et d'agrandir la ville en triplant sa superficie, la densité dépassant alors les 60 000 habitants au km^2 ! L'agrandissement a ainsi suivi la croissance démographique, qui est passée de 20 000 à 50 000 habitants entre 1600 et 1650. Ce n'est qu'en 1830, avec 160 000 habitants, que la superficie de la ville a de nouveau été accrue en remplaçant les nouveaux remparts de Louis XIV par de grands boulevards. La poussée démographique qui a suivi tout au long du 19ème siècle est liée à une série d'aménagements urbains (chemins de fer, canal de la Durance, bassin de la Joliette,…), ainsi qu'à l'ouverture du canal de Suez et au développement

économique portuaire qui en a découlé, de concert avec de grands flux migratoires. Deux vagues d'immigrations principales arrivent au 19ème siècle, entre 1851 et 1872, puis entre 1891 et 1914. Puis, après l'interruption du premier conflit mondial, une vague de réfugiés arrive dans les années 1920. En somme, de 600 000 habitants en 1910, Marseille passe à 750 000 habitants entre les deux guerres et revient à 600 000 au lendemain de la seconde guerre mondiale. Cette période est marquée par une crise mondiale dont pâtissent fortement l'économie marseillaise et ses industries traditionnelles. Pourtant, avec la décolonisation, une arrivée massive de travailleurs venus d'Afrique du Nord fait monter la population à 900 000 habitants en 1975. Ensuite, plus tardivement que Paris et Lyon, Marseille est confrontée au phénomène de périurbanisation qui lui fait perdre une partie de sa population au profit des localités alentours qui peu à peu s'en détachent administrativement et deviennent des communes de l'agglomération (Pillet 1999).

D'après les analyses historico-géographiques de Marcel Roncayolo (2002), Marseille n'est plus organisée telle une ville portuaire commerciale comme elle pouvait l'être encore au 19ème siècle, avec une forte économie portuaire et des liens matériels intenses entre le port et la ville commerciale. Déjà, la « *symétrisation* » de la ville de part et d'autre du Vieux Port, survenant à la veille de la Révolution, marque le début d'un déséquilibre social entre la vieille ville au nord qui s'appauvrit et les nouveaux quais du sud qui font concurrence à ceux plus anciens du nord. En 1812, devant l'insuffisance du port et l'arrivée des premiers bateaux à vapeur, un nouveau port est envisagé. Roncayolo décrit cette période comme le « *premier décrochage* » entre la ville et le port, lié aux changements des professions de la marine et du négoce et donc à de nouveaux besoins portuaires ancrés dans une tendance industrielle plus générale. Ainsi, à la fin du 19ème siècle, après de longs débats et dans un contexte de rassemblement des logiques portuaire, ferroviaire et industrielle, les nouveaux ports s'installent au Nord de la ville, qui se tourne alors vers le Rhône et l'étang de Berre.

C'est aussi pendant cette période de séparation entre la ville et le port que propriétaires et spéculateurs marseillais se tournent vers l'eau, les espaces verts et les campagnes périphériques de Marseille. La ville s'est alors construite « *par lotissements de bastides et de propriétés autour de promenades ou de boulevards ombragés, de Longchamp au Prado* » (*ibid.* : 203), c'est-à-dire en direction du terroir et tournant le dos au port. L'expansion vers le Sud et vers l'Est a été plus rapide que vers le Nord, moins attractif. Les travaux de rénovation de la vieille ville faisaient peur financièrement ; de leur renonciation a découlé un

fractionnement de la ville avec le centre faisant « *bouchon* » entre les quartiers les plus aisés du sud et le nouveau port au nord. Malgré l'échec de la percée de la rue Impériale à rallier les nouveaux quais à la ville moderne et à repeupler la vieille ville avec la bourgeoisie, ces espaces restent longtemps actifs commercialement. Ce sont les crises maritimes et les changements de gestion des entreprises commerciales qui y ont dramatiquement réduit les activités humaines. Ainsi, le contraste entre le nord et le sud s'est accentué, aboutissant à un « *déchirement urbain* » (*ibid.* : 206), où le sud est privé d'installations portuaires et se désindustrialise dès la fin du 19ème siècle alors que le nord s'industrialise progressivement. Roncayolo analyse tout cela en termes de réactions multiples et d'échecs plutôt qu'en termes de stratégies évidentes, ce qui le conduit à se demander s'il s'agit bien d'un divorce entre ville et port ou d'une division sociale persistante.

Il y eût une ségrégation socio-spatiale lors des années Deferre[46] liée à une construction hâtive de cités à l'architecture fragile dans les quartiers industriels pour répondre à une demande urgente due aux arrivées massives des travailleurs immigrés et des réfugiés d'Algérie (Temime 2006 : 194), puis une explosion des prix immobiliers dans les années 2000 comme partout ailleurs dans les Bouches du Rhône et en France (Ronai 2009 : 134).

> « Marseille est un cas spécifique où la ville-centre la plus peuplée est plus pauvre que la périphérie alors qu'elle assume toutes les charges de centralité. Du fait de l'effondrement de ses piliers économiques (port, réparation navale, agroalimentaire...) et de la pauvreté d'un grand nombre de ses habitants, la ville a des ressources faibles et structurellement déséquilibrées compte tenu de ses dépenses de fonctionnement réputées « incompressibles ». Cette situation s'est aggravée au cours des années 1980-1990 avec l'exode des habitants solvables et l'hésitation des investisseurs porteurs d'activités nouvelles jusqu'à la création d'Euromed. » (Ronai 2009 : 138)

Le programme Euromed a été lancé en 1992 dans l'objectif de rénover et revitaliser le front de mer, par l'intermédiaire de l'établissement public du même nom chargé du développement et de l'aménagement des quartiers du port (Peraldi et Samson 2006). Si le projet a eu du mal à démarrer pour des raisons financières et politiques, il prend de l'ampleur à l'aide d'autres projets tels que l'America's Cup 2007 et Marseille Capitale Culturelle 2013. Bien que

[46] L'expression « *les années Deferre* » désigne communément la période étonnamment longue du règne de Gaston Deferre en tant que maire de Marseille, laquelle a en effet duré 36 ans (1953-1986) (Peraldi et Samson 2006).

principalement destinés aux grands investisseurs et aux amateurs de tourisme balnéaire, les habitants de ces quartiers se mobilisent pour faire entendre leur légitimité à participer aux décisions d'aménagement concernant ces espaces[47]. En particulier, la forte demande en espaces verts ne semble pas entendue au-delà des arbres qu'il est prévu de planter sur l'esplanade du Vieux Port (Bergsli 2008 : 79). Plus récemment, dans le cadre de la préservation de la biodiversité, de nouveaux plans d'aménagements urbains et péri-urbains, intercommunaux et communaux sont en préparation en France (Blanc et al. 2012). Ils sont travaillés dans une logique de favorisation d'une cohérence territoriale et de préservation de réseaux écologiques (trames bleues, trames vertes). A Marseille, dans le cadre de son Schéma de Cohérence Territoriale (SCOT), le Projet d'Aménagement et de Développement Durable (PADD) de la Communauté Urbaine concerne pour l'heure davantage les espaces naturels collinéens que la nature présente au sein du tissu urbain (Consalès et al. 2012).

Ainsi, l'activité portuaire a quitté le cœur de la ville, et son territoire se trouve scindé en deux parties (Nord et Sud) considérées comme contrastées dans leurs caractéristiques sociales, économiques et urbanistiques. La place de la nature en ville qui semble loin des préoccupations actuelles, commence à être pensée au sein d'un projet plus vaste d'« *aménagement du territoire et de ménagement de la nature* » (*idem*). Tel est le contexte général dans lequel évolue la faune sauvage de Marseille et en particulier son avifaune, aux côtés des habitants. Où trouve-t-on les goélands sur cet espace urbain ? Qu'y font-ils et dans quelle mesure sont-ils plus ou moins observables par les habitants ?

2. Zones d'activités connues des goélands

Faute de moyens techniques appropriés, il n'était pas possible d'observer la totalité des espaces de la commune et de visualiser ainsi l'ensemble des zones marseillaises et péri-marseillaises que les goélands investissent ou délaissent. Nous nous sommes donc focalisés sur certaines zones d'étude (dont le choix relève essentiellement de leur accessibilité) sur lesquelles nous avons pu observer leurs principales activités : la reproduction, l'alimentation, et le repos.

---

[47] Pour plus de détails sur les aménagements générés par Euromed et leurs implications sociales, voir (Bergsli 2008; Bertoncello et Rodrigues-Malta 2003).

a. Zones de reproduction

Dans la région marseillaise, les goélands leucophée sont connus pour se reproduire sur les deux archipels de la rade de Marseille (Riou, Frioul), ainsi que sur les toits de la ville (Bayle 2006; Duhem 2004).

Les archipels

Les archipels marseillais sont des ensembles d'îles au substrat calcaire fortement dénudé, c'est-à-dire que la végétation y est rase et éparse du fait d'un climat semi-aride : la flore halophile (Le Perce-pierre *Crithmum maritimum*, la Saladelle naine de Provence *Limonium pseudominutum*) au bord de l'eau et la garrigue (Le Cinéraire Maritime *Senecio cineraria*, l'Immortelle des sables *Helichrysum stoechas*, la Germandrée purpurine *Teucrium polium*, le Romarin *Rosmarinus officinalis*, l'Astragale de Marseille *Astragalus tragacantha*) en fonds de vallons alternent avec des surfaces de roches nues (Cheylan 1985; Delauge et al. 2008).

L'archipel de Riou (162ha) se situe au Sud de la rade, à proximité du massif des calanques, et ses plus grandes îles se nomment Riou (90ha), Plane (18ha), Jarre (22ha), Maïre (28ha) (Duhem 2004 : 84). L'archipel est cédé par la ville au Conservatoire du Littoral en 1992 qui en confie la gestion au CEEP (Conservatoire Etudes des Ecosystèmes de Provence) en 1993. Dix ans après, suite à plusieurs années d'études écologiques, le statut de Réserve Naturelle est conféré à cet archipel (CEEP 2007). Seuls les plaisanciers peuvent y accéder, en se soumettant à la règlementation imposée par ce statut.

L'archipel du Frioul (200ha) se situe plus au large, face au Vieux Port, et ses deux plus grandes îles, Pomègues (89ha) et Ratonneau (95ha) (Duhem 2004 : 84), sont reliées entre elles par une digue. La première héberge le bureau du CEEP dans un ancien Sémaphore, organisme chargé de la conservation de la faune et de la flore sur cet archipel. La seconde est pourvue de logements pouvant héberger 1500 personnes depuis que la ville a acquis l'archipel (1970) et a souhaité y créer un quartier de Marseille. Elle a attribué le statut de Parc Maritime à l'archipel en 2000 (CEEP 2007). Certains de ses habitants sont plaisanciers et vivent dans leur bateau. D'autres vivent dans les appartements du village. Un service de navettes permet aux visiteurs et aux habitants de faire le trajet en bateau entre Port Frioul et le Vieux Port en 25 minutes plusieurs fois par jours en hiver et presqu'en continu pendant l'été.

Les goélands leucophée nichent sur les deux archipels, parmi d'autres espèces d'oiseaux considérées à valeur patrimoniale majeure, forte, ou assez forte (Le Puffin cendré *Calonectris*

diomedea diomedea, le Puffin yelkouan *Puffinus yelkouan*, le Cormoran huppé méditerranéen *Phalacrocorax aristotelis desmarestii*, l'Océanite tempête de Méditerranée *Hydrobates pelagicus melitensis*, la Chouette chevêche *Athene noctua*, le Hibou Grand-duc d'Europe *Bubo bubo*, le Faucon pèlerin *Falco peregrinus*, etc.) (CEEP 2010b; Delauge et al. 2008). Les goélands nichent à la fois sur les falaises et sur les bords des sentiers de randonnée, mais davantage sur les îles de Riou que sur celles du Frioul : le nombre de couples comptabilisés sur les deux archipels lors du recensement de 2010 est respectivement de 6 950 et 5 222 (CEEP 2010c). Les archipels sont les sites de reproduction présumés les plus densément occupés de la région marseillaise à ce jour, mais des couples s'installent aussi sur les toits de la ville depuis le début des années 1990.

La ville

Comme nous l'avons expliqué dans la partie méthodologique, nous n'avons pas disposé de moyens suffisants pour réaliser un recensement des goélands reproducteurs sur les toits de la ville. Il est donc malheureusement impossible de connaître les proportions d'individus reproducteurs et non reproducteurs, c'est-à-dire la structure d'âge des colonies, qui aiderait pourtant à discuter les hypothèses sur les causes de la nidification urbaine (compétition insulaire, qualité des sites…) (Barbault 2000). Cependant, nous avons pu constater leur présence et leur absence sur un certain nombre de sites, ainsi que les densités de couples observables sur plusieurs de ces sites. A cela s'ajoute un inventaire aléatoire de cas de nidification sur 20 ans, qui pourrait être un indice de plus pour estimer les effectifs reproducteurs en milieu urbain.

La zone bâtie de Marseille occupée par des couples de goélands reproducteurs s'étend globalement sur tout le centre et la partie Sud de la ville. Dans ce secteur, des couples nichent sur les toits d'au moins 14 quartiers et semblent absents d'au moins trois autres[48]. D'après nos observations, la partie Nord héberge aussi des couples, mais dans une moindre mesure par rapport au centre et au Sud semble-t-il, ce qui reste à vérifier. Nous avons notamment constaté l'existence de nidification sur les toits de Saint-Barthélemy, la Maurelette, la Viste (Les Gallions, près du Centre Commercial Grand Littoral), l'Estaque (un petit port de la ville). Au

[48] Parmi les quartiers occupés, citons le Panier, le Vieux Port, Belsunce, Saint-Charles, les Réformés, le Cours-Julien, l'Opéra, Castellane, Baille, Périer, Endoume, Prado, Saint Michel, Sainte Anne. Parmi les quartiers qui ne semblent pas abriter de goélands, nous notons Mazargues, le Redon, la Capelette.

vu de l'observation de quelques couples posés sur des toits et adoptant des attitudes territoriales (cris, expulsion d'autres goélands) et reproductrices (parades), nous la supposons également au niveau des immeubles de Saint-Louis (proches du Centre de Transfert Nord des déchets). Par contre, nous n'avons pas trouvé d'indices de nidification au niveau des Aygalades, de la Savine, ou encore de Saint-Henri (Quartiers Nord-Ouest).

A l'Est de la ville en partant du centre-ville et donc en s'éloignant du bord de mer, nous avons constaté la présence de couples nicheurs sur les toits des Cinq Avenues, des Chartreux, des Chutes Lavies, de Saint-Pierre, et jusquà Saint-Jérôme/La Rose. Nous n'avons pas d'indice de nidification sur les toits de la Blancarde, de Saint-Loup, de Saint-Barnabé, de Montolivet ou du Merlan, et encore moins dans les quartiers qui se situent plus à l'Est au-delà des derniers évoqués. Ainsi, au vu de nos observations, les couples de goélands semblent s'installer sur les toits des quartiers les plus densément peuplés et commercialement actifs, comme cela a déjà pu être constaté dans d'autres villes comme Brest (Cadiou 1997) ou Le Havre (Vincent 1994).

Cependant, il n'est pas possible de s'en tenir à une explication mono-factorielle, car la disponibilité alimentaire fournie par les commerces alimentaires n'est probablement pas la seule explication du choix des goélands pour tel ou tel habitat. En effet, l'on peut s'attendre au niveau du micro-habitat à ce que les habitants nourrisseurs jouent également un rôle important (Contesse et al. 2003; Jones et Reynolds 2008; Vincent 1994), ainsi que la distance à d'autres ressources (la mer, les bassins d'eau douce, les installations de stockage des déchets, etc.)[49] (Duhem 2004). Seul un suivi individualisé des oiseaux nicheurs permettrait de comprendre précisément les stratégies de sélection de sites de nidification et alimentaires chez les goélands. Malheureusement, l'écologie et la structure des colonies urbaines a peu été étudiée jusqu'à aujourd'hui (Coulson et Coulson 2009) et les facteurs mentionnés pour expliquer les choix de sites de nidification sont variés et relèvent davantage de l'échelle du micro-habitat (abris, sources alimentaires…). De plus, différentes études ne font pas consensus sur la question, certaines constatant que les couples se concentrent sur le front de mer, au plus près des sites traditionnels (Cramp 1971 : 481), d'autres supposant qu'ils s'installent préférentiellement sur les toits les moins fréquentés (Moulaï et al 2005 : 196), d'autres encore sur des toits de bâtiments industriels commerciaux et résidentiels sans en

[49] Toutefois, ces distances ne semblent pas varier significativement selon les quartiers sachant que les goélands sont capables de parcourir 40km dans la journée.

démêler les critères d'une éventuelle position géographique stratégique (Rock 2005 : 344). D'autres enfin constatent une grande variabilité de répartition (Monaghan 1979 : 477). Tous ces constats mènent à l'émission de multiples hypothèses.

Finalement, les quartiers marseillais dont nous avons identifié des toits concernés par la nidification des goélands se trouvent aussi bien en bord de mer (ex : Endoume) qu'en centre-ville (ex : Cinq Avenues) ou plus à l'intérieur vers l'Est (ex : La Rose). Les goélands reproducteurs semblent absents de plusieurs quartiers (ex : La Blancarde, Les Aygalades) dont certains jouxtent des quartiers occupés. Cependant, il est possible que leur dynamique d'expansion les amène à nicher progressivement sur de nouveaux sites.

Avant de choisir le site sur lequel mener nos observations des comportements reproducteurs des goélands (les Cinq Avenues), nous avons réalisé des observations exploratoires sur quatre sites (Cinq Avenues, Endoume, Saint-Anne, Saint-Barthélemy) qui nous ont permis d'évaluer la densité de couples sur chacun des sites.

Nous avons ainsi réalisé des observations depuis le toit des Cinq Avenues (n°2 et 4 bvd Sakakini). Sur les 27 toits compris dans le rectangle dessiné par le boulevard Sakakini, la rue Granoux, la rue Roussel Doria et la rue des Orgues, quatre d'entre eux hébergeaient un couple de goélands, soit 15% des toits (Figures 10&11). Nous avons également réalisé des observations depuis le clocher de l'église d'Endoume (n°1 rue des Pêcheurs). Sur les 40 toits compris entre l'Impasse du Presbytère, l'Impasse de l'Eglise et la rue d'Endoume, nous avons relevé trois toits occupés chacun par un couple, soit 7.5% des toits (Figures 6&7). Dans un même temps, nous avons observé les toits depuis le balcon de l'un des immeubles de la Cité La Marine Bleue (11ème et dernier étage, entrée bvd Charles Moretti, 14ème arr.) (Figures 12&13). Sur 21 toits observables, compris entre la face Sud des immeubles de la Cité et ceux des Rosiers et des Eglantines, nous avons enregistré trois couples reproducteurs sur trois toits différents. Il s'agit donc de 14% des toits du site observé. Enfin, nous avons mené des observations depuis l'un des toits des résidences du Clos des Treilles à Saint-Anne (Entrée bvd Baptiste Bonnet) (Figures 4&5). Sur 35 toits observables entre le Boulevard Baptiste Bonnet, la rue Callelongue et la Résidence des Colombiers, cinq d'entre eux hébergeaient un couple de goélands reproducteurs soit 14% des toits du site observé.

De ces observations et comptages très limités dans leur portée géographique et technique, nous pouvons seulement conclure que 7 à 15% des toits (plats et pentus) des sites observés hébergent un couple de goélands (aucune observation d'un toit hébergeant plusieurs couples).

L'hétérogénéité supposée de la répartition des goélands reproducteurs sur la ville ne nous permet pas d'extrapoler ces chiffres à l'ensemble de la surface bâtie de Marseille.

Depuis les années 1990, un réseau informel de quelques ornithologues et naturalistes passionnés a enregistré les cas de nidification constatés aléatoirement au fil des observations et des demandes d'intervention. Comme nous l'avons expliqué dans la partie méthodologique qui concerne ces données, nous y avons ajouté les indices de nidification apportées par les plaintes les plus récentes et par nos propres observations.

Ces résultats n'étant pas issus d'un recensement exhaustif ni même systématisé, il est évident que nous sommes en sous-estimation. Au total, entre les enregistrements de plaintes et d'observations ponctuelles, ainsi que nos propres observations, nous comptabilisons 171 + 18 = 189 sites différents enregistrés sur 20 ans.

b. Zones d'alimentation

Alors que les distances de leurs déplacements peuvent considérablement s'allonger pendant la période de dispersion inter-nuptiale, les goélands concentrent leurs recherches alimentaires dans un rayon de 40 km autour de leur site de nidification lors la période de reproduction, limitant ainsi les dépenses énergétiques liées aux déplacements (Oro et al. 1995). Dans la région de Marseille, nous avons observé des goélands se nourrir sur divers espaces.

Les plages (Catalans, Prophètes, Prado) situées au Sud de la ville leur offrent plusieurs types de ressources, à commencer par les déchets alimentaires abandonnés par les usagers de ces espaces. Cela est particulièrement observable en été, avant que les services de nettoyage ne viennent collecter les poubelles qui longent les plages (Figure 33). Si la tranquillité des lieux avant l'arrivée des plagistes favorise les rassemblements d'adultes, d'immatures, et de jeunes de l'année autour des poubelles, nombre d'entre eux sont présents et éparpillés sur le site pendant la journée, que ce soit en marchant entre les serviettes des plagistes les plus éloignés les uns des autres ou en se perchant sur la toiture du snack de la plage (Figure 34). Ils peuvent être nourris intentionnellement par certains usagers ou indirectement par des résidus alimentaires laissés à leur portée.

Les pelouses bordant les plages du Prado, celles des parcs tels que Borély et celles de stades de football (Stade Vallier Marseille, Stade Aubagne), sont également exploitées, vraisemblablement pour les invertébrés qui les habitent – à l'instar des terrains labourés connus pour être exploités par les goélands dans différents pays (Andersson 1970; Braune

1987; Nogales et al. 2001)[50] – et les résidus alimentaires des usagers qui les jonchent (Figures 31&32). Ces pelouses servent aussi de site de repos, de toilettage et d'abreuvement grâce aux flaques d'eau générées par les arrosages automatiques quotidiens.

Les Ports (Vieux Port, Port Autonome), sont également des sites qui offrent des ressources trophiques aux goélands, l'un à travers son marché au poisson comme nous le verrons (Figure 37), l'autre lors du vidage des formes[51] laissant en leur fond de nombreux poissons morts (Figure 36). Cette dernière opportunité alimentaire nous a été reportée par un docker, mais nous n'avons malheureusement pas eu la possibilité de l'observer.

Les trois grandes réserves d'eau de la ville, Saint-Barnabé (1ha, 145 000 m3 d'eau), Sainte Marthe (4.5ha, 450 000 m3) et Vallon Dol (17ha et 3 millions de m3)[52] sont, avec les installations de stockage des déchets, les sites ressources les plus utilisées par les goélands (Figures 39&40). Cela signifie qu'ils s'y rendent presque quotidiennement par milliers pour s'alimenter et/ou s'abreuver après être allés s'alimenter sur les décharges alentours, comme cela a déjà été observé ailleurs (Cooke et Ross 1972). Lors de nos visites de ces deux réserves, accompagnée des responsables des sites, nous avons constaté leur présence et tenté d'observer leurs comportements. Nous n'avons pas pu nous assurer que les oiseaux y pêchaient, mais cela semble très probable étant donnée l'abondance supposée de poissons (perches, gardons, brochets, truites, sandre, tanche), tout au moins dans le bassin du Vallon Dol qui est alimenté par le Verdon [20070808 MRS PRO : A49].

Quant aux installations de stockage des déchets, les plus proches des archipels sont celles qui se trouvent sur les communes de Septèmes-les-Vallons, Ensuès-la-Redonne, Pennes-Mirabeau, et la Ciotat. Dans la thèse de Duhem (2004), d'autres installations ont été prises en compte qui se situent plus à l'intérieur des terres et semblent suffisamment accessibles pour que les goélands les fréquentent régulièrement. Pour des raisons logistiques, nous n'avons pas

---

[50] Le témoignage d'un agriculteur de Roquevaire nous indique que les goélands leucophée s'alimentent périodiquement sur les terres labourées de sa commune.

[51] En termes navals, une forme est un bassin situé dans un port et destiné à faire entrer les bâtiments (dont des bateaux de très grande taille) pour les réparer et/ou les nettoyer. Pour ce faire, le bassin laisse entrer l'eau de mer avec le bateau, et doit être vidé de cette eau pour que les ouvriers aient accès à la coque. Alors, des résidus de faune aquatique se déposent au sol en plus ou moins grande quantité qui peuvent intéresser les goélands.

[52] Ce sont les bassins de décantation des eaux brutes de la Durance et du Verdon, qui sont en attente d'être traitées par les centres de production d'eau potable de Sainte-Marthe, Saint-Barnabé, et Vallon Dol [http://www.eauxdemarseille.fr].

pu enquêter sur ces dernières, mais il convient de se rappeler leur existence et leur intérêt pour les oiseaux.

Il faut préciser, après ce bref panorama des zones exploitées par les goélands pour leur alimentation, qu'aucune étude n'a été réalisée sur le régime alimentaire des couples qui se reproduisent sur les toits de la ville, ni sur la provenance des individus qui s'alimentent en ville. Les seules données sur l'écologie des goélands marseillais concernent les reproducteurs insulaires.

L'étude de Duhem (2004) concernant le régime alimentaire des couples reproducteurs sur les îles marseillaises montre que ceux-ci se nourrissent principalement sur les installations de stockage des déchets situées dans les communes voisines de la ville, contrairement aux colonies situées à l'ouest sur les côtes méditerranéennes (Delta de l'Ebre, îles Baléares, îles Mèdes) dont le régime alimentaire dépend fortement des rejets de pêche industrielle (Bosch et al. 1994; Duhem 2004 : 21; Ramos et al. 2009). La faible utilisation des ressources marines est hypothétiquement expliquée par une activité de pêche industrielle faible dans l'espace marin marseillais, et par une mer Méditerranée quasi fermée avec une faible productivité et sans cycles tidaux (Duhem 2004 : 62). Pourtant, dans le delta de l'Ebre, les goélands leucophées privés des rejets de pêche industrielle par le moratoire de 1994 se sont davantage reportés sur les ressources offertes par les marais et autres espaces naturels du delta que sur les décharges (Oro et al. 1995 : 549). Les auteurs de cette étude expliquent ce comportement par l'éloignement des décharges combiné à la richesse trophique du Delta.

Ainsi, à plusieurs centaines de kilomètres de ce Delta, la dépendance hivernale des goélands leucophée des Îles Mèdes (Pointe Nord Est de l'Espagne) à l'égard des décharges peut s'expliquer par l'absence de ressources alternatives (Sol et al. 1995). Ce manque de diversité de sources alimentaires serait dû à la faible productivité de la mer Méditerranée, l'absence de cycles tidaux, et le haut niveau d'urbanisation empêchant les goélands de se nourrir au sein de marais ou dans les campagnes, comme ils le font dans le Delta de l'Ebre. Ces différentes études confortent et complètent l'hypothèse de Duhem pour les goélands leucophées des îles marseillaises, selon laquelle leurs populations sont fortement dépendantes des ressources alimentaires offertes par les centres de stockage des déchets.

Il faut toutefois noter que, l'espèce étant « *capable de rétrécir ou d'élargir sa niche trophique selon les changements dans la disponibilité de la ressource principale* » (Duhem 2004 : 30), les goélands leucophée de Marseille peuvent déployer la flexibilité de leur régime alimentaire

sur d'autres opportunités que les installations de stockage des déchets offertes par les espaces marseillais et péri-marseillais. Citons entre autres la rade traversée par les petits chalutiers, les plages et les déchets marins et urbains qui s'y trouvent, les espaces verts avec les résidus alimentaires des usagers et les invertébrés, les marchés et zones commerciales de la ville, les rues parsemées de résidus alimentaires, les terrasses et les balcons des habitants qui mangent dehors ou qui nourrissent les oiseaux.

c. Zones de repos

Mises à part les digues qui semblent des espaces spécialement utilisés en tant que reposoirs et/ou dortoirs, toutes les zones de reproduction et d'alimentation évoquées ci-dessus comprennent également des espaces utilisés en tant que reposoirs et/ou dortoirs. Il peut s'agir d'espaces collectifs aussi connus sous le nom de « *clubs* »[53] au sein des colonies insulaires (c'est alors un espace plat et dégagé) et des groupes reproducteurs urbains (c'est alors un toit), un coin de pelouse pâturée, la surface d'un bassin de décantation ou le terrain qui l'entoure, ou encore les surfaces inactives en périphérie des installations de stockage des déchets.

3. A Porquerolles, une colonie insulaire témoin

Comme nous l'avons expliqué dans la partie « *Terrains et Méthodes* », les observations menées sur l'île de Porquerolles devaient nous permettre de comparer les comportements des goélands observables au sein d'un espace insulaire avec ceux des goélands observables au sein d'un espace urbain. Les caractéristiques sociologiques et écologiques de l'île et celles de la population de goélands qu'elle héberge ont également été décrites dans la partie « *Terrains et Méthodes* ». Nous avons pris le parti d'utiliser Porquerolles, en tant qu'espace naturel protégé, comme une référence *a priori* en termes de « naturalité » des comportements des goélands, dans le cadre d'une approche critique du paradigme Nature/Culture qui place l'homme en dehors de la nature. Cette approche qui incite à questionner en quoi les comportements des goélands se reproduisant sur un espace sanctuarisé sont plus « naturels » que ceux de goélands se reproduisant sur un espace urbanisé.

Ainsi, nous avons essentiellement observé la reproduction de deux couples au niveau de la Pointe des Mèdes, sur laquelle nous avons pu repérer deux zones de nidification, l'une

[53] Tinbergen nomme « *clubs* » les « *bandes de goélands* » qui se rassemblent sur certaines parties des sites de reproduction au printemps (Tinbergen 1975 : 49).

accolée à la zone de repos collectif et l'autre séparée par la piste d'accès (Figure 59). Il est reconnu que les goélands reproducteurs des îles d'Hyères se nourrissent majoritairement sur les Installations de Stockage les plus proches (Duhem 2004). Nous avons toutefois été attentive à leur présence sur les pelouses, les vergers, et les plages de l'île, sites potentiels d'alimentation, de repos et de rassemblement.

En somme, nous avons identifié à Marseille (et à Porquerolles) différentes zones occupées par les goélands pour leurs principales activités, à savoir le repos, l'alimentation et la reproduction. Il apparaît également que les données démographiques manquent cruellement en ce qui concerne les couples nichant en milieu urbain, alors que les colonies insulaires sont bien connues et font désormais l'objet d'un suivi régulier. Comment ce suivi a-t-il évolué ? En quoi les connaissances ainsi acquises peuvent-elles nous aider à comprendre l'influence du contexte marseillais sur les goélands qui occupent non seulement les îles mais aussi la ville ?

B. DENSITES ET HISTOIRE DEMOGRAPHIQUE DES COLONIES INSULAIRES MARSEILLAISES

La dynamique de la population marseillaise de goélands leucophée a été étudiée de différentes façons par des naturalistes et ornithologues puis par des écologues. Nous retraçons ici l'historique des données obtenues et utilisées par ces derniers pour expliquer l'état actuel de la population.

1. Premiers indices de reproduction au 19ème siècle

Avec deux textes publiés dans des gazettes marseillaises qui mentionnent explicitement la présence de goélands au niveau du Port (Dy 1882; Méry 1847), les textes ornithologiques les plus anciens connus sur les goélands à Marseille datent du 19ème siècle (Crespon 1844; Jaubert et Barthélémy-Lapommeray 1859). Au sein de ces « *Faunes* », les observations sont publiées sous la forme de descriptions brèves de l'anatomie des oiseaux, des espaces qu'ils fréquentent et de leurs comportements, usant d'un vocabulaire anthropomorphique qui semble caractéristique de l'époque (Cf : Haffer 2001; Walters 2003). Ainsi, Crespon décrit les mouettes et les goélands dans sa présentation générale du « *genre Mouette* », où il met en regard ses propres descriptions et appellations des espèces (*Mouettes*) avec celles de Buffon (*Goêlands*) :

> « Les Mouettes vivent en bandes sur toutes les limites des mers. Elles sont gourmandes et lâches toujours affamées, on les voit sans cesse en mouvement pour chercher une nourriture quelquefois dégoûtante, criardes à l'aspect d'une proie dont elles s'emparent, à la surface des eaux, elles se réjouissent dès que la tempête se déclare, et c'est avec raison qu'on les a quelquefois nommés Vautours de mer. Confiante dans la puissance de leurs ailes, elles ne craignent -point de s'avancer à de très-grandes distances au-dessus des flots. » (Crespon 1844 : 122)

Dans ce même registre, il décrit également les goélands, considérés comme sédentaires, sans préciser les noms des sites sur lesquels ils se reproduisent. Il semble que sa « *mouette à pieds jaunes* » corresponde au goéland leucophée, qu'il précise n'être pas décrit dans la somme de Buffon :

> « Point dans Buffon. La Mouette à pieds jaunes ne quitte pas notre pays, elle vit sur les plages de la mer, et vole au-dessus de nos étangs, sur les bords desquels elle niche ainsi que dans les dunes. Au moment du passage des autres mouettes elle est plus abondante qu'en hiver. » (Crespon 1844 : 124)

Les plus anciennes données utilisées par les écologues et les gestionnaires naturalistes pour attester des premiers cas de nidification du goéland leucophée sur les îles de Marseille proviennent d'une lettre de Jaubert (1856), dans laquelle il écrit : « *c'est le Larus argentatus qui niche sur nos petites îles* » (Jaubert 1856 cité dans Guyot et al. 1985 : 38). Les auteurs reprennent cette citation pour attester de la connaissance par le naturaliste marseillais de la nidification des goélands sur les îles de Riou.

Toutefois, le nom des îles ou de l'archipel ne semble pas y être mentionné davantage que dans les *Richesses ornithologiques du Midi de la France* de Jaubert et Lapomeray (1859), suggérant une sorte d'indifférence à la précision des lieux qui paraît inconcevable aujourd'hui :

> « Cinquième Ordre = Gaviens, 2ème famille = Larinés, dont les Goélands et mouettes. […] Les Larinés ont le vol élevé et soutenu […] Ils se tiennent sur les rivages, dans les marais salants et même sur les lacs et les rivières : ils ne plongent pas mais ils se posent sur les flots où ils s'endorment souvent, la tête sous l'aile. […]
>
> 2ème section : Goélands. Oiseaux vivant sur mer et ne plongeant pas ; bons voiliers, à pieds complètement palmés, marchant et nageant avec une égale facilité. » (Jaubert et Barthélémy-Lapommeray 1859 : 385-389)

Les détails sont ailleurs : dans la description anatomique, la mise en scène du caractère de l'espèce, et même les surprenantes interactions avec l'humain et ses animaux domestiques,

que nous verrons plus loin. Etant donné que ces deux dernières références sont dépourvues d'estimation numérique, il n'est pas possible de dresser une courbe démographique pour cette période. Les premiers chiffres disponibles datent du début du 20ème siècle.

2. Courbe de croissance démographique du 20ème siècle

La courbe de croissance démographique des goélands reproducteurs des îles de Marseille a été dressée par le CEEP dont les chargés de mission et les responsables de la Réserve Naturelle de Riou et du Parc Maritime du Frioul suivent actuellement l'évolution des populations de goélands leucophée (Cf. Figure 41, d'après CEEP 2010c).

Le premier point de la courbe est daté des années 1920 et se base sur un article de Heim de Balzac (1923) « *qui estima la population nicheuse de l'archipel de Riou à cent couples environ, répartis uniquement dans la zone centrale de la côte sud de Riou* » (Guyot et al. 1985 : 38). La seconde et dernière publication utilisée pour la première moitié du siècle est une note d'un ornithologue suisse en visite sur l'archipel, qui atteste de la présence d'environ 400 couples sur Riou en 1937 (Meylan 1939). Les données produites au début du 20ème siècle sont donc éparses et peu précises, et elles ne concernent que l'archipel de Riou. Les études et publications se multiplient dans la seconde moitié du siècle, avec tout d'abord un recensement réalisé par la Centrale Ornithologique du G. J. O. et qui comptabilise 2 500 à 3 000 couples sur l'île de Riou (G.J.O. 1963), effectif qui atteint les 6 000 couples en 1983 sur Riou, 1 000 sur Plane, 800 sur Jarre, et 800 sur Maïre et son Tiboulen (Guyot et al. 1985 : 40). Les premières données concernant l'archipel du Frioul datent de 1980 et ne semblent pas avoir été publiées : 300 couples ont alors été comptabilisés, ce qui mène la population reproductrice à 9 000 couples sur l'ensemble des archipels marseillais (*idem*). A partir de 1995, la courbe démographique des goélands leucophées des îles marseillaises se base sur des recensements quinquennaux réalisés par les naturalistes en charge de la gestion des espaces insulaires.

Des publications régionales apparaissent entre temps, alors que la croissance démographique des goélands commence à préoccuper des ornithologues (Blondel 1963; Isenmann 1978; Isenmann 1980). L'auteur du premier article veut donner l'alerte au niveau régional, en comparant la forte croissance démographique des goélands argentés en Europe du Nord avec celle qui s'est produite en Bretagne et pourrait survenir en Méditerranée. Cette croissance démographique est dès lors décrite et expliquée en termes d'impacts humains sur les écosystèmes. Elle est ancrée dans une logique clairement dichotomique opposant l'homme à

la nature, l'artificiel au naturel : « *Cette augmentation, loin d'être naturelle, est une conséquence plus ou moins directe des activités humaines dont la pression est de plus en plus forte partout* » (Blondel 1963 : 301).

Ainsi « *la poussée démographique particulièrement sensible en Europe a offert aux animaux facilement omnivores ou détritivores, et plus particulièrement au goéland argenté, des possibilités nouvelles de nourriture purement artificielle […]* » (*idem*). En ce qui concerne la Camargue où le goéland argenté (comprenant le goéland leucophée avant qu'il ne soit distingué en tant qu'espèce) était encore un nicheur rare en 1935, si elle est passée à 700 couples en 1958, l'auteur suppose que c'est le fait d'une migration des goélands de l'île de Riou, « *située en face des égouts de Marseille et qui compte plusieurs centaines de couples reproducteurs* » (*ibid.* : 303). La décharge d'Entressen est mentionnée en tant que source artificielle « *inépuisable de nourriture* » (*idem*)[54]. La préoccupation majeure des ornithologues étant alors la sauvegarde des espèces vulnérables, l'auteur insiste sur la nécessité d'intégrer « *la limitation et le contrôle permanents du nombre de goélands argentés [au] programme d'« aménagement » de la nature en Camargue* » (*ibid.* : 308). Les techniques de régulation sont alors discutées, allant de l'empoisonnement au prélèvement des œufs en passant par le tir au fusil et la stérilisation des œufs. Les premières campagnes en Camargue se sont déroulées en 1960, 1961 et 1962 par empoisonnement, après qu'un arrêté ait été obtenu auprès du Ministère de l'agriculture pour classer le goéland comme « *animal nuisible ou malfaisant pendant la période du 1er au 15 juillet sur les territoires des communes d'Arles et des Saintes-Maries-de-la-Mer* » (*idem*).

La note d'Isenmann (1980) publiant les résultats du premier recensement de Laridés sur le littoral méditerranéen en 1979 ne concerne que les hivernants. Aussi, les comptages ont eu lieu sur des sites de rassemblement, notamment la décharge d'Entressen pour les goélands leucophées dont le nombre est alors estimé à 25 800 dans les Bouches du Rhône (Isenmann 1980 : 163).

Les premières et seules données publiées par des écologues sur la dynamique de la population des îles marseillaises sont celles de l'équipe de l'Institut Méditerranéen d'Ecologie et Paléoécologie (IMEP) (Vidal et al. 1998; Vidal et al. 2001). Ces chercheurs ont commencé

---

[54] Vingt ans plus tard un autre ornithologue se demande où les goélands reproducteurs des îles de Marseille vont se nourrir des déchets qu'ils régurgitent sur les sites car cette décharge est trop éloignée (Launay 1985 : 80).

par questionner d'une part le statut d'espèce surabondante attribué aux goélands leucophée (Vidal et al. 1998), d'autre part leurs densités de répartition sur les îles de Marseille (Vidal et al. 2001). Puis, encadrée par la même équipe, Céline Duhem a analysé dans sa thèse le lien de dépendance des populations de goélands des îles hyéroises et marseillaises envers les ressources trophiques offertes par les décharges à ciel ouvert (Duhem 2004; Duhem et al. 2007).

Comme l'indique le chapitre de présentation de l'espèce, l'aire de reproduction des goélands leucophées s'étend des Açores à la mer d'Aral, avec les plus importantes colonies de l'ouest se trouvant sur l'île de Berlenga (Portugal), sur les îles de Marseille et sur l'archipel des Baléares (Duhem 2004 : 7; Vidal et al. 1998).

Sur les îles de Marseille, les densités de couples nicheurs sont proches des densités trouvées sur d'autres îles rocheuses de Méditerranée (Vidal et al. 2001). Par contre, malgré la proximité des deux archipels marseillais, les densités trouvées par les écologues sur les différentes îles ne sont pas uniformes. Elles diminuent le long d'un gradient qui part de la zone Sud-Est de l'archipel. Cette zone, sur la partie Est du plateau de l'île de Riou, est la première sur laquelle l'installation de couples nicheurs a été enregistrée (Figure 42). Les auteurs expliquent ce constat par la fidélité aux sites de reproduction dont font preuve les Laridés, surtout lorsque le milieu est stable comme le substrat rocheux de ces îles. En outre, la taille des îles serait un second facteur influençant la densité de couples. En effet, les chercheurs ont trouvé que les plus petites îles peuvent abriter une aussi forte densité que les plus grandes, en dehors du gradient de colonisation (idem). Ils expliquent cela par la préférence des oiseaux insulaires pour les plus petites îles, celles qui sont les moins propices à la présence de prédateurs. Néanmoins, ils estiment que sur les archipels marseillais, le hibou grand-duc (*Bubo bubo*) et le rat noir (*Rattus rattus*) n'exercent pas une grande influence sur les densités de répartition des goélands du fait que ces deux prédateurs sont présents sur toutes les îles. Enfin, les auteurs soulignent qu'ils n'ont pas trouvé de préférence de site de nidification en fonction du couvert végétal alors qu'une étude réalisée sur des îles espagnoles très similaires en montre une pendant la phase d'installation des couples. Les goélands préfèreraient ainsi les buissons aux pelouses, et les pelouses aux sols nus. Ils en concluent que les goélands leucophées des îles marseillaises se distribuent aussi selon l'influence d'une hiérarchie sociale récemment qualifiée de « despotique », où la distribution des individus est déterminée par une exclusion territoriale, les premiers individus s'installant sur les meilleurs

habitats et les derniers étant contraints à s'installer sur les habitats les plus pauvres (Bosch et Sol 1998; Vidal et al. 2001).

Depuis les premiers enregistrements de couples nicheurs sur l'île de Riou dans la seconde moitié du 19ème siècle (Jaubert et Barthélémy-Lapommeray 1859), la croissance de leurs effectifs a été exponentielle. En 2005, avec 23 229 couples reproducteurs, les colonies de goélands leucophée qui occupent ces îles constituent près de 50% de la population nicheuse française et 80% de la population nicheuse des Bouches du Rhône (CEEP 2005). Cette année-là, le recensement régional indique une stabilisation des effectifs de l'archipel de Riou et une augmentation de ceux de l'archipel du Frioul, alors que les effectifs des îles d'Hyères (Var) ont baissé de 17%, probablement du fait de la mise en place d'un incinérateur à la place de la grande décharge à ciel ouvert de Toulon. Comment ces variations sont-elles expliquées ? Annoncent-elles un changement durable ?

3. Inversion de la tendance au 21ème siècle

Entre 2005 et 2010, pour la première fois depuis le début du 20ème siècle, une diminution démographique des colonies insulaires marseillaises est constatée. Cette décroissance est similaire à celle enregistrée sur les îles d'Hyères cette même année : environ 40% (PNPC 2010). Les gestionnaires naturalistes de ces espaces ayant réalisé ces recensements s'interrogent actuellement sur les facteurs qui ont induit cette décroissance régionale homogène. Ils sont insatisfaits par la raison initialement invoquée de la fermeture de la décharge de Toulon car d'une part, la population des îles d'Hyères avait déjà diminué alors que le tonnage des deux autres décharges du Var (plus éloignées que la première) augmentait, et d'autre part parce que, du fait de l'éloignement, les populations marseillaises ont peu de chance d'être concernées par les ressources trophiques qui se trouvent dans l'aire géographique des populations hyéroises. Concernant ce second point, une nuance peut être apportée : si ce n'est pas directement par la ressource trophique, les populations marseillaises pourraient être indirectement réduites par une diminution du nombre d'individus hyérois se dispersant dans leur direction, mais les éventuels échanges entre populations marseillaises et populations hyéroises ne semblent pas encore avoir été étudiés à ce jour (Duhem 2004 : 95). Par ailleurs, toujours selon les gestionnaires du Parc National, l'évolution des modes de traitement des déchets et la diminution de l'accès à la ressource que cela entraîne pourraient contribuer à une telle diminution mais ne saurait l'expliquer totalement, sans préciser

pourquoi. N'est-il pourtant pas envisageable qu'une forte dispersion d'individus vers d'autres colonies soit une explication majeure ?

Le CEEP souligne qu'« *il semble plus pertinent d'appréhender cette problématique comme une conséquence de la combinaison de plusieurs facteurs* » (CEEP 2010c). Ainsi, à l'instar des études réalisées en Grande Bretagne (Rock 2005) ou sur la façade atlantique française (Cadiou et Sadoul 2002), d'autres causes sont évoquées, telles qu'une épidémie de botulisme et une forte émigration des oiseaux vers d'autres secteurs, dont la ville. Pour cette dernière hypothèse, les gestionnaires précisent qu'ils ne disposent pas de chiffres leur permettant de la tester, aucun recensement urbain n'ayant été réalisé dans la région PACA.

En résumé, les goélands semblent avoir été longtemps absents du domaine bâti de la ville de Marseille, à l'exception de ses ports. Aujourd'hui, leur présence est diffuse mais marquée par leur utilisation intensive des îles et même des toits pour la reproduction, des espaces verts et des installations de stockage des déchets pour l'alimentation. Maintenant que nous avons identifié l'occupation générale de l'espace par les goélands, nous allons voir ce que nos observations des comportements goélands nous indiquent sur l'importance des espaces urbains pour ces oiseaux et sur le caractère remarquable[55] de leurs comportements par les habitants.

Comme tous les animaux sauvages, pour survivre et se reproduire, les goélands ont avant tout besoin de ressources trophiques et de territoires de reproduction sécurisés. Toutefois, ils ont la particularité d'être dotés des mêmes caractéristiques que les oiseaux marins, qui se reproduisent en colonies sur des îles et des falaises leur offrant protection contre les prédateurs. Au regard des espèces pélagiques qui se nourrissent au large, les goélands sont des espèces côtières dont le rayon de prospection alimentaire autour de la colonie est relativement réduit (Gaston 2004). Est-ce que les espaces urbains, en termes de territoires de reproduction et de ressources alimentaires, offrent le même type d'opportunités aux goélands que les espaces insulaires ?

[55] Par comportement « remarquable » nous entendons un comportement non seulement « observable » (exposé à la vue) mais aussi attirant à l'observation, que l'on remarque. Nous désignons donc un comportement comme remarquable quand il est non seulement observable (condition nécessaire) mais remarqué et relaté par plusieurs habitants.

II. DES SOURCES ALIMENTAIRES EPARSES

Le parcours urbain systématisé et les observations aléatoires nous ont permis d'enregistrer les comportements des goélands observables par un piéton. Il va sans dire que, en marchant, nous n'avions pas la même perspective d'observation que les goélands eux-mêmes qui évoluent dans les airs. Ces observations sont donc plus anthropocentrées que celles réalisées sur les toits. Notre position d'observatrice très probablement plus attentive aux goélands que les habitants nous a permis d'identifier les comportements des goélands observables par les habitants pour les mettre en regard avec ceux dont ils nous ont parlé pendant les enquêtes.

Parmi les comportements alimentaires des goélands sur l'espace bâti de la ville, certains sont plus récurrents que d'autres. Nous présentons ici ceux qui le sont le plus en tant que « recherches stables », c'est-à-dire ceux que nous avons pu observer régulièrement, et ceux qui semblent plus ponctuels, en tant que « recherches aléatoires », c'est-à-dire dont nous n'avons observé la situation qu'occasionnellement.

A. LES RECHERCHES ALIMENTAIRES STABLES

1. La quête du nourrissage

Tout d'abord, le nourrissage intentionnel par certains habitants peut constituer une ressource importante dans la proximité immédiate du territoire de nidification. Cela semble être le cas pour le couple du toit pentu dont nous avons observé à de multiples reprises qu'il bénéficiait d'un nourrissage régulier au niveau d'une fenêtre précise. L'opportunité offerte par le nourrissage intentionnel est singulière à deux niveaux : tout d'abord, tous les couples urbains n'en bénéficient pas ; ensuite, cette situation ne peut, de fait, se produire sur le milieu insulaire, dans la mesure où les goélands nichent loin des habitations. C'est pourquoi l'on attribue souvent un rôle majeur au nourrissage dans la fixation des couples urbains.

Lors des parcours urbains, nous avons repéré quatre sites de nourrissage qui s'ajoutent à cinq autres constatés lors d'observations aléatoires. Tous semblent être des sites de nourrissage relativement réguliers. La différence majeure qui apparaît à première vue entre ces sites est liée aux animaux auxquels les aliments sont destinés. En effet, nous distinguons les nourrissages destinés spécifiquement aux goélands et ceux destinés aux chats et/ou aux pigeons mais dont les goélands profitent. Les premiers sont situés en hauteur au niveau des

fenêtres et des balcons des habitants, les seconds se trouvent à même le sol dans des endroits plus ou moins protégés des passants et des regards, ce qui n'empêche pas toujours les goélands d'en profiter (Figures 43-47).

Les points de nourrissage situés au sol sont surtout destinés aux chats. C'est pourquoi ils sont rarement exposés et souvent placés derrière un grillage ou à l'abri d'un bosquet. Cette localisation favorise la sécurité pour les chats mais pas pour les goélands : la restriction de l'espace est une contrainte importante pour cet oiseau dont l'envergure nécessite au moins deux mètres carrés pour l'envol et qui évolue plutôt sur des milieux dégagés. Cela explique probablement que les sites de nourrissage destinés aux chats ne sont en général fréquentés que par un seul goéland, et qu'il s'agit rarement de jeunes de l'année. A notre connaissance, il n'existe pas de référence à ce sujet, pourtant, il serait très intéressant de capturer des individus et de les équiper de GPS, afin d'identifier les caractéristiques des goélands qui adoptent ce type de comportements. Sont-ils des adultes reproducteurs urbains ? Des immatures ? Ont-ils des habitudes fixes ou très variables ?

Le seul site de nourrissage au sol observé qui est apparu exposé est celui offert à la fois aux pigeons et aux goélands (jeunes et adultes) par une personne Sans Domicile Fixe sur le cours Belsunce. C'est aussi, avec le marché du Vieux Port et les plages, le seul espace sur lequel nous avons pu observer plus d'une dizaine de jeunes de l'année. Sur l'un des autres sites au sol, nous avons eu la possibilité de discuter avec la nourrisseuse de chats, membre de la SPA, qui glissait une gamelle sous un portail de la rue Fayolle (quartier des CQA), observée par un goéland posé au-dessus de ce portail. Elle nous expliquait attendre qu'il mange la première assiette et s'en aille pour donner leur portion aux chats, suggérant qu'il s'agissait bien d'une habitude quotidienne et vraisemblablement du même individu.

Les nourrissages en hauteur se trouvent davantage à la portée des goélands. Nous en avons repéré cinq, chacun profitant à un couple d'oiseaux qui semble habitué à l'opportunité offerte. En effet, sur trois de ces sites (Rue Juramy, Rue Capazza, Place des Pistoles), nous avons observé plusieurs fois les couples postés au même endroit proche de chaque fenêtre. Nous avons également observé au moins une fois les deux individus de chaque couple émettre de concert des cris du même type que ceux émis lors du nourrissage nuptial (kliou aigu avec balancement de tête en direction du destinataire), en direction de la fenêtre de leur nourrisseur. Ce comportement était d'autant plus surprenant qu'il pouvait perdurer alors que la nourrisseuse de la rue Capazza leur parlait et leur lançait des aliments (non identifiables)

depuis son balcon sur le rebord du toit d'à côté (Figure 43). Ces comportements de nourrissage depuis une fenêtre ou un balcon ne sont visibles que par les voisins de l'habitant mais sont interdits. Ils font souvent l'objet de conflits de voisinage, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Il nous semble que le nourrissage intentionnel se produit dans le cadre d'une relation individualisée, mais une étude portant spécifiquement sur les comportements de nourrissage par les habitants serait nécessaire pour comprendre les enjeux sociaux et écologiques de ce contexte d'interaction (Jones et Reynolds 2008). Sur les plages de Porquerolles, nous avons également observé des goélands (souvent un adulte avec un ou deux jeunes de l'année) posés sur le sable près des plagistes. Il semble alors que la proximité des oiseaux qui regardent la personne l'incite au nourrissage, surtout que les goélands observé se rapprochaient d'autant plus que les plagistes étaient en train de manger quelque chose. Après un tel nourrissage, il est arrivé qu'un groupe de plagistes partent se baigner ou s'endorment en laissant un sachet plastique contenant leurs déchets près de leurs serviettes, et qu'un goéland adulte commence à tenter d'en extraire des aliments. Le goéland s'est alors fait expulser par la première personne qui s'en est aperçu. Ce type de scène est également observable sur les plages de Marseille, l'environnement « plage » paraissant peut-être plus propice au nourrissage et au rapprochement avec l'oiseau que l'espace privé, où le nourrissage est souvent critiqué et considéré comme l'apanage des personnes âgées.

2. Le pâturage

Les goélands ont l'habitude de pâturer (consommation de graines et d'invertébrés) sur des terrains agricoles (Andersson 1970; Coulson et Coulson 2008; Davis 1956) et des pelouses diverses dont celles de stades de football ou d'espaces verts (*obs. pers.*). Ce comportement, peut-être plus discret parce que moins surprenant que d'autres. C'est pourtant un comportement récurrent impliquant un rassemblement de goélands, alors que les nourrissages, bien que plus dispersés, sont plus bruyants, visibles et intrusifs car ils se produisent au niveau des habitations.

Le pâturage matinal des goélands sur la pelouse du Stade Vallier (4ème arr.) a été repéré dès le mois de décembre 2006. C'est l'une des raisons pour lesquelles le départ du parcours urbain a été choisi sur ce site, mais nous l'avons également observé en dehors de ce contexte (Tableau 8 ci-dessous).

Tableau 8 : Observations de pâturage enregistrées

Année	2007	2008	Total
N	17	19	36

Les deux observations de décembre 2006 sont enregistrées le matin depuis la fenêtre de notre logement. En 2007, les observations ont été menées de janvier à mars (n=11) et en août/septembre (n=4), depuis notre logement ou depuis notre toit d'observation des couples nicheurs. En 2008, les observations aléatoires et celles réalisées depuis le toit s'ajoutent aux observations des 14 départs de parcours urbain. Au total, le nombre d'enregistrements des effectifs et des comportements de goélands présents sur le stade s'élève à 19 (2 aléatoirement hors période de terrain, 5 au départ des parcours, 12 depuis le toit).

Cette activité de pâturage sur le stade Vallier semble récurrente dans la mesure où elle est observable régulièrement et à différentes périodes de l'année (printemps, fin de l'été, automne et hiver). Nous manquons d'observations pour discuter de sa saisonnalité. Par contre, nous pouvons dire qu'il s'agit d'une activité essentiellement matinale car nous l'avons presque exclusivement observée pendant les premières heures du jour[56]. Ceci est confirmé par les matinées et après-midi d'observation depuis le toit, pendant lesquels nous relevions le nombre de goélands présents sur le stade en même temps que les données sur les goélands reproducteurs. Sur la totalité des 36 observations menées, nous avons pu comptabiliser de 1 à 57 individus posés sur le stade, la quasi-totalité étant des adultes et immatures, deux ou trois jeunes de l'année étant toujours présents. Cela suggère qu'il s'agit de couples reproducteurs, d'autant que le site se situe à quelques dizaines de mètres à vol d'oiseau de plusieurs toits de nidification.

Que viennent faire régulièrement ces goélands sur la pelouse ? Nos observations suggèrent qu'il s'agit avant tout d'une activité alimentaire. En effet, nous avons pu constater à plusieurs reprises que des adultes se disputent des patches d'alimentation. Ainsi, le 10 août 2007 vers 6h40, un adulte s'est mis à piquer le sol du bec avec vigueur et s'est fait immédiatement chasser par un autre adulte avec les ailes et le bec ouverts qui a pris sa place et s'est mis à

[56] L'éventualité de l'utilisation du site en tant que dortoir à l'abri du dérangement semble exclue car les pelouses sont généralement vides à la nuit tombée, alors que les toits sont occupés par de nombreux goélands et représentent des sites beaucoup plus sécurisés.

l'explorer. Globalement, les goélands présents ce jour-là adoptent tous une posture inhibitrice de l'agressivité. Quand ils se mettent à picorer énergiquement, ils se font voler leur place. Ce jour-là, ils semblent passer beaucoup plus de temps à marcher qu'à trouver de quoi manger. Quels bénéfices tirent-ils de cette situation ? Que mangent-ils ? Malgré les difficultés à s'approcher (le stade est fermé au public et les goélands s'envolent à l'arrivée du gardien), nous avons pu identifier quelques prises alimentaires : un vers de terre, un morceau de biscuit,… Bien que nos observations ne soient pas assez nombreuses pour informer une tendance générale, elles montrent que les oiseaux sont susceptibles d'utiliser à la fois les ressources offertes par le sol comme l'ont montré d'autres études (Coulson et Coulson 2008; Davis 1956) et celles offertes par les déchets des joueurs de football. Toutefois, l'alimentation n'est pas le seul bénéfice que les goélands semblent trouver à fréquenter ce site. Nous les avons aussi observés se toiletter et s'abreuver dans les flaques d'eau offertes tant par la pluie que par les arrosages automatiques, se reposer le bec sous l'aile ou encore nourrir leur jeune, même en août. Cela montre que les jeunes de l'année peuvent rester tardivement avec leurs parents.

Le pâturage matinal est une activité qui semble favorisée par l'arrosage automatique quotidien de la pelouse, la tranquillité matinale offerte par un site clos au public et les déchets alimentaires laissés par les usagers. En effet, nous avons pu observer plusieurs dizaines de goélands en pâture sur le stade alors qu'il n'avait pas plu depuis au moins une semaine.

Nous pensons qu'il s'agit d'une activité peu observable pour les habitants, non seulement parce qu'elle est matinale mais parce que le site est retiré de l'espace public. Un seul habitant l'a évoqué lors de nos interviews : il habite un appartement dans le quartier de la Blancarde avec vue sur le stade. Pour lui, les goélands « *viennent sur le stade à la fraîcheur, quand il a plu […] ils font trempette* » [20090212 MRS CQA : C5]. Un autre témoignage relatant le rassemblement de goélands sur un stade de football d'Aubagne nous a été fourni par le responsable du centre de transfert des déchets d'Aubagne qui a observé le phénomène à plusieurs reprises, supposant que les oiseaux consomment les engrais administrés à la pelouse [20090218 CTD AUB : B33]. A l'utilisation des pelouses de ces deux stades de football s'ajoute celle des pelouses du Prado, près des plages. Là aussi, les goélands pâturent, se reposent, se baignent et s'abreuvent dans les flaques d'eau créées par l'arrosage automatique au petit matin et parfois plus tardivement dans la matinée, probablement selon la fréquentation des lieux par les habitants. Les plages et pelouses étant fréquentées par des

marcheurs matinaux, il est probable que la présence des goélands sur les pelouses du Prado soit plus facilement remarquée que sur les stades de football. Enfin, nous avons également remarqué ce comportement à deux reprises sur le stade de football de Porquerolles où une dizaine d'adultes picoraient le sol. Le caractère matinal de cette activité peut diminuer considérablement les possibilités de son observation par les habitants.

3. La prospection des marchés

a. Situation des principaux marchés de la ville

Les marchés font partie des sites (avec les pelouses et les plages) sur lesquels les goélands sont observables dans le plus grand nombre. Nous avons donc réalisé des observations sur les marchés quotidiens les plus importants ainsi que sur de plus petits marchés hebdomadaires (Figure 3, 48-52).

Les marchés les plus importants en terme de quantités de produits sont ceux des places Sébastopol, Noailles, Jaurès et du Vieux Port, regroupés au sein et autour du centre-ville ; et le Marché d'Intérêt National (MIN) excentré dans le 15ème arrondissement. Ils se trouvent donc à des distances variées des couples observés. Cela dit, ces distances n'excédant pas cinq kilomètres à vol d'oiseau, elles sont trop courtes pour être un facteur limitant de l'accessibilité des ressources offertes par les marchés. Par ailleurs, cette accessibilité dépend d'autres paramètres que nous avons tenté d'identifier.

b. Contenus et fonctionnements des marchés

Il faut distinguer certaines caractéristiques des marchés pouvant être importantes pour les goélands. Tout d'abord, ceux qui proposent des produits alimentaires parmi d'autres produits, de ceux qui ne proposent que des produits alimentaires. Ces derniers sont plus rares, il s'agit notamment du marché au poisson du Vieux Port, et du marché de produits frais de Noailles. Les deux sont quotidiens, mais le premier se déroule uniquement le matin et sur un espace ouvert, alors que le second prend place entre des rues étroites, dure toute la journée et illégalement jusqu'au soir, posant ainsi des problèmes aux services de collecte des déchets. Le premier exhibe généralement entre quatre et dix étals selon la pêche du jour, et n'ouvre pas les lendemains de tempête car les pêcheurs ne sortent pas leurs filets lorsque les fonds ont été remués et que les débris risquent de les endommager. Les marchés quotidiens mixtes comme Sébastopol ou Castellane contiennent généralement un boucher et un poissonnier au moins.

Quant au Marché d'Intérêt National, situé dans la zone Nord de la ville, il a été créé au début des années 1970 pour désengorger le centre-ville et le Cours Julien[57]. Avec le site des Arnavaux (fruits et légumes) et le site de Saumaty (produits de la mer), le MIN est donc également susceptible d'offrir d'importantes ressources alimentaires pour les goélands. Nous n'avons pas observé de groupes s'y nourrissant lors de nos deux visites de cet espace commercial formé de hangars ouverts occupant 37ha. Cependant, il est fort probable que, à l'instar des docks de Milford Haven (Davis 1974), certaines zones soient préférentiellement utilisées par les goélands. Tester cette hypothèse nécessiterait davantage d'observations.

Une autre caractéristique de distinction des marchés à prendre en compte pour évaluer l'accessibilité de leurs déchets pour les goélands est la configuration des sites sur lesquels ils sont installés. Le plus dégagé est celui du Vieux Port avec sa grande esplanade très fréquentée mais dépourvue d'arbres tout en étant équipée de nombreux lampadaires, autant de perchoirs potentiels pour les goélands. Les marchés de l'Estaque, Castellane, Sébastopol et Jean-Jaurès sont à l'abri des arbres mais suffisamment dégagés pour que les goélands puissent y manœuvrer. Le marché de Noailles est quant à lui situé entre les rues étroites du centre-ville et plutôt confiné, limitant ainsi l'accessibilité de ses déchets malgré leur abondance. Quant au Marché d'Intérêt National, ses stands alimentaires étant protégés dans des hangars, il semble ne pouvoir être exploitable par les goélands qu'au niveau de l'évacuation de ses déchets, mais nous ne savons pas comment elle est organisée.

Ces marchés, les plus importants, sont quotidiens et ne sont fermés qu'un jour par semaine. Les autres sont hebdomadaires et donc potentiellement moins intéressants pour les oiseaux. Ainsi, le marché de la Madrague était vide lorsque nous nous y sommes rendue, et un habitant du quartier nous disait que ce petit marché au poisson était très irrégulier et peu fourni. Celui de Saint-Anne se trouve sur une petite place sur laquelle on peut voir un vendeur de fruits et légumes à côté d'un bureau de tabac. Enfin, le marché de Saint-Antoine, au Nord, accueillait le camion d'un boucher et l'étal d'un vendeur de fruits et légumes, sur une petite place dégagée et plutôt déserte.

Enfin, nous nous sommes rendue sur trois autres places de marchés hebdomadaires : La Madrague et Saint-Anne au Sud, Saint-Antoine au Nord. La première était vide et sur la

[57] http://www.marche-min-marseille.com/min-presentation.php

dernière place, aucun goéland n'était observable ni ne semblait être habitué à fréquenter les lieux d'après les commerçants.

c. Fréquentation des marchés par les goélands

Le marché au poisson du Vieux Port est celui qui est fréquenté par le plus grand nombre de goélands pendant au moins la deuxième moitié de la durée du marché. Sur l'esplanade, plusieurs lampadaires servent de perchoirs et de postes d'observation aux goélands adultes et immatures en attente d'une opportunité alimentaire. Ces opportunités sont nombreuses, car les pêcheurs nettoient leurs filets à quai, jetant les restes de poisson à l'eau, comme le font les poissonniers qui nettoient et vident les pièces vendues. Il n'est pas rare de voir plusieurs individus posés à terre près d'un seau contenant des restes de poisson à l'arrière d'un étal. Ils se disputent parfois une prise alimentaire au milieu de passants qui s'en écartent plus ou moins.

Sur d'autres marchés, il est possible d'observer plusieurs goélands posés sur les toitures surplombant le marché, en vol rasant au-dessus des étals, à l'arrière d'un étal de boucher ou de poissonnier, ou encore sur un résidu après que les étals se soient tous retirés en fin de matinée. C'est le cas des marchés de Castellane, de Jean Jaurès, et de l'Estaque. Le vendeur de fruits et légumes de Saint-Anne nous indiqua l'observation de quelques goélands après le passage du poissonnier (le vendredi uniquement) quand les déchets étaient disponibles.

Enfin, il est des marchés sur lesquels nous n'avons observé qu'un seul ou deux goélands, adultes, généralement postés sur les mêmes perchoirs. C'est le cas du marché de Sébastopol et de Noailles où nous n'avons jamais observé plus de trois goélands perchés sur les devantures, lampadaires ou véhicules. D'après les commerçants directement concernés par les goélands (le poissonnier de Sébastopol en nourrit un, celui de Noailles s'amuse d'un adulte voleur), il se pourrait que ce soit les mêmes « habitués » qui viennent quotidiennement chercher leur pitance. Cela est bien sûr difficile à vérifier si le goéland ne possède pas de caractéristique physique clairement reconnaissable. Il faudrait détecter des comportements ou des attitudes récurrentes de la part de ces individus, car l'utilisation récurrente des mêmes perchoirs ne constitue en elle-même qu'un indice de position stratégique.

Ainsi, tous les marchés n'attirent pas les goélands. Leur attractivité semble dépendre de la nature des produits vendus selon la quantité et l'accessibilité des résidus qui découlent de leur vente, de la taille et de la régularité du marché, de la configuration plus ou moins

ouverte/fermée des lieux, et parfois de relations individuelles tissées entre un oiseau ou un couple d'oiseau et un commerçant. Dans la mesure où nous n'avons pas observé d'autres espèces pouvant concurrencer les goélands sur les marchés, nous supposons que la compétition interspécifique n'est pas un facteur déterminant. Nous allons maintenant nous intéresser aux activités des goélands qui ne paraissent pas stabilisées dans le temps ou dans l'espace, mais qui sont pourtant remarquables.

B. LES RECHERCHES ALIMENTAIRES ALEATOIRES

Parmi les activités de recherche alimentaire enregistrées lors de nos observations, certaines ont semblé moins systématiques que celles que nous venons d'évoquer. Elles n'ont pas toujours lieu au même endroit et ne regroupent pas forcément plusieurs individus. Elles semblent faire partie des activités régulières de recherche mais non moins aléatoires.

1. Prises alimentaires dérobées chez l'habitant

Les goélands profitent des aliments qui sont temporairement déposés sur les rebords des fenêtres, sur les tables de balcon ou de jardin lorsqu'un barbecue se prépare, comme en témoignent plusieurs habitants. Nous n'avons pas observé directement de telles situations, mais elles nous ont été relatées par plusieurs habitants, qu'ils aient été amusés, surpris ou inquiétés, comme nous le verrons lors de l'analyse des discours (Chapitre 3).

2. Prises alimentaires sur résidus et poubelles

Des déchets divers sur les trottoirs et au milieu des rues, où au niveau des bennes à ordures des particuliers et des restaurateurs peuvent également être récupérés (restes de pizza, rats morts, sandwichs, poulet, pain). Sur l'île de Porquerolles, il nous est arrivé d'apercevoir un goéland posé près d'une benne en bordure de piste, ou près des poubelles des plagistes sur le sable, mais jamais au village même.

En ville, la prise alimentaire sur des conteneurs de résidus est l'une des activités que nous avons le plus rarement observées sur les parcours urbains. Pourtant, ces activités représentent des situations singulières de potentielle proximité de l'oiseau avec le piéton.

En effet, nous avons pu observer deux cas de figure. L'un se situait dans une ruelle peu fréquentée à l'arrière du marché de Noailles, où l'un des conteneurs déborde très fréquemment de déchets alimentaires. A plusieurs reprises, nous avons observé un goéland

adulte, seul, soit posé sur la bordure du toit qui surplombe le conteneur, soit posé sur celui-ci à chercher de la nourriture dans les déchets (Figure 53&55). Les quelques passants traversant la rue n'y prêtaient pas attention, si ce n'est quand nous filmions ou photographions l'oiseau. Lors d'une observation, une femme s'est approchée du conteneur pour y chercher quelque chose sans regarder le goéland qui ne s'est envolé qu'au dernier moment. Dans ce contexte, l'activité de recherche alimentaire sur une poubelle ne semble pas particulièrement remarquée, peut-être est-elle seulement un élément parmi d'autres d'un décor familier.

Le second cas de figure a été observé en remontant le boulevard Thurner près du Cours Julien, place commerçante avec de nombreux restaurants, des boulangeries, des boucheries et des épiceries. Deux goélands posés sur un conteneur ouvert étaient en train d'avaler des morceaux de viande de poulet contenus dans un bac de polystyrène au-dessus des autres déchets (Figure 54). Cette observation, à une heure tardive de la matinée et dans un lieu beaucoup plus fréquenté que le précédent ne semblait pas particulièrement attirer l'attention des passants. Cependant, nous verrons que nos interviews révèlent l'omniprésence de ce type de scène dans l'esprit des habitants interrogés. Par ailleurs, c'est également une scène qui a été reconstituée dans la galerie du Muséum qui accueillait l'exposition *Marseille ville sauvage*, les goélands étant pour cette occasion accompagnés de pigeons et de rats au pied du conteneur (Figure 56). Cet ensemble d'éléments suggère qu'il s'agit là d'une activité spatialement et temporellement diffuse, mais non moins remarquable et remarquée. Qu'en est-il des comportements de prédation des goélands ?

3. La prédation des goélands sur les pigeons

L'observateur ou le piéton peuvent voir des goélands prendre un pigeon biset en chasse ou en consommer un. Nous avons observé des séquences de prédation non seulement depuis le toit d'observation, mais également en déplacement dans la rue. Ce phénomène est par ailleurs fréquemment relaté par les habitants, comme nous le verrons au chapitre suivant.

En trois ans (2007-2009), nous avons enregistré 11 témoignages d'habitants et 17 observations personnelles de cas de prédation et/ou consommation de pigeons par les goélands. Ce phénomène a déjà été signalé dans d'autres villes comme le Havre avec les goélands argentés (Vincent 1994), et dans d'autres contextes pour différentes espèces de goélands prédatant différentes espèces d'oiseaux plus ou moins volumineux (Beuget 2009; Forlot 1992; Gory et André 1997; Guiter et Aleman 1992; Iborra 2005; Jeanmonod 2000;

Jourde 2004; Peignot 2007; Sueur 1990). En général, il semble qu'il s'agisse de comportements peu fréquents et qui pourraient concerner, comme chez d'autres prédateurs, certains individus spécialisés. Dans notre cas, il faudrait pouvoir déterminer l'abondance des différentes espèces de proies disponibles et la proportion de goélands adoptant le comportement de prédation sur les pigeons à Marseille pour savoir si ce comportement relève d'un manque d'autres ressources, du choix préférentiel de prédation sur une espèce plus vulnérable que d'autres, ou de la spécialisation de certains individus uniquement (Palma et al. 2006).

Parmi nos 17 observations, nous comptabilisons 10 cas de prise en chasse, c'est-à-dire de poursuite d'un pigeon en vol par un ou plusieurs goélands sans qu'une mise à mort n'ait pu être observée ; 6 cas de consommation de pigeon sans observation de mise à mort ; et 1 cas de poursuite et mise à mort.

Parmi les cas de prise en chasse observés, il s'agit souvent de la poursuite d'un pigeon par un ou deux goélands que l'on perd vite de vue à cause des bâtiments, que ce soit lors de la réalisation d'un parcours urbain (2 fois sur 10), depuis notre domicile (2 fois sur 10), aléatoirement en dehors des observations (2 fois sur 10), ou même en observant depuis un toit (4 fois sur 10). L'observation la plus longue a été réalisée depuis notre domicile, sur notre balcon qui donne sur une cour et dont le toit de l'immeuble d'en face est occupé par un couple de goélands reproducteurs :

> « Attaque de pigeon en vol, dans la cour de l'appartement rue Acquaviva. Une alerte m'interpelle : 2 adultes volent derrière un pigeon clair, l'un le mord à la queue, se dirige vers ma fenêtre. L'autre essaie de le saisir. Les goélands le lâchent, le pigeon tombe sur une petite toiture de balcon. Le temps de saisir l'appareil photo : plus rien, 1 adulte en vol, quelques plumes qui volent ». [20080603 MRS CQA OBS : PIG]

Si l'issue de cette poursuite est incertaine, l'observation de la morsure, de la chute du pigeon, et des nombreuses plumes volant dans les airs sont des indices forts en faveur d'une séquence comportementale de prédation. D'autres observations donnent l'un de ces indices, le plus fort étant celui des plumes dans le bec d'un goéland. Ces observations étant trop peu nombreuses et non systématisées, nous ne pouvons pas en tirer des généralités sur leur saisonnalité, leur localisation, ou leur apparition préférentielle à un moment de la journée. Notons toutefois que la plupart des observations de poursuites ont été réalisées au printemps entre mars et juin (une seulement a été enregistrée en décembre), en début de matinée et dans différents

arrondissements (1er, 2ème, 4ème, 6ème, 8ème, 13ème arr.). Par ailleurs, sans que nous puissions en être certaine, plusieurs poursuites semblaient avoir été abandonnées. Dans ce cas, nous observons le goéland poursuivant reprendre un vol lent en s'éloignant de la direction prise par le pigeon. Ceci suggère que ce comportement de prise en chasse n'aboutit pas toujours à une prise alimentaire.

Les six cas de consommation de pigeon sans observation de poursuite ni de mise à mort ont été enregistrés en mars sur des places de marchés (Jean-Jaurès et Sébastopol) pour deux d'entre eux [20080326 MRS JJ OBS : PIG + 20080331 MRS SEB OBS : PIG], et depuis le toit des Cinq Avenues pour les quatre autres entre avril et juin. Ces derniers concernent le nourrissage des jeunes de l'un des couples observés, qui semble avoir été composé de morceaux de pigeons (une aile en particulier), plusieurs fois régurgitées par l'adulte [20080428 puis 20080601 MRS CQA OBS : PIG]. Sur le même site d'observation, les jeunes d'un autre couple ont été filmés en train de se nourrir sur une carcasse de pigeon [20080617 MRS CQA OBS : PIG]. Ces observations, ajoutées à celles des poursuites au printemps, suggèrent que les pigeons sont des proies qui font partie du bol alimentaire de certains jeunes des couples reproducteurs urbains.

Enfin, le cas de prédation complète a été observé, photographié et filmé à la gare routière de Saint-Charles (Figure 57), alors que nous attendions un bus sur le quai extérieur abrité par un haut avant-toit en tôle transparente :

> Le pigeon est pris en chasse par plusieurs adultes et immatures au-dessus du parking des bus de la gare routière, entre les bâtiments. Sans avoir pu identifier l'individu ayant provoqué la chute du pigeon, nous voyons celui-ci tomber sur la taule de l'avant-toit. Un goéland adulte se pose sur lui et lui donne de grands coups de bec, faisant voler des plumes. Le pigeon bouge encore, aucun autre goéland ne s'approche, des cris d'allégresse et des cris chevrotants d'immatures se font entendre tout autour. Le goéland qui est sur le pigeon y répond par des cris d'allégresse entre deux séries de coup de bec. Quand notre bus arrive et que nous devons quitter les lieux, le pigeon ne bouge plus et le goéland continue ses coups de bec [20080401 MRS STCH OBS : PIG].

L'ensemble de nos observations de ce comportement suggère que la poursuite des pigeons est davantage observable que leur mise à mort.

C. Importance des sources et comportements remarquables

Nous l'avons vu, les ressources alimentaires urbaines (accessibles dans l'espace de la commune) sont utilisées de façon éparse par les goélands, souvent individuellement (nourrissages, marchés, résidus dans les rues/conteneurs) et plus rarement en groupe (pâturage, marchés). Ce n'est pas parce que l'observation des comportements alimentaires des goélands en ville donne l'impression de ressources diffuses par rapport à l'observation de leurs comportements alimentaires sur les centres de stockage des déchets, que les ressources situées en ville n'ont pas leur importance (au moins pour certains individus directement nourris). Toutefois, plusieurs auteurs s'accordent à dire que les ressources alimentaires en ville ne sont pas déterminantes dans la dynamique des populations de goélands, contrairement aux ressources alimentaires offertes par les centres de stockage (Rock 2005; Soldatini et al. 2008). Malgré cela, certains comportements alimentaires des goélands en ville restent les plus observables (exposés) voire les plus remarquables (retenus) pour les habitants qui, nous le verrons, les relatent souvent.

En milieu insulaire, le sol est recouvert de débris osseux et l'on sait que les goélands des îles d'Hyères se nourrissent essentiellement sur les centres de stockage. Les visiteurs peuvent avant tout observer la couvaison des œufs puis le nourrissage des poussins et l'envol des jeunes depuis la piste d'accès, mais pas les comportements alimentaires observables en ville. Par contre, les plagistes semblent régulièrement confrontés à un ou deux adultes suivis de leur(s) jeune(s) de l'année s'approchant de leurs serviettes ou de leurs sacs en quête de nourriture, à l'instar des plages de Marseille où les jeunes goélands sont peut-être même plus nombreux que sur les plages de Porquerolles au moment de la dispersion.

Au final, depuis l'espace piéton, les habitants peuvent essentiellement observer les comportements alimentaires des goélands, que ce soit au niveau des pelouses, des marchés, des conteneurs à déchets ou de la prédation des pigeons. Ainsi, certains comportements alimentaires semblent peu fréquents et pourtant fortement remarqués par les habitants qui, nous le verrons au prochain chapitre, relatent souvent leurs observations de goélands se nourrissant sur les poubelles, dévorant un pigeon encore vivant ou un rat mort. Qu'en est-il des comportements reproducteurs ?

III. DES TERRITOIRES DE REPRODUCTION SECURISES

En ville, nos observations des comportements reproducteurs des goélands se sont concentrées sur le site des Cinq Avenues (cf. Terrains et Méthodes). Depuis le toit plat d'un immeuble de neuf étages, nous avions vue sur une dizaine d'autres toits et nous avons focalisé notre attention sur les deux couples les plus accessibles visuellement (l'un sur toit pentu, l'autre sur toit plat). Les différentes étapes de la reproduction ont été suivies : les installations début mars, les pontes début avril, les éclosions fin avril, l'élevage des poussins pendant le mois de mai, la préparation aux envols début juin, l'émancipation des jeunes fin juin début juillet. Les observations ont été menées en parallèle avec l'observation des comportements reproducteurs des goélands sur la pointe des Mèdes à Porquerolles, en focalisant également sur deux couples « témoins » (l'un sur falaise, l'autre sous bosquets).

Nos données sont basées sur le relevé des activités de certains couples sur plusieurs toits en ville pendant la saison de reproduction. Elles nous permettent de connaître l'évolution des comportements des goélands reproducteurs tout au long de cette saison et d'identifier les différentes ressources que les goélands utilisent au sein de ces deux milieux (urbain et insulaire). Après avoir présenté les territoires des deux couples urbains suivis (en comparaison de ceux des deux couples insulaires), nous montrerons comment les goélands réagissent à quels intrus au sein de leur territoire, afin de discuter l'hypothèse des toits comme refuges privilégiés pour les goélands. En effet, au vu de nos observations des comportements alimentaires des goélands dans les rues de Marseille et de la littérature évoquée plus haut qui soutient l'importance du rôle protecteur du milieu urbain vis-à-vis des prédateurs et du dérangement humain, nous nous attendons à ce que les goélands nichant sur les toits de Marseille soient moins sujets aux intrusions intra et interspécifiques que les goélands nichant sur la Pointe des Mèdes à Porquerolles.

A. FONCTIONS DES STRUCTURES DU BATI

Nicher en colonie ne signifie pas être dépourvu de territoire. La territorialité a beaucoup été étudiée chez les goélands (Brown 1964; Burger 1980; Burger 1984; Hinde 1956; Tinbergen 1955; Tinbergen 1975). Le territoire d'un couple de goélands n'a pas de forme géométrique et ses fonctions premières ne sont pas alimentaires. Elles relèvent de la lutte contre la compétition et contre le cannibalisme.

1. Situation des couples observés

Au niveau du site des Cinq Avenues sur lequel nous concentrons notre description, l'observation des comportements des goélands et l'identification des activités des couples reproducteurs et des petits groupes d'adultes et subadultes nous a permis de délimiter des zones territoriales aux fonctions diverses (Figures 58&59). Comme nous l'expliquons dans *Terrains et Méthodes*, nous avons repéré les contours des territoires de nidification des couples à partir de l'identification de leurs activités, et nommé les espaces utilisés par les individus parents, ainsi que par leurs jeunes au stade poussin (0-2semaines) et juvénile (> 2 semaines) : le nid, les postes de guet, les refuges des poussins, les postes de nourrissage des poussins/jeunes, les points d'abreuvement, etc. Nous détaillons ici ce découpage spatial des territoires de couples observés à Marseille, l'un nichant sur un toit pentu et l'autre sur un toit plat (Figures 60&61). A titre illustratif, nous proposons de les comparer aux schémas du territoire d'un couple nichant sur une portion de falaise et de celui d'un couple nichant sous un bosquet à Porquerolles, dont les espaces internes au territoire sont plus difficiles à identifier du fait de repères physiques moins précis (Figures 62&63).

2. Le territoire du couple sur toit pentu

Lors des observations de 2008, ce couple installe son nid à l'emplacement exact utilisé l'année précédente. Il s'agit d'un point de jonction entre deux toits pentus à tuiles, au creux d'une grosse cheminée en pierre (Figure 61). Pour élaborer les grilles d'observation, ce creux sera appelé le « *nid* ». La cheminée contre laquelle il est abrité est très fréquemment utilisée par l'un des deux adultes soit à l'atterrissage précédent une relève, soit en toilette, soit en surveillance, soit en sommeil. Etant la plus proche du nid, elle prend le nom de « *guet* ». D'autres perchoirs sont utilisés de cette manière, plus éloignés du nid : ils sont appelés « *Poste de guet n°1* », « *Poste de guet n°2* », etc. en référence à leur distance au nid. Une qualification a été ajoutée pour distinguer les postes des toits principaux entre eux : « *Poste n°1 Guet* » étant les perchoirs les plus proches du Guet, « *Poste n°1 verrières* » étant plus éloignés et signalant l'occupation de verrières[58], « *Poste n°1 fenêtre* » signalant les postes sur lesquels les adultes sont posés lorsqu'ils font des allers-retours vers la fenêtre de nourrissage

58 « (Partie de) toit formé(e) d'une charpente de fer vitrée ou garnie de dalles de verre. » (tlfi) Nous ne parlons pas de fenêtre de toit (Vélux) car il ne nous semble pas que ces pièces puissent être ouvertes. Leur fonction semble plutôt relever du puits de lumière.

ou lorsqu'ils attendent le nourrissage. Les postes n°2 se situent sur un toit plat en surplomb des deux toits pentus utilisés par le couple. Ils occupent davantage ces postes lorsque les jeunes grandissent mais ne volent pas encore, ce qui les aide probablement à s'isoler de leurs sollicitations incessantes de nourrissage. Depuis l'éclosion jusqu'à l'envol des jeunes, il a été possible de repérer les premières zones du toit qu'ils explorent et utilisent comme abris en cas de forte chaleur ou d'alerte donnée par les parents. Ces abris sont appelés « *Refuge n°1 (Ref.1)* », « *Refuge n°2 (Ref.2)* », « *Refuge n°3 (Ref.3)* » en fonction de l'ordre dans lequel ils ont été occupés par les poussins au cours de leur développement. De plus, une petite verrière sur laquelle les parents nourrissaient régulièrement les poussins a été appelée « *Verrière de nourrissage (v. n.)* ». A titre indicatif, le schéma comprend le dessin de quelques itinéraires d'exploration des toits par les poussins, ainsi que des voies aériennes régulièrement empruntées par les adultes, que ce soit entre les postes ou pour quitter les lieux.

3. Le territoire du couple sur toit plat

Le couple du toit plat a également utilisé le même emplacement en 2008 qu'en 2007 pour y établir son nid, c'est-à-dire le milieu de la bordure sud du toit, loin de toute structure de type ouverture de toit ou cheminée (Figure 60). Nous avons utilisé les mêmes principes de nomination des secteurs du territoire que pour le couple du toit pentu en ce qui concerne le « nid », le « *guet* », les « *postes de guet* », les « *refuges* ». Contrairement au couple du toit pentu, le couple du toit plat ne semble pas bénéficier d'un nourrissage par des habitants dont la fenêtre donne sur le toit. Par contre, ils bénéficient d'une gouttière qui retient l'eau sur l'une des bordures de leur toit. Ainsi, les structures des toits fournissent aussi des abreuvoirs, que ce soit au niveau des gouttières ou bien de dépressions sur le toit même (toit plat) donnant des flaques d'eau lorsqu'il a plu. Nous avons observé des oiseaux boire dans une gouttière à plusieurs reprises, non seulement chez le couple du toit plat des Cinq Avenues, mais aussi chez un couple du quartier de l'Estaque, et sur le toit de l'hôtel de ville. Une autre observation a montré que des pots de fleurs peuvent être utilisés par certains goélands pour s'abreuver, même sur le rebord étroit d'une fenêtre.

Pour les deux couples observés aux Cinq Avenues ainsi que pour plusieurs autres repérés dans ce secteur, nous avons constaté que les toits sélectionnés pour établir le territoire de nidification ne sont pas les toits les plus élevés de chaque ensemble, contrairement à ce qui pourrait être attendu. En effet, alors que notre poste d'observation se trouve sur le toit d'un

immeuble à neuf étages qui n'abrite pas de couple, les territoires des deux couples observés se trouvent sur des immeubles de trois à quatre étages.

B. Les intrus et les comportements de defense

Les grands goélands font partie des oiseaux que l'on peut situer en haut de la chaîne alimentaire. Pour autant, ils ne sont pas exempts de prédateurs, et ont développé des stratégies de défense variées. Du réinvestissement de leur territoire de nidification à la protection de leur couvée, les couples de goélands expriment des comportements de défense qui nous informent sur les dangers et/ou les coûts que représentent différents intrus. Contre quoi et comment luttent-ils ?

1. Se protéger contre les prédateurs potentiels

La prédation, et particulièrement la prédation des couvées, est une force motrice importante dans l'évolution de la biologie de la reproduction des oiseaux (Lima 2009). C'est donc l'un des facteurs majeurs de sélection du site de nidification, notamment chez les oiseaux marins qui sont capables d'aller loin pour s'alimenter (Gaston 2004). Si les goélands sont non seulement charognards mais également prédateurs, ils ne sont toutefois pas invulnérables face à certaines espèces. Leur mode de reproduction en colonie et le mimétisme des poussins en sont les premiers témoignages (Burger 1984; Tinbergen 1975). Selon l'endroit où ils nichent, ils peuvent avoir à se protéger des renards, des rats, des chiens, des humains, des corvidés (Ewins 1991; Montevecchi 1978) et même de leurs propres congénères (Tinbergen 1975). L'observation de leurs comportements reproducteurs permet de déceler les activités qui sont liées à cette nécessité de protection. Il s'agit par exemple de leur discrétion acoustique pendant la phase d'incubation des œufs. Ainsi, à partir du début du mois d'avril, les couples sont stables, il y a toujours un partenaire qui couve et souvent l'autre est posé à proximité. Malgré cette présence quasi constante des deux parents, pendant les trois semaines d'incubation, les oiseaux crient peu sur les toits. Ils émettent essentiellement un miaulement à l'atterrissage de l'un des partenaires de retour d'une recherche alimentaire, mais les cris d'allégresse sont rares.

Un autre indice est la rapidité des relèves de couvaison entre le mâle et la femelle. Cela évite l'exposition des œufs puis des poussins jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour s'éloigner

du nid et se réfugier sous un abri en cas d'alerte. De plus, pendant l'incubation et les éclosions, les mâles sont étonnamment réticents à laisser les femelles prendre la relève :

> A 10h10, le mâle couve depuis au moins 7h du matin (heure d'observation d'une potentielle relève), et la femelle sollicite la relève en paradant autour du nid. Elle émet les cris de quête qui, en début de saison, déclenchent généralement chez le mâle un nourrissage de cour et une tentative d'accouplement. Elle se fait mordre l'aile par le mâle. Il roule les œufs, remet quelques brindilles du nid en place, et la femelle parade encore plus [Fiche CQA 20080421].

Il est possible de voir dans cette situation à la fois un conflit social (intérêt proximal à satisfaire le besoin d'incubation) et un conflit biologique (intérêt ultime à assurer la protection de la couvée (Hand 1986 : 204), le second permettant de limiter l'exposition de la couvée (Tinbergen 1975 : 120). En effet, chez les oiseaux marins coloniaux, les deux partenaires ont intérêt à répartir égalitairement le temps d'investissement à la couvée. Ainsi, les mâles s'investissent autant et parfois plus que les femelles, et les couples les plus égalitaires sont ceux qui obtiennent un meilleur succès reproducteur (Morris 1987 : 72). Ces comportements font partie du système de protection de la couvée par le couple.

Un autre type de protection est observable, dans lequel l'oiseau adulte attaque le prédateur potentiel qui s'approche de la couvée. Ce comportement de défense du nid adopté par un ou par les deux parents peut s'exprimer notamment envers des chiens, des chats, tant sur la Pointe des Mèdes que sur les toits des Cinq Avenues ou envers des coureurs et marcheurs sortis des sentiers sur l'île. Aux Cinq Avenues, c'est le couple du toit pentu que nous avons observé réaliser ce comportement à de nombreuses reprises, la première observation ayant eu lieu alors que les poussins avaient environ deux semaines :

> L'un des deux parents émet des cris de contact et des caquètements répétés caractéristiques de la présence d'un danger : les chiens des piétons qui passent sur le trottoir au pied de l'immeuble dont le toit héberge le nid. L'adulte ira jusqu'à charger un chien en effectuant des piquets en vol [Vidéo CQA 20080504].

Cela peut passer inaperçu pour le chien et son propriétaire si la rue est bruyante ou le comportement de l'oiseau peu intense (il ne crie pas fort, ne descend pas très bas), mais au contraire, il peut arriver que le chien et le maître remarquent la menace et réagissent :

> Toit pentu, 5h50 du matin. Il fait trop sombre pour filmer. Un homme passe avec son berger allemand en laisse, au milieu de la rue. L'adulte posé sur la cheminée du Poste 3 caquette et charge une fois. C'est le maître du chien qui lève la tête le

> premier. Le chien regarde en l'air et aboie quand l'adulte se pose sur le rebord du toit. L'adulte charge de nouveau, le chien saute en l'air et le maître incrédule fait mine de se baisser. L'adulte caquette et se pose de nouveau sur un rebord de son toit. Le maître et le chien s'en vont [Cahier CQA 20080609].

Nous avons également observé ce comportement à la Pointe des Mèdes, systématiquement envers des chiens (qu'ils soient tenus en laisse ou pas) et parfois envers des coureurs sur la piste et envers des marcheurs sortis des sentiers. Souvent, ce comportement de charge de l'intrus est réalisé par un groupe de goélands, suite à un envol général de la colonie dont les cris d'alerte et d'allégresse se multiplient. Cette défense groupée avec tentative de contact physique contre une espèce prédatrice qui n'est pas forcément en chasse est appelée « *mobbing* » (Altmann 1956; Caro 2005). Une telle mobilisation groupée ne se produit en ville que lorsqu'un humain s'introduit sur un toit et se distingue de par son caractère collectif du comportement d'un couple qui défend seul sa couvée.

La période pontes-incubation-éclosions est la plus sensible, celle où les adultes sont constamment en alerte et présents au nid, minimisant les absences de l'un des partenaires qui doit aller se nourrir. Elle l'est d'autant plus sur le site insulaire avec les premières intrusions humaines :

> Le 3 avril, la plupart des couples sont en train de couver : les partenaires sont très souvent à côté du nid, que ce soit en apportant divers matériaux végétaux, en se couchant près du couveur ou en restant debout à se toiletter, observer et émettre des cris d'allégresse. A midi, un couple de visiteurs s'amuse à photographier un nid de goélands : l'homme prend la photo, il se fait charger par le partenaire du couveur. Sa femme rit en l'observant d'un peu plus loin sur le chemin. C'est la première observation effectuée à partir du début des incubations.

Ceci suggère que les goélands nichant au bord de la piste de la Pointe des Mèdes doivent très tôt dans la saison faire face à des intrusions humaines sur leur territoire. Or, de telles perturbations sont connues pour favoriser les prédateurs qui savent tirer profit d'un moment de panique (Morris 1987). Ces tensions s'exacerbent lors des éclosions, notamment du fait que les corneilles et choucas s'approchent alors davantage des nids [Vidéo PRQ 20080417].

Puis les tensions se calment, le temps d'absence des parents s'allonge, les comportements de charge (chiens essentiellement) et les expulsions de corvidés (pies en ville, chat, choucas et corneilles sur l'île) et de goélands (sur les deux sites) se raréfient alors que l'envol des jeunes approche et qu'ils sont eux-mêmes capables d'expulser des intrus (Henzi et al. 1990). En

effet, les jeunes des couples du toit plat et du toit pentu semblent faire la différence entre leurs parents et des intrus qui se posent sur le guet ou sur leur refuge en miaulant. Ils ne bougent pas, ne quémandent pas, et même les expulsent :

> Toit pentu, 5h45. L'adulte qui est parti miauler sur le refuge n°2 du toit plat et sur le nid du toit pentu, sans réaction des jeunes, vient miauler et picorer sur le refuge n°2 du toit pentu. Un jeune couché près de la verrière de nourrissage ne réagit pas, puis se lève et expulse l'adulte qui fait un pas en arrière. Le jeune reste debout sans bouger, l'adulte essaie d'aller à la verrière de nourrissage. Le jeune l'expulse de nouveau et se recouche. L'adulte va sur la verrière de nourrissage, puis sur le sommet du toit, puis s'envole. [Cahier MRS 20080602 + Vidéo MRS 20080608]

Ce type de situation est également observable sur la Pointe des Mèdes. Les postures de défense et l'attitude nerveuse de l'adulte indiquent aussi qu'il ne s'agit pas d'un parent du jeune observé. Les jeunes dirigent aussi parfois ce comportement vers les pigeons en ville, et vers les choucas sur l'île. Dans ce cas, ce n'est plus le risque de prédation qui fait réagir l'oiseau. La prédation n'est donc pas le seul risque auquel les goélands doivent réagir. Quelles autres menaces pèsent sur les goélands qui leur imposent un investissement important dans les comportements de défense ?

2. Expulser les maraudeurs

Il apparaît que les goélands passent également beaucoup de temps à surveiller, expulser, voire poursuivre les maraudeurs. Ces derniers sont des individus qui tentent de dérober les restes alimentaires ou même les bols alimentaires destinés à la femelle en début de saison, puis aux poussins. Or, l'obtention des aliments impose aux goélands le coût énergétique lié à la recherche et à la saisie de la prise, et il est plus ou moins coûteux de la perdre selon la disponibilité et l'accessibilité de la ressource.

Les précautions que les partenaires prennent pour délivrer le bol alimentaire au moment le moins risqué sont évidentes, particulièrement sur le site insulaire. Cela commence avec les nourrissages nuptiaux des femelles par les mâles, qui précèdent les accouplements et l'installation sur le territoire pour les plus jeunes. Une fois revenu de sa recherche alimentaire, le mâle se pose près de sa femelle. Il est hésitant, et la femelle demandeuse répète des petits cris de quête en suivant les déplacements de son partenaire au plus près de son bec. Alors que le mâle a régurgité et que la femelle avale la prise, il n'est pas rare de voir le mâle ouvrir les ailes et le bec pour expulser un intrus, qu'il s'agisse d'un choucas, d'une corneille, d'une pie

ou d'un autre goéland. Cela est particulièrement remarquable sur la zone de repos collective (club) de la Pointe des Mèdes où les nourrissages échouent souvent :

> A 18h05, nourrissage d'une femelle par un mâle sur le chemin. Le mâle régurgite et il ravale aussitôt le bol alimentaire. Le couple semble avoir été dérangé par un goéland intrus à l'affût. La femelle décolle et va se poser en mer [Cahier PRQ 20080403].

Entre la zone haute de nidification et la zone de repos/nidification en contrebas de la piste, l'espace du club est occupé par des couples et des groupes de goélands qui ne couvent pas encore. Leur grand nombre – jusqu'à plus de 110 individus comptés sur la Zone de Repos Collective – augmente les possibilités de chapardage intra et interspécifiques par rapport au site urbain où leur densité est bien plus faible, et la présence de corvidés moins forte (quelques pies versus quelques dizaines de choucas et corneilles). Par la suite, il en est de même lorsque l'un des partenaires nourrit les poussins. L'observateur a l'impression que les goélands se cachent pour nourrir :

> 19h45, deux adultes et deux poussins. Un des deux parents expulse un adulte intrus en s'avançant ailes ouvertes vers lui. L'autre parent approche son bec des poussins qui commencent à y donner des coups. L'adulte se met alors en marche, s'arrête, change de direction et s'engage ainsi sous un bosquet peu épais, le bec semi-ouvert. Les poussins suivent. L'adulte s'arrête, miaule, les poussins accourent, l'adulte semble régurgiter. Le partenaire est resté sur le point d'expulsion de l'intrus, il émet des cris de contact en direction du parent nourrisseur [Cahier PRQ 20080424].

Pour un couple nichant sur l'arrête de la falaise, la situation semble différente :

> 15h10, le parent commence à miauler depuis le poste de guet inférieur, va sur le nid, continue de miauler. Le poussin descend de sa cache, en haut à gauche du nid. Nourrissage. » [Cahier PRQ 20080424].

Dans ce cas, les parents n'ont pas la possibilité de descendre nourrir leur poussin sous les bosquets en contrebas car ils font partie d'autres territoires de nidification. Cependant, les anfractuosités et la topographie du site de nidification, offrant à la fois un point de vue dégagé et des recoins pour un nourrissage abrité, semblent suffisantes pour protéger le bol alimentaire d'éventuels chapardeurs.

Sur les toits, on observe également de la méfiance, dans une moindre mesure, parfois envers quelques pies qui parcourent le toit mais surtout envers les congénères (toutefois moins nombreux que sur l'île). Ainsi, l'après-midi du 27 avril 2008, les deux adultes du toit pentu

s’affairent à nourrir (3h maximum de temps entre deux nourrissages) et surveiller leurs trois poussins. Ils expulsent aussi à trois reprises des goélands intrus intéressés par les résidus de nourrissage. Dans ces cas-là, le parent qui a ou qui s’apprête à nourrir les poussins s’envole vers un goéland qui s’est posé sur la cheminée d’un toit adjacent et le poursuit sur quelques mètres ou dizaines de mètres en vol selon l’intensité de l’expulsion. De celle-ci dépend la distance à laquelle l’intrus s’éloigne et se pose à nouveau. Il arrive aussi que le mâle du toit pentu, sur le point de nourrir les poussins, expulse et poursuive sa femelle en vol après qu’elle se soit approchée en émettant des cris de quête. Clairement, les bols alimentaires ne lui sont plus destinés, et l’attitude du mâle le lui signifie. Elle part se poser sur le poste de leur territoire le plus éloigné du nid.

En outre, il est particulièrement frappant d’observer un adulte récupérer, c'est-à-dire ré-ingurgiter, le bol alimentaire qu’il vient de présenter à son ou ses poussins lorsque les environs sont agités et que le bol n’est pas consommé immédiatement par le ou les poussins. Cette situation contraste avec celle où l’adulte prend le temps de nourrir les poussins de bec à bec. C’est ce que nous avons observé chez le couple du toit pentu, qui avait pour habitude de nourrir ses jeunes sur une petite verrière située entre deux refuges et sous le nid (Figure 61) :

> Généralement, la femelle semble inquiète lorsqu’elle nourrit ses poussins, elle régurgite et s’en va, alors que le mâle semble plus détendu, saisit des bouts tombés de son bec et les présente aux jeunes qui les saisissent un à un de bec à bec. Il ingurgite de nouveau les morceaux si les poussins ne les saisissent pas au bout de plusieurs secondes [Cahier MRS/PRQ 20080518].

Ce comportement est également observable chez l’un des deux adultes (sexe indéterminé) du toit plat alors que les jeunes sont âgés de plus d’un mois et que certains prennent déjà leur premier envol :

> Toit plat, 7h15. L’un des parents arrive sur le guet en miaulant. Les deux jeunes couchés entre les refuges n° 1 et 2 accourent. Le parent régurgite un petit bol alimentaire. Il prend un bout dans son bec à trois reprises, qui est saisi à chaque fois par l’un des deux jeunes. Il semble vraiment leur présenter l’aliment, sans pour autant diriger son bec davantage vers l’un que vers l’autre. Cela se distingue de la récupération de régurgita car juste après, pour les miettes restantes, l’adulte les saisit et les ingurgite directement et rapidement [Cahier MRS 20080609].

Ainsi, le report du nourrissage, sa dissimulation, sa précipitation, sont autant de stratégies comportementales adoptées par les goélands face à la pression exercée par les chapardeurs qui

semble bien moindre sur les toits des Cinq Avenues que sur la Pointe des Mèdes. Ces comportements pourraient constituer des variables de quantification de la tranquillité des oiseaux. Le contraste entre milieu insulaire et milieu urbain est fortement lié à la densité de goélands et d'autres espèces chapardeuses. La plus faible densité de couples de goélands reproducteurs sur les toits relativement au site insulaire peut-elle présenter d'autres avantages, comme celui de limiter les conflits territoriaux avec les congénères ?

3. Défendre son territoire contre les concurrents

Nous avons vu les difficultés que les mâles peuvent rencontrer lors des nourrissages nuptiaux sur la zone de repos collective de la Pointe des Mèdes du fait des maraudeurs (goélands ou corvidés) prêts à leur voler les bols alimentaires destinés à leur femelle. Ce n'est pas le seul problème qu'ils rencontrent. En effet, pendant la phase d'installation, les couples qui se retrouvent (et non ceux qui se forment) réinvestissent le territoire qu'ils ont occupé l'année passée. Ce faisant, ils doivent faire face à d'autres couples en formation et en quête d'un territoire de nidification (Henzi et al. 1990). Cela se traduit par des interruptions d'accouplements où le mâle quitte sa femelle pour expulser un intrus, par des comportements d'étranglement (menace) (Tinbergen 1975) du couple alors que les partenaires apportent des matériaux au nid et que des intrus s'approchent, par la forte présence des deux adultes près du nid durant les semaines qui précèdent les pontes, ou encore par les combats entre mâles. Ces derniers peuvent aboutir à des blessures graves (Tinbergen 1955).

Ces comportements de défense du territoire sont connus pour occuper les couples pendant une bonne partie de la saison de reproduction, alors que des goélands adultes cherchent un territoire de nidification (Henzi et al. 1990). Bien qu'ils soient également observables en ville, de tels comportements territoriaux y semblent moins fréquents, ou du moins concentrés sur la période d'installation et de ponte, alors qu'ils peuvent durer jusqu'aux premiers jours d'éclosion chez les couples insulaires. Encore une fois, cela est probablement dû au faible nombre de goélands candidats à la reproduction sur les toits. En outre, nous n'avons observé aucun combat entre mâles sur le site urbain, et plusieurs sur le site insulaire.

Pour les goélands, les risques présentés par les différents types d'intrus sont donc de degrés divers, que ce soit la perte du territoire s'il n'est pas défendu contre un congénère, une perte d'énergie, de temps, de nourriture, de la progéniture, ou encore une blessure. Alors que les chiens et les chats sont clairement des prédateurs potentiels (en témoignent les observations

de mobbing), les corvidés (choucas, pies, corneilles) sont des maraudeurs et plus si possible (Ewins 1991; Montevecchi 1978), les humains suscitent des réactions qui semblent destinées à des intrus non prédateurs (Beale et Monaghan 2004), et les congénères sont à la fois des adversaires territoriaux et des chapardeurs et prédateurs potentiels (Henzi et al. 1990).

Dans notre contexte où les risques de prédation interspécifique semblent faibles, les congénères semblent être les intrus les plus redoutables (en fréquence et en type de menace) puisqu'ils obligent un couple à défendre constamment son territoire au risque de blessures en début de saison, les bols alimentaires des poussins et des jeunes par la suite au risque de se faire chaparder les bols ou de perdre un poussin, ainsi que leurs jeunes lorsqu'ils apprennent à voler et s'égarent sur des territoires voisins au risque de se faire blesser. Pourtant, si la prédation est la principale cause de perte des œufs (Brouwer et Spaans 1994), il semble que l'impact du taux d'intrusions de conspécifiques sur le succès reproducteur n'est pas toujours significatif (Henzi et al. 1990 : 58). Toutefois, il a été montré que certains goélands réagissent à une perte sévère des œufs en adoptant un comportement de nidification solitaire par opposition à la nidification en colonie (Spear et Anderson 1989). Peut-être le bénéfice de la nidification sur un site limitant les intrusions est-il ailleurs que dans le succès reproducteur ? Peut-on penser que les premiers couples urbains à avoir choisi la ville sont des goélands ayant subi de fortes pressions interspécifiques en milieu insulaire et que leur changement d'habitat reproducteur peut s'expliquer par la satisfaction immédiate du besoin de tranquillité s'il ne s'explique pas par un meilleur succès reproducteur ?

Viennent ensuite les prédateurs potentiels tels les chats, les chiens, les corvidés chapardeurs et/ou prédateurs. En dernier lieu, les humains provoquent souvent involontairement des envols et l'absence des goélands adultes sur les nids lorsqu'ils s'introduisent sur les territoires des couples. Ainsi, ils offrent l'opportunité à des chapardeurs ou prédateurs potentiels de saisir des restes alimentaires ou des poussins. Cela semble généralement se produire sur les îles, mais pas en ville, les toits étant généralement très peu fréquentés par les habitants.

C. Importance des toits et comportements remarquables

a. Importance des toits

La prédation interspécifique et la prédation intraspécifique sont les principales causes de perte des couvées chez les goélands (Hunt et Hunt 1976). La densité de couples reproducteurs au sein d'une colonie peut avoir un double effet : son augmentation protège les couples contre la

prédation interspécifique (externe) mais les expose aux interférences intraspécifiques (internes) telles que les conflits territoriaux, le cleptoparasitisme et/ou la prédation des couvées (Davis et Dunn 1976; Schoen et Morris 1984). Dans les cas où une colonie de goéland est exempte de prédation externe, il paraît donc logique que de plus grands territoires confèrent un avantage reproducteur par la diminution du nombre d'interférences avec les congénères. Cela est en effet apparu chez le goéland d'Audubon en Amérique du Nord, où une relation forte a été observée entre la distribution spatiale de la pression d'intrusion et la taille des territoires (Ewald et al. 1980) ; au sein d'une colonie de goélands marins où, à productions égales d'œufs et de poussins, les auteurs ont compté moins de jeunes à l'envol dans les zones de plus forte densité (Butler et Trivelpiece 1981) ; ou encore dans une colonie de goélands leucophée en Italie où le nombre de poussins tués/nid/quadrat augmentait avec la densité locale de couples (Marin et al. 1995). Si les effets de la densité sur le succès reproducteur peuvent être contradictoires et son rôle dans la sélection et la taille du site de nidification souvent débattu, il semble évident que ces effets sont importants et qu'il est intéressant d'être attentif aux types d'intrus auxquels les oiseaux sont confrontés (Kilpi 1995).

Au regard du site insulaire, les toits occupés par les couples urbains présentent l'avantage premier d'éviter aux couples reproducteurs de perdre du temps et de l'énergie à se protéger de diverses intrusions. En effet, la moindre densité de couples en ville réduit les risques intraspécifiques d'une part pour les poussins qui empiètent plus souvent sur les territoires voisins lorsqu'ils deviennent mobiles ou sont affamés et subissent alors des blessures liées aux conflits territoriaux, ou lorsqu'ils n'ont pas assez d'abris pour se protéger de goélands cannibales. D'autre part pour les parents qui doivent protéger leurs poussins et les bols alimentaires qu'ils leur délivrent face aux chapardeurs d'autres espèces et de la leur. La hauteur des toits et la moindre densité de maraudeurs (corvidés) sur le site des Cinq Avenues relativement à celui de la Pointe des Mèdes réduisent les interférences interspécifiques et annulent les risques de prédation interspécifique, ce qui suppose que les grands territoires de nidification sont d'autant plus avantageux en ville (Davis et Dunn 1976; Guglielmo et al. 1995; Kilpi 1995; Schoen et Morris 1984; Soldatini et al. 2008)]

b. Comportements remarquables

Les goélands nichant sur les toits, il est évident que les habitants qui bénéficient d'une vue sur les hauteurs de bâtiments (pas forcément au dernier étage car les immeubles ne sont pas tous à la même hauteur) ont plus de chance de pouvoir observer un couple de goélands nicher. Cela

dit, plus les toits voisins sont éloignés, moins il est probable que l'habitant remarque les nids et les poussins ou les jeunes. D'après les témoignages recueillis, il arrive qu'un couple tente de nicher sur une terrasse peu utilisée et/ou dans un pot de fleur, et surprenne ainsi les propriétaires lors des premières sorties printanières sur leur balcon.

Les espaces publics sont peu propices à l'observation des comportements reproducteurs des goélands, si ce n'est lorsqu'un jeune tombe du toit, dans une rue ou une cour, et déclenche ainsi une ambiance suffisamment mouvementée (ses cris de détresse et ceux des parents) pour amener les habitants ou les passants à constater la nidification. C'est essentiellement à travers les cris des adultes et des poussins que le piéton peur repérer des couples reproducteurs. En effet, bien que les 14 parcours urbains de 9.25km réalisés entre mars et août 2008 nous aient permis d'enregistrer 1916 contacts avec les goélands dont une majorité (90%) sont visuels et une minorité (10%) sont acoustiques, rares sont les contacts visuels enregistrés à hauteur d'homme (3%). Le piéton est surtout exposé aux cris, aux courses poursuites entre goélands, ainsi qu'à leurs comportements alimentaires. Toutefois, si les goélands se donnent plus à entendre qu'à voir au niveau de l'espace piéton, il est certain que nos oreilles sont plus attentives que celles des habitants qui marchent dans la rue.

L'audibilité des oiseaux et donc de leurs comportements reproducteurs (en supposant que certains habitants reconnaissent les cris des poussins notamment) est en effet variable en fonction de plusieurs paramètres dont l'ambiance sonore : dans la rue, les goélands sont davantage audibles que visibles, mais probablement davantage vus qu'entendus, notamment du fait qu'il s'agit d'un espace bruyant. En effet, la caractéristique principale de cet espace est d'être productrice d'un bruit constant constitué essentiellement de sons à basses fréquences, induisant ainsi une réduction de l'audibilité de ces sons, et l'adaptation du chant chez de nombreuses espèces d'oiseaux (Hu et Cardoso 2009). Ainsi, il semble que l'on entend plus facilement les goélands depuis chez soi que depuis l'espace public. Cependant, l'audibilité des oiseaux depuis l'espace privé dépend aussi de la saison : ils sont bruyants lors de leurs retours et de leurs installations sur leur territoire, discrets pendant la période de couvaison, et de nouveau très bruyants lors des éclosions, de l'élevage des poussins, et de l'envol des jeunes. Le calme ne revient qu'après l'émancipation des jeunes. Le quartier habité joue également un rôle dans la mesure où des goélands se reproduisent sur certains quartiers mais pas sur d'autres. Enfin, nous pouvons nous attendre à ce que l'agencement du bâti, selon que

les bâtiments sont espacés ou resserrés, le toit du bâtiment selon qu'il est occupé ou non par un couple aient également une influence importante, tout comme que l'étage habité.

Globalement, nous pouvons donc dire que les goélands se donnent bien moins souvent à voir à hauteur d'homme que surplombant l'espace piéton. Il est peu probable que les habitants qui marchent dans les rues les entendent autant que nous avons pu les entendre. Il apparaît que les habitants ont, dans leur champ de vision, essentiellement les courses poursuites et les situations de prise alimentaire avec ou sans nourrissage. Ces activités ne sont pas forcément les plus récurrentes/stables, mais elles sont pour le moins les plus remarquables.

Finalement, il semble que les goélands bénéficient de l'espace urbain essentiellement pour ce qui est du territoire de reproduction. En effet, alors que les ressources alimentaires sont suffisamment éparses en ville pour remettre en cause leur importance et leur intérêt face aux centres de stockage des déchets, les ressources offertes par les toits en termes de territoire de reproduction semblent combler les besoins des couples en abris et tranquillité.

IV. SYNTHESE : LE COUVERT MAIS SURTOUT LE GITE

A. UNE FREQUENTATION RECENTE DE LA VILLE

En conclusion de ce chapitre, rappelons que la croissance démographique des goélands leucophée sur les archipels marseillais date de l'entre-deux-guerres et suit une tendance exponentielle jusqu'en 2005-2010, période durant laquelle on constate une diminution de moitié de leurs effectifs. Aujourd'hui, nous pouvons dire que les goélands sont visibles sur la totalité du territoire marseillais, ce qui contraste *a priori* avec la situation du 19ème siècle et même du début du 20ème siècle quand ils ne semblaient être observés que sur les ports, les îles, les étangs, les rivières et en mer.

B. HYPOTHESE DES TOITS REFUGES

Les poubelles et le nourrissage intentionnel, autrement dit les ressources alimentaires, sont souvent présentés par les spécialistes français comme des facteurs de fixation des couples pionniers (Cadiou et al. 1997; Clergeau 1995; Vincent 1994). Or, les chercheurs qui étudient le phénomène de nidification urbaine des goélands dans différentes villes du monde invoquent pour la plupart une explication multifactorielle à la colonisation de ce milieu par les oiseaux.

Certains observent que de nombreux couples urbains vont aussi et surtout se nourrir sur les décharges, des sites qui sont extérieurs à la ville (Rock 2005; Soldatini et al. 2008; Vincent 1994). D'autres soulignent que l'intérêt supérieur du milieu urbain sur le milieu naturel en termes de source trophique n'est pas démontré, contrairement à son intérêt en termes de protection contre la prédation inter et intraspécifique : « *Nos résultats soulignent le manque d'évidence que le milieu urbain est plus favorable que les milieux naturels du fait d'un meilleur accès à la nourriture. Son seul avantage semble être la protection contre la prédation qui affecte les colonies naturelles* »[59](Soldatini et al. 2008 : 301; Vermeer et al. 1988). D'autres encore écrivent que la protection contre les prédateurs suffit à conférer à ces sites un avantage reproductif considérable (Coulson et Coulson 2009; Monaghan 1979). Toutefois, l'alimentation ayant un effet majeur sur le succès reproducteur, le choix de l'habitat de reproduction et le régime alimentaire se contraignent fortement l'un l'autre (Pierotti et Annett 1991), et il est difficile de démontrer l'ascendance de l'un sur l'autre.

Nous pouvons tout de même distinguer deux questions sur le rôle des ressources alimentaires. L'une concerne leur rôle direct dans l'attractivité de la ville (les goélands viennent parce qu'ils sont attirés par les poubelles dans les rues et par le nourrissage), l'autre concerne le rôle indirect des déchets urbains dans la colonisation à travers l'augmentation démographique (la saturation des sites insulaires amène à la dispersion d'individus reproducteurs en quête de nouveaux territoires).

La littérature scientifique ainsi que nos observations nous incitent à douter de l'hypothèse de l'attractivité alimentaire de Marseille et à soutenir l'hypothèse de l'avantage majeur de la nidification urbaine en termes de protection vis-à-vis des interférences tant intraspécifiques qu'interspécifiques. En effet, si certains des couples urbains que nous avons observés bénéficient d'un nourrissage régulier, il n'est pas du tout évident que ce soit le cas de tous. Par ailleurs, au vu des études menées dans d'autres villes et de la dispersion des déchets dans la ville de Marseille, il est probable que les goélands nichant sur les toits vont aussi se nourrir sur les décharges en périphérie de la ville, décharges qui ne semblent pas significativement plus proches pour eux que pour les couples insulaires. Enfin, la fréquence des intrusions intra

---

[59] « *Our results underline the lack of any evidence that the urban sites are doing better than natural ones due to better access to food. Their only advantage seems to be the protection from predators influencing natural colonies.* » (Soldatini et al. 2008 : 301)

et interspécifiques auxquelles les goélands doivent faire face pendant la nidification est plus élevée sur les sites insulaires que sur les toits, ne serait-ce qu'en raison d'une plus forte densité de couples sur les îles et de la facilité d'accès à ces sites pour l'homme ou d'autres animaux susceptibles de déranger les couples (chats, rats, chiens).

Cependant, nous gardons à l'esprit le rôle important des ressources dans la croissance démographique des populations de goélands et la pression qu'elles exercent sur les milieux naturels. Les déchets apparaissent alors comme le facteur central d'explication du report des populations sur le milieu urbain dans de nombreux contextes (Cramp 1971 : 481). Il s'agit notamment des contextes dans lesquels il existe peu de ressources alternatives (Belant et al. 1993), dont celui de Marseille est un très bon exemple (Duhem et al. 2008; Vidal et al. 1998). Pour éclairer ce point, il nous faudra analyser l'histoire de la gestion des déchets (chapitre 5), celle de l'occupation des îles (chapitre 6), et les mettre en regard avec l'histoire de l'expansion des goélands.

C. Comportements observables et comportements remarquables

Notre ébauche de définition de la structure spatiale du territoire d'une « colonie » urbaine (densité de couples, zones d'activités, hauteur et types de toits) indique plusieurs choses. A la fois les toits plats et les toits pentus offrent une multitude de structures protectrices contre les intempéries et les maraudeurs intra et interspécifiques. En observant les couples être ballotés par les vents forts de mars et avril, suffoquer lors des chaudes journées de mai et juin, et défendre leur territoire et leur couvée contre les congénères, les pies et les chiens des passants, l'on peut comprendre combien ces structures sont importantes, à l'instar des abris rocheux ou végétaux sur les îles. Enfin, et en conséquence, il est difficile pour la plupart des habitants d'avoir un accès visuel à plus d'un site de nidification. Lorsqu'ils peuvent observer la nidification, il est donc probable qu'ils observent un seul couple et le même d'année en année, ce qui pourrait favoriser l'instauration de relations individuelles entre des habitants nourrisseurs et un couple de goélands.

Il ressort également que, si les goélands font une double utilisation de l'espace urbain – pour l'alimentation et pour la reproduction – ce sont essentiellement des individus en situation de prise alimentaire qui peuvent être observés depuis l'espace piéton. Les comportements reproducteurs ayant lieu sur les toits, ils sont moins visibles que les comportements alimentaires. Ainsi, il semble que les comportements observables ne sont pas forcément les

plus fréquents. De ce fait, les situations de prise alimentaire peuvent-elles être les plus marquantes et ainsi contribuer à l'association discursive des goélands avec les poubelles ? Cela pourrait-il induire un décalage entre les caractéristiques de la ville qui sont importantes pour les goélands et celles que les habitants pensent être importantes pour les goélands parce que ce sont les plus visibles ? L'analyse des récits des habitants que nous allons aborder maintenant nous apportera des éléments de réponse.

Le goéland, en tant qu'oiseau généraliste au niveau alimentaire, présente une plasticité comportementale qui lui permet d'exploiter une grande diversité de ressources trophiques. Il apparaît plus contraint au niveau du choix de ses habitats de reproduction car il a besoin de sites à la fois dégagés, abrités, et offrant une bonne protection contre les prédateurs terrestres (les îles et les toits, rarement les arbres). Sa propension à vivre à proximité de l'homme – appelée anthropohilie ou synanthropie – lui permet de bénéficier de l'importante quantité de déchets (rejets de pêche, ordures ménagères) produite par l'homme ainsi que de la tranquillité relative des toits en tant que sites de reproduction.

Les toits sont perçus par certains ornithologues comme des habitats de reproduction sub-optimaux que les goélands choisiraient par défaut du fait de la saturation des sites naturels (ex : Dolbeer et al 1990), les premiers nicheurs étant des jeunes hivernants qui dispersent de la colonie (Belant 1997; Monaghan et Coulson 1977), ou bien comme des habitats de reproduction attractifs du fait d'une plus grande proximité de ressources alimentaires (Cadiou 1997; Vincent 1994). Alors que la hiérarchie des facteurs les amenant à nicher en ville reste hypothétique et se trouve différemment abordée par les spécialistes selon les pays, il semble que les modes de colonisation du milieu urbain varient en fonction des contextes. A Marseille, l'installation des goélands en ville a été tardive par rapport à d'autres villes françaises et européennes qui hébergent des milliers de couples de différentes espèces de goélands, avec parfois plusieurs dizaines de couples par toit. Nous n'avons pas observé plus d'un couple par toit, et cela nous a semblé devoir questionner l'évolution de la colonialité chez ces oiseaux. En effet, puisqu'il existe des différences interspécifiques chez les Laridés dans la tendance à la colonialité (Harris 1964; Tinbergen 1975), n'est-il pas envisageable qu'il existe des différences intraspécifiques et que les premiers couples nicheurs en ville aient sélectionné cet habitat pour des raisons sociales ?

Si la reproduction en colonie est « *une forme de vie en groupe dans laquelle les individus nichent au sein de territoires de nidification densément distribués qui ne contiennent pas d'autres ressources que le site de nidification* »[60] (Rolland et al 1998 : 514), est-ce que les goélands nichant sur les toits de Marseille sont coloniaux ? La question se pose si l'on considère que la colonialité est un trait labile que l'on a vu apparaitre mais aussi disparaître de certaines branches en réponse à diverses pressions environnementales (*ibid.* : 524). Nous avons suggéré que la nidification des goélands sur les toits de Marseille présente l'avantage majeur de réduire les interférences intraspécifiques subies sur les sites insulaires densément occupés. Il reste que l'équilibre entre coûts et bénéfices de la reproduction en colonie est si difficile à évaluer que l'approche économique n'est pas forcément plus pertinente que l'approche phylogénétique pour comprendre la fonction de cette forme de vie en groupe (*idem*). Une analyse comparée des différentes formes de colonialité chez les différentes espèces de Laridés nichant désormais sur des toits pourrait donc contribuer à une meilleure compréhension de l'évolution de cette forme de vie en groupe.

[60] « *Colonial breeding is a particular form of group living in which individuals breed within densely distributed nesting territories that contain no resources other than nesting site* »

Partie 2 :

Des discours sur les goélands

CHAPITRE 3. LES GOELANDS SELON LES HABITANTS : RECITS D'UNE FORME NOUVELLE DE COHABITATION

La présentation des goélands leucophée et la description de leurs comportements nous ont permis d'identifier leurs intérêts, leurs capacités d'adaptation et d'initiative, ainsi que d'esquisser leur mode d'occupation de la ville, milieu qu'ils semblent avoir adopté plutôt pour les avantages que les toits leur offrent en termes de tranquillité pour la reproduction que pour la proximité de ressources alimentaires. Questionner ainsi le point de vue de l'oiseau nous a également permis d'identifier un certain nombre d'interactions directes avec l'humain, qui sont relativement rares au regard de la continuité de leur coprésence dans l'espace urbain. Lors de leurs rencontres, l'humain apparaît parfois comme une ressource (commensalité ou parasitisme), un allié (nourrissage intentionnel), plus rarement comme un intrus (passants avec leurs chiens, habitants aux terrasses des derniers étages).

Quel est le statut du goéland pour les habitants dans ce contexte ? Est-il « *dénaturé* » ? N'est-il « *ni sauvage ni domestique* » à l'image du goéland qui ressort des analyses de plaintes réalisées par Gramaglia à la fin des années 1990, du fait qu'il mange des déchets, s'approprie les lieux et se montre incivique ? Fait-il partie de la nouvelle catégorie des « *espèces urbaines* » identifiées par Blanc, qui sont des « *victimes de la ville* » ? Comment les habitants de Marseille s'expliquent-ils les comportements des goélands et leur présence en ville ? Quelle place leur font-ils ou leur laissent-ils prendre ? Les discours des habitants interrogés et des habitants plaignants sont ici considérés comme des récits qui mobilisent des savoirs. A travers une analyse critique de ces savoirs, en tant qu'ensembles organisés de connaissances, notre objectif n'est pas de les évaluer mais d'identifier les expériences des habitants avec les goélands, les interactions qui les marquent et les informations dont ils disposent au sujet de ces oiseaux. L'analyse de ces discours montre que le goéland est tout d'abord un oiseau remarquable par son anatomie et ses comportements. Visible en bord de mer et adoptant des comportements opportunistes identifiés à ceux des marseillais, il apparaît comme un oiseau singulier du littoral marseillais (I). D'un autre côté, lorsqu'il est rattaché au triptyque de nuisances qui lui sont imputées, à savoir la saleté, le bruit et l'agressivité, il apparaît comme un voisin envahissant (II). En présentant ces deux pôles, l'un positif et l'autre négatif entre lesquels les discours oscillent, nous tâcherons de dégager l'influence des comportements de l'oiseau, et de restituer l'ambivalence des discours tant au niveau du corpus qu'au sein des propos de certains habitants. Cela nous amènera à discuter le statut « *sauvage* » du goéland pour les habitants de Marseille ainsi que de la nature interactive de leurs relations, qu'elles soient conflictuelles ou non.

I. LE GOELAND : UN OISEAU SINGULIER DU LITTORAL MARSEILLAIS

Nous avons vu que le goéland leucophée fait partie des espèces à forte valeur patrimoniale dans l'échelle de classification relative à la protection des espèces à laquelle les gestionnaires se réfèrent (CEEP 2010b). Historiquement, il est admis que ces oiseaux ont établi leurs colonies de reproduction sur les archipels avant d'investir la ville. Si la nidification urbaine des goélands est récente au sein de la ville de Marseille (années 1990), la présence de ces oiseaux sur le littoral marseillais remonte au moins à deux siècles. De plus, mouettes et goélands sont généralement associés au paysage du bord de mer (de Planhol 2004), et cela se retrouve dans les discours des habitants que nous avons interrogés. Pour autant, ce cadre paysager ne fait pas du goéland un simple élément de décor. En quoi les comportements de cet oiseau contribuent-ils à sa singularité et à son appropriation locale ?

A. UN OISEAU QUI ATTIRE L'ŒIL ET SUSCITE L'INTERET

L'intérêt des habitants interrogés pour les goélands se manifeste au travers de leurs discours sur ses qualités esthétiques, sa vie sociale, ses comportements alimentaires, ainsi que sur les relations qu'il peut tisser avec l'humain.

1. Un bel oiseau, blanc et majestueux

Le plumage et la taille du goéland sont deux caractéristiques mentionnées par les habitants qui semblent participer du fait qu'il attire le regard et suscite la contemplation. Bien que son plumage soit également composé de gris clair et de noir, le goéland est généralement décrit comme un oiseau blanc. La symbolique occidentale associe de longue date le blanc à la pureté, à la propreté, à l'innocence, à la paix, à la sainteté, à la vie (Pastoureau 1996). Dans ce sens, bien que les oiseaux soient en général tous liés au divin, les formes blanches de pigeons ou de tourterelles, souvent appelées sous le nom vernaculaire de « *colombes* », sont désignées comme des oiseaux symboles de paix et de vie, alors que les corbeaux et les corneilles sont désignés comme des oiseaux noirs lugubres liés à la mort (*idem*). Les comportements de ces oiseaux ne doivent pas être négligés dans l'explication de ces associations (charognards,

croassements lugubres, oiseaux du crépuscule…), mais il semble que leur couleur (ou non couleur) constitue une marque importante de leur nature.

Le blanc apparaît dans les discours pour désigner la couleur de l'oiseau dans différents contextes. Il s'agit parfois de l'esthétique du goéland, et cette couleur est alors une caractéristique positive :

> « C'est beau un goéland, quand vous le voyez de près, il est blanc, il est propre… » [20070726 HYE PRO : A29]
>
> « C'est un bel oiseau, il est blanc le goéland leucophée il est… il est magnifique. » [20070519 MRS STA : A175]

La couleur blanche est également mentionnée lorsqu'il est question d'identifier l'oiseau, et de distinguer les goélands adultes des jeunes goélands :

> « Je dis des goélands mais c'est peut-être des mouettes aussi, je suis pas certain… […] je sais qu'ils sont blancs mais… » [20090212 MRS CQA : C4]
>
> « Les bébés on les reconnaît d'une part par leur taille et puis parce qu'ils ont un plumage tout gris. Et après ils deviennent blancs en étant adultes. » [20090416 MRS FRI : C206]

Ainsi, à l'instar des anciennes identifications où les jeunes étaient considérés comme une sorte de goéland différente des adultes, nommée le « grisard » (Brisson 1760; Diguet 1881), la confusion existe chez certains habitants, qu'ils considèrent que les goélands gris sont de vieux goélands ou des mouettes.

> « - W : Je crois qu'ils sont vieux… ils sont gris… ceux qui sont au mouroir là…
>
> - R : Non, ça c'est les jeunes qui sont gris. Ils sont fatigués ou… » [20070808 MRS PRO : Vallon Dol]

Enfin, la couleur dominante des goélands est mentionnée pour décrire les lieux lorsqu'ils se rassemblent :

> « Là y'a un quart de ce qu'il y a d'habitude. Une fois, on voyait presque pas la colline tellement c'était blanc. » [20070808 MRS PRO : Vallon Dol]
>
> « Alors je les vois beaucoup vers Brigantin, ça devient tout blanc à un moment donné. » [20090416 MRS FRI : C202]
>
> « […] alors ils cohabitent avec les corbeaux, pas les… avec les corneilles, d'ailleurs c'est rigolo ça fait un damier noir et blanc quand ils sont ensemble » [20090424 MRS FRI : C231]

De même que sa couleur, la taille du goéland est mentionnée pour identifier l'oiseau. La distinction entre mouette et goéland n'est pas faite systématiquement par tous les habitants, mais il en existe une qui ressort très souvent, celle des grosses et des petites mouettes :

> « Y'a une différence entre la mouette et le gabian… les gabians sont plus gros, mais y'a les deux… » [20090421 MRS END : C80]
>
> « Nous on appelle ça des mouettes… tout ce qui vole gros comme ça, pour nous c'est des mouettes. » [20090319 MRS LAR : C311]

Entre mouette et rapace, sa grande envergure participe de la beauté de son vol :

> « C'est pas le vol d'un rapace mais c'est… c'est plané, c'est très joli. Euh… c'est majestueux parce que justement y'a une grande envergure d'aile hein, par rapport à la mouette… » [20070519 MRS STA : A175]

2. Un oiseau à la vie sociale intrigante

Nous l'avons vu, les comportements reproducteurs des goélands sont observables sur les îles et sur les toits de Marseille, mais semblent davantage à la portée visuelle des habitants sur les îles étant donné que les oiseaux y nichent au sol. A moins de s'y arrêter, les premières observations qu'il est possible de réaliser sur les îles sont celles de goélands adultes posés çà et là sur le sol, criant et s'envolant voire chargeant à l'approche d'un intrus. Les poussins étant mimétiques, c'est souvent une surprise pour le visiteur que de soudainement en apercevoir un tapi contre un rocher ou s'enfuyant derrière un buisson. De telles découvertes et observations semblent souvent surprenantes, voire attendrissantes :

> « […] on voyait les œufs, bon, ça se confond avec la pierre hein, et les poussins sont gris, donc ça se confond aussi euh… c'est fou !… » [20070519 MRS STA : A193]
>
> « Ah oui, oui, oui, alors ça aussi c'est très curieux, parce que bon je veux dire on a ce milieu de calcaire très blanc là, et les poussins quand ils ont deux ou trois jours, s'ils bougent pas vous les voyez pas c'est… ils ressemblent aux cailloux quoi, je veux dire c'est… ça c'est des trucs… faut qu'ils bougent, faut qu'ils piaillent… et à ce moment-là vous les repérez, sinon vous ne les voyez pas hé… c'est bizarre… » [20090325 MRS FRI : C106]

Ce curieux mimétisme incite le promeneur à changer d'attitude pour repérer et/ou observer les poussins et éviter les comportements de défense des adultes, voire s'en faire accepter, comme l'explique cette habitante de Sainte-Anne en relatant une sortie naturaliste avec le CEEP :

> « Pour voir les… la nidification […]. Et on était carrément pendant la période de nidification, il nous avait fait immobiliser au milieu des goélands, parce que il fallait pas bouger, sans quoi ils attaquaient bien sûr. Au bout de cinq minutes, les goélands nous avaient acceptés, on était complètement au milieu des goélands. C'était… c'était génial quoi. » [20070519 MRS STA : A193]

Dans ce contexte particulier qui montre un intérêt particulier pour les oiseaux, l'observation des jeunes semble attendrissante et amusante en dépit des comportements de charge des adultes. Un autre habitant ayant l'habitude de fréquenter les îles du Frioul s'amuse à observer les poussins :

> « Elles défendent… leur territoire, enfin, leur nid quoi. Et on observe les petits, moi j'aime bien les observer les petits des fois c'est marrant à voir. […] parce que, ils sont patauds… c'est des bébés quoi… c'est marrant à voir. » [20090323 MRS END : C52]

Sur les toits, les couples sont très épars et la distance entre les fenêtres et les toits est souvent trop importante pour que l'œil soit attiré par le comportement d'un oiseau. De ce fait, il semble que les comportements reproducteurs des goélands sont beaucoup moins facilement remarquables par les habitants que sur les îles. Dans le cas de cet habitant d'Endoume dont le toit est occupé par un couple de goélands, c'est le voisinage qui a d'abord observé la nidification :

> « Mais [les poussins] sont difficiles à voir, ce sont les voisins qui nous ont dit qu'on avait deux petits, ils nous ont félicités… » [200705118 MRS END : A71]

Les poussins sont donc difficilement observables, que ce soit sur les îles ou sur les toits. Rares sont les habitants qui réalisent des observations telles que cet habitant du quartier du Vieux Port :

> « […] c'était un poussin… un mois – un mois et demi, assez costaud, il avait raté, il était rentré dans la fenêtre… alors il était un peu abruti… les parents étaient installés sur le rebord du balcon, et tous les autres tournaient. Alors j'observais mais j'étais très en retrait, j'ai pas cherché à le toucher, je suis pas sorti, mais j'ai regardé quand même. […] C'est surprenant… et alors c'est amusant, parce qu'on le voit de près… et puis il est un peu perdu parce qu'il fait des tours… sur la terrasse… […] ils sont un peu lourdauds, un peu marrons… » [20070518 MRS VXP : A150]

Encore une fois, les poussins sont décrits comme des êtres amusants à observer de par leur maladresse et l'allure donnée par leur plumage. La construction du nid est également une activité qui a interpellé cet habitant :

> « […] En ville, vous savez ils font des nids très sommaires en fait. C'est pas vraiment un nid de pie, ou un nid d'oiseau, c'est pas très compliqué mais, ils ont besoin, ils se mettent dans des petites cheminées ou des coins comme ça, ils ont besoin d'amener un peu de végétation. C'est rare en ville. Et comme on a des plantes, comme les voisins ont des plantes, effectivement la nidification… j'ai suivi un manège, par exemple où un goéland venait, ramassait deux trois brindilles, allait les porter au nid, revenait, se déplaçait… il retirait ça de la… […] Des plantations oui… des rameaux secs… et ils les emmènent. » [20070518 MRS VXP : A153]

Pour notre interlocuteur, les nids des goélands qui nichent en ville sont plus sommaires que ceux des îles du fait de la pauvreté de matériaux disponibles en milieu urbain. Ainsi, lorsqu'ils sont remarqués, les parents font également l'objet d'observations attendries, au point que certains habitants nourrissent un couple qu'ils se sont en quelque sorte approprié :

> « D2 : Moi j'ai un couple apprivoisé : ils mangent des croquettes du chat au poisson, des déchets de maison, du fromage… c'est merveilleux…
>
> M2 : …de voir la femelle qui ne bouge pas, alors de temps en temps il veut se mettre près d'elle mais pas de place sur le nid alors il se met à côté… il arrache de l'herbe, il part avec… » [20070424 MRS END : A69]

C'est donc aussi l'observation des activités du couple autour du nid qui est intéressante et émouvante, qu'il s'agisse de la couvaison par la femelle, de la présence du mâle auprès d'elle, de l'apport de matériaux pour la construction du nid, ou de la défense du nid et de la femelle par le mâle. L'appropriation de ces goélands par ce couple d'habitants suggère une reconnaissance d'échanges entre leur monde et celui des oiseaux, et l'établissement d'une relation incluant des influences réciproques au travers de l'observation mutuelle (les goélands nourris observent bien leurs nourrisseurs à un moment donné) et du nourrissage. L'observation des comportements de soins à la couvée n'aboutit pas toujours à ce type de lien. En effet, elle peut être appréciée même en l'absence d'interactions directes. C'est le cas d'une habitante de Sainte-Anne dont le toit de la résidence est occupé par un couple. Elle n'a jamais pu observer les comportements reproducteurs de ce couple, mais elle a eu l'occasion de le faire dans un autre contexte, en vacances aux Sables-d'Olonne :

> « Ils faisaient leur nid, alors on avait carrément la fenêtre qui donnait sur le nid du goéland. Donc tout le monde a pris la photo de la femelle goéland en train de couver, avec le mâle goéland perché sur la cheminée en train de guetter. […] On voyait bien, ils se relayaient… lui il la défendait parce qu'on voyait d'autres goélands arriver donc il défendait son territoire… […] D'ailleurs lui il a porté une

> herbe hein. A un moment, elle est sortie du nid, alors je me suis dit, tiens, elle est sortie du nid, y'a peut-être un problème avec l'œuf. Ils ont regardé tous les deux le nid, puis finalement il est allé chercher une espèce de… je sais pas si c'était pas une algue qu'il est allé chercher. Il l'a mis dans le… le nid, elle s'est recouchée dessus et elle s'est remise à couver. […] Enfin voilà, tout le monde a pris la photo (rire)… parce que c'était vraiment très joli à voir, il s'occupait d'elle euh… et puis on était bon, vraiment, on pouvait observer sans… sans problème quoi… ils nous voyaient pas, on était derrière la vitre donc ils nous sentaient pas. Et donc euh… ils étaient très naturels et y'avait pas de défense sauf par rapport aux autres oiseaux, et… ils étaient euh… c'était très joli quoi. » [20070519 MRS STA : A176-177]

Ce cas illustre qu'il est possible de vivre à Marseille avec les goélands sur le toit de sa résidence ou des bâtiments alentours sans avoir la possibilité de les observer. C'est d'ailleurs souvent le cas, de nombreux habitants ne soupçonnant même pas que les goélands puissent nicher sur les toits. Parfois, ce sont les charges aériennes et les discussions entre voisins qui indiquent qu'il y a nidification sur les toits d'une résidence. Il semble alors que l'impossibilité d'observation des activités du couple au nid mêlée à l'appropriation de l'espace par les oiseaux prive l'évènement de son aspect émouvant et laisse davantage de place au désagrément d'autant que, nous le verrons, les nuisances sonores sont fortement associées à la saison de reproduction.

D'autres comportements sociaux des goélands interpellent certains habitants. Il s'agit d'une part des vols en groupe, dont cet habitant cherche à saisir la logique :

> « C'est surprenant, la mobilisation des groupes c'est quelque chose même d'amusant. Quand je les vois tourner, crier, j'essaie de comprendre ce qui s'est passé. Je ne comprends pas toujours hein… mais alors y'en aura beaucoup avec le vol des bébés, parce que quand un bébé vole je crois qu'y a toute la colonie qui suit derrière. Alors j'espère, ça j'ai pas démêlé si c'est dans un but agressif euh… je sais pas, je préfère, je leur laisse le bénéfice du doute [rires]. » [20070518 MRS VXP : A155]

L'identification de la composition du groupe (la colonie derrière un jeune) révèle une observation fine de ces comportements que nous avons également observés mais auxquels nous n'avons pas trouvé d'explication dans la littérature.

Enfin, ce sont les comportements de jeu des jeunes de l'année qui ont été repérés par une habitante du Vieux Port lorsqu'elle était sur une plage :

> « […] y'a une chose que j'ai remarqué une fois qui m'a fait rire, c'est quand j'étais sur la plage des [?]… c'est de voir qu'y avais un… un… une mouette qui jouait avec ce qu'elle avait attrapé, dans son bec, j'aime bien les voir avec leur truc, quand ils ont attrapé quelque chose dans le bec. Et la elle lâche le truc et chiuu elle plonge d'un coup le rattraper. C'est rigolo, j'me suis dit on dirait qu'elle joue. Oh ben c'est peut-être moi qui euh… mais c'est vrai qu'elle avait ce… cette euh… elle faisait ça ! Ouais, ouais, plusieurs fois, je l'ai revue à un autre moment. » [20070516 MRS VXP : A135][61]

Ce récit montre l'habitude et le plaisir de l'observation de ces comportements par l'habitante interrogée, ainsi que l'expression d'une crainte d'anthropomorphisme et son questionnement sur la nature du comportement de l'oiseau. Ce type de questionnements concerne plus souvent les comportements alimentaires observables des goélands.

3. Un oiseau remarqué pour son intelligence

Plusieurs récits évoquent l'intelligence du goéland observée au travers de certains de ses comportements alimentaires. Il s'agit tout d'abord de ses capacités à saisir les opportunités alimentaires offertes par le milieu urbain, suggérant qu'il s'y adapte et en profite plus qu'il ne le subit :

> « […] ici il y a le marché avec le poissonnier… ils mangent de tout, même un rat mort… je l'ai vu à Notre Dame du Mont… […] J'ai l'impression qu'ils s'adaptent très bien au milieu urbain. » [20070425 MRS CQA : A87]

> « En ville ils sont adaptés, ils sont intelligents par leur cohabitation à l'homme […]. Si le gabian est là, c'est qu'il a su s'adapter à l'homme… […] Il y a une forme d'adaptation, ils sont intelligents ça se voit, ils sont bien plantés. » [20070426 MRS VXP : A120]

> « Pour la nourriture. J'imagine que c'est pour la nourriture. Et comme ils peuvent nicher sur les toits. Donc ils habitent là ! Ils ont la nourriture dans les poubelles là… sur le port. Ils utilisent beaucoup les poubelles aussi hein, c'est beaucoup les poubelles. Ça m'est déjà arrivé de voir des mouettes dans les rues vraiment, voler à l'intérieur même euh… des rues, qui sautaient et puis qui avaient pas peur quoi !

---

[61] Ces comportements sont fréquemment observables au bord de l'eau à la fin de la saison de reproduction, et ont en effet récemment été qualifiés de comportements de jeu chez les jeunes goélands argentés (Gamble et Cristol 2002). Encore une fois, il ne s'agit pas d'évaluer le savoir de nos interlocuteurs, mais de montrer le lien entre leurs propos et les comportements observables des goélands.

> Y'en a qui étaient sur les poubelles et tout ça… Voilà ! J'trouve ça marrant ! » [20070516 MRS VXP : A135]

Ensuite, il est question de comportements alimentaires décrits plus précisément, comme la sélection de résidus. Ainsi, un agent chargé du nettoyage des plages a l'habitude d'observer les goélands depuis son camion lorsqu'il attend le chargement des résidus collectés par la nettoyeuse du sable. Il se montre fasciné par les capacités de sélection des détritus par les oiseaux :

> « C'est des saloperies, mais ils sont impressionnants ! Moi je pense que c'est très intelligent… mais comment ils font ? C'est l'odorat ? […] Mais c'est fou, parce que la dernière fois, y'avait une boîte de pizza et la canette de coca à côté. Et ben, il a viré la canette et il a ouvert la boîte pour choper la pizza. Ils savent où frapper ! Regardez le lui : pourquoi ce sac et pas l'autre là-bas ? Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ? » [20070728 MRS PRO : A31-32][62]

C'est ici l'étonnement et l'attention de l'informateur qui sont frappants, car le premier suppose qu'il n'attribuait pas de capacités aux oiseaux de discriminer aussi finement leurs ressources alimentaires et la seconde montre un intérêt fort pour la compréhension du comportement de l'oiseau.

De plus, deux habitants ont mentionné une technique adoptée par des goélands pour accéder au contenu de certains sacs poubelles. L'un déclare l'avoir observé dans un reportage de télévision locale, l'autre en a entendu parler :

> « C'est pas con : j'ai vu une émission l'autre fois, qui passe en boucle sur LCM, du côté d'Endoume. Ils vont sur les conteneurs, ils prennent des sacs plastiques, ils les emmènent à 20-25m de haut, ils les lâchent, les sacs éclatent et ils viennent se servir. » [20070808 MRS PRO : A51]

> « Si les conteneurs à ordures, les couvercles ne sont pas rabattus, ils se nourrissent dans les poubelles hé, je veux dire moi mon… personnellement je l'ai pas vu, mais ce qu'on m'a raconté, je pense que c'est vrai, c'est que ils arrivent ils prennent un sac en plastique, ils le lèvent, ils le laissent tomber pour qu'il éclate, de façon à

[62] Les goélands faisant partie des oiseaux à l'odorat le plus développé (Frings et al. 1955; Matsuzaki 1995) , il est probable qu'ils utilisent à la fois l'odorat et la vue pour sélectionner leur poubelle cible.

> manger les déchets alimentaires qui se trouvent à l'intérieur hé… Oui, oui, non, ce sont vraiment des éboueurs hé, ça c'est clair [rire]. » [20090325 MRS FRI : C106][63]

Ces récits montrent l'utilisation de diverses sources d'information sur les goélands, et l'intérêt des habitants pour certains de leurs comportements. Dans ce sens, un employé du site de la Réserve d'eau de Sainte-Marthe racontait également un reportage sur les goélands dans ces termes :

> « J'ai aussi vu un reportage sur les flamands roses : [les goélands] prenaient un petit, ils le lâchaient (pour le tuer) et ils pouvaient le manger. C'est de l'intelligence ça… enfin je sais pas moi mais c'est toute une démarche… ça relève presque de l'utilisation d'outil, non ? » [20070808 MRS PRO : A53]

Enfin, un autre comportement de prédation également mentionnée en termes d'utilisation d'outil a été observé et décrit par un habitant plaisancier du Frioul qui nourrissait un goéland près de son bateau :

> « Bé, je les connais parce que ça m'a intéressé. Enfin, je suis intéressé parce que je trouve que, tant qu'à être emmerdé par les goélands, autant savoir ce que c'est exactement [sourire]… et euh… je trouve que c'est un bel oiseau donc euh… et quand je suis arrivé ici, je vous ai dit l'autre jour, je me suis amusé à en… je donnais du pain aux goélands, jusqu'au jour où y'en a un qui a réussi à voir que les poissons mangeaient le pain. Et au lieu de manger le pain, il a mangé les poissons [sourire]. » [20090424 MRS FRI : C238]

Ces observations ont été répétées et filmées par l'habitant qui nous a permis de visionner les images, telles un matériau documentaire qu'il avait montré à plusieurs de ses voisins. On peut y voir le goéland saisir le pain à la surface de l'eau, le secouer avec son bec et rester immobile au milieu des morceaux de pain éparpillés sans les manger et en regardant l'eau jusqu'au moment où un poisson essaie de saisir un bout de pain et où le goéland capture le poisson. En plus d'être divertissant, ce type de comportement impressionne de par l'intelligence qu'il présume chez l'oiseau qui utilise activement comme appât un aliment mis à disposition par le

---

[63] A notre connaissance, cette technique n'a pas été décrite dans la littérature ornithologique. Tout au plus Vincent (1994) mentionne-t-il dans sa thèse sur l'écologie des goélands du Havre la nouvelle habitude des goélands urbains de percer les sacs et de s'introduire dans les conteneurs. Toutefois, le lâcher de sacs poubelles (d'un poids inférieur au leur, un kilo) pourrait être une extension du comportement bien connu des goélands qui lâchent en l'air des coquillages et des poussins avant de les consommer (Maron 1982; Tinbergen 1975) et expliquer l'origine de tels récits.

nourrisseur[64]. Cet individu était considéré comme un goéland exceptionnel, étant donné qu'après sa disparition, d'autres goélands nourris ne développaient pas le même comportement mais se contentaient de consommer le pain. Cela montre que les différences individuelles et certains comportements des certains goélands peuvent participer à un attachement individualisé à l'oiseau.

Il semble que l'observabilité des goélands du fait qu'ils vivent au sein du milieu urbain, se donnent à voir, se laisser approcher et nourrir, favorise ces récits d'observations fines et soutenues, les situations de nourrissage intentionnel et même de recueil de jeunes goélands.

4. Un oiseau qui s'apprivoise facilement

Nous avons vu dans le premier chapitre que des textes ornithologiques anciens font référence à une certaine « *familiarité* » du goéland avec l'homme, notamment par sa fréquentation des basses-cours. Aujourd'hui, il arrive que des habitants recueillent un jeune goéland blessé ou non volant et qu'ils souhaitent sauver d'une mort probable. L'un d'eux nous a raconté l'histoire d'une telle relation facile à instaurer, au point que le jeune oiseau répondait à son nom et suivait sa famille humaine « *comme un petit chien* » [20090425 MRS NOU]. Il portait encore son duvet lorsque notre informateur, sa femme et ses enfants ont vu le poussin tomber sur la plage du haut d'une falaise du Cap Canaille à Cassis. Pensant que le poussin hors de son nid ne s'en sortirait pas, notamment du fait que les goélands « *se tuent entre eux* », ils ont décidé de le récupérer et de lui installer une petite cabane sur leur balcon, pour le plus grand bonheur de leurs enfants. La famille a découvert les comportements de l'oiseau avec surprise, tout d'abord en observant la réaction de leurs chats qui n'osaient pas s'approcher du petit poussin, puis en constatant la quantité de fientes qu'il fallait nettoyer quotidiennement, la disparition du duvet et l'apparition des plumes avec la mue, les mouvements et les sons émis lors des cris de quête pour obtenir des sardines, des croquettes pour chat, de la viande, ainsi que l'évolution du volume et de l'envergure de l'oiseau en deux mois. Il avait adopté cette famille :

---

[64] Ce comportement d'utilisation active d'un appât par des goélands a été rarement reporté dans la littérature ornithologique et éthologique, le premier cas concernant un goéland brun captif (Sinclair 1984) et le second un goéland argenté non captif qui utilisait le pain destiné aux canards dans un parc parisien (Henry et Aznar 2006). Il est considéré comme l'un des comportements d'utilisation d'outil les plus élaborés chez les Charadriida qui ne sont pas les oiseaux les plus utilisateurs d'outils (Lefebvre et al. 2002).

> « Il nous connaissait super bien quoi, on était ses parents, et quand il nous voyait il nous parlait « tetete… tetete… tetete… tetete… », il nous demandait à manger, on lui donnait à manger à la main, et il venait picorer, il prenait la nourriture sans nous faire mal ni rien, il voulait après rentrer ici… il voulait se comporter comme un… comme les autres animaux, les chats… et pour lui c'était sa maison quoi. On lui parlait il connaissait bien son nom… » [20090425 MRS NOU]

L'oiseau devenant encombrant et le départ pour les vacances approchant, il était temps de l'encourager à prendre son envol. Le site de la résidence était trop risqué (peu dégagé, chiens dans le parc), c'est pourquoi notre informateur a choisi de le relâcher au Parc Borély, vaste espace aux plans d'eau abrités. La première tentative n'a pas fonctionné, l'oiseau n'essayait pas de voler lorsque notre informateur le lançait en l'air. Il est revenu quelques jours après avec ses enfants pour une autre tentative et s'est trouvé doublement surpris :

> « On était comme ça, et alors j'ai dit « *bon, on va essayer encore une fois de le faire voler* », alors je le prends et je le jette… j'étais avec les petits là… et puis tout d'un coup il part, il s'en va, il vole… Oh ! Il se met à voler comme ça, il tourne, mais tout en… en piaillant quoi « *Wouawouawoua* » ! On entendait que lui quoi « *wouawouawoua* », il tournait comme ça ! J'ai dit « *vous voyez, ça y'est maintenant, il a retrouvé sa liberté, il va pas revenir* », moi je croyais que c'était bon quoi… Mon œil ! Il est revenu comme un fou à nos pieds ! Un discours ! Mais alors un discours d'oiseau quoi… il s'est plus arrêté de nous parler « *tututu… tututu…* », il s'est plus arrêté de nous parler quoi ! »

Ebahis et aiguisant la curiosité des passants, le père et ses enfants ont alors tenté de détacher Titou d'eux en le plaçant sur l'étang pour qu'il rejoigne les autres goélands. Rassurés par le fait qu'il était deux fois plus gros qu'eux et qu'aucun autre oiseau de l'attaquait, ils sont partis discrètement. Ce récit de l'expérience de l'élevage d'un jeune goéland montre à la fois la volonté de tisser une relation individuelle avec un jeune oiseau, la gestion de ses inconvénients et l'appréciation de ses avantages, ainsi que les limites d'un tel engagement liées à la séparation de deux mondes, celui de l'habitant et celui du goéland. L'oiseau n'en ressort pas moins comme une curiosité de la nature proche.

B. UN OISEAU MARIN

Le littoral marseillais héberge plusieurs espèces d'oiseaux marins (Delauge et al. 2008) dont les mouettes et les goélands sont les plus communs et les plus observables et les plus audibles. Signalons d'ores et déjà que de nombreux habitants regroupent souvent les goélands et les

mouettes sous l'appellation « *mouettes* » ou « *gabians* ». Toutefois, ce dernier terme évoque le plus souvent les goélands qui sont rarement nommés « *goélands* » chez les habitants rencontrés.

1. Un oiseau visible en bord de mer

Le premier lien entre les goélands et la mer qui se dégage dans les discours des habitants interrogés est un lien visuel. C'est en bord de mer, à différentes échelles (plage/corniche/port, ville portuaire, zone littorale) que les habitants disent les voir « *normalement* ». Mais chacun situe la mer et sa distance différemment, selon différents repères. Plusieurs habitants de quartiers excentrés (La Rose, La Blancarde, zone Est de Marseille) laissent entrevoir l'éloignement à la mer qu'ils perçoivent de leur quartier lorsqu'ils évoquent l'absence de goélands près de chez eux. Pour ces habitants, la mer est loin de chez eux. Les goélands, eux, vivent en bord de mer, et en viennent parfois :

> « Je pense pas parce que j'en vois pas comme les pigeons, tôt le matin, posés sur les trucs… je pense qu'elles viennent en fait… […] Du Port non, je pense… je pense que c'est du Port… […] Je pense, y'en a beaucoup plus sur le Port qu'ici… » [20090508 MRS LAR : C376].

> « Non j'en vois pas de goélands… on en voit quand on va à la corniche, à la mer. » [20090213 MRS LAR : C324].

Le fait que les goélands fréquentent régulièrement les quartiers où vivent ces habitants et même s'y reproduisent, nous permet de suggérer que ces propos relèvent à la fois de l'observation et de la représentation de l'espace qu'occupe l'oiseau. En effet, les goélands sont probablement moins visibles sur les toits de Saint Jérôme que sur les plages de Marseille, surtout pour les habitants qui ne les attendent pas dans un tel quartier qu'ils considèrent souvent comme relativement éloigné de la mer. Il faut aussi noter que les goélands sont davantage situés à hauteur d'homme - d'un point de vue de la visibilité - au niveau du bord de mer (vols rasants, regroupements au bord de l'eau et sur le sable), qu'au niveau des habitations urbaines où ils sont plus souvent sur les toits d'immeubles et donc plutôt hors de portée visuelle pour les habitants. Ils semblent aussi moins nombreux dans ces quartiers.

En outre, ce lien à la mer n'est pas neutre, mais se révèle positif. Ainsi, un autre habitant de la zone Est de Marseille raconte qu'il voit les goélands sur le stade de football le matin, et apprécie cette observation. A la question de savoir pourquoi il les trouve jolis, il répond :

> « Je sais pas, ça rappelle le bord de mer, c'est vraiment… en principe on les voit qu'en bord de mer ces oiseaux là… » [20090212 MRS CQA : C5]

Cela montre non seulement la normalité du lien entre goélands et bord de mer, le fait que le quartier de la Blancarde n'est pas considéré comme le bord de mer[65], mais aussi que leur appartenance au bord de mer leur confère leurs qualités esthétiques. De même, pour un habitant d'une petite maison dans les quartiers Est, si les goélands fréquentent de plus en plus le quartier de La Rose, c'est uniquement les jours de tempête, car ils ne nichent pas sur les toits mais sur les archipels :

> « Je sais pas, je crois pas. Les pigeons oui, mais le goéland non, plutôt dans les petites îles. La Maronnaise, Les Goudes, l'île en face, c'est à bloc de goélands ! Je pense qu'ils nichent là. […] » [20090417 MRS LAR : C364]

Ce plaisancier et photographe amateur apprécie d'y voir les goélands, qui font partie des oiseaux qui animent l'aventure et améliorent la photographie produite. Pour certains habitants, les goélands sont donc liés à la mer et participent à son esthétique. La proximité de celle-ci est même l'une des principales raisons mentionnées de leur présence en ville, comme chez cet habitant des Cinq Avenues répondant à sa fille qui note qu'on ne voit pas de goélands à Paris :

> « Il doit y avoir d'autres animaux, c'est pas le bord de mer… » [20070425 MRS CQA : A88][66].

Les goélands font partie du paysage du bord de mer, parfois précisément localisés sur la corniche ou sur le Vieux Port, parfois plus dispersés puisqu'il n'est pas rare d'entendre dire qu'ils sont partout. Ils sont ainsi intégrés au paysage du littoral marseillais, mais pas seulement visuellement.

---

[65] A vol d'oiseau, le quartier de la Blancarde se trouve à 2.4km du Vieux Port et 4km de la plage des Catalans (la plus proche). Mais pour un habitant, l'éloignement se mesure surtout en temps de trajet, lequel varie considérablement selon que l'on se déplace à pieds, à vélo, en voiture ou en transport en commun, et selon le point géographique où l'on souhaite rejoindre la mer.

[66] Seuls quelques couples de goélands nichent dans la capitale, essentiellement connus par des naturalistes professionnels et des ornithologues (Baudoin et Le Maréchal 1988).

2. Un oiseau dont les cris rappellent la mer

Les goélands participent également au paysage sonore de Marseille. En effet, certains habitants expriment un lien fort et positif entre les cris des goélands et la proximité de la mer, même parmi les plus réfractaires à la proximité des goélands. C'est le cas d'une habitante qui débute la conversation en déclarant qu'il faut tuer les goélands car ils lui font très peur. Après quelques minutes de discussion, à la question du dérangement lié aux cris des goélands, elle répond :

> « Oh non, c'est pas tellement les cris…. Ça fait un peu partie de la mer euh… » [20070426 MRS VXP : A118].

Pour une autre femme, interrogée furtivement sur la place Sébastopol :

> « On a un appartement alors quand on entend le cri des mouettes, on sait qu'on est à la mer quoi… » [20070425 MRS CQA : A77]

Lorsque nous demandons à un habitant du quartier d'Endoume qui dit apprécier énormément le chant des oiseaux s'il apprécie aussi le chant des « *mouettes* » :

> « Bé, ça me… ça fait partie intégrante du paysage méditerranéen… marseillais, et du bord de mer donc euh… » [20090323 MRS END : C47].

Malgré l'hésitation perceptible, témoignant d'une certaine réserve de la part de cet interlocuteur qui semble avoir plusieurs éléments négatifs à exprimer au sujet les goélands sans oser le faire, le lien à la mer (et à Marseille) s'impose. Tant que leurs cris ne sont pas incriminés comme source de forte nuisance, ils sont positivement associés au bord de mer, ou à la nature :

> « […] sur les toits juste en face de chez moi, y'a des mouettes qui habitent et qui ont niché […] et puis parfois elles crient, enfin on les entend, elles font leur vie quoi de mouette… […] pour moi c'est une présence de la nature euh, j'trouve ça super. Une présence de la nature dans la ville. » [20070516 MRS VXP : A 133]

Cela se rapproche du constat des auteurs d'une enquête sociologique sur les relations entre paysage et pratiques sportives au sein d'espaces naturels qui évoquent – entre autre – un lien entre les cris des « *mouettes* » et la Nature :

> « Ce que les sportifs recherchent avant tout, c'est pouvoir pratiquer leur activité dans le calme, dans ce que l'un d'eux nomme poétiquement « le silence naturel », dont le cri des mouettes est un exemple. » (Niel et Sirost 2008 : 192)

Si l'on suit les auteurs, il semble que dans ce contexte de « *silence naturel* », i.e. l'ambiance sonore propre à un milieu naturel connu, les cris des goélands peuvent être perçus par les sportifs de pleine nature comme synonymes de calme…

La mer à Marseille n'est pas forcément présente et accessible pour tous, comme en témoignent les discours des habitants qui considèrent leur quartier éloigné du bord de mer, ou ceux qui regrettent la fermeture de l'accès aux quais du Port Autonome et du Port de L'Estaque, ou encore lorsqu'un habitant remarque que la mer Méditerranée est moins présente à Marseille que l'océan Atlantique ne l'est à Brest [20090402 MRS END : C72].

Le goéland pourrait être un élément important qui maintient l'idée de sa présence. En effet, cet oiseau a fait partie et fait toujours partie intégrante des espaces naturels marseillais dont l'élément central est la mer. Cela contribue à leur appartenance à l'identité maritime, portuaire et/ou balnéaire de la ville, au point que plusieurs habitants ne pourraient envisager leur disparition, que ce soit en ville ou sur les îles. Par le lien positif qui est fait entre le goéland et la mer, cet oiseau apparaît comme un marqueur de paysage du littoral marseillais. Fait-il pour autant l'objet d'une appropriation locale par les habitants ?

C. UN OISEAU LOCAL

Les ouvrages naturalistes présentent le goéland au sein du patrimoine naturel local (C.A.F. 1980; Hiély et Crès 1992; Teisseire 1997), les gestionnaires des îles le mentionnent en tant qu'espèce à forte valeur patrimoniale (CEEP 2010b). Il fait donc l'objet d'une forme d'appropriation locale liée au patrimoine naturel. Outre le fait qu'ils rattachent cet oiseau à la mer, comment s'exprime cette appropriation chez les habitants ? Il s'agit de l'idée selon laquelle sans les gabians Marseille ne serait pas tout à fait Marseille, ainsi que de la signification de son appellation locale qui apparaît étroitement liée aux raisons de sa désignation en tant que mascotte par les services de communication municipale.

1. Un oiseau qui fait partie de Marseille

Au Frioul, certains habitants expriment un malaise à l'idée de la disparition éventuelle des goélands. Un habitant plaisancier vit à l'année sur son bateau avec son épouse. Après nous avoir parlé des dégâts matériels que peuvent causer les goélands sur les bateaux, il évoque le trouble ressenti lorsque l'année passée, le couple s'est aperçu que les goélands avaient déserté l'archipel, pendant un mois :

> « […] c'était assez bizarre… ça faisait vraiment très drôle, il manquait quelque chose sur l'île, c'est évident. Il manquait une vie mais c'est incroyable. […] Non et puis ça fait partie du paysage… voilà. Le Frioul sans goélands, ce ne serait plus le Frioul. » [20090424 MRS FRI : C224]

Une autre habitante du Frioul exprime avec ferveur l'impossibilité d'imaginer la mer sans les goélands :

> « Et puis, vous imaginez le… l'île ou la mer… enfin, on parle pas que du Frioul je veux dire, la mer sans goélands ?! Franchement… » [20090513 MRS FRI : C281]

A ces propos d'habitants insulaires s'ajoutent ceux d'un habitant du 9ème arrondissement qui a écrit à la municipalité pour lui signaler la disparition des « *mouettes* » et l'interroger sur les mesures prises à leur encontre :

> « Nous habitons le Redon depuis 17 ans et n'avons jamais vu une telle disparition. Peut-on imaginer une belle ville comme Marseille, sa belle côte renommée, sans oiseaux de mer. […] Notre côte magnifique ne peut s'en passer. » [20041209 HAB : Dossier DEV]

Outre l'attachement au goéland en tant qu'oiseau appartenant au patrimoine local, le lien entre le goéland et le caractère marseillais est perceptible à différents niveaux. Comme nous l'avons vu, il peut s'agir de l'appartenance de l'oiseau à un espace particulier de la ville qui fait partie de ses caractéristiques positives spécifiques : les Calanques et les îles. Il y a alors appropriation de l'oiseau à travers l'appropriation des espaces marseillais pour lesquels une certaine fierté s'exprime.

Ainsi, un homme d'une quarantaine d'années, rencontré sur la place du marché Sébastopol alors que nous venions d'interroger le poissonnier sur le goéland qui venait manger quelques-uns de ses poissons tous les jours, évoque l'utilisation fréquente du terme « *gabian* » pour interpeler quelqu'un. Le légumier situé en face du poissonnier avait déjà repéré notre présence lors de précédentes observations. Ce jour-là, il est accompagné de cet homme, lequel a grandi à Endoume et vit désormais non loin de la place Sébastopol. A peine la discussion est-elle engagée sur un ton de plaisanterie cordiale, il dit plus sérieusement qu'il faut laisser les gabians en ville. A la question « *pourquoi* ? », il répond :

> « Ah bé parce que les gabians, c'est les marseillais, ils sont de Marseille. […] parce qu'on a toujours dit ''Oh gabian ! Oh le gabian !''… c'est marseillais ça ! Si on enlève les gabians, on enlève tout après… alors on enlève les gabians, on enlève ci,

> on enlève ça, à ce compte-là, il reste plus rien, il reste que du goudron. » [20070425 MRS CQA : A92]

C'est en faisant partie intégrante de son environnement que ces oiseaux semblent être marqueurs d'identité pour cette personne. Et l'éventualité de leur éradication suscite un rejet des actions de gestion urbaine qui remplacent le vivant par les constructions et l'asphalte.

2. Le gabian ou le marseillais : vorace et opportuniste

L'utilisation régionale du terme « *gabian* » remonte au moins au 18ème siècle, comme en témoigne l'ornithologie de Brisson dans laquelle il précise les appellations régionales des mouettes et goélands : « *Les Normands appellent le Goiland en général Maulve, Aldrov. Les Habitants de Marfeille, Gabian, Aldrov.*[…] » (Brisson 1760 : 157). Les origines du terme sont hypothétiques. Dans un essai sur le patois Lyonnais, Onofrio évoque l'utilisation provençale de cette appellation en questionnant son origine :

> « GAPIAN. Sobriquet injurieux par lequel on désigne, dans le midi de la France, les employés des douanes, des contributions indirectes et des octrois. […] En Provence et en Languedoc, on dit gabian, et c'est identiquement le nom d'une mouette, gavia en latin, très commune sur les côtes de la Méditerranée où les douanes maritimes exercent leur surveillance. Ne serait-ce point cette comparaison qui aurait, dans l'esprit du peuple, donné naissance au sobriquet ? Il pourrait aussi venir de gabia, cage, à cause de la guérite dans laquelle les douaniers font sentinelle. » (Onofrio 1864 : 224)

Des textes anciens soutiennent l'hypothèse d'une utilisation péjorative de ce terme employé envers une personne. C'est le cas de l'écrivain Méry, qui utilise la comparaison avec le gabian dans l'un de ses romans pour exprimer l'effet de surprise opéré par un pirate :

> « Bref, pour couper court, le damné pirate nous accosta par l'arrière, au vol, comme un gabian ; tous nos matelots étaient provençaux et chasseurs de grives, de père en fils. Ils firent feu […] » (Méry 1862 : 36)[67]

L'explication de l'utilisation de ce nom pour qualifier une autre personne se retrouve aujourd'hui chez certains habitants :

[67] Consulté sur Gallica le 23/07/2012 : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5695912s.image.r=gabian.f8.langFR

> « C : Les gabians c'est ceux qui étaient trafiquants aux frontières dans les Pyrénées, dans les Alpes… c'est un terme péjoratif, sauf si c'est un ami… ça veut dire qu'il est avare, qu'il mange n'importe quoi, qu'il n'a pas une mentalité… vous voyez ?
>
> J : C'est le parler marseillais, à l'époque on traitait beaucoup les gens de gabian… c'est quelqu'un qui profitait… » [20100901 MRS GDES]
>
> « Quand un enfant il mange beaucoup, comme ça, qu'il pille de partout quoi hé [sourire], qu'il mange… on appelle souvent un enfant… un gabian. Parce qu'il mange de partout » [20090425 MRS NOU]

Le discours d'un jeune habitant montre l'actualité du caractère avare et profiteur du goéland à l'image de la mentalité marseillaise. Il fait un lien direct entre certaines caractéristiques de l'oiseau et celles d'un caractère réputé marseillais, tel l'opportunisme :

> « Les gabians, c'est la mentalité d'ici. Tu vois ces gens qui cherchent la moindre opportunité… c'est très marseillais ça ! C'est des affairistes ! C'est la mentalité d'ici ça, je te jure, comme les vautours. » [20070114 MRS CQA : Carnet 1]

Nous pouvons observer ici une ambiguïté entre la représentation positive d'un oiseau fin observateur et celle négative d'un personnage profiteur qui, en dehors du fait qu'elle amène à un rapprochement des goélands aux vautours, semble fondamentalement constituante de l'image du goéland. Son utilisation municipale en tant que mascotte illustre particulièrement ce constat.

3. Qui représente Marseille

Le gabian a été désigné en tant que mascotte pour illustrer les supports de communication municipale au sujet des travaux pour la mise en place du nouveau Tramway de Marseille. Ces travaux ont duré trois ans et perturbé la circulation des voitures comme celle des piétons ainsi que le fonctionnement des commerces de certaines voies. En 2004, afin d'apaiser les inquiétudes des riverains et de les informer, la municipalité a fait procéder à une étude sémiotique suivie d'un vote pour choisir la mascotte du Tramway qui apparaîtra sur les affiches de communication à ce sujet (Figure 67). C'est au travers du processus de cette étude et d'un vote public que le goéland a été choisi pour remplir ce rôle.

Le « *Rapport mascotte* » donne une définition sémiologique de la mascotte :

> « D'un point de vue sémiotique, la mascotte est un type de signe qui présente l'avantage de pouvoir concilier des valeurs positives et négatives en une figure unique. En effet, la mascotte est un signe d'apparence humaine/animale et il est

> typiquement dans la nature humaine/animale d'avoir des qualités et des défauts. La mascotte est donc le signe idéal pour représenter des valeurs contrastées. » [68]

Les qualités du goéland en tant que mascotte étaient désignées en ce sens : ses qualités d'oiseau de mer couplées à son lien avec le problème marseillais des déchets feraient du goéland non pas un symbole mais une mascotte, qui se veut honnête et crédible pour parler du problème à traiter (Annexe 4). Le goéland était candidat parmi d'autres espèces retenues, dans l'ordre de préférence : le poulpe, le gabian, l'étoile de mer, et la sardine. Le vote a abouti à l'élection du gabian… Le goéland n'est donc pas seulement considéré comme un oiseau indicateur de nature ou de la proximité de la mer, mais accède au statut d'oiseau mascotte, par l'intermédiaire du vote d'un certain nombre d'habitants dont on ne connaît malheureusement pas les discours. Parmi les différentes utilisations de son image que nous avons pu noter entre 2007 et 2011 (Figures 64-68), celle qui lui attribue ce statut de mascotte révèle précisément le niveau de signification que peuvent atteindre les caractéristiques de l'oiseau. Il doit cette nomination de mascotte à ses ambiguïtés, aux valeurs contrastées qui lui sont attribuées.

Plusieurs habitants nous ont parlé du gabian en tant que symbole de Marseille, faisant écho à différents média municipaux qui utilisent l'image positive de l'oiseau.

> « En plus hein, le goéland c'est le gabian… à Marseille. C'est même devenu un symbole dans une bande dessinée hein… le gabian… c'est carrément devenu l'oiseau… l'oiseau symbole. » [20070519 MRS STA : A178]

> « Mais on l'aime bien quand même à Marseille, enfin je crois, c'est le symbole. T'as vu la RTM ? S'il criait pas, on s'en foutrait. » [20070802 MRS PRO : A47]

Les tensions perceptibles entre son intelligence et son opportunisme, ses cris perçus comme du bruit ou bien des sons de la mer, son appartenance à la mer et son lien au problème des déchets sont constitutives de l'ambivalence de l'oiseau. Le goéland apparaît ainsi comme un oiseau singulier qui fait partie intégrante du littoral marseillais, tant à travers son lien à la mer qu'à travers ses comportements analogues à ceux des marseillais, ou encore à travers son lien aux déchets. Ce sont donc à la fois ses caractéristiques positives et négatives qui sont en jeu. Néanmoins, lorsque ses défauts dépassent certains seuils de tolérance, il est alors considéré comme un voisin envahissant.

---

[68] Cavassilas M., 2004, « Étude sémiotique pour la détermination des valeurs et des signifiants adéquats à la représentation de la mascotte du chantier de Marseille », rapport non publié destinée au service Communication de la CUM.

II. UN VOISIN ENVAHISSANT : SALE, BRUYANT, AGRESSIF

Les attributs conférés aux goélands à travers le triptyque stéréotypique « *bruyant, sale, agressif* » lorsqu'il est question des nuisances urbaines qu'ils causent ne sont pas propres à ses oiseaux. En effet, d'autres espèces animales dans d'autres pays se voient également dotées de tels qualificatifs : à titre d'exemples, c'est le cas des renards en Angleterre (Harris et Baker 2001), des pigeons en Amérique du Nord (Jerolmack 2008), ou des corneilles en Finlande (Vuorisalo et al. 2003). Ces attributs ressemblent étrangement aux pollutions classiques qui font de la ville un milieu hostile, tant pour l'habitant que pour l'animal (Blanc 2000). Le triptyque s'explique-t-il seulement par un usage métaphorique du goéland ?

A. LE GOELAND, UN OISEAU SALE ?

Saleté, souillure, pollution… Comme l'a montré Mary Douglas (1971), ces notions ne renvoient pas seulement à des questions d'hygiène, c'est-à-dire de risque sanitaire. Leur désignation traduit aussi une sensibilité à un désordre au sein du milieu de vie. En ce sens, les propos des habitants suggèrent que le goéland n'est pas forcément *sale* mais *fait des saletés* d'une part, et que l'analyse du « *dégoût* » qu'il peut susciter permet de « *dire l'ordre social* » (Memmi et al. 2011 : 9), notamment au travers des comparaisons avec d'autres espèces ou avec l'humain.

1. Un animal qui fait des saletés

A l'instar d'autres oiseaux comme les pigeons ou les étourneaux, les goélands sont désignés comme source de saleté à cause de leurs fientes, surtout abondantes sur les lieux de rassemblements (pourtours d'un réservoir d'eau, toit de repos collectif) :

> « Ils font des fientes acides. C'est mauvais pour le revêtement, et en termes de salubrité de l'eau. […] Quand il a plu, y'a une odeur de fientes ! J'habite là juste en haut, et je les sens de chez moi. La dernière fois, on a fêté nos 50 ans, il a fallu nettoyer la passerelle au Karcher ! » [20070808 MRS PRO : A49-50]

Le problème des fientes concerne aussi les balcons, vitres et bateaux des habitants :

> « J'ai une terrasse, régulièrement faut que je nettoie… ils doivent nicher sur les toits et en fonction, il y a les déjections… » [20070425 MRS CQA : A85]

> « Le goéland hein… les fientes sont énormes (rire), épouvantablement difficiles à enlever, parce que c'est… […] Les voitures euh… régulièrement on a des fientes.

> Mais on a des fientes un peu… pas seulement de goélands hein. Ici, y'a beaucoup d'oiseaux de jardin, donc euh… et puis quand c'est la saison des étourneaux euh… (rire) […] Mais les fientes d'un goéland et celles d'un petit oiseau, c'est pas pareil (rire). » [20070519 MRS STA : A179]

> « Enfin, les fientes de goélands, c'est une horreur pour les bateaux. Surtout pour les bâches… […] ça les fait vieillir beaucoup plus vite, ça c'est sûr. […] et puis quand vous avez un bateau qui est nickel, qui est tout blanc, vous arrivez l'autre il a cagué de partout, il faut le nettoyer, faut… alors pour l'enlever c'est pareil il faut y aller quoi hé. C'est costaud. » [20090416 MRS FRI : C175]

Alors que le nettoyage des terrasses, des voitures et des bateaux représente des désagréments sérieusement exprimés, l'incident d'une fiente qui atterrit sur un habitant fait plus souvent sourire que protester :

> « Nous on prend parfois des fientes et on est bon pour la douche mais bon… » [20070518 MRS END : A71]

> « Les fientes, uniquement les fientes ! J'en ai pris sur moi déjà ! [rires] Oui, j'ai pas eu de chance. » [20070426 MRS CQA : A124]

> « Ça je l'ai remarqué, elles vous font des fientes dessus [sourire], elles vous piquent, elles vous lâchent des fientes. » [20090323 MRS END : C47]

L'intentionnalité du lâcher de fiente sur un intrus est ainsi une évidence pour de nombreux habitants. Cela dit, en dehors des fientes, d'autres « *saletés* » semblent plus troublantes. En effet, les goélands amènent également d'importantes quantités de détritus alimentaires sur le pourtour des réservoirs d'eau et des installations de stockage et sur des pelouses de parcs résidentiels ainsi que sur des terrasses et balcons :

> « On sait qu'ils y vont à la décharge, parce qu'on trouve des os partout [autour du bassin] : des os de poulet, des côtelettes, on crève souvent [en passant avec les voitures de fonction] ! » [20070808 MRS PRO : A49-50]

> « Ils avalent des morceaux d'os, et souvent sur nos terrasses par exemple, moi une fois par an sur la terrasse, j'habite juste là derrière hé, nos terrasses, on nettoie nos terrasses parce que sinon ils nous bouchent les évacuations. Parce qu'ils ramènent des os… des morceaux de plastique… » [20090404 MRS FRI : C155]

> « Ça fait plein de saletés sur la terrasse… elles nichent sur le toit en tôle… oh lala tout ce qu'elles ramènent… c'est cafi de mouettes, les mouettes hein ! […] C'est une horreur pour moi je nettoie tout le temps… au début je trouvais bizarre et je disais à mon mari : les gens jettent la bouffe par la fenêtre… elles ramènent tout ce qu'elles trouvent… surtout du pain… » [20070424 MRS END : A69]

Dans ces cas, les goélands troublent l'ordre établi en transportant des déchets depuis un endroit qui est prévu pour leur élimination à un site destiné au stockage de l'eau de consommation ou à un usage récréatif. Ainsi, lorsque les goélands sont qualifiés d'« *éboueurs* », cela ne revêt pas un caractère positif :

> « Euh… non, ça c'est pas le côté le plus utile [rire] On aime que les poubelles soient ramassées plutôt qu'éclatées au sol hé… [rire] je veux dire, une fois qu'ils se sont servis, le reste ça reste sur le sol hé. Et puis vous voyez, quand vous avez ce temps, avec ce vent, ça veut que les déchets ils se retrouvent assez rapidement à la mer alors… non, leur présence, on peut pas dire qu'elle soit véritablement utile. » [20090325 MRS FRI : C106]

Plutôt que de rassembler et évacuer les déchets comme le fait l'éboueur au sens premier du terme, les goélands les éparpillent. Un agent de la propreté qui travaille dans le secteur des plages évoque aussi le problème de dispersion des déchets :

> « Ils nous foutent le bordel, ils explosent et étalent les poubelles partout… » [20070728 MRS PRO : A31]

De par leur comportement de charognard, d'« *éboueur* », les goélands introduisent du désordre là où l'homme tente d'ordonner les détritus afin d'éviter leur débordement. Les oiseaux contribuent donc à l'éparpillement des déchets, à une forme de pollution des lieux. Ils en sont acteurs.

2. Un oiseau qui s'est mis à faire les poubelles

Lorsqu'ils nous parlent de ce que les goélands consomment et des lieux sur lesquels ils les rencontrent, les habitants interrogés mentionnent rarement les types d'aliments ingérés, les plages ou les toits, mais font très fréquemment le lien entre goélands et poubelles :

> « Ah ils mangent de tout ! *Ils viennent faire les poubelles maintenant* [à voix basse]… » [20090321 MRS END : C43]

> « Il va chercher sa nourriture jusque dans les poubelles. » [20090323 MRS END : C50]

> « Avec toutes les poubelles que l'on met partout, ça va les attirer. » [20070424 MRS END : A59]

> « En rapport, j'en voyais plus à Marseille qu'ici… parce que ce sont des oiseaux qui, ce sont des charognards, donc ils… il est certain qu'ils font les poubelles donc ils

> partent du Frioul dans la journée pour aller chercher des… de la nourriture sur Marseille. » [20090325 MRS FRI : C119]

Ainsi, certains habitants restent évasifs et se contentent de faire brièvement le lien entre goélands et poubelles, tantôt suggérant que les goélands sont étonnamment capables d'aller chercher et d'ingérer le contenu de nos poubelles, tantôt en avançant la responsabilité des habitants dans l'attractivité des rues de Marseille. Parmi les habitants qui s'étonnent des comportements des goélands, l'un d'eux souligne le contraste entre la beauté de l'oiseau et son comportement considéré comme atypique au regard d'autres espèces :

> « Quand vous les avez en ville, qu'ils vous éventrent les poubelles […] moi je trouve que c'est un très bel oiseau oui. Il a un comportement un peu… un peu particulier par rapport aux autres oiseaux… » [20090416 MRS FRI : C160]

S'il existe un lien fort entre goélands et poubelles pour expliquer leur présence en ville et relater ce que l'on voit, un autre lien fort se dégage dans le discours des habitants interrogés. Il s'agit du lien entre les décharges et les goélands, et notamment de la célèbre décharge d'Entressen située en Crau, à 60km de Marseille [G : interlocuteur 1 ; B : interlocuteur 2) :

> « B : Il va partout… hé… donc, en fait il se nourrit de tout ce qu'on laisse, c'est parce qu'on laisse nos poubelles partout, parce que… Entressen, vous allez à Entressen y'en a des millions de goélands, des millions ! Il faut y aller pour voir ce que c'est, c'est même pas imaginable !
>
> G : Hé ouais parce que y'a la gamelle hé…
>
> B : Donc c'est la conséquence de notre… de nos…
>
> G : De nos déchets.
>
> B : De nos déchets, de nos… de notre mode de vie ! On laisse nos poubelles partout, ça mange… ça mange des Tampax, ça mange n'importe quoi le… ! Après il bouffe, ils font des pelotes de réjection. Oh moi dedans, j'ai vu des plastiques, des rasoirs Bic… de tout ! De tout, ils bouffent tout ces bestiaux là… » [20090404 MRS FRI : C155]
>
> « Ils cherchent n'importe quoi dans les poubelles et tout… ah ouais, ah ça ils mangent… vous pouvez interroger n'importe qui, il vous dit même à Marseille ils mangent que… ils mangent que… de la saleté hé. Regardez à… à… où y'a le… la décharge Entressen là… vous connaissez ? Vous avez vu ? Y'a que ça… parce que y'a la merde pour manger et tout… » [20090402 MRS FRI : C144]

Plus rarement, certains habitants mentionnent les décharges qui se trouvent en périphérie de Marseille. C'est le cas de cet habitant de La Rose qui relate ses propres observations de

réjections alimentaires sur la pelouse de sa résidence, et évoque les reportages télévisés sur les décharges :

> « Oh bé, ils cherchent dans les poubelles. Oh c'est sûr. Ça mange pas de l'herbe ça hé. […] Ils vont dans les poubelles, vous savez des fois, le parc… le chien il retrouve des côtelettes, des os de poulet… et d'où ça vient ? D'après vous… c'est pas les gens de là-bas qui les jettent ici. Donc c'est charrié par… c'est charrié par ces oiseaux. […] Voilà, à l'Etoile… Une fois je regardais, un gros gros passage de mouettes qui montaient et qui descendait… Alors, à mon avis ils doivent aller dans la décharge là-bas de Septèmes. J'allais promener le chien, je me disais : ça s'arrête pas de naviguer les mouettes. Mais ils s'arrêtent pas, ils passent… à mon avis ils vont dans les décharges. Parce que regardez quand y'a une émission à la télévision ou alors je sais pas il faut aller à côté des décharges pour le voir… vous avez énormément de gabians, de mouettes, de trucs qui tournent pour manger. » [20090319 MRS LAR : C312 et 314]

Ainsi, une combinaison d'informations obtenues entre ses propres observations au niveau de son lieu d'habitation et celles reçues au travers d'un reportage télévisé amène cet habitant à conclure que les goélands qui nichent sur le toit de sa résidence vont se nourrir sur l'une des décharges péri-marseillaises.

Les goélands sont donc prêts à manger de tout, y compris des saletés, autrement dit des matières repoussantes dont nous cherchons à nous débarrasser. De nombreux habitants expriment une idée de changement dans les comportements alimentaires des goélands. Pour eux, le goéland est un mangeur de poisson mort et/ou vivant qui est devenu un mangeur de détritus urbains. Ils expliquent cela soit par des différences de comportements au sein même des goélands, soit par le manque de ressources marines, comme ce groupe d'hommes retraités qui se retrouvent tous les jours sur la place Sébastopol et évoquent leurs souvenirs :

> « M : Ah maintenant, ils viennent manger là, parce que y'a les poissonniers là, alors ils viennent un peu là, chercher quatre bricoles là… ou alors ils font les poubelles aussi… Comme il disait le pauvre Jo, tu te rappelles ? [à son voisin] Il disait Jo : « Y'a les gabians de haute mer, ce qui volent haut, et y'a les gabians de poubelles, de restaurants ! » [rires]
>
> V : Y'a plus rien à la mer alors… [20090223 MRS CQA : C29]
>
> « C'est vrai que ça mange beaucoup de poisson, en général ça devrait se nourrir que de ça » [20090319 MRS LAR : C329].

Ainsi, « *normalement* », le goéland ne se nourrit que de poissons. C'est pourquoi il est tout à fait banal de voir des goélands suivre un bateau de pêche ou se nourrir à l'arrière des étals de poisson du marché du Vieux Port, ou même des marchés alimentaires, comme l'exprime cette professeure des écoles habitant aux Cinq Avenues :

> « Ils sont dans les poubelles, y'en a qui se mettent là… s'ils viennent c'est qu'ils trouvent à bouffer hé je veux dire… Si en ville par exemple, au Vieux Port, ils suivent les chalutiers… sur les marchés à Noailles ou au marché de la Plaine, ils bouffent derrière, je veux dire ils sont partout quoi. Oui, ils font la fin des marchés, ça fait longtemps qu'ils chassent plus ces bestiaux hé. A mon avis… » [20090213 MRS CQA : C18]

Les goélands mangent donc désormais des détritus alimentaires, qu'il s'agisse de poisson ou d'autres aliments. De chasseurs/pêcheurs, ils sont devenus charognards, que ce soit du fait d'une pénurie de poissons en mer, ou bien du fait de l'attractivité exercée par nos déchets, ou encore de la loi du moindre effort, comme le suggèrent et l'expliquent ces habitants du Frioul :

> « Les [goélands], qui sont en principe des pêcheurs, ne sont plus du tout des pêcheurs, ils sont… ils migraient un petit peu, maintenant ils migrent plus du tout… et ils sont restés là, et ils vont bouffer à la poubelle et ils reviennent ici… » [20090416 MRS FRI : C173]

> « Les goélands sont de moins en moins des… des oiseaux euh… chasseurs. Et pêcheurs surtout… […] Et nous on se rend compte quand on les surveille un petit peu, quand on les observe, que… ils ont plus tendance à aller chercher la nourriture sans se fatiguer [rire], celle qu'on leur donne, plutôt que d'aller la chercher eux-mêmes ! […] Oh de tout… c'est des charognards. Ce sont des charognards… c'est pour ça qu'on les trouve dans les décharges etcetera… » [20090424 MRS FRI : C223-224]

D'après cet extrait, d'un côté, les goélands perdent leur comportement de pêcheurs (chasseurs et piscivores), de l'autre, c'est leur nature de charognards qui fait qu'ils s'orientent vers les sites de stockage des déchets. Finalement, il semble que ce dernier informateur considère que les goélands sont à la fois chasseurs-pêcheurs et charognards, ce qui en effet n'est pas incompatible, mais suppose qu'il n'y a donc pas de changement majeur dans le comportement des oiseaux. Cette évocation contradictoire d'un changement de régime alimentaire traduit peut-être la perception d'un changement d'habitat d'alimentation avant tout. Est-il plus inquiétant de savoir que le goéland consomme désormais des proies mortes en ville plutôt que

des proies mortes en mer ? Il apparaît que l'observation de proies mortes comme des rats ou des pigeons dans la rue rebute certains habitants :

> « L'autre fois ils mangeaient un pigeon mort là derrière, c'est agréable [ton ironique]… ils mangent de tout… […] C'est l'emblème… voilà mais moi je les trouve très bien quand ils sont chez eux… » [20070425 MRS CQA : A82]

> « Moi j'en ai vue euh… derrière la bourse là… bouffer les cadavres de rats. Ils étaient plusieurs, ah oui, c'est des charognards [c'est un peu dégueulasse ?] ces oiseaux [mimique de dégoût]. » [200704234 MRS END : A64]

> « Mais j'ai vu un… un pigeon mort, ouvert en deux par le goéland, qui était en train de se nourrir… et on voyait euh… vraiment le pigeon… à vif quoi ! La charogne euh… carrément ouverte en deux. » [20070519 MRS END : A176]

Ainsi, l'observation de leur utilisation des poubelles, de leur consommation de rats morts, ainsi que l'évocation de leur utilisation des décharges souvent par l'intermédiaire des médias, contribuent à ce que les habitants se questionnent sur la possibilité d'un changement de régime alimentaire pêcheur/charognard.

3. Le goéland comme révélateur de la saleté urbaine

Les habitants observent et racontent que les goélands font et mangent des saletés. Ils font aussi des comparaisons avec d'autres animaux (chiens, chats, cancrelats, pigeons, rats) et avec les gens (papiers, crachats) qui relativisent la saleté des goélands, et les désignent parfois comme le symptôme du problème des déchets.

Tout d'abord, certains habitants interrogés relativisent les saletés occasionnées par les oiseaux en les comparant à celles générées par d'autres animaux voire par les autres habitants de la ville :

> « Moi je préfère les mouettes que la pisse de chat je vous dirais… Les mouettes ça reste des oiseaux… pas des rats volants… […] C'est sale un rat, la mouette elle se pose au sol pour se nourrir mais le rat il passe dans les égouts… Ça et des cancrelats comme ça… au centre-ville, dans la rue… quelle horreur, j'ai pas de pitié… j'y vais à la bombe, j'aime pas sentir de les écraser… » [20070424 MRS END : A70].

> « Je suis plus distante avec les pigeons… je trouve ça plus sale… pas comme avec les mouettes… […] Je sais pas, l'animal toujours dans les égouts… un côté qui me dérange chez les pigeons, pas chez les goélands… » [A85]

Nous pouvons percevoir ici l'importance du milieu dans lequel ils évoluent, les hauteurs, au niveau de leur association à la saleté. Contrairement au rat, au cafard, et même au pigeon, qui rampent et restent à terre dans des endroits insalubres, le goéland vole et ne rejoint que rarement ces lieux souillés. De plus, sa couleur blanche et sa vie aquatique pourraient participer à l'atténuation de son association à la saleté. Toujours est-il que cette association est fortement relativisée, notamment au travers de la comparaison avec les humains, qu'elle soit directe avec les humains ou indirecte avec les animaux domestiques (dont ils sont responsables) :

> « Les gens ils sont encore plus sales que les oiseaux. Alors je préfère encore supporter les oiseaux que les gens sales. […] Les oiseaux c'est pas de leur faute encore. » [20070426 MRS VXP : A125]

> « Les animaux domestiques euh… ça veut dire on les prend en charge, donc quelque part on doit assumer les… le fait que les chiens salissent les rues ! Un oiseau sauvage après tout on lui a pas demandé de venir, on le prend pas en charge euh… j'trouve que le fait qu'il salisse c'est regrettable mais on est… c'est moins répréhensible en quelque sorte… y'a une responsabilité pour un propriétaire de chien qu'il n'y a pas pour un goéland [sourire]. » [20070518 MRS VXP : A156]

Cette absence de responsabilité de l'oiseau et de l'humain vis-à-vis de la saleté générée par les fientes explique probablement en partie (en plus du type de matière, de sa quantité et de sa répartition) pourquoi les déjections canines sont plus irritantes que celles des goélands. Cela dit, elles sont l'objet principal des plaintes à l'encontre des pigeons et des étourneaux, alors qu'elles semblent secondaires dans les plaintes qui concernent les goélands (39.3% des plaintes recueillies entre 2006 et 2011 à l'encontre des goélands mentionnent leur agressivité, 35.7% les déjections, 25.9% le bruit)[69]. Nous n'avons pas accès aux propos des habitants dont l'appel est enregistré par Allô Mairie, ce qui nous empêche d'identifier directement la hiérarchie des nuisances qui en ressort. Cela dit, il apparaît que les saletés, et notamment les fientes, occupent beaucoup moins de place dans les lettres de plaintes que les nuisances sonores et l'agressivité. Les fientes ne sont que brièvement mentionnées :

> « Déjections abondantes sur terrasses, vitres et façades » » [20001018 HAB : Dossier DEV]

[69] Il faut noter que la standardisation de l'enregistrement des plaintes via Allô Mairie peut homogénéiser les motifs des plaintes car les réceptionnistes peuvent se contenter d'entrer le motif général « *cris et salissures* ».

> « Nous devons nettoyer constamment vitres et balcons » [20080627 HAB : Dossier DIL]
>
> « Ces oiseaux sales (déjections) et bruyants » [19960720 HAB : Dossier DEV]
>
> « Nous ne pouvons plus profiter de notre terrasse qui attire les fourmis et les mouches pour récupérer les restants laissés par les goélands. » [20000422 HAB : DEV]

Par ailleurs, à travers la question des décharges, il apparaît que celles-ci sont davantage une source de souillure que les goélands. Ainsi, un habitant d'Aix-en-Provence interrogé sur le quai des Belges explique que les goélands ne sont plus à leur place parce que les déchets (poubelles et décharges), mal gérés, ne sont pas à leur place :

> « C'est bien qu'y ait des goélands mais à la condition qu'ils restent dans leur milieu, qu'ils soient pas tous sur les poubelles quoi… qui devraient pas être dehors. […] Les poubelles devraient pas être là, et les goélands ils devraient… être là normalement quoi, au bord de la mer, de temps en temps exposés sur un toit… voilà, sur leur territoire normal. Ouais une présence légère… normale, pas due à l'activité humaine, vers la mer. Je suis originaire de Normandie, on s'est retrouvés avec plein de mouettes, l'hiver parce qu'il fait froid, c'est normal elles viennent se planquer… Et puis après, avec les décharges à ciel ouvert, elles se sont installées. Elles se nourrissent des poubelles. Elles ont abandonné la mer c'est pas normal. C'est pas normal qu'y ait des décharges à ciel ouvert. Ce que je ne trouve pas normal à Marseille, c'est la propreté, c'est dégueulasse Marseille. » [20070426 MRS VXP : A121]

Dans ce cas où la présence des goélands est jugée anormale, elle n'est pas à l'origine de la rupture de l'ordre établi, mais en est plutôt un symptôme, dont la cause est ailleurs et la responsabilité est humaine. Nous observons là un usage métaphorique du goéland : il est utilisé comme un symbole (réalité matérielle) adéquat pour incarner l'interprétation (réalité idéelle) du problème de la gestion des déchets. Ajouté aux saletés qu'il occasionne lui-même, ce cas montre que le goéland est à la fois acteur et symbole de saleté, de désordre.

Par ailleurs, il existe une association récurrente de la saleté à un autre élément du triptyque qui apparaît dans les plaintes : les goélands sont des « *oiseaux sales ET bruyants* ». Cela suggère que la saleté n'est pas forcément la nuisance majeure désignée par les habitants interrogés et par les plaignants qui écrivent des courriers. Comment est donc évoquée la nuisance sonore ?

B. LE GOELAND, UN OISEAU BRUYANT

Certes, les cris du goéland rappellent la mer, mais pour certains habitants la présence sonore des goélands est souvent évoquée telle un « *ballet infernal* » ou une « *ronde infernale* », une « *cacophonie* », ou encore des « *vociférations* ». Ces expressions s'accompagnent de propos (« *tournent sans arrêt autour* », « *va-et-vient incessants* », etc.) qui suggèrent que les goélands font des déplacements continuels, bruyants et anarchiques, occasionnant une lassitude diurne et surtout des troubles du sommeil nocturne.

1. Des hurlements de jour comme de nuit

Pendant la journée, il semble que ce sont surtout les cris moins forts mais plus répétitifs des jeunes qui irritent les habitants lorsqu'ils sont chez eux, comme cet habitant du Frioul :

> « 23 000 couples oui c'est ça… et ils font deux petits, trois petits chaque fois hé, deux petits, trois petits… et quand vous les avez sur les terrasses, les petits, toute la journée ils font « Hiii ! Hiii ! », ils demandent à manger quoi hé… Toute la journée vous entendez ça hé ! Bé au bout d'un moment euh… [20090404 MRS FRI : C156]

Ainsi, cette habitante retraitée des Cinq Avenues qui a l'habitude de nourrir un couple de goélands adultes et confond leurs jeunes avec des mouettes. Alors que pour elle, « *le goéland ça parle* », elle n'apprécie pas les « *cris lancinants* » des « *mouettes grises* » (les jeunes).

Les lettres de plaintes expriment également une exaspération collective due aux cris des goélands reproducteurs et de leurs jeunes pendant la saison de reproduction :

> « Nous sommes envahis depuis des années par des goélands qui nichent sur nos toits et qui ne cessent de crier jour et nuit avec leurs voix rauques ce qui nous empêche de nous reposer et dormir pour des personnes âgées cela devient insupportable. » [20000422 HAB : DEV]

> « Non seulement dans la journée nous subissons leurs cris, leurs disputes familiales, claquement de bec, leurs réjouissances, mais la nuit itou avec en prime l'apprentissage du vol de leurs rejetons. Nous sommes las et épuisés par un sommeil raréfié à supporter, impuissants, entre 1h et 3h du matin, leur mauvaise humeur. » [19970630 HAB : DEV]

> « Actuellement nos toits sont transformés en « nursery », avec toutes les « jacasseries » des grands et les grincements des petits. […] Je vous assure que, lorsque vous travaillez et qu'elles ont décidé d'investir votre toit pendant toute une

> nuit, vous ne fermez pas l'œil. Et lorsque cela arrive, je serais capable de « tirer dans le tas » si j'avais un fusil ! » [20000724 HAB : DEV]

Le niveau d'exaspération atteint face aux nuisances sonores semble bien dépasser celui dû aux saletés générées par les goélands. Alors que ces dernières sont brièvement évoquées, relativisées, voire mises en dérision, les premières sont finement décrites et appellent à l'action.

2. Des pollutions sonores contrôlables ?

L'importance des nuisances sonores causées par les goélands est parfois relativisée par rapport à d'autres nuisances sonores urbaines comme la circulation ou le voisinage. Ainsi, un habitant des Cinq Avenues exprime le problème d'être réveillé en pleine nuit par les cris des goélands qui sont sur son toit :

> « Ah c'est la folie, le matin, l'été je dors la fenêtre ouverte, c'est infernal… sinon l'hiver ça va… j'ai le double vitrage… » [20070517 MRS CQA : A95]

Pour autant, alors que la conversation se poursuit, il évoque la nuisance sonore générée par le camion poubelle qui passe trop tôt le matin, et déclare avoir déjà écrit à la Mairie à ce sujet, mais pas pour signaler les goélands, contre lesquels il se demande s'il est possible d'agir. Il y a ici identification de deux sources de nuisances sonores, dont l'une semble plus maîtrisable que l'autre aux yeux de l'habitant.

Un routier retraité de 67 ans vit également aux Cinq Avenues où il est propriétaire d'un appartement en rez-de-chaussée avec cour et jardin. Il préfèrerait que ces oiseaux n'occupent pas les toits de son quartier, le problème majeur étant leurs cris : non seulement « *les mouettes, ça gueule* », mais « *[…] là, le jardin, ça crie de partout, sur les toits… […] Dans la cour on les entend, ça résonne… et le soir dans la rue là, c'est le ballet infernal […]* » car un voisin les nourrit en jetant des morceaux de viande qui tombent sur le toit d'en face [20070517 MRS CQA : A98]. Si la nuisance sonore est évidente, les reproches adressés contre le voisinage supposé à l'origine du trouble le sont tout autant.

De façon plus anecdotique, les nuisances sonores causées par les goélands sont instrumentalisées pour se venger de voisins bruyants chez un jeune couple habitant le quartier du Panier qui nourrissait volontairement les goélands depuis leur terrasse pour qu'ils crient et dérangent pendant le jour des voisins qui étaient bruyants pendant la nuit.

A travers ces différents récits, il apparaît que la nuisance sonore générée par les goélands est à la fois subie et liée à différents types de conflits de voisinage. Cependant, dans la plupart des propos recueillis, cette nuisance est évoquée indépendamment des problèmes de voisinage. Il est par ailleurs intéressant de noter que certains habitants de rez-de-chaussée se disent très gênés par les cris des goélands, alors que d'autres qui vivent sous des toits occupés ne le sont pas. Dans les lettres de plainte, la nuisance sonore apparait souvent en tant que conséquence des comportements reproducteurs des goélands, qui sont peu observables, pas toujours connus, et moins relatés que les comportements de prise alimentaire. Les habitants se disent parfois ignorants, parfois surpris, parfois agacés, parfois amusés par la nidification. Le récit d'une attaque de goélands qui défendent leur couvée n'est pas rare et suggère qu'il s'agit là d'un comportement participant de l'identification de couples nicheurs. Dans certains discours, la nuisance sonore est ainsi également renforcée par son association forte à l'agressivité de l'oiseau. Ainsi, les goélands sont « *des pollueurs de vie : bruyants et agressifs* », « *de grandes gueules agressives* ». Le déferlement sonore est souvent mentionné de concert avec de plus longues descriptions de la menace physique que ces « *véritables prédateurs* », ces « *kamikazes hargneux* » peuvent représenter pour les autres animaux, les équilibres écologiques, voire pour l'humain. Qu'est-ce qu'un goéland agressif ? Quelle est la nature de l'agressivité mentionnée ?

C. LE GOELAND, UN OISEAU AGRESSIF

Le goéland est très souvent décrit par des habitants (plaignants ou non) comme un oiseau devenu agressif, mais l'explication de l'agressivité varie selon l'observation relatée et l'interprétation de l'habitant. En quoi et envers qui le goéland est-il est agressif ?

1. Un oiseau volumineux à l'œil et au bec perçants

Si le goéland est généralement désigné par les habitants comme charognard, il n'en reste pas moins que plusieurs de ses caractéristiques lui valent aussi l'appartenance à la catégorie des prédateurs, à commencer par certaines de ses caractéristiques anatomiques, dont la taille, l'œil et le bec. La taille du goéland est souvent comparée à celle de plus petits oiseaux et évoquée en termes de volume et d'envergure :

> « Il a une puissance et un volume qui n'est pas celui d'un pigeon. » [20090213 MRS CQA : C9-10]

> « Il était quand même… avec les ailes ouvertes, ça fait ça quand même… [Mimant 1m à 1,5m] C'est gros quand même. » [20090710 MRS CQA : A226]
>
> « C'était des grands, c'est des bestioles impressionnantes quoi ! » [20090213 MRS CQA : C11]
>
> « Ils sont trop gros, ils me font peur, ils ont l'air méchants [20070426 MRS VXP : A116]

A l'exception des rapaces nocturnes, les yeux des oiseaux sont disposés sur les côtés de la tête, ce qui fait qu'ils n'ont pas de face mais des profils. De plus, la faible mobilité des yeux est compensée par la forte mobilité de la tête. Un oiseau qui suit l'objet de son observation oriente donc sa tête en fonction des déplacements de l'objet en question. Enfin, les proportions de taille entre les yeux, le bec et le cou peuvent rendre son aspect plus ou moins attendrissant, plus ou moins amusant, ou plus ou moins inquiétant.

La taille de la tête du goéland leucophée est suffisamment importante pour que la direction de son regard et la forme et la couleur de son bec soient relativement remarquables. Ainsi, il ressort souvent des discours des habitants que le goéland possède un bec potentiellement dangereux :

> « D'abord il a un bec, il a un bec carnassier. Je l'ai vu de près, je les regarde de près hé, donc il a un bec qui est pas du tout un bec de pigeon quoi, ça n'a pas la même gueule quoi. » [20090213 MRS CQA : C9-10]
>
> « J'ai idée que c'est agressif et en plus dangereux parce que ça a un bec vachement gros et vachement solide… » [20090512 MRS END : C89]
>
> « Ils ont des becs, c'est des armes. » [20090424 MRS FRI : C227]
>
> « Un bec de goéland c'est… c'est dur hein [rire] » [20090513 MRS FRI : C296]

La forme du bec, ajoutée à la grande taille du goéland, lui donne parfois une allure de rapace prédateur :

> « Ouais, non, j'aime pas son bec, je trouve qu'elle est grande quand euh… elle me rappelle un peu quand, bon… l'aigle, quelque part, c'est vrai, c'est euh… ce bec crochu, bon les pigeons ça reste quand même petit… et puis la mouette elle arrive comme ça à fond la caisse… [rire] Ouais moi c'est la mouette qui me fait peur. Et puis, et puis en fait, c'est pas qu'elle fait peur, c'est qu'on est moins habitués peut-être aux mouettes, qu'aux pigeons. » [20090512 MRS LAR : C389]

Ainsi, bien que dépourvu de serres, son bec fort et crochu indique que le goéland peut déchirer les chairs, blesser. De plus, sa posture droite et l'intensité de son regard dont il est possible d'identifier la direction font de lui un animal qui guette :

> « Euh… la dernière fois y'en a une qui me regardait bizarre [rire] » [20090508 MRS LAR : C375]

> « C'est malin à mon avis comme oiseau… le regard qu'ils ont : le matin, ils sont sur les voitures, ils vous ont à l'œil quoi. » [20070426 MRS VXP : A119]

Cette sensation d'être observé par un goéland peut amener certains habitants à les éviter :

> « Si je croise une mouette ouais, sur une poubelle, que j'approche et que je vois qu'elle me regarde, ouais je vais faire demi-tour ou changer de trottoir ou faire un truc comme ça. Mais un étourneau non… [rire] » [20090512 MRS END : C90]

Il ressort donc de ces discours que la morphologie du goéland contribue à son caractère impressionnant de par sa grande taille, son bec fort et crochu, ainsi que son regard qui suit l'objet de son attention. De plus, les habitants remarquent ses comportements prédateurs.

2. Un oiseau qui se révèle prédateur

Les récits d'observation d'ingurgitation de proies par les goélands témoignent souvent d'un étonnement vis-à-vis de la taille impressionnante de la proie, jusqu'à parfois relativiser la taille de l'oiseau :

> « C'est une hyène de mer, toutes les saletés… c'est intéressant pour ça, moi je me rappelle à un moment donné la ville avait dératisé. Y'avait des rats qui couraient de partout, j'étais effaré de voir ces oiseaux, ils sont comme ça quand même, ils sont pas énormes, manger des rats comme ça, gloup, hop ! » [20090424 MRS FRI : C232]

Cette comparaison avec l'hyène, animal à la fois prédateur et charognard – bien que plus réputé pour son côté charognard que prédateur- n'est pas anodine. En effet, la continuité entre ces deux régimes alimentaires semble stupéfier les habitants qui constatent que le goéland n'est pas seulement un pêcheur de poisson ou un charognard qui se nourrit de détritus, mais également un charognard qui mange de la viande crue dérobée sur les terrasses ou les barbecues :

> « Les gabians viennent nous piquer de la nourriture, sur le feu du barbecue, ils sont impressionnants…Ils ont emporté la côtelette, ils mangent de la viande crue ! » [20070518 MRS END : A71-72]

A ce stade, il s'agit encore d'un comportement de charognard, car l'oiseau mange la viande d'un animal qu'il n'a pas tué. Toutefois, cette surprise face à la consommation de viande fraîche et crue plutôt que de poisson ou de déchets alimentaires trouvés dans des poubelles montre que le goéland franchit une frontière supposée jusque-là infranchissable entre le régime alimentaire (prédateur) piscivore et le régime alimentaire (charognard) carnivore. Il semble qu'il franchisse également la frontière établie entre charognard et prédateur.

La question de la consommation de proies vivantes ou mortes est souvent confuse pour les habitants. En effet, le régime charognard du goéland semble inquiétant car non seulement il le lie à la mort, à la matière en décomposition, mais il en fait aussi un prédateur potentiel aux comportements compromettants de par la façon dont il traite ses proies.

Tout d'abord, c'est une espèce qui apparaît dominante, comme en témoignent le récit des observations réalisées par ce couple propriétaire d'une villa à Endoume dont le toit est occupé par un couple de goélands reproducteurs les amène à penser qu'il s'agit d'une espèce dominante :

> « On a l'impression que c'est une espèce qui devient tellement forte qu'elle écarte toutes les autres… […] Ils sont costauds, ils se débrouillent bien… on voit moins de pigeons ici qu'à Paris… ils les chassent… » [20070518 MRS END : A72]

Ainsi, certains habitants expriment une impression générale quant à la réduction du nombre de pigeons du fait des goélands. D'autres relatent précisément des comportements de prédation qui impressionnent voire bouleversent, comme l'exprime un technicien lors de notre visite du bassin de Sainte-Marthe :

> « Moi j'ai deux anecdotes pour tout ça. Au centre-ville d'Aubagne, mon beau-frère a un appartement et une fenêtre qui donne sur une jolie place. Un jour, y'a eu le taillage des arbres. Il se trouve qu'y avait un nid de pigeons dans un arbre qu'il voyait depuis sa fenêtre. Y'avait deux petits pigeons. Et comme y'avait plus de feuilles dans l'arbre, le nid était à la vue de tout le monde… Y'a un goéland qui est passé par là, eh ben il a gobé les pigeons. Mon beau-frère en était bouleversé. C'est bête, mais c'est choquant une scène comme ça, je comprends que ça puisse être bouleversant… » [20070808 MRS PRO : A53]

Les comportements prédateurs des goélands impressionnent, interrogent, voire indignent. Dans ce sens, le goéland peut être considéré agressif envers d'autres espèces sauvages, comme l'expliquent des marins retraités rencontrés sur le quai Rive Neuve au Vieux Port, contestant l'idée selon laquelle les goélands sont les compagnons de route des marins. Au

contraire, ils déclarent que ce sont leurs ennemis, parce qu'ils sont capables de tuer et de manger n'importe quoi au-dessus des flots :

> « Ce sont nos ennemis parce que, dans la navigation je vais vous dire, chaque fois qu'on était en mer et qu'y avait un peu plus de vent, y'avait un chat huant qui s'est mis sur l'armature. Vous savez, on était du côté de la Tunisie là-bas. Et ces bestioles, elles l'ont tué. Quand y'a quelque chose en mer, même un cadavre dans la mer, elles vont le manger. C'est un prédateur, bon, c'est un prédateur. C'est vorace, c'est un prédateur hein ! […] Ils chassent tout ! Les écureuils, tout ! Moi j'habite dans un endroit où… y'a une échelle et y'avait des écureuils, ils attaquent les petits. C'est des prédateurs, c'est des prédateurs ! […] Moi j'habite Bonneveine, pas loin des îles là vous voyez ? [20070426 MRS VXP : A111]

A la consommation de cadavres en mer s'ajoute la prédation d'animaux attachants, comme les écureuils et même de prédateurs comme le chat-huant (a priori la chouette hulotte *Stryx aluco*), ce qui fait des goélands des super-prédateurs. Sauf qu'ils n'en ont pas tout à fait les mêmes caractéristiques. En l'occurrence, un ornithologue amateur engagé habitant du côté de La Rose nous confie ne pas aimer les goélands du fait de leurs comportements de prédation sur d'autres espèces :

> « […] c'est embêtant, je vous ai dit, je les aime pas, je les aime pas parce que je les ai vus assassiner des oiseaux, des trucs, alors… ça me fait quelque chose. » [20090403 MRS LAR : C343]

Le terme « *assassiné* » est connoté très négativement. Il implique un acte intentionnel et une injustice (« *A. Tuer avec préméditation. B. Faire périr injustement, d'une manière inique* » (tlfi)) et donc l'illégitimité de l'acte de mise à mort ou du mode de mise à mort. De même, une habitante du Frioul ornithologue amateur nous explique la problématique écologique liée aux goélands telle que formulée par les écologues et gestionnaires, et en déduit que le goéland leucophée est une espèce qui nuit aux autres espèces. Un mois après notre entretien, nous avons l'occasion de participer à une réunion organisée par le Centre Léo Lagrange et de déjeuner avec cette habitante et l'une des chargés de mission du Parc Maritime du Frioul. Celle-ci nous raconte avoir lu un article dans un journal naturaliste qui montre une photo de goéland leucophée en train de couler une sterne. L'habitante s'indigne alors, fait une grimace et déclare gravement :

> « C'est vraiment une sale espèce. » [20090617 MRS FRI : CB]

Personne ne contredit et la discussion se poursuit sur d'autres sujets connexes. Ainsi, chez cette habitante qui expliquait par ailleurs la pauvreté de la nature domestiquée face à la vraie nature sauvage dans le contexte de notre entretien, s'expriment une moralisation et un rejet ferme de certains comportements d'un animal sauvage dans un contexte plus informel. Quelle signification prend alors la vraie nature sauvage ? Pour ces personnes interrogées, il semble qu'il y ait de bonnes et de mauvaises espèces, au-delà des « *bonnes et mauvaises proliférantes* » (Claeys 2010), qui sont représentatives ou non de valeurs humaines ou de valeurs transcendantes à l'humain, et le goéland fait partie des mauvaises.

Cela rappelle la catégorisation des rapaces, qui ont une histoire singulière au sein de l'ornithologie. « *Classes dangereuses* » pour les ornithophiles d'avant-guerre, dans le sens où elles menacent de leurs comportements de prédation les espèces que l'homme apprivoise et soigne (Buhot 1985 : 98), ils font ensuite partie des « *classes prestigieuses* » pour les ornithologues protecteurs d'après-guerre liés d'une façon ou d'une autre à la pratique ancienne de fauconnerie (*ibid.* : 104). Des ambivalences détectées au sein des discours des habitants en ce qui concerne le statut des goélands semblent analogues aux ambivalences du statut des rapaces.

En effet, nous avons vu l'aspect dangereux de certaines de ses caractéristiques anatomiques (envergure, bec fort et crochu, œil scrutateur). A ces caractéristiques s'ajoutent les comportements prédateurs qui viennent d'être rapportés, ainsi que leurs comportements querelleurs, essentiellement mentionnés dans les lettres de plainte :

> « De plus, la rapacité des autres goëlands du quartier provoquait des batailles jusque sur notre terrasse. J'y ai trouvé, un matin, le cadavre d'un goëland, et j'en ai ramassé deux autres sur le toit, en décomposition. » [20001018 HAB : DEV]
>
> « Ces rapaces deviennent très agressifs, même entre eux ! » [20080627 HAB : DIL]

Cet ensemble d'éléments anatomiques et comportementaux semble contribuer à la « *rapacité* » du goéland. Pour autant, il se distingue du rapace tout d'abord par le fait que, ce n'est pas un prédateur spécialisé. Du fait de ses interactions avec ses proies qu'il mange vivantes, harcèlent, tuent longuement, le goéland apparaît violent : « *[Il] a un comportement brutal, impulsif, agressif ; [il] est prompt à user de la force dans ses relations avec autrui* » (tlfi). De plus, il n'est pas discret ni farouche. De ce fait, non seulement le goéland tue et ingère au vu et au su des habitants mais il expose un acte de prédation qui est déjà violent en lui-même, qui exprime de la souffrance, et qui est plus long et sanguinolent que ceux réalisés

rapidement et discrètement par un rapace. La grande proximité du goéland à l'humain contribue donc fortement à la découverte et à la crainte de ses comportements prédateurs. Cette proximité à elle aussi quelque chose d'inquiétant lorsqu'elle est interprétée en tant que particularité d'un oiseau à l'aspect et au comportement prédateur menaçant qui ne tient pas ses distance vis-à-vis de l'homme.

3. Un oiseau qui ne tient pas ses distances

Nous avons vu que le recueil et l'apprivoisement de jeunes goélands ainsi que le nourrissage d'adultes sont des relations faites d'influences réciproques intimes qui satisfont à la fois les oiseaux et les humains. Si le recueil et l'apprivoisement d'un jeune oiseau qui reste attaché à l'humain qui en a pris soin n'est pas propre aux goélands, l'approche et l'audace d'adultes non apprivoisés semblent bien considérées comme propre à l'espèce. Ainsi, plusieurs habitants observent que le goéland s'envole difficilement, contrairement aux pigeons. La tendance du goéland à se poster, à s'approcher, à ne pas s'effrayer, est notamment relevée lorsqu'une ressource alimentaire est en jeu :

> « Et puis ils s'apprivoisent vite hé… si on leur donne à manger, ils viennent hé… [20090424 MRS FRI : C233]

> « Face à mon immeuble, j'ai vu une vieille dame qui les nourrissait… y'avait une mouette qui venait tous les jours à la même heure chercher son repas… ça se domestique assez vite, elle avait repéré que mémé lui donnait à manger à telle heure… et quand c'était pas assez rapide elle gueulait quoi, elle appelait, elle rouspétait parce que c'était pas assez rapide… » [20070425 MRS CQA : A85]

> « Alors, est-ce que c'était la solitude du lieu, est-ce que c'était, bon je suis peut-être un peu impressionnable, je sais pas, ils bougeaient pas quoi. Ils attendent quoi. Ils sont là, bon euh… Ils étaient là, je me sentais pas observée, ils attendaient après le sandwich, j'avais pas de… de crainte, de… mais… ils me laissaient pas tranquille manger mon sandwich quoi. […] et puis c'est un animal qui bouge pas quoi, qui est assez [?] comme ça… il évoque plus… il évoque plus les rapaces que… c'est peut-être ça après je sais pas, j'ai peut-être un imaginaire euh développé aussi hé. » [20090213 MRS CQA : C11]

Cette tendance à ne pas fuir voire à inciter au nourrissage amène certains habitants à se sentir mal à l'aise face à un ou des goélands qui les observent, tels des rapaces charognards autour de leur proie, et à éviter ce genre de situations. Parfois cela semble aller plus loin, comme

lorsque des goélands en vol s'approchent à grande vitesse et dérobent un cornet de glace sur une plage :

> […] c'était y'a deux ans je crois, c'était encore Noël… ils étaient frappés comme les goélands étaient plus effrontés qu'à… qu'à Marseille. C'était sur le port de… c'est une station balnéaire, y'avait plein de touristes, et j'ai vu des goélands foncer et attraper le cornet de glace de gens qui… qui mangeaient leur glace sur le port. […] Ah oui, ça m'a beaucoup amusé, et pour les gens c'est vraiment… un choc quoi. » [20070518 MRS VXP : A155]

Mais le vol d'un aliment des mains d'une personne, aussi surprenant soit il quant à l'audace de l'oiseau qui s'approche autant de l'humain, n'est pas le motif le plus impressionnant. En effet, plusieurs habitants sont surpris de voir que les goélands quittent les hauteurs pour s'introduire dans la ville. C'est par exemple le cas lorsque certains d'entre eux s'étonnent de voir des goélands à hauteur d'homme dans la rue :

> « En ville des fois y'en a vraiment bas quoi elles sont sur les poubelles, sur les machins, sur les… » [20090512 MRS END : C89-90]

Plus encore, il n'est pas rare d'entendre les habitants raconter que les goélands se posent sur les balcons ou les fenêtres, voire même s'introduisent à l'intérieur des habitations. Si cette dernière situation est plus occasionnelle et ne concerne en général qu'un seul individu, elle n'en est pas moins marquante :

> « Ah ça fait quelques temps… ah quand j'étais plus jeune, y'en a une qui était venue se poser sur la fenêtre de ma cuisine. C'était assez impressionnant [rire]… » [20090508 MRS LAR : C376]

> « Mais carrément, elles ont plus peur, elles viennent sur vous. […] On en discutait avec une copine du travail, elle est carrément rentrée par la fenêtre et lui a piqué du poisson. Elles sont jolies mais elles sont dangereuses j'vous assure. » [20070516 MRS VXP : A131]

> « Ouais ils viennent là, sur la rue de la république, et tu peux pas ouvrir, ils te rentrent dans la maison ! Tu vois ? Ils te rentrent si tu les chasses pas pardi ! C'est plein de culot ! Oh lala ! » [20070426 MRS VXP : A111]

Les goélands sont ici présentés avec conviction comme des oiseaux qui ont suffisamment d'audace pour se poser sur les balcons voire même rentrer dans les maisons. Ce type d'intrusion peut être mal vécu par les habitants, peu s'en amusent. Elles sont impressionnantes pour les habitants qui la racontent. Ainsi, non seulement les goélands s'introduisent dans la

ville, mais ils n'ont pas peur de s'approcher de l'humain, et peuvent même s'introduire dans l'espace privé pour dérober de la nourriture. Ils s'approchent de l'homme à une distance plus réduite que celle à laquelle les habitants les attendent.

Dans la perspective de nombreux habitants, les goélands semblent donc s'inviter dans des espaces intimes : les fenêtres et les balcons, les toits, entre les serviettes de plage, les décharges, etc. Leurs comportements sont souvent évoqués dans des situations de prise alimentaire (attente d'un reste de repas, dérobée d'une ration destinée à des chats, consommation d'un pigeon ou d'un rat mort…) mais ils ne s'en tiennent pas là. Les habitants observent aussi que les goélands peuvent attaquer leurs animaux domestiques, même ceux dont la taille devrait être dissuasive, et aller jusqu'à revendiquer leur appropriation du territoire.

4. Un oiseau qui attaque

Le terme d'« *attaque* » recouvre bien des situations au sein desquelles le comportement de l'oiseau, le statut de l'individu visé ainsi que la réaction de l'habitant varient. La plupart du temps, les habitants remarquent que les goélands défendent leur couvée, mais ils affirment aussi parfois qu'il s'agit d'attaques prédatrices lorsque leurs animaux domestiques (les plus petits) sont visés. Nous avons toutefois analysé ces cas sous l'angle de la territorialité plutôt que celui de la prédation étant donné que ces attaques se produisent dans le monde humain et agressent donc l'homme.

Lorsque les goélands attaquent des chats ou des chiens, ils réalisent des charges aériennes, c'est-à-dire des piqués à grande vitesse en direction de l'animal visé, en caquetant ou en émettant un cri spécifique à la charge, jusqu'à le frôler avec leurs pattes ou avec leur bec avant de remonter dans les airs. Cela amuse certains habitants et en inquiète d'autres, mais ne laisse pas indifférent. Une habitante des Cinq Avenues qui a l'habitude de nourrir un goéland depuis sa fenêtre au sixième et dernier étage raconte son observation d'une attaque de chat par un goéland dans la cour voisine :

> « Ah ben ils mangent, oui… ils attaquent… si… si y'a une petite souris comme ça ils la bouffent hein. Ça j'en suis sûre. […] Ils l'attaquent vivante. […] Oh oui, moi j'ai observé ça, un chat, qui a failli y passer. […] Il était descendu, on aurait dit vraiment un avion. Avec une puissance, fallait voir comment il descendait. A pic, carrément. » [20090710 MRS CQA : A227]

Ici, la consommation de l'animal vivant est supposée, mais n'est pas observée. Dans le cas d'une habitante du quartier Sainte-Anne, les attaques sont également mises sur le compte de comportements de prédation :

> « Chez moi elles attaquent ! L'autre jour, elles ont attrapé mon chat avec les griffes[70], heureusement il est trop lourd, il fait 7kg, elle l'a relâché… Mais j'avais un cochon d'Inde sur le balcon, elles l'ont mangé. Ah non mais, c'est très joli quand ça vole, mais quand ça attaque, c'est moins drôle… Et alors c'est surtout, comme en ce moment, j'ai vu elles ont les petits, les petites mouettes grises, c'est les bébés, c'est ça ? Y'en a même une qui a attaqué ma voisine qui promenait son chien, elle l'a piqué, elle l'a blessé à la tête. Elles ont mangé le Yorkshire d'une autre voisine aussi, elles lui ont piqué sur la tête, mais quand elles sont à quatre ou cinq, l'humain il peut plus rien faire. Ah, par chez moi, c'est vraiment un des secteurs où y'en a le plus… […] Ah non, moi je pense qu'elles attaquent parce qu'elles cherchent à manger. C'est pendant 2 mois dans l'année, quand elles ont les petits, le matin c'est l'enfer… après, quand l'été est lancé, qu'y a du monde sur les plages, je les vois plus, elles ont assez à manger… [20090507 MRS STA : C369]

Dans d'autres cas, c'est simplement la crainte du prédateur lui-même face à un goéland qui est évoquée, pour montrer que le goéland domine la situation :

> « Mais une chose étonnante, en général ils avaient l'air méchants, [le goéland que je nourris] il dit rien. Et alors le chat il arrive… ah c'est le maître lui là, c'est marrant à voir… [rire] le chat il rentre direct à la maison. Le chat de la voisine pareil ! Oh oh ! [rire] » [20070424 MRS END : A59]

> « […] voilà quoi, dans mes vagues connaissances animales… donc s'ils ont à bouffer ils se reproduisent davantage, si y'a pas de prédateur etcetera… maintenant c'est pas les chats qui vont s'en prendre aux goélands hé… […] Ils s'approchent pas les chats hé… C'est pour ça encore un… autant des chats qui guettent des pigeons, des moineaux, ils font leurs beaux, mais ils s'approchent pas du tout des goélands [rire]. J'ai jamais vu un chat euh… […] Ah oui, oui ! Le goéland est à côté euh… le chat il passe, il bouge pas le goéland hé… donc encore [rire]… il est sûr de son bon droit le goéland, il est sûr de son truc, il bouge pas quoi ! » [20090213 MRS CQA : C19]

---

[70] L'impression de saisie avec les griffes suggère la confusion de cette situation. En effet, les goélands saisissent leurs proies avec leur bec lorsqu'ils s'envolent, leurs pattes palmées ne leur permettant pas une préhension suffisante. Il est toutefois possible que le goéland ait tenté de percuter le chat avec ses pattes, mais nous n'en savons pas davantage sur les circonstances de cette attaque.

L’attaque de chiens est également relatée :

> « Les goélands moi je les aime pas donc euh… […] j’avais mes trois chiens, ils ont attaqué mon chien dans le jardin, bon… j’aime pas ça. » [20070426 MRS VXP : A114]

> « Et nous sommes allés [sur les pelouses du Prado] pour les faire courir dans l’herbe ça nous changeait un peu du jardin zoologique. Et arrivés là-bas, lui il croyait bien faire parce que c’était un jeu… il lui dit : « oh regarde ! le bel oiseau, attrape l’oiseau ! » Et le chien, il est parti après un goéland… Il l’a approché à peu près à cette distance avant que le goéland s’envole… mais en s’envolant, le goéland, il a poussé de ces cris ! Que… au moment même on se demandait d’où ils sortaient, il en est arrivé mais une cinquantaine ! Et tous sur le chien ! On a eu juste le temps de le rentrer dans la voiture. Ils allaient tuer le chien. […] Ben, il a eu peur. Peuchère il a eu peur. […] Il a eu peur, il revenait vers son maître, et son maître il l’a appelé quand il a vu ce qui s’est passé… « Ben dis, j’aurais jamais cru quand même que les oiseaux attaquent un chien. » Je lui dis : « Faut pas lui dire aussi d’aller chercher l’oiseau ». Mais du cri qu’il a poussé, ça a été comme un secours. « Venez m’aider ». Mais d’où ils sont sortis ? Je les ai pas vu nulle part ces goélands… d’un coup il en est venu une cinquantaine. Mais faut voir comment, on aurait dit une formation militaire ! On aurait dit des avions qui arrivaient, les uns ça faisait ça, et tous ceux qui suivaient, et tous en plongée ! Sur le chien, s’ils l’avaient attrapé, ils te l’auraient ou éborgné ou… j’avais jamais vu ça. […] Moi j’avais jamais vu ça, je l’ai vu qu’une fois d’ailleurs, ce jour-là. Après d’ailleurs on n’y est plus retournés, il disait : « Oh je préfère pas y aller parce que si y’a encore les goélands » (rires). Après il en avait peur… » [20090717 MRS CQA : A227]

Le goéland semble donc relativement sûr de lui, confiant et téméraire lorsqu’il s’agit de s’imposer à des animaux domestiques qui effraient généralement les oiseaux, dont les chiens face auxquels ils réagissent en groupe, faisant preuve d’une certaine solidarité. Plus encore, il présente cette attitude vis-à-vis de l’humain.

Les attaques portées sur les habitants sont mentionnées comme des comportements de défense de la couvée ou d’un congénère, voire comme une appropriation du territoire (îles habitées & inhabitées /interviews, toits/plaintes). Un homme retraité habitant à Saint Anne subit des charges aériennes lorsqu’il sort sur son balcon pendant la saison de nidification :

> « Quand ils ont les petits, oh ! Quand je sors au balcon, quand j’ouvre les fenêtres au matin, presque ils m’agressent hein ! Je vous jure ! […] C’est à dire qu’ils croient que moi je vais toucher le petit dans le fait que je suis au troisième. Vous

> comprenez ? J'y suis pas moi, dans leur toit, dans leur nid… et… ils croient que… » [20070519 MRS STA : A181]

Ainsi, plusieurs habitants n'en reviennent pas de voir les goélands les agresser alors qu'ils n'ont pas accès à leur nid et ne leur veulent pas de mal. C'est alors l'acharnement de l'oiseau qui interpelle, et l'impossibilité de communication avec l'oiseau qui est révélée.

Si l'on se réfère au corpus de plaintes déposées par les habitants, ce sont surtout les attaques sur les habitants qui sont évoquées avec insistance et dramatisation, même lorsqu'ils identifient la défense de la couvée comme cause du comportement agressif :

> « Ils sont en train de nidifier. Ils vont pondre d'ici peu, ensuite les éclosions, c'est l'enfer jusqu'à ce que les adultes leur [aux jeunes] aient appris à voler. J'ai deux voisines qui se sont fait menacées, dont une s'est fait blesser au visage. » [20021104 HAB : DEV]

> « […] et surtout, agressivité jusqu'aux attaques physiques sur nous (coups de bec sur la tête, déjections volontaires sur nous), agressivité encore accrue à la naissance des petits, au point que l'usage de la terrasse était devenu impossible sans la protection des parasols. […] A la mi-juillet, parents et petits sont enfin partis. Je me suis alors empressé de détruire le nid abandonné. » [20001018 HAB : DEV]

Nous remarquons ici que certains habitants adoptent des comportements qui montrent bien qu'ils évitent la confrontation avec l'oiseau. Certains plaignants vont même jusqu'à prêter aux goélands l'intention de revendiquer leur nouveau territoire :

> « Elles ne sont même plus farouches. Elles nous narguent et nous font comprendre que ce n'est plus notre territoire. » [20020404 HAB : DEV]

> « De plus, notre présence ne semble nullement les gêner, c'est à nous de nous sauver si on ne veut pas être attaqué ! Autant les pigeons se carapatent à notre arrivée, autant avec ceux-là, c'est à nous de bouger, sinon ils sont très agressifs ! […] Bientôt se sera à nous les habitants de partir pour leur laisser la place, puisqu'ils deviendront de plus en plus nombreux, invivables et agressifs. Les pigeons eux, au moins, même s'ils sont polluants, ne nous font pas un tel vacarme et ne nous agressent pas. Moi qui ne les portais pas dans mon cœur avant cet emménagement ici, et bien maintenant je les trouve drôlement sympathiques ! Aucun bruit et aucune agressivité. Eux au moins s'envolent dès qu'on les approche, pas les Goélands ! » [20080627 HAB : DIL]

Avec ces extraits et la comparaison avec les pigeons, il apparaît en négatif une norme du « bon oiseau », voire du « bon animal » : non seulement il ne doit pas attaquer bien sûr, mais

il doit aussi s'écarter sur le passage de l'humain, rester discret et s'envoler lorsqu'on l'approche. Or, les goélands sont suffisamment inquiétants pour que la référence à Hitchcock apparaisse au sein d'une plainte qui concerne la ville et exprime le fait que ces oiseaux ne sont pas à leur place :

> « Nous savons que ce gracieux volatile devrait logiquement se trouver au bord de mer, or, pour des raisons de pollution, la famille s'agrandit (couvaisons à un rythme effréné) et stagne, nous baignant dans une atmosphère hitchcockienne. » [19970630 DEV]

Cette référence se retrouve également dans des discours qui concernent les îles inhabitées et habitées, où le goéland semble à sa place et où le problème relève de son agressivité :

> « […] vous allez à Riou vous mourrez hein, si vous allez sur les îles de Riou. Tu passes en bateau c'est mortel maintenant, tu peux plus t'arrêter. C'est incroyable. Tu peux plus t'arrêter à Riou, c'est fini. Avant on passait une bonne journée, mais maintenant non. » [20070424 MRS END : A59]

> « Dans certains endroits ces oiseaux attaquent l'homme […], il est parfois impossible d'accoster, nous sommes en plein Hitchcock ! » [1995 CIQ : DEV]

La description de la situation en référence à Hitchcock est ici directement liée au comportement d'agression physique de l'humain par des oiseaux. Dans d'autres cas, une combinaison entre agressivité et nombre apparaît :

> « Quand je faisais du bateau, si on s'approche, ils sont groupés, ils nous attaquent… […] Ils essaient… de vous mordre… avec leur bec… c'est particulier. […] Parce que y'a des îles environnantes du Frioul, qu'ils se sont appropriées donc… il faut surtout pas s'approcher. C'est des coins tranquilles, c'est dommage, on peut pas en profiter, nous les marseillais. Et… et les touristes même. » [20070426 MRS VXP : A114]

Nous retrouvons donc la désignation de regroupements de goélands territoriaux au sein d'espaces utilisés par les habitants, à la fois dans des plaintes et dans les discours d'habitants interrogés. Il ne s'agit donc pas seulement de la propension des oiseaux à se regrouper, mais des nuisances qu'ils causent parce qu'ils ne sont pas là où ils devraient être voire repoussent l'homme de certains sites.

Parmi les habitants du Frioul interrogés, plusieurs concèdent certaines parties de l'archipel aux goélands, d'autres évitent de s'y promener pendant la saison de nidification, d'autres

encore déplorent de ne plus pouvoir profiter des criques, et certains considèrent qu'ils sont tellement nombreux qu'ils commencent à empiéter sur le territoire du village.

Un habitant distingue et souhaite respecter les limites territoriales des goélands. Précisant bien qu'il serait exagéré de dire que c'est impossible, il regrette de ne pas pouvoir fréquenter certaines parties de l'île pendant la saison de nidification car « *les goélands sont très agressifs* ». Selon lui, cela dépend des endroits : aux abords des sentiers les plus fréquentés « *on cohabite en quelque sorte* », mais sur les sites les plus reculés :

> « Les goélands sont chez eux et… ils défendent leur territoire, ils défendent leurs petits… donc bon, ils vous agressent de manière sonore, ils vous piquent dessus, parfois ils vous laissent quelques souvenirs malodorants [rire]… » [20090325 MRS FRI : C105].

Pour cet habitant, il y a donc coexistence sur l'archipel entre un espace territorial humain et un espace territorial appartenant aux goélands, avec une limite à respecter dans les deux sens, une zone neutre/tampon correspondant aux sentiers fréquentés.

Le problème qui se pose alors est celui du nombre d'oiseaux , dont la croissance entraîne une expansion de leur territoire. Ainsi, pour cet autre habitant du Frioul qui considère que cela fait bien longtemps déjà que les goélands sont trop nombreux sur l'archipel :

> « Ah ils font les nids sur les terrasses oui… parce que, ils sont trop nombreux dans la colline quoi. Alors quand ils font les œufs là au château… Fort Ratonneau, Fort Pomègues, bon ben nous ça nous dérange pas hé… ils ont qu'à vivre leur vie hé, mais quand ils viennent faire leurs nids chez nous et qu'ils nous pourrissent tout le… » [20090404 MRS FRI : C154]

Comme la plainte d'une habitante du centre-ville évoquée précédemment, ce témoignage exprime un sentiment d'agression par le nombre et l'invasion qui en découle. Cela dit, il apparaît que la question du nombre de goélands est double : elle se pose lors des rassemblements des oiseaux dus à leur colonialité, et lorsque les habitants disent qu'il y en a trop au point qu'ils colonisent de nouveaux sites sur lesquels ils ne sont pas les bienvenus.

Le premier aspect est décrit par les habitants sous les termes de « *solidarité de l'espèce* », et le second sous les termes de « *prolifération* », « *pullulation* »… Alors que la grégarité et la solidarité de l'espèce provoquent souvent une ambiance hitchcockienne jusqu'à menacer l'intégrité physique de l'individu visé, la prolifération des goélands les amène à coloniser la ville et à provoquer des nuisances pour l'homme.

Au final, le risque de blessure au niveau du crâne étant réel, l'agressivité du goéland est vécue comme une nuisance dans le sens où il devient difficile voire impossible d'accéder à un toit pour des professionnels, de protéger ses clients pour un commerçant, ou de fréquenter sa terrasse ou les îles pour un habitant. Il y a compétition pour la ressource spatiale, et la volonté de réduire les nuisances couplée à l'impossibilité de communication avec les oiseaux résultent en une incompatibilité des mœurs qui amène les habitants à souhaiter une exclusion territoriale de l'intrus, qui non seulement s'installe, mais chasse l'homme de certains espaces !

III. SYNTHESE : LE GOELAND, UN SAUVAGE DANS LA VILLE

A. UN OISEAU AMBIVALENT

A l'instar de l'ambivalence de la nature, tantôt fragile et réparatrice, tantôt dangereuse et incontrôlable, source de confort et d'inconfort, les propos concernant certaines espèces d'oiseaux révèlent également cette ambivalence (Lemoine et Sauvage 1997). Tout d'abord notre corpus d'entretiens témoigne d'une image équivoque du goéland : entre sons de la mer et nuisances sonores, entre charognard et prédateur, entre défense et attaque, le goéland est beau et inquiétant à la fois. Cette ambivalence peut également apparaître au sein du discours d'un même individu, comme cet habitant pour qui le goéland est un bel oiseau qui adopte toutefois le comportement un peu particulier de faire les poubelles, ou cette habitante pour qui le goéland représente agréablement un peu de sauvagerie en ville mais qui s'est parfois trouvée inquiète face à l'insistance de l'oiseau pour obtenir à manger et la puissance de son bec, ou encore cet autre habitant, curieux et observateur de leurs comportements mais qui tente de maintenir une distance qui lui convient avec un oiseau jugé bruyant et intrusif.

Les récits sur les comportements alimentaires de ces oiseaux sont les plus abondants et témoignent particulièrement de deux choses. D'une part, ils révèlent le décalage entre l'idée que se font les habitants de la fonction principale de la ville pour les goélands (l'alimentation) et la fonction majeure qu'elle semble avoir du point de vue des goélands (la tranquillité pour la reproduction). D'autre part, ils expriment cette ambivalence du rapport au goéland. Ces récits portent à la fois sur le type de substance que le goéland consomme (déchet de poisson, déchet carné, déchet polluant), la façon dont il le consomme (sélectionne ou pas le déchet, chasse le poisson ou la proie, tue sa proie ou l'avale vivante), et l'espace où il le consomme (en mer ou en ville, derrière les étals des marchés ou dans les poubelles et caniveaux).

Piscivore devenu carnivore pour certains, chasseur devenu charognard pour d'autres, il peut aussi être désigné comme un charognard devenu prédateur, ou comme un charognard marin devenu charognard urbain. Au-delà des divergences de classification entre les habitants ou entre les classifications populaires et les classifications savantes, l'évocation des divers changements décrits révèle une confusion des habitants au niveau du régime alimentaire du goéland, dans le sens où ils se montrent hésitants quant à l'identification du régime alimentaire de l'oiseau et l'existence d'un changement.

Dans la plupart des cas, il est question d'un changement d'un régime initial plus valorisant ou plus acceptable (piscivore, chasseur, charognard inoffensif) que le nouveau régime (carnivore, prédateur, charognard ambigu), suggérant ainsi que quelque chose d'anormal se produit, que le goéland se trouve dénaturé dans le sens où il a perdu quelque chose de sa nature. Pour autant, selon certains habitants, son intelligence et sa capacité d'adaptation ont un rôle prépondérant dans ce changement qui ne semble alors pas perçu comme une dénaturation ou une perversion de l'animal sauvage par l'humain. En effet, le goéland apparaît d'autant plus intelligent qu'il s'adapte à l'humain et s'approche volontiers de lui, tout en restant indépendant. Ses capacités intrinsèques lui permettent donc de s'approprier un milieu habituellement considéré comme hostile à la nature. De ce fait, il ne semble pas victime de la ville, contrairement à ce qui ressort des enquêtes de la géographe Nathalie Blanc pour d'autres animaux comme les chiens de compagnie, les chats abandonnées, les pigeons ou les animaux de zoo.

Dans son livre *Les animaux et la ville* (Blanc 2000), l'auteure analyse les modes d'habiter à travers le rapport à différentes espèces animales en milieu urbain. Ses enquêtes qualitatives auprès d'habitants de différentes villes françaises font ressortir plusieurs grands types de représentations. Dans le chapitre intitulé « *Victimes de la ville* », elle présente l'idée selon laquelle l'animal est une victime d'un milieu urbain qui lui mène la vie dure en comparaison de son milieu d'origine. Selon l'auteure, cette logique serait fondée sur trois perceptions : l'incompatibilité entre un milieu entièrement minéral et l'organicité de l'animal, la soumission de l'animal aux bons-vouloirs de l'humain (cela vaut surtout pour les chiens et les chats), et des conditions de vie adaptées à l'humain qui seraient de fait néfastes à l'animal. Lors de nos enquêtes, plusieurs habitants ont commencé par dire qu'il ne peut pas y avoir d'animaux en ville (exceptés ceux soignés par l'homme comme chiens et chats) car ils n'ont pas de quoi se nourrir (même les chats et les pigeons), et à peine de quoi s'abriter ou se

protéger dans les espaces verts. En ce sens, la ville apparaît bien comme un désert pour l'animal. Blanc souligne que les dangers du trafic, la pollution et le confinement des espaces sont perçus comme des facteurs pouvant également faire souffrir les animaux « *non désirés* » (Blanc 2000 : 100). Ainsi, un animal comme le pigeon serait transformé par ces dangers, et cela concernerait tous les oiseaux : « *Leurs conditions de vie les changeraient. Comme les citadins, ils deviendraient solitaires, agressifs* » (*idem*). De quelles espèces s'agit-il ici ? Il est difficile d'imaginer un habitant parler en ces termes d'un pigeon, d'un moineau ou encore d'un merle… De même, si les habitants (nourrisseurs) interrogés par l'auteure déclarent que les animaux (dont surtout les chats) « *ne sont pas des adultes sachant composer avec les contraintes, mais des êtres sans défense* » qui « *ne peuvent pas se protéger de l'agressivité urbaine* » (*idem*), ce n'est pas le cas des goélands dans le discours des habitants de Marseille que nous avons interrogés. Ils ne sont pas « *sans défense* », bien au contraire. Nous avons vu que ce sont leurs aptitudes « *naturelles* » de prédateurs charognards téméraires qui leur permettent de faire face aux dangers urbains, de s'adapter et de tirer profit de ce milieu considéré comme inhospitalier tant pour l'oiseau que pour l'homme. Cette logique révèle d'une part la singularité du goéland au regard d'autres espèces et la diversité des formes d'interaction entre animaux et habitants en ville. Elle appuie d'autre part l'interprétation de Blanc selon laquelle : « *en définitive, quand les citadins décrivent l'animal comme une victime en ville, ils parlent d'eux-mêmes* » (*idem*). Le parallèle que certains habitants font parfois avec les hommes est tel que l'auteure en conclut :

> « Il y a projection. L'animal est prisonnier des usages humains. Aujourd'hui, des citadins se sentent prisonniers dans la ville. Ils subissent d'importantes contraintes qu'ils évitent ou affrontent, avec violence. La liberté serait à la campagne, ce qui consiste en un renversement de valeur. » (Blanc 2000 : 104)

Renversement de valeur dont l'exploitation est connue chez Montaigne et Rousseau, où « *le sauvage peut désormais être bon et le civilisé méchant, le premier incarnant des vertus de simplicité antique que la corruption des mœurs à fait perdre au second* » (Descola 2004 : 30). Dans ce contexte, il apparaît que le goéland revêt différents aspects du sauvage, certains positifs et d'autres négatifs.

B. UN SAUVAGE EN TROIS DIMENSIONS

Il semble que le goéland ne fait pas l'objet d'une remise en cause de son appartenance à la catégorie « sauvage » par les habitants, mais qu'il en concentre plutôt les différents aspects.

En effet, la notion de sauvage revêt plusieurs dimensions, dont la première, historiquement, renvoie étymologiquement au domaine de la forêt, la *silva*, et s'applique depuis le 12ème siècle aux « *animaux carnassiers qui vivent en liberté dans la nature* » (Bobbé 2004b : 5). Le terme s'étend à l'ensemble de la faune et de la flore dans l'opposition entre sauvage et domestique à partir du 13ème siècle et correspond alors à une altérité ontologique relevant de la séparation nature/culture : c'est le sauvage naturel. L'association du terme à l'humain désigne en outre une altérité géo-historique, où chez lui n'est pas ici : c'est le sauvage étranger ; ainsi qu'une altérité morale où le comportement d'un individu l'exclut de la communauté sociale : c'est le sauvage incivique (Bobbé 2004b).

Le goéland est un sauvage naturel dans le sens où son milieu d'origine est la nature, il n'appartient à personne, se reproduit et se nourrit dans la nature sans l'aide de l'homme, et c'est un prédateur carnassier. En effet, certains habitants disent que, même si les goélands utilisent les décharges, ils pourraient s'en passer. Ceux qui s'inquiètent de leur devenir lors de la fermeture de ces installations évoquent soit la fiction de l'invasion des rues, du vol des sandwichs et de l'attaque des poussettes, soit le discours naturaliste qui prévoit une diminution des populations. De plus, pour les habitants qui savent qu'il se nourrit dans les décharges mais ne savent pas qu'il niche en ville, il est évident qu'il vit en mer et n'est que de passage en ville. Cette évidence semble tenir de son appartenance à la nature et à la catégorie « sauvage », bien qu'il se nourrisse de résidus issus de l'activité humaine. Elle suggère que les conditions premières de l'appartenance à la catégorie sauvage sont le milieu de vie d'origine de l'oiseau (à condition qu'il y retourne régulièrement) et le fait qu'il ne soit pas propriété de l'homme (condition nécessaire mais pas suffisante). La condition d'absence de lien (autre que la possession) entre l'homme et l'animal ne semble donc pas être l'une de ces conditions. Les personnes interrogées n'excluent pas le lien à l'homme pour un animal sauvage : il s'agit d'un sauvage qui s'approche, qui s'apprivoise, un commensal. Même lorsqu'il est qualifié d'oiseau – devenu – « *urbain* », son origine marine ou naturelle est évoquée à un moment ou à un autre. Ses importantes capacités de déplacement font sa capacité à retourner dans son milieu d'origine, ou dit autrement, son indépendance vis-à-vis de la ville : il y vient parce que cela est avantageux pour lui mais peut décider d'en partir quand il veut, contrairement aux chats, aux pigeons et aux oiseaux plus petits dont l'espace vital est restreint. Ainsi, tous les animaux ne semblent pas égaux dans leur dépendance ou leur soumission vis-à-vis du milieu urbain. Le goéland peut aller et venir entre « *chez lui* » et « *chez nous* » comme bon lui semble.

En ce sens, il est parfois également considéré comme un sauvage étranger. En effet, tant dans les discours positifs que négatifs, le goéland vient d'un ailleurs : il vient du port, de la mer, des îles ; il s'est installé en ville, il a colonisé l'espace urbain ; il serait souvent préférable qu'il reste chez lui d'ailleurs… Face à son expansion, les habitants en parlent parfois comme d'un étranger venu d'ailleurs et menaçant d'envahir le territoire. Cela est une raison suffisante pour encourager les autorités à la stérilisation voire à la destruction d'individus. Ils sont protégés, mais on peut et on doit les réguler pour préserver certains intérêts humains alors considérés comme supérieurs à ceux des oiseaux, répondant ainsi au principe du spécisme tel que défini par Peter Singer, c'est-à-dire le fait de faire passer les intérêts de sa propre espèce avant ceux des autres espèces. Les goélands sont un groupe dominé dans le sens où ils sont minorés, c'est-à-dire qu'ils sont considérés « *moins que* » l'homme et c'est pourquoi celui-ci peut se permettre d'intervenir sur leurs populations (pas n'importe comment toutefois), le statut de l'un et le statut de l'autre faisant partie d'un même ensemble cohérent. Même pour les habitants qui les considèrent autochtones à la région, les goélands viennent d'un ailleurs : ils viennent des îles selon les discours les plus précis, ou de la mer pour les autres. De plus, qu'ils soient appréciés ou non, ils sont généralement considérés comme une population arrivant en nombre croissant. Le sentiment d'invasion du territoire n'est alors pas loin, même chez les habitants apparemment accueillants. Ce sentiment semble suscité par la troisième dimension du sauvage, celle de l'incivique : celui qui ne répond pas à nos attentes, qui ne respecte pas les normes de la société à laquelle on appartient ni les limites qu'elle impose.

Le goéland semble ainsi être considéré comme un sauvage incivique du fait de ses comportements inattendus qui sortent des normes, non seulement de celles que l'on attribue à la *wilderness*, nature admirable qui n'est pas à craindre (Larrère et Larrère 2009 [1997]), mais aussi de celles qui concernent la société humaine. Il déroge à sa nature de « bon » sauvage naturel pour plusieurs raisons. D'une part, c'est un prédateur sournois qui dévore ses proies vivantes, et notamment les pigeons en ville. Bien que les pigeons ne soient pas toujours appréciés, nous avons vu que les habitants qui évoquent ce comportement sont impressionnés, voire choqués par leurs observations. Mais cette espèce « *prédatrice* » ne s'en tient pas là, elle s'attaque aussi aux poussins d'espèces « *patrimoniales* » telles que les avocettes ou les flamants roses, et même aux poussins de sa propre espèce. Ces derniers éléments renvoient l'espèce à la dimension inquiétante du sauvage : sa férocité. De plus, les comportements des goélands indiquent que, étonnamment, ils n'ont pas peur. Ils dérobent des aliments jusque dans les cuisines ; ouvrent le bec et les ailes devant les chats, premiers mangeurs d'oiseaux

que nous connaissons, lorsqu'ils sont nourris dans la rue par des habitants ; fondent sur les chiens en piqué et blessent parfois les habitants de la même façon. Ils s'approchent « inhabituellement » de l'humain, et ne reculent pas facilement ; bref, ils s'imposent. Ainsi, en négatif, nous comprenons certaines attentes des habitants envers l'oiseau : qu'il fuie l'homme, les chiens et les chats ; qu'il ne prédate pas les autres oiseaux ; qu'il ne rentre pas dans les maisons. Enfin, l'analyse des plaintes révèle que les griefs formulés à son encontre par les habitants interrogés en ville sont les mêmes et suggère en quoi il transgresse les règles de savoir-vivre de notre société. Tout d'abord, il est bruyant : c'est un oiseau à la voix qui porte et dont le comportement grégaire amplifie le volume, un volume qui dépasse les seuils acceptables au point de considérablement troubler le sommeil dès le début du printemps. Ensuite, il est agressif : il attaque non seulement les chats et les chiens mais aussi les humains. Une distinction nette est parfois faite entre les attaques simulées et les attaques à coup porté. Contrairement aux récits qui concernent des contextes insulaires, ceux qui se situent en milieu urbain n'évoquent pas la légitimité de défense du territoire ou de la progéniture de l'oiseau. Cela vaut uniquement pour le milieu « *naturel* » dans lequel la cause du comportement de l'animal est identifiée, comprise et généralement acceptée. Pour finir, les goélands font des saletés : ils tapissent les bâtiments de leurs fientes, accumulent des débris alimentaires près ou sur les toits et terrasses des habitations, ils cherchent leur nourriture dans les poubelles. Cela dit, les propos sur les pigeons montrent l'importance supérieure du bruit et de l'agressivité sur la saleté au sein de ce triptyque de nuisances.

Le goéland semble donc toujours sauvage aux yeux des habitants, et même triplement sauvage. Il est important ici de noter que l'appartenance de l'oiseau à cette catégorie n'exclut pas l'existence d'un lien avec l'humain.

C. Un oiseau avec lequel on souhaite interagir

Le nourrissage intentionnel et le recueil d'un oiseau montrent bien la possibilité de développement de liens positifs étroits (attachement, dépendance) avec cet oiseau sauvage, tout comme les situations conflictuelles montrent l'existence de liens négatifs étroits entre certains habitants et certains goélands. Lorsqu'il est jugé envahissant, notamment par son agressivité envers les espèces domestiques et l'homme, il apparaît qu'il n'est pas civilisé : il garde ses comportements de sauvage (et pas de bon sauvage…) dans la ville. Incivique, il nuit au vivre ensemble, ce que confirment les plaintes. Et s'il est rarement désigné comme

responsable de ses actes, plusieurs plaignants et habitants interrogés lui confèrent l'intention de s'approprier certains espaces voire de se plaire à en repousser l'homme. Ceci fait échos aux résultats de Lemoine et Sauvage qui révèlent des indices de l'influence des attitudes des goélands vis-à-vis des humains sur les discours et les pratiques, sur leur sentiment de perdre le contrôle de la relation, et leur volonté de « *s'outiller pour rendre la cohabitation possible* » (Lemoine et Sauvage 1997 : 194). Des tentatives de modification des termes de la relation apparaissent effectivement, que le conflit soit autogéré ou subi et exprimé au travers de plaintes qui mobilisent des articles de presse locale étoffer leurs propos à ce sujet et attester de l'existence d'un problème public et remettre en cause le statut de protection de l'espèce. Cet usage de la presse par les habitants incite à questionner le traitement médiatique des questions liées aux goélands par la presse écrite locale. En quoi reflète-t-il les propos des habitants ? En quoi s'en éloigne-t-il ?

CHAPITRE 4. LES GOELANDS DANS LA PRESSE ECRITE LOCALE : LA DEFINITION D'UN PROBLEME DANS L'ESPACE PUBLIC

Nous avons vu que les nuisances causées par les goélands leur valent souvent la qualification d'espèce surabondante par les écologues et de nuisible par les habitants. Les goélands sont alors considérés comme un problème, d'un côté pour l'équilibre des écosystèmes, de l'autre pour les activités économiques et le bien être humain, produisant ce qui peut être appelé un objet hybride (Latour 1997) et qui, malgré ou grâce à nos catégories dichotomiques, n'est ni culturel ni naturel, mais les deux à la fois.

La formalisation de ces problèmes passe aussi par l'« *arène publique* » constituée par les médias (Hansen 2011; Hilgartner et Bosk 1988) dont l'analyse présente au moins deux intérêts. Premièrement, comme le souligne Colette Guillaumin dans son étude du traitement de la différence au sein d'un corpus d'articles de presse, il s'agit d'un discours qui n'est nullement sollicité par nos recherches, mais plutôt dépendant du contexte social, politique et économique (Guillaumin 2002 [1972] : 195). Deuxièmement, bien que les médias soient loin d'être les seuls déterminants de l'opinion publique, leurs priorités thématiques (agenda) influencent le citoyen dans ses degrés de focalisation sur les divers thèmes ainsi que dans ses logiques d'interprétation de l'information. En somme, l'agenda médiatique influence plus ou moins l'agenda public (McCombs 1972). Enfin et surtout, nous avons constaté que des habitants interrogés et des plaignants mobilisent les articles de presse locale pour étoffer leurs propos, ce qui nous incite à questionner les liens entre les discours des habitants et ceux de ce média.

Pour ce faire, nous avons étudié les argumentations développées essentiellement au sein des articles de *La Provence*, quotidien régional le plus édité, entre 1985 et 2011 et qui concernent les goélands. Notre corpus n'étant pas exhaustif sur la période couverte, nous n'avons pas procédé à une analyse chronologique pure (Cf. Terrains et Méthodes). Afin de contextualiser l'objet, nous allons commencer par identifier la place que la « question goéland » occupe dans l'agenda médiatique, notamment à travers l'analyse de l'évolution des attributs de l'objet goéland et des objets qui l'accompagnent (la faune urbaine, la biodiversité, les déchets), ainsi que l'analyse du registre dans lequel la question est traitée (I). Ensuite, dans l'objectif de mettre en regard les discours des habitants avec les discours médiatiques au sujet deux points centraux de l'écologie des goélands, nous analyserons le traitement du lien entre goélands et déchets (II), et celui de la question de la protection de l'espèce (III).

I. GOELANDS DES ILES, GOELANDS DES VILLES : UNE FABLE ?

Si le rat des champs de La Fontaine est facilement apeuré par les dangers encourus lors de son dîner urbain, ce n'est pas le cas des goélands. Nous avons vu que les habitants s'étonnent de leurs capacités d'adaptation au milieu urbain et plus particulièrement de leur rapprochement de l'humain. Généralement, ils ne distinguent pas entre deux types de goélands, l'un urbain et l'autre insulaire, mais il est question d'un changement qui amène les goélands à fréquenter de plus en plus la ville, à s'y implanter tout en restant originaires et occupants des archipels, espaces sur lesquels de nombreux habitants interrogés obtiennent des informations essentiellement au travers des médias. Comment la presse écrite locale traite-t-elle de ce phénomène ?

A. ENTRE LES ILES ET LA VILLE, QUELS PROBLEMES ?

1. Les goélands parmi la faune et la biodiversité urbaine

L'analyse des articles datés entre 1985 et 1995 montre que les goélands sont alors tantôt traités parmi la faune urbaine (rats, pigeons, étourneaux) et parmi la biodiversité urbaine, accompagnant une présentation des actions municipales de gestion dans ces deux domaines.

a. Les goélands et la faune urbaine à Marseille

Le plus vieil article dont nous disposons a été publié dans *Le Provençal* en novembre 1985, et porte à la fois sur les étourneaux, les goélands et les rats. Intitulé « *Des oiseaux par milliers* » alors qu'il parle également des rats, il établit une opposition claire aux supposés discours des « *associations de protection de la nature* » en avançant que les oiseaux « *prolifèrent* » en France, même ceux qui sont chassés. L'exemple des étourneaux est donné en premier pour illustrer la « *concentration* » de tels oiseaux dans certaines villes, ce qui s'explique peut-être aussi par la saison à laquelle est écrit l'article et qui correspond au pic de présence de ces oiseaux. En Normandie, les « *nuées de sansonnets (étourneaux) […] obscurcissaient le ciel déjà bas de cette région admirable où il pleut souvent* » (*Le Provençal*, 20/11/1985, p.3)

Le journaliste mobilise le discours d'un « *spécialiste du comportement animal* » alors employé à la Mairie pour témoigner de la prolifération des étourneaux à Rotterdam. D'après

l'auteur, ce « *chasseur de qualité* » pense ainsi pouvoir débarrasser Marseille de ses étourneaux en piégeant les individus « *dominants* » et en effarouchant les autres.

Les goélands aussi « *pullulent à Marseille* », donc au moins depuis 1985, du fait qu'ils se nourrissent de nos déchets qui abondent, notamment à la gare de transfert des déchets du Prado et le long de la ligne de chemin de fer qui va jusqu'en Crau. Une photo illustre ce phénomène au niveau de la gare du Prado, et sous l'image il est écrit que ce qui est mangé par les goélands est « *autant d'ordures en moins pour la Crau* », supposant – peut être de manière ironique cependant – un aspect positif du phénomène (Figure 69). Juste après cette explication liée aux ordures, il est précisé - au conditionnel - que « *la plus grande concentration européenne* » de goélands se trouverait à la Crau.

Vient enfin le volet législatif, où le journaliste précise que les goélands sont protégés tout en pouvant être éliminés de façon très contrôlée en cas de danger pour l'être humain. C'est dans ce cadre administratif que la transition est faite avec les rats, lesquels allaient faire très prochainement l'objet d'une campagne de destruction.

Cet article montre d'une part que, à Marseille, le traitement du lien entre la démographie des goélands et les déchets urbains précède celui de la nidification urbaine, et d'autre part que l'utilisation des déchets par les goélands est précisément localisée (gare du Prado, ligne de chemin de fer, décharge de la Cau). Enfin, il révèle que le statut légal du goéland exige un encadrement strict de la régulation de ses populations, laquelle ne semble pas d'actualité, contrairement à la régulation d'autres espèces comme les rats.

En 1990 paraît un autre article qui traite des goélands parmi d'autres espèces, d'oiseaux uniquement cette fois, en annonçant les nuisances sonores par son titre : « *A tire d'ailes. Quels sont ces oiseaux qui crient sur nos toits ?* » (*Le Provençal*, 20/08/1990, p.3).

En mobilisant le discours de la responsable du Service de l'Hygiène, l'article mentionne la stabilisation des effectifs de pigeons suite aux campagnes de capture/ euthanasie, et l'invasion des murs et falaises par les choucas et corneilles. C'est dans ce cadre que le journaliste pose la question des goélands qui séjournent de plus en plus en ville jusqu'à y nicher parfois, « *phénomène complètement nouveau* » d'après la responsable du service municipal de l'hygiène. La raison invoquée est la présence des rats sur les îles qui chassent les goélands de leur habitat d'origine. Les problèmes évoqués du fait de leur présence en ville sont leurs « *cris sinistres* », leur « *regard inquiétant* », et « *la défense de leur lieu de colonisation* ». Le statut

de protection de l'espèce est ici aussi mentionné en fin de texte pour préciser que le phénomène est « *pour le moment impossible à enrayer* ». Un encadré annonce toutefois la possibilité d'« *éviter la prolifération* » des différentes espèces d'oiseaux dont on ne connaît pas les effectifs en maintenant la propreté des balcons et terrasses, c'est-à-dire en réduisant la ressource alimentaire offerte par les habitants. Il suggère par là-même que les ressources présentes sur les balcons sont un facteur d'augmentation du nombre de goélands en ville et marque une forme de responsabilisation des habitants dans l'attractivité de la ville pour les goélands.

Dans cet article, qui est le premier de notre corpus à évoquer le phénomène de nidification urbaine, nous pouvons noter l'apparition d'attributs supplémentaires des goélands : à leur caractère proliférant s'ajoutent leurs cris, leur regard patibulaires et leur territorialité menaçante. Ils font des séjours en ville de plus en plus longs, contrairement aux oiseaux qui ne sont que de passage *« comme les passereaux, les grives, les merles, les mésanges, ou les fauvettes* », opposant ainsi deux catégories d'oiseaux : ceux qui prolifèrent et s'installent face à ceux qui sont discrets et ne font que passer.

b. Les goélands et la biodiversité à Marseille

Contrastant avec la présentation d'une faune urbaine envahissante au sein des deux premiers articles évoqués, deux autres évoquent positivement la biodiversité marseillaise, en 1994 et 1995. Quelle place les goélands occupent-ils dans ce cadre ?

L'article du 14 juin 1994, intitulé « *Des animaux sauvages aux portes de la ville* », donne des exemples de rencontres inhabituelles avec des animaux sauvages en détresse ou à la présence inopportune : un renard, un hibou grand-duc, un sanglier,… Les pompiers interviendraient dans la plupart des cas (103 interventions dont 93 pour des oiseaux en 1993). Nous observons une mise en avant de « la vie sauvage foisonnante et diverse » qui existe à Marseille « *plus que toutes les autres grandes villes de France* »... Le journaliste explique cela par la préservation des sites naturels alentours (calanques, massifs, îles), la ressemblance de l'habitat naturel de la faune « *sudiste* » (roche sèche) avec les murs des habitations, et le « *grand nombre* » de parcs et jardins abritant des oiseaux qui « *pullulent* »… Les îles abritent aussi des oiseaux de mer, « *dont les terribles gabians* », sans que cet attribut ne soit expliqué.

L'article évoque la création d'une « mission faune » au sein de la division Ecologie de la Municipalité en 1990. Un agent municipal était alors chargé de « *la gestion et la protection de*

la vie animale sauvage marseillaise ». Son discours est mobilisé pour transmettre le message en faveur de l'intégration de la faune sauvage en ville :

> « Nous souhaitons montrer aux marseillais, commente Patrick Bayle, que tous les animaux sont utiles, les chauves-souris, les couleuvres, les lézards et les renards. Qu'il ne faut pas les tuer mais au contraire les protéger et les aider à s'adapter à la vie urbaine. » (*Le Provençal*, 14/04/1994)

Dans ce cadre de message de bienvenue à la biodiversité et de présentation du rôle municipal dans son maintien, les goélands sont ici uniquement mentionnés parmi les espèces d'oiseaux de mer nichant sur les îles. Ils sont toutefois estampillés de l'adjectif « *terrible* » qui suggère que ce n'est pas une espèce comme les autres, faisant ainsi échos aux discours des habitants analysés dans le chapitre précédent, voire aux discours tenus dans la littérature ancienne.

Entre les articles parus dans *Le Provençal* et ceux parus dans *Le Méridional*, celui du 24 janvier 1995 est le quatrième article en huit mois qui traite de la diversité des espèces sauvages présentes sur le territoire marseillais. Les années 1994-1995 semblent être une période de communication de la municipalité (Division Ecologie) à ce sujet. L'article, intitulé « *Des espèces protégées au cœur de la ville* », débute aussi par une mise en contraste des espaces naturels et du nombre d'espèces animales et végétales sauvages du territoire, avec l'urbanisation et le nombre d'habitants. Plus directement que l'article précédent, celui-ci présente ensuite la mission de la Division Ecologie pour préserver ce « *patrimoine local* ». Notamment, il introduit l'« *écologiste professionnel* » rattaché au service du patrimoine de la municipalité pour mettre en valeur la présence des espèces remarquables[71]. « *Cet homme exerce un beau métier : il compte les oiseaux. En revanche, il ne compte plus le goéland leucophée […]* » parce que ses effectifs sont alors suffisamment importants pour ne pas être préoccupants. Il est écrit que cet oiseau ne nécessite pas de protection car « *il se protège lui-même en s'étant parfaitement adapté à la civilisation urbaine* ». Enfin, il questionne la pertinence de l'intérêt porté à toutes ces espèces alors que l'homme lui-même traverse des temps difficiles… La réponse donnée est mesurée (« *tout est une question d'équilibre* ») mais positive, évoquant notre dépendance vis-à-vis de « *leur bonne santé* ».

[71] Notons l'ambivalence du terme « écologiste » qui est employé ici à la place d'« écologue » pour désigner une personne scientifique, alors que c'est un terme qui désigne une personne qui défend politiquement l'environnement.

Cet article montre que la présence d'une telle diversité d'espèces animales sur le territoire de Marseille est une surprise, tout comme celle de l'intérêt que l'on peut y porter. Cela est à relier à l'entrée de la biodiversité en tant que « *patrimoine* » dans le champ politique de l'époque, notamment au travers de la Convention sur la Diversité Biologique, traité international adopté au Sommet de la Terre à Rio de Janeiro en 1992, ayant pour objectif de promouvoir l'utilisation durable de la biodiversité. La sensibilité à la variété du vivant n'est pas nouvelle à l'époque, elle apparaît déjà dans les textes de la Grèce ancienne et plus récemment dans les inventaires naturalistes qui foisonnent à partir du 18ème siècle (Arnould 2005; Samper 2006). Cependant, la conception de la diversité du vivant prend un autre tournant dans les années 1980, où la diffusion de sa conceptualisation en tant que patrimoine universel et l'institutionnalisation de son suivi et de sa préservation se mettent en place, favorisant et décourageant nouvellement différentes pratiques (Fleury et Prévot-Julliard 2012; Marty et al. 2005; Mauz 2009).

Notons que, si la protection des espèces en général est finalement décrétée comme pertinente du fait de la dépendance de l'être humain à leur égard, celle des goélands est de nouveau questionnée du fait de leur croissance démographique et de l'adaptation au milieu urbain donc elle témoigne.

Dans les premiers temps, il semble donc que les goélands sont traités dans des contextes où ils ne sont pas des objets principaux des articles. Bien que leur cas soit davantage détaillé dans le tout premier article, ils sont mentionnés parmi d'autres espèces d'oiseaux présentes et problématiques en milieu urbain, ou parmi la « *biodiversité urbaine* ». C'est de cette notion dont il est nouvellement question dans l'arène médiatique de l'époque, et c'est, semble-t-il, le contexte principal dans lequel les goélands sont évoqués par le quotidien étudié.

Par la suite, entre 1995 et 2010, les titres des articles de La Provence montrent à eux seuls que les goélands en sont un objet central. Dans un ordre chronologique : « *Les gabians ont investi la ville* », « *Riou, un archipel rongé par le guano* », « *Les goélands vont-ils envahir les villes ?* », « *Affamons le Gaby* », « *Les gabians arrivent en force sur la ville* », « *Trop de gabians sur l'île de Riou ?* », « *Les gabians prennent nos îles pour des poubelles* », « *Gabian, l'ennemi intime* », « *L'invasion des gabians continue-t-elle ?* »… Ces articles définissent soit une problématique urbaine, soit une problématique insulaire, soit les deux, en mobilisant le discours du Conservatoire Etudes des Ecosystèmes de Provence (CEEP, chargé de la gestion des archipels marseillais depuis 1994) pour la plupart d'entre eux.

2. La définition de la problématique urbaine

Le premier des articles de notre corpus qui définit un problème lié à la présence des goélands en ville est paru le 13 juillet 1995 et s'intitule « *Les gabians ont investi la ville* » (Figure 70).

Il débute par le témoignage d'une habitante contre les goélands qui « *hurlent sur les toits comme des fous furieux* », d'un habitant ayant observé un goéland voler un pauvre pot de yaourt qui « *se reposait tranquillement sur le rebord d'une fenêtre […] Comme un avion, il s'est précipité sur le doux laitage […]* ». Vols rasants, nichées, poubelles éventrées, et chats houspillés sont aussi rapportés. Le journaliste fait ressortir un contraste frappant entre l'attirance des goélands pour la ville et le désamour des citadins pour ces « *clochards des airs au plumage laiteux* ».

Ce n'est pas encore le discours des chargés de mission des îles qui est mobilisé mais celui d'un ornithologue directeur d'un centre ornithologique aux Saintes Maries de la Mer, pour signaler que l'expansion des goélands se produit au niveau européen. Une explication locale du phénomène est toutefois donnée par « *la présence de la pollution et des déchetteries aux alentours de Marseille* » qui auraient corrompus ces « *piscivores* » de goélands au point qu'ils en sont devenus « *omnivores* ». Sous le titre « *L'appel des poubelles* », le journaliste fait une comparaison implicite avec les habitants de Marseille : « *Le gabian aime donc les poissons mais en bon oiseau marseillais, il préfère ne pas trop se fatiguer* ». Cette explication du changement de régime alimentaire du goéland a également été évoquée par certains des habitants interrogés, sans qu'ils aillent toutefois jusqu'à identifier la fainéantise de l'oiseau à celle de l'habitant de Marseille.

Une description de l'utilisation des décharges à ciel ouvert par les goélands amène à la responsabilisation des déchets quant à la nature urbaine des oiseaux. Ceci entraîne le rapprochement des goélands vers la ville, et le fait qu'ils *« se prennent maintenant pour des pigeons des villes* ». Après un ultime témoignage d'une habitante qui raconte qu'ils s'installent sur des maisons abandonnées et hurlent qui plus est, l'auteur finit en insistant sur le fait que les gabians, qui deviennent « *de plus en plus dodus* », ont adopté la ville, malgré elle… suggérant ainsi que ce sont eux qui ont choisi.

Un encadré écrit par Paul Teisseire, auteur naturaliste d'un ouvrage sur les calanques, intitulé « *Vol de nuit* » décrit l'inquiétante occupation du ciel nocturne par des centaines de goélands, suivant *« le circuit des poubelles, d'où leur fameux et vorace plan de vol.* »

Le triptyque « *bruit, agressivité, saleté* » déjà identifié dans les discours des habitants apparaît donc complet dans le corpus d'articles dès 1995, à travers cet article qui rapporte également les témoignages d'habitants plaignants. La déresponsabilisation des goélands quant à leur croissance démographique est accompagnée de la responsabilisation des déchets. Le goéland devient alors fainéant comme le marseillais, mais son adoption de la ville n'est pas réciproque. Les problèmes posés par le goéland sont spatialisés : il est question de nuisances urbaines en ville, et de nuisances écologiques sur les îles. Comment la problématique insulaire est-elle abordée ?

3. La définition de la problématique insulaire

Les prémices du développement d'une problématique insulaire marseillaise apparaissent dans un court article du 29 janvier 1994, intitulé « *Le gabian, sympathique mais redoutable !* ». En effet, le journaliste commence par présenter l'espèce par des détails montrant qu'il est mieux informé que les articles précédents sur l'identité et l'écologie de l'oiseau. Ainsi, il distingue les mouettes des goélands, les plumages des adultes et des jeunes, et l'« *abondance récente* » du goéland et son installation sur les toits du centre-ville sont expliqués par le régime alimentaire « *éclectique* » de l'oiseau qui sait profiter des déchets de la pêche et des décharges à ciel ouvert. L'« *explosion démographique de l'espèce* » est désignée comme la source de « *sérieux problèmes* » dont les risques de collisions sur les zones aéroportuaires, la pollution des réservoirs d'eau potable, et la compétition avec d'autres espèces plus vulnérables. Tout cela est qualifié de « *déséquilibre introduit par les activités humaines* » auquel les « *naturalistes* » tentent de réagir, « *afin de préserver la diversité de l'avifaune provençale* ». Le journaliste souligne que les goélands ne sont pas responsables, mais qu'il est « *déconseillé* » de les nourrir afin d'éviter de les attirer en ville. Les habitants ont une influence potentielle sur les oiseaux. Il finit par donner les coordonnées de la Mission Faune de la municipalité puisque « *l'important aujourd'hui est de surveiller les nidifications urbaines* ». Ainsi, l'accent est mis sur des problèmes qui sont extérieurs à l'espace habité de la ville, le problème écologique et les naturalistes qui y font face sont introduits, et l'annonce d'un suivi de la nidification urbaine est faite.

Trois articles traitent spécifiquement de la problématique insulaire qui s'intitulent « *Riou, un archipel rongé par le guano* » (1995), « *Trop de gabians sur l'île de Riou ?* » (2001), et « *Les gabians, des envahisseurs qui prolifèrent sur les décharges* » (2003).

Le premier, bien qu'il soit centré sur l'archipel de Riou, son histoire et son statut actuel, est aussi le premier de notre corpus à présenter la structure du CEEP et son discours sur le phénomène d'expansion des goélands. Après avoir mentionné les « *usagers irrespectueux des règles* » jusqu'au rachat des îles par le Conservatoire du Littoral en 1992, la journaliste met les goélands à égalité avec ces usagers en les taxant de « *nouveaux agresseurs insensibles aux arguments écologiques* ». Malgré cette apparente attente d'une « conscience écologique » de la part des goélands, l'auteure poursuit en désignant les déchets ménagers et les décharges comme responsables de leur « *prolifération* », en offrant une nourriture en abondance toute l'année. La parole donnée au « *gardien-conservateur* » explique la modification de la nature du sol à cause du guano (les fientes des goélands), favorisant ainsi les espèces végétales « *banales* » au détriment des espèces végétales « *rares* » et/ou « *autochtones* ». Ce « *déséquilibre écologique* » et cette distinction entre espèces « *banales* » et espèces « *patrimoniales* » sont également repris dans les deux autres articles, qui y ajoutent la compétition avec d'autres espèces d'oiseaux menacées comme les puffins cendrés.

La désignation des mesures employées pour limiter ces impacts change : dans le premier article (1995), il est question de poser des « *enclos de protection à l'efficacité incertaine* » ; dans le second (2001), le discours du CEEP est rapporté pour déclarer que seule la limitation de l'accessibilité aux déchets (par la pause de filets sur les décharges) pour les goélands peut régler le problème ; dans le troisième (2003), la « *règlementation* » des œufs est le moyen désigné pour « *éviter dans les prochaines années l'invasion de ces oiseaux certes agréables mais devenus encombrants et parfois dangereux* ». Il apparaît ici une erreur de vocabulaire et une définition erronée de l'objectif visé par la mesure de destruction des œufs qui suggèrent qu'en 2003, la pratique de stérilisation des œufs est peut-être encore mal connue du grand public et des médias. En effet, l'objectif annoncé par les gestionnaires concernant la stérilisation des œufs est de limiter l'accumulation de matière organique par les goélands (à la désignation des fientes s'ajoutera celle des « *matières organiques transportées* ») pendant la période de reproduction et sur des sites sensibles, non pas d'éviter une invasion générale.

Dans ces articles qui se concentrent sur la définition de la problématique insulaire liée à l'expansion des goélands, le discours des naturalistes gestionnaires des îles est mobilisé pour expliquer l'origine du phénomène, le statut de l'espèce et des espaces, ainsi que les solutions au problème. Celui-ci est alors qualifié de « *déséquilibre écologique* » qui menace des espèces

végétales et animales « *vulnérables* », et dont à la fois l'origine et la solution se trouvent dans les décharges d'ordures ménagères du pourtour marseillais.

Cette désignation d'une double problématique, à la fois urbaine et insulaire, est mise en relation avec la croissance démographique des goélands. Elle est globalement écrite dans un registre humoristique qui a tendance à mettre en lumière des défauts humains.

B. UN REGISTRE ANTHROPOMORPHIQUE SATIRIQUE

Que ce soit dans les articles définissant la problématique urbaine, ceux définissant la problématique insulaire ou ceux traitant du lien entre les deux (nous analyserons ces derniers plus loin), un ton humoristique est employé de façon récurrente qui pourrait être qualifié d'anthropomorphisme satirique.

1. L'anthropomorphisme

Tout d'abord, soulignons l'utilisation de métaphores et expressions cocasses qui donnent un ton humoristique ou ironique à la plupart des articles de notre corpus, tantôt pour surnommer les goélands, tantôt pour les qualifier, tantôt pour décrire certaines situations.

Ainsi, pour dire que les goélands savent profiter des opportunités alimentaires offertes par les déchets urbains, un journaliste écrit : « *Pas folles ces guêpes emplumées, les gabians, se prennent maintenant pour des pigeons de ville* ». Il qualifie également les goélands de « *clochards des airs au plumage laiteux* » lorsqu'il évoque l'inimitié des habitants à leur égard, ou encore *« oiseaux aux ventres de plus en plus dodus* » quand il explique qu'ils ont davantage d'intérêt à rester en ville qu'à regagner la mer (*Le Provençal*, 13/07/1995).

Les objets transportés et retrouvés sur les sites insulaires de nidification sont également l'objet de plaisanterie. Un article propose ainsi une devinette portant sur les objets insolites que l'on peut trouver sur les îles (*La Provence*, 16/06/2008), tandis qu'un autre signale : « *pour ceux qui rêvent de jouer au tennis sur les îles, les goélands fournissent déjà les balles* » (*La Provence*, 22/06/2003). Ce dernier propose également une colonne « *Gabians story* » pour répondre à une série de questions souvent posées à leur sujet.

Dans cet article, intitulé « *Les gabians traînent de plus en plus en ville* », Riou est désignée comme « *la Mecque des gabians* » (*La Provence*, 22/06/2003) pour signifier la saturation du site en goélands. Dans un autre article, intitulé « *Gabians à Marseille : l'invasion continue-t-*

elle ? », Riou est comparée à Woodstock, évènement musical lié à une idée de désordre : « *Un espace immense, vierge et des milliers d'individus qui se marchent dessus. Mais à la place des hommes et des musiciens, il y a les gabians* » (*La Provence*, 28/04/2010). Ce journaliste informe sur le recensement de 2010 et mentionne l'importance des effectifs comptés jusque-là en proposant d'imaginer le stade du Vélodrome rempli de goélands : « *46000 : de quoi garnir les trois-quarts du stade Vélodrome. Et si on tentait l'expérience, il y aurait assurément plus d'ambiance avec les gabians qu'avec les Yankees. C'est qu'ils piaillent sans arrêt* ». Par analogie, il ajoute que le « *le gabian est aux îles ce que le hooligan est au football* », et finit par conseiller de garder l'œil ouvert en se promenant sur la Canebière, « *car une daurade sur le crâne, ça fait mal* ».

Le registre humoristique se retrouve également dans la mise en scène de la recherche des gabians dans l'article qui informe des résultats du recensement de 2010, attestant une diminution des effectifs de près de 50% : « *Il a téléphoné à tous les gestionnaires des îles méditerranéennes. En Italie, en Espagne, en Corse. "Allô? Vous n'auriez pas eu un arrivage de gabians?" Non. Les gabians habituels étaient bien là. Pas les nôtres, pas les Marseillais*. » Ainsi, le même journaliste qui a écrit l'article précédent annonce avec un jeu de mot que « *le gabian s'est volatilisé* », et qualifie désormais Riou non plus de Woodstock mais de « *véritable Tchernobyl des gabians* » (*La Provence*, 16/06/2010). L'évocation de l'évènement de Tchernobyl donne un registre dramatique contrastant qui aboutit à une relativisation du sujet.

L'humour anthropomorphique se dessine déjà dans les quelques analogies avec des situations humaines relevées ci-dessus. Nous en avons relevé d'autres, telles que celle concernant le choix du goéland comme emblème du Tramway : « *c'est donc un goéland qu'on installa aux commandes du tramway* » (*La Provence*, 14/06/2000). Une autre porte sur les nuisances sonores imputées aux goélands : « *On aimerait qu'ils discutent un peu moins fort.* » (*La Provence*, 22/06/2003). Deux articles évoquent les goélands qui nichent en ville tels des « *pantouflards* » car ils ne semblent pas migrer l'été (*La Provence*, 02/03/2005 et 21/06/2005). D'autres concernent l'idée de la saturation des sites de nidification insulaires : « *Crise du logement* » (*La Provence*, 14/06/2006), celle de l'alimentation des goélands : « *Mais où les gabians adultes cassent-ils la croûte ?* » (*La Provence*, 22/06/2003). Autant d'expressions typiquement utilisées pour parler de l'humain, non pas d'animaux.

Des surnoms anthropomorphiques sont également donnés de façon récurrente aux centres de stockage des déchets. On les appelle les « *garde-manger des palmipèdes* » (*La Provence*, 29/04/2002), des « *supermarchés* » (*La Provence*, 14/06/2006), des « *restaurants à ciel ouvert* » (*La Provence*, 28/04/2010). En particulier, le centre d'Entressen est qualifié de « *premier restau à Goëlands d'Europe* » (*La Provence*, 26/01/2000). On parle également des « *plateaux-repas* » offerts par les déchets urbains (*La Provence*, 18/06/2008).

Plus discrètement, l'anthropomorphisme apparaît aussi dans les attentes formulées envers les goélands qui sont empreintes de moralité. Ainsi, après son énumération des usagers irrespectueux des espaces insulaires, la journaliste qui désigne les goélands comme les « *nouveaux agresseurs* » de ces sites écrit qu'ils sont « *insensibles aux arguments écologiques* » (*Le Provençal*, 05/08/1995), ce qui suppose qu'ils pourraient l'être. Dans un autre article, un journaliste évoque les salissures causées par les gabians en ville : *« il défèque là où il se trouve, sans honte* » (*La Provence*, 26/01/2000).

Il semble que cet humour anthropomorphique, couplé à l'appellation locale qui traduit une appropriation de l'oiseau, exerce un rapprochement du goéland vers l'homme. Peut-être le ton satirique qui s'y ajoute produit-il un effet de réflexivité sur la société humaine qui les rapproche non plus par analogie mais par un « *effet de miroir* » (Cf. Roué 2002).

2. La satire

La satire est définie comme un « *écrit dans lequel l'auteur fait ouvertement la critique d'une époque, d'une politique, d'une morale ou attaque certains personnages en s'en moquant* » (http://atilf.atilf.fr/). Dans les articles de notre corpus, elle semble parfois dirigée vers le goéland mais souvent vers l'humain.

D'une part, elle apparaît lors de la mise en dérision de l'objet « *goéland* » avec une connotation négative. Les analogies évoquées ci-dessus pour qualifier les goélands et leurs comportements en font partie. C'est aussi le cas dans l'article intitulé « *Les gabians traînent de plus en plus en… ville* ». Le verbe « *traîner* », qui signifie rôder, passer longuement en tous sens, donne une dimension inquiétante à la présence des goélands. Il est également question dans cet article des nuisances sonores occasionnées par les goélands, qualifiées d'« orgie sonore » comparée au mouvement social ayant lieu à l'époque :

> « Entre la révolte des enseignants et les revendications des éboueurs, les rues de Marseille ont été plongées dans une véritable orgie sonore. Le mouvement social a

> trouvé plus bruyant que lui : le gabian, redoutable agitateur qui, lui, défile même la nuit, perçant les tympans avec des piaillements tragiques. On dirait des bébés qui hurlent. Mais à la différence des mioches, les gabians ne s'endorment jamais. » (*La Provence*, 22/06/2003)

Ainsi, bien qu'elle serve à exprimer que les goélands surpassent tous les autres personnages désignés dans les désagréments qu'ils causent, la comparaison renvoie à des problèmes humains et les attaque indirectement.

De même, dans l'article « *Gabians à Marseille : l'invasion continue-t-elle ?* », les éboueurs grévistes sont désignés comme les alliés des goélands dans le transfert des déchets de la ville vers les îles :

> « Dans leur quête de nourriture, ils peuvent parfois compter sur de précieux alliés : les éboueurs. Ceux qui font grève et laissent les conteneurs déborder. Aujourd'hui, le va-et-vient est donc incessant entre les îles et le continent d'où les volatiles ramènent tout ce qu'ils trouvent » (*La Provence*, 28/04/2010).

L'article « *Les goélands vont-ils envahir les villes ?* » est lui aussi particulièrement empreint du ton satirique lorsqu'il évoque les nuisances causées par l'oiseau : « *Il hurle comme les minettes devant Ricky Martin […] et, parfois, il attaque en piqué, à la façon d'un bombardier Stuka* » (*La Provence*, 26/01/2000). Cette mise en dérision du triptyque de nuisances imputées aux goélands renvoie à des mœurs humaines qui peuvent susciter une forte aversion.

Enfin, l'auteur de cet article attaque directement les comportements humains : « *Partout, le long des côtes, l'accroissement de la population et son penchant très prononcé pour le gaspillage ont littéralement fait exploser la démographie du volatile* ». Cette succession de séquences attribue la responsabilité de la croissance démographique des goélands non seulement à la croissance démographique généralisée de l'homme mais aussi à son comportement dans sa propension, sous-entendue spécifique et subie, à « *user de quelque chose de façon désordonnée, en faire une consommation incomplète ou inutile* » (http://atilf.atilf.fr/). Jugement négatif qui se traduit dans l'image d'une profusion anarchique de résidus et de « *volatiles* » engendrée par l'humain. Un désordre environnemental, lié au manque de contrôle de l'homme par lui-même est sous-jacent dans cette phrase.

Un autre article, dans une rubrique intitulée « *humeur* », mentionne les nuisances urbaines causées par les goélands sur un ton emphatique :

> « Cet emblème embarrassant prolifère au-delà du raisonnable. On ne lui connaît aucun prédateur. Il n'y a qu'une solution : lui couper les vivre. Affamons le Gaby ! Et on en revient à l'autre fléau local : l'hémorragie de poubelles dans laquelle se vautrent ces volatiles. S'il fallait une preuve supplémentaire qu'il y a urgence à donner un grand coup de balai, la voilà. » (*La Provence*, 14/06/2000)

La présence des goélands en ville est symétrisée avec le problème de l'élimination des déchets dans Marseille, sous l'appellation de « *fléau local* », indiquant que les problèmes considérés appartiennent spécifiquement à la ville de Marseille. Le journaliste pointe le lien entre l'excès de poubelles (hémorragie) et l'étalement des goélands au sol (se vautrent) pour critiquer la propreté des rues.

Plusieurs articles contiennent ainsi l'énonciation sérieuse de problèmes, précédée ou suivie de séquences imagées et divertissantes. Nous pouvons toutefois noter une exception au sein de notre corpus dont le registre scientifique contraste avec le registre de la fable. Il s'agit d'un article intitulé « *Des bactéries résistantes contaminent les goélands* » qui traite principalement du problème de santé publique relatif à l'usage excessif d'antibiotiques, où les goélands sont secondairement concernés puisqu'ils permettent aux chercheurs impliqués de démontrer les effets néfastes de bactéries résistantes qui contaminent la faune sauvage (*La Provence*, 20/06/2009). Ainsi, le registre anthropomorphique satirique est employé dans des articles appartenant à la catégorie, « *fait du jour* », ou « *insolite* », ou encore « *humeur* », alors qu'un registre plus sobre marque les deux articles appartenant à la catégorie « *Environnement* », et les deux articles portant sur la décharge d'Entressen.

Finalement, le croisement entre l'anthropomorphisme et la satire évoque la fable, à la façon de La Fontaine ou d'Esope : « *Court récit allégorique, le plus souvent en vers, qui sert d'illustration à une vérité morale* » (http://atilf.atilf.fr/), qui utilise parfois des animaux anthropomorphisés pour parler de défauts humains. Cependant, comme le souligne Marie Roué dans son analyse des analogies entre condition humaine et condition animale, « *le jeu des moralistes contemporains est moins clair* » que chez La Fontaine (Roué 2002 : 39) et mérite donc d'être éclairé. Au sein de notre corpus, les questions liées aux goélands sont donc traitées majoritairement dans le registre de la fable. Quelles valeurs ce registre fait-il ressortir ?

3. Le « non-nommé » du goéland, norme idéale du vivant ?

Comme chez les habitants, nous avons vu apparaître au sein des articles de presse un triptyque stéréotypique qui qualifie les goélands : ils sont essentiellement « *bruyants, sales, agressifs* ».

Nous pouvons penser que cette forme de limitation appliquée aux goélands à travers une caractérisation stéréotypique de leur groupe révèle des connaissances réduites sur ces oiseaux (et sur les oiseaux en général ?) mêlées à une grande expérience avec les nuisances les plus communes et propres au milieu urbain : le bruit, la saleté, l'agressivité. Dans ce cas, le triptyque correspondrait alors à une sorte d'analogie entre la condition humaine et la condition animale (Roué 2002), comme cela semblait le cas pour certains des habitants interrogés à Marseille (chapitre précédent) et dans les enquêtes de Nathalie Blanc (2000). Le goéland, par un effet de miroir, reflèterait et endosserait alors les défauts du milieu urbain voire de ses habitants.

Cependant, nous pouvons nous demander si les attributs conférés au goéland ne nous renseignent pas aussi sur un idéal de l'animal « *sauvage* » (voir avec Micoud 2010 : 103) ou bien sur un idéal du vivant dans le milieu urbain, particulièrement propice au constat et au rejet du « *bruyant, sale, et agressif* ». Ainsi, si l'on s'interroge sur le « *stéréotype inversé* » (Guillaumin 2002 [1972] : 294) de ce triptyque et d'autres qualificatifs récurrents qui l'accompagnent dans les articles, ce qui est nommé (les caractéristiques des goélands) nous donne en négatif non pas ce qui nomme (les caractéristiques des humains) en tant que référence mais plutôt la référence, la norme, les valeurs imposées par ce qui nomme aux êtres vivants. A savoir, désigner un animal comme « *bruyant, agressif, pollueur, nombreux, envahissant, résistant* », suggère qu'il devrait être « *discret, pacifique, propre/ sain, rare, endémique, vulnérable* », ce qui semble correspondre à une sorte d'idéal du vivant de notre société.

En effet, *discret* s'oppose à *bruyant* car nous n'attendons pas des oiseaux qu'ils soient silencieux, leur chant étant généralement apprécié, et parce qu'il est possible d'étendre cela à la faune sauvage. *Pacifique* s'oppose à *agressif* parce que l'on n'aime pas être attaqué par un animal qu'il soit sauvage ou domestique, parce que l'on craint la férocité animale et l'atteinte à l'intégrité physique. *Propre*/*sain* s'oppose à *sale* parce que l'hygiène et la santé humaine sont des valeurs majeures de notre époque (Vigarello 1999). *Endémique* s'oppose à *envahissant*, même si l'envahisseur est une espèce locale, car d'une part, la politique de

gestion française actuelle cherche à éradiquer les espèces exotiques généralement invasives (venues d'ailleurs et supplantant les espèces locales, comme l'Ibis sacré, le Crapaud buffle), et d'autre part ce sont surtout les espèces locales patrimoniales que l'on cherche à protéger des espèces dites envahissantes, surabondantes ou invasives. Dans ce sens également, *vulnérable* s'oppose à *résistant*, car l'on considère qu'il est de la responsabilité de l'humain de prendre soin des espèces fragiles, et que les espèces les plus résistantes n'ont pas besoin de cette attention. Enfin, à *nombreux* s'oppose *rare* plutôt que *peu nombreux* parce que cela correspond à la logique initiale de protection des espèces qui a commencé par valoriser fortement les espèces rares (Cadoret 1985), basé que le fait que « *ce qui disparaît devient irremplaçable* » (Larrère 2000 : 128), avant que la biodiversité et les espèces communes soient également mises en valeur, comme en témoigne par exemple le programme de sciences participatives Vigie Nature mis en place à l'échelle nationale par le Muséum d'Histoire Naturelle[72].

Finalement, nous observons que le goéland est traité avec différents objets au sein des articles. Dans les premiers, il accompagne d'autres « *espèces urbaines* » et la « *biodiversité* ». Dans ceux qui suivent, il est un objet plus central avec les décharges, la ville, ou avec les deux. En effet, les problématiques insulaire et urbaine liées à sa présence sont parfois traitées séparément, parfois ensemble. Dans ce dernier cas, il ressort que le goéland fait le trait d'union entre les deux problématiques, l'une dite écologique et l'autre sociale. Comme cela s'observe dans le discours des habitants, il traverse des frontières, entre les îles et la ville, entre le naturel et l'artificiel, entre le pôle social et le pôle naturel du Grand Partage interne (Latour 1997).

[72] http://vigienature.mnhn.fr/page/vigie-nature, consulté le 09/03/2012. Voir aussi l'enquête du muséum sur les plantes des villes - http://sauvagesdemarue.mnhn.fr/, et Noé conservation - http://www.noeconservation.org/index2.php?goto=contenu&rub=12 - avec les observatoires des jardins.

II. LES DECHARGES : UNE CAUSE SOCIALE AU PROBLEME ECOLOGIQUE

Alors que les habitants évoquent davantage l'attrait des goélands pour les poubelles dans les rues de la ville que leur utilisation des décharges à ciel ouvert, ces dernières sont un objet central des articles de presse qui traitent des goélands. Comment la question de la gestion des déchets est-elle mobilisée pour traiter de la problématique insulaire ?

A. LES DECHARGES : LA CAUSE SOCIALE DE L'EXPANSION DES GOELANDS

Le lien entre la problématique de gestion des déchets au sein de la Communauté Urbaine et la problématique de gestion de la nature sur les archipels marseillais est la croissance démographique des goélands. Quel est le statut de ce facteur d'explication ?

1. Le lien démographie-déchets normalisé

Souvent énoncée en début d'article, l'explication de la croissance démographique des goélands est systématiquement donnée par la quantité de déchets dont ils bénéficient au niveau des décharges. Parmi les plus anciens articles, deux d'entre eux évoquent le régime alimentaire des goélands et leur attirance pour les déchets de notre société sans focaliser sur les décharges, mais en soulignant la quantité considérable qui leur est mise à disposition :

> « Autre variété d'oiseaux qui pullulent à Marseille : les goëlands. […] Les goëlands se nourrissent de nos déchets, et nos déchets abondent. » (*Le Provençal*, 20/11/1985, p.3)

> « L'abondance du goéland est récente. […] Son régime alimentaire, très éclectique, lui permet de profiter des ressources mises à disposition par notre société : déchets de la pêche et décharges à ciel ouvert. » (*Le Provençal*, 29/01/1994)

Un article de 1995 distingue et additionne la disponibilité alimentaire offerte par les ordures ménagères de celle offerte par les décharges :

> « Une prolifération due notamment à la multiplication des déchets ménagers et aux décharges publiques à ciel ouvert, qui offrent aux oiseaux une alimentation abondante toute l'année. » (*Le Provençal*, 05/08/1995)

Notons que l'abondance des déchets est considérée comme un facteur parmi d'autres (« *notamment* ») de la croissance numérique des goélands. Pourtant, c'est le seul qui soit mentionné dans cet article.

Dans plusieurs articles des années 2000, la croissance démographique des goélands est expliquée, de manière implicite et parfois exclusive (facteur unique qui exclut les autres), par leur utilisation des décharges comme habitat d'alimentation :

> « En croissance exponentielle depuis 10 ans, les colonies de goélands de nos rivages vont perdre leur principal garde-manger : la décharge d'Entressen, dont la fermeture est programmée. » (*La Provence*, 26/01/2000)
>
> « La prolifération actuelle des gabians, due aux décharges à ciel ouvert, participe à la disparition d'espèces animales et végétales rares. » (*La Provence-Marseille Plus*, 29/04/2002)
>
> « Les gabians, bruyants et pollueurs, sont nombreux à survoler la ville pour chercher de la nourriture. Avec d'un côté, les poubelles abondantes et, de l'autre, les décharges, les repas sont copieux… » (*La Provence*, sous-titre du 22/06/2003)
>
> « Les gabians, des envahisseurs qui prolifèrent sur les décharges » (*La Provence*, titre du 10/08/2003, p.5)
>
> « Les gabians prennent nos îles pour des poubelles. Chaque année, les nombreuses colonies de goélands leucophée, nos gabians, transfèrent 40 tonnes de déchets ménagers sur l'archipel de Riou via les décharges publiques de Septèmes ou La Ciotat. Un phénomène qui déséquilibre l'écosystème. » (*La Provence*, titre et sous-titre du 21/04/2004)
>
> « Grassement nourris par les décharges, les gabians prolifèrent sur les îles où ils commencent à manquer d'espace. » (*La Provence*, sous-titre du 02/03/2005)

Ainsi le lien n'est plus à expliquer entre croissance démographique des goélands et déchets ménagers, plus souvent au niveau des décharges que des rues de la ville. Il devient exclusif, même dans les articles qui paraissent dans la rubrique « *Environnement* » et mobilisent les discours des écologues pour parler du problème écologique et de la décharge d'Entressen dans un registre plus scientifique que les autres articles (*La Provence*, 27/10/2000 et 02/03/2005). Il apparaît donc que les déchets urbains stockés sont le facteur d'explication majeur de la croissance démographique des goélands et des problèmes qu'elle génère. Ils semblent également endosser le statut de facteur de résorption unique à ces problèmes.

2. Seules les décharges sont remises en question

Nous venons de le voir, la plupart des articles expliquent la croissance démographique des goélands à Marseille par le facteur de la disponibilité alimentaire offerte par les déchets, que ce soit dans les rues de la ville, sur les « *déchetteries* » puis « *décharges* » alentours, ou bien sur la décharge d'Entressen. Certains précisent qu'« *on ne leur connaît aucun prédateur* », et d'autres s'étonnent que l'espèce soit protégée étant donné qu'elle semble très bien se porter. Plusieurs facteurs sont donc évoqués, tels que l'absence de prédateur et le statut de protection de l'espèce, pour expliquer la croissance démographique des goélands. Cependant, lorsqu'il s'agit d'aborder les solutions envisageables pour contrôler les effectifs et « *rétablir un équilibre naturel* », ce sont systématiquement les décharges qui sont pointées du doigt :

> « Ils sont de plus en plus à venir nicher à Marseille, occasionnant des nuisances. Une seule solution serait efficace : fermer les décharges. » (*La Provence*, 09/07/2001, p.7)
>
> « Aujourd'hui, la seule solution pour rétablir les déséquilibres serait de fermer peu à peu les décharges publiques. » (*La Provence*, 21/04/2004)
>
> « Le CEEP tire donc la sonnette d'alarme. « Il faut que cette espèce revienne à une démographique naturelle, insiste Julie Delauge. Et pour cela, il faut fermer les décharges à ciel ouvert où la nourriture est en abondance, à disposition. » (*Marseille L'Hebdo*, 14/09/2005, p.10)

Ainsi, à partir de 2001, la fermeture des décharges est mentionnée comme la seule solution efficace, voire la seule solution tout court au rétablissement d'un équilibre écologique. Elles sont « *la racine du mal* » (*La Provence*, 14/06/2006, p.3), l'origine du désordre, un objet clairement défini mais difficile à contrôler lui aussi. En effet, si, la fermeture des décharges est évoquée en premier, elle apparaît comme impossible à court terme, ce qui incite, d'après de rares articles, à chercher des solutions techniques avec les gestionnaires de ces sites :

> « Une solution pour stopper cette croissance exponentielle ? « Fermer les décharges n'est pas envisageable dans l'immédiat », tranche Alain Mante [du CEEP], qui voudrait trouver avec ces gestionnaires des frigos à ciel ouvert comment empêcher le festin : « Peut-être en enfouissant les ordures plus vite ? » » (*La Provence*, 21/06/2005)

C'est en 2005 que les questions d'amélioration des techniques de stockage apparaissent pour la première fois dans les articles de notre corpus. La compaction, la mise en balle, l'enfouissement et le recouvrement quotidien sont en effet des paramètres qui peuvent jouer

sur l'accessibilité de la ressource alimentaire pour les oiseaux (nous le verrons au chapitre suivant). Ces détails techniques restent toutefois très peu traités dans les articles de notre corpus, mais peu à peu, il semble que l'impératif de fermeture des décharges perde de sa force et soit relayé par celui de l'amélioration des modes de gestion des déchets sur les sites. Il reste à comprendre cette focalisation sur la question des décharges.

B. La mise en visibilite d'un probleme ecologique par la designation d'un probleme de societe

A partir des années 2000, presque tous les articles citent l'un des responsables du CEEP pour évoquer la dynamique d'expansion des goélands, ses impacts en termes écologiques et urbanistiques, et la (les) solution(s) envisageables pour réduire les nuisances sur les îles et en ville. Leurs discours sont donc centraux dans la présentation du dit « *problème écologique* » posé par les goélands et sa mise en lien avec le dit « *problème de société* » que sont les décharges.

1. L'alerte à l'invasion urbaine

Le premier article de notre corpus qui cite le CEEP date de 1995 : « *Riou, un archipel rongé par le guano* » (*Le Provençal*, 05/08/1995). Cet article présente les goélands en tant que « *nouveaux agresseurs* » des espaces insulaires précédemment dégradés par diverses catégories d'usagers avant que le Conservatoire du littoral ne les acquière. Le « *gardien conservateur* » des îles est cité pour expliquer l'origine de la « *prolifération* » des goélands et la gestion du problème écologique posé par l'accumulation de leurs fientes sur les îles dont le seul véritable salut serait la fermeture des décharges à ciel ouvert. Dans cet article donc, si une importante croissance démographique (prolifération) des goélands est mentionnée, ni l'invasion, ni les nuisances urbaines ne le sont.

Le premier article de notre corpus qui explique les nuisances urbaines en analysant le problème écologique décrit par les gestionnaires du CEEP date de 2001 : « *Les gabians arrivent en force sur la ville* ». Cet article propose de se tourner vers les îles pour expliquer l'augmentation de la présence des goélands en ville :

> « On observe en effet depuis quelques saisons une augmentation de la population des gabians, sur la ville, mais l'invasion n'est pas à l'ordre du jour. Pour comprendre ce phénomène extrêmement dérangeant pour les habitants dormant fenêtres

> ouvertes, il faut se rendre sur la majestueuse île de Riou […] ». (*La Provence*, 09/07/2001, p.7)

Puis, en déclarant qu'il n'y a pas de quoi paniquer, le journaliste reprend le discours d'un responsable pour expliquer l'arrivée des goélands en ville :

> « « Etant donnée la très grosse population sur les îles, certains goélands vont trouver refuge sur les toits car ils sont à l'abri des prédateurs et trouve de la nourriture à la fin des marchés ou bien tuent les pigeons. » […] Pour M. Mante, l'accroissement de cette population en milieu urbain est probable étant donné que les jeunes nés en ville reviendront y nicher à l'âge adulte. » *(La Provence*, 09/07/2001, p.7)

Le motif qui incite à ne pas paniquer apparaît ensuite : « *il existe des moyens d'éradication* », dont la stérilisation est mentionnée comme « *l'un des plus efficaces* ». La présentation de cette mesure s'accompagne d'un avertissement de la protection légale de l'espèce, afin de décourager toute personne qui aurait l'intention d'intervenir sans autorisation. Cet avertissement s'accompagne d'une nouvelle citation du « *garde de Riou* » :

> « Oui, c'est un problème écologique […] car les goélands engendrent un déséquilibre. Mais à la source, c'est bien un problème de société qui concerne la gestion des ordures ménagères. Gare aux solutions primaires ! » (*La Provence*, 09/07/2001)

La nécessité de fermer les décharges pour régler le problème écologique apparaît alors, à travers la désignation d'un « *problème de société* » et la responsabilisation de l'humain, dont les gestionnaires de la nature cherchent à réduire les impacts négatifs sur les espaces insulaires.

Malgré les nuances, un registre alarmiste apparaît discrètement dans le message implicite qui invite les habitants à remarquer que leur bien-être est concerné. Dans d'autres articles postérieurs à celui-ci, l'alerte est plus explicite. Il s'agit des articles qui traitent à la fois de la problématique urbaine et de la problématique insulaire : « *Les gabians prennent nos îles pour des poubelles* » (2004), « *Au secours, les gabians fondent sur la ville !* » (2006), « *Quand les gabians menacent d'envahir le centre de Marseille* » (2007), « *Gabian, l'ennemi intime* » (2008). Ainsi, l'article de 2004 invite à réfléchir en des termes à la fois écologiques et sociaux :

> « « Il faut commencer à réfléchir sur ces problématiques prévient Alain Mante. Sinon, faute de place, les goélands vont modifier leur habitat, coloniser d'autres îles et finir par s'installer en nombre en centre-ville. » » (*La Provence*, 21/04/2004)

Le lecteur est prévenu… Un article de 2007 suggère aussi qu'il faut s'inquiéter du problème urbain qui pourrait succéder ou s'ajouter au problème écologique insulaire :

> « « Les îles étant désormais saturées, les gabians s'installent en ville où ils continuent à pulluler, ce qui laisse penser que le prochain problème que nous aurons à gérer sera sans doute celui de l'augmentation de ces populations urbaines, s'inquiète Alain Mante. Malheureusement, l'éradication pure et simple des goélands n'est pas envisageable car ce problème touche l'ensemble du bassin méditerranéen ». Seule solution, empêcher les oiseaux de se nourrir sur les décharges grâce à la mise en balle des déchets. » (*La Provence*, 09/01/2007)

Ici, le spécialiste de la problématique écologique, et donc des comportements des goélands, s'inquiète de l'expansion du phénomène de nidification urbaine et des difficultés de gestion qu'il faudra affronter. La solution de la réduction de la disponibilité alimentaire au niveau des décharges est ici de nouveau mentionnée après avoir justifié l'impossibilité de l'« *éradication* » par son inefficacité à grande échelle, mais, de manière surprenante, sans mentionner le statut d'espèce protégée alors que celui-ci empêche en premier lieu l'éradication des goélands au sens premier du terme. L'argument de l'efficacité d'action qui montre qu'une solution est recherchée est peut-être plus recevable que celui de la protection de l'espèce qui bloque apparemment toute action.

Dans un autre article, le journaliste se réfère à un autre chargé de mission au CEEP, dans un registre plus emphatique :

> « Et lorsque [le Frioul] sera à son tour saturé, tout porte à croire qu'ils envahiront la ville. C'est en tout cas ce que prédit Patrick Vidal, chargé de mission au Conservatoire-Etudes des écosystèmes de Provence, responsable du Parc Maritime des îles du Frioul (Ville de Marseille). « Poussés par la faim à la recherche d'un nouvel espace vital, les goélands jetteront leur dévolu sur la cité phocéenne, avec les nuisances que l'on imagine en terme d'hygiène, de bruit et de coût pour la collectivité. » » (*La Provence*, 15/04/2007)

Il est ici question d'une « *invasion* » de la ville par les goélands, et des menaces qu'elle représente pour la santé publique, le bien être des habitants et le budget de la ville, trois éléments auxquels à la fois les habitants et les élus peuvent se montrer sensibles.

Globalement, nous avons vu qu'il ressort des articles une responsabilisation de l'humain dans la cascade de problèmes générés par les goélands. Les propos des gestionnaires de la nature repris par les journalistes tendent à souligner cette logique d'interprétation. Ceci a pour

conséquence de souligner également le rôle des gestionnaires qui tentent de limiter localement les dégâts causés par la société de consommation, le fait que tout le monde est impliqué dans l'origine du problème, et que les goélands ne peuvent être tenus pour responsables.

> « Oui, c'est un problème écologique […] car les goélands engendrent un déséquilibre. Mais à la source, c'est un problème de société qui concerne la gestion des ordures ménagères. Gare aux solutions primaires ! » (A. Mante cité dans *La Provence* du 09/07/2001, p.7)

Dans le discours des gestionnaires retranscrit par les journalistes, l'humain est responsabilisé, mais plus en tant que société humaine qu'en tant qu'individu, ce qui évite la culpabilisation du consommateur :

> « « Il y en a toujours eu à Marseille, poursuit Alain Mantes. Mais au début, ils vivaient avec ce que leur offrait la mer. Puis s'est développée la société de consommation. On nous force presque à acheter des choses que l'on ne consomme pas, donc on jette beaucoup. » » (*La Provence*, 28/04/2010, p.5)

De la responsabilité collective dans la production de déchets abondants, l'on en vient à la responsabilité d'un système de fonctionnement dont l'habitant est aussi une victime. L'alerte est donc donnée sur les conséquences de l'expansion des goélands en milieu insulaire et en milieu urbain. Toutefois, les deux problématiques ne se voient pas attribuer le même niveau d'importance.

2. L'ascendance des nuisances écologiques sur les nuisances urbaines

Alors que les nuisances urbaines sont souvent mentionnées dans un registre anthropomorphique et satirique ou encore emphatique, plusieurs articles qui abordent aussi les nuisances écologiques les désignent comme plus graves. Il s'agit notamment de l'article intitulé « *Les gabians traînent de plus en ville* » où, après avoir mentionné la « *valse bruyante et polluante* » subie par les habitants, le journaliste relativise le problème urbain :

> « Mais aujourd'hui, c'est surtout Riou qui souffre de la pollution. Car sur les décharges, les gabians ingurgitent une bouillie d'ordures qu'ils vont recracher, en partie, sur les îles, abîmant le milieu naturel. Et les gabians rejettent de tout : des morceaux de verre et des morceaux de bouchons. » [*La Provence*, 22/06/2003]

La gravité du problème écologique est ici mise en exergue par le transport d'une « *bouillie d'ordures* » depuis un site destiné à leur oubli vers un site à vocation patrimoniale, via le corps des goélands.

Un autre article porte un titre qui évoque le même rapprochement contrasté entre les ordures ménagères et les espaces insulaires : « *Les gabians prennent nos îles pour des poubelles* ». Il relativise également les nuisances urbaines en désignant le problème dans des termes davantage écologiques que l'article précédent :

> « Forcés de quitter leur habitat surpeuplé, ils ont peu à peu colonisé les toits dans certains quartiers. Causant les pires désagréments aux habitants quand vient la période de reproduction, entre le mois d'avril et le mois de juin, où leur agressivité est vite décuplée, entre cris stridents au lever, lâcher de fiente en plein vol, et attaque en piquet pour les plus hargneux. Mais le pire se produit dans le massif des calanques. A quelques encablures de Marseilleveyre ou de Sormiou. Sur l'île de Riou, où les premières colonies ont élu domicile et où, aujourd'hui, leur abondance transforme peu à peu la faune et la flore protégée de ces espaces naturels exceptionnels. » [*La* Provence, 21/04/2004]

Ici, seule l'« *abondance* » des goélands est mentionnée, terme général n'invoquant pas le transfert des déchets. Le renvoi à un encadré qui explique en détail le problème indique que ce sont les fientes de goélands qui dégradent le site en acidifiant le sol. Ainsi donc, les « *pires désagréments* » causés aux habitants sont moins pires que ce qui se produit sur les îles, « *espaces naturels exceptionnels* ».

De même dans l'article publié en 2010 sur une page entière de la rubrique « *Marseille* », intitulé « *Gabians : l'invasion continue-t-elle ?* », où le journaliste présente le recensement des couples nicheurs insulaires alors effectué par le CEEP. Alors qu'il explique le transport des déchets par les goélands depuis les décharges vers les îles, il évoque l'incident au cours duquel une passante a reçu une tête de poisson sur la tête qu'un goéland avait lâchée en vol parce que trop lourde… Après avoir brièvement conté cette situation cocasse dans un registre humoristique, il enchaîne sur la problématique des îles :

> « Mais les dégâts sont plus lourds sur les îles. A Riou ou au Frioul, les fientes et les régurgitations des gabians dévastent le sol qui s'enrichit de nitrate. Et laisse pousser des espèces végétales sauvages, qui attirent rats et lapins, fort nuisibles pour l'écosystème. » [*La Provence*, 28/04/2010]

Ce sont donc encore une fois les nuisances écologiques qui priment sur les nuisances urbaines, d'ailleurs très brièvement évoquées.

L'analyse des articles qui traitent à la fois de la problématique urbaine et de la problématique insulaire montre que l'utilisation du discours des gestionnaires des îles, spécialistes auxquels

les journalistes se réfèrent systématiquement, contribue à l'alerte d'une possible invasion de la ville par les goélands du fait de notre mode de gestion des déchets. Nous pouvons questionner sur le rôle de l'interprétation du discours des gestionnaires par les médias dans cette alerte. L'alerte est donnée initialement par les gestionnaires, uniquement construite par les journalistes ou conjointement portée par les deux groupes ? Il nous semble que la dernière réponse est la plus vraisemblable, que les gestionnaires recherchent une « *mise en visibilité* » (Lemieux 2008) du lien entre le problème écologique insulaire et le problème social des décharges qu'ils ne peuvent affronter qu'en limitant les dégâts causés sur les îles. En évoquant les coûts relatifs à la gestion des nuisances insulaires et urbaines, leurs propos provoquent l'attention des élus et des habitants « *en direction de quelque chose qu'ils ne pouvaient pas ou ne voulaient pas voir, éventuellement avec le souci de susciter leur réaction* » (*ibid*. : 147) : le problème des décharges à ciel ouvert et les enjeux de gestion de la nature sur les îles marseillaises. Certains propos que nous avons recueillis auprès des gestionnaires soutiennent l'hypothèse de leur intérêt à alerter d'une invasion urbaine. En effet, deux d'entre eux nous ont confié que la nidification urbaine des goélands et les nuisances qu'elle engendre pouvaient avoir des retombées positives en sensibilisant les habitants au problème écologique et en les incitant à solliciter les élus. En ce sens, les goélands auraient un potentiel d'influence au moins égal à celui de la presse…

En outre, l'importance des dégâts insulaires est souvent désignée par les journalistes comme supérieure à celle des nuisances urbaines dépeintes avec humour. Ainsi, la mise en scène semble permettre de sensibiliser l'habitant sur des préoccupations écologiques en l'interpelant sur son bien-être quotidien tout en lui signalant que le problème écologique est plus grave. Alors que nous avons vu que certains habitants interrogés associent les goélands aux espaces littoraux marseillais (îles, calanques, rivages, ports) où les oiseaux sont chez eux voire devraient y rester plutôt que s'installer en ville, nous observons dans les articles de presse analysés une préoccupation majeure quant à l'impact de leur présence sur ces sites. Autrement dit, même l'occupation de leur habitat d'origine est remise en question : rejetés de la ville, rejetés des îles, où devraient-ils aller ?

Nous l'avons compris, il n'est pas question de les exclure des espaces insulaires, mais de réduire le nombre de goélands qui s'y reproduisent. Parmi les moyens de contrôle, la gestion des déchets et l'existence des décharges sont constamment discutées dans les articles de

presse analysés. Comment la question de la protection, second facteur majeur de la relation, est-elle traitée ?

III. LA PROTECTION, UN PARAMETRE NEGOCIE ?

Alors que la fermeture des décharges n'est pas envisageable dans le court terme et dépasse le champ de compétence des gestionnaires de la nature, des solutions alternatives ont dû être mises en place pour préserver les espèces insulaires vulnérables, en limitant la présence des goélands sur les sites sensibles, et questionnent *de facto* le statut de protection des goélands. Comment cette question est-elle traitée dans les articles analysés ?

A. LE REJET DES MOYENS D'ACTION HORS PROTECTION

Les solutions alternatives portant atteinte physique aux oiseaux sont franchement rejetées au sein des articles de presse. D'une part, pour des raisons d'« *efficacité* », d'autre part, pour des raisons légales (espèce protégée, amende), enfin et surtout du fait de la responsabilisation de l'homme dans le problème. Ainsi, et paradoxalement, on considère que « *ce n'est pas de leur faute* », et on préfère « *affamer* » les goélands que les « *massacrer* » ou les « *empoisonner* ».

Cette préférence pour des actions indirectes a été observée pour d'autres espèces sauvages protégées, alors que leurs conséquences peuvent donner le même type de résultat que les actions plus directes (létales), c'est-à-dire une augmentation de la mortalité :

> « Beaucoup de gens accepteront des méthodes de contrôle indirectes telles que les clôtures, les chiens de protection, ou le conditionnement aversif. Ces méthodes indirectes sont plus acceptables car elles n'impliquent pas de tuer directement des loups. Certains proposants de ces méthodes semblent cependant réaliser qu'éloigner les loups de leurs proies réduit le potentiel de leur habitat et les conduit inévitablement à la famine ainsi qu'à une mortalité accrue liée à des conflits intraspécifiques. »[73] (Mech 1995 : 275)

[73] « *Many people will accept indirect methods of control such as fencing, guard dogs, or aversive conditioning. These indirect methods are more acceptable because they do not involve humans killing wolves directly. Few proponents of these methods seem to realize, however, that keeping wolves from prey ultimately reduces the carrying capacity of wolf range, and thus fosters starvation and increased deaths from intraspecific strife.* »

S'il est probable que les conséquences de la privation d'une ressource alimentaire majeure sur la survie des individus ne sont pas évidentes pour le plus grand nombre, il apparaît éthiquement plus acceptable d'affamer des individus que de les éliminer par le tir par exemple.

Il semble ainsi que la responsabilité humaine dans l'expansion des goélands renforce l'illégitimité des actions individuelles instituée par la loi. C'est notamment le cas dans un article dont le titre, « *Les gabians arrivent en force sur la ville* », contraste avec les nuances de son contenu (*La Provence*, 09/07/2001, p.7). Le journaliste rapporte le discours du CEEP pour dire « *non aux solutions primaires* », en avertissant que le problème vient de l'humain et que l'espèce est protégée. En somme, abattre des goélands hors d'un cadre légal reviendrait à considérer ces oiseaux comme responsables des problèmes qu'ils causent et à enfreindre la loi pour finalement ne rien régler du problème de leur prolifération.

Un autre article questionne la solution de l'empoisonnement et trouve une réponse négative pour des raisons d'efficacité :

> « Faut-il aller jusqu'à des actions radicales comme l'empoisonnement ? « Surtout pas ! bondit Eric Vidal. Car à terme cela ne ferait qu'augmenter encore les effectifs. […] En attendant leur fermeture les spécialistes préconisent d'emballer, de compacter, ou d'enfouir les déchets, pour les rendre moins accessibles aux oiseaux. […] La stérilisation des œufs doit aussi être envisagée. » (*La Provence*, 02/03/2005)

Méthode dite « *douce* » – quoique plus directe (?) que le compactage des déchets – la stérilisation des œufs ne peut être réalisée que sur dérogation au statut de protection de l'espèce et uniquement par des personnes habilitées à cette pratique. Un autre article brandit le discours du CEEP pour mentionner le coût pénal de l'élimination de goélands ou de leurs œufs sans autorisation, comme dans l'article intitulé « *Au secours ! Les gabians fondent sur la ville* » :

> « Surtout ne pas faire justice soi-même en tentant de liquider l'indésirable : « Le goéland leucophée est une espèce protégée, sa destruction est soumise à autorisation de la Direction de l'agriculture et des forêts », rappelle Alain Mante. Eliminer un gabian ou même un de ses œufs est passible de 6 mois de prison et de 9 000 euros d'amende. » (*La Provence*, 14/06/2006, p.3)

Aujourd'hui, ce sont des professionnels tels que les gestionnaires des îles, des agents municipaux ou des sociétés privées qui peuvent obtenir des dérogations à la protection stricte de l'espèce. Les deux solutions principalement mentionnées (stérilisation des œufs et

fermeture des décharges) semblent ainsi différer dans leur propension à s'accorder avec la protection stricte de l'espèce.

B. S'ADAPTER OU CONTOURNER LE STATUT DE PROTECTION ?

En tant que mesure issue d'une dérogation au statut de protection stricte du goéland leucophée, la stérilisation entre en contradiction avec ce statut qui se transforme alors en statut d'espèce partiellement protégée. Adaptée à une certaine éthique animale qui refuse toute mutilation ou élimination d'individus, cette solution est la plus fréquemment évoquée comme alternative à l'inconcevable fermeture des décharges :

> « Comment lutter contre la prolifération des gabians ? Il faut réduire les décharges, c'est vrai. Mais on peut tuer le problème dans l'œuf – c'est le cas de le dire – grâce à la stérilisation des œufs, obtenue avec une huile minérale. » (*La Provence*, 22/06/2003)

Bien que cette solution soit justifiée dans les discours par la nécessité de limiter les conséquences préjudiciables d'un phénomène dont l'humain est responsable, elle peut paraître contradictoire : l'homme est responsable mais on agit sur les goélands. Aussi, elle reste beaucoup plus discrètement évoquée que celle de la fermeture des décharges, et l'on insiste sur la « *douceur* » de cette action. Par ailleurs, plusieurs articles mentionnent les limites de la stérilisation : elle ne permettrait de réduire la présence des goélands que sur les zones traitées, c'est-à-dire très localement, pour protéger certaines espèces végétales. En revanche, elle ne permet pas de réduire les effectifs de la population marseillaise dans son ensemble.

Une autre solution qui entre en contradiction avec le statut de protection stricte de l'espèce et nécessiterait aussi une dérogation (au regard de la Directive Européenne) est plus rarement mentionnée. Elle consiste à nuire à la qualité de vie des goélands qui ont choisi de s'installer sur les toits :

> « A gêneur, gêneur et demi. En passant à Saint-Anne la semaine dernière, vous l'avez peut-être aperçu sur un toit de la rue Labouly. Un pistolet dans une main, un balai brosse dans l'autre, un casque de moto sur la tête, ce chasseur de gabians mettait au point sa technique… Pas question de tuer l'oiseau, mais de lui faire subir à son tour des problèmes de voisinage… « La méthode consiste à les effaroucher en tirant une balle à blanc, puis de tendre des barbelés sur le toit pour les empêcher de revenir ». Le casque sur la tête ? « C'est pour se protéger des coups de bec car, quand on les déloge, ils rameutent toute la bande, et passent à l'attaque ». D'où

> l'emploi du balai brosse comme arme de dissuasion. A gêneur, gêneur et demi : les gabians, écœurés par de telles nuisances, ont décidé de changer d'adresse. » (*La Provence*, 14/06/2006, p.3)

Cet article témoigne d'une recherche de réciprocité, c'est-à-dire du besoin de contrôler les comportements de l'oiseau à défaut de contrôler sa démographie… On souhaite déranger le goéland pour qu'il quitte un territoire que l'habitant ne lui accorde pas. Dans la mise en scène cocasse de la situation d'effarouchement, le journaliste n'oublie pas de préciser qu'il n'est pas question de mettre l'oiseau à mort mais de lui rendre la monnaie de sa pièce dans l'objectif de lui faire quitter les lieux. La recherche de réponse au dérangement demeure donc toute proportion gardée. Ceci étant dit, rappelons que cet acte d'effarouchement est en contradiction avec la directive oiseaux dans la mesure où les actes d'effarouchement sont également soumis à dérogation.

Somme toute, entre les premiers articles des années 1990 et ceux des années 2000, nous remarquons une différence sensible de traitement du lien entre goélands et déchets. Dans les premiers, l'abondance des résidus est mentionnée comme explication de la croissance démographique des goélands. Dans les seconds, il n'y a plus d'explication, le lien de cause à effet est implicitement établi, la fermeture des décharges ou l'amélioration des techniques d'enfouissement sont mentionnées comme solutions uniques de réduction globale des effectifs de goélands, et les discussions autour de la faisabilité des solutions envisagées se situent dans un cadre de pensée qui évince le débat sur le statut de protection de l'espèce. La question de la protection n'est pas discutée, elle n'a pas été sélectionnée en tant que problème social qui mériterait d'être débattu sur la scène publique.

Le débat sur les modes de protection est probablement évité par les gestionnaires qui craignent de déclasser une espèce, ce qui reviendrait à prendre le risque que cela devienne courant, facile, et qu'après le goéland leucophée, d'autres espèces suivent (Gramaglia 2005). C'est en effet cette crainte qui a amené le Ministère a opter pour la loi de 1995 qui permet de réguler les espèces protégées causant des dommages (Larrère 2000 : 131), et éviter ainsi qu'elles soient exclues de leur domaine de contrôle, qu'elles reviennent aux chasseurs. Cette situation peut aussi être éclairée par la notion de « *croisade morale* » développée par Becker (1985) pour expliquer l'émergence de nouvelles normes en tant que produit d'« *entrepreneurs de morale* », de ceux qui mettent en place les nouvelles normes et ceux qui les font appliquer. La protection (la norme) étant institutionnalisée, les gestionnaires de la nature font partie de

l'appareil d'application des mesures d'une « *croisade morale victorieuse* » (la norme est institutionnalisée). Ils font appliquer la loi de protection de la nature mais ce n'est qu'une partie mineure de leurs activités de gestion qui explique donc probablement peu la nécessité d'autorité en la matière pour cette profession. Toutefois, comme toute profession, celle de gestionnaire de la nature a besoin de justifier les emplois de ses acteurs, lesquels ont besoin de gagner le respect de ceux dont ils s'occupent. Les gestionnaires de la nature ne sont pas forcément attachés à gagner la reconnaissance de la faune et de la flore en faveur desquelles ils agissent en contrôlant les déviants (qui sont en somme pour eux les goélands car ils ne peuvent agir sur les pratiques de gestion des déchets), mais plutôt la reconnaissance de la société pour laquelle ils gèrent la nature. Cela peut donc également expliquer l'absence de questionnement des modes de protection des espèces dans leurs discours. Cela dit, les journalistes pourraient tout de même forcer le débat. Comment peut s'expliquer leur acceptation de la focalisation sur les décharges ?

D'après Lhuilier et Cochin, « *le conflit tient le plus souvent une place centrale dans le traitement médiatique du thème environnemental : qu'il s'agisse de l'affrontement entre société et nature, entre industriels et société civile, entre collectivités locales et pouvoir central, entre scientifiques et experts, la controverse alimente le discours des médias qui amplifie l'effet de confrontation dans les modes de présentation des parties en cause.* » (Lhuilier et Cochin 1999 : 44). En ce sens, la désignation des installations de stockage des déchets en tant que problème de société à la source d'un problème écologique n'est-elle pas un moyen pour les médias de décrire une confrontation de la société avec la nature voire de la société de consommation avec elle-même[74] pour résoudre un problème qui se révèle finalement hybride (englobant des dimensions sociales et écologiques) ? Cette perspective convergerait avec l'intérêt des gestionnaires, dont l'une des missions est la sensibilisation du grand public à la protection de l'environnement vis-à-vis des perturbations d'origine anthropique, de rendre *leur* problème écologique visible au plus grand nombre. Cette convergence, en tant que comportement collectif, semble participer ici à la définition des décharges en tant que problème social, c'est-à-dire « *le résultat d'un processus de définition dans lequel une condition donnée est prise et identifiée comme un problème social* » qui

[74] En cela, la problématique des goélands semble s'inscrire dans le cadre de la « *société du risque* » dont la principale caractéristique est d'être confrontée à elle-même, contrairement aux sociétés antérieures qui se confrontaient à des externalités, parce qu'il n'y a plus rien qui soit extérieur à la société, pas même la nature. Beck (2008 [1986]).

n’existe en tant que tel que lorsqu’il est reconnu par la société en question (Blumer 1971 : 301-302).

IV. SYNTHESE : UN PROBLEME SOCIAL ET UN PROBLEME ECOLOGIQUE IMBRIQUES

L’analyse de notre corpus d’articles de presse publiés dans le quotidien *Le Provençal/La Provence* a montré que, suite à une période où le goéland est mentionné parmi d’autres espèces alors que la municipalité communique sur la gestion de la biodiversité et des oiseaux en ville, il est principalement traité sous le registre de la fable et fait le trait d’union entre gestion de la nature et gestion des déchets.

Le traitement de la question goéland au sein des articles rapportant le discours des gestionnaires des îles met en avant l’impact de l’abondance et des difficultés de gestion des déchets urbains de la société de consommation sur un équilibre écologique. La mobilisation du discours des gestionnaires concourt d’une part à alerter d’une invasion urbaine comme ces « *prophéties catastrophiques* » qui annoncent les menaces d’invasion dans le domaine environnemental (Lhuilier et Cochin 1999 : 42), et permet d’autre part d’opérer « *la mise en visibilité* » (Lemieux 2008) du problème écologique qui est traité dans un « *cadre responsabilisant* » (Dirikx et Gelders 2010). La désignation du transport des déchets depuis les décharges vers les îles par plusieurs milliers de couples de goélands reproducteurs en tant que problème souligne le rôle d’intermédiaire de l’animal qui participe donc au désordre social et spatial occasionné par l’humain. La description des défauts du goéland urbain au travers du triptyque « *sale, bruyant, agressif* » met en avant la contribution de l’oiseau aux pollutions urbaines dominantes d’une part, et met en scène des défauts humains/urbains par un « *effet de miroir* » (Patell 1996; Roué 2002) d’autre part. De plus, il semble se dessiner par contraste ce que l’on pourrait appeler la norme idéale du vivant de notre société, où le propre, le discret et le pacifique sont fortement valorisés. Toutefois, la problématique urbaine se voit minorée par rapport à la problématique insulaire à chaque fois qu’elles sont comparées. Il y a donc une priorisation des questions écologiques liées au problème de la gestion des déchets. Cela est probablement dû au fait que les principaux informateurs sollicités sont les gestionnaires de la nature, mais d’autres éléments peuvent aussi l’expliquer.

En effet**,** la centralité des décharges en tant que facteur explicatif et régulateur de la démographie des goélands relève aussi d'un processus de sélection des problèmes sociaux – au sens de Blumer – qui sont dignes d'être publiquement débattus. Ainsi, parmi une grande diversité de problèmes sociaux naissants, peu sont retenus par le processus sélectif complexe et mal connu d'accession à une légitimé à être débattu dans l'espace public (Blumer 1971 : 303)[75]. Ainsi, le traitement « écologique » des goélands s'explique par différents facteurs. Tout d'abord, les goélands sont effectivement très dépendants et donc très liés aux déchets pour leur survie. Ensuite, le problème des déchets, avec ses dimensions technique et éthique, est déjà reconnu en tant que « *problème de société* » (Lhuilier et Cochin 1999 : 167). Enfin, il est prégnant au niveau local (Peraldi et Samson 2006), significatif pour les informateurs privilégiés par les journalistes (CEEP), central pour les médias qui traitent massivement des questions environnementales depuis les années 1960 (Hansen 2011), et révélateur du contexte général de la lutte de la société moderne contre elle-même (Beck 2008 [1986]). La question des décharges est donc centrale : il s'agit à la fois d'un problème social (ou de société) hautement prioritaire dans l'agenda médiatique local et d'un élément central pour les goélands (décharges = alimentation) et donc pour les gestionnaires (décharges = cause du problème). Par contre, la question de la protection n'est pas soulevée dans la presse écrite locale que nous avons étudiée. Contrairement aux déchets, ce problème n'est pas entré dans l'arène de considération publique, il n'a pas atteint le statut de problème social qui peut alors être publiquement débattu (dans ce contexte local du moins).

L'absence de débat dans la presse locale autour des modalités de protection de la nature pose aussi la question de la sélection des informateurs et des questions à débattre par les journalistes. Le statut légal du goéland est mentionné d'une part en suggérant au lecteur d'en tenir compte et donc de ne pas tenter d'intervenir personnellement sur l'oiseau, d'autre part lors de l'explication de la spécificité des mesures de régulation de l'espèce. La stérilisation des œufs de goélands est expliquée et justifiée à la fois par le statut de protection de l'espèce et par la nécessité de réduire les nuisances écologiques induites par sa croissance démographique. Cela correspond au discours des gestionnaires des îles marseillaises qui, étant

---

[75] « […] *among the wide variety of social conditions or arrangements that are recognized as harmful by differing sets of people, there are relatively few that achieve legitimacy. Here again we are confronted with a selective process in which, so to speak, many budding social problems are choked off, others are ignored, others are avoided, others have to fight their way to a respectable status, and others are rushed along to legitimacy by a strong and influential backing.* »

les premiers acteurs locaux en prise avec les goélands, sont les plus susceptibles d'être sollicités par la presse locale qui a généralement tendance à évoquer des actions et des évènements locaux (Neveu 2009).

Il est plus envisageable d'étudier et de comprendre les processus de définition de problèmes sociaux que les mécanismes qui empêchent certains problèmes d'acquérir une reconnaissance publique. Cela dit, la notion de « *croisade morale* » nous aide à comprendre en quoi le statut et les fonctions des salariés gestionnaires de la nature pouvaient les empêcher de remettre en question les modes de protection de la nature qui fondent la raison d'être de leur profession. Nous pouvons aussi considérer « *l'avènement de la biodiversité* » (Mauz 2009) qui pourrait avoir acquis le statut de « *bien en soi* » et le pouvoir caractéristique de ce type de biens à savoir la « *clôture de la justification* » (Dodier 2005). La justification des dispositifs de protection des espèces et des habitats n'a plus lieu d'être s'ils sont regroupés sous le concept de biodiversité érigé en bien commun. Enfin, il semble également apparaître dans l'espace public un certain inconfort éthique autour des modes d'intervention sur les goélands qui pourrait être un symptôme de la nouvelle forme de domination développée par notre société à partir du 17ème siècle, le « *biopouvoir* » (Foucault 2006 [1976]). A la différence du pouvoir souverain qui était fondé sur le droit de tuer, de prendre la vie en cas de mise en danger du roi, le biopouvoir revêt deux aspects qui visent à contrôler la vie plutôt que menacer de mort : « *On pourrait dire qu'au vieux droit de faire mourir ou de laisser vivre s'est substitué un pouvoir de faire vivre ou de rejeter dans la mort* [laisser mourir] » (*ibid.* : 11). Il s'agit d'une part des dispositifs disciplinaires mis en place dans les prisons, les casernes, les hôpitaux, les écoles, etc., et d'autre part des techniques de régulation des populations telles que la démographie, l'hygiène, la médecine, qui aboutissent à une « *société normalisatrice* […] *effet historique d'une technologie de pouvoir centrée sur la vie* » (*ibid.* : 18).

Les espèces sauvages sont classées tout d'abord en fonction du statut de leurs populations (protégées, chassables) puis en fonction de leur pouvoir de nuisance envers l'homme (à travers l'atteinte à la biodiversité, à la qualité de vie, aux activités économiques), ce qui autorise à exercer un pouvoir sur la vie d'individus de ces espèces. On stérilise des milliers d'œufs de goélands pour des raisons écologiques, sociales et éthiques, ainsi que pour des raisons d'efficacité. On préfère affamer les adultes et étouffer des embrayons plutôt que de tirer ou empoisonner les adultes et écraser les œufs, une action indirecte à une action directe. Le mode de mise à mort est un sujet très sensible qui semble révéler un conflit entre les droits

de l’animal (échelle de l’individu) et la conservation de la biodiversité (échelle de l’espèce) (Callicott 2010).

L'analyse des discours sur les goélands apporte plusieurs éléments de compréhension des relations entre habitants et goélands et de leur appréhension dans l'espace public.

1. Tout d'abord, elle confirme que le goéland n'est pas simplement considéré comme un symbole du problème des déchets sur lequel les habitants projettent leurs interprétations des problématiques urbaines (déchets, bruit, agressivité). Il est aussi et peut-être surtout considéré comme un co-acteur du désordre urbain, du fait de sa tendance à faire les poubelles, à les éparpiller, à transférer les déchets des sites de stockage aux espaces insulaires, à crier puissamment de jour comme de nuit, à dérober de la nourriture, à attaquer les animaux domestiques et même les humains au mieux pour défendre sa couvée, au pire pour les chasser de son nouveau territoire. Les tentatives individuelles d'effarouchement ou la sollicitation de l'intervention des services municipaux confirment une volonté de modifier les termes de la relation et d'influencer les comportements du goéland.

2. Le triptyque de nuisances imputées aux goélands est commun au discours des habitants et des journalistes. Il faut tout de même noter des différences dans les registres employés, les références auxquelles il est fait appel, ainsi que la majoration de la nuisance sonore et de l'agressivité du goéland chez les habitants. En effet, les habitants emploient moins le registre humoristique que les journalistes, se réfèrent aux médias d'information pour appuyer leurs propos (presse écrite locale, reportages et informations télévisés), et décrivent longuement les nuisances sonores et les comportements agressifs des goélands, alors que les journalistes utilisent généralement le registre humoristique pour évoquer brièvement les nuisances urbaines, et se réfèrent aux gestionnaires des îles et plus rarement aux écologues en tant qu'autorités scientifiques pour expliquer la problématique écologique. En outre, les usages croisés des discours des uns et des autres suggèrent que les trois catégories (plaignants, journalistes, gestionnaires) ont des intérêts convergents à pointer du doigt le problème de la gestion des déchets : attirer l'attention des élus pour les uns, l'intérêt des lecteurs pour les autres.

3. Bien que la focalisation sur les déchets et les comportements alimentaires des goélands apparaisse dans les deux types de discours, la problématique insulaire et la problématique urbaine n'y occupent pas la même place. Ainsi, la première apparaît plus importante dans les articles de presse et la seconde dans les discours des habitants interrogés et des plaignants. De plus, et non sans lien, la protection de l'espèce n'est pas publiquement discutée alors que des habitants la remettent en question. Dans les articles, les alternatives mentionnées à la fermeture des décharges rejettent toute mesure individuelle et se placent dans le cadre de la protection sans la discuter. Contrairement à ce que nous avons décelé dans le discours de plusieurs habitants, la protection de l'espèce n'est jamais remise en question dans les facteurs mentionnés au sein des articles. Au contraire, il y a mise en visibilité d'un problème écologique par l'implication du citoyen à travers la responsabilité de l'humain dans le déséquilibre, la logique d'action des naturalistes (appels à « *dénonciation* », appels à bénévolat), le questionnement sur le bien-être des habitants. Dans ce sens, des naturalistes professionnels bretons évoquent également la nécessité de ne pas considérer uniquement les nuisances urbaines posées par les goélands, mais également les menaces qu'ils représentent pour d'autres espèces plus vulnérables (Cadiou et al. 1997; Cadiou et Sadoul 2002). La majoration du problème écologique semble donc liée aux référents gestionnaires, à leur implication dans la « *croisade morale* » (Becker 1985) pour la protection de la nature.

La description et l'analyse des comportements des goélands à Marseille (chapitre 2), et des discours des habitants et de la presse écrite locale (chapitres 3 et 4) nous ont permis de mettre en évidence d'un côté le rôle de co-acteur du goéland dans la relation, et d'un autre côté la centralité des déchets comme facteurs explicatifs de la croissance démographique des goélands, ainsi que l'éviction du débat sur la protection de l'espèce dans l'espace public. Les deux derniers chapitres vont nous permettre de mieux comprendre le rôle de la gestion des déchets à Marseille (Chapitre 5) et celui de la gestion des populations de goélands marseillais dans la dynamique de ces populations et la présence des goélands en ville (Chapitre 6).

Partie 3 :

Gestion des déchets et gestion de l'espèce

CHAPITRE 5. LES GOELANDS ET LES DECHETS URBAINS : UTILISATION D'UNE RESSOURCE QUI EVOLUE

Les déchets d'origine anthropique sont au cœur des études écologiques portant sur la dynamique des populations de goélands (Chapitres 1 et 2), au cœur des discours des habitants sur la présence des goélands en ville (Chapitre 3), et au cœur des discours de la presse locale qui reprend celui des gestionnaires des îles pour expliquer le problème écologique et leur rôle dans sa résolution (Chapitre 4).

La ressource trophique est en effet un paramètre vital qui détermine de nombreux comportements animaux, et il a bien été démontré que les goélands se reproduisant sur les îles marseillaises sont fortement dépendants de la ressource alimentaire disponible sur les décharges du pourtour marseillais (Duhem 2004; Duhem et al. 2007). Cela dit, nous ne connaissons toujours pas l'importance des résidus situés en ville pour les populations urbaines et/ou insulaires, ni celle de l'évolution des techniques de gestion des déchets sur l'évolution de l'accessibilité des déchets pour les goélands.

Alors que certains auteurs prédisaient la poursuite de la croissance démographique des effectifs de goélands dans la région marseillaise du fait de la persistance de ses décharges péri-urbaines (Duhem et al. 2008), d'autres constataient une baisse des populations au Nord-Est de l'Espagne et avançaient l'importance de l'amélioration générale des techniques d'enfouissement dans cette tendance (Ramos et al. 2009).

Dans ce chapitre, nous tentons d'apporter des éléments de compréhension supplémentaires sur cette question dans le contexte marseillais, d'une part en interrogeant l'histoire de la gestion des déchets par cette commune et les communes voisines (archives), d'autre part en observant la présence des goélands sur le parcours actuel des déchets (observations), et enfin en discutant l'évolution des modes d'enfouissement actuels et son rôle dans la disponibilité d'une ressource trophique actuellement majeure pour les populations reproductrices marseillaises de goélands (enquêtes).

I. DECHETS ET PREMIERES NIDIFICATIONS URBAINES

Rappelons que le phénomène de nidification urbaine des goélands a vu le jour en Europe occidentale avant de se répandre en Amérique du Nord, et qu'il concerne encore aujourd'hui essentiellement l'hémisphère Nord (Coulson et Coulson 2009). Au travers de publications ornithologiques et écologiques, des discussions se sont développées au 20ème siècle sur les causes et le mécanisme de ce phénomène. Dans les logiques explicatives adoptées, les déchets constituent un facteur dont le statut varie selon les auteurs et les contextes d'études. Quelles sont les principales théories explicatives ? Quelles places y trouvent les déchets ? Et de quels déchets s'agit-il ?

A. LES DECHETS COMME CAUSE D'EXPANSION DES POPULATIONS

Plusieurs articles s'intéressent soit au régime alimentaire des goélands, soit aux premières nidifications sur des toits de villes et villages sans relier les deux. Ainsi, Boswall (1959) restitue ses observations de comportements alimentaires de différentes espèces de goélands lorsqu'elles suivent un petit bateau de pêche dans lequel il a embarqué en mer du Nord, afin de documenter leur utilisation des rejets de pêche. Stevens (1960) reporte quant à lui les premières observations de nidification de goélands argentés sur les toits de petites villes et de villages en Angleterre, la première se situant à Port Isaac en 1910, sans proposer d'explications à ce nouveau comportement. Par ailleurs, Paynter (1963) témoigne des premiers cas reportés de nidification urbaine de goélands argentés en Amérique du Nord, dans le Massachussetts. Les oiseaux occupent le toit plat recouvert de gravier d'une entreprise de Boston située en front de mer. Cet auteur non plus ne propose pas d'explication directe au phénomène mais prévoit une même expansion qu'en Europe avec pour conséquence le développement d'un comportement alimentaire extensif sur les terrains agricoles. Dans les premiers temps, la croissance démographique des populations de Laridés n'est donc pas mise en rapport direct avec les déchets urbains dans les publications, mais bien avec les activités de pêche et d'agriculture. L'absence de ce lien se retrouve notamment chez Cossec (1984) qui relate son observation du phénomène « *déjà ancien* » de nidification des goélands argentés sur des toits de bâtiment d'entreprise d'un petit port breton, sans en évoquer les causes.

Par contre, l'article de Harris (1965) met l'accent sur la nécessité de connaître leur régime alimentaire pour discuter des raisons de l'expansion de nombreuses espèces de Laridés dans l'hémisphère Nord depuis le début du 20ème siècle. Aussi a-t-il étudié le régime alimentaire des goélands argentés, bruns et marins au Pays de Galles. Il a montré que chaque espèce se nourrissait de poissons, crustacés et insectes, et que seuls les goélands marins se nourrissaient aussi de déchets ménagers à l'époque. Il présente également les goélands argentés comme une menace, non pas pour la production piscicole ou pour la pêche, mais pour la conservation d'autres espèces, par la prédation et la compétition pour l'espace. Ainsi, au vu de la littérature scientifique de cette époque à laquelle nous avons pu accéder, certaines espèces de goélands semblent inscrites dans une problématique écologique avant que le lien entre leur croissance démographique et les déchets urbains ne soit clairement établi.

Toutefois, des articles postérieurs établissent et renforcent ce lien de cause à effet entre déchets urbains et croissance démographique des goélands. Ainsi, celui de Cramp (1971) pour qui l'expansion de plusieurs espèces de Laridés des deux côtés de l'Atlantique Nord au 20ème siècle s'explique principalement par trois facteurs : leur nouveau comportement de charognards urbains en tête, un changement climatique, et enfin la réduction de la persécution. En ce qui concerne les espèces qu'il a étudiées en Angleterre et en Irlande, il avance que la réduction de la persécution est le facteur le plus important pour la mouette rieuse, et le comportement de charognard urbain le plus significatif pour les autres espèces (goéland argenté, goéland brun, mouette mélanocéphale) (Cramp 1971 : 481). Il précise que ces dernières se nourrissent abondamment au niveau des ports, des décharges, et des sorties d'égouts en mer. L'accroissement de leurs populations faisant pression sur les habitats de nidification habituels, ce serait la principale cause du phénomène de nidification urbaine, considéré comme plus important en Angleterre que dans le reste de l'Europe ou en Amérique du Nord à cette époque (Cramp 1971 : 482). Cette logique explicative se retrouve dans la synthèse de Cadiou sur les goélands en France (Cadiou 1997) ainsi que dans l'autre hémisphère. En effet, des chercheurs australiens montrent que les mouettes argentées (*Larus novaehollandiae*) se nourrissent d'aliments « *naturels* » jusqu'au moment des éclosions, après quoi elles se reportent sur les décharges (Smith et Carlile 1993). Ces auteurs soulignent le parallèle étroit qui existe entre la croissance démographique humaine et le nombre de mouettes argentées reproductrices, impliquant une relation causale entre les déchets générés par les humains et le nombre de mouettes argentées (Smith et Carlile 1993 : 9).

Plus généralement, de nombreux auteurs focalisent sur les ressources alimentaires d'origine anthropique pour expliquer les comportements des goélands et la croissance de leurs populations. C'est le cas d'Andersson (1970) qui explique la croissance de la population suédoise de goélands argentés à travers l'analyse de leur régime alimentaire, par la proportion de déchets provenant d'abattoirs et de décharges publiques dans les bols alimentaires. Il ne mentionne aucun des « *autres facteurs d'explication* ». Rodway et Regehr (1999) expliquent aussi la croissance des populations de goélands argentés en Terre Neuve par l'augmentation de la disponibilité alimentaire générée par les déchets, cette fois les rejets de pêche. Baudoin et Le Maréchal (1988) évoquent quant à eux certaines « *décharges d'ordures ménagères* » comme facteurs déterminants de plusieurs voies de migration estivale des goélands leucophée en France. Sur la côte Est de l'Espagne, des écologues ont montré que la distribution numérique hivernale des goélands leucophées sur les décharges dépend de la disponibilité alimentaire qu'elles offrent (Sol et al. 1995). Enfin, Vincent (1994) utilise l'observation du comportement de crevage de sacs poubelles par les goélands urbains du Havre comme indice d'une « *protoculture* » propre à cette colonie.

D'autres auteurs donnent une importance égale aux déchets, à la protection de l'espèce, et à la disponibilité en sites de nidification sécurisés en ville. Par exemple, Garcia Petit et coll. (1986) évoquent trois facteurs ayant contribué à l'expansion des populations de goélands leucophée et à leur colonisation de la ville de Barcelone : la quantité importante de toits et terrasses non fréquentés par l'homme ; la proximité de différentes ressources alimentaires dont les rejets de pêche essentiellement ; et la population hivernale qui occupe le port et peut attirer des individus reproducteurs. Belant (1997) mentionne la protection des colonies, l'augmentation du nombre de site de nidification disponibles du fait de l'aménagement d'îlots, ainsi que l'exploitation des décharges par les goélands en tant que causes suspectées de la croissance de leurs populations au Canada. Dans sa synthèse, Rock (2005) évoque également les déchets en tant que facteur de croissance des populations urbaines et non urbaines de goélands argentés en Angleterre, après que les mesures de protection leur aient permis de remonter leurs effectifs. D'autres auteurs encore majorent le facteur des mesures de protection et relèguent les déchets au second plan.

B. LES DECHETS COMME SOUTIEN A L'EXPANSION

Comme nous l'avons mentionné en introduction générale, la synthèse de Spaans (1971) sur le régime alimentaire des goélands argentés aux Pays Bas est le premier article dont nous disposons qui pose clairement la logique selon laquelle les mesures de protection sont le facteur déclencheur de la croissance des populations et où la disponibilité alimentaire offerte par les décharges en est le facteur amplificateur. Cette logique se retrouve dans l'article de Monaghan et Coulson (1977) pour qui la protection et la conservation des oiseaux de mer sont la principale cause du relâchement de la pression humaine sur les colonies et, en conséquence, de la saturation de ces dernières. Les jeunes oiseaux auraient alors été incités à l'émigration vers de nouveaux sites de nidification dont les toits des villes. Selon ces auteurs, les goélands ont réagi rapidement à cette situation grâce à d'importants apports alimentaires, non précisés (ibid. : 99).

Plus récemment, on retrouve cette logique dans l'article de Soldatini et coll. (2008) qui ont comparé la biologie de reproduction de goélands leucophée en Italie entre un site urbain (Venise) et un site insulaire (Lagon de Venise). Ils définissent le milieu urbain comme une nouvelle ressource utilisée dont la colonisation a réussi grâce à la protection que cet environnement offre aux oiseaux contre les prédateurs ainsi qu'à la proximité de ressources alimentaires locales d'origine anthropique. Coulson et Coulson (2009) mettent aussi l'accent sur le facteur de la protection et assignent à l'alimentation un rôle de soutien du phénomène. Ils expliquent ainsi à l'échelle globale la reprise de croissance des populations :

> « Au cours du 19ème siècle, les effectifs de nombreuses espèces d'oiseaux marins […] et de mammifères carnivores […] en Grande Bretagne et ailleurs ont chuté du fait de la persécution. Cela a été suivi pendant une grande partie du 20ème siècle par une restauration simultanée des effectifs de ces différentes espèces […] entraînée par la réduction de la persécution des oiseaux suite à l'application progressive des Bird Protection Acts de 1869 et 1880. […] La nourriture était nécessaire dans le soutient de ces accroissements, mais elle n'a probablement pas été limitante puisque les effectifs ont tout d'abord retrouvé leur niveau antérieur. L'augmentation des décharges et des rejets de pêche dans la seconde moitié du 20ème siècle a dû jouer un

rôle plus récemment en permettant à ces espèces de croître bien au-delà de leurs effectifs historiques. »[76] (Coulson et Coulson 2009 : 1-2)

Enfin, de façon assez marginale au regard des facteurs énoncés par les autres articles, Nankinov (1992) explique la nidification sur les toits de villes et de villages bulgares par le manque de sites naturels sécurisés, la densité accrue de la population et l'impact humain négatif sur les aires côtières des colonies. La marginalité de cette explication est probablement due au fait que la nidification urbaine bulgare est la plus ancienne connue – elle remonte aux années 1890 – et s'est peut-être développée dans un contexte socio-culturel n'accordant pas de statut de protection aux oiseaux. Il semble donc que, à la fois les mesures de protection et les pratiques de persécution peuvent être des facteurs proximaux d'explication de la nidification urbaine. Le premier diminue la distance de fuite des goélands vis-à-vis de l'humain et le second amène les oiseaux à chercher des sites sécurisés. La protection est peut-être nécessaire pour que la persécution et/ou la prédation dirigent les goélands vers les toits.

Que leur rôle soit considéré comme central ou secondaire dans l'explication du phénomène de nidification, les déchets sont évoqués par la plupart des auteurs. Cela dit, la nature des déchets mentionnés varie selon les contextes et les argumentaires sur les avantages offerts par le milieu urbain.

C. DE QUELS DECHETS PARLE-T-ON ?

Comme nous l'avons vu, les rejets de pêche et les décharges d'ordures ménagères sont les principaux types de déchets désignés comme participant à la croissance démographique de nombreuses populations de goélands, et indirectement au phénomène de nidification urbaine. Cependant, les avis ne sont pas consensuels concernant le rôle direct des déchets dans ce phénomène. Par exemple, si Rock (2005) avance que la croissance démographique est essentiellement due à l'augmentation massive de disponibilité alimentaire offerte par les

---

[76] « *During the 19th century, the numbers of many seabirds […] and mammalian carnivores […] in Britain and elsewhere declined due to persecution. This was followed during most of the 20th century by a simultaneous recovery in numbers of many of these species […] brought about by the reduced persecution of birds arising from the progressive implementation of the 1869 and 1880 Bird Protection Acts. […] Food was necessary to support these increases, but this was unlikely to have been limiting, since increasing numbers were, at first, only returning towards those of earlier years. Increasing amounts of landfill and fish offal in the second half of the 20th century may have played a role more recently in allowing these species to increase well beyond their historic numbers.* »

décharges et les nouvelles habitudes de consommation après les deux guerres (p.338), il insiste sur le fait que les déchets à collecter (poubelles dans les rues) sont probablement beaucoup moins importants pour le régime alimentaire des couples urbains que les déchets stockés dans les décharges alentours (p.351). C'est également le cas de Soldatini et coll. (2008) pour qui l'avantage de la ressource alimentaire micro-locale n'est pas démontré par le suivi comparatif sur trois années de suivi des qualités reproductrices (dates de ponte, d'éclosion, et d'envol, taille des couvées, des œufs, nombre de jeunes à l'envol) de couples urbains et lagunaires à Venise en Italie. En effet, alors que leurs résultats montrent une plus grande proportion d'échecs reproducteurs au sein des colonies lagunaires (expliquée par une plus grande exposition à la prédation), ils montrent aussi une équivalence des critères de qualité des couvées réussies. En effet, la taille et le nombre d'œufs, ainsi que le nombre de jeunes à l'envol étant similaires entre le milieu urbain et le milieu lagunaire, il semble que les paramètres alimentaires le soient aussi (Soldatini et al. 2008 : 301). Ceci, ajouté à l'observation par les auteurs d'allers et venues de goélands urbains sur les mêmes sites d'alimentation que les goélands lagunaires (non précisés), suggère que les poubelles urbaines ne sont pas une ressource majeure pour les reproducteurs urbains vénitiens. A l'image des rapaces qui nichent en ville et se nourrissent à l'extérieur (Chace et Walsh 2006), il est très probable que ce soit le cas pour les goélands également que ce soit sur les décharges ou d'autres sites (marais, champs, etc).

Comme l'a souligné Andersson (1970), chaque contexte a ses particularités qu'il convient d'éclairer autant que possible pour saisir les comportements de la population de goélands étudiée. C'est l'objectif que nous avions en tête lorsque nous avons décidé d'une part de nous intéresser aux archives de la ville de Marseille et d'autre part d'enquêter sur la gestion de ses déchets ménagers municipaux.

II. LES CENTRES DE TRANSFERT DES DECHETS : UNE SOURCE ETEINTE

La Communauté Urbaine Marseille Provence Métropole (CUMPM) est pourvue de quatre Centres de Transfert des Déchets (CTD) s'ajoutant à ceux de la Communauté d'Aubagne et des Pays de l'Etoile. Ces structures correspondent à la première étape de destination des

déchets ménagers collectés en ville. Nos enquêtes ont porté sur trois CTD, deux étant situés dans Marseille (CTD Nord et CTD Sud), le troisième à Aubagne (Figures 71-72).

Il ressort de nos enquêtes (observations et entretiens) que les goélands n'utilisent que l'un d'entre eux comme ressource alimentaire : le CTD Sud de Marseille. De plus, d'après nos entretiens avec différents techniciens, il semble que le nombre d'oiseaux utilisant ce site a diminué lors des dernières décennies, suite à la fermeture de celui du Prado (vers 1990, 20090210 CTD MRS SUD2) et à l'évolution du matériel de transfert des déchets. Les centres de transfert, concentrant les déchets ménagers, sont des sources potentielles de nourriture pour les goélands. Ont-ils rendu les déchets urbains plus accessibles ou moins accessibles pour les goélands au sein de la ville ? Comment était organisée l'évacuation des déchets urbains avant la création de ces centres ? Comment sont-ils utilisés par les goélands depuis leur création ?

A. DES DEPOTOIRS DISPERSES AUX POLES DE TRANSFERT

Les CTD de Marseille sont des installations qui centralisent les déchets collectés sur l'espace urbain de la ville, comprenant à la fois les déchets des ménages et les déchets de la plupart des commerçants, artisans, et restaurateurs de la ville (CUMPM 2010). Que devenaient les résidus urbains avant la mise en place de ces structures ? Bien qu'il nous soit impossible ici d'en dessiner le paysage, les documents d'archives que nous avons trouvés suggèrent que les CTD font suite aux dépotoirs épars connus jusqu'à la fin du 19ème siècle.

1. Des dépotoirs aux CTD en passant par les rejets en mer

Un document de la Société Agricole et d'Assainissement des Bouches du Rhône, intitulé *Assainissement de Marseille et fertilisation de la Crau*, mentionne des statistiques réalisées sur la mortalité pendant les épidémies de choléra successives de 1884 et 1885. Ces statistiques montraient que la mortalité aux abords des dépôts d'immondices était alors supérieure à la mortalité près des usines de transformation. Ceci aurait entraîné une fermeture des dépotoirs par « *l'autorité administrative* », entraînant ainsi un rejet en mer des « *produits de nettoiement* » notamment pendant les épidémies[77].

[77] Société Agricole et d'Assainissement des Bouches du Rhône, 1889, « Assainissement de Marseille et fertilisation de la Crau », p.2 [ADMRS 5M232]

Cette pratique était alors reconnue comme affectant très négativement les pêcheries de la rade et infectant le rivage par les matières et cadavres d'animaux soumis aux courants[78]. De ce fait, la Société Agricole et d'Assainissement des Bouches du Rhône se réjouissait du contrat qui fût signé entre l'Ingénieur Montricher et la ville de Marseille. Ingénieur des Mines (ou des Ponts et chaussées affecté aux Bouches du Rhône), il propose en 1886 un projet d'assainissement de Marseille traitant de la suppression des dépotoirs et visant à supprimer la pratique provisoire du rejet en mer[79].

En juin 1887, Montricher signe une convention avec la Mairie, l'« *administration Baret* ». Pour ce projet, il charge l'ingénieur en chef de la ville de créer deux gares spéciales, en deux points opposés de la ville (au Prado et à Arenc), qui deviennent les deux centres de transfert, alors appelés « *décharges* », imposés aux entrepreneurs du nettoiement. Les tombereaux du service public doivent pouvoir y déverser leurs 200 tonnes d'ordures quotidiennes dans des wagons (1200 tonnes/jour aujourd'hui sur les deux sites, d'après nos enquêtes). Les matières chargées dans les wagons doivent être expédiées le jour même, de sorte qu'elles ne polluent pas le voisinage de leurs dites émanations infectées suite à la fermentation qui débute dans les 24 heures[80]. Alors que les premiers fours destinés à l'incinération des déchets naissent en Angleterre en 1870 et en France en 1903 selon Véolia (2008), les documents analysés ne montrent aucune trace de réflexion quant à cette alternative. Peut-être Marseille faisait-elle partie des villes réticentes à la diffusion des procédés d'incinération comme remède moderne absolu au problème des déchets (Frioux 2009b : 59) ?

2. Dernières relocalisations des CTD

Depuis lors, il semble que les centres de transfert ont changé plusieurs fois de localisation, tout en restant chacun dans une aire géographique qui permet de gérer les déchets de la zone Nord de la ville et ceux de la zone Sud. A travers nos interviews, nous avons pris connaissance des derniers changements. Ainsi, côté Sud, le parc du 26ème centenaire a été créé à la place du centre de transfert qui a été déplacé au boulevard Rabateau dans les années 1990. Il est encore souvent évoqué par les habitants au titre de « *l'ancienne décharge du Prado* »

---

[78] Idem, p.3

[79] Montricher, 1890, Assainissement de Marseille, Marseille, 36p. [ADMRS 5M232]

[80] Idem, p.6

dont ils estiment souvent la disparition à l'origine de la dispersion des goélands sur Marseille à la recherche d'autres sources de nourriture. Côté Nord, un rapport de 1976[81] indique que le centre de transfert se situe encore à l'époque en gare d'Arenc, que la mise en place d'une installation de « *broyage des ordures ménagères* » est souhaitable pour diminuer le coût de leur transport, et que les envols de déchets représentent une nuisance suffisante pour acquérir une nouvelle partie de l'aire de stockage d'Entressen qui est protégée du vent. Autant de préoccupations qui, dans la problématique plus générale des pollutions environnementales, susciteront diverses propositions visant à des améliorations.

B. LES GOELANDS FACE A L'HERMETICITE DES CENTRES DE TRANSFERT

Les deux CTD Nord et Sud de Marseille absorbent actuellement 90% du tonnage total de déchets ménagers transférés (respectivement 235 000 t et 130 000 t environ), qui étaient ensuite, jusqu'à récemment, transportés par voie ferrée vers le centre de stockage des déchets de Saint-Martin-de-Crau (ISDND La Crau) (CUMPM 2010). Il était prévu qu'à partir de décembre 2010 les wagons soient dirigés vers le nouvel incinérateur de Fos-sur-Mer [20100903 MRS PRO : B115] et vers les ISDND de Gardanne et Fare-les-Oliviers pour les surplus (Broqua 2010). Deux autres CTD (Ensuès et Aubagne), aux tonnages plus réduits (Ensuès 37 000 t., et Aubagne 5 100 t.), transfèrent les déchets d'autres communes de la CUM et ceux de Marseille en moindre quantité (CUMPM 2010) (Tableau 6, Annexe 1).

1. Le centre de transfert Nord : un hangar grillagé

Le CTD Nord actuel existe depuis 1999, et se situe rue Le Chatelier (15ème arr.), à 1,5 km du trait de côte, 9 km de l'archipel du Frioul, 20 km de celui de Riou, et 6 km de l'ISDND le plus proche (JDR). Avant cet emplacement, il était situé Boulevard Ampère, site désormais occupé par un centre de tri [20090210 CTD MRS NORD]. Entièrement grillagé depuis sa construction, il accueille les 2/3 de la collecte marseillaise, soit 800 tonnes/jour, dans des conditions qui ne permettent pas l'accès aux déchets pour les goélands. Lors de notre visite du centre, un seul goéland a été observé qui était posé sur le rebord du toit du hangar. Seuls les

[81] Rapport de Mr le Maire, en concertation avec TAM Nettoiement, soumis au Conseil Municipal et au Préfet, avec pour objet : « Construction d'une station de broyage des ordures ménagères de Marseille – Demande de subvention – Exécution des études », rédigé le 21/10/1976, approuvé par le Préfet des Bouches du Rhône le 15/04/1977 [AMMRS 753W78].

pigeons semblent se faufiler sous le toit et se nourrir sur les lieux. En effet, les camions-bennes pénètrent dans l'espace grillagé par une porte attenante au hangar et déversent leur contenu dans une fosse sous le hangar. La fosse est vidée par une pelle qui y saisit les déchets pour les entasser dans les wagons d'un train. Ces wagons sont munis de capots hermétiques. Ils entrent par une porte du hangar ouverte à leur mesure, sont décapotés une fois entrés à l'intérieur, puis remplis de déchets. Ils sont re-capotés avant de sortir du hangar et d'être mis sur une voie extérieure au centre en attendant que tous les wagons du train soient remplis et prêts à partir vers l'ISDND de La Crau. Il semble donc que, tout d'abord, les ouvertures très ajustées du hangar et les grillages qui enveloppent le site sont des éléments prohibitifs pour l'entrée des goélands sur le site, ces oiseaux nécessitant davantage d'espace pour leurs manœuvres aériennes, et probablement d'avantage de possibilités de fuite pour oser approcher et prendre des risques. Certes, l'activité en continu (de 5h à 2h du matin) qui caractérise ce site du fait qu'il accueille les collectes de nuit pourrait présenter l'avantage pour les goélands de brasser des détritus en continu et donc d'offrir une disponibilité en continu. Cependant, étant donnée la configuration du site décrite ci-dessus, cela semble plutôt représenter un inconvénient en étant une source de dérangement continu. Enfin, la troisième barrière pour l'accès aux déchets, initialement prévue pour perfectionner les mesures contre les envols de détritus, est le système de capots des wagons. Ces capots, utilisés depuis plus de 10 ans, semblent rendre les wagons suffisamment hermétiques pour que l'accessibilité aux déchets qu'ils contiennent soit nulle pour les goélands, notamment lorsqu'ils sont en attente en dehors de la zone grillagée. A ce jour, le CTD Nord semble donc hermétique aux goélands.

2. Le centre de transfert Sud : les dernières brèches ?

Le CTD Sud accueille le dernier tiers des déchets collectés sur Marseille. Il est situé boulevard Fernand Bonnefoy (10ème arr.) depuis 1987, non loin de l'ancien site dit « *Décharge du Prado* », aujourd'hui réaménagé sous la forme d'un Parc urbain : le Parc du 26ème centenaire. En effet, la nécessité pratique et économique d'évacuer les déchets par voie ferrée semble avoir stabilisé les aires géographiques des sites depuis le projet Montricher des années 1880. Cette double nécessité, à laquelle s'ajoute l'argument « environnemental », se fait encore sentir aujourd'hui alors que le CTD Sud est sur le point d'être déplacé pour laisser de l'espace au Palais de la Glisse qui se construit juste à côté :

> « Nous on est MPM mais c'est la ville de Marseille qui programme l'aménagement et qui voudrait qu'on s'en aille. Donc MPM dit « Ok on s'en va mais trouvez-nous

> un terrain. » Et la difficulté c'est qu'il faut qu'on trouve un terrain qui soit en branche ferrée… parce qu'il faut qu'on continue à évacuer les déchets par… sur le réseau ferré puisque c'est un intérêt majeur en terme d'environnement quoi… le gaz carbone et tout le reste… » [20090210 CTD MRS SUD : B31]

Cette installation est plus petite que celle du Nord et se trouve à 3 km du trait de côte, à 7 km de l'archipel du Frioul, à 10 km de celui de Riou, et à 12 km du centre de stockage le plus proche (Septèmes-les-Vallons). Elle utilise aussi un hangar et une fosse, mais également une dalle de déversement plus exposée. De plus et surtout, elle est dépourvue de grillages d'enceinte, ce qui permet aux oiseaux d'accéder facilement au site et aux wagons qui ne sont pas encore refermés. Par contre, les mêmes wagons à capots existent sur ce centre depuis la création de celui du Nord, c'est-à-dire un peu plus de dix ans, remplaçant ainsi les filets anciennement destinés à éviter les envols. Les techniciens rencontrés qui ont vécu cette époque disent que les mouettes et les goélands sont moins nombreux à venir s'alimenter sur le site depuis que les wagons à capot ont été mis en place :

> « Là c'était noir… c'était blanc d'oiseaux à une époque... ça faisait un bruit… y'avait des filets… […] avant c'était des nuages ! Quand on sortait, on chargeait les wagons, on les rentrait disons jusqu'au bout du bâtiment là… ils avançaient sous le hangar, on les lâchait le matin, et puis on les laissait et on les sortait le soir… alors quand ils sortaient les 8 wagons, y'avait 4 rames comme ça. Le temps qu'on vienne les chercher, tous les gabians étaient dessus quoi. Incroyable ! Y'avait des nuages, mais… noir ! » [20090210 CTD MRS SUD : B27-28]

Lors de notre visite, nous avons observé la présence de quelques dizaines de mouettes et goélands. L'évolution du matériel de l'installation a-t-elle entraîné la baisse de fréquentation du site par les mouettes et les goélands ? Il semble tout au moins que l'adoption des capots ainsi que la fermeture hermétique des wagons avant leur mise en attente à l'extérieur du hangar ont fortement contribué à diminuer l'accessibilité des déchets pour les oiseaux. L'évolution même des capots semble avoir une influence sur le comportement des goélands. En effet, en dix ans, les premiers capots ont vieilli, et l'étanchéité des wagons en était suffisamment dégradée pour que les capots doivent être remplacés par des neufs, cela quelques mois avant notre enquête. Selon le responsable MPM de l'exploitation des CTD, les capots neufs permettent d'obtenir une meilleure étanchéité :

> « Alors là on est en train de changer les caissons, et ici le site est occupé principalement de nouveaux caissons. Alors que au Nord, vous avez vu, y'a aussi des vieux caissons. Alors dans les nouveaux caissons, lorsque le capot est monté, ils

> sont beaucoup plus hermétiques que les précédents. Ils sont tordus, y'a des ouvertures… vous verrez que là ils sont plus étanches. » [20090210 CTD MRS SUD : B17]

Pendant la matinée, les goélands utilisent essentiellement les moments où le caisson est transporté hors du hangar après avoir été chargé et re-capoté :

> « Alors là, ils attendent que le véhicule sorte… vous allez voir. Le véhicule va sortir avec la benne, ils vont sauter sur la benne, et ils vont accompagner le véhicule jusqu'au fond. Vous allez voir hé. Là il va… […?] Vous voyez ? Hop ils descendent au fur et à mesure là [du toit], vous voyez ? […] Ils descendent donc, parce que, quand on charge les caissons, on a du déchet qui tombe à côté. Et bé, les gabians, dès que y'a un peu de calme, tak tak ! Ils mangent. Et là vous allez voir un peu dès qu'il va sortir, enfin normalement hein, hop ils vont sauter sur le caisson pour pouvoir manger tout ce qui reste… » [20090210 CTD MRS SUD1 : B16]

Un caisson sort ainsi du hangar environ toutes les 7 minutes entre 7h et 11h30 du matin. L'après-midi, l'activité cesse et des déchets demeurent parfois dans le hangar lorsque le train n'a pas pu tout charger pour son unique voyage quotidien. Il semble que les goélands profitent aussi de ces périodes de la journée pour saisir de quoi s'alimenter. Selon le directeur d'exploitation [G] du CTD Sud qui discute avec le responsable du site [A], c'est le changement récent des caissons qui aurait amené les goélands à prendre l'habitude de rentrer dans le hangar pour se nourrir :

> « A : Et puis y'a un nouveau phénomène aussi, que j'ai remarqué… l'après-midi, on les retrouve dans le hangar.
>
> G : Oui, oui, je les ai vu l'après-midi oui… mais ils rentrent par où alors ? Parce que là, alors, parce que là normalement la porte c'est fermé.
>
> A : Oui mais y'a la porte qui est abîmée, alors ils rentrent par là.
>
> G : Parce que normalement les portes devraient être fermées, hein… »
>
> [20090210 CTD MRS SUD : B17]

Entre les vieux capots tordus qui offrent des ouvertures, les portes du hangar endommagées et la tranquillité du site l'après-midi, les mouettes et les goélands semblent parvenir à utiliser ces « *failles* » pour accéder à la nourriture disponible au niveau des wagons et à l'intérieur du hangar. Cependant, bien qu'aucun comptage n'ait été réalisé, il semble aux dires des employés que les oiseaux sont bien moins nombreux qu'à l'époque des filets anti-envols. Les

évolutions techniques et matérielles de l'installation semblent avoir un impact direct sur l'accessibilité des déchets et donc sur le nombre d'oiseaux régulièrement présents.

Le responsable de l'exploitation des CTD s'explique une telle présence des oiseaux en dépit des améliorations techniques par la proximité de l'ancien site fort fréquenté et celle de la mer. Or, si l'on considère que les goélands se nourrissant sur le CTD Sud viennent de l'un des archipels marseillais, les distances parcourues ne sont pas limitantes. Par contre, il n'est pas à exclure que certains individus soient des « *spécialistes* » du site (Cf. Davis 1974; McCleery et Sibly 1986), et que cette explication s'ajoute à ce que nous venons de montrer, à savoir que l'évolution des caractéristiques de l'installation pourrait influencer fortement l'accessibilité de la nourriture pour les oiseaux. En effet, la restriction de l'accessibilité de la ressource exige probablement de nouveaux comportements de la part des oiseaux que seuls certains d'entre eux développent.

3. Le centre de transfert d'Aubagne : la compaction

Le CTD d'Aubagne fonctionne également avec un hangar non grillagé, mais sans rails. L'évacuation des 5103 tonnes de déchets en 2009 se fait par voie routière (CUMPM 2010). Elle concerne une faible proportion de déchets marseillais et surtout des déchets provenant de la Communauté d'Agglomération d'Aubagne et du Pays de l'Etoile. Le déversement se fait dans une fosse et le contenu des caissons est compacté, ce qui peut se traduire par une faible accessibilité aux déchets pour les goélands qui ne viennent que rarement sur le site :

> « […] si y'a pas de goélands c'est peut-être parce que c'est compacté, y'a pas de vidage au sol… vous voyez ? […] vous avez ce qu'on appelle un « fouloir » qui est poussé par un… […] Donc qui compacte les déchets dans un caisson comme on a vu derrière… qui sont des 30m3 hermétiques, qui ont une charge utile de 10 tonnes. Voilà, donc c'est compacté dans les caissons, et ensuite dès que le caisson est plein pour éviter les surcharges pendant le transport, bé on les ferme… » [20090218 CTD AUB : B34]

Le fonctionnement de cette petite structure, avec son hangar, sa fosse de déversement et la compaction du contenu des caissons, est un exemple de facteurs limitant l'accès des déchets aux oiseaux.

Nous avons vu que, des trois CTD visités, le plus important en terme de tonnage transféré (CTD Nord) est le moins accessible pour les goélands. Les deux autres, bien qu'ouverts et bénéficiant de techniques et matériels qui confinent de plus en plus les déchets, sont

différemment fréquentés par les goélands. Il semble que l'accessibilité des déchets reste supérieure au niveau du CTD Sud de Marseille, par rapport au CTD d'Aubagne, ce qui pourrait expliquer la persistance de la présence régulière de plusieurs dizaines de mouettes et goélands sur le premier site. Cependant, l'accessibilité à la ressource n'est peut-être pas la seule explication à cette préférence. Il est tout à fait concevable que le tonnage du site et sa position géographique relativement à d'autres points importants pour les goélands (sites de reproduction, réservoirs d'eau, ISDND) soient des variables influençant la fréquentation d'un site. Tous ces paramètres pourraient être analysés en marquant les oiseaux pour suivre leurs déplacements sur différents sites et sur de grandes distances comme cela a été fait notamment en Australie (Smith et Carlile 1993) en Ontario (Cooke et Ross 1972) ou plus récemment au Québec (Patenaude-Monette 2011), afin de mieux connaître leurs modes d'occupation de l'espace marseillais.

En ce qui nous concerne, n'ayant pas eu à notre disposition les moyens nécessaires pour baguer des oiseaux, nous pouvons au moins déduire de nos observations que seul un Centre de Transfert des Déchets est significativement utilisé par les goélands (plusieurs dizaines d'individus quotidiennement), et de moins en moins semble-t-il. La ressource semble donc de moins en moins disponible sur ces structures opérant la première étape de centralisation des déchets pour leur évacuation de la ville. Qu'en est-il des Installations de Stockage (ISDND) du pourtour marseillais ? Comment ces installations sont-elles utilisées par les goélands ? Comment ont-elles évolué ?

III. LES INSTALLATIONS DE STOCKAGE : UNE SOURCE EN VOIE DE REDUCTION ?

Comme nous l'avons déjà vu, l'importance trophique des centres d'enfouissement des déchets urbains a été montrée pour de nombreuses colonies de mouettes et goélands dans le monde. C'est également le cas pour les populations marseillaises de goélands leucophées (Duhem 2004; Duhem et al. 2007). Bien que la croissance démographique de la population marseillaise de goélands leucophées débute dans la première moitié du 20ème siècle, elle s'accélère à partir de l'époque de la création officielle des centres d'enfouissement (décharges) péri-marseillais, dans les années 1970 (CEEP 2000). Il est admis aujourd'hui que les colonies insulaires marseillaises se nourrissent essentiellement sur ces derniers pendant la

période de reproduction, et que les adultes, les immatures et les jeunes de l'année profitent du site de La Crau pendant la période de dispersion hivernale (Duhem 2004). En quoi la mise en place de ces installations a-t-elle rendu la ressource alimentaire idéalement disponible pour les goélands ? En quoi l'évolution de leurs modes de gestion est-elle susceptible de la restreindre ?

A. DE L'EVACUATION DES IMMONDICES A LA VALORISATION DES DECHETS

Jusqu'à l'officialisation de l'installation de la décharge de Saint-Martin-de-Crau, et depuis la fin du 19ème siècle au moins, les résidus urbains de la ville étaient envoyés dans leur quasi-totalité sur un site d'épandage de La Crau, et les déchets putrescibles des villages voisins étaient probablement utilisés par les fermiers alentours. Comment la destination de toutes ces matières a-t-elle évoluée ? Comment les matières elles-mêmes ont-elles changé de nature ? Les goélands étaient-ils, sont-ils toujours et seront-ils à l'avenir susceptibles d'en tirer profit ?

1. Enjeux sanitaires, éloignement et centralisation des déchets

Les catégories de déchets que nous connaissons aujourd'hui n'ont pas toujours existé, et de fait, la gestion dont ils font l'objet non plus. Jusqu'au début du 20ème siècle, les « *déchets* » des habitants des villes et des industriels n'étaient pas les mêmes, leurs destinations non plus.

Ainsi, lorsqu'elle explique sa démarche de recherche sur la « *gestion des déchets* » aux 18ème et 19ème siècles, Sabine Barles souligne qu'il lui a été inutile de chercher les « *déchets* », car ils n'étaient pas perçus ni gérés comme tels :

> « Il ne faut pas chercher des choses abandonnées, des produits de nulle valeur, mais des matières premières. Car c'est cela qu'est la ville du 19ème siècle : une productrice non pas de déchets, mais de matières premières agricoles et industrielles, qu'il s'agisse de choses abandonnées ou de sous-produits, bref, selon une expression métabolique, d'excreta. » (Barles 2005 : 12)

« *L'importance du recyclage dans la ville pré-industrielle* » (Barles 2005 : 18), entre la fin du 18ème siècle et les années 1870, est remarquable. L'auteure dresse un inventaire des matières premières urbaines, dont nous pouvons voir que la majorité est composée de matières organiques. Parmi celles-ci, les co-produits de la viande, de l'équarrissage trouvent tous un débouché industriel ou agricole. Rien n'est perdu.

Cette économie basée sur le recyclage perdure par la suite mais elle n'empêche pas l'émergence d'une prise de conscience du danger que peuvent représenter la grande partie de ces matières, surtout composées de déjections humaines et animales. Parallèlement aux transformations des filières d'exploitations des « *vidanges et des boues* » qui leur confère une valeur croissante au 19ème siècle (Barles 2005 : 66), le danger qu'elles représentent pour la santé humaine inquiète et initie de nouveaux projets d'aménagement pour les évacuer au plus vite des villes qui se peuplent de plus en plus, comme la ville de Marseille.

Nous avons présenté plus haut l'influence du projet Montricher au niveau de l'organisation du transfert des déchets par des structures aménagées à l'intérieur de la ville à la fin du 19ème siècle. Ce projet a également eu d'importantes répercussions sur la destination des « *immondices* » en organisant leur évacuation sur un site particulier situé à une soixantaine de kilomètres de Marseille. Il était prévu qu'un certain nombre des wagons remplis au niveau des centres de transfert aillent en campagne et soient vendu aux maraîchers. Cependant, étant donnée la grande quantité de matières, le reste devait être transporté sur une vaste plaine inhabitée jugée aride : la plaine de La Crau. La tentative d'enrichissement de cette plaine par colmatage avec les limons de la Durance ayant échoué, il fût proposé d'utiliser les « *vidanges* » et les produits de nettoiement de Marseille. Dans le contrat, Montricher cite l'Ingénieur en Chef de l'assainissement de Paris – Durand-Claye – pour argumenter le danger que représentent les germes dans l'eau et leur fécondité dans la terre, laquelle en est purificatrice. Selon cet Ingénieur, l'utilisation agricole des déchets est la seule solution face aux traitements dans les usines chimiques sources d'infections ou face aux gaspillages que représentent les rejets en mer[82]. Nous nous situons alors dans la période de « *résistance* » à la disparition des débouchés agricoles pour les déchets urbains (Barles 2005 : 165), période également caractérisée par les difficultés que les villes ont à se débarrasser de leurs ordures ménagères, qu'elles rejettent souvent en mer et dans les rivières (Barles 2005 : 224).

Ici, le raisonnement est clairement basé sur la nécessité d'éviter toute stagnation de déchets, et de favoriser leur circulation, leur évacuation la plus rapide possible, par un autre moyen que leur rejet en rivière ou en mer. Dans l'eau, les déchets sont des pollutions qui infectent. Mis en terre, ce sont des éléments fertilisants qui rendent une terre productive. L'eau qui arrive de la campagne à Marseille doit être pure et préservée de la présence de toute matière organique.

---

[82] Montricher, 1890, Assainissement de Marseille, Marseille, p.27 [ADMRS 5M232]

La matière organique qui sort de la ville doit être utilisée comme source de bienfaits pour les terres et les paysans qui les exploitent. L'alternative du remplacement des quelques dépotoirs « *urbains* » par plusieurs dépotoirs « *suburbains* » est vigoureusement refusée par Montricher pour des raisons « *hygiéniques* »[83]. Pour lui, il est nécessaire de miser sur l'évacuation des immondices par la mise en place du tout à l'égout et par le transport des ordures en plaine de Crau pour leur épuration par le sol agricole.

Dans son *Histoire des pratiques de santé*, Vigarello souligne la grande originalité des réseaux urbains à visée sanitaire de cette époque qui veulent « *rendre productrices les eaux usées pour mieux les rendre inoffensives ; faire travailler les déchets.* » La singularité est « *dans la liaison entre l'énergie et l'effacement du danger ; le recours à la force du déchet pour annuler sa menace.* » (Vigarello 1999 : 242). Nous verrons qu'une logique semblable se retrouve actuellement au niveau des installations de stockage et plus globalement au niveau de la politique de traitement des déchets.

Dans les décennies qui voient l'accomplissement du projet d'assainissement à Marseille, le tout à l'égout est mis en place en 1898[84], et l'eau de la Durance rendue potable par une protection hermétique du Canal en 1899 (Temime 1999 : 81). Cependant, un problème surgit en Crau : dès 1895, une lettre du Sous-préfet d'Aix au Préfet des Bouches du Rhône signale le problème de l'épandage des fumiers d'immondices sur la plaine de la Crau soulevé par le Maire de Fos-Sur-Mer. Il est constaté que des maladies se développent chez les habitants ruraux lors de l'épandage des immondices en août. Le Sous-préfet demande que la Commission Agricole soit interdite d'épandre à cette époque, toujours afin de préserver la santé publique. Elle devra procéder à un stockage à La Crau en attendant une période plus favorable à l'épandage[85]. C'est ainsi qu'a dû naître le stockage sur un site privilégié à La Crau. Ce site a été ouvert officiellement à Entressen en 1912 (ADEME, Comm. pers.)[86]. Les documents d'archives trouvés et analysés ne fournissent pas d'informations sur l'évolution des localisations des dépotoirs, des décharges non officielles, ou encore des autres centres de

---

[83] *Idem*, p.24

[84] http://www.museum-marseille.org/marseille_histoire_fin_xix.htm

[85] Lettre du Sous-préfet d'Aix au Préfet, datant du 5 juillet 1895, l'informant des pétitions et du rapport du médecin des épidémies, et demandant d'agir auprès de la Commission Agricole pour préserver la santé publique [ADMRS 5M232].

[86] Information également présente dans une note de l'Inspecteur Général (G. Lacroix) à l'Ingénieur en Chef de la voie publique au sujet de l'usine d'incinération d'Ensuès, datée du 7/11/1973 [AMMRS 753W78, Dossier Ensuès].

stockage officiels dans l'espace marseillais. Cependant, nous savons qu'en France, l'idée de la mise en place de « *décharges contrôlées* » - dont l'origine est anglaise – est très controversée jusque dans les années 1950 où les avantages que ces décharges présentent en termes de réponse à l'urgence et de préoccupations économiques sont officiellement reconnus par leur inscription dans une circulaire ministérielle (Barles 2005 : 225). Selon Barles, c'est l'époque du « *renoncement* » général à l'utilisation agricole des ordures ménagères qui signe l'« *abandon* » des déchets et la poursuite de l'ascension des coûts de gestion qu'ils représentent.

2. Années 1970 : ouverture des ISDND péri-marseillaises

Du fait de la distension des liens entre ville, agriculture et industrie depuis la toute fin du 19ème siècle d'une part, et du renoncement des villes à valoriser leurs *excreta* dès l'entre-deux-guerres d'autre part, la ville consommatrice de ressources et productrice de matières indésirables est devenue « *un parasite* » aux yeux des premiers écologues urbains (Barles 2005 : 260). Il s'ensuit un changement important : l'entrée de l'environnement dans le champ politique et gouvernemental, avec notamment le vote de plusieurs lois sur l'eau et sur les déchets.

Le processus règlementaire de gestion des déchets débute avec la loi du 15 juillet 1975 relative à l'élimination des déchets et à la récupération des matériaux. Elle donne pour la première fois un cadre législatif national d'actions aux opérateurs et aux collectivités :

> « A partir des années soixante-dix, les grandes entreprises de collecte ne peuvent plus se contenter de collecter les déchets et de les mettre dans les champs. Elles doivent aussi les traiter, les mettre en décharge ou les incinérer. » (Véolia 2008 : 15)

Pour cela, des innovations techniques ont été adoptées. Au niveau de la collecte, des sacs et conteneurs en plastic aux bennes tasseuses en passant par les bacs roulants, c'est à la mise en place d'une chaîne technique que ces innovations contribuent. Cela dit, la benne à compression permettant de doubler la charge de déchets dans le même contenant est déjà lancée en France à Paris dès le milieu des années 1930 (Barles 2005 : 214; Véolia 2008 : 14). La compression/compaction des déchets est une variable importante d'un point de vue économique pour les professionnels et du point de vue de l'accessibilité des aliments pour les goélands. Au niveau des ISDND, la compaction des déchets par « *mise en balle* » semble avoir débuté dans les années 2000. Il s'agit d'une « *compaction* » par un engin avant leur

enfouissement dans des casiers. Ce système, avec la création d'un centre de mise en balle, l'enfouissement des balles dans des casiers et le recouvrement quotidien, n'a été mis en place sur l'ISDND d'Entressen qu'en 2007, afin d'éviter les envols de plastiques en premier lieu (CUMPM 2009 : 22).

a. 1975 : La production de déchets a triplé, les goélands posent problème à l'aviation en Crau

Les documents trouvés datant des années 1970 sont marqués par différentes luttes et négociations pour améliorer le système de gestion des déchets existant. Une note de la Direction des Services Techniques datée de 1972[87] défend la nécessité de l'existence du dépôt d'Entressen contre la volonté de sa suppression. Elle argumente en rappelant que le fonctionnement de ce dépôt date de 1912, et qu'il est donc antérieur à la loi de 1917 sur les établissements dangereux, ainsi qu'à l'élaboration du projet de l'aérodrome d'Istres, gêné par les mouettes qui sont attirées par le dépôt à proximité. L'auteur de cette note, soit l'Ingénieur en Chef des Services Techniques, soit le Maire, déplore l'absence de subvention publique accordée à Marseille pour son amélioration et informe de l'actualité du dossier, à savoir qu'une étude d'estimation de la durée pour aboutir à une élaboration de l'élimination des ordures ménagères sans nuisances est en cours, ainsi qu'une mise en concurrence des concessionnaires pour l'élimination des déchets. D'après la même note, une étude RCB (Rationalisation des Choix Budgétaires) engagée par le Ministère de l'Equipement et du Logement a été lancée en 1971 et les conclusions pour une solution optimum sont à venir. Il est précisé que, parmi les critères de jugement retenus figure le problème des oiseaux sur la décharge. C'est la première mention trouvée concernant le problème lié à la présence des goélands et/ou mouettes.

Pour autant, une note de la ville de Marseille plaide en faveur des installations marseillaises tout en présentant leurs inconvénients, et déclare alors que les oiseaux ne posent pas de problème au centre de stockage même :

> « En contrepartie, il n'est pas sans inconvénients :
>
> - nuisances crées par le chargement des wagons en gare faute d'installations appropriées (envol d'épaves éoliennes, pollution visuelle) ;

[87] Note de la Direction des Services techniques de la Ville de Marseille, au sujet de la « Suppression du dépôt de gadoues d'Entressen », datée du 15/06/1972 [AMMRS 753W78].

- nuisances en cours de transport (envol d'épaves malgré la présence de filets, incendies de wagons) ;
- nuisances au lieu de décharge (envols d'épaves éoliennes qui n'intéressent, en fait, que la propriété sous le vent en cours d'acquisition, présence de mouettes qui ne gênent absolument pas la décharge, mais ont provoqué maintes interventions des aviateurs de la base d'Istres. »[88]

Notons que, d'après ce document administratif, le problème naissant des oiseaux concerne alors l'aviation, du fait des collisions aériennes qui peuvent se produire. Par ailleurs, d'après l'article d'Isenmann datant de 1978 et intitulé « *La décharge d'ordures ménagères de Marseille comme habitat d'alimentation de la Mouette rieuse* » (Isenmann 1978), il semble que dans ces années-là, la décharge d'Entressen-en-Crau est encore l'unique décharge où sont stockés les déchets de Marseille.

b. La mise en place des ISDND péri-marseillais en 1975

Nous manquons de données archivistiques quant à la préparation de la mise en place des ISDND des Cadenaux, de Septèmes-les-Vallons et de La Ciotat, mais il semble qu'ils répondent à un besoin du département de faire face à l'augmentation de sa production de déchets, qui aurait plus que triplé entre 1960 et 1975 passant de 80 000 tonnes à 274 000 tonnes dans l'année (Isenmann 1978 : 133). Nous savons toutefois que le site des Cadenaux a officiellement ouvert en 1974, celui de Septèmes en 1989 et celui de La Ciotat en 1983 (ADEME, Comm. pers.). Cependant, ces données sont à vérifier car d'une part Isenmann ne parle pas du tout des Cadenaux dans son article de 1978, et d'autre part il est probable qu'un premier site ait été ouvert à Septèmes à proximité et avant celui dont l'ADEME a enregistré l'année d'ouverture tardive de 1989.

Malgré ces incertitudes, nous allons partir du postulat que les premières décharges officielles du pourtour marseillais ont été ouvertes et utilisables par les goélands à partir de 1975 et analyser leur évolution en fonction de l'évolution du cadre légal de la gestion des déchets. Nous espérons ainsi apporter des éléments pour mieux comprendre dans quelle mesure ces évolutions contribuent à la diminution de l'accessibilité aux déchets pour les goélands.

[88] Note de l'Inspection Générale des Service Techniques de la ville de Marseille concernant « Le problème de l'élimination des ordures ménagères », datée du 6/08/1976 [AMMRS 753W78 : 2].

B. EVOLUTION DES ENJEUX ET DISPONIBILITE ALIMENTAIRE POUR LES GOELANDS

Soixante ans après la mise en place du centre de La Crau destiné à enfouir les déchets urbains de Marseille, et à plus petite échelle, le besoin s'est très probablement fait sentir pour les communes voisines d'organiser elles aussi la gestion de leurs déchets. Les centres d'enfouissement péri-marseillais ont officiellement ouvert à une période critique de mise au jour de la préoccupation environnementale. En effet, un premier Ministère de la Protection de la Nature et de l'Environnement voit le jour en 1971 (Barles 2005 : 260; Zenter 2001 : 14), marquant ainsi l'entrée officielle de l'Environnement dans le champ politique. Dans le même temps, les premières circulaires ébauchant une planification de la collecte et du traitement des déchets sont émises (1969), puis servent de guide à la loi de 1975 relative aux déchets (Zenter 2001 : 35). La création de l'Agence nationale pour la récupération et l'élimination des déchets (ANRED, désormais ADEME pour Agence de l'Environnement et de Maîtrise de l'Energie) y est concomitante. De décrets en lois, l'on fait montre d'une volonté de résorption des décharges, qui peine cependant à réduire leur nombre ; de 6900 en 1992 elles passent à 6000 en 1998 (Barles 2005 : 262).

1. Evolution des techniques de stockage avec les exigences économiques et environnementales

Dans les années 1960, le *Vème plan de traitement des ordures ménagères de Marseille* initié dans les années 1950 et datant du 14 juin 1968 est le document auquel la municipalité se réfère pour argumenter dans de nombreuses correspondances[89]. Le Maire, Gaston Deferre, écrit une lettre au Préfet pour exprimer son désaccord avec la décision du Ministère de l'Intérieur de ne subventionner que des aménagements destinés à l'incinération et au compostage. Il argumente en soulignant que Marseille a déjà eu une expérience avec l'incinération, et que l'enfouissement s'est révélé être le mode de traitement des ordures ménagères (OM) le plus adapté économiquement et géographiquement à Marseille. Cependant, il déclare que ce système doit être amélioré et attend d'importantes subventions de l'Etat pour cela. Deferre souhaite notamment aménager le dépôt de La Crau. Devant le refus

[89] [AMMRS 753W78]

de financement de l'Etat, de nouvelles études sont lancées pour actualiser le plan et mesurer les coûts et bénéfices de chaque alternative possible. L'administration de Marseille semble se heurter à une politique nationale qui tend à favoriser l'incinération. Pourtant, dès 1953, une synthèse réalisée par l'Organisation Européenne de Coopération Economique a démontré que l'incinération est globalement économiquement déficitaire au niveau européen et souligné l'intérêt économique des décharges contrôlées (Barles 2005 : 223), et leur diffusion nationale est telle qu'elle concerne 60 à 80% des ordures ménagère en 1980 (*ibid.* : 227). Il est probable que la politique nationale des années 1960 était encore réticente envers l'emprise les décharges sur le territoire (perte de terrains à forte valeur agricole, coût du transport des déchets vers ces terrains, etc.), avant de céder à la nécessité de cette forme d'« *abandon* » de déchets de plus en plus abondants (*idem*).

Les années 1960 sont aussi marquées par les problèmes liés aux dépôts sauvages qui se sont multipliés autour des agglomérations (Barles 2005 : 224). L'urgence d'y faire face semble amener à la mise en place progressive de décharges contrôlées dont la multiplication est tout de même accompagnée par celle des « *dépôts de bord de route* » jusqu'aux années 1980 (Barles 2005 : 262). Ceux-ci sont autant de sources alimentaires potentielles pour les animaux commensaux, mais dont il est difficile d'identifier leur qualité et l'utilisation dont elles ont pu faire l'objet. L'organisation de structures de stockage légales semble avoir été longue à se mettre en place et à s'ouvrir à la concertation publique (Lhuilier et Cochin 1999).

a. Ouverture du débat public et mise en concurrence : de nouvelles exigences

Suite à la loi de février 1995 obligeant les instances démocratiques à lancer des procédures de de débats publics pour les projets d'aménagement du territoire, la Charte de la Concertation éditée en juillet 1996 par la Direction de la Nature et des Paysages du Ministère de l'Environnement donne une légitimité aux riverains et aux associations à entrer dans les débats concernant l'implantation des installations de stockage (de Vos 1998). Puis, l'arrêté ministériel du 9 septembre 1997 ajoute une pression en définissant les prescriptions minimales à respecter pour les nouveaux centres de stockage des déchets ménagers et assimilés : « *La mise en conformité porte sur le confinement, l'isolement du site, la collecte et le traitement des effluents, la surveillance des sites, la prévention des risques et les responsabilités* » (ADEME 2000 : 3).

Un article concerne les espèces animales dont le nombre peut croître considérablement sur le site. Il est situé dans le Titre III « *Exploitation de l'installation* », Chapitre Ier « *Règles générales de l'exploitation* » :

> « Art. 33. - L'exploitant prend les mesures nécessaires pour lutter contre la prolifération des rats, des insectes et des oiseaux, en particulier, pour ces derniers, au voisinage des aérodromes, dans le respect des textes relatifs à la protection des espèces. » (MATE 1997)

Il introduit une responsabilité de l'exploitant pour la lutte contre la croissance démographique de différents animaux, dont les oiseaux, en précisant qu'il s'agit pour ces derniers d'éviter que les oiseaux attirés par l'exploitation ne provoquent des accidents sur les aérodromes. L'exploitant de l'ISDND du Jas de Rhodes a dû stopper les mesures d'effarouchement des goélands sous la demande des pompiers de l'aéroport de Marignane :

> « […] euh sur le couloir et ça peut poser des problèmes aux avions… donc ils préfèrent… enfin, pendant un temps on avait une politique d'effarouchement… qu'on a annulée sur leur demande parce qu'ils préfèrent qu'ils restent centralisés autour de notre site que dispersés dans les airs quoi. » [20090218 ISDND JDR : B57]

Ensuite, la loi Chevènement de 1999 qui induit la mise en place de marchés publics pour l'exploitation des Centres de Transfert et des Centres de Stockage semble avoir généré une mise en concurrence des exploitants, et par là même renforcé la spécialisation de l'activité (Chauveau 2004). En 2000, 86% des quantités stockées sont prises en charge par le secteur privé (ADEME 2000 : 6). Enfin, en 2000, la Directive européenne 2000/ 76-CE amène non seulement à la construction de nouvelles Usines d'Incinération des Ordures Ménagères (UIOM) de grande capacité avec la fermeture des anciennes plus polluantes, mais aussi à la modernisation des parcs de stockage (Véolia 2008 : 24).

Lors de nos enquêtes, nous avons pu noter l'importance de la limitation des envols de déchets pour maintenir la « *propreté* » d'une installation de transfert ou d'enfouissement[90]. Les grillages couvrant les zones ouvertes du CTD Nord, le remplacement des filets par des capots hermétiques pour isoler le contenu des wagons de transport des déchets dans les CTD Nord et Sud, les filets de deux mètres de haut faisant le tour de l'installation de stockage du Jas de

[90] Ce sont en effet des dispositions à prendre par l'exploitant qui sont précisément mentionnées dans l'arrêté du 9 septembre 1997 (MATE 1997).

Rhodes et son « *casier grand vent* »[91] (Figure 75), la fosse de l'installation de stockage de la Ciotat, et la technique de mise en balles adoptée par toutes ces installations, la diminution des surfaces d'exploitation qui en découle, sont autant d'élément mentionnés par les gérants et techniciens comme des mesures prises pour limiter les envols de déchets divers, notamment les plastiques. Ce sont des dispositions énoncées par le cadre législatif national, qui représentent des contraintes pour les exploitants :

> « […] c'est-à-dire c'est des soucis parce que… parce qu'on ne peut pas en effet détériorer le… détériorer l'environnement local donc on… donc pour nous c'est des soucis d'exploitation, c'est des soucis derrière aussi, enfin c'est des… c'est des frais en terme de… d'économie, de budget etcetera quoi. Parce que faut mettre en place une exploitation pour limiter au maximum les envols, et quand bien même on en a, pour les ramasser derrière, enfin pour nettoyer quoi. Donc c'est des problèmes… là, ce que je vous dis c'est des problèmes typiques rencontrés sur les centres de stockage en fait. » [20090218 ISDND JDR : B62]

De cette démarche de perfectionnement technique des installations de stockage découlerait aussi une diminution des surfaces d'exploitation et une systématisation de la pratique de recouvrement des surfaces avec de la terre (limitant envols et odeurs). Bien que ces mesures ne soient pas prises en vue de limiter la présence des goélands, elles font toutefois obstacle à l'accès aux déchets pour les oiseaux.

Ainsi, avec la croissance démographique et l'urbanisation du 20ème siècle, l'apparition des préoccupations sanitaires et environnementales s'est accompagnée d'une volonté d'organisation et d'optimisation de la gestion des déchets. Celle-ci a été soumise au phénomène de la spécialisation des professions en ville (Park 1925), et semble impliquer indirectement une diminution de la disponibilité alimentaire pour les goélands sur les sites de stockage. Mais quels sont exactement les types de déchets que les goélands peuvent utiliser pour leur alimentation ?

[91] Il s'agit d'une parcelle d'enfouissement recouverte par un filet et utilisée les jours de grand vent pour limiter les envols de détritus.

2. Nature des déchets stockés utilisables par les goélands

Communément, ce sont les ordures ménagères (OM) qui sont désignées comme la ressource abondamment disponible sur les décharges pour les goélands. En 1963, Blondel utilise encore les termes de « *gadoues* » et d'« *immondices* » :

> « Légèrement en marge de la Camargue, les « gadoues » de Marseille situées à un km à l'Ouest de l'Etang d'Entressen (Crau) sont un lieu de grand rassemblement où l'on peut voir plusieurs milliers de goélands (4000 le 9 octobre 1962 à 17h) se nourrir d'immondices » (Blondel 1963 : 304)

Cependant, dès 1978, Isenmann emploie le terme d'« *ordures ménagères* » :

> « Au fur et à mesure de leur prolifération en Europe, les décharges d'ordures ménagères sont devenues d'importantes sources de nourriture pour de nombreuses espèces d'oiseaux notamment parmi les Passereaux et les Laridés » (Isenmann 1978 : 131)

En 2004, Duhem utilise également ce terme lorsqu'elle présente les décharges de la région PACA et les types de déchets qu'elles reçoivent :

> « Elles reçoivent toutes le même type de déchets (principalement des ordures ménagères (ADEME 2000) et sont gérées de façon globalement identique, c'est-à-dire que les déchets sont recouverts tous les soirs par une couche de matière inerte de l'ordre de 5 cm et les gestionnaires des sites ne procèdent à aucun contrôle de la faune présente (à l'exception du CET Balancan qui a mis en place un effarouchement à l'aide de faucons en septembre 2001). » (Duhem 2004 : 21)

Bien que cette auteure postule que les déchets reçus sont principalement des ordures ménagères, celles-ci ne sont pourtant pas majoritaires dans les installations auprès desquelles nous avons enquêté. En effet, le rapport tonnage d'OM sur tonnage total est certes de 100% pour le centre des Mentaures de La Ciotat, mais il n'est que de 35% pour Jas-de-Rhodes (JDR) et 20% pour Septèmes-les-Vallons (SEP) (Duhem 2004 : 151). Ces chiffres correspondent assez bien à ceux que nous avons obtenus lors de nos enquêtes pour l'année 2008 (Tableau 4, Annexe 1).

Ainsi, les OM, dont la catégorie appartient à la nomenclature relative aux déchets municipaux, ne sont pas les seuls résidus stockés sur les ISDND des Pennes Mirabeau (JDR) et de Septèmes-les-Vallons (SEP). Ces structures accueillent majoritairement des Déchets Industriels Banals (DIB) aussi appelés Déchets Banals d'Entreprise (DBE). Or, ces déchets contiennent eux aussi des restes alimentaires intéressants pour les goélands. Les OM et les

DIB sont donc les deux catégories de déchets qui nous intéressent le plus (Cf. tableau 9 ci-dessous, d'après ADEME 2009a : 3).

Tableau 9 : Type de déchets produits en France (D'après ADEME 2009 : 3)

Déchets des collectivités	Déchets des ménages		Déchets des entreprises (hors agriculture et BTP)			Déchets de l'agriculture et de la sylviculture	Déchets d'activités de soins	Déchets du BTP
14	31		90			374	0,2	359
Voirie Marchés Boues Déchets verts	Encombrants et déchets verts : 11	Ordures ménagères (sens strict) [1] : 20	Déchets non dangereux : 84		Déchets dangereux : 6	Elevages Cultures Forêts dont déchets non organiques : 1,2		Bâtiment Travaux publics Déchets non dangereux : 356 Déchets dangereux : 3
			dont collectés avec les OM : 5	dont collectes privées : 79				
Déchets municipaux								
	Déchets ménagers et assimilés [2]							

(en millions de tonnes)

Sources ADEME, SOeS (ex IFEN) - Données issues d'enquêtes, d'études ou estimations produites entre 1995 et 2006

a. Composition et intérêt des ordures ménagères (OM)

Il est communément admis que les OM contiennent les aliments les plus intéressants pour les oiseaux, à savoir « *des déchets d'origine animale (viandes et graisses), mais aussi du pain et d'autres féculents*. » (Isenmann 1978 : 134). D'après les mémoires techniques du CERAFER pris comme références par Isenmann, 25 à 30% des ordures ménagères sont constituées de matières animales et végétales. En outre, d'après deux enquêtes menées par l'ADEME à la demande du Ministère de l'Ecologie et du Développement Durable, la première en 1993 et la seconde en 2007 (ADEME 2009a) : « *En 15 ans, l'évolution des modes de consommation a peu affecté la composition des OM* » (ADEME 2009a : 3). Les déchets putrescibles représentent encore 25% de la totalité des OM, et il n'y a pas de différence significative entre les types d'habitats et les zones géographiques (ADEME 2009a : 1).

Dans ce pourcentage, la proportion des matières réellement utilisables par les goélands est de l'ordre de 10%, soit 2,5 à 3% de l'ensemble des OM (Isenmann 1978). Nous connaissons les tonnages annuels récents des trois ISDND principales situées dans le pourtour marseillais, et la part d'OM qu'elles reçoivent. Nous pouvons donc estimer la quantité de matières utilisables par les goélands par jour. En considérant qu'un goéland a besoin journalier de 350g

de ces matières (Isenmann 1978 : 143), nous pouvons finalement estimer le nombre de goélands (environ 30 000) qui peuvent être nourris par les OM traitées dans les trois ISDND (Tableau 10 ci-dessous).

Tableau 10 : Evaluation du nombre de goélands pouvant être nourris par les OM stockés sur les ISDND péri-marseillais

Pour l'année 2008	***Tonnage annuel total (tonnes)***	***Tonnage annuel OM (30% total)***	***Tonnage annuel OM exploitables (2,5% OM)***	***Poids quotidien OM exploitables (grammes)***	***Nombre de goélands nourris (estimation)***
ISDND JDR	250 000	75 000	1875	5 136 986	14 677
ISDND SEP	200 000	60 000	1 500	4 109 589	11 741
ISDND CIO	83 000	24 900	622,5	1 705 479	4 872
TOTAL	533 000	159 900	3 997,5	10 952 054	**31 290**

D'après le recensement exhaustif effectué par le CEEP sur les archipels marseillais en 2010, les effectifs actuels de goélands leucophées sont de 12 161 couples, soit 24 322 individus reproducteurs. La disponibilité alimentaire théorique offerte par la part des OM stockées par les ISDND suffit donc à couvrir les besoins des effectifs nicheurs actuels des archipels marseillais (CEEP 2010c), mais pas forcément ceux des immatures et jeunes de l'année. Les OM pourraient cependant ne pas être les seuls déchets exploitables par les goélands.

b. Composition et intérêts des Déchets Banals d'Entreprise (DBE)

Bien qu'étant séparés des ordures ménagères dans la nomenclature, les DBE contiennent des déchets similaires à ceux des ordures ménagères et tout aussi attractifs du point de vue des goélands, à savoir des déchets d'origine animale et/ou végétale provenant de l'alimentation. En effet, l'installation du Jas de Rhodes, par exemple, qui est utilisée par un grand nombre d'oiseaux, accueille 70% de déchets industriels contre 30% d'OM issues des collectes municipales. Un technicien interrogé s'étonne que les goélands arrivent à trouver quelque chose à manger, étant donné qu'ils reçoivent essentiellement du déchet industriel. Pourtant, si les oiseaux sont là, si nombreux, c'est très probablement qu'ils trouvent de quoi se nourrir. De plus, les déchets industriels contiennent ce que le chef d'exploitation de l'un des sites visités

appelle « *les restes d'assiettes* »[92] de restaurateurs industriels divers (KFC et Hippopotamus par exemple).

Cela dit, ce terme de « *restes d'assiettes* » désigne plus largement tout ce qui peut tomber de nos assiettes dans la poubelle. Ils représentent donc non seulement une partie des DBE auxquels s'ajoutent également les déchets des cantines d'hôpitaux comme l'hôpital Nord et l'hôpital de la Conception (pour le site du Jas de Rhodes), et les déchets alimentaires contenus dans les poubelles des habitants de communes péri-marseillaises, tous reçus par les installations visitées. Il faudrait donc connaître les proportions de restes alimentaires contenus dans les poubelles des habitants et dans celles des industriels.

A titre d'indice, les DBE (ou DIB) représentent en 2008 environ 21% du tonnage total des déchets en France, soit environ moitié moins que les OM (ADEME 2010b : 1). Les DBE sont des déchets industriels non dangereux de nature très variée. Toujours selon l'ADEME[93], les DBE sont en partie collectés séparément des déchets ménagers et assimilés, mais les modalités et les conditions de traitement sont les mêmes. Leur quantité s'élève à 95 Mt en France, dont 45 Mt sont issues de l'Industrie agroalimentaire (terres et matières organiques). Les ¾ seraient valorisés, et le taux de mise en décharge serait de 19%, c'est-à-dire 18 Mt. Il faudrait pouvoir déterminer la part de déchets organiques industriels mis en décharge et utilisables par les goélands, d'autant que les grands distributeurs alimentaires semblent être de gros producteurs de déchets à prendre en compte en plus des grands restaurateurs :

> « Les hypermarchés et les supermarchés, qui représentent 40 % des effectifs salariés des grands établissements, sont souvent les premiers producteurs de déchets de ces établissements quel que soit le type de déchets. Ainsi, ils concentrent les deux tiers des déchets alimentaires et plus de la moitié des déchets en papier ou carton, des produits périmés, invendus ou mis au rebut et des déchets en plastiques. » (INSEE 2008 : 2)

En 2006 en France, 31% des 81 000 Tonnes de Déchets Alimentaires issus des Etablissements Commerciaux sont mis en décharge (INSEE 2008 : 3), soit 25 110 T/an. Ce chiffre national

---

[92] Les « *restes d'assiette* » sont l'ensemble des déchets alimentaires issus tant des foyers ménagers que des cantines d'établissements publics, privés, ou de la restauration. Ce terme est notamment utilisé par notre interlocuteur pour désigner la part alimentaire des déchets industriels.

[93] (http://www.ademe.fr/midi-pyrenees/a_1_12.html)

semble extrêmement faible relativement aux tonnages en OM des ISDND du pourtour marseillais, mais mériterait d'être réévaluer.

L'on peut penser que la part apportée par les déchets industriels est suffisamment importante pour peser dans la balance avec les OM. Une question qui nous semble importante à ce sujet est celle du comportement de consommation du citoyen au restaurant, à la cantine de son travail, de l'hôpital, et à son domicile : produit-il plus de « *restes d'assiettes* » dans un contexte que dans l'autre ? Quoiqu'il en soit, il est indéniable que les « *restes d'assiettes* » contenus dans les DBE constituent une ressource alimentaire potentiellement importante pour les goélands et qu'à notre connaissance, celle-ci n'a jamais été prise en compte.

Par ailleurs, l'hypothèse de l'importance des DBE pour les goélands est soutenue par les grandes quantités d'os de poulet (rappelons que KFC est une chaîne de restauration rapide spécialisée dans la volaille) retrouvées 1) par les écologues sur les sites de nidification insulaires (Duhem 2004) ; 2) par les techniciens sur les reposoirs des oiseaux à l'intérieur du site du Jas de Rhodes [20090226 CSD JDR : B78], sur un toit du CTD Sud [20090210 CTD SUD : B28] ou autour du bassin du Vallon Dol [20070808 MRS PRO : A49-50] ; et enfin 3) sur le toit du lycée Michelet (13004) lors de nos propres investigations.

Ainsi, il ressort de nos enquêtes que les ordures ménagères (OM) sont apparemment produites en quantité suffisante pour nourrir la population nicheuse actuelle, mais probablement pas pour la population entière (jeunes et immatures compris). En outre, il apparaît qu'une partie des déchets banals d'entreprises (DBE) contient également des déchets alimentaires (« *restes d'assiettes* »), que nous ne pouvons quantifier mais qui constituent vraisemblablement une ressource alimentaire non négligeable pour les goélands[94]. Cependant, de nouvelles formes de gestions des déchets apparaissent. Quelle peut-être leur influence sur la disponibilité alimentaire pour les goélands ?

---

[94] Une simple incursion dans la nomenclature statistique des déchets établie par le règlement européen (JOCE 2002 : Annexe III) essentiellement en fonction de leur provenance, nous a permis de déceler 3 grandes catégories sur 13 qui nous interpelle de par leur nature nutritive pour les goélands. Cependant, déterminer leur correspondance avec les catégories établies de l'ADEME et de l'INSEE pour saisir précisément l'origine et la destination des résidus était une entreprise trop longue pour être réalisée dans le cadre de cette étude.

3. Devenir des déchets utilisables par les goélands

a. A partir de 1992, le développement d'obligations de recyclage et de valorisation

La loi française de juillet 1992 introduit une nouvelle forme de gestion des déchets : le recyclage et la valorisation, en limitant l'enfouissement aux seuls déchets ultimes[95] à partir du 1er juillet 2002 (ADEME 2000 : 3). L'on peut s'attendre à ce que ce tournant marque le début d'une diminution de la présence de déchets alimentaires profitables aux goélands dans les déchets brassés sur les installations de stockage. En effet, les statistiques de l'ADEME montrent que malgré l'augmentation du tonnage moyen des centres de stockage français entre 1999 & 2000 suite à la fermeture des centres plus petits ou illégaux (ADEME 2000 : 7), la proportion des ordures ménagères tend à diminuer. Sa diminution, de 48% en 1993 à 42% en 2000 (ADEME 2000 : 5), est mise sur le compte du traitement des matières non putrescibles par les installations de recyclage. Cela suppose donc que c'est essentiellement l'exclusion des matériaux de type verre, métaux, ou plastique qui fait diminuer la proportion des OM. Le traitement des déchets organiques par la voie du compost n'est peut-être pas encore suffisamment répandu pour extraire les déchets alimentaires de la poubelle d'une proportion d'habitants significative. Cependant, si la valorisation organique prend de l'importance, il serait intéressant de connaître le fonctionnement des installations qui la pratiquent, afin d'observer si les déchets compostés peuvent être accessibles aux oiseaux d'une manière ou d'une autre pendant le processus de traitement. Il est aussi envisageable que ce processus rende certains aliments ordinairement exploités par les goélands totalement inaccessibles.

Depuis les années 2000, des enquêtes ITOM (Installations de Traitement des Ordures Ménagères) sont réalisées par l'ADEME auprès des exploitants des ISDND. Elles mesurent notamment l'évolution de la part des modes de traitements des Déchets Ménagers et Assimilés (DMA) (Tableau 11 ci-dessous).

---

[95] L'article L. 541-1 du Code de l'environnement édicte ce qu'est juridiquement un « déchet ultime » : *« Est ultime un déchet, résultant ou non du traitement d'un déchet, qui n'est plus susceptible d'être traité dans les conditions techniques et économiques du moment, notamment par extraction de la part valorisable ou par réduction de son caractère polluant ou dangereux »*.

(http://www.legifrance.gouv.fr/affichCode.do?cidTexte=LEGITEXT000006074220&dateTexte=20100823)

Tableau 11 : Evolution de la part des modes de traitements des Déchets Ménager et Assimilés, d'après les enquêtes ITOMS effectuées et publiées par l'ADEME (*Année de rénovations ayant entraîné un repli vers les ISDND, selon ITOM 2008)

ITOMS	***2000***	***2002***	***2004***	***2006****	***2008***
Part OM (kT)	24 132	24 138	20 800	21 862	20 258
Part DBE (kT)	10 891	10 819	11 900	10 900	9 900
Tonnage total DMA (kT)	45 301	45 622	46,8	47 526	47 111
Part stockée	52,0%	49,0%	47,0%	48,3%	44,4%
Part incinérée	26,0%	27,0%	28,0%	26,0%	28,7%
Part triée	11,0%	12,0%	14,0%	13,5%	15,3%
Part compostée	9,0%	10,0%	10,0%	10,6%	11,2%
Compost obtenu (kT)			1 730	1 810	1 870

L'une des enquêtes indique que trois régions traitent les plus grandes quantités de déchets ménagers et assimilés et en stockent 8 millions des 25 millions de tonnes stockées en 2000 : Provence-Alpes-Côte d'Azur (2,2Mt), Rhône-Alpes (2,3Mt), Île-de-France (3,2Mt) (ADEME 2000 : 9).

Au principe d'annulation de la négativité des déchets par leur « travail » en leur faisant produire de l'énergie, principe que nous avons évoqué plus haut, s'ajoute ici le principe de recyclage de la matière qui fût abandonné pendant plusieurs décennies. L'installation de ces principes semble longue à mettre en place, surtout au niveau des structures industrielles. Celles-ci sont toutefois de plus en plus contraintes d'assumer leur production de déchets, que ce soit en la diminuant ou en finançant leur traitement à hauteur du coût de leur production :

> « La loi du 13 juillet 1992, relative à la modernisation de la gestion des déchets vise notamment à réduire leur production et à accroître leur valorisation. Elle conduit les chefs d'entreprises à porter un autre regard sur les déchets. Toutes les entreprises, qu'elles soient artisanales, commerciales, industrielles ou de service, ont un rôle important à jouer dans cette modernisation de la gestion des déchets, en conciliant leur développement économique avec les préoccupations environnementales. Les coûts liés à l'élimination de ces déchets, autrefois négligeables, représentent désormais un poste de dépenses significatives, au même titre, par exemple, que l'électricité. La prise en compte d'une meilleure gestion des déchets est aujourd'hui un enjeu économique et écologique de taille. Elle devient une donnée incontournable de la gestion des entreprises et du développement de leur activité. »[96]

[96] (http://www.ademe.fr/midi-pyrenees/a_1_12.html)

En tant que source de déchets putrescibles potentiellement comestibles pour les goélands, l'adaptation nationale et régionale des établissements commerciaux aux nouvelles exigences socio-économiques et environnementales serait donc aussi importante à suivre que celle des municipalités.

b. Années 2000, le Grenelle de l'Environnement insiste sur l'effort de valorisation des déchets

En 2004, le Grenelle de l'Environnement énonce la nécessité de mettre en place un renforcement de l'effort de collecte au niveau du Plan National de Gestion des Déchets (IFEN 2008), ce qui vise à optimiser le potentiel de recyclage des déchets. Ensuite, la Directive 2008/98/CE du Parlement Européen et du Conseil du 19 novembre 2008 relative aux déchets énonce la hiérarchie des modes de traitement des déchets, et les engagements à réduire la part incinérée et la part stockée (ADEME 2010a : 3; Parlement-Européen 2008). C'est un autre texte qui accentue la volonté de diminuer la part de déchets ultimes en favorisant les modes de traitements qui correspondent au recyclage. Enfin, la loi Grenelle n°2009/967, en tant que loi de programmation, fixe des objectifs nationaux chiffrés : réduction de production d'OM de 7% par an pendant cinq ans, augmentation du taux de recyclage de matière et organique, réduction des quantités stockées et incinérées (ADEME 2009b : 2; ADEME 2010a).

Tout cela vise à amener le stockage et l'incinération, méthodes de traitement dominantes en France, à perdre de leur importance au profit des méthodes de traitement basées sur la valorisation. La part de l'incinération sans valorisation (production de chaleur ou d'électricité) diminue, et 62,5% des déchets collectés par le service public sont orientés d'un côté vers les filières de recyclage, et de l'autre vers la valorisation énergétique et la gestion biologique (ADEME 2009b : 9). Il semble donc que les modes de gestion des déchets se soient multipliés au cours des trente dernières années. Entre la démarche de recyclage connue massivement au 19ème siècle (Barles 2005), celle du « *travail* » des déchets pour annuler leur menace (ici explosion, pollution) (Vigarello 1999), et celle de leur traitement biologique qui joint les deux principes évoqués, la gestion des déchets s'est professionnalisée et spécialisée. Elle semble ainsi tendre vers une réduction de la disponibilité alimentaire offerte par ces structures aux goélands, et joue donc probablement un rôle dans la chute démographique enregistrée entre 2005 et 2010.

IV. SYNTHESE : LES DECHETS URBAINS, UNE RESSOURCE TROPHIQUE MAJEURE SOUS CONDITIONS

A Marseille, comme partout en France, un recyclage complet des matières alimentaires combiné au rejet des « *immondices* » (matières fécales principalement) en mer et vers les campagnes constituait le système de circulation des matières jusqu'à ce que la population de la ville devienne trop importante et que les nouvelles considérations d'hygiène exigent l'installation de centres de transferts (vers 1900). Pour toute cette période précédant le système actuel, nous n'avons aucune trace de présence des goélands sur les dépotoirs internes ou externes à la ville. Cela ne signifie cependant pas qu'ils en étaient absents, d'autant que sont apparus des impératifs liés à la gestion d'autres animaux commensaux sur les sites de stockage dès leur mise en place officielle. Différentes espèces ont donc vraisemblablement longtemps fréquenté tous types de dépôts de déchets organiques sans forcément être mentionnées dans les écrits. Plus tard (vers 1980), seul le Centre de Transfert Sud de Marseille est connu pour avoir nourri de grands nombres (plusieurs centaines voire milliers) de mouettes et goélands, surtout lorsqu'il se situait sur le terrain du nouveau Parc du 26ème centenaire et que les wagons à filet voyageaient du CTD vers La Crau. En effet, les oiseaux bénéficiaient de la perméabilité de ce système anti-envols peu efficace qui leur offrait une accessibilité aux déchets. Nos enquêtes montrent qu'aujourd'hui les nouvelles techniques de transfert tendent à rendre les lieux inaccessibles aux Laridés.

Les ordures ménagères déposées en ville pour être collectées semblent être aujourd'hui une ressource alimentaire dispersée et peu prédictible pour les goélands (Rock 2005). D'ailleurs, comme nous l'avons observé dans le chapitre 2, on ne les voit guère l'exploiter qu'individuellement, à l'exception des résidus de marchés. Ceci ne signifie pas que cette ressource soit négligeable dans la dynamique des colonies urbaines, car quelques individus fixés peuvent en attirer d'autres (Serrano et al. 2005). En revanche, les données les plus récentes montrent que la santé des populations de goélands nichant sur les archipels marseillais dépend fortement de la ressource que constituent les centres de stockage (Duhem 2004). Ces centres sont des sites clés, ceux qui fournissent une ressource alimentaire encore abondante, relativement régulière et donc prédictible au plus grand nombre de goélands dans un contexte sécurisé (*idem*). Sur ce point, nos enquêtes révèlent qu'aux Ordures Ménagères

habituellement prises en compte pour calculer la disponibilité alimentaire offerte par les centres de stockages aux goélands s'ajoutent d'autres déchets alimentaires reçus en quantités non négligeables par ces mêmes sites : les « *restes d'assiettes* » contenus dans les Déchets Banals d'Entreprises. Cette découverte invite à tenir compte de l'avenir de la gestion de déchets dont la provenance est différente de celle des OM pour suivre l'évolution de la disponibilité alimentaire pour les goélands.

D'après notre enquête, il semble que l'évolution générale des techniques de gestion des déchets fasse diminuer cette ressource locale. En 1978, Isenmann concluait son article en écrivant : « *La décharge des ordures ménagères de Marseille est certainement idéale en ce sens qu'elle fonctionne en permanence et que la plus grande partie de l'immense volume de nourriture est rendue accessible par diverses manutentions* » (Isenmann 1978 : 143). Aujourd'hui, nous savons que les « *diverses manutentions* » ne sont plus les mêmes. Elles ont évolué dans un objectif de rentabilisation de l'espace de stockage, de l'isolement maximal des déchets, de réduction des nuisances causées à l'environnement, et de réduction de la part de déchets stockés en faveur de leur recyclage et de leur valorisation. Dans la pratique, elles concourent à une compaction maximale de la matière, à la diminution de la surface d'exploitation et à son recouvrement quotidien. En résumé, les nouvelles exigences socio-environnementales de la fin du 20ème siècle ont conduit à la professionnalisation et la technicisation de la gestion des déchets et ainsi à l'accroissement de leur confinement (Cf. Barles 2005; Lhuilier et Cochin 1999; Zenter 2001).

En conséquence, il est vraisemblable que les techniques qui en découlent réduisent la quantité et l'accessibilité des matières organiques exploitables par les goélands. En effet, si la quantité des déchets alimentaires a explosé après les deux-guerres et continue d'augmenter, leur accessibilité se réduit à travers l'amélioration des techniques de stockage et peut-être (sans grande certitude) la valorisation organique. Cette évolution incite à prédire une diminution des populations de goélands dans les contextes où elles sont fortement dépendantes de cette ressource, comme cela est observé et expliqué par les efforts de perfectionnement des techniques de gestion des déchets et de stérilisation en Espagne depuis 2008 (Ramos et al. 2009). Nos données suggèrent que cette prévision vaut déjà pour les goélands leucophée marseillais pour lesquelles les gestionnaires ont récemment enregistré une chute considérable des effectifs (CEEP 2010c), l'amélioration des techniques de stockages jouant probablement un rôle de régulateur. Les goélands faisant en outre l'objet de mesures de régulations diverses,

autre facteur clé, nous allons maintenant analyser l'histoire de ces mesures et discuter leur impact et leur avenir.

CHAPITRE 6. DE LA PREDATION A LA GESTION EN PASSANT PAR LA PROTECTION DES GOELANDS

Comme nous avons pu le voir dans les chapitres précédents, différents espaces de la zone habitée de Marseille et de sa périphérie sont utilisés par les goélands pour l'alimentation et la reproduction (Chapitres 1 et 2). De l'analyse des discours des habitants, des médias et des gestionnaires (Chapitre 3 et 4), il ressort que les déchets sont un facteur d'explication central de la croissance démographique des goélands et de leur expansion sur les îles et sur les toits de la ville.

Or, d'après les données disponibles, les débuts de cette croissance démographique des populations marseillaises de goélands est antérieure de plusieurs décennies à la mise en place des décharges à ciel ouvert (CEEP 2010a). Cela nous amène à questionner les autres facteurs ayant pu participer à ce phénomène d'expansion (et à son empêchement), notamment les modes d'occupation des îles et les pratiques vis-à-vis de la faune sauvage et du goéland en particulier, sur les espaces insulaires et urbains.

Ce chapitre vise à apporter des éléments de réponses à partir de l'analyse d'archives, des discours des habitants interrogés et des pratiques de gestion actuelles des espaces insulaires et des animaux en ville. Trois périodes majeures semblent caractériser la relation entre hommes et goélands qui représentent des contextes relationnels contrastés : celle des prélèvements (surtout jusqu'au début du 20ème siècle), celle de la protection de l'espèce (seconde moitié du 20ème siècle), celle de sa gestion (fin du 20ème siècle).

Nous commençons par présenter le contexte et discuter l'histoire des pratiques de prélèvements sur les goélands, ce qui nous permet de montrer en quoi l'installation de ces oiseaux sur les îles semblait empêchée par un autre mode de relation jusqu'à la fin du 19ème siècle (I). La période de leur protection est abordée dans un second temps (II) où nous nous attachons à discuter l'impact conjoint de l'évolution socio-économique du littoral et de la protection de la nature sur l'occupation humaine des espaces insulaires marseillais et ainsi sur les possibilités pour les goélands de s'y établir. Enfin, nous analysons les modes de gestion actuels des goélands (III) sur les îles et en ville pour discuter de leurs implications dans la relation actuelle entre hommes et goélands à Marseille.

I. LES PRATIQUES DE PREDATION SUR LES GOELANDS A MARSEILLE

Les pratiques anciennes de prélèvement (chasse, collecte d'œufs) sur les goélands ont pu jouer un rôle important, à la fois au niveau de leur démographie et de leur distance de fuite face à l'homme. Pour comprendre les types de prédation dont les goélands ont fait l'objet dans les derniers siècles, nous nous sommes intéressée à l'histoire de la chasse en Méditerranée et plus particulièrement en Provence, ainsi qu'à la pratique de collecte des œufs d'oiseaux marins réputée comme étant une pratique des pays nordiques (Chansigaud 2007). Nous utilisons ici les ouvrages traitant de l'histoire de la chasse en Provence, nos recherches en archives et nos enquêtes pour cerner l'évolution de ces pratiques.

A. LES PRATIQUES DE CHASSE SUR LE GOELAND : QUEL TYPE DE GIBIER ?

1. Les goélands dans l'histoire de la chasse en Provence

Plusieurs éléments témoignent d'une attitude excessive et rebelle aux lois chez les provençaux. Ces éléments sont contenus dans les archives que nous avons consultées et confirmés par l'ouvrage historique *Chasse et Société en Provence* de Viala (2006).

Pour commencer, deux cas conflictuels montrent particulièrement la difficulté de contrôler les pratiques de chasse en Provence. Ainsi, les archives départementales consultées témoignent d'un conflit autour de la chasse aux hirondelles dans les années 1880. Alors que cette chasse est interdite depuis 1861 dans tous les autres départements français parce que ces oiseaux insectivores sont unanimement reconnus comme utiles à l'agriculture, le Préfet des Bouches-du-Rhône cède aux pressions des pétitions des chasseurs et émet un arrêté préfectoral autorisant la chasse aux hirondelles. Cela est fait contre l'avis du Ministre de l'Intérieur qui apprend l'émission de l'arrêté au travers des critiques qu'il suscite, et de la Société Agricole des Bouches-du-Rhône[97]. Le motif d'une telle réaction extérieure envers les habitudes des chasseurs et du département des Bouches-du-Rhône rappelle celui de la campagne active menée en France par les conseils généraux dans les années 1840, « *contre les pratiques de*

[97] AD 7M167, dossier « Chasse. Classification des animaux nuisibles ».

chasseurs du voisinage de la Méditerranée, à qui il est reproché de tirer sur des oiseaux exténués à peine arrivés sur les rivages » (Viala 2006 : 164). Ce sont les excès et le manque d'encadrement administratif de la chasse dans les Bouches du Rhône qui sont pointés du doigt.

La spécificité provençale peut être interprétée comme l'héritage de l'appareil politique de l'ancien Comté de Provence que la résistance à l'annexion au Royaume de France (1483) a préservé d'anciennes règles relatives à la chasse jusqu'à la Révolution, après quoi les pratiques ont mis du temps à évoluer avec la nouvelle administration (Alleau 2011 : 529-530). Cette spécificité est aussi notée par différents auteurs d'ouvrages ou d'articles venus de l'extérieur de la Provence, qu'ils se réjouissent ou s'offusquent de la « *passion* » qu'elle révèle (Viala 2006 : 165). Ainsi, dans un article intitulé « *Destructeurs d'oiseaux* » et publié dans la Gazette du Midi en 1862, Charles de Ribbes condamne la chasse guerrière en Provence et surtout de l'empoisonnement et du piégeage des petits oiseaux (moineaux, becs fins, alouettes) utiles à l'agriculture[98]. Horace Bertin, dans un article publié en 1872 dans la même Gazette et intitulé « *La chasse à Marseille* » présente le livre d'Edmond Lachamp, qui traite de l'idée répandue selon laquelle « *le territoire de Marseille comptait des milliers de chasseurs et n'avait pas un seul oiseau* »[99]. A ce propos, Viala suppose que l'absence de la chasse dans les doléances de Marseille en 1789 est due au fait que la pratique de la chasse était alors tellement répandue et problématique qu'il aurait été inopportun de réclamer son accroissement (Viala 2006 : 159).

En 1874, dans un article sur le braconnage dans le Var, A. Nonay mentionne surtout le cas du lapin, en commençant par déclarer que la Provence n'est pas riche en gibier[100]. Comme de Ribbes, il insiste sur la nécessité de respecter la loi de 1844 pour appliquer la punition du braconnage qui fait disparaître de nombreux gibiers. Pour cela, il propose d'embaucher des soldats et marins retraités qui surveilleraient le braconnage côtier sur les espèces de passage sur le littoral, sans mentionner les espèces concernées. Dans un article de journal écrit par Miss Norf, non daté et intitulé « *Chasse et chasseur* », cette militante contre les excès des chasseurs provençaux se désole qu'ils préfèrent la guerre aux « *mignonnes créatures* » à la

---

[98] ALC 13947

[99] AD 21F129 Chasse à MRS et en Provence, 1857-1904.

[100] AD 21F129 Chasse à MRS et en Provence, 1857-1904.

chasse au gros gibier « *digne de l'homme viril* ». Ils se montrent ainsi tels des « *ravageurs éperdus* » qui « *traversent tout, saccagent tout* »[101].

Quoi qu'insuffisante d'après les auteurs évoqués, la lutte contre le braconnage semble intense, et les méthodes de chasse provençale (au filet, au gluau, à l'agachon) pour capturer et abattre en masse les oiseaux insectivores utiles aux cultures et donc au bien commun sont vivement dénoncées : « *c'est une habitude particulière à la région. Il est vrai que dans ces « chassottes » on supprime de nombreuses espèces d'oiseaux très utiles, d'où la grande pénurie de ceux-ci. Nulle part, affirme Samat* [dans Chasse de Provence, 1896 et 1906], *on ne trouve une description aussi exacte des procédés employés pour les capturer* » (Viala 2006 : 167). Il faut dire que la chasse est une passion pour tous en Provence, du plus grand au plus petit, et que sa diffusion ancienne dans la population est remarquée tant par les autorités que par les gens venus de l'extérieurs (*ibid.* : 165). Les enfants semblent donc être une population cible pour la lutte contre le braconnage, et cela déjà à l'échelle nationale.

En effet, en 1866, l'avocat de Paris et Instituteur Charles Viel « *destine* [son] *livre aux enfants de nos campagnes, parce qu'ils sont les plus cruels ennemis des oiseaux* [utiles aux agriculteurs et jardiniers] *et que leurs déprédations ne cesseront que du jour où ils en comprendront bien les regrettables effets* » (Viel 1866 : 26), ce qui fait échos à d'autres analyses (Chansigaud 2007; Fabre 1986). Il ajoutait une comparaison avec la règlementation anglaise qui protégeait les couvées et se trouvait alors en avance sur la France à ce niveau. Par ailleurs, en 1877, une lettre du Préfet du Vaucluse destinée aux Instituteurs sollicite leur aide dans la lutte contre la destruction des nids et des couvées que de nombreux enfants ont l'habitude de pratiquer[102]. De plus, d'après les arrêtés préfectoraux relatifs à la Police de la Chasse dans les Bouches-du-Rhône, la destruction des nids et des œufs de toute espèce autre que celles indiquées par l'arrêté comme nuisibles est interdite dès 1862 au moins. Dans l'arrêté de 1884 pour ce même département, il est précisé que les parents d'enfants qui enfreindraient cette loi seraient considérés comme responsables du délit. Les arrêtés des Basses-Alpes de cette époque contiennent quant à eux un article portant spécifiquement sur la « *conservation des oiseaux* » qui insiste également sur l'interdiction de ces pratiques quel que

[101] AD 21F129 Chasse à MRS et en Provence, 1857-1904.

[102] AD 7M167 Chasse. Classification des animaux nuisibles.

soit le contexte. Tous ces arrêtés préfectoraux relatifs à la Police de la Chasse[103] témoignent de la préoccupation que représente l'étendue de tels prélèvements, mais la tolérance actuelle vis-à-vis des conduites illégales des enfants chasseurs (Govoroff 2010) laisse penser que leurs pratiques, dont la fréquence a pu fluctuer dans le temps, n'ont jamais totalement disparu.

Bien que les documents concernant les goélands soient rares, ce contexte laisse envisager qu'ils ont également fait l'objet de prélèvements en Provence. Tout d'abord, il faut noter que les goélands se voient attribuer un faible intérêt cynégétique dans plusieurs textes, dont celui de Méry : « *Ces oiseaux n'ont que des plumes, et pas de chair* » (Méry 1847 : 342) et Léandre Moreau (1872) qui, dans « *La Chasse à Marseille autrefois* », mentionne les différentes espèces d'oiseaux chassés de coutume, mais pas les goélands ni les mouettes. La même appréciation apparaît dans le livre de Brongniard : « *[…] on ne les chasse pas, d'ailleurs, car leur chair est mauvaise* » (Brongniard 1892 : 731), ou encore dans le livre intitulé *Histoire de la chasse dans les Alpes Maritimes* : « *Les Laridés (Mouette rieuse, Goéland leucophée), sans intérêt cynégétique dans les pays latins, font partie des espèces familières des rivages et des zones portuaires.* » (Foucault 2000 : 56).

Malgré cela, l'existence de prélèvements, avec ou sans objectif de consommation, ne peut être exclue. En effet, comme l'indique Dunoyer de Noirmont, même les gibiers les moins intéressants étaient parfois tirés :

> « « Les goëlands, les mouettes et les hirondelles de mer sont des oiseaux si peu intéressants pour les chasseurs, dit Magné de Marolles, que j'aurois omis d'en faire mention, si ce n'étoit seulement pour en donner connoissance à ceux qui ne sont pas à portée des côtes de la mer.» Le héron, le butor, la spatule, le cormoran, l'alcyon et le merle d'eau sont encore des oiseaux qu'on ne tire que par hasard, et sans aucune circonstance digne d'intérêt. » (Dunoyer de Noirmont 1867)

Concernant plus directement les goélands à Marseille, un texte local indique une chasse de type « *sportif* » dans un journal marseillais sous forme de récit :

> « A certaine époque de l'année, on voit affluer dans la partie libre du vieux port de Marseille de nombreux vols de goélands aux longues ailes et au plumage blanc. […] Les goëlands appartiennent à la famille assez nombreuse des mouettes. A Marseille et dans les autres ports de la Provence, ils sont connus sous le nom de *gabians*. […] Dans le voisinage du port et tout le long de la côte on voit voltiger de nombreux vols

[103] AD 7M167 Chasse. Classification des animaux nuisibles.

> de gabians. Le dimanche, dans la matinée, des individus, munis de leurs fusils se rendent sur la grande jetée des nouveaux ports et de là ils tirent sur les gabians uniquement pour se faire la main ou pour montrer leur adresse, car la chair de ces palmipèdes n'est pas mangeable. La fusillade est parfois assez nourrie. Les gabians ne paraissent pas avoir conscience du danger qu'ils courent, car on ne les voit pas fuir. Il est vrai qu'il y en a fort peu d'atteints. Tirer sur un gabian ! Cela eût suffit, il y a trente ans, pour déshonorer un chasseur. A défaut de grives, on se contente de merles ; mais quand il n'y a ni grives ni merles, force est de se rabattre sur autre chose. C'est ainsi que l'année dernière on a fait à Marseille une chasse cruelle aux hirondelles, à ces oiseaux qui étaient autrefois aussi sacrés en Provence que les rues du Capitole à Rome.
>
> Il est défendu de tirer sur les gabians dans l'intérieur du port, mais sur la côte la chasse en est permise en tout temps. Ces pauvres volatiles que l'on tue uniquement pour le plaisir de les tuer rendent, cependant, des services signalés aux marins et aux pêcheurs. Ils annoncent la présence des bancs de sardines et indiquent, par leurs cris, le voisinage des rochers de haut-fond et des récifs. En temps de brume, ils font reconnaître par leurs cris la position des écueils. Ils signalent aussi ces débris de navires qui forment des écueils flottants souvent dangereux. » (Dy 1882 : 517)

Entre les indices d'une forte passion provençale pour la chasse, les difficultés évoquées à faire accepter la loi aux chasseurs des Bouches du Rhône, la mise en lumière du problème général de la destruction des œufs et des couvées, et cette évocation de tir sportif sur les goélands dans la régions marseillaise, ces oiseaux ont vraisemblablement fait l'objet de divers prélèvements en Provence au 19ème siècle et peut-être même avant. D'autres indices concernant la façade atlantique renforcent cette hypothèse. Quelles étaient alors les pratiques sur ces côtes ?

2. Les goélands et les « chasses de mer » sur la côte atlantique

Afin d'éclairer les pratiques de prélèvement sur les goélands en Provence, il est intéressant de questionner le contexte national à ce sujet, et notamment en littoral atlantique, autre région fortement fréquentée par les goélands. La probabilité de l'existence d'une pratique de chasse des goélands en France est d'autant plus forte qu'un texte mentionnant une liste ministérielle d'espèces d'oiseaux nuisibles sur tout le territoire comprend les goélands (Viel 1866), et que *Le livre du chasseur* de Diguet (1881) évoque les « *chasses de mer* » sur la côte atlantique à défaut de gibier sur les terres... Il y décrit l'exploit et le plaisir que peuvent représenter respectivement le tir des mouettes et celui des goélands :

> « Sur nos côtes, quand un vent violent souffle de l'ouest, il rase les jetées, les falaises, côtoie les rivages et se met ainsi souvent à portée du chasseur. […] Chassant sur les plages de l'Océans, il m'est arrivé d'en tuer, surpris par leur silhouette se dessinant tout à coup sur le sable ; je levais la tête et je les apercevais, leurs grandes ailes étendues. […] Un goéland démonté est dangereux pour le chien ; la vigueur de son bec est à redouter. Généralement, on ne doit les tirer qu'avec du plomb n°3. C'est un fort beau coup de fusil qui se renouvelle souvent. […] Les Mouettes. Je n'appellerai point la chasse aux mouettes une chasse ; mais uniquement un tir, mais un tir agréable. L'abatis est nombreux. Il suffit, pour cela, d'un temps propice et de laisser à terre la première mouette blessée. Les autres viennent tourbillonner autour de la victime et vous tirez à coup sûr. […] » (Diguet 1881 : 185)

Ce texte suggère que non seulement l'oiseau est chassé, mais le chasseur cherche à en tuer en grand nombre. Les mouettes et les goélands ayant le même type de comportement de rassemblement autour d'un congénère lorsqu'il est blessé, il est possible que le même type de tirs ait été réalisé sur les goélands.

Plus tôt encore, le *Dictionnaire des chasses* de Baudrillart mentionne également la pratique du tir des goélands malgré le peu d'intérêt que présentait leur chair :

> « On prétend [que leurs œufs] sont bons et sains à manger ; mais il n'en est pas de même de leur chair qui est dure, coriace et de mauvais goût. Les sauvages des Antilles et les Groenlandais s'accommodent cependant de ce mauvais gibier qui, au surplus, n'est point malfaisant. [En France] On chasse les goêlands avec le fusil et on les prend facilement avec des hameçons amorcés avec des poissons. » (Baudrillart 1834 : 433)

Ces chasses expliquent certainement en partie une plus grande distance de fuite des goélands à l'époque qu'aujourd'hui. En effet, malgré l'apparente facilité de tirer les goélands au bord de l'eau (évoquée dans les textes de Dy et de Diguet), quelques indices révèlent une importante distance de fuite. Il s'agit notamment d'un texte évoquant la difficulté d'approcher et de tirer les goélands en général (sans précision géographique) :

> « Au bord de la mer, on peut les contempler de loin, nageant mais ne plongeant pas, voletant, se posant, ou couchés sur le sable. Ils ne se laissent pas approcher et il faut absolument s'embusquer pour pouvoir en tirer. » (Brongniard 1892 : 731)

L'on peut supposer que la contradiction de ce texte avec les précédents est liée au contexte de chasse du site ou de la région à laquelle il se réfère. Nous n'avons pas d'indications plus précises à ce sujet. Nous pouvons toutefois noter que même chez les auteurs pour qui les

goélands sont observables et faciles à abattre, ce sont des oiseaux que l'on n'approche qu'en bord de mer, sur leur propre territoire généralement désigné sous le nom de falaises.

La nécessité d'embuscade évoquée par cet auteur pourrait expliquer les imprécisions d'identification repérées dans certains récits de voyages, ainsi que l'idée selon laquelle ces oiseaux sont marins, fréquentent essentiellement le bord de mer et s'aventurent parfois à l'intérieur des terres le long des cours d'eau. Bien sûr, nous sommes à une époque où les connaissances naturalistes académiques sont encore à leurs débuts et où il est difficile d'avoir accès à la culture populaire, et donc aux connaissances des populations locales (Cf. : Muchembled 1978). Cependant, les pratiques de tir au fusil ou de chasse évoquées ci-dessus ont selon toute vraisemblance eu un impact sur le comportement des goélands, les incitant à maintenir une plus grande distance de fuite à l'homme qu'ils ne le font aujourd'hui (où la nouvelle proximité avec l'humain peut même renforcer l'habituation de l'oiseau). D'autant que ces pratiques n'étaient peut-être pas si anecdotiques que nous pouvons le supposer. En effet, l'évocation de la consommation de leur chair apparaît surtout chez des peuples circumpolaires (Denlinger et Wohl 2001), mais parfois aussi dans nos entretiens avec les habitants.

3. Une chair inintéressante voire repoussante

La question de la nature d'un aliment consommé renvoie à la notion de transsubstantiation, c'est-à-dire à l'identification à ce que l'on mange (Roué 2002 : 39). Ingérer un aliment, c'est incorporer ses propriétés réelles et imaginaires (Fischler 1989, cité dans Memmi et al. 2011). La consommation de la chair d'un animal et les discours qui l'accompagnent peuvent donc nous renseigner sur ces propriétés (Memmi et al. 2011).

Plus on remonte dans le temps, plus il est difficile d'identifier les perceptions gustatives. Les archéologues invitent à rester prudents sur nos critères de goût comme sur les associations d'ossements qu'ils peuvent trouver. Ainsi, dans sa synthèse sur l'utilisation de l'animal dans l'économie gallo-romaine, Lepetz (1996) se base sur les analyses archéozoologiques pour documenter le cas de la Gaule du Nord à l'époque antique :

> « Parmi les oiseaux retrouvés sur nos sites, certains sont encore chassés aujourd'hui pour leur viande (les canards sauvages, la bécasse, la perdrix), d'autres ne font plus partie de nos régimes alimentaires modernes, alors que leur chair est parfaitement comestible (le corbeau freux, le choucas, la grue, la cigogne). Une troisième catégorie regroupe les oiseaux dont le goût, très prononcé, n'a jamais dû contenter

> les gourmets (bien qu'il faille se méfier grandement des raisonnements reposant sur nos goûts), même les grands amateurs de sauvagine (les goélands, les mouettes, les hérons, à forte odeur de poisson). Il faut ajouter à ces espèces les rapaces (pygargue, épervier, chouette) dont la chasse a pu être dictée par d'autres motivations d'ordre sportif, ludique ou symbolique, à l'image des chouettes chassées au Moyen Age. » (Lepetz 1996 : 110)

Bien que certains oiseaux piscivores soient aujourd'hui particulièrement appréciés, comme le macareux moine, contredisant ainsi l'idée de l'oiseau piscivore immangeable illustrée ci-dessus, les preuves de la consommation de certaines espèces manquent encore :

> « Ces exemples posent bien le problème de la place de ces espèces dans l'alimentation et il est vraisemblable que les réponses ne seront apportées qu'au coup par coup, à la suite d'études détaillées de matériel abondant provenant de sites privilégiés et tamisés. A Boulogne, la liste taxinomique présente une quantité d'espèces importante : à côté d'oiseaux habituels (canard, bécasse, corvidés) sont présents des oiseaux de mer, goélands brun et marin (Larus fuscus et Larus marinus), mouette rieuse (Larus ridibundus) et petit pingouin (Alca torda) dont la présence s'explique par la proximité de la mer, mais dont la consommation reste incertaine. » (Lepetz 1996 : 111)

Dans les extraits de textes anciens (19ème siècle) écrits par des auteurs provençaux et nationaux évoqués précédemment, nous avons vu que les goélands sont considérés comme des oiseaux dépourvus de chair (« *n'ont pas de chair* »), ou dont la chair est « *mauvaise* », « *immangeable* », « *dure, coriace et de mauvais goût* ». Aujourd'hui, de nombreux habitants interrogés expriment une attitude de rejet face à l'idée de consommer du goéland.

Plusieurs exemples se rapprochent des textes anciens dont celui des marins retraités interrogés sur le quai des Belges au Vieux Port, pour qui « *on dirait que vous mangez du poisson* », et selon qui « *il faut au moins une bouteille de gaz pour bien le faire cuire* [le gabian] *!* » [20070426 MRS VXP : A113]. Lors d'une discussion au Port Automne avec notre informateur docker, un collègue s'est exclamé : « *Bah ! Pendant la guerre, il paraît qu'on mangeait tout sauf ça, tellement dur… on préférait manger les rats et les chats !* » [20071120 MRS PRO : A255]. La dureté de la chair et sa mauvaise odeur de poisson sont les deux principales caractéristiques mentionnées. Elles ne sont peut-être pas négligeables, si l'on considère que les islandais ne la mange que séchée, salée, et non pas fraîche (Favre 1905 : 1052). Dans d'autres cas, c'est le milieu de vie de l'oiseau qui est mentionné : « *Non. Non, non, ça, ça me tente pas. […] Je sais pas. C'est comme si on me demandait de manger un*

pigeon dans les rues de Marseille euh… » [20090424 MRS FRI : C228]. On observe ici un rapprochement implicite entre les milieux de vie des pigeons et des goélands et la qualité de leur chair. Ils évoluent dans un milieu malsain, leur chair est donc potentiellement malsaine.

Qu'elles soient sportives ou motivées par la consommation, des pratiques de tir sur les goélands s'ajoutent certainement aux divers prélèvements effectués par les habitants ou les usagers des espaces insulaires. En effet, le 19ème siècle semble fortement marqué par les prélèvements d'œufs chez différentes espèces d'oiseaux dans différentes régions de France, comme nous l'avons vu précédemment. Si le goéland représentait probablement un gibier peu intéressant au niveau de sa chair, il semble qu'il était concerné par la collecte de ses œufs.

B. La discretion de la collecte des œufs de goelands a Marseille

Bien que nos recherches n'aient pas permis de trouver trace écrite de la consommation des œufs de goélands sur le littoral marseillais ou provençal, plusieurs indices appuient l'hypothèse de son existence ancienne, que ce soit nos enquêtes ou les études de cette pratique dans de nombreux autres pays.

1. La collecte des œufs de Laridés dans le monde

Les œufs des oiseaux marins sont collectés dans de nombreuses nations circumpolaires. Ces pratiques sont étudiées par des écologues qui suivent leur impact sur les populations d'espèces menacées (Cf. : Denlinger et Wohl 2001), et par des ethnologues qui analysent l'utilisation des ressources naturelles par les groupes humains locaux (Notamment : Baldwin 2009; Hunn et al. 2005; Wright et Chythlook 1985).

Hunn et al. (2005) ont réalisé une étude ethnographique et décrit la pratique de collecte des œufs chez les Indiens Huna (Parc National de Glacier Bay, Alaska) dans le cadre de l'analyse de la transmission des « *savoirs écologiques traditionnels* » (TEK : Traditional Ecological Knowledge) et de leur utilisation par les scientifiques. Pour cela, ils ont interrogé et observé les pratiques des populations locales et des gestionnaires du Parc National. La technique adoptée par ces populations qui se déplacent de leurs zones d'hivernage à des zones d'estives est contrainte par leur passage unique au niveau des colonies de goélands à ailes grises (*Larus glaucescens)* : « *ils ne ramassent que les œufs qui se trouvent dans des nids à 1 ou 2 œufs, car s'il y en a trois, c'est qu'ils ne sont pas assez frais* » (Hunn et al. 2005 : 7).

Wright et Chytlook (Wright et Chythlook 1985) mentionnent les œufs de goélands comme l'une des « *ressources alternatives* » des groupes vivant dans la Baie de Bristol, suggérant ainsi qu'il s'agit d'une pratique opportuniste dans ce cas.

D'après le bilan dressé par le CAFF (Conservation of Arctic Flora and Fauna) dans un rapport paru en 2001 au sujet des prélèvements humains effectués sur les oiseaux marins dans la zone circumpolaire (Denlinger et Wohl 2001), la quantification de la collecte des œufs chez les différentes espèces consommées est beaucoup plus difficile à renseigner que les prélèvement d'individus. Seuls certains pays affirment l'impact fortement négatif sur les populations d'oiseaux en question, plutôt des eiders et guillemots (ex : Finlande).

La collecte des œufs d'oiseaux marins est donc observée sur de nombreux territoires circumpolaires (Tableau 6, Annexe 1). Elle l'a beaucoup moins été sur les territoires méridionaux, suggérant que la pratique n'existait pas. Pourtant, des indices discrets montrent qu'elle a existé dans la région marseillaise.

2. Une pratique ancienne peu connue dans la région de Marseille

Jusqu'à ce jour, aucune trace écrite de prélèvement et/ou consommation d'œufs de goélands dans la région marseillaise n'a été trouvée, alors que les sources écrites à ce sujet existent en Bretagne (Yésou 2003). Ces dernières mentionnent la consommation d'œufs et de poussins de goélands argentés, la chasse sportive de ces oiseaux ainsi que le rôle de l'industrie de la plumasserie sur la quasi disparition de l'espèce des côtes bretonnes à la fin du 19ème siècle (Clergeau 1997 : 71). De telles sources sont également abondantes dans les pays celtiques et scandinaves (Baldwin 2009).

Comme nous l'avons évoqué plus haut, les preuves de consommation d'oiseaux marins ou de leurs œufs manquent également au niveau archéologique, que ce soit sur les côtes françaises méditerranéennes ou atlantiques (Laroulandie 2004; Laroulandie 2009; Lepetz 1996; Mourer-Chauviré 1977). Il semble aussi difficile de mettre en évidence une pratique de chasse des oiseaux marins pour leur viande qu'une pratique de collecte de leurs œufs en France. Ceci contraste fortement avec les traces archéologiques (outils de chasse spécialisés pour les oiseaux marins) qui ont été trouvées en Russie par exemple (Golovkin 2001), ou les

documents historiques anglais (pour la côte du Yorkshire[104]) attestant d'une technique de collecte des œufs spécialisée et lucrative.

Parmi les documents français évoquant la consommation d'œufs de goélands et de mouettes, un dictionnaire gastronomique français[105] fait part de leur utilisation dans des recettes islandaises. Son auteur, Joseph Favre, est présenté en tant que cuisinier progressiste attaché à la démocratisation de la science culinaire, selon qui le meilleur médecin de l'homme est l'hygiène alimentaire. L'on y retrouve la même distinction entre le désintérêt voire la répulsion pour la chair de ces oiseaux, et l'intérêt pour leurs œufs :

> « GOËLLAND ou GOLLAND, s.m. (Larus alba, extremitatibus alarum nigris). – Oiseau Palmipède qui vit près des rivages de la mer, sur les écueils et les rochers qu'il fait retentir de ses cris désagréables. En Islande, on le nomme rytse. Sa chair huileuse est salée, séchée et fumée pour être mangée l'hiver ; fraîche elle est détestable. Les œufs du göeland sont très recherchés pour leurs propriétés génésiques. » (Favre 1905 : 1052)

> « MOUETTE, s.f. (Fulica atra, L.). – Oiseau aquatique de la grosseur d'un canard. Sa chair est peu estimée. Par contre ses œufs sont remarquables en ce que le blanc reste moelleux à la cuisson ; ils ont des propriétés aphrodisiaques. » (Favre 1905 : 1365)

Ces extraits documentent la pratique de consommation de la viande et des œufs de mouettes et goélands. Il est bien précisé qu'elle existe en Islande et le lecteur est informé des bienfaits attribués à ces nourritures par les islandais eux-mêmes. Bien que l'auteur semble avoir fait l'expérience à la fois de la consommation de viande de goéland et de la cuisson d'œufs de mouettes, à aucun moment il n'est question de coutumes françaises.

En Provence, nous pouvons mentionner l'article de Jean Besson, *Le statut de l'archipel des îles d'Hyères et la conservation des sites de nidification des oiseaux marins*, qui évoque l'existence et la disparition/raréfaction de pratiques de collecte sur les îles d'Hyères au début du 20ème siècle, sans préciser ses sources d'information. En particulier, les œufs de goélands auraient été souvent collectés sur la côte Nord de Porquerolles jusqu'au début des années

---

[104] Pour un bref article sur la question et sur un film documentaire réalisé sur le sujet, voir : http://www.genuki.org.uk/big/eng/YKS/Misc/Transcriptions/ERY/FileyClimmers.html (Consulté le 16/04/2012).

[105] Favre, Joseph, 1905, Dictionnaire universel de cuisine pratique. Encyclopédie illustrée d'hygiène alimentaire. Modification de l'homme par l'alimentation. [GALLICA]

1980, et la collecte des œufs de goélands et des poussins de puffins aurait encore été pratiquée après la seconde guerre mondiale sur Port-Cros avant de disparaître totalement (Besson 1985 : 18-19). Concernant Marseille précisément, seuls nos entretiens avec des habitants du village du Frioul et du village des Goudes témoignent de la consommation des œufs de goélands.

Le quartier des Goudes est un quartier relativement isolé du reste de la ville, situé à son extrémité sud à l'entrée des calanques. Ce petit port fait partie du 8ème arrondissement, comprend environ 350 habitants sédentaires, et se trouve très fréquenté par les visiteurs et les vacanciers locaux pendant la saison estivale (Blanchard 1986; Marseille 2009). L'archipel de Riou y est accessible en une dizaine de minutes par bateau selon l'éloignement de l'île que l'on souhaite atteindre, la plus proche étant l'île de Maïre (Figures 76-77). Marqué par les vestiges d'une petite industrie disparue au début du siècle dernier, ce village est considéré comme un ancien village de pêcheurs transformé en port de plaisance depuis quelques dizaines d'années.

Il ne fait pas partie des sites sur lesquels nous avons focalisé nos enquêtes par entretien. Toutefois, nous nous y sommes rendue à plusieurs reprises. En effet, sous les conseils de l'un des chargés de mission du CEEP responsable de la gestion de l'archipel de Riou, nous avons pris contact avec un habitant du quartier des Goudes susceptible de nous apporter quelques informations au sujet de l'histoire de la pratique de collecte des œufs de goélands sur ces îles. Nous avons rencontré cet homme en mars 2009, il était alors âgé de 82 ans. Il nous expliquait que son père, fils d'ouvrier italien venu travailler dans les usines de la Madrague, est né aux Goudes, et lui aussi. Son père était pêcheur et lui-même a commencé à pêcher à 13 ans. Il se souvient qu'à l'époque, en 1940, il y avait encore 28 petits bateaux de pêche au port des Goudes, alors qu'il ne reste désormais que quatre chalutiers dont la taille leur permet de pêcher en grande quantité et plus au large qu'auparavant.

Cet informateur expliquait la collecte des œufs de gabians comme une solution alternative au manque d'approvisionnement en œufs de poules pendant la guerre. A l'époque, pour accéder aux œufs vendus par les paysans, il fallait prendre le train, ce qui représentait un long déplacement. Apparemment, personne n'avait de volaille dans le quartier. On profitait donc de la saison de reproduction des goélands qui fournissait des œufs en abondance et faciles d'accès pour les pêcheurs qui s'y rendaient avec leurs pointus et des paniers bien particuliers :

> « Avec les gros paniers qu'on mettait les oursins dedans… après ils prenaient ces œufs, et ils allaient les vendre vous savez quoi ? Aux pâtisseries ! Pour faire les

> gâteaux… alors y'en a beaucoup qui se sont trompés, vous savez, pendant la guerre y'avait rien, on crevait de faim hé… y'avait le pain… à la Libération j'avais 17 ans hé… et alors les pâtissiers avec ces œufs, ils faisaient des gâteaux pour tout le monde… » [20090209 MRS GDES]

Il semble donc que les œufs étaient vendus pour des œufs de poules et qu'ils étaient principalement utilisés en pâtisserie, même si notre interlocuteur nous dit en avoir mangé une fois :

> « Moi j'en ai mangé une fois en omelette. Une seule fois, en omelette aux pommes de terre. Mais ça… on dit que ça avait le goût de poisson les œufs, c'est pas vrai. Moi j'ai pas senti le poisson, je me suis pas aperçu. » [20090209 MRS GDES]

L'évocation d'une expérience unique d'omelette aux œufs de gabians pour notre interlocuteur ne plaide pas en faveur d'une consommation abondante ni courante (il évoque un temps de guerre) de ces œufs à l'époque dont il est question, c'est-à-dire malgré le manque d'œufs de poules et de possibilité de se déplacer pour s'approvisionner. Nous ne pouvons affirmer que ses parents avaient davantage l'habitude d'en consommer même avant-guerre, mais en supposant que ce fut le cas, il est possible que notre informateur fasse déjà partie de la génération pour laquelle cette pratique était devenue anecdotique.

Le témoignage d'un habitant d'Endoume renforce cette idée. Cet homme, âgé de 59 ans, travaille à la Capitainerie du port du Frioul. Il affirme que son père, navigateur, avait l'habitude de manger des œufs de goélands. Alors que nous lui demandons si des gens ramassent les œufs de goélands, il distingue les marins des promeneurs, et les personnes âgées des plus jeunes :

> « Oui. Oui. Beaucoup de marins. Pas des gens… pas des promeneurs. Mais beaucoup de marins… de marins euh… qui font des grands voyages… […] Et oui parce que [parfois ils manquent de nourriture ?]. Moi je sais que mon père, il était navigateur, quand il allait sur Riou de temps en temps il se mangeait des œufs de mouettes. […] Mais bon, c'est surtout les vieux marins, les jeunes je sais pas hé… les vieux marins je sais que ça les dérange pas, mon père il trouve ça très bon, il trouve ça très bon. » [20090416 MRS FRI : C162]

Pour lui, il s'agit bien d'une pratique peu répandue qui concerne surtout la génération précédant la sienne. Pourtant, un informateur plus jeune nous a fait part de ses souvenirs d'un « *marché noir* » pour les œufs de goélands. Il s'exclamait alors que les goélands nichent partout à Marseille, mais qu'il en voit également lorsqu'il s'en va vers Orange :

> « Y'en a partout ! Ils sont de partout ! Des fois, quand je pars, j'en vois à Orange ! Qu'est-ce qu'ils font là ces cons [rires] ? Y'a le Rhône… […] Orange, c'est à 100-120 bornes… Quand je pense qu'avant on les vendait au black les œufs… […] Y'a 15 ans… j'étais gosse, je me souviens, les gens repartaient avec leurs œufs. Avec deux œufs, on avait une omelette comme avec des œufs de poules… » [20070808 MRS PRO : A51-52]

L'existence d'une commercialisation illégale récente en retrait du littoral mériterait d'être questionnée le plus précisément possible. En effet, elle fait écho à une phrase de notre informateur du Frioul : « *Ils se faisaient des sous avant les gens avec les œufs* ». Nous n'avons pas pu nous engager dans une enquête à ce sujet, mais ce souvenir d'enfance est un indice majeur en la faveur de l'existence de ce type de marché, non seulement à l'échelle régionale, mais aussi jusqu'à une époque relativement récente par rapport aux mesures de protection des espaces et des espèces puisqu'elle renvoie à la fin des années 1980…

Ces témoignages, ainsi que l'article de Besson suggèrent que la consommation des œufs de goélands a bien existé puis s'est raréfiée. Il faut signaler ici que cette forme de pression exercée sur le succès reproducteur des goélands a peut-être été relayée par une autre. En effet, sur le Frioul, une pratique existante dans la seconde moitié du 20ème siècle, non de consommation des œufs mais de leur destruction. Ainsi, un habitant du Frioul nous a confié avoir « *percé* » collectivement des œufs de goélands dès ses premières années de fréquentation de l'archipel :

> « Non… non, disons que, les premières années quand on était là sur les îles, les premières années, nous, les gens du Frioul, on allait avec un roseau, avec un pic au bout, et on perçait les œufs. On perçait tous les œufs, fallait pas les casser parce que si on les casse, ils en refont d'autres. On perçait les œufs comme ça, c'est tout, un petit trou. Une épingle… une épingle, un morceau de plastic fondu, une épingle et tac, tac, tac, tac on perçait. Et avec l'autre roseau on faisait ça [mime de le tenir en l'air] pour ne pas se faire piquer la tête. Parce que quand il y a les œufs ils viennent hé, ils défendent leur nid. […] Il y en avait trop déjà ! Maintenant on peut plus le faire… ça c'était en 1980 déjà… y'en avait trop déjà ! Et maintenant c'est une catastrophe, maintenant y'en a… je crois qu'y'en a 15 000 ou 23 000 couples je sais plus… 23 000 couples… » [20090404 MRS FRI : C156]

Si la période indiquée est exacte, déjà en 1980, certains habitants du Frioul estimaient donc que les goélands étaient trop nombreux et connaissaient suffisamment leur biologie pour adopter une technique *a priori* efficace de destruction des œufs. Notre informateur semble

conscient des lois actuelles, et dit ne plus adopter de telles pratiques. Qu'en est-il de la collecte des œufs actuellement ?

3. Une pratique actuelle raréfiée mais existante

Nous venons de voir que plusieurs indices suggèrent une raréfaction de la collecte des œufs de goélands dans la région marseillaise chez les générations contemporaines des deux guerres et d'après-guerre. Toutefois, il semble que la collecte des œufs de goélands est encore secrètement pratiquée par quelques habitants des îles du Frioul pour leur consommation personnelle.

Un frioulais affirme ainsi que beaucoup d'habitants du village le font. Il avoue d'ailleurs l'avoir fait lui-même, ainsi que sa fille qui a préparé il y a quelques années un gâteau surprise pour ses amis avec des œufs de gabians. Cela peut sembler anecdotique. Pourtant, au fil de la discussion, cet informateur nous raconte très précisément la technique de collecte permettant de s'assurer de la fraîcheur des œufs :

> « J'ai un copain qui en mange [des œufs], j'en ai mangé déjà, mais je me suis trompé, y'avait les bébés dedans… » [20090325 : C127].

Suite à cette première expérience, il a appris une technique pour ramasser les œufs. Il dit qu'il avait fait l'erreur d'en prendre au hasard, et en les cassant dans la poêle, « *c'était rouge…* ». Il a alors demandé à un pêcheur habitué qui lui a dit qu'« *il faut lever les œufs* » et « *mettre un repère* » au nid pour le reconnaître. Ainsi « *le gabian re-pond* » et l'on peut connaître l'âge des œufs.

Suite à ce récit, nous lui avons fait part de notre intérêt pour discuter avec cette personne et observer la technique. Notre informateur s'est montré tout de suite réservé, évoquant la « *honte* » que peuvent éprouver les gens à adopter cette pratique interdite. Nous avons alors tenté d'expliquer que nous n'étions pas là pour juger du respect des règles mais pour connaître la technique. Trois jours après notre discussion, nous l'avons appelé pour lui demander s'il était possible de rencontrer le collecteur dont il nous a parlé, et c'est là que l'origine de la « *honte* » se révèle : « *Il voudra pas... les gens ont honte à cause de Natura 2000.* » A demi-surprise, nous lui demandons s'il y a déjà eu des problèmes à ce sujet, ce à quoi il répond par la négative mais « *les gens, vous savez…* ». Il ajoute qu'il voudra bien nous emmener et nous montrer la technique un jour de la semaine d'après. Nous l'avons rappelé, mais il était absent, car c'était sa semaine de congés…

D’autres habitants du Frioul sont plus mitigés comme cet homme qui déclare être tenté par l’expérience parce qu’il en a entendu parler dans de bons termes :

> « Moi je suis prêt à essayer moi. Ouais, parce que les vieilles elles m’ont dit que c’était bon… ils font des gâteaux avec euh… […] personne ne le dit vraiment mais, bien sûr y’a plein de gens qui prennent des œufs de goélands. […] Il faut en casser deux, les enlever, et marquer le troisième œuf. Avec un coup de marqueur, le plus simple, revenir le lendemain et prendre les deux œufs qui n’ont pas le coup de marqueur, comme ça c’est les deux œufs frais. […] Non, c’est les enfants qui vont les chercher hein… […] Ouais, les enfants… y’a plein de gens qui ont des bateaux ici, qui viennent chaque week-end, des choses comme ça. C’est un jeu hé, ça les occupe… ça les occupe… » [20090416 MRS FRI : C183]

Au fil de ces quelques phrases, nous pouvons constater que les auteurs de la collecte sont de moins en moins identifiables, confirmant la volonté de discrétion à l’égard de cette pratique – illégale.

Malgré ces quelques exemples, il apparaît que nombre d’habitants interrogés se montrent dégoûtés à l’idée de la consommation des œufs d’oiseaux qui se nourrissent « *dans les poubelles* ». C’est le cas de notre informateur travaillant à la capitainerie du Frioul qui explique brièvement pourquoi il ne souhaite pas manger d’œufs de goélands comme le faisait son père :

> « Moi, rien que de voir ce qu’elles mangent, ça me donne pas envie d’en manger hé… mais il paraît que c’est très bon. […] » [20090416 MRS FRI : C162]

Un autre exemple est celui d’un retraité habitant à Château-Gombert et possédant un appartement au Frioul où il vient souvent pour aller pêcher, nous affirme qu’il ne mangerait pas d’œufs de goélands du fait de leur régime alimentaire :

> « Les œufs ? Je risque pas de les manger. […] Ah, c’est dégueulasse. [Non ? Vous avez déjà essayé ?] Non, non, jamais. […] Nous on appelle ça, c’est le gabian ici hé… il mange que de la saleté hé. [Comment ça ?] Bé ils font tout… les poubelles tout ça hé… les gabians. » [20090402 MRS FRI : C143]

Comme nous l’avons noté précédemment chez d’autres personnes en ce qui concerne la chair de l’oiseau, nous observons chez ces informateurs une aversion pour la consommation des œufs de goélands du fait de ce qu’ils mangent, en termes d’intérêt gustatif et de salubrité. Ce que nous avons observé à propos de l’incorporation de la chair de l’oiseau chez les habitants interrogés se retrouve ici avec l’ingestion des œufs, eux aussi susceptibles de transmettre les

propriétés des matières consommées par les goélands à celui qui ingère les œufs à son tour. Ainsi, le lien négatif entre l'oiseau et les déchets s'étendrait à ses œufs, et manger les œufs des goélands reviendrait à ingérer une partie des éléments potentiellement toxiques qu'ils consomment. Les goélands transmettraient « *la saleté* » à travers leurs œufs.

Pour d'autres, il n'est pas question du goût ni du risque sanitaire mais de la légitimité du prélèvement. Aussi, un habitant du Frioul nous confiait :

> « Je préfère laisser éclore moi, voire les petits évoluer… leur donner à manger… Faut être crève la faim pour aller ramasser des œufs comme ça, moi j'appelle ça de la grivèlerie, c'est de la grivèlerie… Moi je dis prenez une poule ! » [20090325 MRS FRI : C128]

Cet habitant n'est pas le seul à être opposé à cette pratique en renvoyant à la consommation des œufs de poules. Ainsi, cette femme retraitée du Frioul qui a l'habitude de cueillir des asperges, poireaux et salades « *sauvages* » sur la colline de Ratonneau ne peut concevoir de prélever des œufs de goélands, que ce soit pour la consommation ou pour la régulation de leur nombre :

> « Non. Non… je me permettrais pas… non, non. Parce que… papa et maman goéland se sont donné du mal pour avoir un petit, après elle euh… elle couve ses œufs et tout, et puis de toute façon si… si on enlève l'œuf du goéland, le goéland se raccouple pour refaire l'œuf. Voilà, alors ça sert à rien de détruire, pourquoi… […] Non, non, bé non ! Bé attends, y'a des œufs de poules ! Y'a des œufs dans le commerce. Non, non, non ! Moi là-dessus je suis tout à fait contre. Je suis contre, je suis contre. C'est le respect de la nature quoi hein ! Ah non, je suis tout à fait contre. » [20090513 MRS FRI : C280]

Outrée par notre question, cette habitante rejette toute forme d'action de l'homme sur les animaux, exception faite pour la stérilisation des chats dont elle s'occupe au sein du village pour des raisons sanitaires. Elle rejette ainsi également les opérations de stérilisation des œufs de goélands réalisées par le Parc Maritime du Frioul, arguant que des œufs et poussins sont suffisamment éliminés par les intempéries et les aléas pour que l'homme n'en rajoute pas. Elle termine en soulignant l'impossibilité d'imaginer la mer et les îles sans goélands.

Les avis sont donc divisés au sujet de l'intérêt et surtout de la légitimité réglementaire et/ou morale de collecter des œufs de goélands et cela semble contribuer à la discrétion des collecteurs. La collecte des œufs de goélands sur les îles du Frioul serait donc encore pratiquée mais dissimulée du fait de son illégalité et de la présence d'une autorité de

surveillance sur l'archipel. D'après nos discussions avec eux, les responsables du Parc ne sont pas au fait de cette pratique, malgré la présence continue de l'un d'entre eux qui habite sur place. Il est également possible qu'elle ne concerne pas autant d'habitants que notre informateur le laisse entendre.

Notons par exemple que plusieurs habitants du Frioul n'ont jamais pensé à manger des œufs de goélands, qu'ils soient tentés par l'expérience ou non. C'est le cas de ce plaisancier à qui nous demandons s'il y goûterait :

> « Oui, si on me proposait un truc comme ça, c'est un truc que j'ai jamais pensé mais… [rire] pourquoi pas ? Ça doit pas être mauvais, je vois pas pourquoi ce serait mauvais » [20090424 MRS FRI : C228].

Pour deux autres habitants de Marseille retraités, la consommation des œufs est vaguement connue mais ne les a jamais concernés, du fait des quartiers qu'ils ont respectivement habités. L'un a grandi au pied des collines au-dessus de l'Estaque puis vécu dans les quartiers Est, l'autre a toujours vécu aux Cinq Avenues :

> « Peut-être ceux qui vivent en bord de mer, mais nous on était un peu retirés au pied des collines quoi je veux dire, on fréquentait pas trop le bord de mer… mais ça se mange peut-être, pourquoi pas ? » [20090319 MRS LAR : C316]
>
> « C'est possible… non. Ça se passait en bas dans le Port ça… pas à l'extérieur » [20090223 MRS CQA : C27].

Le fait que de nombreuses personnes interrogées n'en aient jamais entendu parler ou considèrent que cette pratique existait mais ne concernait que les habitants des rivages suggère qu'elle n'était pas générale ni renommée. Ainsi, parmi les habitants interrogés, ce sont essentiellement ceux du Frioul, des Goudes ou de la Corniche (Endoume) qui en avaient déjà entendu parler ou collecté des œufs. Les interviews d'autres habitants de Marseille révèlent que cette pratique n'est généralement pas connue. Elle est souvent attribuée aux « *gens de la mer* », ceux qui habitent au bord de l'eau, qu'ils aient vécu de la pêche ou non.

Il semble que cette pratique ait été très localisée et restreinte aux divers usagers des rivages ces deux derniers siècles. De plus, elle se déroulait ponctuellement (une semaine ou deux au printemps), sur des espaces isolés et très peu habités, et n'était vraisemblablement ni organisée, ni régulée. Tout cela a pu fortement contribuer à son absence administrative. Pour autant, elle pouvait être significative en termes d'impact sur la population de goélands.

Ainsi, une certaine pression de chasse et/ou de collecte des œufs a pu s'exercer sur les goélands, dans un cadre légal ou non, et pourrait expliquer la plus grande distance à laquelle le goéland évoluait à l'époque par rapport à l'homme. En effet, de nombreuses espèces d'oiseaux développent des comportements de fuite différents selon l'intensité de prédation et l'identité du prédateur dont ils font l'objet (Caro 2005; Clucas et Marzluff 2012). Alors que les comportements humains de type prédateur envers les goélands ont disparu au début du 20ème siècle, une nouvelle forme de pression est apparue à la fin du 20ème siècle qui est la stérilisation des œufs par les gestionnaires des îles. Que s'est-il passé entre-temps qui explique la situation actuelle ? En quoi cette nouvelle forme de pression diffère-t-elle de l'ancienne ?

II. LA COMPETITION POUR L'ESPACE SUR LES ILES : DE L'UTILISATION A LA GESTION DES ARCHIPELS

Les espaces insulaires sont les principaux espaces utilisés par les goélands leucophée de Méditerranée française comme territoires de nidification depuis au moins un siècle (Guyot et al. 1985). Nous avons vu que cela n'a vraisemblablement pas toujours été le cas, et posé l'hypothèse du rôle prépondérant des prélèvements dans l'absence ou la quasi-absence de goélands reproducteurs sur les îles de Marseille. La raréfaction de ces pratiques prédatrices sur l'espèce *Larus michahellis* va de pair avec celle des usages consommateurs de ressources naturelles locales et l'abandon de différentes activités humaines sur les espaces ruraux (îles et calanques). De plus, il nous semble que la simple utilisation des archipels pour diverses activités de production, surveillance, ou défense ont pu aussi représenter des obstacles à l'installation des goélands. Dans ce sens, la disparition de ces activités a aussi très probablement contribué à la libération de sites de nidification depuis longtemps convoités par les goélands. Comment est-on passé de l'exploitation des sites insulaires à leur mise sous protection ? En quoi cela peut-il représenter le passage d'une ancienne à une nouvelle forme de compétition pour l'espace entre l'homme et le goéland ?

A. De la desertion des archipels a leur protection, ou la liberation de l'espace pour les goelands

Pour les deux siècles qui nous intéressent, il semble que les caractéristiques géologiques, floristiques et faunistiques des îles marseillaises pouvant être pertinentes pour les goélands (topographie rocheuse, hauteur du couvert végétal, présence/absence de prédateur terrestre) n'ont pas significativement évolué tant le climat est aride (Cheylan 1985 : 5). Ce sont essentiellement les histoires récentes respectives des deux archipels, sensiblement différentes quoique peu documentées, qui nous intéressent ici (Figure 3 pour situer les archipels).

Cette section est essentiellement basée sur quelques documents d'archives (Bouillon-Landais 1859; C.A.F. 1980), trois ouvrages mobilisant des historiens amateurs (Blanchard 1986; Bourry 1991; Delauge et al. 2008), ainsi que trois articles de revues scientifiques (Claeys et al. 2011; Goiffon et Consalès 2005; Masséna-Gourc 1994), pour tenter d'apporter quelques éléments de contexte et d'explication supplémentaires à l'expansion des goélands au 20ème siècle. Quelles ont été les activités humaines sur les deux archipels ces deux derniers siècles ? En quoi ont-elles pu influencer la présence des goélands sur les îles ?

1. Utilisation des archipels marseillais et compétition pour l'espace

D'après les données existantes, l'archipel de Riou est le premier sur lequel se sont développées les colonies de goélands (Guyot et al. 1985; Vidal et al. 2001). Il se trouve au Sud de la rade de Marseille, face à l'extrémité Sud du 8ème arrondissement : le quartier des Goudes (Figures 76-77). Cette zone est aussi une porte d'accès au massif des calanques qui se dresse autour d'elle. Du fait de la proximité des îles avec la côte, les usages qui concernaient les îles étaient liés aux pratiques identifiées sur les calanques, notamment à la vie agropastorale et à la petite pêcherie :

> « […] jusqu'au XIXe siècle, le massif des Calanques est le siège d'une vie agropastorale traditionnelle, marquée par la présence de quelques hameaux, fermes et bergeries épars. Par ailleurs, quelques ressources naturelles du site sont exploitées. Des charbonnières (fabrication de charbon de bois), des fours à chaux temporaires et des abris de chasse jouxtent ainsi les petits ports de pêche qui jalonnent le littoral. » (Goiffon et Consalès 2005 : §4)

Cette description permet d'entrevoir le contexte socio-économique de l'occupation des calanques et de l'archipel de Riou jusqu'au 19ème siècle. La population n'était pas dense, mais

elle exploitait la terre et le rivage à l'échelle locale. En somme, elle habitait les calanques et les îles, usant de ces espaces pour différentes fonctions.

D'une part, des gardiens de vigie étaient postés sur l'île de Riou, sur Marseilleveyre, et sur la butte de Notre Dame de la Garde jusqu'en 1695. Vivant sur place en permanence (Bouillon-Landais 1859), ils surveillaient la mer et devaient donner l'alerte à l'approche de pirates ou d'autres ennemis (Blanchard 1986 : 284). L'archiviste marseillais Bouillon-Landais (1859) évoque leur rôle dans la capture des faucons que l'on offrait au roi jusqu'à la disparition de la fauconnerie au profit de la chasse à courre, mais ne mentionne malheureusement rien d'autre en ce qui concerne l'avifaune locale. Il est possible que les goélands ne l'intéressaient pas, mais aussi que ces oiseaux aient eu des difficultés à nicher à nicher à cette période, non seulement du fait des prélèvements évoqués plus haut, mais aussi et peut-être surtout, du fait de l'occupation du sol par un autre animal imposant.

En effet, les îles étaient louées par la ville pour le pâturage de troupeaux de chèvres, au moins du 16ème au 18ème siècle. Dans son ouvrage *Du côté des Goudes depuis cent millions d'années*, le médecin et historien amateur Lucien Blanchard décrit un impact dévastateur des troupeaux sur la végétation des îles de Riou et du Frioul :

> « Riou et Maire [Riou], également les îles Pomègues et Ratonneau [Frioul], se voyaient chacune épisodiquement prises d'assaut au cours des XVI, XVII et XVIIIè siècles par des déprédateurs barbus, cornus et à grand appétit. Ravagés les chèvres feuilles. Engloutis, les lentisques et arbousiers. Une fois qu'il avait fait débarquer son troupeau, le chevrier l'abandonnait jusqu'à ce que tout ce qui pouvait être mangé le fut. Dévastée toute la végétation des îles. Quand ça repoussait, les herbages étaient à nouveau affermés aux enchères par la ville. » (Blanchard 1986 : 281)

Des troupeaux semblent avoir fréquenté les îles jusque dans les années 1950 et une quinzaine de chèvres étaient encore présentes sur l'île Maïre jusque dans les années 1980 (Cheylan 1985 : 10). Or, il est fort probable que la pression de pâturage ait constitué une forte compétition pour l'espace entre hommes et goélands, puisque les couvées d'oiseaux nichant au sol peuvent être facilement détruites par les troupeaux (Pakanen et al. 2011). (Figure 78).

Ensuite, l'utilisation de l'île de Jarre pour la mise en quarantaine des navires contaminés à partir du début du 18ème siècle (Blanchard 1986 : 288), ainsi que la contrebande au 19ème siècle ont pu également participer à une forte fréquentation humaine des îles de Riou, ce qui pouvait aussi représenter une source importante de dérangement supplémentaire pour les

goélands. En effet, l'intensité de la contrebande amena à installer un poste de douanes au village des Goudes. Les îles étaient alors des sites propices à la dissimulation :

> « […] à cette date [1875] et depuis 1845, environ, existait aux Goudes un important poste de douanes commandé par un lieutenant. Son office consistait à percevoir les taxes des usines et à enrayer une très active contrebande utilisant volontiers Riou comme « planque ». Les marchandises déposées de jour au sud de l'île, dans ce chaos de rochers et d'excavations appelé Le Mauvais Pays, étaient ensuite récupérées à la faveur d'une nuit propice, si possible sans lune et un tantinet tempétueuse. Les locaux de la douane – supprimée en 1885 – occupaient une grande partie de l'espace compris entre l'usine à plomb et la raffinerie de soufre, le long de la route. » (Blanchard 1986 : 303-304)

Enfin, l'industrialisation du Port des Goudes depuis la première moitié du 19ème siècle semble quant à elle avoir marqué la raréfaction des petits pêcheurs qui animaient ce village depuis des siècles (Chaumelin 1854, cité dans Blanchard 1986 : 297) et se sont vus concurrencés par le développement du chalutage à vapeur (Aillaud 2005). Cette évolution a probablement contribué à la réduction de la fréquentation des îles par les habitants locaux, et par là-même à la raréfaction des prélèvements potentiels des œufs de goélands sur ces sites.

Il se peut toutefois que les vacanciers de plus en plus nombreux se soient livrés à ces activités, ou du moins à la fréquentation des îles à partir du début du 20ème siècle. En effet, petit à petit, avec l'arrivée du Tramway d'abord, puis de l'automobile, la distance entre la ville et les Goudes se réduit, permettant à de nombreuses familles prolétaires de séjourner dans un inconfort relatif au bord de la mer avec un nouvel habitat, le cabanon (Blanchard 1986 : 304). Parmi ces cabanonniers, nombreux semblaient ceux qui possédaient une petite barque et se rendaient sur les îles pour s'y promener ou pique-niquer. Tant que cela était autorisé, les tentatives printanières de nidification des goélands sur ces sites pouvaient être perturbées.

D'après les historiens des mondes maritimes, certains types de côtes favorisent des activités plus que d'autres. Ainsi, « *des côtes généralement assez indentées […] sont favorables à la vie littorale : petite pêche, pêche à pied, petit cabotage* » (Cabantous et al. 2005 : 25), ce qui semble bien correspondre à la côte marseillaise, en particulier au niveau des Calanques. Or, comme nous l'avons vu plus haut dans ce chapitre, il était probablement assez fréquent que les petits pêcheurs professionnels ou amateurs se livrent à la collecte des œufs de goélands pour leur consommation.

Au final, il ressort que cet archipel a fait l'objet de divers usages qui y maintenaient une présence humaine très probablement contraignante pour les goélands, jusqu'à ce que l'accès à l'archipel soit restreint par son nouveau statut de terrain militaire après les deux guerres (C.A.F. 1980 : 157) puis par sa mise sous protection à partir de 1992.

Quant à l'archipel du Frioul, il hébergeait en 1982 quelques centaines de couples de goélands reproducteurs, c'est-à-dire le même ordre de grandeur que pour l'archipel de Riou lors des premiers relevés d'estimation dans les années 1920 (Guyot et al. 1985). Il est situé à 5km à l'ouest du Vieux Port et comprend quatre îles (Pomègues, Ratonneau, Tiboulen, If) dont l'une, Pomègues, a longtemps constitué l'avant-port de Marseille (Bourry 1991 : 8; Delauge et al. 2008 : 102). C'est désormais l'île de Ratonneau qui abrite le port et le village du Frioul (Figures 16&17).

Si cet archipel a pu abriter quelques ermites, bergers, guetteurs, et de nombreux occupants de passage dont les pêcheurs marseillais (Delauge et al. 2008 : 115), il est marqué par les fonctions sanitaires et militaires qu'il a endossées depuis plusieurs siècles et jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale. En effet, un fort muni de canons est construit pour remplacer une tour de garde sur l'île d'If en 1531 et d'autres fortifications sont construites sur les deux grandes îles tout au long du 16ème siècle (Bourry 1991 : 9). Un système de quarantaine est installé au niveau du « *port naturel de Pomègues* » en 1627, obligeant les bateaux en provenance de Méditerranée Orientale à s'y arrêter pendant la durée requise par la patente, jusqu'à six mois lorsque des membres de l'équipage tombent malades pendant la quarantaine (Delauge et al. 2008 : 102). De nouveaux bâtiments de stockage et de désinfection sont alors construits, avant la création du Lazaret continental de Saint-Martin d'Arenc en 1663 déclenchée par une succession d'épidémies (Bourry 1991).

Deux siècles plus tard, le Lazaret continental doit être transféré afin de libérer l'espace pour l'agrandissement de la ville et du port, affectant ainsi toutes les activités de quarantaines autour du Port Dieudonné (Delauge et al. 2008 : 108) et donnant naissance au « *Lazaret des îles* » (Bourry 1991 : 12). Le port Dieudonné est celui que nous connaissons aujourd'hui, construit vers 1825, juste après la Digue de Berry, la digue de l'Âne, et l'hôpital Caroline (Delauge et al. 2008 : 104). Les chantiers sont tellement importants, en particulier celui de la digue de Berry, que des carrières, des dortoirs, cantines, écuries, maisons et magasins sont construits pour accueillir 600 ouvriers 200 chevaux, et les contremaîtres (Delauge et al. 2008 : 104). Il semble que les déplacements de ces travailleurs étaient très encadrés, ce qui pouvait

restreindre la fréquentation des zones reculées des îles : « *la circulation est strictement limitée aux chantiers et aux baraquements entassés le long de la route de Saint-Estève* » (Delauge et al. 2008 : 118).

Les deux ports se partagent la quarantaine jusqu'à la disparition de cette activité avec les progrès de l'hygiène et les nécessités militaires ; ils sont cédés à la Marine en 1934 (Delauge et al. 2008 : 103), ainsi que la forteresse d'If qui est classée Monument Historique en 1926 après avoir fait office de prison pendant plusieurs siècles et jusqu'à la fin de la première guerre mondiale (Bourry 1991 : 15). Un petit village d'une centaine d'habitants, comprenant quelques pêcheurs, était alors animé de soirées festives le week-end pour les sociétés de pêche marseillaises dont le ravitaillement en viandes et boissons se fait avec les « *vedettes de la Canebière* » (Delauge et al. 2008 : 117). Tous les civils du Frioul sont évacués à l'aube de la seconde guerre mondiale.

Pendant ce conflit, les bâtiments sanitaires sont utilisés une dernière fois pour enrayer une épidémie de typhus qui sévit dans les prisons marseillaises, puis les trois îles sont occupées par l'armée allemande qui y construit de grosses fortifications armées de canons. Le récit est célèbre de ces installations qui s'attaquent à un corps expéditionnaire français à son arrivée à Marseille en 1944, jusqu'à ce que l'armée américaine intervienne et fasse capituler les allemands. La Marine Nationale reprend alors possession des îles et entreprend des opérations de sécurisation, dont le déminage notamment (Bourry 1991 : 18). Après plusieurs décennies de chantiers et de vie locale qui ont pu restreindre l'espace disponible pour les goélands, l'archipel est donc déserté par les civils pendant plusieurs années au milieu du 20ème siècle.

Quarantaines, opérations militaires, travaux, pâturages, pêche, plaisance et randonnée… autant d'activités humaines qui ont intensément occupé le sol des îles de Pomègues et de Ratonneau par vagues successives pendant ces deux derniers siècles. Autant de contextes variés qui permettent de supposer des impacts différents sur les populations d'oiseaux marins et de goélands en particulier. Il est bien sûr difficile de préciser ces impacts en l'absence de données plus précises sur la vie quotidienne de toutes ces populations humaines. Cependant, nous pouvons comprendre que les deux grandes îles du Frioul ont longtemps été plus intensément fréquentées par les hommes que les îles de Riou, et supposer que cela peut expliquer en partie que l'expansion des goélands au Frioul ait été postérieure à celle sur Riou.

2. Exode rural et début de la protection des archipels

Les espaces ruraux français ont connu de profondes mutations en termes d'occupation humaine au cours des deux derniers siècles (Delort et Walter 2001). Les Calanques et les archipels marseillais n'ont pas échappé à la tendance, avec l'exode rural, le désengagement militaire et la protection de la nature dont ils ont fait l'objet.

Comme l'explique l'historienne Masséna-Gourc (1994), les fonctions des Calanques et de leurs alentours ont été bouleversées en moins d'un siècle, entre 1820 et 1890, où les pressions des prélèvements humains sur les milieux terrestres et marins ont atteint un maximum avant de décliner. Elles perdent leur statut de « *base arrière* », de « *milieu de vie complémentaire* » (Masséna-Gourc 1994 : 150). Avec l'arrivée du charbon, le bois n'est plus utilisé comme matériel énergétique ; avec la construction du canal de la Durance, l'élevage de chèvre cédant la place à l'élevage bovin dans la région, on n'utilise donc plus les mêmes espaces de pâture ; avec l'adoption des navires à vapeur et l'importation des produits de la pêche d'autres pays méditerranéens, la petite pêcherie est en recul.

Alors que les bois et les forêts se reconstituent, le nombre d'incendies croît pendant la seconde moitié du 19ème siècle. Ceci, ajouté à l'utilisation des Calanques comme lieu de relégation des rejets industriels et domestiques, aura ouvert la voie à une série de mesures de protection du site (*ibid.* : 151), à commencer par « *la loi du 4 avril 1882, dite loi de « restauration des terrains en montagne », premier véritable texte juridique français en faveur de la conservation de la nature* » (Goiffon et Consalès 2005).

En effet, l'industrialisation des Goudes au 19ème siècle (usines de fabrication de soude, de plomb, d'acides, carrières construites et exploitées dans le massif et sur Riou) semble avoir suscité une première vague de réactions de la part de certains habitants de Marseille attachés à ces sites :

> « Face à cette détérioration progressive du massif, certains notables issus de la bourgeoisie marseillaise se font entendre, dès la fin du XIXe siècle, pour appeler à un plus grand respect du site. Bientôt relayées par les prises de position de deux associations, la section marseillaise du Club Alpin Français et les Excursionnistes Marseillais, ces prises de positions marquent le fondement de l'action en faveur de la protection des Calanques. » (Goiffon et Consalès 2005 : §4)

Ainsi, une manifestation est organisée en 1910 par la Société Nautique de Marseille (S.N.M.) et le C.A.F. pour dénoncer « *l'exploitation intensive et dévastatrice dont le rivage de la*

calanque de Port-Miou est victime depuis plusieurs années » (C.A.F. 1980 : 53). En 1923, un Comité de Défense est créé qui regroupe le C.A.F., la S.N.M., la Sociétés des Excursionnistes Marseillais (S.E.M.) et le Syndicat d'Initiative de Provence (S.I.P.), soutenus par l'Office National de Tourisme. Il obtient le classement de deux autres calanques en sites menacés. En 1958, un Comité de Sauvegarde du Littoral Provence-Côte d'Azur est constitué, et un ensemble d'arrêtés dressent un inventaire de sites à protéger, dont les calanques, leurs abords, les îles et îlots alentours (*idem*). Les espaces insulaires ont donc bénéficié dès le départ des premières mesures de protection des Calanques. Cela a probablement renforcé l'effet de ce que nous avons appelé l'exode insulaire sur la mise à disposition des sols insulaires pour les goélands reproducteurs.

Il ne s'agit pas de dire que la protection de la nature est le facteur majeur d'expansion des goélands sur les îles, mais de souligner l'action contingente du changement de rapport aux espaces ruraux et du développement de la protection de la nature sur l'ouverture des territoires insulaires aux goélands. Tout ceci s'inscrit dans le contexte du développement de la Provence touristique (Agulhon et Coulet 2001), de l'appréciation des bienfaits des bains de mer (Corbin 1990 [1988]; Vigarello 1999), de l'attrait pour les espaces naturels aux portes des grandes métropoles polluées (Claeys et al. 2011; Dagenais 2005), ainsi que de la dénonciation des dégradations faites aux milieux naturels par les humains (Aillaud 2005; C.A.F. 1980; Masséna-Gourc 1994).

3. L'acquisition et la gestion publique des espaces naturels marseillais

Toujours d'après l'analyse historique de Masséna-Gourc (1994), c'est à la toute fin du 19ème siècle que se produit la première opération foncière notable. L'Etat acquiert 800ha du massif (domaine de la Gardiole) et entreprend son reboisement. L'administration des forêts se fait confier la gestion de cette opération entre 1900 et 1913, et le pâturage disparaît du massif (Masséna-Gourc 1994 : 152).

Le reboisement est concomitant de l'expansion des loisirs de pleine nature, et contribue à ses plaisirs en offrant un paysage végétalisé. Exploitation des ressources et pratiques touristiques se côtoient dans les dernières décennies du 19ème siècle : chasse, cueillette, et vacances en cabanons pour les pêcheurs, puis excursionnisme marseillais et régional à travers les associations qui offrent aux classes moyennes un accès aux loisirs de plein air et se constituent en « *lieux de savoir sur les espaces naturels* » (*ibid*. : 153).

L'excursionnisme instaure de nouveaux usages qui confèrent au site une fonction d'« *équipement collectif péri-urbain* » (*idem*) et rompt avec le prélèvement des ressources naturelles locales. Dans un même temps, il « [repousse] *les diverses tentatives privées initiées, en particulier, par la Chambre de commerce de Marseille, tendant à transformer tout ou partie du massif en espace de tourisme d'affaires et de luxe* » (*ibid.* : 154).

Masséna-Gourc voit ensuite une perte progressive d'influence des associations d'excursionnistes, à l'approche naturaliste et sportive, focalisant sur la sauvegarde des sites, face aux associations de protection de la nature centrées sur la sauvegarde des espèces menacées (*ibid.* : 157). Cela semble correspondre à l'arrivée de nouveaux acteurs en lien avec l'organisation professionnelle de la protection et de la gestion de la nature.

Dans les années 1960, l'instauration de périmètres sensibles et d'une taxe sur les espaces naturels créent les conditions favorables au rachat de terrains par les conseils généraux. Ainsi, en 1980, le Conservatoire du Littoral, crée en 1975, gère les 89% de la superficie des calanques devenus propriété publique (*idem*). A cette époque, la politique d'aménagement du territoire national entamée au début du siècle fait ressentir ses effets. Les portions de territoires désertées du fait de l'évolution socio-économique sont *« vidées de leur fonction productive* » et acquièrent « *un nouveau statut : équiper les métropoles en aires nouvelles de détente et, à travers un cadre législatif, règlementer et segmenter en équipements collectifs ces nouveaux espaces naturels (parcs naturels, forêts péri-urbaines, réserves littorales)* » (Masséna-Gourc 1994 : 156). Avec cette appropriation publique, le Conseil Général créé son propre organisme de gestion (*ibid.* : 158).

Vers 1990, subissant une nouvelle crise économique, la ville de Marseille envisage de modifier le plan d'occupation des sols pour un nouveau projet de tourisme de luxe. Cette fois, c'est une association (Union Calanques-Littoral) regroupant toutes les catégories d'usagers ainsi que des scientifiques qui s'oppose au projet et trouve gain de cause lors de l'enquête publique qui confirme que l'ensemble du site doit rester « *une zone naturelle protégée* » (*ibid.* : 159). En 1992, le Conservatoire du Littoral devient propriétaire de l'archipel qui est classé Réserve Naturelle Nationale en 2003.

Quant à l'archipel du Frioul, il perd son intérêt militaire et gagne en attractivité balnéaire ; la ville de Marseille le rachète en 1970 (Bourry 1991; Delauge et al. 2008). Elle y établit une zone d'aménagement concerté de 17ha dans l'objectif de créer un village fournissant 1 500 habitations (Bourry 1991 : 19). Au final, 17ha seront aménagés qui proposent 450 logements,

1 500 places de bateaux, un centre de vacances enseignant la voile et la plongée aux classes de mer, ainsi que quelques services municipaux : un bureau de poste, une unité de pompiers de garde. L'annexe de Marie, le centre médical et les écoles prévus n'ont pas vu le jour. Une ferme aquacole biologique, plusieurs restaurants et petits commerces (accastillage, épicerie) se sont installés.

La création du Parc Maritime du Frioul s'opère en 2002 par délibération du conseil municipal de Marseille et sa gestion est confiée au CEEP. Elle est accompagnée de l'aménagement des sentiers balisés par l'association Alpes de Lumière et le CEEP (Delauge et al. 2008 : 27). Aujourd'hui, en plus de ses habitants, cet archipel est un espace accessible aux visiteurs grâce aux navettes qui font l'aller et retour entre le Vieux Port, If et Ratonneau plusieurs fois par jour et en continu pendant l'été. La règlementation y est sensiblement identique à celle de la réserve de Riou mais sa fréquentation est plus importante du fait des facilités d'accès.

Des conflits naissent entre les plaisanciers et les autres usagers, et l'enjeu de la protection s'étend au domaine marin. La fréquentation de masse inquiète en termes de dégradation des espaces naturels et génère de nouveaux conflits autour de la question des restrictions d'accès (*ibid*. : 160) qui sont aujourd'hui toujours d'actualité voire à leur paroxysme avec la création du Parc National des Calanques (Claeys et al. 2011 : 82).

Masséna-Gourc ne traite pas de l'histoire de la protection des archipels, mais son analyse nous permet de saisir le contexte dans lequel elle s'est mise en place, car l'histoire des îles est intimement liée à celle des Calanques. Cela nous amène à suggérer que le déclin de certaines activités (le pâturage à Riou, la quarantaine au Frioul notamment) a ouvert la porte des îles aux goélands (1900-1950), avant que les mesures de protection de ces espaces ne leur permettent de s'y installer plus densément (1950-1970) et que la ressource alimentaire offerte par les décharges n'amène leur population à une croissance exponentielle (1970-2005) et à une émancipation sur les toits de la ville à partir des années 1990.

Au final, ce que l'on pourrait appeler l'exode insulaire ainsi que les premières mesures de protection des sites nous semblent avoir joué des rôles complémentaires dans cette libération des archipels pour les goélands. Leur expansion sur les îles a suscité de nouvelles pratiques chez les agents actuellement en charge de la protection et de la gestion des îles marseillaises qui visent à l'enrayer, suggérant le retour d'une compétition pour l'espace entre hommes et goélands. Quelles sont ces pratiques, leur logique et leurs conséquences ?

B. LA STERILISATION DES ŒUFS DE GOELANDS SUR LES ILES MARSEILLAISES

Aujourd'hui, l'une des interactions directes majeures auxquelles les goélands sont confrontés avec l'humain est liée aux activités de stérilisation des œufs. En effet, depuis les années 1990, des opérations de stérilisation des œufs de ces oiseaux sont réalisées par les gestionnaires des îles, dans l'objectif de préserver des espèces végétales menacées. Ces opérations prennent en quelque sorte le relai sur la pratique de collecte des œufs, étant donné qu'elles affectent le succès reproducteur des goélands. Pourtant, ce sont des actions de natures différentes, et l'on peut s'attendre à ce qu'elles influencent différemment les goélands, et plus largement la relation entre hommes et goélands. A partir de nos observations lors de deux journées de stérilisation en 2009 et des bilans de stérilisation rédigés par le CEEP depuis 2006, nous présentons ici le procédé et la façon dont ces mesures sont justifiées par les gestionnaires des espaces insulaires marseillais.

1. Le procédé : une action directe non agonistique

Les opérations de stérilisation ont lieu au printemps sur des secteurs insulaires sélectionnés pour leur richesse floristique. Elles sont réalisées dans le cadre d'une autorisation de régulation accordée par le Ministère de l'Environnement après élaboration d'un dossier de demande d'autorisation qui est adressé par le demandeur à la Direction Départementale des Territoires et de la Mer (DDTM, anciennement la DDAF), intermédiaire de la procédure. Ce dossier annuel doit exposer les problèmes causés par les goélands, la planification de la mesure, et le compte-rendu des opérations et du suivi de l'année précédente.

Le déroulement des opérations nécessite chaque année la participation d'une vingtaine de bénévoles. L'appel à bénévolat est essentiellement réalisé par mail au sein d'un réseau de naturalistes et de gestionnaires, ainsi qu'à travers la presse écrite locale. La stérilisation consiste en la pulvérisation d'huile de colza sur les œufs de goélands. L'huile en obstrue les pores, empêchant les échanges gazeux entre l'embryon et l'extérieur. L'embryon meurt et les œufs qui n'écloront donc pas continuent d'être couvés par les parents. Opter pour la stérilisation des œufs plutôt que pour leur destruction présente l'avantage d'éviter une seconde ponte.

Pour être autorisée à pulvériser, une personne doit obtenir une habilitation sur simple demande à la Direction Départementale des Territoires et de la Mer (ancienne DDAF). Il

s'agit généralement de salariés du CEEP, et rarement de bénévoles. Au cours des opérations, alors que les personnes habilitées enduisent les œufs d'huile végétale, les bénévoles signalent, comptent et marquent les nids traités. Les participants doivent avancer sur le sous-secteur à traiter par binômes et parallèlement les uns aux autres à une distance de 5 à 10 mètres pour éviter les oublis[106]. Pour le marquage, une pâte alimentaire est jetée dans chaque nid vide. Quant aux œufs pulvérisés, l'huile est encore visible dans l'après-midi qui suit. Les couples de goélands s'envolent, alertent en criant et chargent les intrus en effectuant des vols en piqué (Figure 80).

D'après les agents, l'intensité des comportements de défense dépend des secteurs : sur les plus fréquentés par les visiteurs, les goélands défendent plus fort, et inversement sur les sites les moins fréquentés par l'humain. Cela suggère que les goélands chargent d'autant plus l'humain qu'ils sont souvent confrontés à ses intrusions et correspond aux résultats de plusieurs études qui montrent cette tendance générale chez les oiseaux (Altmann 1956; Beale et Monaghan 2004; Blumstein 2006; Blumstein et al. 2005; Caro 2005; Clode et al. 2000). Dans ce cas, l'humain n'a pas un objectif d'approche et d'acceptation de son intrusion par l'oiseau. Il ne cherche pas à respecter sa distance de fuite ni à faire en sorte que ses comportements soient prévisibles par l'animal. Pourtant, les oiseaux ont des comportements qui semblent indiquer une forme d'habituation à l'intrusion humaine, relation qui les amène non pas à accepter l'homme mais à oser s'en approcher davantage pour l'expulser de son territoire. En ce sens, la pratique de stérilisation des œufs pourrait bien renforcer la réduction de la distance de fuite des goélands face à l'humain, notamment par l'effacement de l'association de l'intrusion humaine à un risque de prédation.

Ainsi, le CEEP mobilise les bénévoles pendant la deuxième semaine d'avril et la première semaine de mai, afin de maximiser les chances de réussite de l'opération. En effet, certains couples pondent tardivement, des nids peuvent être oubliés, et l'enduit peut être trop vite dégradé (intempéries) pour être efficace. Les motivations des bénévoles sont diverses. Parmi ceux que nous avons rencontrés lors de notre participation à deux demi-journées en 2009, l'un d'eux habite à Marseille depuis un mois, connaît l'un des responsables de la réserve, et cherche un travail dans l'Environnement. C'est l'occasion pour lui de réaliser une activité en

[106] Les oublis sont comptabilisés par les agents qui effectuent des transects de contrôle sur chaque secteur après stérilisation afin d'évaluer un taux d'oubli, le nombre total de nids, et d'optimiser l'efficacité de l'opération.

lien avec sa formation et de se faire connaître. Un couple d'une soixantaine d'années, qui fréquente les calanques et les îles depuis 40 ans, a été informé de l'appel à bénévolat par l'intermédiaire d'une connaissance. Enfin, une femme d'une quarantaine d'années nous explique que c'est sa première participation, qu'elle a entendu parler de ces opérations par une amie qui évolue dans le milieu associatif et bénévole, et qui sait qu'elle aime la nature, les îles, la protection… Pour certains, il s'agit donc d'un acte de gestion en lien avec leur formation professionnelle, pour d'autres, une façon de faire connaissance avec les gestionnaires des sites auxquels ils sont attachés, et pour d'autres encore de retrouver un contact avec la nature. Certains bénévoles reviennent d'une année sur l'autre, prenant pour cela des jours de vacances, et d'autres sont inscrits sur une liste noire par les gardes lorsqu'ils ont repéré que les personnes ne s'appliquent pas à la tâche mais cherchent juste à visiter les endroits habituellement inaccessibles des archipels.

2. Objectif : préserver la flore et la faune patrimoniales

Nous l'avons vu, le goéland leucophée est considéré comme une espèce localement et momentanément surabondante sur les archipels marseillais, par les écologues (Baumberger et al. 2012) et par les gestionnaires des îles (CEEP). Dans leur discours adressé au public[107] et aux bénévoles (nos observations), les gestionnaires posent le problème en termes de « *problématique en cascade* » dont l'origine se trouve au niveau des centres de stockage (Figure 79). Ces centres fournissent une nourriture abondante aux goélands qui sont qualifiés d'oiseaux « *opportunistes* » et « *anthropophiles* » car capables d'exploiter les déchets brassés. Ainsi, ils se multiplient, nichent de plus en plus nombreux sur les îles où leurs fientes et leurs pelotes de régurgitation acidifient le sol année après année lors de la période de reproduction. Cette modification du sol induit deux problèmes distincts. D'une part, elle nuit aux plantes patrimoniales telles que l'Astragale de Marseille *Astragalus tragacantha* (Protection Nationale), le Plantain à feuilles en alènes *Plantago subulata* (Protection Régionale), la Passerine tartonraire *Thymelaea tartonraira* subsp. *Tartonraira* (Protection Nationale), la Passerine hirsute *Thymelaea hirsuta* (Protection Régionale), etc. D'autre part, elle favorise les plantes nitrophiles qui nourrissent à leur tour abondamment les rats et les lapins (mammifères introduits sur les îles). Ces derniers menacent alors les populations d'oiseaux vulnérables tels

[107] http://www.youtube.com/watch?v=5jHT1NjG43s (consulté le 21/02/2012).

que les puffins et les océanites qui nichent à terre sur les îles. La stérilisation des œufs de goélands doit donc contribuer à la protection d'espèces végétales et animales menacées. C'est là sa légitimité.

La désignation de la fermeture des décharges comme solution clé à la réduction globale des effectifs de goélands montrent que les gestionnaires cherchent bien à faire comprendre que leur action, coûteuse en temps et en main d'œuvre (46.5 journées/homme en moyenne d'après le bilan 2008), est contrainte par la persistance des décharges. Un agent déplore la lenteur de l'amélioration de la gestion des déchets et de la résorption des décharges à Marseille :

> « En 2001, avec l'interdiction des décharges en Europe, on s'est dit qu'on allait être enfin tranquilles avec la gestion des déchets à Marseille… Je suis arrivé à Marseille y'a 15 ans, j'arrivais de ma campagne à Lambesque, y'avait le tri, pas à Marseille, les gens passaient leurs poubelles par les fenêtres… » [20090407 MRS STER]

Les gestionnaires regrettent d'avoir à intervenir sur les goélands à cause d'un problème de gestion des déchets, mais s'estiment en devoir de le faire pour protéger des espèces vulnérables tant que ce problème n'est pas réglé. Lors d'une journée de stérilisation, un agent déclare :

> « C'est une protection dans l'espoir que les plantes reprennent lorsque les goélands diminueront avec une meilleure gestion future des déchets » [20090407 MRS STER]

Les mesures de protection des plantes ont commencé au début des années 1990 par la pose d'exclos pour éviter que les goélands nicheurs ne s'installent sur certains massifs végétaux. Depuis 2006, en attendant que la solution clé – la fermeture des décharges – soit mise en œuvre, les gestionnaires des îles cherchent à atténuer la modification du sol en « *supprimant la phase d'élevage des jeunes* » goélands sur 48.5 ha (4.93 ha pour le Nord de Maïre, 12.88 ha pour Jarre, 4.85 ha pour le nord-ouest de Riou, 25.8 ha pour le nord-ouest de Pomègues) des 371 ha (dont 217.27 ha de surface de nidification en 2000, d'après (Duhem 2004 : 87)) d'archipels marseillais par stérilisation des œufs (CEEP 2008 : 1).

Cette méthode est jugée la plus pertinente car elle permet d'éviter à la fois que les oiseaux ne fassent une ponte de remplacement (contrairement au cas où la couvée est détruite ou enlevée) et l'adoption un procédé directement létal. Elle représente une mesure éthiquement acceptable. Cet aspect a en effet été évoqué lors des journées de stérilisation auxquelles nous

avons participé. Alors qu'un agent expliquait la technique, il précisa avant toute réaction des bénévoles :

> « Agent : Ça n'a rien de cruel, à ce stade, les poussins ne sont pas développés…
>
> Bénévole : Non ? Il n'y a que des jaunes ? Pas d'embryons ? » [20090407 MRS STER]

A la question des mesures alternatives posée par un bénévole, un autre agent répond :

> « L'abattage est problématique dans une réserve, avec des puffins, des oiseaux de mer particulièrement vulnérables… » [20090407 MRS STER]

Il n'est donc pas question d'abattre des individus, et les consignes sont également strictes pour les poussins. En effet, il est interdit de traiter les nids dont un œuf est éclos ou en train d'éclore, car il est interdit de détruire un poussin. Pourtant, il arrive que des agents tuent un poussin en le lançant sur un territoire voisin pour que des goélands adultes le tuent et/ou le consomment. L'agent donne alors la priorité à l'élimination de la présence des goélands sur le respect de la loi ou même sur sa propre sensibilité à l'acte réalisé. Cela est fait le plus discrètement possible dans la limite où un agent est toujours accompagné d'un bénévole qui comptabilise les nids et les œufs. Comment les résultats de ces mesures de régulation d'une espèce protégée sont-ils évalués et rapportés aux Ministère de l'Ecologie ?

3. Résultats : une technique et une organisation très efficaces

C'est à la fois l'efficacité de la méthode d'aspersion et celle des opérations de stérilisation qui ont été évaluées et rapportées dans le bilan final des années 2006, 2007 et 2008.

La première évaluation a été réalisée sur un secteur de l'île de Riou, par comparaison des succès d'éclosion sur 50 nids traités numérotés et 50 nids non traités numérotés au cours d'un suivi de plusieurs mois. Ainsi, « *l'efficacité intrinsèque de la méthode* » (CEEP 2008 : 5) est apparue très satisfaisante, aucun poussin n'ayant été observé sur le site traité alors que le site non traité montrait un succès reproducteur de référence compris entre 0.3 et 0.74 poussin/couple selon l'année (*ibid.* : p.7).

La seconde évaluation a consisté en des contrôles sur les secteurs traités un mois après les opérations, pour recenser les œufs, les nids et les poussins présents. En comparant ces chiffres avec ceux enregistrés lors des opérations de stérilisation, les gestionnaires obtiennent le « *nombre de poussins produits par couple sur les secteurs stérilisés* » (*ibid.* : p.6). Alors que

le taux d'éclosion du site témoin non stérilisé de Riou est compris entre 0.7 et 1.24 éclosions/couple selon l'année, ceux des sites traités sont compris entre 0.08 et 0.14 éclosions/couple. C'est pourquoi les gestionnaires en concluent que *« les opérations de stérilisation, malgré la production de quelques poussins probablement issus de pontes tardives et de certains nids oubliés, s'avèrent particulièrement efficaces »* (*ibid.* : p.9). L'évaluation des opérations rapportée dans les comptes-rendus destinés au Ministère se concentre donc sur les taux d'éclosion et la présence des goélands, mais ne mentionne pas l'évolution des tapis végétaux.

Par ailleurs, de façon tout à fait intéressante, il a été noté lors des premiers passages de stérilisation que le nombre de couples nicheurs a considérablement diminué sur les îles de Riou et Pomègues entre 2006 et 2008, respectivement de 74% et 15% :

> « Cette tendance générale à la baisse pourrait laisser penser que les opérations de stérilisation, par leur impact sur le succès reproducteur des colonies traitées, inciteraient les couples présents à l'origine à abandonner leur site de reproduction après plusieurs années d'échec. Cependant, cette conclusion serait prématurée et seule la poursuite dans le temps de ces opérations et le recensement quinquennal de la population de Goéland leucophée en 2010 permettra de déterminer si cette tendance est réellement significative ou non. » (CEEP 2008 : 8)

Or, c'est bien ce que le recensement de 2010 a confirmé, avec une baisse de 57% sur l'archipel de Riou et de 43% sur l'archipel du Frioul. Cet effondrement concerne la quasi-totalité des îles, et donc tant des sites traités que des sites non traités. C'est peut-être pourquoi les opérations de stérilisation ne sont pas mentionnées parmi les facteurs multiples pouvant intervenir dans cette tendance :

> « Actuellement, plusieurs hypothèses sont étudiées pour expliquer les raisons de cette baisse d'effectifs. Les plus probantes relèvent d'un changement de la gestion des décharges et donc de l'accessibilité aux ressources alimentaires, de l'existence possible d'un épisode épidémique chez le Goéland leucophée et/ou d'une autorégulation par « effet densité » de la population peut-être couplé à une évolution de colonisation en milieu urbain qui n'est pas quantifiée.
>
> Chacune de ces hypothèses pourrait expliquer la baisse des effectifs de Goéland leucophée observée sur les îles de Marseille. Néanmoins, il semble plus pertinent d'appréhender cette problématique comme une conséquence de la combinaison de plusieurs facteurs.

> Les recensements effectués en 2010 sur différentes colonies de méditerranée française (îles d'Hyères, Corse) semblent également confirmer cette tendance à la baisse à l'échelle globale.
>
> Les recensements prévus en 2015 permettront de confirmer ou non cette tendance démographique. » (CEEP 2010a)

Nous avons vu dans le chapitre précédent que, effectivement, l'évolution des modes de traitement des déchets semblait tendre fortement vers une baisse de l'accessibilité des résidus pour les goélands, notamment à partir des années 2000 avec la mise en compétition des exploitants de sites. Cela a pu contribuer à la réduction des effectifs de goélands sur l'ensemble du territoire marseillais, comme un tel cas a été constaté en Espagne (Ramos et al. 2009). La première conclusion à en tirer serait alors que la fermeture des décharges n'était pas nécessaire à pour enrayer la croissance démographique des goélands. Cela dit, il est difficile de conclure et ce tout d'abord parce qu'on ne sait pas si les goélands reproducteurs insulaires ont subi une forte mortalité ou s'ils se sont déplacés. L'évolution démographique des couples nichant en milieu urbain n'étant pas connue, on ne peut pas savoir si un report des couples s'est opéré des îles vers la ville, comme cela a déjà été constaté en Bretagne avec les goélands argentés (Cadiou 1997).

C'est là qu'intervient la question importante des conséquences de la stérilisation sur les comportements des goélands. En effet, elle peut avoir un rôle à différents niveaux : d'une part, nous l'avons vu lors de la description du procédé, les couples dont les œufs sont stérilisés subissent une intrusion humaine banale (non prédatrice) sur le moment mais un échec de reproduction pour l'année en cours, ce qui ne les conduit pas à se méfier des humains mais les habitue plutôt à faire avec. D'autre part, sachant que certains oiseaux coloniaux se montrent sensibles à l'« *information publique* » fournie par l'observation du succès reproducteur de leurs congénères pour choisir un site de reproduction de qualité (Danchin et al. 1998), une colonie dont les œufs sont stérilisés est potentiellement moins attrayante pour les jeunes goélands adultes en quête d'un territoire de reproduction :

> « Un déficit en jeunes au sein de la colonie résultant du « traitement des œufs » réduit probablement l'attractivité de la colonie à la fois pour les recrues nées sur place et pour les recrues immigrées. »[108] (Coulson et Coulson 2009 : 12)

---

[108] « *The lack of young in the colony as a result of "egg treatment" may lower the attractiveness of the colony to both natal and immigrant recruits.* »

Il est donc tout à fait envisageable que, sans augmenter la distance de fuite des goélands (voire en contribuant à la réduire), la stérilisation de leurs œufs (entre 1993 et 1997 par la Mairie et l'ONCFS[109], puis à partir de 2006 par le CEEP) ait contribué à la diminution des effectifs de couples insulaires observée entre 2005 et 2010 (CEEP 2010c) et par là même à leur report sur les toits de la ville. Il faudrait tout de même savoir si le fait que seulement 22% de la surface de nidification présente une défaillance de succès reproducteur suffit à réduire l'attractivité globale des archipels.

Quoi qu'il en soit, un tel report semble intéressant du point de vue des gestionnaires. En effet, certains gestionnaires des îles marseillaises [20090407 MRS STER] considèrent le phénomène de nidification urbaine et le report des effectifs reproducteurs des espaces naturels sur les toits de la ville comme un moyen de sensibilisation des habitants au problème dit écologique des goélands posé par le problème dit social des décharges (cf. chapitre 4). Etant données les difficultés exprimées par les agents à intéresser les très nombreux visiteurs des îles aux savoirs et aux problématiques écologiques qui concernent ces sites, il semble que la nidification urbaine leur paraisse être une conséquence heureuse à cette fin. Comment la municipalité a-t-elle réagi au phénomène de nidification urbaine et que fait-elle actuellement ?

III. NAISSANCE ET ABANDON DE LA GESTION DES NUISANCES URBAINES

Les ornithologues s'accordent à dire que toute intervention sur les œufs ou les goélands eux-mêmes ne peut prétendre à réduire leur population globale, et ne peut contribuer qu'à la réduction locale des nuisances. Cela d'autant plus en milieu urbain que de nombreuses difficultés techniques se posent, notamment liées à l'accessibilité des toitures. La question qui se pose ici est de savoir comment la municipalité a cerné le problème des nuisances urbaines, comment elle a tenté de le traiter, et comment elle le traite aujourd'hui. Pour apporter des éléments de réponse, nous avons consulté à la fois les archives municipales, départementales, celles de la Direction de l'Environnement, et enquêté auprès de l'actuelle *Mission Animal en Ville* de Marseille.

[109] Bilan de la Direction de l'Ecologie et des Espaces Verts de Marseille, concernant la limitation des populations de Goéland leucophée sur la commune de Marseille, daté du 14/10/1997 [AD 2293W14].

A. L'ARRIVEE DES GOELANDS DANS L'ADMINISTRATION MARSEILLAISE (1970-1990)

Les premières apparitions des goélands dans le domaine administratif marseillais sont antérieures de 20 ans aux premiers cas de nidification enregistrés au sein de la ville (1990). A l'instar de nombreuses autres régions du monde, l'expansion démographique des goélands a donc commencé à poser problème à l'extérieur de la ville, et notamment sur un site aéroportuaire proche de la décharge d'Entressen.

A la différence des pigeons, pour lesquels nous avons trouvé aux archives municipales des dossiers de « *dépigeonnisation* » à partir des années 1960, les goélands sont aux abonnés absents des nuisibles archivés. Dans le cas des pigeons, il apparaît que la municipalité a reçu en 1963 de premières informations par une société spécialisée (PARFRANCE) sur les problèmes liés à leur prolifération dans différentes villes européennes[110]. Le problème était soulevé par des sociétés immobilières, des commerçants et des médecins plaignants qui évoquaient un « *péril d'un nouveau genre* »[111], dénonçaient les fientes des pigeons et demandaient des interventions au nom de l'hygiène publique et de la protection des monuments. La Société Protectrice des Animaux (SPA) s'opposant à toute destruction des pigeons dès 1965 et imposant ainsi le déplacement des oiseaux capturés, le Maire de l'époque répond aux plaignants en expliquant les problèmes techniques posés par cette opposition et en brandissant le statut *res nullius* des pigeons pour déresponsabiliser la municipalité. Ce statut relève du droit civil français, désigne « *la chose de personne* », et semble ici utilisé comme un argument mobilisé du fait d'une relative impossibilité d'action immédiate, en tant que statut pris en compte dans la gestion des dégâts causés par les espèces sauvages (Landelle 2005). Pourtant, à l'instar de la tournure qu'a pris le problème à New York au début des années 1950 (Jerolmack 2008) l'argument de l'hygiène publique a finalement pris le dessus. A partir de 1969, une entreprise d'élevage de pigeons du Lot et Garonne capture et garde une partie des pigeons de la ville de Marseille[112]. Au fil des années, la municipalité engage des sociétés

---

[110] Lettre de PARFRANCE au Maire de Marseille, datée du 07/11/1963, dossier 26B2bis « Capture des pigeons » [AM 483W188].

[111] Lettre de la Société Immobilière de Marseille au Maire, datée du 02/06/1965, dans le dossier « Capture des pigeons » 26B2bis [AM 483W188].

[112] Note du Secrétaire Général au Cabinet du Maire, datée d'octobre 1970, dans le dossier « Capture des pigeons » 26B2bis [AM 483W188].

spécialisées dans le traitement des problèmes liés aux oiseaux et aux insectes en milieu urbain (Rentokil par exemple), toujours en prenant soin de faire en sorte que les pigeons soient « *endormis et déplacés* »[113]. A partir de là, la dépigeonnisation n'est plus exercée uniquement sur les sites de rassemblement des pigeons, mais parfois aussi sur certains sites de plaintes afin de répondre à une demande nouvelle de « *confort urbain* » de la part des habitants[114], comme aujourd'hui.

Concernant les goélands, leur première apparition dans l'administration marseillaise dont nous avons trouvé la trace écrite date de 1972 et figure dans un dossier contenant des documents qui attestent de longs débats sur l'évolution de la gestion des ordures ménagères à Marseille. Dans un rapport interne[115], la Direction Générale des Services Techniques de la ville défend la nécessité de l'existence du dépôt d'Entressen contre la volonté de sa suppression, exprimée dans un autre document par le maire et les habitants de Saint Martin de Crau[116]. Il est rappelé dans ce rapport que le fonctionnement de ce dépôt date de 1912, et qu'il est donc antérieur à la loi de 1917 sur les établissements dangereux, ainsi qu'à l'élaboration du projet de l'aérodrome d'Istres, gêné par les mouettes qui sont attirées par le dépôt à proximité. L'absence de subvention accordée à Marseille par l'État pour son amélioration est déplorée par la municipalité et l'actualité du dossier en est informée. A ce moment, une étude d'estimation de la durée nécessaire pour aboutir à une élaboration de l'élimination des ordures ménagères sans nuisances est en cours, ainsi qu'une mise en concurrence des concessionnaires pour l'élimination des déchets. Une étude RCB (Rationalisation des Choix Budgétaires) engagée par le Ministère de l'Equipement et du Logement a été lancée en 1971, et les conclusions pour une solution optimum sont à venir. Il est précisé que, parmi les critères de jugement retenus figure le problème des oiseaux sur la décharge. C'est la première mention trouvée concernant le problème lié à la présence des goélands et/ou mouettes.

---

[113] Lettre du Secrétaire Général au Directeur Général des Services Administratifs, datée du 01/10/1970, dans le dossier « Capture des pigeons » 26B2bis [AM 483W188].

[114] Lettre du Bureau d'Hygiène au Secrétaire Général, datée du 14/11/1974, et Compte-rendu du Conseil Municipal au Maire, daté du 09/10/1975, dans le dossier « Capture des pigeons » 26B2bis [AM 483W188].

[115] Document de la Direction Générale des Services Techniques, intitulé « Suppression de dépôt de gadoues d'Entressen », daté du 15/06/1972, sans précision du destinataire, [AM 753W78].

[116] Lettre du Maire de Saint Martin de Crau au Maire de Marseille, au sujet du problème de l'acquisition du Mas d'Amphoux pour l'extension de la décharge, datée du 18/02/1976. Avec réponse du Maire de Marseille [AM 753W78].

En 1978, dans une étude d'impact environnemental publiée au sein de la Mairie sur le Centre de Traitement Biologique des Résidus Urbains de La Crau (AM 753W78), l'avifaune est largement mentionnée, et sa population est comptée par saison. Les mouettes et les goélands sont les deux espèces phares, et leur absence est précisée du mois d'août à la mi-octobre. Les améliorations immédiates à apporter selon ce rapport sont : le compostage, la compaction, l'élimination des animaux. L'hypothèse que le compostage et la compaction puissent aider à l'élimination des oiseaux sur le site n'est pas encore exprimée[117]. Enfin, alors que le goéland leucophée est protégé par la Directive Européenne de 1979 sur la Conservation des Oiseaux Sauvages, il est déjà considéré comme surabondant en Camargue et traité comme tel sur les sites à problèmes (Blondel 1963). C'est ainsi qu'en 1985, le Préfet des Bouches du Rhône transmettra une autorisation du Ministre de l'Environnement à l'effarouchement des oiseaux par tirs réels et empoisonnements sélectifs sur la base d'Istres (AM 753W78).

Il est important de noter qu'il s'agit alors d'un problème parmi d'autres au sein du dossier de l'amélioration du système de traitement des déchets, mais qu'il ne s'agit nullement d'un problème lié à la présence des goélands au sein même de la ville[118]. A cette époque, seuls les pigeons sont l'objet d'opérations de régulation, et ce après 10 ans de plaintes à leur encontre, et une nouvelle politique de bien être urbain voit le jour (Cf. Bozonnet 2001).

Le premier cas de nidification rapporté sur un bâtiment en Méditerranée française date de 1975 et se situe sur la zone industrielle de Fos-sur-Mer (Cadiou 1997). Le premier cas observé dans la zone habitée d'une ville de Méditerranée française est daté de 1983 à Martigues (Vincent 1994). La nidification des goélands sur les toits de Marseille n'est décelée qu'au début des années 1990 (Bayle 2006). Il est fort possible qu'elle ait été plutôt bien accueillie, comme le laisse entendre un article de presse paru dans le journal « *Le Soir* » en 1990 (Figure 81).

Le registre de cet article est clairement sympathique envers les goélands, qui sont encore appelés « *mouettes* », malgré l'émission de réserves quant à la pollution sonore qu'ils pourraient occasionner dans le futur. En effet, le phénomène étant alors déjà connu dans bien d'autres villes françaises, notamment bretonnes, et les mouettes et goélands étant connus pour l'intensité de leurs vocalisations, il n'est pas surprenant que la nuisance sonore soit anticipée.

---

[117] Pourtant, nous verrons dans la Partie II que ces techniques ont probablement un rôle important, sinon crucial, à jouer sur l'évolution des populations de goélands.

[118] D'autant que la décharge d'Entressen se trouve à 52 km de Marseille.

B. LES BLOCAGES DE LA GESTION DES NUISANCES URBAINES

Comme nous l'avons vu dans l'historique des opérations de stérilisation, la Municipalité a activement participé aux premières opérations réalisées sur l'archipel du Frioul entre 1993 et 1997, en s'occupant de la logistique et en impliquant plusieurs de ses agents. Cette section se base sur l'analyse d'un dossier d'archives transmis par l'un de ces employés (P.B.) qui était en charge de la question des goélands en ville dans les années 1990 et au début des années 2000, lors d'une période où Robert Assante, élu à l'Environnement, souhaitait que des actions soient menées et l'avait sollicité pour cela. Alors « *attaché de conservation au patrimoine* », il était chargé de suivre l'évolution des cas de nidification urbaine et d'intervenir en cas de demande[119]. Il représentait aussi la ville lors des opérations insulaires.

A l'époque, la Mairie mettait alors son action en avant lorsqu'elle répondait aux toutes premières plaintes déposées en ville par les CIQ et les Syndics. C'est notamment le cas dans la réponse de l'adjoint délégué à l'Environnement écrite en 1995 à un Président de CIQ qui s'était lui-même directement adressé au Ministre de l'Environnement[120]. Après avoir présenté l'implication de la Mairie dans les trois années de stérilisation effectuées et dans la réflexion sur les solutions pouvant « *ramener les populations de goélands à un niveau acceptable* », il évoque « *le cas particulier des goélands nichant sur les toits de la ville* ». Les mêmes personnes qui agissent sur les îles peuvent intervenir, dans le cadre de la même campagne de régulation, moyennant un accès aux toits en question et d'être avertis suffisamment tôt dans la période de reproduction. Bien que la contribution des citoyens à l'attractivité de la ville à travers le nourrissage direct et indirect soit mentionnée, la position de la Mairie est alors clairement définie :

> « La ville de Marseille est parfaitement consciente du problème causé par l'augmentation des populations de goélands et cherche une solution qui permette à l'homme et à cet oiseau de cohabiter sur le territoire communal. Il apparaît tout à fait inopportun de voir cet oiseau s'installer sur les toits de la ville. Par contre, il a sa

---

[119] Lettre de la Direction Générale des Espaces Verts au Bataillon des Marins Pompiers, « Goélands nicheurs en milieu urbain », datée du 05/07/1997 [Dossier P.B.].

[120] Lettre de R. Assante (Adjoint délégué à l'Environnement) à Mr C. (Président du CIQ Protis-Saint-Jean), datée du 18/09/1995 [Dossier P.B.].

place dans l'espace naturel que constituent les îles avec, peut-être, des effectifs un peu moins importants. »[121]

Contrairement au cas des pigeons, le problème des goélands a donc fait l'objet de mesures qui précèdent les premières plaintes urbaines, la nidification urbaine étant considérée comme un « *cas particulier* » du problème de l'expansion démographique des goélands. Autrement dit, contrairement au pigeon, le goéland n'est pas considéré par les naturalistes de l'époque et les élus comme un oiseau urbain. La municipalité affiche un objectif de cohabitation entre l'homme et le goéland qui assigne à chacun une place géographique - les îles pour l'oiseau, la ville pour l'homme ; et un effectif limité pour l'oiseau.

De plus, les réponses municipales au problème posé en ville reconnaissent la nécessité d'agir face à cette « *gêne nouvelle* »[122], essentiellement due aux cris et aux comportements agressifs de ces oiseaux qui prolifèrent également sur les toits, comme en témoigne ces extraits d'une lettre écrite en 1995 par un président de CIQ : « *[…] si cet inconvénient est presque supportable le jour, cela devient intolérable la nuit par leurs cris incessants. […] dans certains endroits, ces oiseaux attaquent l'homme.* » [123]

Il faut dire que d'autres grandes villes de la façade atlantique sont touchées par le phénomène de nidification urbaine des goélands depuis déjà plus de vingt ans, et que les préoccupations des ornithologues français quant à l'impact de l'explosion démographique des goélands sur les espèces plus fragiles en milieu naturel, sont portées à Marseille par la personne de P.B. Intéressé par la nature en milieu urbain, il est très au fait des données sur la question, et il a toujours souhaité que la municipalité s'engage pour éviter « *un emballement des populations* » [20061218 MRS PRO : A6].

Ainsi, P.B. nous expliquait lors d'un entretien qu'une autorisation de destruction des nids et des individus fut délivrée entre 1993 et 1997. Alors, une grosse opération d'intervention fût mise en place, avec 95% des actions sur nid ayant lieu à Marseille. Dans une logique de coordination d'information et d'action, en 1994 et 1996, plusieurs courriers de P.B. sont destinés à informer d'autres villes (Le Havre, Sables d'Olonne) ou différents services de la ville de Marseille régulièrement contactés par les plaignants et qui ne savent quoi leur

---

[121] *Idem*.

[122] Lettre de Mr C. (Président du CIQ Protis-Saint-Jean) au Ministre de l'Environnement, datée du 10/07/1995 [Dossier P.B.].

[123] *Idem*.

répondre sur l'administration des goélands : les marins pompiers, l'attaché à la Conservation du Patrimoine, l'Ingénieur en chef de la Division de l'Ecologie et des Espaces Naturels, l'Ingénieur en chef de la Division de l'Ecologie et des Espaces Verts, l'Ingénieur en chef de la Direction de la Santé et de l'Environnement, l'adjoint délégué à l'Hygiène, la Santé, la Lutte contre la pollution. Un courrier collectif résume les informations légales et techniques concernant la plainte d'une copropriété, dans lequel, comme pour les pigeons trente ans auparavant, nous retrouvons la mention du statut *res nullius* des oiseaux « *sauvages* »[124]. Ici, cette mention ne semble pas être utilisée pour justifier une non-action mais pour assurer qu'aucune poursuite ne peut être retenue contre la municipalité pour les dégâts causés par ces oiseaux. L'on suppose qu'elle considère toutefois qu'elle a intérêt à agir sur les oiseaux pour le bien-être de ses administrés, ce qui n'était pas forcément le cas au début des années 1960 quand sont apparues les plaintes liées aux pigeons. Il est difficile de savoir s'il s'agit d'une différence générale de sensibilité au bien-être et aux nuisances évoquées ou d'une différence de politique inhérente aux personnalités. Ces deux facteurs ont probablement joué dans les différences de prise en compte des deux phénomènes.

Ce courrier révèle également la diversité des niveaux d'action sur le problème, avec au niveau départemental la nécessité d'une autorisation préfectorale imposée par le statut de l'espèce :

> « Le goéland leucophée est partiellement protégé (arrêté ministériel du 2/11/92 modifiant celui du 17/04/81), ce qui signifie qu'il peut faire l'objet localement de mesures de régulation après accord du Ministère de l'Environnement et sous le contrôle de la Direction Départementale de l'Agriculture et de la Forêt (DDAF). Jusqu'à ce jour, ce service n'a organisé que la limitation de la reproduction sur le Frioul par stérilisation des œufs, ce avec le concours de la ville de Marseille. » [125]

Au niveau local, il s'agit de la nécessité de l'obtention d'une autorisation locale d'accès, ou encore la nécessité d'intervention des propriétaires dans l'installation de mesures potentiellement préventives. Enfin, notons l'existence d'un courrier de 2002 destiné à l'Adjoint à l'Hygiène et à la Santé qui montre que l'Adjoint à l'Environnement a tenté d'agir

---

[124] Lettre du Maire à la Société ROC, datée du 21/04/1969, dossier 26B2bis [AM 483W299].

[125] Lettre de la Direction de l'Ecologie et des Espaces Verts (Direction Générale des Services Techniques) à Mr l'Attaché de Conservation du Patrimoine, Mr l'Ingénieur en chef de la Division de l'Ecologie et des Espaces Naturel, Mr l'Ingénieur en chef de la Division de l'Ecologie et des Espaces Verts, Mr l'Ingénieur en chef de la Direction de la Santé et de l'Environnement, « *Invasion de mouettes à la copropriété de la Villa Paradis* », datée du 26/02/1996 [Dossier P.B.].

au niveau du service d'hygiène pour traiter les infractions au règlement sanitaire, à savoir le nourrissage des oiseaux par des particuliers qu'il demande de « *mettre en demeure […] de cesser de nourrir ces oiseaux* »[126]. Nous n'avons malheureusement pas d'éléments qui permettent de connaître l'accueil réservé à cette initiative ou ses résultats, mais nos enquêtes auprès de l'actuelle Mission Animal en Ville suggèrent que la municipalité adopte une position tolérante à l'égard de ces pratiques.

C'est au niveau préfectoral que le processus d'action en milieu urbain semble bloqué en 1997. D'après une lettre du responsable du dossier à la DDAF répondant à la Mairie, la demande d'autorisation de régulation des populations de goélands sur les toits de Marseille est rejetée par le Ministère qui juge le nombre de plaintes répertoriées insuffisant pour accorder une autorisation de régulation[127]. La Direction de l'Ecologie et des Espaces Verts a elle-même répondu à cette lettre en exprimant sa surprise face à l'attitude de la Direction de la Nature et des Paysages, et en précisant que « *l'intérêt d'un tel contrôle n'est pas de limiter les nuisances occasionnées par les goêlands se reproduisant sur les toits mais bien d'éviter que les pollutions n'apparaissent* » comme l'ont montré les cas du Havre et de Brest[128]. Une logique de prévention semble donc s'être opposée à une logique curative de l'apparition des nuisances à plus grande échelle. Pourtant, les réclamations de l'Administratrice du Château d'If ainsi que les plaintes d'habitants, de copropriétés et de syndics se répètent en 1997. La réponse-type envoyée à cette époque dirige les plaignants vers P.B., afin qu'il puisse constater la nidification à temps et agir le cas échéant[129]. Les plaintes semblent alors avoir été plus systématiquement rassemblées dans l'idée de consolider le dossier pour la demande de régulation.

---

[126] Lettre de R. Assante (Adjoint délégué à l'Environnement […]), à Mme Françoise Gaunet, adjointe déléguée à l'Hygiène et à la Santé, « *Goélands* », datée du 03/06/2002 [Dossier P.B.].

[127] Lettre de la Direction Départementale de l'Agriculture et de la Forêt à la Mairie de Marseille, « *Régulation des populations de goélands* », datée du 08/01/1997 [AD 2293W15].

[128] Lettre de la Direction de l'Ecologie et des Espaces Verts à la Direction Départementale de l'Agriculture et de la Forêt, « *Régulation des goélands leucophées. Campagne 1997* », datée du 28/01/1997, en copie à Mr Assante (Environnement), Mr Vignoli (Hygiène), Mr Cadiou (Bretagne) [Dossier P.B.].

[129] Lettre de V. Franceschi (Direction générale des services techniques, espaces verts) au Syndic de copropriété des Flamants (2 bvd Ganay 13 009 Marseille), « *Goélands* », datée du 28/07/1997. Même réponse dans : Lettre de R. Assante (Adjoint Délégué à l'Environnement) à Mr P. (Concessionnaire Honda, bvd Michelet 13 008 Marseille), datée du 28/07/1997 [Dossier P.B.].

En effet, en 1998, le dossier est renfloué par les plaintes rassemblées, et c'est l'année de la dernière autorisation de régulation accordée par le Ministère pour les couples urbains, sous la condition de ne pas utiliser de poison[130]. D'après le Procès-Verbal de la réunion du Comité de Suivi du 5 mai 1998, la stérilisation d'œufs sur certains toits de Marseille a bien eu lieu cette année-là[131]. Cependant, d'après notre informateur, la méthode de destruction des goélands sur les nids urbains par empoisonnement était déjà très coûteuse en temps (2h +2 h = 1/2 journée par nid), d'autant qu'il était nécessaire de la réaliser pendant la courte période d'incubation, mais la méthode de stérilisation nouvellement imposée s'étant révélée encore plus contraignante (deux passages à une semaine d'intervalle), l'action ne fût plus envisagée.

Pourtant, deux ans plus tard, dans une lettre datée de 1999, où l'adjoint délégué à l'Environnement répond à une plainte du Directeur Général de France Télécom, il évoque l'impossibilité d'intervenir sans l'autorisation préfectorale dont la demande n'a pas encore aboutie, deux mois après la saison de nidification. Il exprime son intention de relancer le Préfet et d'obtenir la dérogation dans de meilleurs délais pour l'année d'après[132].

Le contenu des réponses aux plaintes n'est plus le même : de l'assurance de la visite d'un expert et d'une prise de mesure pour enrayer la nuisance, l'on passe à une attente d'autorisation légale de la régulation de l'espèce. La nouvelle réponse-type est préparée dans ce sens et donne toutes les informations nécessaires à la compréhension du cadre administratif, en réponse à neuf plaintes entre 1999 et 2002. Elle présente les difficultés qui se posent pour intervenir sur les goélands, en commençant par la difficulté d'effarouchement ou de dissuasion des oiseaux à venir nicher sur le site qu'ils ont choisi, et avant même de mentionner la protection de l'espèce qui interdit pourtant ces pratiques. Les difficultés mises en avant sont donc liées aux caractéristiques de l'oiseau et non à sa protection. L'évocation de

---

[130] Autorisation Ministérielle datée du 08/01/1997 [AD 2293W16].

[131] Procès-Verbal de la Réunion du Comité Départemental de Suivi des Goélands, Mouettes et Grands Cormorans du 5 mai 1998, daté du 05/05/1998 [AD 2293W16].

[132] Lettre de Mr Assante (Adjoint délégué à l'Environnement) à Mr Malherbe (Directeur Général France Télécom), « *Nuisances causées par les goélands* », en réponse à sa lettre du 10/06/1999, datée du 23/08/1999 [Dossier P.B.].

celle-ci amène à l'explication du processus de demande de dérogation et à son blocage par la DDAF pour l'année en cours[133].

Il semble ainsi que, pendant quatre années consécutives, les demandes d'autorisation d'élimination de goélands nicheurs en milieu urbain ont été refusées à la ville de Marseille. Nous avons un exemplaire de cette lettre de demande datée de novembre 2000, dans laquelle l'adjoint délégué à l'Environnement explique au Préfet l'ampleur que prend le phénomène des nuisances urbaines causées par les goélands, et la nécessité d'agir en éliminant les premiers couples qui s'installent. Il souligne qu'aucune mesure n'a pu être prise dans le département des Bouches du Rhône depuis deux ans, la Préfecture n'ayant pas adressé un dossier au Ministère. Il réclame que cela soit fait pour la saison à venir, afin « *qu'il soit possible d'agir dans un cadre légal* »[134]. Il semble qu'un conflit soit installé entre le Ministère et la ville de Marseille quant aux moyens à adopter (destruction vs stérilisation), mais nous n'avons pas de pièce nous permettant de connaître la suite immédiate donnée à ce courrier par la Préfecture. Cela-dit, le fait que la réponse-type ci-dessus soit maintenue jusqu'en 2002 porte à croire que l'autorisation n'a pas encore été accordée cette année-là.

P.B. explique qu'à l'époque, les plaignants s'adressaient essentiellement au service Santé et Environnement de la Mairie (Docteur Gaunet), à la Mairie elle-même, écrivaient à l'élu (Monsieur Assante) qui avait alors « *une mission Environnement large* ». En 2003, l'élu abandonne cette mission, mais les habitants continuent de lui écrire. Il demande alors à P.B. et à d'autres agents de traiter les données. Pour P.B., la problématique des goélands est une question de nuisances. Lorsqu'il était chargé d'intervenir, c'était au cas par cas pour répondre aux plaintes. Il avoue être satisfait de ne plus avoir à détruire des nids, des oisillons ou des adultes. Non seulement la tâche était compliquée à réaliser sur les toits, mais l'acte d'empoisonnement ne lui paraissait pas facile à assumer du point de vue éthique.

Estimant qu'il n'avait ni la position ni les moyens requis pour poursuivre les opérations de destruction, que le Service Santé et Environnement devait en être chargé, et au vu de la

---

[133] Lettre de R. Assante (Adjoint au Maire délégué à l'Environnement, au Nettoiement, Tri sélectif et traitement des déchets, à l'Assainissement, à la Protection des Calanques et des Espaces Naturels, aux Espaces Verts), à Mr Morellet (Les jardins du Méditerranée), « *Nuisances causées par les goélands* », datée du 22/11/2000 [Dossier P.B.].

[134] Lettre de Mr Assante (Adjoint délégué à l'Environnement) à Mr Ollivier (Préfet de Région PACA et des Bouches du Rhône), « *Nuisances causées par les goélands* », datée du 29/11/2000 [Dossier P.B.].

tardivité avec laquelle il recevait les plaintes par rapport à la durée des nuisances, P.B. se résigna à répondre aux plaignants qui lui écrivaient encore en leur suggérant de prendre leur mal en patience et d'attendre la fin de la saison de reproduction pour un retour au calme. Il précisait que, de toute façon, l'espèce étant partiellement protégée, la municipalité ne pouvait rien faire sans autorisation spéciale.

Pour autant, son expérience lui a montré que, malgré ses mises en garde sur l'accroissement des populations de goélands et des problèmes qui les accompagnent, la municipalité n'a jamais fait tout ce qu'elle pouvait pour mettre en place une politique de gestion des nuisances stable. Il semble donc qu'une contingence de facteurs a fini par étouffer l'élan de gestion qui était pris dès le début des années 1990 : de la disparition de personnalités engagées au manque de volonté politique en passant par les difficultés techniques, légales, et éthiques posées par l'emploi du poison.

En 2003, l'Administratrice du Château d'If relance encore une fois le Directeur de la DDAF en précisant que le comportement des oiseaux « *pourrait remettre en question l'ouverture du monument à la visite* »[135]. En 2004/2005, alors qu'un habitant se plaint par courrier de la disparition des mouettes de la corniche et interroge la municipalité sur les mesures qu'elle a prises à leur encontre, les courriers internes et la réponse municipale donnée à cette plainte indiquent que des mesures ont été prises à cette période sur l'île d'If uniquement, et « *dans un cadre légal* »[136]. La lettre de réponse à la plainte atteste également de la position de la ville de Marseille en faveur des mesures de limitation des populations « *même si elle ne* [les] *met pas en œuvre* ». Enfin, les quelques courriers de 2006 témoignent du transfert de compétence opéré concernant le dossier « *goélands* ». Une plainte adressée à un conseiller d'arrondissement déclenche une série de courriers internes qui attestent de ce transfert de dossier à la Direction Générale de Protection et de la Prévention (DGPP)[137]. Quelles sont les

---

[135] Lettre de l'administratrice du centre des monuments nationaux au Directeur de la DDAF, « *Goélands île d'If* », datée du 06/06/2003, [Dossier P.B.]

[136] Lettre de Laure-Agnès Caradec (Conseillère Municipale déléguées aux Espaces Verts et à la Protection des Calanques) à Henri Fenouil, demeurant au 83 bvd du Redon 13 009 Marseille, en réponse à son courrier du 30/12/2004, datée du 18/02/2005 [Dossier P.B.].

[137] Message mail de Françoise Gaunet (Adjointe déléguée à l'hygiène et santé) à Laure-Agnès Caradec (Conseillère Municipale déléguée aux Espaces Verts et à la Protection des Calanques), l'informant du transfert des compétences du traitement des nuisances liées aux animaux vers la DGPP, daté du 24/10/2006 [Dossier P.B.].

responsabilités de cette direction et comment traite-t-elle les plaintes à l'encontre des goélands ?

C. La prise en compte actuelle des plaintes

De nombreuses villes françaises possèdent désormais un service municipal en charge de la gestion des animaux en ville, mais toutes les villes littorales ne procèdent pas à la stérilisation des goélands. Ce sont essentiellement des petites communes de la façade atlantique (Le Havre, Rennes, Sables-d'Olonne, Fécamp, Dieppe, Trouville, Quimper, Brest…) mais aussi quelques communes méditerranéennes plus récemment (Sète, Grau du Roi, Palavas-les-Flots,…) qui ont pris cette nouvelle responsabilité.

Aux Sables-d'Olonne (14 572 hab., 8.83 km^2), ces opérations sont organisées depuis 1994 et mobilisent une équipe de spécialistes accompagnée d'un agent municipal ainsi que la participation des habitants qui peuvent remplir une fiche pour signaler des nids (1 182 œufs stérilisés en 2011)[138]. Au Havre (177 259 hab., 46.95 km^2), où les effectifs de goélands urbains sont estimés à 2 100 couples en 2011 (2 803 œufs stérilisés), la stérilisation a débuté en 1995, et mobilise également le signalement des habitants[139]. A Rennes (206 604 hab., 50.39 km^2), ce sont environ 80 nids qui ont été recensés et traités cette année, et l'adjoint à la municipalité qui accompagne l'équipe de cordiste déclare une chute des effectifs de 50% depuis la première année de stérilisation (1998), pour un coût de 5000 à 6000 euros[140].

Au Grau-du-Roi (7 995 hab., 54.73 km^2), les opérations de stérilisation sont effectuées depuis 1997 en partenariat avec la DIREN et le Syndicat mixte de la Camargue Gardoise, et nouvellement par un service municipal gratuit habilité suite aux années d'expériences précédentes[141]. A Sète (42 496 hab., 24.21 km^2), où 800 goélands auraient été recensés ces

---

[138] http://www.lessablesdolonne.fr/actualites/actualites-municipales/1648-nouvelle-campagne-de-sterilisation-des-oeufs-de-goelands.html [consulté le 06/06/2012].

[139] http://lehavre.fr/actualites/lancement-de-la-campagne-de-sterilisation-des-oeufs-de-goelands-argentes [consulté le 06/06/2012]

[140] http://www.dailymotion.com/video/x9jxy4_sterilisation-oeufs-de-goelands-ren_lifestyle [Consulté le 06/06/2012]

[141] http://www.ville-legrauduroi.fr/fr/information-detail/34803/sterilisation-oeufs-goeland-leucophee [Consulté le 06/06/2012]

mesures sont prises depuis 2009[142]. La mise en place de cette pratique, jugée la plus efficace et socialement acceptable, semble bien moins fréquente sur le littoral méditerranéen. Comment la prise en compte des nuisances causées par les animaux et des goélands en particulier est-elle organisée à Marseille ?

Curieusement, seule la dératisation apparaît sur le site Internet de la Ville de Marseille. La dépigeonnisation n'est pas du tout mentionnée, et les opérations mises en place plus récemment d'effarouchement des étourneaux font l'objet d'un article de la rubrique « *Actualités* » publié le 22/11/2011. Alors que les questions liées aux goélands ne sont pas abordées non plus, c'est une photo de goéland en vol qui illustre la page concernant la Faune dans les Espaces Verts. Pour autant, l'espèce n'est pas mentionnée dans le texte qui décrit les menaces que l'urbanisation fait peser sur la faune sauvage (Figure 82). Les services municipaux ne sont pas présentés sur le site Internet de la ville, et toutes les demandes des habitants sont filtrées et adressées aux services concernés par l'intermédiaire du service téléphonique municipal Allô Mairie[143].

Nous avons vu l'histoire de l'implication de la Direction des Parcs et Jardins dans la politique de gestion de la population marseillaise de goélands. Aujourd'hui, cette Direction est en charge de gérer les problèmes liés à la faune dans les différents espaces verts de la ville (ex : sangliers, renards).

Hormis les rats et les insectes dont la gestion revient à la Division de l'Hygiène, celle des animaux dans les espaces bâtis de la ville est confiée à la Division Interventions Logistiques (ancienne DGPP, DIL depuis 2011), sous l'appellation *Cellule Animal dans la ville*. Nous avons rencontré plusieurs fois Monsieur C. R., responsable de cette Mission depuis mai 2005. Il est en charge de la gestion des animaux errants (chiens et chats essentiellement), morts, ou « *nuisibles* » (pigeons) en zone bâtie, avec la collaboration de Sociétés de délégation : la Société Protectrice des Animaux (SPA) pour les chats et les chiens, et le Service pour l'Assistance et le Contrôle du Peuplement Animal (SACPA) pour les pigeons.

---

[142] http://www.midilibre.fr/2012/01/23/le-gabian-merite-t-il-sa-mauvaise-reputation,447506.php [Consulté le 06/06/2012]

[143] Rappelons qu'Allô Mairie est un service d'information mis en place par la Mairie en 1998 « *dans une volonté d'écoute, de proximité et d'amélioration du service public, permet aux habitants de s'informer sur des démarches administratives municipales et sur les grands évènements organisés par la ville* » (Tel : 0810813813, http://www.marseille.fr/sitevdm/mairie/services-de-proximite/allo-mairie, consulté le 31/01/2012).

La Société Protectrice des Animaux est en charge du Centre Animalier Municipal. C. R. est donc responsable de quatre des cinq activités principales de la *Cellule Animal dans la ville* : 1° l'enlèvement des animaux morts, 2° la réponse aux plaintes déposées à l'encontre des oiseaux, 3° la dépigeonnisation et, 4° l'effarouchement saisonnier des étourneaux depuis 2009. Pour chacune de ces tâches, il s'en remet aux plaintes et déclarations essentiellement recueillies par Allô Mairie, le service municipal qui recueille tous les appels des citadins, les transmet aux différentes directions concernées, et traite leurs réponses quotidiennement. Comment les plaintes à l'encontre des goélands sont-elles traitées ?

Lors de notre entretien de mars 2011, C. R. faisait état des difficultés rencontrées par ce service pour faire face à la multitude d'appels reçus quotidiennement. C'est pourtant l'intermédiaire incontournable avec lequel il travaille pour le recueil et le traitement des plaintes liées aux animaux urbains. Les fiches de plaintes indiquent le nom, les coordonnées et le motif de l'appelant, ainsi que d'éventuelles précisions sur le lieu exact concerné par les nuisances, le nombre d'animaux impliqués ou d'autres éléments évoqués par l'administré (Annexe 5). Les plaintes ainsi enregistrées et transmises à la cellule « *Animal dans la ville* » concernent presque toujours les oiseaux, et parmi les oiseaux, très majoritairement les pigeons (Tableau 12 ci-dessous).

Tableau 12 : Nombre de plaintes enregistrées par la DGPP de 2006 (début du suivi) à 2011

Année	N Pigeons	N Goélands/Mouettes	N Total	% G/M
2006	211	31	242	12.8%
2007	148	29	177	16.4%
2008	218	8	226	3.5%
2009	178	15	193	7.8%
2010	189	23	212	10.9%
2011	282	122	404	30.2%

Jusqu'en 2010, les plaintes à l'encontre des goélands sont donc en proportion limitée. Le rapport d'activités 2011 de la *Cellule Animal en Ville* explique l'augmentation générale des

plaintes et celles concernant les goélands par « *une meilleure connaissance de ce service rendu aux Marseillais, la prise en compte effective de l'intégralité des demandes et […] la rapidité des interventions* » (DIL 2012 : 12).

Auparavant, les plaintes étaient probablement diluées entre différents services. Notamment, les Marins Pompiers étaient également sollicités pour des problèmes liés aux oiseaux, majoritairement des gênes causées par les goélands (95 alertes goélands sur 174 alertes oiseaux entre janvier 2000 et mars 2007). Une équipe, munie d'un véhicule spécialisé « *animaux en ville* », pouvait intervenir tant sur les chiens dangereux que sur les pigeons coincés dans des cheminées, ou sur les goélands « *agressifs* ». D'après nos discussions avec des pompiers et d'autres services, il semble que ce corps de métier avait aussi dans l'idée de ne plus traiter les problèmes liés aux goélands, qui ne leur paraissaient pas relever de leurs responsabilités. A partir de 2006, il semble donc qu'une organisation nouvelle a tendu à centraliser les courriers vers un service spécialisé, la *Cellule Animal en ville*, et cela semble se manifester par l'augmentation des plaintes centralisées.

Pour autant, C. R. ne peut actuellement que s'en tenir à répondre aux plaintes qui concernent les goélands que par une lettre d'information expliquant aux plaignants que l'espèce est protégée, que la Mairie n'a aucun moyen d'intervenir pour l'instant mais que la demande est prise en considération. C. R. seul s'occupe à temps plein de ces réponses et du suivi des opérations qui concernent les pigeons et les étourneaux. Lors d'un entretien, il ajoute qu'il ne saurait en plus endosser l'organisation et le suivi d'opérations à l'encontre des goélands. Il se demande aussi ce que deviendront ces opérations lorsqu'il partira à la retraite dans quelques années, étant donné qu'il n'est pas prévu que son poste soit renouvelé…

Il n'existe donc à l'heure actuelle aucune action donnant suite à la réception des courriers des habitants au sujet des goélands. Au contraire, l'importance numérique des plaintes adressées à la *Cellule Animal dans la Ville* à l'encontre des pigeons pourrait quant à elle en partie s'expliquer par une politique déjà bien installée de régulation des effectifs de pigeons dans la ville à travers les opérations de dépigeonnisation. Celles-ci se déroulent sur des sites bien précis, souvent en fonction du nombre de pigeons occupant les lieux et des possibilités techniques d'une capture au filet. Cela demande de l'espace et une fréquentation limitée des lieux par les riverains, non seulement pour que les pigeons se posent en nombre au sol, mais également pour limiter les altercations. En effet, C. R. nous explique que son équipe se trouve fréquemment interpelée par des habitants qui protestent contre ce type de mesure. Dans le

meilleur des cas, il explique et justifie l'action de la municipalité par la prévention des risques sanitaires. Il insiste également sur la pratique du tri des oiseaux malades qui sont euthanasiés, et ceux qui sont sains et peuvent subir la stérilisation chirurgicale avant d'être bagués et relâchés à La Gardiole, une colline près de la Gineste[144]. Dans les cas les plus conflictuels, il appelle les autorités pour éviter les violences physiques. C. R. nous explique qu'il utilise le budget alloué au marché de dépigeonnisation à son maximum, et préfèrerait abandonner totalement l'alternative de l'euthanasie pour celle de la chirurgie, afin de ne pas « *nuire à l'image de la ville* » [20110317 MRS DIL]. Nous pouvons noter ici la tension entre la réalisation d'opérations organisées depuis plusieurs années et la nécessité constante de leur justification éthique.

La politique de gestion des pigeons a mis plusieurs années à se mettre en place et elle est désormais organisée, spécialisée et permanente. Celle des goélands a commencé à se mettre en place avec la Direction des Espaces Verts dès les premiers constats de nidification urbaine et les premières problématiques insulaires, mais elle a disparu du domaine bâti dès 1997. Dans un article de presse de 2006, le Dr Gaunet, adjoint délégué à l'Hygiène et à la Santé, explique que la politique de dépigeonnisation est en cours de discussion au sein des services concernés, mais qu'en ce qui concerne les goélands, « *ce sont des espèces protégées qui évoluent comme des sentinelles. Nous n'irons pas à la chasse au gabian* »[145]. Aujourd'hui, nous avons vu que les réponses aux nuisances urbaines causées par les goélands sont données par le même service que celui qui gère les pigeons, les étourneaux, et les animaux errants au sein de la ville, c'est-à-dire la Direction des Interventions Logistiques (DIL).

En tant qu'intermédiaire entre les organismes plaignants et le Conseil National pour la Protection de la Nature (CNPN, Ministère de l'Ecologie), la Direction Départementale des Territoires et de la Mer (DDTM, anciennement DDAF) est la première institution auprès de laquelle les demandeurs d'autorisation doivent démarcher. D'après le responsable du service « *Faune Sauvage* » de l'ancienne DDAF que nous avons interrogé par téléphone en 2007, il serait opportun que la Mairie de Marseille fasse un dossier. Pourquoi ne le fait-elle pas ?

---

[144] Un autre informateur municipal nous indique que, à sa connaissance, tous les pigeons capturés sont euthanasiés. Etant donnée la volonté exprimée par le technicien en charge de la dépigeonnisation de « ne pas nuire à l'image de la ville », il est probable que la stérilisation chirurgicale et le relâchement des pigeons dans les collines ne soient que des fictions permettant à la municipalité d'agir en accord avec la demande sociale.

[145] Cefai A., « *Pigeons et gabians jugés trop envahissants* », La Provence du 16/03/2006.

Tout d'abord, nous avons vu que l'organisation des campagnes de capture/stérilisation des pigeons et d'effarouchement des étourneaux est placée sous la responsabilité d'une seule personne pour toute la surface bâtie de Marseille. Ceci laisse penser que les moyens investis pour la gestion des animaux en ville sont limités (Tableau 13 ci-après).

Tableau 13 : Budget de la *Cellule Animal en la ville* (DIL) en 2010

Budget 2010	Enlèvement animaux morts	Centre Animalier Municipal	Marché Pigeons	Marché Etourneaux
Montant (euros)	105 000	1 100 000	81 150	28 700
Société titulaire du marché	SACPA	SPA	SACPA	SACPA
Responsable	Mr R. (DIL)	Mr R. (DIL)	Mr R. (DIL)	Mr R. (DIL)

Ensuite, il ne faut pas négliger les difficultés techniques (et donc coûteuses) liées à la gestion des goélands, difficultés qui pourraient en partie expliquer la « *non gestion* » des nuisances qu'ils occasionnent en ville. En effet, l'étendue de la ville, la dispersion des couples nicheurs, les difficultés pour accéder aux toits et y éliminer les individus rendent la tâche fort complexe.

Par ailleurs, les services municipaux semblent avoir tardivement pris connaissance des rôles des uns et des autres dans le dossier « *goélands* ». En effet, c'est lors d'une réunion en 2007 que la Direction de Qualité de Vie Partagée (DQVP, Ville de Marseille) a suggéré au Conservatoire Etudes des Ecosystèmes de Provence (CEEP) de renvoyer tous les plaignants de nuisances liées aux goélands vers Allô Mairie. Et c'est en 2009, lors d'une réunion organisée par la Direction Générale de la Protection et de la Prévention (DGPP, Ville de Marseille, nouvellement Direction des Interventions Logistiques, DIL) visant à rassembler les spécialistes de la question goélands pour trouver une solution au problème marseillais que le CEEP a découvert l'existence de la DGPP et du transfert de compétences vers ce service concernant les plaintes urbaines.

Enfin, il est également envisageable que les goélands ne suscitent pas une préoccupation politique aussi vive que les pigeons, les étourneaux ou les rats. En effet, même si les goélands sont liés aux déchets, nous verrons qu'ils ne sont pas liés à la saleté des rues autant que peuvent l'être les rats et les pigeons. Or, la saleté des rues est une des préoccupations majeures de la ville de Marseille.

IV. SYNTHESE : DE LA PRESSION TERRITORIALE A LA COMPETITION POUR L'ESPACE

La perspective diachronique adoptée dans ce chapitre nous apporte plusieurs éléments de réponse quant à la dynamique interactive des relations entre hommes et goélands à Marseille. Au cours des deux derniers siècles, ces relations ont changé avec l'évolution des représentations et des usages de l'environnement. Les pratiques humaines prédatrices vis-à-vis des goélands (chasse, collecte des œufs) et les modes d'occupation des espaces naturels (chasse, cueillette, pêche, pastoralisme, quarantaine, défense) ont soumis les oiseaux à de fortes contraintes jusqu'à la fin du 19ème siècle. Il est très probable que la raréfaction de ces pratiques et usages a permis l'installation et l'expansion des goélands sur l'archipel de Riou au début du 20ème siècle. La pression territoriale et la pression de prédation exercées par les humains sur les goélands disparaissant, la place s'est libérée pour les goélands qui pouvaient dès lors se rapprocher de l'humain en prenant moins de risques.

Les colonies insulaires de l'archipel de Riou sont ainsi passées de quelques centaines de couples en 1923 à quelques milliers en 1963, en même temps que la protection des archipels marseillais se mettait en place. Cette croissance démographique a pris une ampleur nouvelle à partir des années 1970, période où les décharges péri-marseillaises étaient officiellement créées. Le Frioul a alors été colonisé (ou recolonisé, on ne sait pas) à son tour, alors que les effectifs de Riou croissaient toujours. L'inquiétude des gestionnaires naturalistes nouvellement chargés de protéger la flore et la faune patrimoniales de ces sites a eu pour conséquence la mise en place de mesures de stérilisation des œufs de goélands sur les deux archipels. Ces opérations ont été ponctuelles dans les années 1990 et sont devenues annuelles et très suivies à partir de 2000, participant ainsi à une nouvelle forme de compétition pour l'espace avec les goélands.

La cause et la solution à ce problème écologique sont précisément définies par les gestionnaires : il s'agit des décharges à ciel ouvert, et de leur fermeture sinon de l'amélioration de leurs techniques de confinement des déchets. Cependant, étant dans l'impossibilité de s'opposer à ces pratiques humaines perturbatrices, les gestionnaires agissent au sein de leur domaine en s'opposant aux goélands. Pour éviter la pression induite sur des plantes vulnérables, ils introduisent une forte pression (enlèvement des œufs chaque année sur

les mêmes zones) sur les goélands. Ils mettent en place une intervention qu'ils jugent nécessaire et permanente pour défendre une "nature naturelle" contre les effets indésirables de l'action de l'homme. Faute de pouvoir agir sur les causes, ils interviennent sur les conséquences : le succès reproducteur des goélands.

Ainsi, nous sommes passés de la persécution des goélands pour la consommation ou le divertissement, à leur persécution à des fins de gestion du patrimoine naturel. Les goélands semblent en quelque sorte perdre la compétition sur les îles (leur succès reproducteur est fortement réduit). Cependant, ils semblent gagner cette compétition en ville, un espace créé par l'homme et pour l'homme. L'homme perd le contrôle sur son propre territoire, du moins à l'échelle de l'habitant plaignant. En effet, la taille de la ville de Marseille et les difficultés matérielles que nous avons évoquées en fin de chapitre font que la démographie des colonies urbaines ne paraît pas gérable sans le développement de moyens démesurés. Encore faudrait-il en évaluer précisément la faisabilité.

De ce fait, il apparaît une asymétrie de traitement des goélands entre les îles et la ville, qui semble ne pouvoir que renforcer la diminution des effectifs insulaires et l'augmentation des effectifs urbains. À moins que l'évolution des centres de stockage des déchets n'ait déjà suffisamment réduit la disponibilité alimentaire pour les goélands au point que la chute démographique de leurs populations soit généralisée dans la région nord-méditerranéenne.

L'analyse de l'évolution de la gestion des déchets et de la gestion de la nature à Marseille semble confirmer l'hypothèse selon laquelle la relation entre hommes et goélands est une relation dynamique faite d'influences réciproques.

Dans la période que nous avons explorée (19ème et 20ème siècles), les humains ont tout d'abord exercé sur les goélands une double pression, territoriale (indirecte) et prédatrice (directe), les empêchant de s'installer sur les îles et les maintenant à une certaine distance de l'humain. Puis cette pression s'est relâchée jusqu'à disparaître au point d'ouvrir indirectement des espaces accueillants pour les goélands reproducteurs (facteur déclencheur), et les nouveaux rapports aux déchets urbains ont offert indirectement de nouvelles ressources trophiques extrêmement favorables à la croissance démographique des goélands (facteur amplificateur). Loin de se désintéresser de ces nouvelles opportunités, les goélands en ont profité au point que leurs effectifs posent des problèmes aux gestionnaires des îles et leur expansion aux habitants de la ville. Alors que les humains exercent désormais une nouvelle forme de pression sur les goélands insulaires (stérilisation), les goélands exercent nouvellement une pression territoriale sur l'homme en ville, et ce malgré une diminution de près de 50% des effectifs reproducteurs sur les îles marseillaises entre 2005 et 2010, diminution encore peu expliquée (CEEP 2010c).

La diminution de la ressource trophique a pu fortement contribuer à la diminution du taux de survie des jeunes et immatures ou à leur dispersion vers d'autres habitats d'alimentation et de reproduction, et ainsi priver les colonies insulaires de nouvelles recrues, entraînant la chute de leurs effectifs de moitié sur cinq ans. De plus, elle a peut être également contribué à la diminution du succès à l'envol des jeunes de nombreux couples insulaires, à laquelle s'est ajouté l'échec reproducteur des couples ayant fait l'objet de stérilisation. Le succès reproducteur des voisins étant un indice de qualité de l'habitat pour plusieurs espèces d'oiseaux se reproduisant en colonies (Boulinier et al. 2008), il est fort possible que l'effet combiné de deux facteurs ayant entraîné un échec reproducteur généralisé sur les îles marseillaises ait amené de nombreux couples à quitter la colonie et empêché d'autres couples potentiels de s'y installer. En somme, la diminution de la disponibilité alimentaire sur les décharges aurait un double effet sur la chute des effectifs reproducteurs insulaires : directement par une chute de succès reproducteur des couples qui n'arrivent plus à nourrir leur couvée, et indirectement par la dispersion des couples en échec observant leurs voisins en échec, ainsi que par la diminution du nombre de jeunes recrues disponibles. Par ailleurs, la stérilisation des œufs a pu doublement renforcer le phénomène : directement en annulant le succès reproducteur des couples traités, indirectement en incitant les couples à disperser et les prospecteurs à choisir un autre habitat. Cela a abouti à ce que nous observons aujourd'hui : une nouvelle forme de compétition pour l'espace où à la fois le goéland et l'humain exercent une pression territoriale sur l'autre (les gestionnaires sur les îles, les goélands sur les toits).

La situation actuelle ne peut donc s'expliquer uniquement par le facteur déchets. Il nous semble qu'elle apparaît comme le résultat de l'évolution des modes d'occupation des espaces par l'humain, de celle de la gestion du sauvage, de celle des techniques de gestion des déchets, et de la plasticité comportementale des goélands qui ne se privent pas de profiter de l'invitation au rapprochement indirecte et non intentionnelle que les hommes leur ont adressée. Les relations entre ces deux acteurs apparaissent comme des processus en cours faits d'influences réciproques plus ou moins directes.

CONCLUSION GENERALE

Le partage de l'espace entre hommes et goélands : une histoire d'influences réciproques

Nous avons pris le parti de croiser différentes approches disciplinaires pour rendre compte des influences réciproques constituant les relations entre hommes et goélands à Marseille dans une perspective englobante. Tout d'abord, à travers une approche éco-éthologique, nous avons tenté de considérer les goélands comme des informateurs susceptibles de nous apporter des éléments de compréhension sur leurs relations avec les habitants. Cela s'est traduit dans un premier temps par une synthèse des connaissances scientifiques sur le monde des goélands (leur *umwelt*) pour présenter les traits généraux de leur comportement. Afin de compléter et surtout de contextualiser ces connaissances, nous avons observé leurs comportements à Marseille et sur les îles en décrivant plus particulièrement leurs interactions avec les humains. Dans un second temps, l'approche socio-ethnographique nous a permis d'analyser les récits des habitants au sujet de leurs relations avec les goélands ainsi que l'intervention de la presse écrite locale dans le débat public qui concerne les goélands. Enfin, nos questionnements et recherches historiques nous ont permis de souligner le caractère dynamique des relations entre hommes et goélands et de discuter les facteurs majeurs qui entrent en jeu dans cette dynamique. Au terme de cette exploration des liens entre des humains et des animaux sauvages, il semble utile de faire le point sur ce que nous avons appris de la nature de ces liens, ce qui nous échappe, et ce qui pourrait faire l'objet de nouvelles investigations.

I. DES RELATIONS ENTRE HABITANTS ET GOELANDS COMPLEXES ET INSCRITES DANS L'HISTOIRE

En commençant par présenter le goéland, nous avons proposé d'accorder une nouvelle place analytique au protagoniste de la relation qui est généralement le moins bien connu dans l'étude anthropologique des relations entre hommes et animaux : l'animal. Le goéland leucophée est ainsi apparu sous le prisme de l'ornithologie et de l'éthologie comme un oiseau ayant une importante plasticité comportementale, une vie sociale complexe, et une propension remarquable à vivre à proximité des humains. En témoigne notamment le phénomène de nidification urbaine des goélands qui s'est répandu dans le monde au cours du 20ème siècle. Nos observations parallèles des comportements reproducteurs des goélands sur les toits de Marseille et sur la pointe des Mèdes à Porquerolles nous ont permis de constater d'importantes différences de densités de couples et de fréquences d'intrusions intra et interspécifiques. Cela nous a incitée à soutenir l'hypothèse des toits refuges selon laquelle

l’avantage majeur et suffisant pour expliquer l’installation des goélands en milieu urbain est la protection contre le dérangement et la prédation, d’autant que les ressources alimentaires dans l’enceinte de la ville sont dispersées et que les décharges ne semblent pas significativement plus près des toits que des îles. Cependant, nos observations des goélands depuis les rues suggèrent également que les comportements alimentaires des goélands sont plus observables par les habitants que leurs comportements reproducteurs en ville, ce que semblent confirmer les récits des habitants interviewés.

Ces récits révèlent en effet que les habitants observent et évoquent surtout les comportements alimentaires des goélands, et voient ainsi en la ville un milieu essentiellement propice à leur alimentation. Ils montrent par ailleurs que le goéland est d’abord un oiseau dont l’anatomie, la proximité et les comportements attirent le regard. Marquant le paysage littoral marseillais par son lien à la mer, il est un signe de la proximité d’une mer effacée et de la nature entourant la ville pour de nombreux habitants, avec des variations selon le quartier habité. C’est aussi un oiseau qui intéresse par ses comportements alimentaires et sociaux. Dans ce cas, le goéland est une curiosité de la nature qui s’adapte et se donne à observer tout en restant indépendant. Il peut aussi impressionner par l’ambiguïté de son régime alimentaire déjà évoquée bien avant son urbanisation, comme le montrent les textes anciens qui mentionnent la beauté inquiétante du goéland, rapprochent le comportement charognard du comportement prédateur, et relient l’oiseau à la mort à travers son régime alimentaire et son rôle de transporteur d’âmes. Enfin, le goéland peut se montrer véhément au point de parfois s’approprier des espaces plus ou moins anthropisés (îles inhabitées ou habitées, toits) et d’être alors considéré comme un voisin envahissant. Alors jugé sale, bruyant et agressif, il est tant co-acteur que révélateur du problème des déchets et des pollutions urbaines. Cependant, il n’apparaît pas comme victime de la ville et reste sauvage malgré la ville pour la plupart des habitants rencontrés. Il est même triplement sauvage, dans la mesure où il est toujours relié à la nature et notamment à la mer (sauvage naturel) ; considéré comme provenant des îles ou de la mer, c'est-à-dire d’un « *chez lui* » qui est différent de « *chez nous* » (sauvage étranger) ; et enfin irrespectueux des règles de savoir vivre en société (sauvage incivique). Cela suggère que la catégorie sauvage n’est pas obsolète pour les habitants rencontrés, et que les conditions d’appartenance d’une espèce à la catégorie sauvage n’excluent pas les espèces qui établissent des liens reconnus avec l’humain. Pour autant, le goéland bouscule certaines catégories en étant là où on ne l’attend pas, en se nourrissant de déchets et de viande plutôt que de poisson, en s’approchant de l’homme plus qu’on ne l’attend de la part d’un oiseau sauvage, en ne fuyant pas devant l’homme, et même

en attaquant des animaux domestiques comme les chiens et les chats qui sont habituellement considérés comme des prédateurs des oiseaux. Il y a ainsi une confrontation entre le goéland fantasmé / idéal que l'on imagine et le goéland rencontré / réel que l'on voit.

L'analyse du traitement médiatique du « *problème goéland* » dans la presse écrite locale montre également que cet oiseau franchit des frontières, non seulement dans la description de la problématique urbaine au travers du triptyque sale-bruyant-agressif, mais aussi et surtout lorsqu'il est question de la problématique insulaire. En transportant des déchets alimentaires depuis les décharges vers les îles pendant la saison de nidification, le goéland lie le problème dit *de société* relatif aux déchets au problème dit *écologique* de la dégradation des sols insulaires, ce qui confirme bien le caractère hybride des problèmes liés au goéland à travers l'imbrication de leurs dimensions écologiques et sociales. Ces problèmes ne sont ni seulement écologiques, ni seulement sociaux, comme la logique dualiste du paradigme Nature/Culture amènerait à les caractériser, mais ils sont les deux à la fois. Ils apparaissent bien comme des objets hybrides au sens où l'emploie Latour (Latour 1997). De plus, il ressort que l'importance de la problématique insulaire est majorée pour différentes raisons, notamment l'identité des experts mobilisés par les journalistes (les gestionnaires des îles) et le lien qui est constamment fait avec le problème de la gestion des déchets, problème reconnu et débattu dans l'espace public depuis plusieurs décennies. Nous retrouvons donc dans l'arène publique cette focalisation sur les déchets que nous avons relevée dans l'explication scientifique de l'expansion des goélands et dans les récits des habitants. Cette focalisation générale sur les déchets comme facteur responsable de l'expansion des goélands alors que les débuts de cette expansion sont antérieurs à ceux de la mise en place des centres de stockage des déchets, nous a incitée à questionner l'histoire de la gestion des déchets urbains à Marseille.

Nous avons ainsi vu que l'évolution des modes de gestion des déchets de la fin du 19ème siècle au début du 21ème siècle a été très favorable aux goélands du fait d'une gestion centrifuge qui concentre les déchets à l'extérieur de la ville, mais aussi que sa technicisation a vraisemblablement réduit la disponibilité alimentaire offerte par les décharges à ciel ouvert pendant les dernières décennies. Nous avons également découvert une source de déchets supplémentaire pouvant être utilisée par les goélands dans les « restes d'assiettes » des déchets banals industriels qui composent par ailleurs la plus grande proportion des déchets stockés dans les centres péri-marseillais, et s'ajoutent ainsi aux ordures ménagères habituellement prises en compte dans les calculs. Cependant, il est très probable que

l'évolution des techniques de gestion des déchets liée à l'amplification des préoccupations environnementales et à la privatisation du secteur participe indirectement à la diminution des effectifs reproducteurs de goélands leucophée récemment enregistrée en différents points de la région méditerranéenne. Cela montre bien que le contexte socio-environnemental des relations entre hommes et goélands est dynamique, et rappelle que ces relations le sont également.

En outre, l'étude diachronique des pratiques collectives directes et indirectes envers les goélands nous a permis d'apporter des éléments de compréhension de l'évolution du contexte socio-environnemental et de son influence sur la dynamique des relations entre hommes et goélands. En effet, suite à une pression territoriale indirecte (pâture insulaire, petite pêche côtière, quarantaine, surveillance) et une pression prédatrice directe (tirs des goélands, collecte des œufs) exercées par l'humain lorsqu'il occupait les espaces insulaires, s'est mise en place une phase de libération puis de protection de ces espaces. Ces changements ont abouti à une nouvelle forme de compétition pour l'espace entre l'homme et l'oiseau sur les îles et en ville. En milieu insulaire, les goélands nicheurs ont commencé à être de plus en plus nombreux et à investir de nouvelles portions des archipels, entrant alors en conflit avec les nouveaux usages humains tels que la protection des espèces végétales menacées auxquelles nuisent leurs fientes, et les activités récréatives au niveau des îles (plaisance, pêche, randonnée) gênées par les comportements de défense des nids au printemps. En ville, le phénomène de nidification urbaine a entraîné des plaintes de la part des habitants et un nouveau rapport de force à la faveur des goélands puisqu'il est difficile d'intervenir non seulement du fait des conditions matérielles inhérentes à l'accès aux toits sur la surface d'une grande ville comme Marseille mais également en raison du statut de protection de l'espèce.

Ainsi, il apparaît qu'il s'agit d'un processus en cours influencé non seulement par les déchets et leur gestion mais aussi par les différents facteurs que sont l'exode insulaire et les nouveaux modes de gestion de la nature, sans oublier les capacités d'adaptation et l'anthropophilie des goélands. Alors que les conditions insulaires leur ont été progressivement et indirectement rendues favorables, ces oiseaux ont saisi l'opportunité de se rapprocher de l'homme et d'exploiter les nouvelles ressources offertes.

II. LIMITES DU CADRE D'ANALYSE

Notre démarche a permis d'explorer différents aspects des relations entre hommes et goélands. Nos conclusions sont le résultat du croisement entre une approche éthologique, une approche anthropologique et une approche historique des relations entre des hommes et des animaux sauvages, lesquelles ont dû faire face à certaines limites ou les ont imposées.

Tout d'abord, il apparaît d'importantes lacunes dans les connaissances disponibles sur les goélands dans le contexte marseillais, que notre approche qualitative et descriptive ne pouvait combler. Dans la perspective de tester plus précisément l'hypothèse des toits refuges et d'analyser l'évolution de la colonialité chez les goélands avec le phénomène de nidification urbaine, il serait notamment important de suivre l'évolution des effectifs et de la structure de la population urbaine, et d'étudier les déplacements de couples identifiés par télémétrie. Premièrement, cela permettrait de savoir si la population urbaine suit la même évolution démographique que les populations insulaires. Dans ce cas, la chute des effectifs serait très probablement liée à la réduction de l'accessibilité aux déchets ménagers. Dans le cas contraire, il se pourrait qu'un report des couples insulaires vers les toits soit en train de se produire, peut-être en lien à la fois avec une trop forte densité de couples en milieu insulaire et avec les mesures de stérilisation des œufs, ces deux facteurs entraînant une forte diminution du succès reproducteur. Deuxièmement, l'analyse de la structure spatiale et sociale de la population urbaine contribuerait à la compréhension de l'évolution de la colonialité chez les goélands, étant donné que les couples semblent bien plus dispersés en ville que sur les îles. Troisièmement, identifier et suivre les activités de couples urbains devrait renforcer cette compréhension de la structure sociale d'une population urbaine (si les couples partagent des activités, quelles sont-elles ?) et permettre d'identifier d'éventuelles stratégies alimentaires propres aux couples urbains.

Ensuite, l'analyse qualitative des discours d'un faible échantillon d'habitants a permis d'accéder à différentes logiques argumentaires qu'il serait peut-être intéressant de questionner à plus grande échelle au sein de la métropole marseillaise, à travers une enquête quantitative dont le questionnaire serait basé sur les résultats de nos enquêtes qualitatives, afin d'identifier statistiquement les liens entre certaines variables sociologiques, géographiques, psychologiques, interactionnelles, etc. et les logiques discursives dégagées. Toujours dans le domaine du discours, l'analyse comparée du traitement médiatique des questions liées aux

goélands dans d'autres journaux locaux (*La Marseillaise*, *Marseille L'Hebdo*) aiderait à mieux saisir les modalités du débat dans l'espace public et ses relations avec les discours des habitants.

Enfin, notre enquête sur la gestion des déchets nous a permis de dégager certaines caractéristiques de son évolution depuis la mise en place officielle des centres de stockage des déchets, mais pas de mesurer précisément leurs conséquences en termes de disponibilité alimentaire pour les goélands, la tâche nécessitant de s'engouffrer dans la nomenclature des déchets, ce qui pourrait ne pas suffire étant données les difficultés d'accès aux données concernant leur gestion en général (Zenter 2001 : 256 et 259).

Consciente de ces limites pour l'essentiel inhérentes au temps imparti et aux moyens disponibles pour la thèse, il nous semble que notre analyse des relations entre habitants et goélands à Marseille et les résultats qui en découlent apportent un nouvel éclairage sur les relations entre homme et animal en ville et peuvent contribuer aux réflexions actuelles concernant la recomposition des catégories sauvage/domestique, l'interactivité des relations entre hommes et animaux, et la place des animaux sauvages dans notre société.

III. VERS UN NOUVEAU REGARD SUR LES LIENS ENTRE HOMMES ET ANIMAUX ?

A. UN SAUVAGE EN RECOMPOSITION ?

Contrairement aux réflexions récentes de certains sociologues et anthropologues sur la pertinence conceptuelle des catégories sauvage et domestique (Digard 1993; Micoud 2010), nous avons vu que les récits des habitants suggèrent que la catégorie sauvage n'est pas tout à fait obsolète. En effet, si la frontière entre sauvage et domestique n'est pas forcément nette, ni seulement interspécifique, ni immuable, et pose parfois des problèmes de responsabilité légale (cas des chiens et chats errants, des furets, des éléphants ou des canaris) (Digard 1993 : 173), il n'en reste pas moins qu'elle apparaît pertinente aux habitants interrogés dans notre étude pour qualifier le goéland de sauvage, et peut-être plus généralement pour classer la plupart des espèces animales dans notre société.

De plus, il apparaît une continuité dans l'ambivalence des discours au sujet des goélands à travers le temps, ambivalence qui semble donc indépendante du contexte de protection de

l'espèce et de son installation en ville dans la seconde moitié du 20ème siècle. En effet, à l'instar des écrits ornithologiques du 19ème siècle, de nombreux habitants expriment à la fois des sentiments positifs et des sentiments négatifs envers ces oiseaux. Cela reflète peut-être l'ambivalence des rapports à la nature en général, qui peut être considérée tantôt comme bonne et fragile, tantôt comme dangereuse et incontrôlable, non seulement au niveau social / culturel selon les époques mais aussi au niveau individuel selon les situations. Cette ambivalence ne serait-elle pas constitutive du rapport de notre société aux êtres prédateurs, aux animaux sauvages qui fascinent et inquiètent à la fois (cf. Randa 1986) ?

Toujours est-il que le goéland recouvre les différents aspects du terme polysémique « sauvage » (naturel, étranger, incivique), avec qui il est tout à fait concevable d'interagir. Se pose alors la question de la nature des liens entre hommes et animaux selon les espèces et les contextes socio-environnementaux, et à différents niveaux (individuel, populationnel, spécifique). Peut-on parler de liens sociaux ? Dans son ouvrage *Des chiens et des humains*, Dominique Guillo s'attache à la démonstration de l'existence de liens sociaux entre les chiens et les humains. Réfutant la thèse du chien-illusion, il soutient qu'il peut exister une valorisation du chien fondée sur ses propres aptitudes, et il critique le fait que « *la reconnaissance de l'existence d'une relation sociale dépend du degré de ressemblance que l'on admet entre les esprits et les conduites respectives des acteurs potentiels en présence* » (Guillo 2009 : 289). Évoquant les débats actuels sur l'hypothèse de la possibilité d'un lien social anthropozoologique, il souligne qu'il est regrettable que « *la différence [soit] alors conçue comme un argument qui plaide en faveur de la minoration de la force de ce lien* » (*idem*).

Pour cet auteur, l'homme peut tisser des relations sociales avec d'autres espèces que la sienne car « *la condition de l'existence d'un lien social n'est pas l'identité des acteurs, mais l'ajustement mutuel de leurs conduites et de leurs attentes* » (*idem*). Il semble évident que la liste d'ajustements mutuels que Guillo dresse en ce qui concerne les chiens et les humains est plus longue et pour le moins différente de celle que l'on pourrait dresser pour les goélands et les humains. Pour autant, l'étendue des zones de coprésence des deux espèces, la capacité de l'espèce non seulement à investir la niche anthropogénique mais à interagir directement avec l'homme en modifiant ses comportements sont des indices d'ajustements applicables aux goélands. Par contre nous pouvons douter qu'il en soit de même pour la propension de l'espèce à rendre de multiples services aux sociétés humaines ou à développer une forme de

communication développée comme les chiens et les humains ont appris à le faire ensemble. Cependant, le fait que les goélands soient actifs dans leurs modes de rapprochement de l'humain et d'engagement dans des interactions directes avec des habitants où une forme de communication n'est pas à exclure montre bien que des ajustements mutuels peuvent se développer.

L'étude des ajustements mutuels des deux espèces en question dans une relation semble une piste féconde pour la définition des liens qui existent entre ces espèces. Explorer cette piste nécessite de nouvelles méthodes et de nouvelles données sur l'animal, notamment en lui accordant une nouvelle place analytique. Nous avons ainsi tenté de « *désobjectifier* » le goéland, de le considérer en tant qu'acteur (ayant des intérêts, initiateur d'interactions) et même en tant qu'informateur (dont les comportements « disent » quelque chose sur la relation). Cela dit, la question de la saisie du point de vue de l'animal se pose constamment, que ce soit en éthologie, en anthropologie ou en histoire. En effet, nous avons indéniablement manqué de données éco-éthologiques sur la dynamique des populations urbaines de goélands et sur les comportements des couples urbains, dont la répartition questionne l'évolution de la colonialité chez ces oiseaux avec leur installation au sein de la niche anthropogénique. De telles données pourraient contribuer à la caractérisation du rôle des goélands dans la nouvelle forme de cohabitation observée.

Nos résultats suggèrent que le goéland est bien co-acteur du problème hybride composé de la question insulaire dite écologique et de la question des déchets dite sociale. Il est ainsi plus qu'un symbole, dont il convient d'en reprendre la définition en considérant davantage sa dimension matérielle. Rappelons ici que Maurice Godelier (2010 : 42) invite à ne pas confondre les deux domaines intimement liés et complémentaires que sont l'Imaginaire et le Symbolique. Alors que l'Imaginaire relève de la pensée, le Symbolique est constitué de moyens et de processus. Il définit ainsi l'Imaginaire comme un monde idéel fait d'idées, d'images et de représentations qui ont leur source dans la pensée tout en considérant qu'une représentation est aussi le produit d'une interprétation de ce qu'elle représente. Le domaine du Symbolique quant à lui, est un ensemble de moyens et de processus par lesquels les réalités idéelles s'incarnent dans des réalités matérielles et des pratiques qui leur confèrent un mode d'existence concrète, visible, sociale. L'Imaginaire et le Symbolique sont donc des domaines différents, mais le premier « *ne peut acquérir d'existence manifeste et d'efficacité sociale sans s'incarner dans des signes et pratiques symboliques de toute sorte qui donnent naissance*

à des institutions qui les organisent, mais aussi à des espaces et des édifices où elles s'exercent ». Si le goéland est un symbole au sens de Godelier, c'est en ce sens qu'il est un moyen d'incarner l'interprétation de la géographie de Marseille d'une part (ville littorale) et l'interprétation de la question des déchets urbains (désordre environnemental) d'autre part. Et s'il incarne ces interprétations, c'est bien parce qu'il possède certaines propriétés : il est observé en tant qu'oiseau vivant en bord de mer, faisant les poubelles et dispersant les déchets. Ce n'est pas parce que l'homme le désigne comme symbole de la mer ou des déchets qu'il évolue sur le littoral et se nourrit de déchets urbains : « *les constructions symboliques faisant appel au raisonnement analogique découlent de l'observation des objets concrets et non l'inverse* » (Friedberg 1990). Loin de n'être pour les habitants qu'un objet « bon à penser » la société au sens de Lévi-Strauss (1962), le goéland participe à la vie en société à différents niveaux, selon des modalités dont il n'est pas toujours évident de rendre compte.

B. Une relation dynamique faite d'interactions directes et indirectes ?

Dans son essai intitulé « *Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui* » (1962), André G. Haudricourt définit deux types d'action de l'homme sur les animaux et les végétaux. Alors que l'action indirecte négative correspond à l'aménagement d'un espace dont les conditions favorables permettent que l'individu s'y développe avec tous les éléments qui répondent à ses besoins, l'action directe positive, implique des contacts directs destinés à la manipulation de l'être vivant. Ces notions ont été reprises par Sophie Bobbé pour analyser les « *nouvelles figures du sauvage* » nées des nouvelles formes de gestion de la nature en France : « *Contrairement aux (ré)introductions et au renforcement de cheptel, qui impliquent une manipulation physique de l'animal, donc une « action directe positive », la stratégie de restauration dont relève le « sauvage du deuxième type » est le résultat d'une « action indirecte négative » dans la mesure où elle affecte le territoire et non plus l'animal lui-même* » (Bobbé 2004a : 210).

Si l'on suit cette auteure, le goéland ferait partie de ce sauvage du deuxième type dont l'expansion est le résultat d'une gestion indirecte, c'est-à-dire de la protection des habitats. Or, cette définition proposée par Bobbé analyse les relations avec les espèces sauvages en termes de « *fabrication* ». Elle s'attache à montrer que, bien que le sauvage du deuxième type ressemble encore à un sauvage authentique puisqu'il n'est pas directement manipulé dans un

premier temps et que son expansion induite et non planifiée/organisée semble naturelle/autonome, il fait l'objet de pratiques qui concernent habituellement les animaux domestiques (soins, contrôle de la reproduction, de l'occupation de l'espace). Ce faisant, elle rejoint Digard qui se demande : « *Quoi de plus contradictoire en effet, si l'on y réfléchit bien, que l'idée même de protection de la nature ? Que subsiste-t-il de naturel, de sauvage, dans cette faune surprotégée, entièrement gérée, voire reconstituée […] ?* » (Digard 1993 : 174) et elle souligne une contradiction entre la définition du sauvage naturel, incontrôlé et spontané, et les pratiques actuelles de gestion de la nature. La définition en question serait celle qui identifie le sauvage comme ce qui est totalement autonome et indépendant de l'action humaine. Est-ce bien là la définition qu'en ont les professionnels de la gestion de la nature ? Ces derniers ayant des formations et des fonctions variées (techniciens, scientifiques, fonctionnaires, associations, etc.), n'est-il pas envisageable que leurs définitions du sauvage soient diverses ? La définition à laquelle Bobbé, Digard ou Micoud font référence n'est-elle pas plutôt une « *norme idéale* » (Sperber 1975) du sauvage à laquelle se réfère l'anthropologue plutôt qu'une définition qui regroupe une diversité de cas remplissant différemment les critères d'appartenance à cette catégorie ? La protection en tant que forme ancienne de relation d'exploitation des animaux qui se distingue de la domestication (Harris 1996 : 448) n'est-elle pas dans les cas traités une forme de relation écologique parmi d'autres (prédation, parasitisme, etc.) aux animaux sauvages qui impliquent de fait une action humaine sur les animaux ?

Par ailleurs, l'idée de « *fabrication* » ou de « *production* » d'une forme de sauvage n'est pas anodine. Elle suppose l'invention socio-dépendante de nouvelles catégories de sauvage. Pourtant, si l'on considère que « *le fait social n'interrompt ni les processus naturels nécessaires à la vie, ni ceux que mobilise la technique, mais [qu']il s'inscrit, lui-même, dans la nature* » (Larrère et Larrère 2009 [1997] : 157), n'apparaît-il pas nécessaire de dépasser l'analyse constructiviste pour comprendre ce qui se joue entre les hommes et les animaux sauvages ? C'est en tout cas ce que l'étude des relations entre hommes et goélands à Marseille encourage à faire.

Nos résultats, et surtout leur mise en perspective historique, ont montré qu'il existe des influences dans les deux sens. Peut-on les définir en termes d'actions directes et indirectes ? L'occupation des espaces insulaires pour le pâturage, la mise en quarantaine, etc. au 19ème siècle pourraient-elle être qualifiées d'actions indirectes négatives des humains sur les

goélands bien qu'elles ne soient pas menées pour éloigner les goélands ni pour créer des conditions qui leur sont défavorables ? Les pratiques de chasse et de collecte des œufs correspondraient alors quant à elles à des actions directes positives. De leur côté, les goélands exercent-ils une action indirecte négative sur les hommes de par leur consommation des déchets marins, l'approche des basses-cours, le signalement des côtes aux navires et la mise à disposition de leurs œufs ? Dans cette perspective, certaines actions directes des hommes sur les goélands (tirs des individus, collecte des œufs) se seraient raréfiées depuis le début du 20ème siècle. L'exode insulaire qui résulta en une libération des îles constituerait une action indirecte négative sur les goélands, et les goélands exerceraient encore les mêmes actions indirectes négatives sur les hommes avec en plus celle relative à leur expansion sur les îles qui modifie cette partie de l'environnement humain, ne serait-ce que dans sa dimension paysagère dans un premier temps. A la fin du 20ème siècle, la mise en place des décharges à ciel ouvert dans le pourtour marseillais et la protection des îles constitueraient des actions indirectes négatives des hommes sur les goélands, la destruction d'individus et la stérilisation des couvées seraient des actions directes positives. Du côté des goélands, la nidification urbaine modifiant le paysage sonore et visuel de la ville et le vol de nourriture aux fenêtres et aux balcons s'apparentent à une action indirecte négative, alors que l'incitation au nourrissage et la défense territoriale représenteraient des actions directes positives sur les habitants (Tableau 14 ci-dessous).

Tableau 14 : Proposition de classification d'actions directes (+) et indirectes (-) des hommes sur les goélands et réciproquement depuis le 19ème siècle à nos jours.

	Hommes		**Goélands**	
	Actions (-)	**Actions (+)**	**Actions (-)**	**Actions (+)**
19ème siècle	Pâturage, vigie, quarantaine, petite pêche.	Tir de goélands, collecte des œufs.	Consommation déchets marin, approche des basse-cours, signalement des côtes.	?
Début 20ème s.	Exode insulaire.	*Idem*.	*Idem* + occupation du paysage insulaire et mise à disposition des œufs.	?
Fin 20ème s. / début 21ème s.	Protection des îles, mise en place des décharges.	Destruction et stérilisation des œufs.	*Idem* + occupation du paysage urbain et nuisance écologique.	Défense du territoire, incitation au nourrissage.

On objectera peut-être que les actions des goélands et les premières actions indirectes des hommes ne sont pas forcément intentionnelles. Nous pensons cependant que la question de l'intentionnalité est secondaire dans la définition des types d'actions menées par les deux acteurs de la relation, le point important étant qu'elles ont un impact sur le milieu et sur le comportement de l'un et de l'autre. Ceci d'autant plus qu'il n'est pas toujours possible de détecter l'intentionnalité dans une action, que ce soit chez l'animal ou chez l'humain (Ingold 1988). Toutefois, afin d'éviter de tomber dans un holisme empêchant de distinguer les formes d'influence de l'humain sur l'ensemble de la planète lorsque cela est possible, ne pouvons-nous pas considérer les actions indirectes énumérées ici comme non destinées à modifier le comportement de l'autre, et les actions directes comme dirigées vers l'autre et cherchant plus ou moins ostensiblement à modifier son comportement ? Ce serait une façon de prendre en compte un plus large éventail d'interactions que les interactions directes et intentionnelles habituellement considérées.

Les unes comme les autres sont des influences réciproques qui, à notre sens, montrent que l'expansion des goélands à Marseille est issue non pas de la « *fabrication maîtrisée d'un sauvage spontané* » (Bobbé 2004a : 210) mais de sa favorisation plus ou moins maîtrisée. La protection des habitats insulaires n'avait pas pour objectif une telle expansion des goélands et n'a fait que la renforcer. Il s'agit d'une conquête – peut-être d'une reconquête – qui découle tout d'abord de l'exode insulaire et des capacités intrinsèques des goélands, puis d'un effet indirect sur l'animal de la loi ayant protégé un habitat qui lui était nouvellement très favorable.

Une nouvelle place a été rendue disponible au goéland, plutôt indirectement que directement, par la transformation générale de notre rapport à l'espace (urbanisation) et au vivant (protection de la nature), ce qui incite à se décentrer de la question de la gestion des déchets voire à relativiser le rôle de la protection de l'espèce, cette protection n'ayant peut-être fait que renforcer les effets de l'exode insulaire (en effet les goélands avaient commencé à s'installer sur les îles avant la protection de celles-ci et de ceux-là). Le goéland a répondu à cette invitation indirecte en investissant une nouvelle place – les deux archipels puis les toits de la ville – de façon inattendue et difficilement contrôlable. Une comparaison avec d'autres espèces animales permettrait d'observer et de décrire ce que l'on pourrait appeler leur « pouvoir social », c'est-à-dire leur propension à s'inviter et à participer à la vie sociale humaine, et l'influence de cette aptitude sur leurs relations avec les humains.

A travers une « *fiction évolutive* », Dominique Guillo entreprend ce type de comparaison entre deux espèces commensales de l'homme : les chiens et les goélands. Il s'amuse ainsi à dessiner ce qu'ont pu être les débuts du processus non intentionnel de domestication du chien en décrivant la situation actuelle des relations entre hommes et goélands. Pour cela, il évoque l'installation croissante des goélands dans les villes portuaires françaises pendant les dernières décennies, en lien avec leur exploitation nouvelle des déchets d'origine anthropique, et suppose que notre tolérance vis-à-vis de ces éboueurs pourrait contribuer à « *un processus de sélection invisible* » par lequel les goélands deviendraient eux aussi attendrissants et utiles à l'homme sans qu'il l'ait cherché (Guillo 2009 : 56). Cette réflexion permet de souligner l'engagement actif de l'espèce, en l'occurrence du goéland, dans le rapprochement à l'homme qu'il opère en s'ajustant aux comportements humains.

La vie en colonie et le comportement alimentaire charognard des goélands font que ces oiseaux tissent généralement des liens sociaux intraspécifiques intenses et complexes où l'anticipation des comportements des congénères est vraisemblablement un avantage adaptatif (protection de la progéniture, des prises alimentaires). Or, il est envisageable que « *les animaux capables d'une plus grande empathie intraspécifique sont plus enclins que les autres à développer une compréhension empathique similaire envers des individus d'autres espèces* » (Coy 1988 : 79)[146]. De nombreuses espèces sont déjà reconnues capables d'interpréter et d'anticiper les comportements humains, comme certains primates, des dauphins, et certains oiseaux de nos jardins, sans parler des espèces domestiques. Et ces capacités chez une espèce ou chez une population animale particulière pourraient participer de la facilitation sinon du processus de domestication (*ibid.* : 81), au moins de l'instauration de liens sociaux entre les animaux sauvages en question et les humains, qu'ils soient conflictuels ou non. Encore faut-il que le contexte socio-environnemental permette le développement de relations réciproques.

C. Vivre avec les animaux : partager, c'est aussi s'imposer

Nous l'avons vu, le goéland sait profiter des opportunités que lui offrent les différents milieux qu'il fréquente et il apparaît désormais qu'il sait s'imposer et défendre ses intérêts.

---

[146] « *[…] animals capable of greater intraspecific empathy will be more likely to develop a similar empathetic understanding of individuals of other species.* »

Bénéficiant de la libération des espaces insulaires, de la disponibilité alimentaire offerte par les déchets urbains et de supposées (nous ne connaissons pas leur ancienneté) nouvelles attitudes des citadins à leur égard (nourrissage intentionnel notamment), les goélands peuvent désormais exploiter leurs propres capacités à interagir avec les humains. Les habitants expriment souvent quant à eux un besoin de réponse, de poser leurs conditions à cette nouvelle cohabitation, revendiquant même parfois un « *droit de réplique* » (Bobbé 1993 : 67) qui leur permettrait de répondre aux intrusions de l'animal et par-là de modifier son comportement.

Or, le pouvoir de réponse, que l'on pourrait concevoir d'un point de vue relationnel comme le pouvoir d'interagir, est très affaibli tout d'abord par le statut de protection de l'espèce qui interdit toute action individuelle, et ensuite par les difficultés techniques d'action qui se posent à la fois à la municipalité qui envisage d'intervenir légalement et à l'habitant qui tente de régler le problème par lui-même malgré tout. Non seulement la négociation de la relation entre les habitants et les goélands est interdite par une autorité extérieure à la relation, mais cette autorité ne joue pas son rôle d'intermédiaire puisqu'aucune mesure n'est prise sur les toits. Pourtant, une telle absence de pouvoir de négociation peut conduire à un déséquilibre de la relation, au sein de laquelle les habitants qui se sentent privés de capacité à influencer le comportement des goélands peuvent en venir à revendiquer leur exclusion.

De tels constats sont particulièrement saillants au niveau des conflits avec les grands prédateurs et suggèrent que « *l'hypothèse de la prééminence des relations sur les perceptions* » devrait être prise en compte pour repenser les modes de protection de la faune sauvage afin de permettre aux populations locales d'interagir avec les animaux en question, notamment les loups, « *et commencer ainsi une histoire commune dont le récit, espérons-le, sera celui d'une cohabitation* » (Lescureux 2007 : 327-328). Cette perspective ne concerne-t-elle pas d'autres cas conflictuels tel que celui des habitants et des goélands à Marseille, et plus largement les relations avec d'autres espèces (opossums, ratons laveurs, renards, etc.) s'épanouissant en milieu urbain, où l'on déplore par ailleurs la perte de connexion des citadins avec la nature, les ressources naturelles et la diversité biologique ?

Le cas des relations entre citadins et opossums (*Trichosurus vulpecula*, *Pseudocheirus peregrinus*) en Australie illustre particulièrement la nécessité de nouvelles approches des conflits entre hommes et animaux commensaux dans le contexte urbain. Les tentatives de déplacement des animaux ou de sensibilisation des habitants pour les inciter à accepter leur

nouveau voisin bruyant et malodorant ayant échoué, les gestionnaires de la nature en viennent à mettre en place un programme visant à favoriser une nouvelle forme de coexistence qui répond non seulement aux exigences en termes de protection de l'espèce mais aussi à la demande d'une partie des citoyens de trouver des solutions pour pouvoir vivre avec les opossums, et non les exclure : il s'agit de mesures de réduction d'accès aux toits et aux plafonds et de proposition de nichoirs aux opossums dans les jardins (Hill et al. 2007). Il reste à observer ce que les opossums font de cette nouvelle proposition, mais cette situation montre bien le changement de perspective d'une partie des acteurs de la conservation, qui passent de la séparation des hommes et des animaux à la tentative de modification des perceptions par l'information, pour aboutir à la recherche d'une nouvelle forme de cohabitation entre l'homme et l'animal, d'une nouvelle forme de lien. Cette évolution est probablement liée aussi à la particularité du milieu urbain d'où l'on ne peut envisager d'exclure l'humain et à la particularité de l'animal dont le statut permet ou non de tenter des expériences de cohabitation. De plus, les auteurs espèrent que ce nouveau lien induira de nouvelles perceptions de l'animal et contribuera à une reconnexion des citadins avec la faune sauvage, à travers l'engagement et le développement de savoirs relationnels.

Cela fait échos aux propos de Peter Forbes qui plaide pour une nouvelle approche de la conservation de la nature axée sur la favorisation de liens étroits et réciproques entre les hommes et la terre : « *Le travail massif et vital que doit entreprendre la conservation aujourd'hui est de retisser ce paysage encore spectaculaire avec l'expérience humaine en reliant la terre à la vie et aux choix humains quotidiens* » (Forbes 2009 : 223). Il apparaît ici un nouveau regard sur les questions de protection de la nature qui se tourne vers les relations plutôt que vers les espaces et les espèces, comme si le temps était venu de penser la diversité biologique non plus seulement en termes de lois et de biens, mais aussi et peut-être surtout en termes de liens :

> « Les relations sont aussi fondamentales que les sites et les choses. Les conservateurs de la nature ont fait une erreur stratégique en partant du principe que notre travail est davantage une action légale que culturelle, en supposant que nous pouvons protéger la terre contre les gens avec des lois plutôt qu'*avec les gens à*

travers les relations. Les lois codifient les valeurs, elles ne les créent pas. »[147] (Forbes 2009 : 229)

Pour cet auteur, c'est l'entretien ou la réinstauration de liens réciproques entre les hommes et les autres êtres qui peuvent favoriser des valeurs permettant de coexister plutôt que d'exclure ou de détruire. Cela ne signifie pas qu'il faille redouter et éviter toute forme de conflit, mais au contraire, favoriser l'acceptation de l'incontrôlable et du conflit au sens simmélien du terme – en tant que forme spécifique de socialisation (Simmel 1995) – afin de l'utiliser pour trouver de nouvelles solutions plutôt que d'exclure l'un des deux acteurs (l'homme à l'aube des parcs nationaux et plus souvent l'animal de nos jours) ou tenter de séparer leurs mondes davantage qu'ils ne le sont déjà.

Cet ensemble de réflexions suggère qu'il est temps de prendre conscience de l'enracinement historique de l'opposition entre humanisme et écologisme (Sabloff 2001 : 146) et du caractère indissociable des questions de développement (urbain notamment) et de lien à la nature. C'est en ce sens que Annabelle Sabloff propose de faire contribuer l'anthropologie du 21ème siècle à la reconnexion de l'humanité avec le reste du vivant, notamment en retrouvant les liens de cette discipline avec l'histoire naturelle, non pas pour revenir à la voie de l'anthropologie biologique ou de la sociobiologie mais afin de ne pas oublier que nous sommes des êtres biologiques en relation avec les autres formes de vie et de prendre au sérieux les expériences des informateurs pour comprendre leurs relations aux autres existants (*ibid. :* 162-168). C'est en ce sens également que Cronon propose une éthique environnementale qui permette de concevoir la terre comme notre maison et donc de l'utiliser de façon responsable et soutenable (Cronon 1995 : 83-89).

Au terme de notre analyse des relations entre les habitants de Marseille et les goélands, nous pensons avoir apporté des éléments supplémentaires à la compréhension de la dimension interactive des relations entre hommes et animaux. Les caractéristiques du protagoniste non-humain, animal qui garde son caractère sauvage malgré sa vie urbaine, voire dont le caractère sauvage est renforcé par contraste avec le milieu urbain, montrent clairement que l'idée d'animal sauvage n'exclut pas systématiquement l'existence de liens avec l'humain. Les liens

---

[147] « *Relationships are as fundamental as places and things. Conservationists made a strategic error in assuming that our work is more a legal act than a cultural act, in assuming that we can protect land from people though laws, as opposed to with people through relationships. Laws codify values; they do not create them.* »

entre les hommes et les autres animaux apparaissent encore une fois complexes et difficiles à définir, d'autant que leur nature peut varier en fonction des espèces et des contextes socio-environnementaux. Ces constats nous invitent à adopter un nouveau regard scientifique sur les relations entre l'humain et les autres êtres vivants, regard à la fois conscient des implications du paradigme dualiste entre Nature et Culture et cherchant à le dépasser, notamment en ne se laissant pas enfermer par les cloisonnements disciplinaires. A l'heure où se développe de plus en plus la notion de service écosystémique sous l'égide internationale de l'Intergovernemental Platform on Biodiversity and Ecosystem Services (IPBES), au sein de laquelle apparait désormais une dimension culturelle ("*cultural ecosystems services*") qui reste controversée et à développer (Daniel et al. 2012), il apparait important de se montrer attentif au pouvoir social des autres êtres vivants qui font tous partie à leur façon, de plus près ou de plus loin, de nos milieux de vie.

Bibliographie

Adams, L. W. 2005. Urban wildlife ecology and conservation: a brief history of the discipline. *Urban ecosystems* 8: 139-156.

ADEME (2000) Enquête sur les installations de traitement des déchets ménagers et assimilés en 2000. ITOM 2000, Centres de stockage. Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Energie. Direction des déchets municipaux pp. 14p.

ADEME (2009a) Campagne Nationale de Caractérisation des Ordures Ménagères. Résultats 2007. pp. 6p.

ADEME (2009b) Les déchets en chiffres en France. Données et références. pp. 24p.

ADEME 2010a. Conseil National des Déchets. *http://www.developpement-durable.gouv.fr/spip.php?page=article&id_article=12760*.

ADEME (2010b) Les installations de traitement des ordures ménagères. Résultats ITOM 2008.

Agulhon, M. 1981. Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIXème siècle. *Romantisme* 31: 81-110.

Agulhon, M. & Coulet, N. 2001. *Histoire de la Provence.* Paris: puf.

Aillaud, G. 2005. *Des calanques et des hommes: une histoire de vie et une vie d'histoire*. Communication in Parc National des calanques, l'urgence d'agir, Marseille.

Alleau, J. 2011. Garder ses distances. Une histoire des relations homme-loup dans les Alpes Occidentales (XVIème-XVIIIème siècles). Thèse de Doctorat, Université de Caen.

Altmann 1956. Avian mobbing behaviour and predation recognition. *The Condor* 58: 241-253.

Andersson, Å. 1970. Food habits and predation of an Inland-Breeding population of the Herring-gull Larus argentatus in southern Sweden. *Ornis scandinavica* 1: 75-81.

Arnould, P. 2005. Biodiversité : quelle histoire ? In *Les biodiversités. Objets, théories, pratiques,* 67-80, ed. P. Marty, F.-D. Vivien, J. Lepart & R. Larrère. Paris: CNRS Editions.

Arnould, P., Le Lay, Y.-F., Dodane, C. & Méliani, I. 2011. La nature en ville : l'improbable biodiversité. *Géographie, Economie, Société* 13: 45-68.

Auman, H. J., Meathrel, C. E. & Richardson, A. 2009. Supersize Me: Does Anthropogenic Food Change the Body Condition of Silver Gulls? A Comparison Between Urbanized and Remote, Non-urbanized Areas. *Waterbirds* 31: 122-126.

Baldwin, J. R. 2009. Harvesting seabirds and their eggs on the Irish Sea Islands (Part 1: The Welsh Islands, Lundy and Scilly). *Folk Life - Journal of ethnological studies* 47: 76-96.

Baratay, E. 2008. *La société des animaux : de la Révolution à la Libération.* Editions de la Martinière.

Baratay, E. 2011. *Bêtes de somme : des animaux au service des hommes.* Points.

Baratay, E. 2012. *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire.* Paris: Editions du Seuil.

Barbault, R. 2000. *Ecologie générale : Structure et fonctionnement de la biosphère.* Paris.

Barles, S. 2005. *L'invention des déchets urbains. France 1790-1970.* Seyssel: Champ Vallon.

Baudoin, G. & Le Maréchal, P. 1988. Le goéland leucophée *Larus cachinnans* en île de France. *Alauda* 56: 51-66.

Baudrillart, M. 1834. In *Dictionnaire des chasses* pp. 677p. Arthus Bertrand, Paris.

Baumberger, T., Affre, L., Torre, F., Vidal, E., Dumas, P.-J. & Tatoni, T. 2012. Plant community changes as ecological indicator of seabirds' colonies impact on Mediteranean Islands. *Ecological Indicators* 15: 76-84.

Bayle, P. 2006. L'adaptation des oiseaux en milieu urbain, à travers l'exemple de la ville de Marseille. *Mésogée* 62: 41-42.

Beale, C. M. & Monaghan, P. 2004. Human disturbance: people as predation-free predators? *Journal of applied ecology* 41: 335-343.

Beaud, S. 1996. L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique". *Politix* 9: 226-257.

Beck, U. 2008 [1986]. *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité.* Flammarion.

Becker, H. S. 1985. *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance.* Paris: A.-M. Métailié.

Becker, H. S. 2002. *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en Sciences Sociales.* Paris: La Découverte.

Belant, J. L. 1997. Gulls in urban environments, landscape level management to reduce conflict. *Landscape and urban planning* 38: 254-258.

Belant, J. L., Ickes, S. K. & Seamans, T. W. 1998. Importance of landfills to urban-nesting herring and ring-billed gulls. *Landscape and urban planning* 43: 11-19.

Belant, J. L., Seamans, T. W., Gabrey, S. W. & Ickes, S. K. 1993. Importance of landfills to nesting herring gulls. *The Condor* 95: 817-830.

Benhammou, F. 2007. Crier au loup pour avoir la peau de l'ours. Une géopolitique locale de l'environnement à travers la gestion et la conservation des grands prédateurs en France. Doctorat de Géographie, Ecole Nationale du Génie Rural, des Eaux et Forêt de Paris.

Bergsli, H. 2008. Marseille et Oslo. Des stratégies entrepreneuriales pour transformer le front de mer. *Méditerranée* [En ligne], 111 | 2008, mis en ligne le 2001 juin 2010. URL : http://mediterranee.revues.org/index2772.html.

Berque, A. 2010. Le sauvage construit. *Ethnologie française* 4: 589-596.

Berthier, F. 2001. Le Phénix rouge de la tombe Kitora (Japon). *Arts asiatiques* 56: 147-148.

Bertoncello, B. & Rodrigues-Malta, R. 2003. Marseille versus Euroméditerranée. *Annales de géographie* 112: 424-436.

Besson, J. 1985. Le statut de l'archipel des îles d'Hyères et la conservation des sites de nidification des oiseaux marins. In *Oiseaux marins nicheurs du Midi et de la Corse,* 18-19, ed. J.-C. Thibault, I. Guyot & G. Cheylan. Aix-en-Provence: Annales du C.R.O.P.

Beuget, A. 2009. Un Goéland marin *Larus marinus* prédateur d'une Mouette rieuse *Chroicocephalus ridibundus*. *Le Fou* 78: 15-16.

Bird, E. A. R. 1987. The social construction of nature: theoretical approaches to the history of environmental problems. *Environmental review* 11: 255-264.

Blanc, N. 2000. *Les animaux et la ville.* Paris: Editions Odile Jacob.

Blanc, N., Glatron, S. & Schmitt, G. 2012. Trames vertes urbaines : recherches en sciences humaines et sociales. *Développement durable et territoires [En ligne]* 3: Juillet 2012, mis en ligne le 2013 juillet 2012, consulté le 2013 juillet 2012. URL : http://developpementdurable.revues.org/9370.

Blanchard, L. 1986. *Du côté des Goudes, depuis cent millions d'années.* Marseille: Comité du Vieux Marseille, Archives communales et Office régional de la Culture.

Blanchet, A. 1993. *L'entretien dans les Sciences Sociales.* Paris: Dunod.

Blokpoel, H. & Spaans, A. L. 1991. In *Acta XX Congressus Internationalis Ornithologici. New Zealand Ornithological Congress Trust Board* (ed B. D. Bell), pp. 2361–2398. Wellington, New Zealand.

Blondel, J. 1963. Le problème du contrôle des effectifs du goéland argenté en Camargue. *Revue d'écologie (la terre et la vie)* 17: 301-315.

Blumer, H. 1971. Social Problems as Collective Behavior. *Social problems* 18: 298-306.

Blumstein, D. T. 2006. Developing an evolutionary ecology of fear: how life history and natural history traits affect disturbance tolerance in birds. *Animal behaviour* 71: 389-399.

Blumstein, D. T., Fernandez-Jurici, E., Zollner, P. A. & Garity, S. 2005. Inter-specific variation in avian responses to human disturbance. *Journal of applied ecology* 42: 943-953.

Bobbé, S. 1993. Hors statut, point de salut : Ours et loups en Espagne. *Etudes rurales* 129/130: 59-72.

Bobbé, S. 2004a. Gestions faunistiques, cultures sauvages et brouillage des catégories. *Communications* 76.

Bobbé, S. 2004b. Présentation "Les Nouvelles figures du sauvage". *Communications* 76: 5-15.

Bonier, F., Martin, P. R. & Wingfield, J. C. 2007. Urban birds have broader environmental tolerance. *Biology Letters* 3: 670-673.

Bosch, M., Oro, D. & Ruiz, X. 1994. Dependence of Yellow-legged Gulls (*Larus cachinnans*) on food from human activity in two western Mediterranean colonies. *Avocetta* 18: 135-139.

Bosch, M. & Sol, D. 1998. Habitat selection and breeding success in yellow-legged gulls *Larus cachinnans*. *Ibis* 140: 415-421.

Boswall, J. 1959. Observation on the use by sea-birds of human fishing activities. *British birds* 212-125.

Boswall, J. H. 1947. Herring gulls nesting on buildings. *British birds* 40: 255-256.

Botton, M. L. 1993. Predation by herring gulls and great black-backed gulls on horseshoe crabs. *Wilson bulletin* 105: 518-521.

Bouillon-Landais 1859. *L'île de Riou.*

Boulinier, T., McCoy, K. D., Yoccoz, N. G., Gasparini, J. & Tveraa, T. 2008. Public information affects breeding dispersal in a colonial bird: kittiwakes cue on neighbours. *Biology Letters* 4: 538-540.

Bourry, J. 1991. *Archipel du Frioul, hier et aujourd'hui.* L'Île aux Trésors.

Bozonnet, J.-P. 2001. Les préoccupations environnementales en Europe, réaction aux nuisances et construction idéologique. In *L'opinion européenne,* 123-158, ed. D. Reynié & B. Cautrès. Paris: Presses de la Fondation Nationale de Sciences Po.

Braune, B. M. 1987. Seasonal aspects of the diet of Bonapartes's gulls (*Larus philadelphia*) in the Quoddy region, New Brunswick, Canada. *The Auk* 104: 167-172.

Brigand (2009) Bountîles Port-Cros. Récapitulatif du suivi de la saison touristique en 2009. Parc National de Port-Cros

Brisson, M.-J. 1760. *Ornithologie ou méthode contenant la division des oiseaux.* Paris.

Brongniard, C. 1892. *L'homme et les animaux : histoire naturelle populaire.* Paris: Bibliothèque Camille Flammarion.

Broqua, D. A. 2010. In *Le Figaro* Paris.

Brouwer, A. & Spaans, A. L. 1994. Egg predation in the herring gull *Larus argentatus*: why does it vary so much between nests? *Ardea* 82: 223-231.

Brown, J. L. 1964. The evolution of diversity in avian territorial systems. *The Wilson Bulletin* 76: 160-169.

Brumm, H. 2006. Animal communication: city birds have changed their tune. *Current biology* 16: R1003-R1004.

Brun, J.-P. 1997. *Les îles d'Hyères. Fragments d'histoire.* Arles: Actes Sud.

Brunois, F. 2005a. Man or animal: who copies who? Interspecific empathy and imitation among the Kasua of New Guinea. In *Animal nameS,* 389-401, ed. A. Minelli, G. Ortalli & C. Sanga. Venise: Instituto Veneto di Scienze, Lettere ed arti.

Brunois, F. 2005b. Pour une approche interactive des savoirs locaux : l'ethno-éthologie. *Journal de la société des océanistes* 120-121: 31-40.

Brunois, F. 2007. *Le jardin du casoar, la forêt des Kasua. Savoir-être et savoir-faire écologiques.* Paris: Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme.

Buhot, D. 1985. Classes moyennes et transformations d'un loisir de nature : le cas d'une association ornithologique. In *Protection de la nature. Histoire et idéologie. De la nature à l'environnement,* 94-107, ed. A. Cadoret. Paris: L'Harmattan.

Burger, J. 1979. Colony size: a test for breeding synchrony in herring gull (*Larus argentatus*) colonies. *The Auk* 96: 694-701.

Burger, J. 1980. Territory size differences in relation to reproductive stage and type of intruder in herring gulls (*Larus argentatus*). *The Auk* 97: 733-741n.

Burger, J. 1984. Pattern, mechanism, and adaptative significance of territoriality in herring gulls (*Larus argentatus*). *Ornithological monographs* 34: 92p.

Burger, J. & Gochfeld, M. 1980. Colony and habitat selection of six kelp gull *Larus Dominicanus* colonies in south Africa. *Ibis* 123: 298-310.

Burger, J. & Gochfeld, M. 1981. Nest site selection by kelp gulls in southern Africa. *Condor* 83: 243-251.

Burger, J. & Gochfeld, M. 1987. Nest-site selection by mew gulls (*Larus canus*): a comparison of marsh and dry-land colonies. *Wilson bulletin* 99: 673-687.

Burger, J. & Shisler, J. 1978. Nest site selection and competitive interactions of herring and laughing gulls in New Jersey. *Auk* 95: 252-266.

Butler, R. G. & Trivelpiece, W. 1981. Nest spacing, reproductive success and behavior of the great black-backed gull (*Larus marinus*). *The Auk* 98: 99-107.

C.A.F. 1980. *Les Calanques.* Marseille: Imprimerie A. Robert.

Cabantous, A. 1987. Des paysans pour la mer. La société des pêcheurs (vers 1600 - vers 1850). In *Histoire des pêches maritimes en France,* 183-241, ed. M. Mollat. Toulouse: Privat.

Cabantous, A., Lespagnol, A. & Péron, F. 2005. *Les français, la terre et la mer. XIIIe-XXe siècle.* Fayard.

Cadiou, B. 1997. La reproduction des goélands en milieu urbain: historique et situation actuelle en France. *Alauda* 65: 209-227.

Cadiou, B., Monnat, J.-Y. & Pons, J.-M. 1997. Les goélands argentés : problèmes urbains. In *Oiseaux à risque en ville et en campagnes,* ed. Clergeau, P.

Cadiou, B. & Sadoul, N. (2002) La gestion des "problèmes goélands" en France métropolitaine.

Cadoret, A. 1985. *Protection de la nature. Histoire et idéologie. De la nature à l'environnement.* Paris: L'Harmattan.

Calladine, J. 1997. A comparison of herring gull *Larus argentatus* and lesser black-backed gull *Larus fuscus* nest sites: their characteristics and relationships with breeding success. *Bird study* 44: 318-326.

Callicott, J. B. 2010. Libération animale et éthique environnementale : de nouveau ensemble. In *Philosophie animale. Différence, responsabilité et communauté,* 309-331, ed. H.-S. Afeissa & J.-B. Jeangène Vilmer. Paris: VRIN.

Callon, M. 1986. Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de St Brieuc. *L'Année Sociologique* 36: 169-208.

Caro, T. 2005. *Antipredator defenses in birds and mammals.* Chicago and London: The University of Chicago Press.

CEEP 2000. Résultats du recensement des populations de goélands leucophées sur les îles marseillaises en 2000. *Rapport non publié.*

CEEP 2005. Résultats du recensement des populations de goélands leucophées en PACA. *Rapport non publié.*

CEEP 2007. Le Parc Maritime des Îles du Frioul. *D'une île... à l'Autre. Lettre d'information des îles de Marseille* Numéro 0: 6.

CEEP (2008) Régulation des Goélands leucophée *Larus michahellis* par stérilisation des pontes sur les îles de Marseille. Rapport final. Bilan 2006 à 2008. pp. 10p.

CEEP (2010a) Le recensement des couples nicheurs de Goéland leucophée des îles de Marseille. Extrait du Bilan d'activités du Parc Maritime des îles du Frioul.

CEEP (2010b) Plan de Gestion 2011-2015.

CEEP 2010c. Recensement des couples nicheurs de Goéland leucophée des îles de Marseille. *Données non publiées*.

Cefaï, D. 2003. Postface. L'enquête de terrain en sciences sociales. In *L'enquête de terrain*, 465-615, ed. L. Découverte. Paris.

Chace, J. F. & Walsh, J. J. 2006. Urban effects on native avifauna: a review. *Landscape and urban planning* 74: 46-69.

Chansigaud, V. 2007. *Histoire de l'ornithologie.* Paris: Delachaux et Niestlé.

Chapdelaine, G. & Rail, J.-F. 1997. Relationship between cod fishery activities and the population of herring gulls on the North shore of the Gulf of St Lawrence, Québec, Canada. *ICES Journal of marine science* 54: 708-713.

Charrins, A.-V. 1983. *Le Petit monde du Grand Corbeau. Récits du Grand Nord sibérien.* Paris: PUF.

Chauveau, L. 2004. In *Journal de l'environnement* http://www.journaldelenvironnement.net/article/les-consequences-de-la-loi-chevenement.

Cheylan, G. 1985. Présentation des îles provençales. In *Oiseaux marins nicheurs du Midi et de la Corse*, 5-10, ed. J.-C. Thibault, I. Guyot & G. Cheylan. Aix-en-Provence: Annales du C.R.O.P.

Claeys, C. 2010. Les "bonnes" et les "mauvaises" proliférantes. Controverses camargaises. *Etudes rurales* 185: 101-118.

Claeys, C., Barthélémy, C., Tatoni, T. & Bonhomme, P. 2011. Protected Areas and Overuse in the Context of Socio-Natural Changes: An Interdisciplinary French Case Study. *International Review of Social Research* 1: 73-92.

Clergeau, P. 1995. La maîtrise des oiseaux en milieu urbain. *Le courrier de l'environnement de l'INRA* 26.

Clergeau, P. 1997. *Oiseaux à risques en ville et en campagne.* Paris: INRA Editions.

Clode, D., Birks, J. D. S. & Macdonald, D. W. 2000. The influence of risk and vulnerability on predator mobbing by terns (*Sterna* spp.) and gulls (*Larus* spp.). *Journal of zoology* 252: 53-59.

Clucas, B. & Marzluff, J. M. 2012. Attitudes and Actions Toward Birds in Urban Areas: Human Cultural Differences Influence Bird Behavior. *The Auk* 129: 8-16.

Consalès, J. N., Goiffon, M. & Barthélémy, C. 2012. Entre aménagement du paysage et ménagement de la nature à Marseille: la trame verte à l'épreuve du local. *Développement durable et territoires [En ligne]* 3: Juillet 2012, mis en ligne le 2006 juillet 2012, consulté le 2012 juillet 2012. URL : http://developpementdurable.revues.org/9268.

Contesse, P., Hegglin, D., Gloor, S., Bontadina, F. & Deplazes, P. 2003. The diet of urban foxes (Vulpes vulpes) and the availavility of anthropogenic food in the city of Zurich, Switzerland. *Mammalian biology* 69: 81-95.

Cooke, F. & Ross, R. K. 1972. Diurnal and seasonal activities of a post-breeding population of gulls in southeastern Ontario. *Wilson bulletin* 84: 164-172.

Corbin, A. 1990 [1988]. *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage (1750-1840).* Paris.

Corbin, A. 2008 [1982]. *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social XVIIIe-XIXe siècles.* Barcelone.

Corvol, A. 2010. *Histoire de la chasse : l'homme et la bête.* Librairie académique Perrin.

Cossec, M. 1984. Rencontres naturalistes. Goélands citadins. *Penn ar Bed* 32-33.

Coulson, J. C. 2003. Ornithology and Ornithologists in the Twentieth Century. In *A Consice History of Ornithology,* 164-175, ed. M. Walters & J. C. Coulson. London: Christopher Helm.

Coulson, J. C. & Coulson, B. A. 2008. Lesser Black-Backed Gulls *Larus fuscus* nesting in an inland urban colony: the importance of earthworms (Lumbricidae) in their diet. *Bird study* 55: 297-303.

Coulson, J. C. & Coulson, B. A. 2009. Ecology and colonial structure of large gulls in an urban colony: investigations and management at Dumfries, SW Scotland. *Waterbirds* 32: 1-15.

Coy, J. 1988. Animals' attitude to people. In *What is an animal,* 77-83, ed. T. Ingold. Cambridge: University Press.

Cramp, S. 1971. Gulls nesting on buildings in Britain and Ireland. *British birds* 64: 476-487.

Crespon, J. 1844. *Faune méridionale, ou description de tous les animaux vertébrés vivants et fossiles, sauvages ou domestiques, qui se rencontrent toute l'année ou qui ne sont que de passage dans la plus grande partie du Midi de la France. Tome 2.* Nîmes.

Cronon, W. 1993. The uses of environmental history. *Environmental history review* 17: 1-22.

Cronon, W. 1995. The Trouble with Wilderness; or, Getting Back to the Wrong Nature. In *Uncommon ground: rethinking the human place in nature,* 69-90, ed. W. Cronon. New York: W. W. Norton.

CUMPM (2009) Rapport d'activités Déchets 2008. pp. 16p.

CUMPM (2010) Rapport d'activités Déchets 2009. pp. 31p.

Dagenais, M. 2005. "Returning to Nature": Vacation and Life Style in the Montréal Region. In *Ressources of the City,* 63-79, ed. D. Schott, B. Luckin & G. Massard-Guilbaud. Ashgate.

Danchin, E., Boulinier, T. & Massot, M. 1998. Conspecific reproductive success and breeding habitat selection: implications for the study of coloniality. *Ecology* 79: 2415-2428.

Daniel, T. C., Muhar, A., Arnberger, A., Aznar, O., Boyd, J. W., Chan, K. M. A., Costanza, R., Elmqvist, T., Flint, C. G., Gobster, P. H., Grêt-Regamey, A., Lave, R., Muhar, S., Penker, M., Ribe, R. G., Schauppenlehner, T., Sikor, T., Soloviy, I., Spierenburg, M., Taczanoswska, K., Tam, J. & von der Dunk, A. 2012. Contributions of cultural services to the ecosystem services agenda. *PNAS* 109: 8812-8819.

Davis, J. W. F. 1974. Specialization in feeding location by herring gulls. *Journal of animal ecology* 44: 795-804.

Davis, J. W. F. & Dunn, E. K. 1976. Intraspecific Predation and Colonial Breeding in Lesser Black-Backed Gulls *Larus fuscus*. *Ibis* 118: 65-77.

Davis, T. A. W. 1956. Gulls feeding on grain. *British birds* 49: 400-403.

de Planhol, X. 2004. *Le paysage animal. L'homme et la grande faune : une zoogéographie historique.* Paris: Fayard.

de Vos, R. 1998. Gestion des déchets : question d'institutions démocratiques ou question d'industrialisation. *Nature, Sciences, Sociétés* 6: 48-54.

DeCesare, N. J., Hebblewhite, M., Robinson, H. S. & Musiani, M. 2010. Endangered, apparently: the role of apparent competition in endangered species conservation. *Animal conservation* 13: 353-362.

Decker, D. J., Brown, T. L. & Siemer, W. F. 2001. *Human Dimensions of Wildlife Management in North America.* The Wildlife Society.

Defos du Rau, P., Sadoul, N., Beaubrun, P. C., Bayle, P. & Vidal, E. 1997. Expansion du Goéland leucophée en France. In *Oiseaux à risques en ville et en campagne,* 76-78, ed. P. c. Clergeau. Paris: INRA Editions.

Delauge, J., Richard, F.-N., Tranchant, Y., Bouvier, J.-C. & Fleury, C. 2008. *Les îles de Marseille. Découverte du Frioul.* Forcalquier: Les Alpes de Lumière.

Delort, R. & Walter, F. 2001. *Histoire de l'environnement européen.* Paris: PUF.

Denlinger, L. & Wohl, K. (2001) Seabird harvest regimes in the circumpolar nations. CAFF International Secrétariat pp. 56 p.

Descola, P. 2004. Le sauvage et le domestique. *Communications* 76: 17-39.

Descola, P. 2005. *Par-delà nature et culture.* Paris: Editions Gallimard.

Descola, P. & Pàlsson, G. 1996. *Nature and Society. Anthropological perspectives.* London & New York: Routledge.

Devillers, P. & Potvliege, R. 1981. Le goéland leucophée, *Larus cachinnans michahellis,* en Belgique. *Le Gerfaut* 71: 659-666.

Dibie, P. & Haudricourt, A. G. 1987. *Les pieds sur terre.* Paris: Métailié, A.-M.

Digard, J.-P. 1993. Les nouveaux animaux dénaturés. *Etudes rurales* 129/130: 169-178.

Digard, J.-P. 1999. *Les français et leurs animaux. Ethnologie d'un phénomène de société.* Paris: Librairie Arthème Fayard.

Diguet, C. 1881. *Le livre du chasseur.* Paris: Fayard.

DIL (2012) Bilan annuel 2011.

Dirikx, A. & Gelders, D. 2010. To frame is to explain: A deductive-frame analysis of Dutch and French climate change coverage during the annual UN Conferences of the Parties. *Public Understanding of Science* 19: 732-742.

Dodier, N. 2005. L'espace et le mouvement du sens critique. *Annales HSS* 1: 7-31.

Doré, A. 2011. Des loups dans la Cité. Éléments d'écologie pragmatiste. Doctorat de Sociologie, IEP Paris & Université de Liège.

Douglas, M. 1971. *Essais sur les notions de pollution et de tabou.* La Découverte.

Drury, R., Homewood, K. & Randall, S. 2011. Less is more: the potential of qualitative approaches in conservation research. *Animal conservation* 14: 18-24.

Duhem, C. 2004. Goélands surabondants et ressources alimentaires anthropiques: cas des colonies insulaires de Goélands leucophées du littoral provençal. Université Paul Cézane (Aix-Marseille III).

Duhem, C., Roche, P., Vidal, E. & Tatoni, T. 2007. Distribution of breeding sites and food constraints size and density of yellow-legged gull colonies. *Ecoscience* 14: 535-543.

Duhem, C., Roche, P., Vidal, E. & Tatoni, T. 2008. Effects of anthropogenic food resources on yellow-legged gull colony size on Mediterranean islands. *Population ecology* 50: 91-100.

Dunlap, R. E. & Catton, W. R. 1994. Struggling with Human Exemptionalism: The Rize, Decline, and Revitalization of Environmental Sociology. *The American Anthropologist* 5-30.

Dunoyer de Noirmont, J.-A.-E.-E. 1867. *Histoire de la chasse en France depuis les temps les plus reculés.* Paris: Bouchard-Huzard.

Dy, A. 1882. Les gabians. *La Provence artistique et pittoresque* 66: 517-518.

Ellen, R. & Fukui, K. 1996. *Redefining Nature: Ecology, Culture and Domestication.* Oxford: Berg.

Erz, W. 1966. Ecological principles in the urbanization of birds. *Ostrich sup.* 6: 357-363.

Ewald, P. W., Hunt, G. L. & Warner, M. 1980. Territory Size in Western Gulls: Importance of Intrusion Pressure, Defense Investments, and Vegetation Structure. *Ecology* 61: 80-87.

Ewins, P. J. 1991. Egg Predation by Corvids in Gull Colonies on Lake Huron. *Colonial waterbirds* 14: 186-189.

Fabre, D. 1986. La Voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage. *L'Homme* 26: 7-40.

Fabre, E. & Alleau, J. 2009. La disparition des loups ou essai d'écologie historique. In *L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine,* 25-35, ed. S. Frioux & É.-A. Pépy. ENS Éditions.

Favre, J. 1905. *Dictionnaire universel de cuisine pratique. Encyclopédie illustrée d'hygiène alimentaire. Modification de l'homme par l'alimentation.*

Ferrières, M. 2002. *Histoire des peurs alimentaires.* Paris.

Ferrières, M. 2007. *Nourritures canailles.* Paris.

Fleury, C. & Prévot-Julliard, A. C. 2012. *L'exigence de la réconciliation. Biodiversité et société.* Fayard.

Forbes, P. 2009. Reciprocity: toward a new relationship. In *Conservation for a new generation. Redefining natural ressources management,* 221-234, ed. R. L. Knight & C. White. Whashington: Island Press.

Forlot, A. 1992. Capture d'un Tadorne de Belon (*Tadorna tadorna*) par un goéland marin (*Larus marinus*). *Ar vran* 3: 28-29.

Foucault, B. 2000. *Histoire de la chasse dans les Alpes Maritimes.* Serre Editeur.

Foucault, M. 2006 [1976]. *La Volonté de savoir. Droit de mort et pouvoir sur la vie.* Gallimard.

Franklin, A. 1999. *Animals and modern cultures. A sociology of human-animal relations in Modernity*. London: SAGE Publications.

Franklin, A. 2006. "Be[a]ware of the Dog": A Post-Humanist Approach to Housing. *Housing, Theory and Society* 23: 137-156.

Friedberg, C. 1990. In *Mémoires du Muséum National d'Histoire Naturelle* Paris.

Frings, H., Frings, M., Cox, B. & Peissner, L. 1955. Auditory and visual mechanisms in food-finding behavior of the herring-gull. *The Wilson Bulletin* 67: 155-170.

Frioux, S. 2009a. Les insectes, menaces pour la ville à la Belle Epoque ? In *L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine. France, XVIe-XXIe siècles*, 115-130, ed. S. Frioux & E.-A. Pépy. Lyon: ENS Editions.

Frioux, S. 2009b. Les réseaux de la modernité. Amélioration de l'environnement et diffusion de l'innovation dans la France urbaine. Thèse de Doctorat d'Histoire, Université Lumière Lyon 2.

Frioux, S. & Pépy, E.-A. 2009. *L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine.* Lyon: ENS Editions.

G.J.O. 1963. Esquisse du statut des Laridés nicheurs en France. *Oiseaux de France* 38: 1-19.

Gamble, J. & Cristol, D. A. 2002. Drop-catch behaviour is play in herring gulls, *Larus argentatus*. *Animal behaviour* 63: 339-345.

Ganière, J.-P. & Belloc, C. 2008. Botulisme aviaire. *ENVN. Maladies réputées contagieuses ou à déclaration obligatoire*.

Garcia Petit, J., Gabernet, E. M., Gimeno, J. T. & Carrera Gallisà, E. 1986. Urban nesting of yellow-legged gulls in Barcelona (Spain). *NATO ASI Series. Serie G : ecological sciences* 12: 509-511.

Gaston, A. J. 2004. *Seabirds. A natural History.* London: T & AD POYSER.

Giddens, A. 1994. *The Consequences of Modernity.* Cambridge: Polity.

Godelier, M. 1984. *L'idéel et le matériel : pensée, économies, sociétés.* Paris: Fayard.

Godelier, M. 2010. *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*. Paris: Flammarion.

Goiffon, M. & Consalès, J.-N. 2005. Le massif des calanques (Marseille-Cassis) et la Pointe des Châteaux (Saint-François, Guadeloupe). Périmètres d'intervention et mesures de protections sur deux grands sites littoraux périurbains. *Méditerranée* 105: 29-35.

Gold, R. I. 2003. Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique. In *L'enquête de terrain*, 340-349, ed. D. Céfaï. Paris: La Découverte.

Golovkin, A. (2001) Seabird harvest in Russia.

Gory, G. & André, R. 1997. Prédation du martinet noir *Apus apus* par le goéland leucophée *Larus cachinnans*. *Alauda* 65: 197-198.

Gourreau, J. M., Debaere, O., Raevel, P., Lamarque, F., Fardel, P., Knockaert, H., Catel, J., Moutou, F. & Popoff, M. 1998. Étude d'un épisode de botulisme de type E chez des

mouettes rieuses (Larus ridibundus) et des goélands argentés (Larus argentatus) en baie de Canche (Pas-de-Calais). *Congrès de l'Union internationale des biologistes du gibier (UIBG) No23, Lyon , FRANCE* 15: 357-363.

Goutner, V. 1992. Habitat use in Yellow-legged Gull (*Larus cachinnans michahellis*) coastal wetland colonies of North-East Greece. *Avocetta* 16: 81-85.

Govoroff, N. 2010. Le chasseur et son fusil en Haute-Provence. *Techniques & Culture* 54-55.

Gramaglia, C. 2002. Humains et goélands. Conflits de proximité en Languedoc-Roussillon. *Espaces et société* 110-111.

Gramaglia, C. (2005) Humains et goélands: cohabitation et conflits territoriaux au sein de communautés hybrides. Rapport de fin de contrat PACA. Ecole des Mines (CSI)

Griffiths, H., Poulter, I. & Sibley, D. 2000. Feral cats in the city. In *Animal spaces, beastly places. New geographies of human-animal relations,* 56-70, ed. C. Philo & C. Wilbert. London and New York: Routledge.

Griffiths, J. 1967. Herring and Lesser Black-backed gulls nesting on roofs inland. *British birds* 60 426-427.

Guéranger, D. 2006. *A propos de trois problèmes pratiques de l'écriture sociologique. La retranscription d'un entretien par Pierre Bourdieu.* Communication in Enjeux (et) pratiques de l'écriture en sciences sociales., Journée d'étude de l'école doctorale de Paris I.

Guglielmo, M., Bettella, E., Pilastro, A., Amato, S. & Tiloca, G. 1995. Dependence of chick killing on nest density in a colony of yellow-legged gull (*Larus cachinnans michaellis*). *Bolletino di zoologia* 62: 9-11.

Guillaumin, C. 2002 [1972]. *L'idéologie raciste.* Gallimard.

Guillo, D. 2009. *Des chiens et des humains.* Paris: Le Pommier.

Guiter, H. & Aleman, Y. 1992. Tentative de reproduction et prédation d'oiseaux par le goéland leucophée (*Larus cachinnans*) à Perpignan au printemps 1991. *Mélanocéphale* 8: 29.

Gullo, A., Lassiter, U. & Wolch, J. 1998. The Cougar's Tale. In *Animal Geographies. Place, Politics, ans Identity in the Nature-Culture Borderlands,* 139-161, ed. J. Wolch & J. Emel. Verso.

Guyot, I., Launay, G. & Vidal, P. 1985. Oiseaux de mer nicheurs du Midi de la France et de Corse : évolution et importance des effectifs. In *Oiseaux marins nicheurs du Midi et de la Corse,* 31-47, ed. J.-C. Thibault, I. Guyot & G. Cheylan. Aix-en-Provence: Anales du C.R.O.P.

Haffer, J. 2001. Ornithological research traditions in Central Europe during the 19th and 20th century. *J. Ornothol.* 142: 27-93.

Hand, J. L. 1986. Resolution of social conflicts: dominance, egalitarianism, spheres of dominance, and game theory. *The Quarterly Review of Biology* 61: 201-220.

Hansen, A. 2011. Communication, media and environment: towards reconnecting research on the production, content and social implications of environmental communication. *International Communication Gazette* 73: 7-25.

Harris, D. R. 1996. Domesticatory Relationships of People, Plants, and Animals. In *Redefining Nature: Ecology, Culture and Domestication*, ed. R. Ellen & K. Fukui. Oxford: Berg.

Harris, M. P. 1964. Aspects of the breeding biology of the gulls, *Larus argentatus*, *Larus fuscus*, and *Larus marinus*. *Ibis* 106: 432-455.

Harris, M. P. 1965. The food of some *Larus* gulls. *Ibis* 107: 43-51.

Harris, M. P. 1970. Rates and causes of increases of some british gull populations. *Bird study* 17: 325-335.

Harris, S. & Baker, P. 2001. *Urban foxes.* Whittet Books.

Haudricourt, A. G. 1962. Domestication des animaux, cultures des plantes et traitement d'autrui. *L'Homme II* 40-50.

Heim de Balsach, H. 1923. Les oiseaux de l'île de Riou. *Revue française d'ornithologie* 8: 103-111.

Hell, B. 1997. *Le sang noir. Chasse et mythe du sauvage en Europe.* Flammarion.

Henry, P.-Y. & Aznar, J.-C. 2006. Tool-use in Charadrii: Active Bait-Fishing by a Herring Gull. *Waterbirds* 29: 233-234.

Henzi, S. P., Graves, J. & Whiten, A. 1990. Interactions between parents and non-residential intruders at a breeding colony of Herring Gulls *Larus argentatus*. *Bird study* 37: 53-60.

Herzog, H. 1993. Human Morality and Animal Research. *The American Scholar* 62: 337-349.

Hiély, P. & Crès, C. 1992. *Les calanques.* Marseille: Editions Méditerranéennes du Prado.

Hilgartner, S. & Bosk, C. S. 1988. The rise and fall of social problems: a public arenas model. *The american journal of sociology* 94: 53-78.

Hill, N. J., Carbery, K. A. & Deane, E. M. 2007. Human-Possum Conflict in urban Sydney, Australia: Public Perceptions and Implications for Species Management. *Human Dimensions of Wildlife: An International Journal* 12: 101-113.

Hinchliffe, S., Kearnes, M. B., Degen, M. & Whatmore, S. 2005. Urban wild things: a cosmopolitical experiment. *Society and Space* 23: 643-658.

Hinde, R. A. 1956. The biological significance of the territories of birds. *Ibis* 98: 340-369.

Holyoak, M., Casagrandi, R., Nathan, R., Revilla, E. & Spiegel, O. 2008. Trends and missing parts in the study of movement ecology. *PNAS* 105: 19060-19065.

Hu, Y. & Cardoso, G. C. 2009. Are bird species that vocalize at higher frequencies preadapted to inhabit noisy urban areas? *Behavioral Ecology* 20: 1268-1273.

Hubaux, J. & Leroy, M. 1939. *Le mythe du phénix dans les littératures grecque et latine.* Liège-Paris: Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et de Lettres de l'Université de Liège.

Hunn, E. S., Johnson, D. R., Russel, P. N. & Thornton, T. F. 2005. Huna Tlingit traditional egg harvets in glacier bay national park. *Practicing anthropology* 27: 6-10.

Hunt, G. L. & Hunt, M. W. 1976. Gull Chick Survival: The Significance of Growth Rates, Timing of Breeding and Territory Size. *Ecology* 57: 62-75.

Iborra, O. 2005. Un cas de prédation du Fuligule milouin (*Aythya ferina*) par le Goéland leucophée (*Larus michahellis*). *Le Bièvre* 20: 81-82.

IFEN 2008. http://www.ifen.fr/acces-thematique/ressources-et-dechets/dechets-menagers-et-assimles.

Ingold, T. 1974. On reindeer and men. *Man* 9: 523-538.

Ingold, T. 1988. The animal in the study of humanity. In *What is an animal?,* 84-99, ed. T. Ingold. Cambridge: University Press.

Ingold, T. 1996. Hunting and gathering as ways of perceiving the environment. In *Redefining nature: ecology, culture and domestication,* 117-154, ed. R. Ellen & K. Fukui. Oxford: Berg.

Ingold, T. 2000a. Building, dwelling, living: How animals and people make themselves at home in the world. In *The Perception of the Environment. Essays on livelihood, dwelling and skills,* 172-188, ed. London and New York: Routledge.

Ingold, T. 2000b. From trust to domination. An alternative history of human-animal relations. In *The perception of environment. Essays on livelihood, dwelling and skill,* 61-76, ed. T. Ingold. New York: Routledge.

Ingold, T. 2000c. *The perception of environment. Essays in livelihood, dwelling and skill.* New York: Routledge.

Ingolfsson, A. 1969. Sexual dimorphism of large gulls (*Larus spp.*). *The Auk* 86: 732-737.

INSEE 2008. Les déchets des grands établissements commerciaux en 2006. *INSEE Première*.

Irvine, L. 2004. A model of animal selfhood: expanding interactionist possibilities. *Symbolic Interaction* 7: 3-21.

Isenmann, P. 1976. Contribution à l'étude de la biologie de reproduction et de l'écologie du Goéland argenté à pieds jaunes (*Larus argentatus michahellis*) en Camargue. *La Terre et la vie* 30: 551-563.

Isenmann, P. 1978. La décharge d'ordures ménagères de Marseille comme habitat d'alimentation de la mouette rieuse *Larus ridibundus*. *Alauda* 46: 131-146.

Isenmann, P. 1980. Résultats d'un premier recensement de Laridés hivernants sur le littoral méditérannéen français (février 1979). *L'Oiseau et R.F.O.* 50: 161-163.

Jaubert, J. B. 1856. Lettres d'Ornithologie du Midi de la France. *Revue de zoologie* 1854-56: 1-108.

Jaubert, J. B. & Barthélémy-Lapommeray 1859. *Richesses ornithologiques du Midi de la France ou description méthodique de tous les oiseaux observés en Provence et dans les départements circonvoisins.* Marseille.

Jeangène Vilmer, J.-B. 2011. *L'éthique animale.* Paris: Presses Universitaires de France.

Jeanmonod, J. 2000. Un Harles Bièvres *Mergus merganser* victime d'un goéland leucophée *Larus cachinnans*. *Nos Oiseaux* 47: 53-54.

Jehl, J. R. 1989. Nest-site tenacity and patterns of adult mortality in nesting California Gulls (Larus californicus). *The Auk* 106: 102-106.

Jerolmack, C. 2008. How pigeons became rats: the cultural-spatial logic of problem animals. *Social problems* 55: 72-94.

Jick, T. D. 1979. Mixing qualitative and quantitative methods: triangulation in action. *Administrative science quarterly* 24: 602-611.

JOCE 2002. pp. 36p.

Johnston, C. 2008. Beyond the clearing: toward a dwelt animal geography. *Progress in human geography* 32: 633-649.

Johnston, R. F. 2001. Synathropic birds of North America. In *Avian Ecology and Conservation in an Urbanizing World,* 50-67, ed. J. M. Marzluff, R. Bowman & R. Donnelly. Kluwer Academic Publishers.

Jones, D. N. & Reynolds, S. J. 2008. Feeding birds in our towns and cities: a global research opportunity. *Journal of avian biology* 39: 265-271.

Jourde, P. 2004. Note : Capture d'une Barge rousse *Limossa lapponica* et d'un Pingouin torda *Alca torda* par un goéland leucophée *Larus michahellis*. *Ornithos* 11: 93-95.

Juge, C. & Guien, F. 1879. *Petit traité sur les oiseaux dédié à la Société d'Agriculture, d'Horticulture et d'Acclimatationde Nice et des Alpes Maritimes.* Nice: Cauvin-Empereur.

Kalaora, B. & Savoye, A. 1985. La Protection des Régions de Montagne au XIXème siècle: Forestiers Sociaux contre Forestiers Etatistes. In *Protection de la Nature: Histoire et Idéologie. De la Nature à l'Environnement,* 6-23, ed. A. Cadoret. Paris: L'Harmattan.

Kaufmann, J.-C. 2011. *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif.* Paris: Armand Colin.

Kellert, S. R. 1984. Urban american perceptions of animals and the natural environment. *Urban ecology* 8: 209-228.

Kilpi, M. 1995. Further comments on nest density effects in large gulls. *Journal of avian biology* 26-.

Knight, J. 2000. *Natural Enemies. People-Wildlife Conflicts in Anthropological Perspective.* London: Routledge.

Landelle, P. 2005. L'évolution des statuts juridiques de la faune sauvage en France. *Faune Sauvage* 268: 57-60.

Laroulandie, V. 2004. *Exploitation des ressources aviaires durant le Paléolithique en France : bilan critique et perspectives*. Communication in Petits animaux et sociétés humaines. Du complément alimentaire aux ressources utilitaires. XXIVè rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, Antibes.

Laroulandie, V. 2009. *De la plume à l'oeuf : exploitation des ressources aviaires au Magdalénien dans le Sud de la France*. Communication in In search of total animal exploitation. Case studies in Upper Palaeolithic and Mesolithic, Lisbone.

Larrère, R. 2000. La loi sur la protection des espèces sauvages : des mesures inefficaces, inadéquates... et pourtant bien utiles. *Economie rurale* 260: 126-134.

Larrère, R. & Larrère, C. 2009 [1997]. *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement.* Flammarion.

Latour, B. 1989. *La Science en Action.* La Découverte.

Latour, B. 1997. *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique.* Paris: La Découverte.

Latour, B. 2004a. Le rappel de la modernité - approches anthropologiques. *ethnographiques.org [en ligne] n°6 (novembre 2004).*

Latour, B. 2004b. *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie.* Paris: La Découverte.

Launay, G. 1985. Nouvelles données sur la biologie du goéland leucophée Larus cachinnans michahellis dans le Midi de la France. *Oiseaux marins nicheurs du Midi et de la Corse* Annales du C.R.O.P.: 77-81.

Leblan, V. 2008. Analyse spatiale des relations entre les hommes et les chimpanzés dans la région de Boke (Guinée). Thèse de Doctorat, EHESS.

Lee, N. & Brown, S. 1994. Otherness and the Actor Network. *American Behavioural Scientist* 37: 772-790.

Lefebvre, L., Nicolakakis, N. & Boire, D. 2002. Tools and brains in birds. *Behaviour* 139: 939-973.

Lemieux, C. 2008. Rendre visibles les dangers du nucléaire. Une contribution à la sociologie de la mobilisation. In *La cognition au prisme des sciences sociales,* 131-160, ed. Edition des archives contemporaines.

Lemoine, A. & Sauvage, A. 1997. Urbains et oiseaux : une coexistence ambivalente. In *Oiseaux à risques en ville et en campagne,* 181-197, ed. P. Clergeau. Paris: INRA.

Lepetz, S. 1996. L'animal dans l'économie gallo-romaine. *Revue archéologique de Picardie* 12: 81-147.

Lescureux, N. 2006. Toward the necessity of a new interactive approach integrating ethnology, ecology and ethology in the study of the relation ship between Kyrgyz stockbreeders and wolves. *Social science information* 45: 463-478.

Lescureux, N. 2007. Maintenir la réciprocité pour mieux coexister ? Ethnographie du récit kirghiz des relations dynamiques entre les hommes et les loups. Thèse de Doctorat, Muséum National d'Histoire Naturelle.

Lescureux, N. & Linnell, J. D. C. 2010. Knowledge and Perceptions of Macedonian Hunters and Herders: The Influence of Species Specific Ecology of Bears, Wolves, and Lynx. *Human ecology* 38: 389-399.

Lescureux, N., Linnell, J. D. C., Mustafa, S., Melovski, D., Stojanov, A., Ivanov, G. & Avukatov, V. 2011a. The King of the Forest: Local Knowledge About European Brown Bears (*Ursus arctos*) and Implications for Their Conservation in Contemporary Western Macedonia. *Conservation and Society* 9: 189-201.

Lescureux, N., Linnell, J. D. C., Mustafa, S., Melovski, D., Stojanov, A., Ivanov, G., Avukatov, V., von Arx, M. & Breitenmoser, U. 2011b. Fear of the unknown: local knowledge and perceptions of the Eurasian lynx *Lynx lynx* in western Macedonia. *Oryx* 45: 600-607.

Lévi-Strauss, C. 1962. *La pensée sauvage.* Paris: Pocket.

Lhuilier, D. & Cochin, Y. 1999. *Des déchets et des hommes.* Paris: Desclée de Brouwer.

Liebers, D., Helbig, A. J. & De Knijff, P. 2001. Genetic differenciation and phylogeography of gulls in the *Larus cachinnans-fuscus* group (Aves: Charadriiformes). *Molecular ecology* 10: 2447-2462.

Lima, S. L. 2009. Predators and the breeding bird: behavioral and reproductive flexibility under the risk of predation. *Biological reviews* 84: 485-513.

Livezey, K. B. 2010. Killing Barred Owls to Help Spotted Owls I: A Global Perspective. *Northwestern Naturalist* 91: 107-133.

Manfredo, M. J., Decker, D. J. & Duda, M. D. 1998. What is the Future for Human Dimensions of Wildlife? *Trans. 63rd No. Am. Wildl. and Natur. Resour. Conf.* 278-292.

Marin, G., Bettella, E., Pilastro, A., Amato, S. & Tiloca, G. 1995. Dependence of chick killing on nest density in a colony of yellow-legged gull (*Larus cachinnans michaellis*). *Bolletino di zoologia* 62: 9-11.

Maron, J. L. 1982. Shell-droping behaviour of western gulls (*Larus occidentalis*). *The Auk* 99: 565-569.

Marseille 2009. *Quartiers entre terre et mer. Les îles, Prado-plages, Endoume, Mazargues, Les Goudes, Roy d'Espagne.* Marseille.

Marseille, S. S. d. 1846. *Répertoire des travaux de la Société Statistique de Marseille. Tome neuvième.* Marseille: Imprimerie Carnaud.

Marty, P., Vivien, F.-D., Lepart, J. & Larrère, R. 2005. *Les biodiversités. Objets, théories, pratiques.* Paris: CNRS Editions.

Marzluff, J. M., Bowman, R. & Donnelly, R. 2001. *Avian ecology and conservation in an urbanizing world.* Dordrecht, The Netherlands: Kluwer Academic Publishers.

Marzluff, J. M., Endlicher, W., Alberti, M., Bradley, G., Ryan, C., Zumbrunnen, C. & Simon, U. 2008. An introduction to Urban Ecology as an interaction between humans and nature. In *Urban Ecology. An International Perspective on the Interaction between Humans and Nature,* vii-xi, ed. J. M. Marzluff, W. Endlicher, M. Alberti, G. Bradley, C. Ryan, C. Zumbrunnen & U. Simon. Springer.

Masséna-Gourc, G. 1994. La protection à l'épreuve de la diversité des usages : le massif des calanques. *Etudes rurales* 133-134: 149-162.

MATE 1997. Arrêté du 9 septembre 1997 relatif aux décharges existantes et aux nouvelles installations de stockage de déchets ménagers et assimilés. *J.O.* 229: 14292.

Matsuzaki, O. 1995. Numbers of Olfactory Receptors Cells and Fine Structure of Olfactory Nerves in Various Birds. *Zoological Science* 12: 117-123.

Maugier, G. 1991. Enquêter en milieu populaire. *Genèses* 6: 125-143.

Mauz, I. 2002. Gens, cornes et crocs. Rlations hommes-animaux et conceptions du monde en Vanoise au moment de l'arrivée des loups. ENGREF.

Mauz, I. 2009. Les collectifs et leurs natures. Un parcours sociologique, des animaux emblématiques à la biodiversité. HDR, Université Jean Monnet, CEMAGREF.

McCleery, R. H. & Sibly, R. M. 1986. Feeding specialization and preference in herring gulls. *Journal of animal acology* 55: 245-259.

McCombs, M. E. 1972. The agenda-setting function of mass media. *Public Opinion Quarterly* 36: 176-187.

McDonnell, M. J. 2011. The History of Urban Ecology. An Ecologist's perspective. In *Urban Ecology: Patterns, Processes and Applications,* 5-13, ed. J. Niemelä, J. H. Breuste, T. Elmqvist, P. J. Guntenspergen & N. E. McIntyre. Oxford: Oxford University Press.

McKinney, M. L. 2002. Urbanization, Biodiversity, and Conservation. *BioScience* 52: 883-890.

Mech, L. D. 1995. The Challenge and Opportunity of Recovering Wolf Populations. *Conservation biology* 9: 270-278.

Memmi, D., Raveneau, G. & Taïeb, E. 2011. Introduction. La fabrication du dégoût. *Ethnologie française* 1: 5-16.

Méry, J. 1847. In *Musée des familles, Lectures du soir* pp. 342.

Méry, J. 1862. pp. 331. Paris.

Meylan, O. 1939. Note sur le goéland argenté *Larus fuscus (argentatus) michahellis* Naumann. *Archives suisses ornithologiques* 1: 425-466.

Michelet, J. 1861. *L'Oiseau.* Paris: Hachette & Cie.

Micoud, A. 2010. Sauvage ou domestique : des catégories obsolètes. *Sociétés* 108: 99-107.

Migot, P. 1987. Eléments de biologie des populations de Goélands argentés *Larus argentatus Pont.* en Bretagne. Approche démographique. PhD, Université de Paris VI.

Mitchell, P. I., Newton, S. F., Ratcliffe, N. & Dunn, T. E. 2004. *Seabird populations in Britain and Ireland.* London: T. & A.D. Poyser.

Monaghan, P. 1979. Aspects of the breeding biology of herring gulls *Larus argentatus* in urban colonies. *Ibis* 121: 475-481.

Monaghan, P. & Coulson, J. C. 1977. Status of large gulls nesting on buildings. *Bird study* 24: 89-104.

Mondada, L. 2008. La transcription dans la perspective de la linguistique interactionnelle. In *Données Orales. Les enjeux de la trascnription,* 78-110, ed. M. Bilger. Perpignan: Presses Universitaires de Perpignan.

Montevecchi, W. A. 1978. Corvids using objects to displace gulls from nests. *Condor* 80: 349.

Moreau, L. 1872. In *Le Marseillais*.

Moriceau, J.-M. 2007. *Histoire du méchant loup. 3000 attaques sur l'homme en France.* Paris: Fayard.

Morris, R. D. 1987. Time-partitioning of clutch and brood care activities in herring gulls: a measure of parental quality? *Studies in Avian Biology* 10: 68-74.

Moulai, R., Sadoul, N. & Doumandji, S. 2005. Nidification urbaine et à l'intérieur des terres du goéland leucophée *Larus michahellis* en Algérie. *Alauda* 73: 195-200.

Mounet, C. 2006. Le monde agricole confronté au loup, aux sangliers et à leurs partisans : un conflit d'usage et de représentation. *Revue de géographie alpine* 94: 89-98.

Mourer-Chauviré, C. 1977. Les oiseaux du Pléistocène moyen et supérieur de France. Documents des laboratoires de géologie de la faculté des sciences de Lyon

Bulletin de l'association française pour l'étude du quaternaire 14: 116-117.

Muchembled, R. 1978. *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XVe-XVIIIe siècle).* Flammarion.

Murphy, R. 1995. Sociology as if Nature Did Not Matter: An Ecological Critique. *The British Journal of Sociology* 46: 688-707.

Murphy, R. 1997. *Sociology and Nature.* Westview Press.

Nankinov, D. N. 1992. The nesting by the herring gull (*Larus argentatus*) in the town and villages of Bulgaria. *Avocetta* 16: 93-94.

Neveu, E. 2009. *Sociologie du journalisme.* Paris: La Découverte.

Niel, A. & Sirost, O. 2008. Pratiques sportives et mises en paysage (Alpes, Calanques marseillaises). *Etudes rurales* 2008/1: 181-202.

Noël, F. 2006. Nidification arboricole du goéland leucophée (*Larus michahellis*) le long de la Loire. *Crex* 9: 71-74.

Nogales, M., Medina, F. M., Quilis, V. & Gonzàles-Rodrìguez, M. 2001. Ecological and biogeographical implications of yellow-legged gulls (*Larus cachinnans* Pallas) as seed dispersers of *Rubia fruticosa* Ait. (Rubiaceae) in the Canary Islands. *Journal of biogeography* 28: 1137-1145.

Olsen, K. M. & Larsson, H. 2004. *Gulls of Europe, Asia and North America.* London: Helm.

Onofrio 1864. pp.?

Oro, D., Bosch, M. & Ruiz, X. 1995. Effects of a trawling moratorium on the breeding success of the yellow-legged gull *Larus cachinnans*. *Ibis* 137: 547-549.

Oro, D. & Martínez-Abraín, A. 2007. Deconstructing myths on large gulls and their impact on threatened sympatric waterbirds. *Animal conservation* 10: 117-126.

Oro, D. & Ruiz, X. 1997. Exploitation of trawler discards by breeding seabirds in the north-western Mediterranean: differences between the Ebro Delta and the Balearic Islands areas. *ICES Journal of marine science* 54: 695-707.

Owen, B. A. 1967. Lesser Black-backed Gulls nesting on warehouse roofs inland. *British birds* 416.

Pakanen, V.-M., Luukkonen, A. & Koivula, K. 2011. Nest predation and trampling as management risks in grazed coastal meadows. *Biodiversity and Conservation* 20: 2057-2073.

Palma, L., Beja, P., Pais, M. & Cancela Da Fonseca, L. 2006. Why do raptors take domestic prey? The case of Bonelli's eagle and pigeons. *Journal of applied ecology* 46: 1075-1086.

Park, R. E. 1925. La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain. In *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine,* 83-130, ed. Y. Grafmayer & I. Joseph. Paris: Champs Flammarion.

Parlement-Européen 2008. Journal officiel de l'Union européenne.

Parlement-Européen 2010. Journal Officiel de l'Union Européenne.

Parslow, J. L. F. 1967. Changes in status among breeding birds in Britain and Ireland: part 3. *British birds* 60: 177-202 (178-185).

Pastoureau, M. 1996. *Couleurs, images, symboles.* Paris: Léopard d'Or.

Pastoureau, M. 2007. *L'ours, histoire d'un roi déchu.* Editions du Sueil.

Patell, S. R. K. 1996. The Language of Pests. In *Concrete Jungle. A pop media investigation of death and survival in urban ecosystems,* 62-64, ed. M. Dion & A. Rockman. Juno Books.

Patenaude-Monette, M. 2011. Caractérisation des habitants d'alimentation du goéland à bec cerclé. Mémoire de Maîtrise, Université du Québec à Montréal.

Paynter 1963. North American Herring Gulls nesting on a building. *Wilson bulletin* 75: 88.

Peignot, C. 2007. Note: Comportement de prédation du Goéland leucophée *Larus michahellis* à l'encontre de passereaux migrateurs. *La Mélano'* 12: 40-42.

Peraldi, M. & Samson, M. 2006. *Gouverner Marseille. Enquête sur les mondes marseillais.* Paris: La Découverte.

Perrins, C. 2004. *The new encyclopedia of birds.* Oxford University Press.

Perrins, C. & Cuisin, M. 1987. *Les oiseaux d'Europe.* Editions Delachaux et Niestlé.

Pierotti, R. & Annett, C. 1991. Diet choice in the herring gull: constraints imposed by reproductive and ecological factors. *Ecology* 72: 319-328.

Pillet, C. 1999. Marseille, du Moyen Âge à l'an 2000. Un effort démographique parfois interrompu mais toujours renouvelé. *Sud-INSEE, l'Essentiel* 21.

PNPC (2010) Surveillance et gestion des populations de Goélands leucophée des îles d'Hyères. Recensement 2010. Rapport final. Parc National de Port-Cros

Pons, J.-M. 1992. Biologie de population du Goéland argenté *Larus argentatus* et ressources alimentaires d'origine humaine. Cas de la colonie de Trébéron et de la fermeture de la décharge de Brest (Finistère). PhD, Université de Paris XI.

Pons, J.-M., Crochet, P.-A., Thery, M. & Bermejo, A. 2004. Geographical variation in the yellow-legged gull: introgression or convergence from the herring gull? *Journal of zoological systematics and evolutionary research* 42: 245-256.

Pons, J.-M., Hassanin, A. & Crochet, P.-A. 2005. Phylogenetic relationships within the Laridae (Charadriiformes: *Aves*) inferred from mitochondrial markers. *Molecular phylogenetics and evolution* 37: 686-699.

Porcher, J. 2001. L'élevage, un partage de sens entre hommes et animaux : intersubjectivité des relations entre éleveurs et animaux dans le travail. Institut National Agronomique Paris-Grignon.

Porcher, J. 2011. The Relationship Between Workers and Animals in the Pork Industry: A shared suffering. *Journal of Agricultural and Environmental Ethics* 24: 3-17.

Power, E. R. 2008. Furry families: making a human-dog family through home. *Social & Cultural Geography* 9: 535-555.

Raffin, J.-P. & Ricou, G. 1985. Le lien entre les scientifiques et les associations de protection de la nature : approche historique. In *Protection de la nature : histoire et idéologie. De la nature à l'environnement,* 61-74, ed. A. Cadoret. Paris: Editions L'Harmattan.

Ramos, R., Ramirez, F., Sanpera, C., Jover, L. & Ruiz, X. 2009. Diet of yellow-legged gull (*Larus michahellis*) along the spanish western mediterranean coast: the relevance of refuse dumps. *Journal ornithologique* 150: 265-272.

Randa, V. 1986. *L'ours polaire et les Inuits.* Paris: Selaf.

Rawson, M. 2011. A Horse Is a Horse, of Course, but Also Much More: Recovering the Animal Contribution to the Urbanization and Industrialization of America. *Journal of Urban History* 37: 614-618.

Reignac, J. 1928. *La chasse pratique.* Paris: Hachette.

Richard, F.-N. 2009. Survol de l'histoire militaire du Frioul. *Marseille* 224: 12-15.

Rock, P. 2005. Urban gulls: problems and solutions. *British birds* 98: 338-355.

Rodway, M. S. & Regehr, H. M. 1999. Habitat selection and reproductive performance of food-stressed herring gulls. *The Condor* 101: 566-576.

Roncayolo, M. 1996. *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille.* Paris.

Roncayolo, M. 2002. *Lectures de villes. Formes et temps.* Marseille.

Rosembert, M. 2000. *Le marketing urbain en question. Production d'espace et de discours dans quatre projets de villes.* Paris: Economica.

Roué, M. 2002. Humanité, animalité et lien social. L'éternel miroir. *Nature, Sciences, Sociétés* 10: 37-44.

Sabloff, A. 2001. *Reordering the Natural World. Humans and Animals in the City.* Toronto: University of Toronto Press.

Sadoul, N., Walmsley, J. G. & Levêque, R. 1996. Changes in the numbers and the distribution of colonial charadriformes breeding in the Camargue, southern France. *Colonial waterbirds* 19: 46-58.

Salmon, H. M. 1958. Lesser Black-backed and Herring Gulls nesting on a factory-roof inland in Glamorgan. *British birds* 51: 399-401.

Samper, C. 2006. In *Biodiversité, science et gouvernance. Actes de la conférence internationale. UNESCO* (ed R. Barbault), pp. 74-77. Institut français de la biodiversité, Paris.

Sanders, C. R. 1994. Understanding Dogs. Caretakers' Attributions of Mindedness in Canine-Human Relationships. *Journal of Contemporary Ethnography* 22: 205-226.

Sanders, C. R. 2007. Trust your dog: Expectations, functions, and ambivalence in the relationships between K-9 officers and guide dog handlers and their dogs. *Journal of Social and Ecological Boundaries* 2: 11-33.

Sanz-Aguilar, A., Martínez-Abraín, A., Tavecchia, G., Minguez, E. & Oro, D. 2009. Evidence-based culling of a facultative predator: Efficacy and efficiency components. *Biological conservation* 142: 424-431.

Savalois, N. 2006. pp. 42p. Institut National Agronomique Paris-Grignon et Muséum National d'Histoire Naturelle.

Savalois, N., Lescureux, N. & Brunois, F., à paraître. Teaching the dog and learning from the dog: interactivity in herding dog training and use. *Anthrozoös*.

Scarton, F. & Valle, R. 1996. Colony and nest-site selection of yellow-legged gulls Larus cachinnans michahellis on barrier islands of the Po Delta (NE Italy). *Vogelwelt* 117: 9-13.

Schoen, R. B. & Morris, R. D. 1984. Nest spacing, colony location, and breeding success in Herring gulls. *Wilson bulletin* 96: 483-488.

Sébillot, P. 1983. *Le folklore de France. La mer*. Paris.

Serrano, D., Oro, D., Ursùa, E. & Tella, J. L. 2005. Colony Size Selection Determines Adult Survival and Dispersal Preferences: Allee Effects in a Colonial Bird. *The American Naturalist* 166: E22-E31.

Simmel, G. 1995. *Le Conflit.* Dijon: Circé.

Simmel, G. 2007 (1983). *Les grandes villes et la vie de l'esprit.* Paris: L'Herne.

Sinclair, J. C. 1984. Baiting behaviour in a Lesser Black-backed Gull *Larus fuscus*. *Cormorant* 12: 105-106.

Sironi, M., Rowntree, V. J., Snowdon, C. T., Valenzuela, L. & Maròn, C. 1998. Kelp gulls (*Larus dominicanus*) feeding on southern right whales (*Eubalaena australis*) at Península Valdés, Argentina: updated estimates and conservation implications. *Environmental Protection* 40: Paper SC/61/BRG19 presented to the IWC Scientific Committee, 2009 (unpublished).

Skorka, P., Wojcik, J. & Martyka, R. 2005. Colonization and population growth of yellow-legged gulls *Larus cachinnans* in southeastern Poland: causes and influence on native species. *Ibis* 147: 471-482.

Smith, G. C. & Carlile, N. 1993. Food and feeding ecology of breeding Silver gulls (*Larus novaehollandiae*) in urban Australia. *Colonial waterbirds* 16: 9-17.

Sol, D., Arcos, J. M. & Senar, J. C. 1995. The influence of refuse tips on the winter distribution of Yellow-legged Gulls *Larus cachinnans*. *Bird study* 42: 216-221.

Soldatini, C., Albores-Balajas, Y. V., Mainardi, D. & Monaghan, P. 2008. Roof nesting by gulls for better or worse? *Italian Journal of Zoology* 75: 295-303.

Spaans, A. L. 1971. On the feeding ecology of the herring gulls *Larus argentatus* Pont. in the Northern part of the Netherlands. *Ardea* 59: 73-187.

Spear, L. B. & Anderson, D. W. 1989. Nest-site selection by Yellow-footed Gulls. *The Condor* 91: 91-99.

Sperber, D. 1975. Pourquoi les animaux parfaits, les hybrides et les monstres sont-ils bons à penser symboliquement ? *L'Homme* 15: 5-34.

Stébé, J.-M. & Marchal, H. 2007. *La sociologie urbaine.* Paris: Puf.

Stevens, C. J. 1960. Unusual nest-sites of Herring Gulls in Cornwall, including a tree and various buildings. *British birds* 244-245.

Sueur, F. 1990. Note sur le régime alimentaire du Goéland leucophée *Larus cachinnans* sur le littoral picard. *Avocetta* 14: 149-150.

Svensson, L., Mullarney, K., Zetterström, D. & Grant, P. J. 2000. *Le Guide Ornitho.* Lausanne.

Tarr, J. A. 1999. A Note on the Horse as an Urban Power Source. *Journal of Urban History* 25: 434.

Teisseire, P. 1997. *Les calanques et les îles de Marseille.* Editions Jeanne Lafitte.

Temime, E. 1999. *Histoire de Marseille. De la Révolution à nos jours.* Perrin.

Temime, E. 2006. *Histoire de Marseille.* Marseille: Editions Jeanne Laffitte.

Tester, K. 1991. *Animals & Society. The humanity of animal rights.* London and New York: Routledge.

Tinbergen, N. 1955. On the functions of territory in gulls. *Ibis* 98: 401-411.

Tinbergen, N. 1959. Comparative studies of the behaviour of gulls (Laridae): a progress report. *Behaviour* 15: 68p.

Tinbergen, N. 1975. *L'univers du goéland argenté.* Bruxelles: Elsevier Savoir.

Took, G. E. 1955. Nesting of Herring Gulls on roof-tops in Dover. *British birds* 48.

Torgue, H. 2005. Immersion et émergence : qualités et significations des formes sonores urnbaines. *Espaces et société* 122: 157-166.

Traïni, C. 2011. *La cause animale. 1820-1980. Essai de sociologie historique.* Paris: Presses Universitaires de France.

Uexküll, J. v. 1956. *Mondes animaux et monde humain.* Hambourg: Denoël.

Vandenberghe, F. 2001. Reconfiguration et rédemption des acteurs en réseaux critique. *Revue du MAUSS* 17: 117-136.

Véolia 2008. Qu'est-ce qui fait avancer la gestion des déchets ? *Galileo* 3: 44p.

Vermeer, K., Power, D. & Smith, J. G. E. 1988. Habitat selection and nesting biology of roof-nesting glaucous-winged gulls. *Colonial waterbirds* 11: 189-201.

Viala, A. 2006. *Chasse et Société en Provence. Deux mille ans d'histoire.* Aix-en-Provence: Edilaix.

Viard, J. 1985. Protestante, la Nature ? In *Protection de la Nature: Histoire et Idéologie. De la Nature à l'Environnement,* 161-174, ed. A. Cadoret. Paris: L'Harmattan.

Vicart, M. 2010. Où est le chien ? A la découverte de la phénoménographie équitable. *Société* 108: 89-98.

Vidal, E., Medail, F. & Tatoni, T. 1998. Is the yellow-legged gull a superabundant bird species in the Mediterranean? Impact on fauna and flora, conservation measures and research priorities. *Biodiversity and Conservation* 7: 1013-1026.

Vidal, E., Roche, P., Bonnet, V. & Tatoni, T. 2001. Nest-density distribution paterns in a yellow-legged gull archipelago colony. *Acta Oecologica* 22: 245-251.

Viel, C. 1866. *Entretiens d'un instituteur sur l'utilité des oiseaux.* Paris: Bibliothèques communales.

Vigarello, G. 1999. *Histoire des pratiques de santé.* Paris: Seuil.

Vincent, T. 1994. Ecologie et comportements des populations de goélands argentés (*Larus argentatus argenteus* ; Brehm, 1822) en milieu urbain : l'exemple de la ville du Havre (Seine Maritime, France).

Viveiros de Castro, E. 1998. Cosmological Deixis and Amerindian Perspectivism. *The Journal of the Royal Anthropological Institute* 4: 469-488.

Vuorisalo, T., Andersson, H., Hugg, T., Lahtinen, R., Laaksonen, H. & Lehikoinen, E. 2003. Urban development from an avian perspective: causes of hooded crow (*Corvus corone cornix*) urbanisation in two Finnish cities. *Landscape and urban planning* 62: 69-87.

Walters, M. P. 2003. *A concise history of ornithology.* London: Christopher Helm.

White, L. 1967. The Historical Roots of Our Ecologic Crises. *Science* 155: 1203-1207.

Wilkie, R. M. 2010. *Livestock/Deadstock. Working with Farm Animals from Birth to Slaughter.* Philadelphia: Temple University Press.

Willerslev, R. 2004. Not Animal, Not Not-Animal: Hunting, Imitation and Empathetic Knowledge among the Siberian Yukaghirs. *Journal of Royal Anthropological Institute* 10: 629-652.

Wolch, J. 1998. Zoöpolis. In *Animal geographies. Place, politics, and identity in the Nature-Culture borderlands,* 119-138, ed. J. Wolch & J. Emel. London, New York: Verso.

Wright, J. M. & Chythlook, M. B. (1985) Subsistence harvests of herring spawn-on-kelp in the Togiak district of Bristol bay. Alaska departement of fish and game, Division of subsistence pp. 65 p.

Yésou, P. 2003. Le Goéland argenté : Larus argentatus Pontoppidan, 1763. In *Évolution holocène de la faune de Vertébrés de France : invasions et disparitions. Rapport au Ministère de l'Écologie et du Développement Durable (Direction de la Nature et des Paysages),* 215-219, ed. O. L. M.Pascal, J.-D. Vigne, P. Keith & P. Clergeau. Paris: Institut National de la Recherche Agronomique, Centre National de la Recherche Scientifique, Muséum National d'Histoire Naturelle. Version définitive du 10 juillet 2003.

Zenter, F. 2001. *Déchets ménagers : contribution à l'étude d'un problème de société.* Paris: L'Harmattan.

Résumé

La nidification urbaine des goélands est un phénomène récent et potentiellement conflictuel. A Marseille, la focalisation sur la gestion des déchets urbains pour expliquer ce phénomène élude la question du potentiel rôle actif des goélands. Les approches disciplinaires ayant des difficultés à rendre compte de la complexité des relations entre hommes et animaux, cette recherche adopte une approche interdisciplinaire et symétrisante impliquant à la fois observation des goélands, recueil des discours et pratiques des acteurs humains, et analyse de leurs relations dans la diachronie via l'étude d'archives.

L'ensemble de nos résultats montre que la nidification urbaine des goélands s'inscrit dans un long processus qui n'est pas uniquement lié à la gestion des déchets urbains. Les propriétés interactives du goéland y tiennent un rôle non négligeable. Il s'affirme ainsi comme un acteur de la relation, capable d'ajuster ses comportements à ceux des humains et de défendre ses intérêts. Les comportements du goéland, à la fois oiseau sauvage qui interagit avec l'humain et voisin envahissant, sont de plus considérés par de nombreux habitants comme surprenants et intéressants, mais aussi ambigus, voire inciviques.

L'analyse de cette forme nouvelle de cohabitation entre hommes et goélands montre la nécessité de donner une nouvelle place analytique à l'animal. Elle encourage l'étude des liens entre hommes et animaux dans leur contexte social, écologique et historique pour en saisir le caractère interactif et dynamique. Enfin, elle donne à penser la protection de la nature non plus seulement en termes de biens mais aussi et surtout en termes de liens.

Mots-clés : Goéland, Habitant, Marseille, Nidification urbaine, Interdisciplinarité, Déchets urbains, Nature/Culture, Relations Hommes-Animaux.

Abstract

Nesting gulls in urban areas is a relatively recent and potentially conflicting phenomenon. In Marseille, waste management is frequently mentioned to explain gulls' expansion, thus preventing from questioning the potentially active role of the bird. Considering that disciplinary approaches fail to grasp the complexity of human – animal relationships, we based our research on an interdisciplinary and symmetrising approach implying observations of gulls, analyses of stakeholders' discourses and practices, and a diachronic study of the relationships through archives.

Our results show that gulls' urban nesting is rooted in a long process which cannot be explained only through urban refuses. Notably, the interactive properties of the yellow-legged gull are substantial. Indeed, the bird appears as an actor in the relationship, not only able to adjust his behaviours to human's behaviours but also to defend his own interests. The gull is both a wild bird interacting with people and an invasive neighbour, and his behaviours are considered by the inhabitants as surprising and interesting, but also ambiguous and uncivil.

The analysis of this new form of cohabitation between humans and gulls shows the necessity to give a new analytical place to animals. It is encouraging the social, ecological and historical contextualisation in the study of human – animal relationships, in order to better understand their interactive dynamic. Finally, it suggests apprehending wildlife management not only through laws and goods, but also and above all through links.

Key words : Gulls, Inhabitant, Marseille, Urban nesting, Interdisciplinarity, urban refuses, Nature/Culture, Humans-Animals relationships.